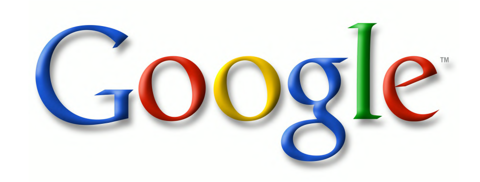





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
REP. I. 235
~~BIR 8960~~ A.1

NS. 24



SOUVENIRS HISTORIQUES

DE LA MARQUISE

CONSTANCE D'AZEGLIO

NÉE ALFIERI

TIRÉS DE SA CORRESPONDANCE
AVEC SON FILS EMMANUEL
AVEC L'ADDITION DE QUELQUES LETTRES DE SON MARI
LE MARQUIS ROBERT D'AZEGLIO

DE 1835 À 1861

ORNÉS D'UN PORTRAIT DE LA MARQUISE D'AZEGLIO



ROME TURIN FLORENCE

BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

LIBRAIRES DE S. M. LE ROI D'ITALIE

1884

SOUVENIRS HISTORIQUES



Fototip. F.lli Doyen. Torino

SOUVENIRS HISTORIQUES

DE LA MARQUISE



CONSTANCE D'AZEGLIO

NÉE ALFIERI

TIRÉS DE SA CORRESPONDANCE
AVEC SON FILS EMMANUEL
AVEC L'ADDITION DE QUELQUES LETTRES DE SON MARI
LE MARQUIS ROBERT D'AZEGLIO

DE 1835 À 1861

ORNÉS D'UN PORTRAIT DE LA MARQUISE D'AZEGLIO



ROME TURIN FLORENCE

BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

LIBRAIRES DE S. M. LE ROI D'ITALIE

1884

PIGNEROL, IMPRIMERIE CHIANTORE ET MASCARELLI

Je suis toujours charmée quand nous pouvons faire bonne figure ici et à l'étranger; car j'ai du patriotisme jusqu'au bout des ongles.

C'est le sentiment qui domine et prédomine en moi et survit à mille illusions perdues, mille intérêts évanouis.

Lettre de ma mère du 25 Mai 1852.

AVANT-PROPOS

Il peut paraître singulier qu'ayant hésité à publier d'autres recueils de lettres qui m'avaient été adressées, je puisse être accusé maintenant de tomber dans l'excès opposé.

Craignant par conséquent de faire fausse route, je me suis adressé à quelques personnes à même de me donner un avis intelligent et consciencieux, et on me conseilla cette publication.

Les lecteurs décideront si j'ai eu tort ou raison.

Je suis prêt, en tous cas, à prendre l'engagement de ne pas recommencer.

En relisant, après plusieurs années, cette correspondance de mes parents, pendant que ma carrière diplomatique m'éloignait de Turin, il m'a paru que le public aurait pu la parcourir avec intérêt.

Ces lettres rendent compte de faits peu connus et inédits et sont comme le journal de ces mémorables années pendant lesquelles l'unité de l'Italie s'accentuait de plus en plus. — Chose singulière peut-être, cette splendide épopée, si grandiose pour nous qui en avons été témoins, paraîtra plus grande encore aux yeux des générations à venir.

Les faits sont racontés dans ce style familier, spécial à une correspondance intime, mais toujours élevé et inspiré par un ardent ámour de la patrie. On y reconnaît les bruits qui couraient à Turin à cette époque, parfois exagérés et rétablis par des nouvelles ultérieures.

Mes parents se trouvaient, pour ainsi dire, aux meilleures places pour être informés de ce qui se passait, vivant habituellement avec les personnages les plus influents, tels que mes oncles Massimo d'Azeglio, César Alfieri, Lisio, César Balbo; ensuite Alph. Lamarmora, Camille Cavour, Villamarina, Giacinto Collegno, tous plus ou moins nos parents. Et finalement cette pleïade d'hommes politiques, tels que Sclopis, Santa Rosa, Lodovico Sauli, Provana, Menabrea, Cibrario, Franzini, qui prirent une part active dans la vie politique en Piémont.

Un fait me frappe: c'est le rôle considérable qu'ont exercé les mères piémontaises, surtout à la fin du siècle dernier, en préparant par une

éducation virile cette génération vigoureuse qui a rendu de si grands services à notre pays et a donné dans le travail de l'unification une prépondérance au Piémont que peu de personnes lui refusent. Prépondérance qu'il a su acquérir *col senno e con la mano,* en faisant preuve d'abnégation, d'énergie et de courage, et surtout de sens commun et de sagacité politique.

Il forte Piemonte est la désignation qu'on accorde toujours à nos provinces; et elle en vaut bien une autre.

Les Piémontais placés aux portes de l'Italie et habitant un pays qui servait continuellement de champ de bataille aux envahisseurs, étaient habitués à se considérer avant tout comme voués au métier des armes, et la noblesse à payer de sa personne.

Sans chercher en dehors de ma famille la confirmation de ce qui précède, mon oncle Massimo décrit dans les *Ricordi* la captivité de mon grand-père, Cesare d'Azeglio, en France. Mon grand père maternel, le Marquis Ch. Em. Alfieri, fut, ainsi que son père, emmené comme ôtage à Dijon par les armées françaises et ils y séjournèrent plusieurs mois à la fin du siècle dernier.

Sa femme Charlotte Duchi, célèbre par sa beauté, perdit son frère Victor Amédée Duchi et son beau-frère Joseph Alfieri tué par les Français dans un combat près de Lantosca, dans le

Comté de Nice, où un autre beau-frère, le Comte Conrad de Lisio, fut grièvement blessé aussi.

Je ne pense pas que ma famille eût le glorieux privilége d'aller de cette façon à l'autre monde.

Les autres avaient donc également leurs morts. On prenait ainsi l'habitude d'envisager les choses sous leur côté sérieux et comme un premier devoir, le sacrifice. Cette robuste phalange de jeunes gens avait été élevée par des parents énergiques et prêchant d'exemple, et leurs mères outre les sentiments élevés, prenaient pour base d'éducation la religion et les principes.

Voici, entr'autres, les conseils que donnait ma bisaïeule, la Marquise Alfieri, née de St. Marzano, à son fils Charles partant pour l'armée.

Vous allez quitter la maison paternelle, mon cher fils, et paraître aux yeux du grand monde. Vous devez vous attendre que vos premières démarches seront scrupuleusement observées. Soyez donc sur vos gardes, car l'on ne vous épargnera sur aucune des fautes que vous pourrez faire et l'on n'omettra rien de tout ce qui pourra vous donner quelque ridicule. Votre premier début est d'une conséquence infinie pour vous. Il fixera votre réputation et l'opinion que l'on se formera de vous.

Le premier et le plus essentiel de tous les conseils que l'on puisse vous donner, c'est celui de conserver les principes de religion que l'on vous a inspiré. Vous aurez soin de ne pas négliger la lecture de la Sainte Ecriture.

L'étude de la religion fournit une infinité de preuves qui soutiennent contre la force du mauvais exemple, qui rassu-

rent un cœur agité par les passions, qui préviennent les doutes et les perplexités. C'est un rempart qui rend vaines les attaques des incrédules. Mais n'oubliez pas qu'il faut que la raison soit soumise à la foi.

Vous serez souvent exposé à entendre des railleries contre la religion et à voir traiter ceux qui en font profession comme de petits esprits, des âmes faibles et timides livrées aux préjugés et à la superstition. J'aurai bonne opinion de vous, mon cher fils, et de la force de votre âme si vous savez résister aux froides plaisanteries et aux ridicules que l'on cherchera à donner devant vous aux choses de la religion. Mais ces prétendues attaques ne méritent de votre part que de la pitié, beaucoup de sérieux et un profond silence. Comme vous n'avez pas l'autorité requise pour en imposer, une conduite régulière et soutenue est la seule manière dont il vous convient de réprimer les mauvais propos de cette espèce.

Persuadez vous bien qu'un homme vraiment religieux est un homme juste, d'une probité et d'une attention exacte à remplir ses devoirs; quoique de prétendus esprits forts soutiennent que sans la religion on peut avoir de la probité. On sait que l'incrédule n'a que l'amour propre qui le retient dans ses mœurs et dans les lois de la société. Il rapporte tout à soi et l'intérêt des autres est en grand danger s'il peut agir sans témoins; la probité qui ne dépend que de la raison est chancelante et incertaine. Elle se laisse facilement aveugler par les passions. Mais lorsque la religion nous éclaire, elle nous conduit toujours par des voies certaines et n'a pas besoin de témoins pour nous y retenir. Nous regardons Dieu comme juge et témoin de nos actions et de nos pensées les plus secrètes et la satisfaction d'une bonne conscience nous suffit.

Vous êtes né, mon cher fils, avec de la pénétration et un bon jugement, des sentiments, de l'émulation, de l'envie de

faire et de parvenir. Ce sont des qualités propres à vous conduire loin si vous savez en faire un bon usage; mais aussi à vous nuire infiniment si vous ne le faites pas. Il faut ajouter à ces qualités beaucoup de modestie de retenue, de désir d'apprendre des autres ce que vous ne savez pas encore; rien ne plait davantage dans un jeune homme que de le voir demander conseil aux personnes expérimentées et d'un âge avancé.

Je vous recommande donc en arrivant à votre régiment de ne point faire d'étalage de ce que vous avez appris; laissez vous conduire dans les premiers temps par vos inférieurs et supérieurs.

Évitez les disputes autant qu'il vous sera possible. Si vous voulez paraître bien élevé en compagnie, sachez qu'il y a plus d'esprit à faire valoir, qu'à contredire les notions des autres: mais si vous êtes par hasard obligé d'entrer en discussion, donnez vos raisons avec beaucoup de calme et de modestie; rien ne choque tant que le ton décisif dans un jeune homme. Pour conserver cette tranquillité qui n'est pas moins nécessaire que difficile à obtenir, souvenez vous bien qu'il n'y a rien de plus injuste, ni de plus ridicule que d'être fâché contre quelqu'un parcequ'il n'est pas de votre opinion. Les études, l'intérêt et l'éducation des hommes varient tant, qu'il est impossible qu'ils aient tous les mêmes idées. Je n'ai pas besoin de vous recommander l'application aux devoirs que vous aurez à remplir. Ce serait une fatuité, dont vous n'êtes pas capable, de vous croire au dessus de l'état de votre charge, puisque vous ignorez les premiers éléments du métier de la guerre.

Appliquez vous avec soin à tout ce qu'un officier doit savoir et doit faire, et vous trouverez sans doute nombre d'officiers qui se croyant au dessus de l'emploi qu'ils remplissent, le négligent. Soyez dès lors persuadé, sans en rien montrer, qu'ils sont fort au dessous de celui qu'ils ambitionnent, car

le véritable honneur consiste à bien faire ce que l'on doit, et c'est une grande misère que de le négliger, sous le vain prétexte que l'on est capable de quelque chose de mieux.

S'il faut éviter de négliger vos devoirs par esprit de suffisance, il ne faut pas non plus vous piquer de les remplir mieux que personne en y mettant trop d'ostentation.

Soyez bien convaincu, mon cher fils, que dès que vous paraîtrez occupé de votre mérite, les autres ne seront occupés qu'à le rabaisser. Si vous voulez réussir, faites bien, faites le constamment, ne vous en glorifiez jamais, ayez la force d'être satisfait du témoignage de votre conscience. En persévérant dans cette conduite vous vous attirerez tous les cœurs et vous ne tomberez pas dans le cas de certaines personnes qui ne fondent leur mérite que sur leurs suffrages et dans celui du nombre des flatteurs et des complaisans qui les environnent.

Vous serez alors presque le seul qui ne parlerez pas de vous et tout le monde concourra à vous rendre justice: en un mot, un point essentiel et que j'avoue n'être point aisé, c'est de savoir s'attirer l'estime sans exciter l'envie.

Le plus grand ennemi que vous puissiez avoir et qu'ont généralement tous ceux qui ont quelque émulation est leur amour propre; on s'en défend difficilement parcequ'il n'est pas de formes qu'il n'emprunte pour nous surprendre et nous séduire. Tàchez de le modérer, car si vous ne travaillez de bonne heure à le régler, vous serez malheureux toute votre vie.

Rien n'est plus important que le choix des amitiés et des liaisons que vous contracterez: c'est de ce point essentiel que dépendent d'ordinaire les mœurs et la réputation. C'est par les personnes que vous fréquenterez, que l'on vous jugera vous-même.

Je ne vous parle pas du jeu, mon cher fils, persuadée que vous ne le prendrez qu'à titre d'amusement et que vous ne

vous exposerez pas à faire des pertes qui puissent vous déranger ou donner lieu à des disputes qu'il faut toujours tâcher d'éviter.

Je me flatte que lorsque vous aurez quelque chose qui vous fera de la peine vous vous ouvrirez à votre père et à moi avec confiance. Vous nous trouverez père et mère tendres et affectionnés.

Il entrait assez dans les habitudes de la famille d'écrire des lettres semblables, surtout au lit de mort, et il en existe plusieurs autres.

Ma mère, Constance Alfieri, était la fille aînée de Ch. Emanuel Alfieri de Sostegno et sœur de César Alfieri, président du Sénat. Elle naquit en 1793 et se maria en 1815. Mon père servait alors dans un régiment de cavalerie et, quand le mouvement de 1821 éclata, il était aide de camp du Prince de Carignan, qui regna ensuite sous le nom de Charles Albert. Il ne fut pas inclus dans le procès politique où figurèrent La Cisterna, Collegno, Lisio etc.; mais on lui conseilla de s'absenter momentanément et je me souviens d'avoir, à l'âge de cinq ans, été emmené moi aussi, ou pour mieux dire, porté en exil, subitement une nuit, dans les bras robustes d'une suivante et de m'être trouvé le lendemain en Savoie, puis en Suisse et en France. Ma mère prit ainsi l'habitude de juger des choses de ce monde autrement qu'elle n'aurait pu le faire en restant toujours dans les salons dorés.

L'exil ne fut pas très-lourd à porter, car nous séjournâmes à Paris jusqu'en 1826 chez mon grand-père Alfieri, alors ambassadeur.

Après leur retour en Piémont, mes parents l'ont habité jusqu'à la fin de leur vie, s'occupant principalement d'œuvres de charité, et de l'éducation populaire.

J'ai eu le malheur de les perdre tous les deux en 1862, et ils moururent accompagnés des bénédictions des classes ouvrières et indigentes.

Leur existence n'a pas été de celles que le monde appelle brillantes, mais ils se sont rendus utiles à leurs semblables. Les cholériques, les blessés et les classes pauvres en savent quelque chose. Heureux les pays qui peuvent compter beaucoup de citoyens qui leur ressemblent.

E. D'AZEGLIO.

PREMIÈRE PARTIE

1835-1847

Invasion du choléra. — Mariage de Victor Emmanuel. — Premières manifestations politiques pour les réformes, pendant les dernières années du Roi Charles Albert.

Les lettres qui portent simplement la date sont écrites par ma mère; celles de mon père portent en outre l'indication: lettre de mon père.

J'ai ajouté au texte quelques notes explicatives et quelques lettres écrites par moi.

E. D'Azeglio.

SOUVENIRS HISTORIQUES

(1835-1847)

PREMIÈRE INVASION DU CHOLÉRA À TURIN

N. 1.

Turin, vendredi 28 Août 1835

Mon cher fils,

Je suis arrivée ici fort heureusement à midi sans aucune espèce d'accident, mais le cœur péniblement partagé entre ceux que je laissais et ceux que je venais chercher. C'est un moment celui-ci où l'on ne peut penser à ses affections sans angoisses. Il n'y a qu'une pensée qui puisse mettre du calme dans l'âme: c'est que nous sommes tous sous la main miséricordieuse d'un Dieu qui nous aime mieux que nous ne savons aimer ceux qui nous sont les plus chers, et que, malgré tous nos démérites, il exige de nous confiance entière en sa providence.

Tu as vu, mon cher enfant, combien il m'en coûtait de me séparer de toi dans un moment si critique et que je sentais toute la contrariété que tu devais en éprouver. Cela allait même jusqu'à m'ôter le courage de partir, quoique mon séjour là bas devînt une anxiété continuelle et qui allait toujours croissant avec l'urgence des circonstances.

Dieu te bénisse pour la tranquillité que tu m'as procurée en te résolvant avec courage et bonne grâce à profiter encore d'une hospitalité que l'on t'offre avec tant d'affection et qu'on t'est encore reconnaissant d'accepter. Ils ont tous le plus grand désir de te la rendre agréable et aucun de tes procédés n'est perdu avec eux, ce que tu ne rencontreras pas toujours dans le monde.

Je n'ai point trouvé ton père en arrivant; il était sur le champ d'honneur, et est revenu à 2 heures. Il se porte bien et il est très-occupé dans toutes les entreprises que tu sais déjà et qui réussissent très bien.

Les cas de choléra se succèdent; ce n'est pas encore en grande quantité; mais deux ou trois par jour et la fin est toujours très prompte. On manque un peu de médecins, du moins ils ne s'offrent guère. Ce qui donne à penser dans ce moment, ce sont les manufactures qui se ferment, et des centaines d'ouvriers qui vous tombent sur les bras.

Les nouvelles de Gênes sont toujours mauvaises. Ce sont les beaux quartiers et le beau monde qui sont attaqués, surtout les jeunes gens d'une conduite déréglée. A Coni aussi les personnes connues pour avoir de mauvaises mœurs ont été principalement moissonnées.

Les nouvelles que la diligence de Gênes a apporté ce matin étaient que Des Geneys, et la femme du général Paolucci étaient attaqués. Je ne garantis pas la nouvelle, ni non plus celle d'une famille Durazzo établie dans une campagne où ils étaient parvenus à s'isoler complètement et qui tous sont morts les uns après les autres.

Ton père a eu un jour de forte indisposition. Il avait fait l'imprudence de prendre une glace.

Je n'ai pas encore pu causer à l'aise avec lui, étant ou occupé, ou interrompu par des visites.

Silvio Pellico, qui ne se doutait pas de mon arrivée, est venu après que je l'avais enfin attrapé. Ce n'est pas que je

lui en veuille, pauvre homme, car je le vois volontiers et il ne pouvait pas savoir que j'avais d'autres intérêts pour le quart d'heure. Victor ne l'appelle que *Pericol* (1).

On dit aujourd'hui que Brignole Sale a perdu une fille, mais les uns disent la De Ferrari, les autres la cadette.

Maintenant adieu mon cher fils.

Que la bénédiction du Seigneur soit sur toi et te preserve de tout mal.

P. S. Je te dirai en confidence qu'aujourd'hui on est venu faire deux propositions à ton père. L'une pour les biens de Cortandon; ce sont les Simier. L'autre pour la maison. Je la quitterais à regret. Mais on en offre 400 mille francs. Papa espérerait de la porter à 450 mille francs et maintenant, par le temps qui court, il faut se faire conscience de refuser l'argent qui peut arranger les affaires de famille et fournir à donner à ceux qui manquent de tout.

Il croit qu'avec 300 mille francs il aurait la maison Dubourg et il resterait 150 mille francs qui, avec Cortandon (2), serviraient à acheter la partie de Genola à Maxime. Avec cela il aurait plus de latitude pour ses pauvres et vraiment tu n'as pas d'idée comme de tous côtés on demande. Les curés réclament; même celui de Montanera (3), dont nous n'entendons jamais parler, demande des secours: avec des moments comme ceux-ci on ne peut refuser, car vraiment les besoins sont réels et pressants et il faudrait y pourvoir, quand ce ne serait que par respect humain.

On va abolir ou plutôt transporter le marché aux herbes ailleurs. C'est une saloperie et une infection abominable au beau milieu de la ville. Il a fallu pour cela lutter un peu avec le Syndic.

(1) Un domestique savoyard que nous avions.

(2) Une de nos possessions près d'Asti.

(3) Une de nos possessions près de Mondovi.

N. 2. — *Adressée au château de St. Martin, campagne de mon grand-père Alfieri près d'Asti où je me trouvais pour m'éloigner de la maladie.*

Turin, 31 Août 1835.

Mon cher fils,

Je puis te donner des nouvelles d'hier car ce matin je ne sais pas encore ce qui se passe par la ville. A Gênes il y a eu une journée d'orage pendant laquelle la foudre est tombée 36 fois à ce que l'on dit. On a voulu faire une procession de pénitence par le mauvais temps et cela a augmenté considérablement le nombre des malades.

Hier j'ai passé neuf heures sans savoir ce que ton père est devenu, ce qui n'est pas rassurant par le temps qui court. Je n'ose pas envoyer les domestiques au lazaret; je pense qu'ils auraient peur et qu'ils iraient Dieu sait où, en m'en faisant accroire. Mais je me suis arrangée maintenant pour y aller moi-mème si je suis inquiète.

Il avait été d'abord vers le Martinet pour visiter et disposer la maison destinée à servir d'hôpital payant; ce qui lui avait pris assez de temps, et ensuite il était revenu à son lazaret ou trois cholériques sont morts dans la journée d'hier, de façon qu'il n'y en a plus actuellement en ville, du moins autant qu'on peut l'affirmer d'une heure à l'autre. Les trois morts d'hier sont: une femme qui y était déjà depuis plusieurs jours. Une fille de 16 ans qui y était aussi depuis quelques jours et qui avait tourné au typhus vermineux. Son corps n'était qu'un amas de vers couverts de peau. Puis on a apporté un jeune homme venant de Nice, il s'était arrèté à l'auberge de St. Salvario, où il a été attaqué: on l'a de suite trasporté à l'hôpital St. Jean où l'on a commencé à le frictionner; sur ce est arrivé un ordre

du Vicariat de le transporter au lazaret de ton père. Ce dernier a été très étonné de ce procédé et n'a pas eu le temps encore d'en aller demander l'explication au Vicaire. Ce n'est pas qu'il refuse aucun malade; mais ce régime peut être préjudiciable à ces malheureux attaqués. Celui-là était tout bleu et il est mort au bout de huit heures de maladie. Ces trois là ont été assistés corporellement et spirituellement par ton père, car ils ont bien un bon Capucin, mais il ne pouvait s'occuper des trois en même temps. Et quand ils ont été morts, une heure après il fallait les transporter dans la chambre mortuaire et les infirmiers s'y refusaient. Il a encore fallu que ton père et un autre visiteur les transportent.

Il y a des personnes qui critiquent ton père de s'exposer ainsi. J'en suis certainement plus peinée qu'eux; mais comme il me raconte en détail comment les choses se passent, je crois qu'il n'y a pas moyen de faire autrement sans toutes sortes d'inconvénients pour ces pauvres malheureux.

Tu sais comme il est consciencieux et charitable; il ne peut se résoudre à ne pas faire tout ce qui dépend de lui pour que les malades qui lui sont confiés ne soient pas privés de ce qui leur est nécessaire.

On trouve bien des présidents de section, des distributeurs de secours qui ne se mettent pas en contact avec la maladie. Mais pour être auprès des malades, à peu d'exceptions près, il n'y a que des mercenaires, et ce sont des gens qui demandent à être continuellement surveillés, souvent encouragés par l'exemple, au moins enseignés, s'agissant de procédés nouveaux pour eux. Ton père a un M. Radé ou Radel qui le seconde volontairement dans ses pénibles fonctions et qui est d'une charité et d'un zèle admirable. Il a aussi M. Secchi en volontaire qui fait très-bien.

On voulait que ton père fût l'un des directeurs de l'Hôpital payant. Mais il ne peut pas tenir à deux établissements aussi distants l'un de l'autre et ne veut pas abandonner les plus malheureux.

Il se contentera de diriger l'organisation de l'établissement, puis il le laissera diriger à d'autres. Il a accepté, par exemple, d'être des directeurs de l'Orfanotrofio des enfants des cholériques, qui est au faubourg de Po. J'ai offert aussi mes services s'ils étaient utiles.

La tante Louise a écrit à mon frère que le Duc Pasqua était mort. C'est une singulière histoire que celle là. On a commencé par débiter cette nouvelle avec beaucoup d'autres et tout le monde a témoigné sa sympathie pour ce malheur. Arrive de Gênes le marquis Raggi. On le questionne et il répond qu'il avait effectivement entendu débiter cette nouvelle à Gênes; mais qu'ensuite il avait rencontré le Duc dans la rue se portant très-bien. Je me réjouis de cette bonne nouvelle et je rassure ceux qui m'avaient donné la mauvaise. On me répond par une lettre que St. George venait de recevoir de Gênes, où on lui annonçait que Pasqua attaqué du choléra était très-mal et en postscriptum qu'il venait de succomber. Je reprends mes regrets et je vais en maison Villamarina les persuader que ce pauvre Pasqua venait réellement de mourir. Comment donc, me disent-ils, nous venons d'en recevoir une lettre où il demande à corps et à cris un passeport, parcequ'il ne veut plus rester à Gènes où tout le monde meurt. Alors je dis: c'est différent. Je m'en retourne dire aux autres qu'il faut que Pasqua ne soit pas mort puisqu'il demande un passeport et que je n'ai jamais entendu, que les morts en prissent pour voyager. On répond qu'effectivement il a demandé un passeport de son vivant, mais qu'il est mort avant d'avoir pu le recevoir. Ce n'était pas impossible en temps de choléra. Hier en maison Villamarina je n'osais plus hasarder que des questions indirectes sur ce sujet. Mais Salvator (1) me dit qu'ils ont reçu une seconde lettre d'Oleggio et qu'il s'en allait à Milan. Pour le

(1) Le marquis Villamarina mon beau-frère.

coup je trouve qu'il y a de l'entêtement des deux côtés. L'un ne veut pas mourir, les autres ne veulent pas le laisser vivre, je m'en lave les mains.

Madame Deferrari (1) ne doit pas être morte ; pour Loulou je ne sais pas.

On a de nouveau parlé d'un cas à Asti ce qui m'a inquiété (2). Cette nuit je me réveillais continuellement en sursaut, pensant toujours à ton père, dont je guette toujours la sonnette (3) et tantôt à St. Martin (4). Il faudrait au moins que ce ne fût pas tout à la fois, car je ne saurais plus quel parti prendre.

Hier au *Saint Esprit* on a exposé un Christ miraculeux ; on y va beaucoup. En peu de jours il a été tout couvert d'offrandes. Par exemple on se tient un peu plus convenablement à l'Eglise qu'on ne faisait, et cependant jusqu'ici, c'est plutôt une menace encore qu'une réalité. A Coni il est arrivé une chose bien surprenante. On était tout-à-coup resté sans infirmiers et on ne savait où donner de la tête. On a demandé conseil à l'Evêque qui a proposé de prendre les filles publiques. On a essayé. Ce sont les gardes les plus exactes, les plus attentives, les plus dévouées. Il n'y a jamais eu un reproche à leur faire.

Je n'ose pas moi, trop médire du choléra, malgré les mauvaises nuits qu'il me fait passer, et de mauvais moments dans la journée.

Le bon Dieu en retire bien du profit.

Adieu, je vous embrasse tous. Que Dieu vous garde.

---

(1) Madame Deferrari, plus tard duchesse de Galliera, fille du marquis Brignole Sale ainsi que la duchesse Melzi.

(2) A cause de sa proximité du château ou je me trouvais.

(3) Par précaution ma mère avait fait placer auprès du lit de mon père une sonnette communiquant à sa chambre.

(4) Où je me trouvais.

N. 3.

Le 2 Septembre 1835.

Mon cher fils,

Quand j'ai reçu ta lettre avant hier, le temps et l'espace me manquaient également pour allonger la mienne. J'en étais bien fâchée, car j'étais consolée et en même temps peinée de ce que tu m'écrivais: pauvre Emmanuel, ton affection est une chose à laquelle mon cœur est sensible. Par caractère j'exige peu et m'attends à peu; ce qui fait que ces sortes de satisfactions me sont d'agréables et bien sensibles surprises. L'amour maternel doit être désintéressé et même les sentiments que tu me témoignes me font particulièrement plaisir, non parcequ'ils me regardent, mais parcequ'ils sont dans ton cœur, et qu'ils te sont un mérite que le bon Dieu récompensera dans ce monde ou dans l'autre, que je les regarde comme le gage de ton bonheur en contribuant au mien. Je ne veux donc pas que cela te rende malheureux en attendant: surtout dans ce moment où les dispositions de l'esprit peuvent influer essentiellement sur la santé. Notre séparation n'est que momentanée; selon toute apparence elle n'outrepassera pas ce mois ci et d'ici là Dieu prendra soin de nous tous.

Ne regarde point la coupole de Superga (1) comme le point culminant de la barrière qui nous sépare, mais au contraire comme le point qui nous réunit. Dieu veille avec sollicitude sur nous comme sur toi. Il veille même quand nous l'ou-

(1) Allusion à ce que je lui écrivais, l'Eglise de Superga près de Turin, sur une colline élevée, se voyant également de Turin et de St. Martin où j'étais.

blions et ne détourne jamais l'oreille quand nous l'invoquons, ni le regard quand nous lui exposons nos dangers. Je lui recommande mon pauvre Emmanuel. Dis-lui de nous regarder dans sa miséricorde. Si j'ai un désir de vivre, c'est qu'il me semble que tu peux encore avoir besoin de mon aide, comme ce pauvre petit oiseau que nous avons ramassé dans l'allée de St. Martin.

Ton père continue à se bien porter et il s'emploie toujours auprès des malades, mais actuellement ses collaborateurs et subordonnés commencent à s'exécuter et il aura moins de fatigue, à moins que la maladie ne prenne un accroissement qui ne s'annonce pas pour le moment.

Il est vrai qu'il n'y a qu'un concert de louanges en son honneur, mais, comme il le fait dans un esprit de charité et de pénitence, cela l'embarrasse. Il faut prendre en bonne part les témoignages de bienveillance et c'est un devoir de donner l'exemple; mais, si la vanité s'en mêlait, ce serait une maigre satisfaction qui ferait perdre celle qu'on éprouve en se dévouant sans aucune vue humaine. Aussi ton père se plaint qu'on ne puisse entreprendre rien de bien, saus que Bergnif (1) s'en veuille mêler. Il trouve qu'on fait beaucoup de bruit pour rien, car il lui semble que s'étant proposé pour soigner les malades, tout ce qu'il fait n'est que pure obligation. Si les malades venaient à succomber faute de quelque soin qu'il eût pu leur donner, il se le reprocherait justement. L'avantage qu'il a sur beaucoup d'autres, c'est qu'il a de la résolution, il propose, il essaie, et alors d'autres le suivent.

Hier nous avons eu deux decès. Un M. Farinas, beau-père de M[lle] Barbaroux. Il était vieux, de mauvaise santé, et se droguait continuellement de crainte du choléra. Il demeurait chez Bonafous. Un valet d'écurie de Bonafous a été porté au

(1) Piem. le Diable.

lazaret par ton père (1), Rorà, M. Cugian et Sommariva. Il était si lourd que les gens qui le portaient ne pouvaient plus suivre, alors ton père a pris les barres et les autres de suite aussi. C'est cette impulsion qu'il sait donner et qui fait que les choses généreuses s'entreprennent et viennent à bien. Cet homme est mort hier soir, ses enfants sont déjà retirés à l'Orphanotrophe. Tu auras peut-être déjà entendu que celui qui est venu de Nice et qui est mort l'autre jour au lazaret, était un fameux bandit de Caramagna qui avait une grosse taille sur sa tête (2). Ses deux compagnons avec une jeune fille qui les accompagnait sont arrêtés. On les a retenus au lazaret pour s'assurer de leur état sanitaire et ce soir ils seront transférés dans les prisons.

A Gènes il y a toujours beaucoup de malades; mais ils sont moins violemment pris. La viande a presque manqué dans cette malheureuse ville ravagée par l'épidémie et toutes ses conséquences. Le Gouverneur s'y est très-bien montré et le peuple lui en est très reconnaissant. Le roi (3) part demain soir pour Gènes et compte revenir lundi matin.

Le syndic de Racconis (4) est mort du choléra qu'il a porté 15 jours sans vouloir se soigner.

A Savillan le marquis B., après s'être remis d'une forte cholérine, a pris le choléra à la suite de je ne sais quelle orgie. Ses parents en sont fort en peine, mais hors de sa famille personne ne le plaint (5).

A Busca chez le comte Donadio quarante personnes sont mortes.

---

(1) Le marquis Maurice de Rorà et le marquis d'Aix et de Sommariva.

(2) Récompense en cas de capture.

(3) Charles Albert.

(4) Château royal.

(5) Encore vivant, 1873.

N. 4. — *A St. Martin.*

Turin, 6 Septembre 1835.

Je pense bien souvent à toi et à la solitude de St. Martin qui doit te paraître bien triste. Quand nous sommes partis pour y aller nous ne pouvions pas imaginer comment nous le quitterions. Tous les projets pour la saison ont été déjoués et sont encore sujets à de grandes variations comme tu vois.

Je plains ma belle-sœur (1), qui ne s'est guère séparée de son fils, qu'elle en ait le cœur un peu serré. Mais au moins elle n'a que sa peine, son fils ne prenant encore guère les choses à cœur et étant facile à distraire s'il a un instant de regret ou d'ennui. Mais moi je pense beaucoup plus à ta peine qu'à la mienne et je voudrais savoir comment te l'ôter. Car je conçois combien ce séjour doit te paraître triste dans les circonstances actuelles.

Au reste tu t'ennuierais ici de la façon dont les choses sont organisées. Il y a peu de personnes à voir qui puissent t'être de ressource. Excepté ceux qui ont à faire en ville, tout le monde est absent. Ceux qui restent sont pour la plupart gens sérieux et ne s'occupant que d'un objet qui n'est pas fait pour réjouir la conversation. Il y a bien les théâtres ouverts; mais les gens qui ont un peu de raison et de sentiment, trouvent que ce n'est pas le moment de les fréquenter. Les circonstances sont graves et doivent donner de graves pensées, ce qui n'est pas signe de poltronnerie. Au contraire, les gens payés pour être inquiets sont ceux

(1) La marquise Louise Alfieri, femme de mon oncle César Alfieri et mère du marquis actuel.

qui ont le plus besoin de dissipations pour se distraire de leurs remords et de leurs dangers. En outre l'air qu'on respire dans les salles de spectacle est plus malsain que celui qui circule dans les hôpitaux; expérience faite par la décomposition du gaz.

Mais comme il y a toujours dans les villes des masses de *scioperati* qui ne savent que devenir, on laisse ce débouché de spectacles afin qu'ils ne soient pas portés à se livrer à d'autres désordres.

Jusqu'ici la perspective qui nous menace n'a pas encore fait une impression assez forte sur la population dont l'aspect est toujours le même. J'en suis souvent révoltée, surtout chez les femmes: il y a des mines et des airs qui sont vraiment pénibles et repoussants en même temps; on voit que pas une idée raisonnable ne peut traverser ces cerveaux-là. Aussi tu peux croire, mon cher Emmanuel, que c'est plutôt la contagion morale que la contagion physique que nous redoutons pour toi ici (1). Je serais vraiment bien inquiète de te voir ici à portée de gagner une si terrible maladie, parce que je craindrais qu'à ton âge il y eût plus de disposition. Mais cela est un danger et les autres sont mille et, dans ce moment plus que dans toute autre, je ne voudrais t'y voir exposé. Je crois que le moment approche où le bon Dieu qui, jusqu'ici, n'a fait qu'avertir, menacer, va aussi nous faire sentir son fléau et alors les passions se tairont et la pensée d'être appelé d'un moment à l'autre à rendre compte de ses projets et de ses actions, donnera peut-être un autre cours aux idées. Quoique malheureusement il restera toujours des endurcis et des écervelés, ne voulant être touchés de rien.

Depuis hier soir cinq cas sont venus à ma connaissance. Ce n'est pas encore comme à Gênes, où ils tombaient par

(1) J'avais 19 ans.

centaines à la fois; mais cependant il y a progrès dans le nombre et les symptômes. Maintenant les tâches livides couvrent la peau des malades comme chez les cholériques de Paris. Ce matin un abbé assez âgé a été pris et paraissait vouloir finir en peu de temps. Puis il y a la femme du garçon de Bonafous qui est aussi attaquée. Celle là je l'ai vue hier: elle n'avait encore aucun symptôme de choléra, quoiqu'elle fût malade. Je crois que c'est le saisissement et le chagrin de la mort de son mari qui le lui a procuré. Il y a aussi le mari d'une femme morte des premières au lazaret. Au lazaret de ton père une femme est morte hier, il ne reste que deux convalescents qui vont sortir. En général on répugne beaucoup au lazaret parce que malheureusement il n'en guérit guère et si on commence à dire, qu'une fois entré là dedans on n'en sort plus, il n'y a plus moyen de leur ôter cela de la tête. En outre on est obligé d'employer des remèdes qui ne sont pas connus, les médecins ne connaissant pas la maladie, et désirant trouver les spécifiques pour la vaincre, essayent tantôt une chose tantôt une autre et tu n'as pas d'idée, ou plutôt tu peux te faire une idée de toutes les sottises qui se débitent dans les basses classes. Ils disent qu'on les écorche, qu'on les met sur le gril, qu'on leur donne du poison pour les achever etc., et voilà la reconnaissance du dévouement de ceux qui s'exposent pour leur procurer tous les secours spirituels et temporels. Il y a même des personnes de la société qui s'amusent à jeter du ridicule ou de la défaveur sur tout ce qui s'entreprend et je crois que c'est une des causes pour lesquelles on est si apathique dans notre pays. Il faut une dose de courage et de bonne volonté extraordinaire pour braver les commérages et l'ingratitude quand on s'est dévoué pour faire le bien.

On a eu des nouvelles du Roi, qui est arrivé heureusement à Gênes. Il avait voulu aller de suite à la Darsena,

et devait aussi aller visiter les hôpitaux. Il a avec lui le général Crotti, S. Front, Ternengo, Bagnasco et Piossasco. Je pense que ces messieurs se seraient passés de ce voyage. Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien, surtout au Roi. Il faut avouer que nous nous trouverions en de bien mauvais draps si malheur lui arrivait; on a beau dire que nous sommes gouvernés par les ministres: comme nous le serions tout de même, j'aime encore mieux qu'il reste quelqu'un pour les renvoyer si cela devenait nécessaire. La pauvre Reine est bien inquiète et malade. On craint qu'il ne se déclare la jaunisse. Les nouvelles de Gênes sont un peu meilleures; il y a encore un major de Savoie mort. On avait dit d'Arvillars et Sonnaz; mais ce n'est pas vrai. Ce pauvre régiment a eu une fière campagne. Pasqua s'est toujours bien porté, ainsi que les deux filles de Brignole et Durazzo qu'on disait mortes.

Ton père heureusement a toujours bon appétit: c'est beaucoup avec la vie pénible qu'il mène, l'infection qui devrait le dégoûter et puis on ne peut manquer d'être affecté de tout ce qu'on a sous les yeux. Mais Dieu lui donne les forces nécessaires. Il a son ami et collaborateur M. Drevet, négociant en toiles cirées, qui est infatigable et toujours partout. Il est parisien, s'est trouvé au choléra de Paris, où il a assisté 400 malades. Ton père doit le conduire dîner avec nous ce soir. Nous avons ici miss Knigth (1), qui se dispose à rester malgré l'épidémie. Hier elle a rencontré chez moi Silvio Pellico dont elle a été aise de faire la connaissance.

Lundi. — J'ai reçu ta lettre, mon cher fils. Elles me font toujours grand plaisir, parcequ'elles me consolent un peu d'être si loin dans ces moments-ci où je désirerais plus que d'habitude d'être près et de pouvoir causer ensemble de tout

(1) Une vieille anglaise jadis institutrice de la princesse Charlotte d'Angleterre.

ce qui intéresse. Oh! ce sera un bon temps que celui ou l'on oubliera de parler de choléra, si Dieu veut que notre famille en sorte sans éprouver de malheur, comme je l'espère. Je te plains des dissertations qu'il te faut subir. Quand on a l'esprit préoccupé de choses tristes elles sont intempestives. Mais il y a double profit à en retirer. D'abord on apprend comment il ne faut pas faire avec les gens qui ont le cœur souffrant, et ensuite on apprend à se vaincre soi-même. Bien des personnes braveraient le canon et reculent devant une gêne, un ennui. C'est pourtant toujours faiblesse et souvent on est maladroit en voulant distraire les gens de leur peine. Il faut trouver un sujet qui en vaille la peine, ou bien laisser le *sfogo* aux tristes pensées. Dans ce moment-ci il faut vraiment chasser les idées noires et tout ce qui peut affecter péniblement.

Hier deux personnes sont mortes du choléra, et on l'a attribué à une querelle qu'elles avaient eu ensemble.

La Roi est arrivé ce matin à huit heures, bien portant, ainsi que ceux qui l'ont accompagné.

Ton père a reçu ce matin une lettre de sa mère. Le mariage de Maxime (1) s'est fait à Klagenfurt: et maintenant ils sont à la campagne chez la nouvelle mariée.

(1) Le second mariage de mon oncle avec la veuve Blondel.

N. 5.

Vendredi 11 Septembre 1835.

Les nouvelles de l'état sanitaire ne sont ni très-bonnes ni très-mauvaises. Hier on en a consigné 7 et la plupart meurent promptement. Les autres paraissent s'améliorer, puis prennent d'autres symptômes et succombent. Au lazaret de ton père deux sont morts: une vieille pauvresse; elle avait tant de vermine que c'était affreux. Un petit enfant qui avait couché avec son père mort du choléra a aussi succombé au lazaret. Ton père disait qu'il était si joli et paraissait endormi. Une des infirmières a été attaquée et était mourante. Comme elle était dans la force de l'âge, elle est un peu frénétique, ce que la maladie fait quelques fois; elle s'était administré 21 pilules d'ellebore; il est probable que cela y a contribué beaucoup. Mais les autres infirmières ont pris l'alarme, et hier au soir papa ne savait plus ou donner de la tête. De sorte que j'ai été avec les tantes chercher sœur Quarini, puis chez les Sœurs de la charité pour qu'elles vinssent au secours du lazaret. Ces bonnes sœurs attendaient avec anxiété qu'on les appelât près des malades et ne soupiraient qu'après l'honneur de se dévouer. Ton père en avait déjà demandé plusieurs fois aux membres de la Commission supérieure; ils disaient toujours qu'ils feraient leur rapport et jamais il n'arrivait de conclusion. Hier j'ai tranché la difficulté, car j'étais inquiète pour ton père qui s'inquiétait, se fatiguait et ne pouvait tout faire; nous en avons conduit deux qui ont passé la nuit et se sont déjà captivé l'admiration de tous ceux qui les ont vues.

Il y a une sœur Angélique, qui est l'ange de la Communauté. Elle est très-bien née et d'une éducation très soignée,

mais elle cache ses talents et sa naissance et ne montre que son zèle et sa charité. Aujourd'hui on en attend une de Gênes qui a soigné les cholériques de Paris.

Hier on a commencé à rencontrer dans la rue le char mortuaire. Ce qu'il y a de pis ce sont les bêtises qui se disent parmi le peuple. Il croit qu'on leur donne du poison dans les remèdes; aussi la Commission a décidé qu'on n'irait visiter que ceux qui demanderaient.

Le pauvre M. Drevé est persécuté à Grugliasco où il demeure. On le menace, on lui casse les vitres, ils disent qu'il leur apporte le choléra, qu'il a donné de l'arsenic à un malade qui en est mort. C'est vraiment malheureux qu'on ne puisse en guérir quelqu'un.

Une femme qui avait été portée au lazaret malgré elle, parcequ'elle voulait aller à l'hôpital, où on ne voulait pas l'admettre, qui avait commencé par dire tant d'injures à tout le monde, avait fini par s'apaiser et se trouver parfaitement contente; elle était en train de se remettre; par malheur elle a fait une rechute et elle est de nouveau très mal. De façon qu'il n'y a personne qui aie pu sortir de là et dire par expérience que l'on y avait tous les soins et les secours nécessaires. Hier la maison que l'on préparait pour les convalescents et les orphelins a été incendiée en partie. Il y a vraiment tous les guignons.

On a ouvert le lazaret de St. Louis qui est magnifique. Il y avait hier une malade.

Il est arrivé à propos de cette malade un incident fort fâcheux. Le docteur Garneri ayant trouvé cette femme malade abandonnée sous une porte cochère fit son rapport au bureau de secours et envoya un inspecteur avec un brancard pour la guérir. Le médecin Gill se trouva là quand on venait la prendre. Il se prit à dire que ce n'était point une cholérique et qu'il s'opposait à ce qu'elle fût portée au lazaret. L'inspecteur répondit: qu'il ne décidait pas la maladie, mais

qu'il exécutait l'ordre qu'il exhibait par écrit. Gill voulut réclamer l'assistance des carabiniers qui se trouvaient là, et qui heureusement ne se mêlèrent pas de cette discussion et la malade ne s'opposant pas à être portée au lazaret fut enlevée. Mais les rues s'étaient remplies de monde et c'est heureux qu'il ne soit survenu aucun désordre. Gill a été demandé à l'*Hôtel de Ville* et vertement réprimandé. Il disait pour son excuse qu'il faisait cela pour tranquilliser le peuple. Il me semble qu'il radote au suprême degré.

Un autre accident, moindre pourtant, a eu lieu au lazaret de ton père. Un chanoine de St. Jean a voulu entrer au lazaret. On lui refusa l'entrée n'ayant pas un billet qui l'autorisât. Alors il s'informa de la malade qu'on avait apportée le matin et si on lui avait déjà administré ce remède qu'on leur donnait pour s'en défaire. Le portier lui répliqua vertement. Mais il s'en alla en disant qu'il était payé pour parler ainsi, mais qu'il savait bien comment les choses se passaient.

Tu vois comme c'est satisfaisant de se dévouer à servir ces gens là. Il faut vraiment avoir le bon Dieu et son salut en vue pour ne pas se décourager. Le peuple répète que le Marquis de Rorà a payé 60.000 francs pour avoir le droit de faire mourir les pauvres gens. Que le Marquis de Barolo donne 20 francs aux médecins chaque fois qu'ils tuent un malade et le Roi 200 francs. *Je vous assure que vous ne valez pas tant*, disait hier la Marquise Villeneuve à sa blanchisseuse qui lui faisait ces sots contes.

Le Curé de St. Charles lut avant hier la lettre de l'Archevêque au prône et y ajouta seulement pour tout commentaire: que ceux qui croyaient ces bêtises-là étaient libres de ne demander aucun médecin, mais qu'ils mourraient également et seraient damnés, puisqu'ils s'obstinaient sans raison à soutenir que d'honnêtes gens étaient des assassins, ce qui était un péché mortel.

N. 6.

16 Septembre 1835.

Je n'ai pas besoin de m'étendre longuement pour te persuader que nos vœux sont aussi ardents que sincères pour ton bonheur. Je serais bien embarrassée d'ajouter, le 17 septembre (1), quelque chose à ce que je désire les autres 364 jours de l'année.

Je sais bien aussi qu'on ne saurait atteindre dans ce monde à un bonheur sans mélange. Il faut se croire heureux si la somme du bien contrebalance celle du mal. Mais avec l'aide de Dieu, et le témoignage d'une bonne conscience, on peut déjà se faire un certain fond de tranquillité qui est la base du bonheur. Ensuite je prie Dieu de te donner une bonne santé, de te préserver de tout accident fâcheux, de t'envoyer de bons sentiments, de bonnes pensées, tout ce qui peut préserver ta réputation et te rendre utile à la société sur laquelle il ne faut pas peser comme une masse inutile, et te faire trouver en famille les adoucissements aux peines inévitables de la vie. Car on est très-malheureux quand il faut aller se consoler hors de chez soi et qu'on y rentre pour trouver l'antipathie et le désaccord.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse aujourd'hui et demain en me rappelant combien j'ai été contente la première fois que je t'ai vu.

N. 7. — *Reçue à Vienne.*

Turin, le 6 Mai 1840.

Hier soir nous avons visité Mme Tonnerre et la Marquise St. Germain. C'est cette dernière qui est pour moi le type du beau et du bon. Elle a une douceur de caractère aussi

(1) Jour de ma naissance.

angélique que sa figure. L'Ambassadrice de France (1) a pris les lundis. Il y avait une quinzaine de dames et on y a dansé. Il y a eu aussi le dîner de la St. Philippe avec quantité d'épisodes peu brillantes. D'abord un lustre doit être tombé sur le bouquet du plateau, ou quelque chose d'approchant. Le dîner n'avait rien de remarquable comme gourmandise. On servait peu de vin; de sorte que le Comte de la Marguerite était fort embarrassé de porter son toast. Gazelli et Scatti lui envoyaient dire de temps en temps de boire à la santé de Louis Philippe; mais il n'avait rien dans son verre. Enfin le champagne arriva pour le tirer d'embarras. Alors l'Ambassadeur dut aussi porter la santé de notre Roi et après reflexion il proféra: *Je bois à la santé du Roi de Sardaigne auprès du quel je suis accrédité.*

Après dîner on voulut passer au salon. On avait oublié d'éclairer; c'était noir comme un four: il fallut s'arrêter dans l'antichambre et alors ont vit arriver un marmiton en grande tenue qui allait allumer les bougies. Tout cela n'aura pas laissé que d'amuser certaines personnes.

N. 8. — *Reçue à Vienne.*

Turin, 14 Juillet 1840.

La galerie de Daniel se tapisse de ces personnages célèbres que le Roi fait faire à tous nos peintres; collection de vilaines figures et de bien pauvres peintures. J'ai idée que les successeurs les enverront au grenier et je ne voudrais pas répondre de tous les saints de la famille qui garnissent les parois de la magnifique chambre de reception. Ils sont laids, mal faits, et pas à leur place. Mais c'est le style de l'époque.

(1) La Marquise de Dalmatie.

Je suis bien aise que tu voies le Spielberg: tu nous en donneras des nouvelles. C'était la mode dernièrement de dire que ce donjon n'était point ce que nos prisonniers en avaient écrit et que c'étaient des exagérations, que ce séjour était aussi confortable qu'un autre. J'aurais voulu que ceux qui trouvaient Pellico et Andryane trop dégoûtés, y eussent passé seulement trois mois avec la perspective que ce fût pour la vie. Je pense qu'ils se seraient de suite blasés.

On travaille à notre pont en fer en face du Rubatto. Le Roi y doit passer à son retour de Gênes. Le bateau à vapeur sur le Pò devrait aussi entreprendre ses courses dans le courant du mois. Je suis curieuses de voir le résultat de cette entreprise. Je pense que tout le monde ira à Venise. Il faut se hâter car Venise s'en va. On a remis sur le tapis le chemin de fer de Gênes.

N. 9. — *Reçue à Vienne.*

Turin, 29 Août 1840.

Les archiducs sont fort étonnés du régime de notre Cour, des promenades en calèche aux heures les plus chaudes de la journée et autres plaisirs qu'on s'y donne. La Vice-Reine s'en va puis jouer avec la jeunesse à *Barabon un peu de feu* (1) pour se dérider. Le Roi se porte mieux et est fort gai depuis qu'il a sa sœur. Mais je crois qu'il lui donne peu à manger.

Quant au mariage avec le Duc il a peu d'apparence.

N. 10. — *Reçue à Vienne.*

Turin, 12 Juin 1841.

A l'occasion de la mort de ta sœur, le Comte de la Marguerite a montré beaucoup d'intérêt pour toi et a témoigné

(1) Jeu des enfants.

beaucoup de crainte et de regret de ce qu'on lui dit de ta proposition de quitter la carrière. Il s'est récrié d'une manière très flatteuse sur l'espoir qu'il fondait sur toi et sur ta réussite tout-à-fait probable. Ce que je te dis pour te donner courage et non par vanité.

Je crois qu'il faut que tu ailles sans alarmes affronter ta nouvelle destination (1): sans connaître à fond ton futur chef, je crois que la manière dont le Comte de la Marguerite lui parlera de toi le porterait toujours à te ménager.

D'ailleurs il s'agit de mois; si toutefois il arrive jusque là, ce qui n'est même pas sûr; entre nous, il y arriverait sans femme et je crois que c'est toujours la moitié de la difficulté de sauvée.

N. 11. — *Reçue à la Haye.*

Turin, le 16 Janvier 1842.

Je n'ai point de matériaux, ni nouveaux, ni intéressants, comme les tiens, car tu sais comme notre pauvre ville fournit peu à raconter et ce peu n'est même pas toujours joli à narrer, on gagne plutôt à ne pas l'apprendre.

Il me semble du reste qu'on passe le temps fort doucement à la Haye, que l'on y est infiniment plus sociable et plus en train que chez nous qui devenons de plus en plus ennuyeux, ce que je ne dis point pour mon compte, trouvant ce régime suffisant pour moi. Mais je souhaiterais quelque chose de mieux pour le prochain.

A la vérité il y aura bal à la Cour demain, mais je ne sais si on peut compter cela pour un plaisir.

Il y a eu soirée dansante, lundi, chez Lady Abercromty: mais c'était froid, dit-on, comme la rue. Mardi on devait

(1) La Haye.

danser chez les Salmour et les danseurs et les danseuses n'ont pas paru. On s'engourdit et cet engourdissement produit par le froid qui arrête la circulation du sang, menace d'être suivi par la mort.

L'arrivée de Thalberg a produit un peu de sensation, on s'est rendu au concert qu'il a donné au grand théâtre auquel la Reine a assisté vendredi. Il a été très admiré, très applaudi. Cependant sans enthousiasme, ce que l'on attribue à l'imperfection d'un instrument qui ne soutient pas le son et je crois aussi à la nature de la musique allemande qui ne satisfait jamais complètement le goût italien. Cette phrase musicale commencée et aussitôt interrompue par des accords savants, des passages compliqués, quoique bien exécutés, étonne plus que nous ne nous y complaisions. Nous voulons de cette musique qui trouve un écho dans l'âme, nous fait rêver à ce qui n'est plus, ou à ce qui sera et nous transporte dans l'idéal, au lieu de vous faire supputer des notes, ou calculer des accords comme si la musique entrait dans les sciences exactes, et certains musiciens aiment vraiment à résoudre des problèmes en harmonie, comme si c'était de l'algèbre.

Nous avons un premier danseur qui s'appelle Mr de Saint Léon qui danse assez bien et qui a demandé à prendre part au concert avec son violon. On a fait droit à sa demande et voilà qu'il a produit plus de frémissement involontaire, d'enthousiasme que Thalberg, quoiqu'on convînt qu'on ne pouvait mieux jouer du piano. On ajoute que Mr de St. Léon joue aussi bien du piano que du violon et que c'est un homme de si bonne compagnie, que chez Feder où il dîne, des personnes de la société ayant voulu aborder des propos un peu lestes, il a répondu fort convenablement, qu'il n'y a pas eu moyen de continuer.

Il prétend être de fort bonne maison, avoir fait de bonnes études, être réduit par des malheurs à tirer parti de ses

talents d'agrément. Je ne sais si cela est. Mais pourquoi pas?

Je n'ai pas été à ce concert. Je n'ai pas osé m'exposer aux souvenirs qu'évoqueraient (1) en moi les sons du piano et je me suis contentée des relations d'autrui.

J'ai été un soir à l'opéra avec ma belle-sœur, Alfieri et son fils Charles. Je ne connaissais pas les *Puritains*. J'en ai conclu, en les entendant, que c'était une musique qui devait être belle: mais les chœurs et l'orchestre n'étaient pas à la hauteur, et quoique les voix soient belles, il manque de la couleur et de l'ensemble. Moriani a une voix suave mais délicate: il la ménage beaucoup et il est froid, chantant trop lentement les strette. La Tadolini est aussi froide avec une jolie voix qu'elle manie fort habilement; et Fornasari, la basse taille, est celui qui, montrant un peu d'âme, contente le mieux son public.

Le ballet de *Gengis Khan* a de charmantes décorations chinoises. On y a oublié les Dames en brouette qui feraient, j'en suis sûre, un effet fort piquant par leur nouveauté. Les costumes sont riches.

Les danseuses ont une surabondance de crinoline qui leur donne la forme de ballons surmontés d'une tête, qui scandalise et inquiète X à cause des stalles et qui m'a fait beaucoup rire de ma loge au 3me.

Maintenant *Marino Faliero* va entrer en scène. Il faudra que j'en entende bien des merveilles pour m'induire à aller l'entendre.

Voilà, mon cher fils, ce qui compose notre paisible carnaval. On est beaucoup plus occupé de la perspective de ce qui se passera aux fêtes du mariage.

On parle d'un tournoi en Place d'Armes ou les deux Ducs seraient les tenants.

(1) Ma sœur, que nous avions perdue, était une pianiste distinguée.

On parle aussi d'une fête donnée par les décurions à l'*Hôtel de Ville*, où l'on mettrait la cour en salle de bal pour l'aristocratie et la place pour faire danser la plèbe. C'est le syndic Pollon qui est chargé de toutes ces belles choses.

MARIAGE DE VICTOR EMMANUEL.

N. 12. — *Adressée à la Haye.*

Turin, 10 février 1842.

Le fait est qu'il n'est question ici que de fêtes et parures. Discours au reste fort innocents. Les programmes courent. Le plus officiel jusqu'ici annonce pour le 12 mariage à Stupinis, à midi; entrée en gala à deux heures par la porte du Pô, où les décurions harangueront; les demoiselles présenteront des fleurs, avec Emma Pollon, fille du syndic, en tête; puis défilé des troupes en place Château, grand dîner, illumination du théâtre et après, défilé de toutes les dames au palais, comme après le tournoi, il y a trois ans. Le 13, *Te Deum* à St. Jean, bal de Cour, et souper. Le 14 compliments du Corps diplomatique, à midi; à midi et demi reception de toutes les dames présentées. Le 15, *Te Deum* à la Consolata, exposition du St. Suaire, appartement, sérénade donnée par la ville, feux d'artifice dans le jardin, feux au champ de Mars et grande illumination avec le cours des voitures. 17 et 18, courses de chevaux et théâtre. 19, tournoi à 1 heure, le soir académie philodramatique. 20, déjeûner dansant à Stupinis. Le 16 au soir grand bal des pauvres en maison Ceppi. 24 fête populaire, 22 académie philarmonique; le Roi s'est

reservé le 23 et 24, et on parle fort d'un bal de cour costumé. 25 bal de l'Hôtel de Ville.

Les nouvelles dames sont: La Castion, Castagné, Del Campo, Colobian, et Celsina (Briançon).

Le cardinal (1) s'en va. Le Roi dit qu'il ne voulait pas qu'il mariàt le Duc parcequ'il n'a pas la main heureuse. Je ne dois pas dire ainsi, mais on prétend que Philiberte (2) s'est sauvée d'auprès de son mari et réfugiée auprès de la reine Marie Christine.

N. 13. — *A la Haye.*

Turin, 8 mars 1842.

On est toujours fort occupé des fêtes, tout le monde s'y prépare avec plus ou moins d'alacrité. Le bal costumé surtout met tout le monde en émoi. Quantité de personnes s'adressent à nous pour des costumes, et nous avons distribué tous les figurins et les figurons que nous avons pu recueillir. Mme Cortanze jeune se costume en bas empire, Mme de Romagnan en 1700, Mlle Dattili en je ne sais quoi, Mlle Lamarmora en Grecque. Mmes Brondel et Léontine Pamparà sont tombées sur nous, et je m'occupe particulièrement de Marie de Villeneuve qui s'est mise entre mes mains. Nous confectionnons les costumes de chasse de la Vénérie du temps de Mme Royale qui me paraissent fort avantageux. Avec elle était Mme B.; mais voilà la petite de S. qui s'en mêle aussi. Patience. Il n'y a pas jusqu'à la marquise qui n'ait ce matin envoyé demander des costumes. Elle s'est fourrée dans un Richard en Palestine.

Les gros bonnets trouvent fort scandaleux que la première fois que la duchesse verra la noblesse, elle la voie aussi dé-

(1) Morazzo.

(2) Sœur cadette du prince de Carignan mariée au comte de Syracuse.

guisée et je trouve aussi qu'on aurait bien pu mettre la présentation avant et le bal après;

Ma vuolsi così colà dove si puote

et je m'en lave les mains.

On élève l'amphithéâtre dans la place St. Charles et tout le monde s'étonne combien on restreint l'arène. L'amphithéâtre devait contenir 20 mille personnes, il n'en tiendra pas la moitié. On place les arcs pour l'illumination de la rue de Pô. Le palais du roi est une tour de Babel; on y a même mis le feu une de ces nuits. Enfin S. M. harcelée de tous côtés, menaçait de faire la *fuggitiva.*

On a découvert dans les caves du Valentin un Bucentaure pourri dont la république de Venise nous avait jadis régalé. On va le radouber, peindre et redorer et il figurera dans la régate.

On a livré des programmes officiels aux gamins pour les vendre et comme il en avait jadis paru qui n'étaient pas authentiques, au lieu de crier programmes etc. les gamins criaient: « Gazelli di Rossana pour un sou ». On a trouvé cela peu convenable et on a arrêté et semoncé les crieurs, puis le comte Gazelli a retiré les programmes et en a substitué d'autres sans la signature et les gamins se sont mis à hurler: *programma senza Gazelli.* Il a encore fallu intervenir. On dit aussi qu'il courait des programmes avec toutes sortes de balivernes qu'on aurait inventées; mais je ne les ai pas vus.

J'ai fixé d'aller à la présentation et à un appartement. Voilà tout. Si je recevais une invitation pour Stupinis, je compterais en profiter, parceque je suis en mesure de toilette. Mais on croit qu'elle sera très-limité et alors il n'est pas probable qu'elle viendra jusqu'à moi, qui suis en dehors de tout. Si je continue à me bien porter d'ici-là, je pense que j'aurai une présence assez convenable en fait de *none* (1) car j'ai suffisamment repris depuis cet hiver.

(1) Grand-maman.

Il nous est arrivé de France un singulier négociant dont j'ai entendu parler hier soir et qui pique ma curiosité. C'est un homme qui prend toutes les vieilleries dont on ne sait plus que faire et qui donne du neuf en échange. J'en ai entendu raconter des choses prodigieuses. Il prend même les vieux souliers. Je ne conçois rien à cette spéculation.

Le mariage B. M. n'a pas trop heureusement réussi. A peine mariée, cette jeune femme est tombée dangereusement malade; maintenant elle est mieux, mais avec menace d'hydropisie, quoique ses parents qui se flattent qu'elle soit bientôt rétablie, ne veuillent pas que cela se sache. Tu vois comme les calculs humains sont chanceux dans les mariages; il n'y a que ceux que le bon Dieu fait qui réussissent.

Mon cher fils, je ne puis te dire autre chose. Le désir que j'ai de te voir rencontrer le bonheur durable dans une entreprise si essentielle, me fait exiger que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour que le bon Dieu soit de notre côté et si des considérations de cupidité nous faisaient passer par dessus la religion, comment espérer que sa bénédiction serait sur notre famille. Je t'assure qu'il m'en coûte de contrarier tes vues et de mettre obstacle aux projets où tu pourrais croire rencontrer bien de satisfaction; mais la Providence ayant pourvu à ce que la discrétion exige dans ta condition; il me semblerait bien mal répondre à ce qu'elle a fait pour nous, en cherchant à accumuler de la fortune par des moyens qu'elle n'approuverait pas absolument et je craindrais quelque revers qui punirait notre ambition.

De plus, même pour ce monde, je crois que cela nous ferait grand tort, dans l'opinion. Etant d'une famille si éminemment catholique, nous nous donnerions un air inconséquent, léger et même hypocrite, en faisant céder les principes aux intérêts. Tu as besoin d'une femme qui te soutienne et t'inspire le bien par ses prières, ses conseils, par cette influence que donne l'affection et la bonne conduite et non

d'être induit à l'indifférence sur ces matières et ébranlé dans tes croyances par l'intérêt du cœur et le besoin de justifier la conduite. Si cette demoiselle voulait venir dans notre religion, je te laisserais juge de tout le reste. Il te faudrait seulement refléchir à la possibilité de la présomption que donne aux jeunes femmes la possession d'une grande fortune (1).

N. 14. — *A la Haye.*

Turin, 21 mars 1842.

Il n'est absolument question que de ces bienheureuses fêtes, et je crois que tout le monde en sera rassasié avant qu'elles ne commencent.

Il y a des intrigues, des disputes, des commérages en haut et bas lieu à l'occasion de ces bals et spectacles, dont je n'ai, Dieu merci, aucun souci. Le grand chambellan a bouleversé tout le théâtre, ou plutôt on l'a bouleversé pour lui car il ne s'en occupe guère et est très-étonné quand quelqu'un dit qu'on l'a changé de place. Dans les lettres que nous avons reçues et qui nous demandent de faire connaître les noms des quatre dames et quatre messieurs qui doivent les garnir, on nous prévient de ne faire aucune réclamation, car elles seraient parfaitement inutiles. On dirait qu'on a mis tous les noms dans un sac et qu'on a tiré au sort pour mettre les dames ensemble, et leur destiner des loges.

Dans les quadrilles costumés on se dispute fort. Il y a de grandes brouilles entre la marquise et la comtesse D. Elles se disent toutes sortes d'injures et les spectateurs qui y prennent plaisir ont soin de les ramasser à peine tombées, et de

(1) Allusion à un mariage auquel j'avais songé en Hollande.

les colporter de l'une à l'autre, à la grande satisfaction de la société.

Mes chasseresses qui font leur petite affaire sous ma direction, n'ont point de disputes et j'espère que leur costume fait *con amore* par Mme Fraviga, qui en augure très-bien, aura un succès raisonnable et ne les ruinera pas. C'est vraiment *drôle*, comme tout le monde vient nous tomber dessus à ton père et à moi pour ces costumes, et papa surtout est continuellement en séance avec quelques unes de ces belles dames. Il ne faudrait pourtant pas que cet état de choses se prolongeât longtemps.

On t'a écrit que Vial était chevalier d'honneur de la Duchesse. Cette nomination a été approuvée par tous ceux qui n'y prétendaient pas. Celle qui l'est moins c'est celle de Vilette, gentilhomme de la chambre.

N. 15. — *A la Haye.*

Turin, le jour de Pâques, 28 mars 1842.

Ici nous sommes toujours dans les préparatifs. Un beau carême, ne nous occupant que de toilettes, costumes, billets d'invitation, etc. En vérité si cette occupation était pour mon compte, on ferait bien de ne pas me donner d'absolution; mais comme il s'agissait du prochain, je me suis prêté à toutes ses exigeances, même pour les jours saints, ou je n'ai pas laissé que d'avoir quelques conférences sur ces matières. Je t'assure que Turin peut bien faire le pendant de la Haye dans ses grands jours de dissipation. Depuis un mois les magasins sont envahis, depuis sept heures du matin, par des dames qui ne se lèvent qu'à onze heures dans les temps calmes. On ne peut avoir les ouvriers; ils refusent l'ouvrage et les prix sont en conséquence de la recherche. Il y a aussi des dames qui font venir leur costume de Paris, et on sait

déjà que celui de la marquise N. N. n'arrivera pas à temps. Enfin les grands jours approchent; pourvu que le temps les favorise. Nous avons eu pluie et bise glacée ces jours derniers; mais cela va bien maintenant. Au reste on aimerait mieux qu'il plût plus tôt pour être plus assuré de soleil dans vingt jours.

Ce qui te mettait martel en tête, mon cher fils, est maintenant dévoilé. Le Roi a signé hier un *indulto* pour tout ce qui reste de vingt-unistes (1), de façon que tout est fini sur cette question là. Tout le monde réclamait cette mesure autorisée par la circonstance. Je pense qu'elle produira un bon effet général, il n'y aura que quelques exagérés qui l'improuveront et feront semblant de s'en effrayer. Il n'y a qu'à n'y pas faire attention et ils se dégoûteront de ce rôle absurde et ennuyeux. Le Roi se montrait fort content de cette détermination et en paraissait soulagé et rajeuni.

Il a donné trois colliers de l'ordre: au grand Chambellan, au comte Sales et à l'évêque de Verceil, Mgr. d'Angennes. Celui-ci est fort approuvé, car c'est un évêque de grand mérite: aussi il n'en voulait point et a écrit une lettre fort humble.

Il y a cinq grand cordons: R. Saluces, Avet, Gallina, Pruney et Gifflenga. Pour ce dernier il y a des murmures qui impatientent S. M.; mais c'est fait.

On a evincé de la Cour Mlle B. (2). Je crois que la Reine craignait que la duchesse ne fût exposée à nous donner un héritier en toupet. D'ailleurs cette pauvre demoiselle voulait se mettre trop en avant aux fêtes de la Cour. Au dernier appartement Edouard Lamarmora ayant dû lui signifier qu'elle ne pouvait pas occuper la place qu'elle avait, elle lui répondit

(1) Les personnes ayant pris part au mouvement de 1821, telles que le prince La Cisterna, le marquis Carail-Prió, le comte Lisio, etc.

(2) Une vieille et riche demoiselle connue par son excentricité et ses coiffures extraordinaires.

que si elle n'y était pas, elle lui aurait riposté par deux soufflets et il y aura mis certainement toute l'onction possible. De plus elle avait poussé M. de Truchssess par le dos et avait fait les cornes par derrière à sa fille. Il y en avait bien assez pour motiver cette grande mesure.

J'insiste avec Lisio pour qu'il aille voir le roi qui y tient tant; mais il ne veut pas aller aux fêtes. A la bonne heure, je conçois ces raisons. Mais qu'il aille le matin en audience privée puisque le roi demande tous les jours s'il ne le verra pas. Au reste il ne veut rien changer à sa manière d'être.

J'ai été très-touchée, mon cher fils, de ce que tu me dis pour déférer aux observations d'établissement que je t'avais faites. J'espère que le bon Dieu te donnera la récompense des enfants obéissants et respectueux. Elle est de bien ancienne date cette promesse et je le prie bien de la réaliser pour toi.

Nous dirons comme Eleazar allant chercher femme à son maître: Faites-nous connaître celle que vous nous destinez, et mes diamants sont déjà prêts pour être offerts à celle qui donnera à boire à nos chameaux.

N. B. Il parait réellement que le mariage n'était pas mon affaire. Car chaque fois que j'en ai manqué un je ne l'ai jamais regretté. E. A.

N. 16. — *A la Haye.*

Turin, le 3 avril 1842.

Lisio a été jeudi matin chez S. M. qui l'a parfaitement reçu avec quatre baisers sur les joues.

Il arrive de tous côtés des caisses de Paris aux dames. Ma belle-sœur Alfieri a reçu la sienne. Elle aurait trouvé tout aussi bien ici.

Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas encore définies et qui tiennent les dames en suspens. Il y a continuellement ordres et contr'ordres, il paraît qu'on perd un peu la tête.

J'ai entendu parler d'une réunion à Stupinis de toute la *pouponaille* (1). L'Académie militaire, les Jésuites, les Barnabites et les parents peuvent les y aller voir. Ce serait fort curieux. Il s'est établi pour les jours où il y a quelque chose à Stupinis un omnibus où l'on pourra être transportés pour un prix fort modéré.

L'illumination s'annonce fort splendidement. Nous avions déjà les *popolose* (2) qui sont restées traditionnelles. Nous avons maintenant les *splendidissime* qui resteront aussi. Nous avons aussi les distributions de commestibles et d'habillements en place Carline. Le Palais Madame sera illuminé d'après son architecture moderne au couchant et gothique des trois autres côtés. Il parait qu'il y aura cours des voitures le soir de la *splendidissima*, la promenade du Valentin étant aussi illuminée.

Au tournoi, messieurs les écuyers et officiers d'artillerie tombent un peu trop. N. N. n'entend rien du tout et arrive toujours sur les autres. S. n'est pas content. Je ne sais comment cet escadron du prince s'en tirera. Les autres vont bien, dit-on.

On a fait une fournée d'écuyers. Birague des Gardes du Corps est passé premier écuyer du duc de Savoie, ainsi que Henri Morozzo, Scatti, et la Rovere, qui ont été remplacés chez le Roi par Cortanze, Filippi, Sonnaz et Teulada.

On jase beaucoup sur les présentations qui, dit-on, vont avoir lieu. On nomme une madame J. femme du commandant de la Citadelle et très-belle femme, mais *madame* tout court, dont la mère était servante d'auberge; pour mon compte je déclare

(1) Les enfants.

(2) A l'occasion de je ne sais quel anniversaire, le Municipe fit distribuer un programme absurde où l'on annonçait qu'entr'autres fêtes on aurait des *popolose passeggiate*, décidant d'avance que la foule y accourait. On s'en moqua longtemps.

que cela m'est fort égal. Mais il me semble que le Roi doit se mettre dans l'embarras par cette mesure, car il y a des centaines de généraux qui auront autant de droit de faire admettre leurs femmes que le général J. et si d'aller à la Cour n'est pas une distinction, comme ce n'est pas un amusement dans aucun pays, il peut se faire qu'on s'en dégoûte et, une fois que la noblesse prouvera qu'elle s'est dégoutée, la bourgeoisie, qui ne tient à y aller que pour faire comme nous, ne s'en souciera plus à son tour. Après cela, je ne dormirai pas moins sur les deux oreilles lundi. Voilà la pluie qui nous est venue, même un soupçon de neige et assez froid avec. Il vaut mieux que ce soit actuellement et qu'ensuite on puisse achever les préparatifs.

N. 17. — *A la Haye.*

Turin, 15 avril 1842.

Nous sommes dans le tourbillon des fêtes et, quoique j'en prenne avec beaucoup de modération, je ne laisse pas que d'en être fort dissipée et avoir de la peine à me retrouver. J'espère pourtant, entr'aujourd'hui et demain, avoir le temps de t'envoyer une lettre raisonnable.

J'ai reçu la tienne dernièrement et papa aussi et mon père et toutes ont fait plaisir et tout le monde te répondra à son tour. Vous vous amusez tout autant que nous, j'ai idée. Mais ici on y est si peu fait qu'on prend le plaisir comme une corvée et on se bourre pour en avoir plutôt fini. Pourvu que nous ne tuïons pas cette pauvre duchesse, car elle doit être bien éreintée.

Le temps nous a peu secondé: mais on a pu faire l'entrée mardi sans pluie. C'est plus qu'on espérait. Lundi le temps était sombre et d'un froid si acre qu'on en souffrait moins au mois de janvier. Il s'était radouci le lendemain et nous

allâmes chez L. à une heure avec ma belle-sœur Alfieri, mon frère, Mlle Kerwan et Isabelle. Papa était au Palais Madama où il y avait aussi beaucoup de curieux. Il y eut grand serviment chez L. et le cortége n'arriva de Stupinis que vers les trois heures. Tous les archiducs arrivèrent une demie heure avant dans des calèches à la Daumont. Puis soixante carabiniers avec cuirasses et casque ouvraient la marche et les équipages après en grand gala. Nos princes étaient à cheval à côté de la voiture de l'épouse, qui était avec la reine et la comtesse de Robilant; puis venaient tous les pages et les valets à pied.

Les livrées étaient toutes neuves et fort belles; les troupes bordaient la haie et ce furent les seuls qui firent entendre quelques vivat; tu sais que l'enthousiasme n'est pas dans notre caractère.

Les canons n'arrivaient pas jusqu'à nous. Il y avait peu de cloches dans ce quartier, de façon que c'était un peu morne. La place Victor était belle, on avait construit des deux côtés des colonnades qui étaient d'un bon effet. Mais le Roi ayant dit qu'il ne voulait pas de soldats pour retenir les curieux à leur poste, ils se ruaient partout indiscrètement et les demoiselles eurent grande peine à arriver jusqu'à la voiture. Elles étaient pêle-mêle avec tous les gamins possibles. Dès que la Cour eut dépassé la maison où nous étions, nous courûmes par les boulevards du nord au Ministère où nous vîmes le défilé de la troupe. Le Roi était descendu sur la place et les princesses étaient au prétoire de Pilate.

Je revins chez moi fort aise de n'avoir plus rien à faire le soir, car j'étais un peu fatiguée.

Il y eut ensuite dîner de 60 couverts à la Cour, puis le théâtre. On m'a dit que c'était très-beau: la salle bien ornée: la grande loge en blanc et or, le parterre très-bien décoré et avec quantité de belles dames. Le roi présenta la duchesse au public et fut très-applaudi. Le spectacle était

détestable. Salvi, qui vaut quelque chose, était malade. Mademoiselle Grote est la seule qui fasse plaisir par un charmant Bolero.

Après le théâtre, *trattenimento ne' regi appartamenti.* C'était encore très-beau. Tout était ouvert excepté la chambre à coucher de la reine. La galerie du ministère est toute redécorée à neuf. On dit qu'on ne pouvait rien imaginer de plus beau que ces appartements. Mais une foule à être porté, une chaleur à fondre et les raffraîchissements ne pouvant percer cette masse qui crevait de soif.

Le mercredi, temps affreux, pluie et neige toute la journée, et toutes les dames, moi comprise, courant après leurs robes et bonnets qu'elles ne pouvaient arracher des mains des faiseuses éplorées.

Il y eut un *Te Deum* à St. Jean le matin, et le soir, ce fameux bal costumé qui mettait en convulsion toutes ces dames. Je m'en allai à 5 1/2 chez les Villeneuve pour aider Madame Royale à sa toilette. Elle réussit très-bien. Elle avait de très-beaux diamants et en quantité. Le baudrier de velours noir qui soutenait le couteau de chasse en était tout couvert. Elle en avait à son corsage, à sa togue.

Les habits des hommes étaient bien faits aussi. Les boutons et les boutonnières en or faisaient bel effet. Des rabats en dentelle avec des rubans rouges. Enfin ils furent distingués et les maris satisfaits. A quoi je tenais beaucoup.

La fête fut magnifique. Vial et d'Albon étaient magnifiques aussi. Les milanais avaient cru nous battre, ils furent battus. Le vice-roi était fort bien en Charles-Quint. La confusion était à l'ordre du jour. Le grand Chambellan ne s'occupe de rien. Les importuns alors brouillent tout. Ton père y a été, mais n'a pas assisté au souper qui a eu lieu à une heure.

Hier la Duchesse a reçu à deux heures et 1/2. J'y ai été. 380 dames lui ont fait la révérence. On les lui nommait et elle disait quelque chose si elle pouvait. Pour la mettre sur

la voie, je lui ai dit que j'étais la mère de sor Manuel, ce qui m'a valu un sourire qui l'a fort embellie.

Nous aurions dû avoir les feux et l'illumination le soir. Mais le mauvais temps les a fait renvoyer.

Le tournoi va comme il peut. Tous les jours il tombe quelqu'un. Il y a eu aussi un duel entre S. F. et S.; le dernier a été mis hors de combat. Cette fête donne assez d'inquiétude surtout aux parents de ces jeunes gens.

Aujourd'hui il y a un *Te Deum* à la Consolata et ce soir nous aurons appartement à la Cour, dont je te donnerai des nouvelles demain. Pour aujourd'hui adieu.

N. 18. — *Suite de la lettre du 15 avril 1842.*

Me revoici, mon cher fils, saine et sauve de mon expédition d'hier soir, dont je ne me repents point. La fête était splendide, nombreuse. Les parures riches à un point peu convenable pour qui connait nos fortunes. Mais je trouve que les dames se coiffent très-mal avec leurs cheveux en caniche tout défrisé. Elles ont l'air de n'avoir pas été peignées et par suite malpropres. Je ne sais si c'était le trop blanc de la salle, ou la chaleur qui était excessive, mais elles étaient toutes d'un rouge violet fort désagréable.

J'ai trouvé le Roi fort changé, fort vieilli depuis deux ans et demi que je ne l'avais vu. La musique a été discrètement bonne. Quant au concert-monstre qui avait lieu sur la place, il faisait fort peu d'effet.

Aujourd'hui et demain il y a les courses de chevaux.

Le temps qui menaçait un orage parait vouloir les seconder. Je les laisse faire et ne m'en mêle pas.

Ce soir bal des pauvres, où il ne parait pas qu'on soit en train d'aller. Les billets sont placés, c'est l'essentiel.

J'ai vu à la Cour Victor Sambuy, ton ex-chef, qui ne m'avait pas trouvé chez moi.

Enfin ta bienheureuse nomination est arrivée et les conséquences se feront sentir plus tard. Je regretterais que tu dusses te défaire de ta boîte (1). Si tu savais comme on se met à avoir des diamants. En vérité je ne comprends rien.

N. 19. — *Reçue à la Haye.*

Turin, 24 avril 1842.

Tu recevras ces jours-ci une lettre de mon père qui m'a donné la tienne à lire. Je ne sais s'il t'aura parlé de nos fêtes dont il n'a pas vu grand chose. Je m'en vais t'en dire ce que j'en ai vu et entendu.

D'abord le mauvais temps est venu à la traverse et il a fallu renvoyer tout ce qui devait se passer au grand air. Nous avons cru un instant que nous aurions le spectacle d'une inondation au lieu de ceux qui étaient annoncés. C'était une désolation. Les étrangers partaient; ceux qui restaient ne savaient que devenir. Ils tournaient sous les portiques comme des poissons rouges dans un bocal. Les galeries étaient encombrées; c'étaient 15 à 16 mille personnes qui les visitaient par jour. Enfin le ciel a eu pitié de nous et depuis quatre jours, non seulement nous avons un soleil étincelant, mais une chaleur comme tu sais qu'il en fait ici dès qu'il ne fait plus froid à geler. Le bal de Schwarzenberg a été très-beau, très-bien orné, très-bien servi. Il y eut souper pour la Cour et la société en même temps, dans des pièces différentes; belle musique qu'on avait fait venir de l'étranger. Les contredanses chantées, ce qui a paru assez drôle, mais faisait

(1) La boîte garnie de diamants qu'on m'avait donnée à Vienne pour avoir porté à l'épouse le portrait de son futur.

bon effet. Je n'y ai pas été et ton père qui avait le projet d'y aller s'est découragé au moment de s'habiller.

Je n'ai pas été non plus aux premières courses et je ne vais pas non plus à celles qui ont lieu aujourd'hui. Cela rentre dans les plaisirs que l'on connait déjà. J'ai entendu dire du bien de la soirée philodramatique. On n'a rien dit de la philarmonique.

Vendredi à une heure nous avons eu le tournoi et j'ai été le voir d'une croisée de la Chambre de commerce, à la maison Dubourg. Le coup d'œil était magnifique. Le spectacle s'est parfaitement passé sans aucun accident. Tout le cirque était drapé en bleu et blanc ainsi que les croisées des maisons.

La loge du roi était placée au bout de la rue Neuve par laquelle il arrivait. Les champions du tournoi s'habillèrent au manège du roi et traversèrent ensuite la ville pour entrer dans le cirque par la rue qui passe devant St. Charles, et quand ils s'en retournèrent ce fut par la rue du Pô jusqu'au milieu de la place Victor, ce qui fit grand plaisir au peuple qui n'avait pas pu pénétrer dans l'enceinte. Tous les costumes étaient beaux, riches et bien portés. Je pense qu'on en fera des dessins que je tâcherai de t'envoyer.

Le Duc de Gènes en avait un très-beau, bleu et argent. Il était bien sur son cheval, faisait son affaire avec grâce, son air encore enfantin intéressait et il fut applaudi. Malgré l'habileté de ces messieurs, le spectacle fut trouvé un peu long, car il dura près de quatre heures et le soleil et la chaleur incommodaient beaucoup. Isabelle (1), que j'avais conduite, fut très-convenable jusqu'au moment d'abattre les têtes. Je ne sais pourquoi elle éprouvait tant de sympathie pour ces vilaines têtes. Mais, quand elle les vit voler à droite et à gauche, elle commença par se mettre dans une grande colère, et finit par pleurer.

(1) Actuellement Marquise de St. André.

Hier au soir, nous eûmes les feux d'artifices et l'illumination.

Je fus voir les feux à la maison Montegrandi. On voyait très-bien. Ils furent jolis, mais courts. On avait fait venir un artificier de Rome et il doit encore en donner le 3 mai vis-à-vis le Valentin. Après les feux nous montâmes en calèche pour aller voir l'illumination.

Le Roi la parcourait à cheval, la Cour en calèche, et tous les autres suivaient. L'arsenal était superbe. Nous entrâmes ensuite sous un arc de triomphe dans l'allée des platanes. Celle-ci était comme une immense tente toute tendue en verres de couleur. C'était féerique. L'allée du Pô était ornée de festons et pyramides toujours en verres de couleur: le pont en fer formait un joli épisode et la promenade se terminait par deux grandes renommées en fer. La Gran Madre était comme un temple de diamants. Le perron, les colonnes, la coupole étaient toutes couvertes de lumières et elle avait l'air d'être au bord du fleuve où elle se réflechissait.

La place Victor et la rue du Pô étaient superbes à voir, mais tu peux t'en faire une idée. La palais Madame avait une belle architecture gothique de trois côtés et la façade moderne aussi riche que possible. Je n'ai pas poussé jusqu'à l'Hôtel de Ville et la Basilique qu'on allait admirer. Mais il était onze heures et demi et le vent en avait déjà éteint une partie.

J'espère que les étrangers diront que nous nous entendons en fêtes. Maintenant il faut que je fasse une trêve. Je veux aller chercher la petite Pollon avec ma belle voiture parceque nous avons le corso à 4 heures.

Samedi. Je viens de lire ta lettre à ton père, arrivée ce matin. Elle m'a causé bien du plaisir en voyant tous les agréments de ta position. Tu as vraiment trouvé ton pays. Ne te laisse pourtant pas gâter par tous ces témoignages d'intérêt et d'approbation. Tu vois comment il faut s'y prendre pour

réussir: il faut tâcher de perfectionner la méthode et ne point se relâcher. Tu sais que dans notre pays on a l'habitude de tirer la considération de l'étranger et il faut se faire une réputation au loin pour qu'on vous la rende chez nous; ce qui fait que je suis très-contente et très-reconnaissante de ce que la Cour des Pays Bas, et la Reine surtout, veut bien te témoigner.

Je tâcherai de voir les Heldewier dès que le Comte sera en état de voir du monde, pour lui témoigner ma gratitude. Je sais grand gré aussi à ton principal de l'intérêt qu'il te marque. Il en est qui pourraient prendre ombrage de tes succès au lieu d'y applaudir.

Je n'ai pas besoin de t'insinuer la modestie et la déférence avec lui, car tu sens la convenance de cette conduite aussi bien que moi. Ce serait avec bien du plaisir que j'irais moi-même remercier tout ce monde et voir les tulipes.

L'archiduc Rénier est venu jeudi visiter les salles d'asile et comme j'étais de semaine, je m'y suis trouvée. C'est un brave homme et paraît très-débonnaire. Tout le monde trouve la vice-Reine fort belle et même l'Archiduchesse sœur qui a une tournure et une désinvolture parfaite dans une position peu agréable.

Nous sommes sur un très-bon pied avec Vittorio Sambuy. Je pense qu'il n'est pas impossible que tu lui tombes encore sous la patte.

Annexe à la lettre de ma mère du 24 avril 1842.

Voici le passage d'une des mes lettres à mon père, en date de la Haye 17 avril, auquel celle de ma mère se rapporte.

Au reste mon chef est toujours bon et aimable à l'ordinaire. Il a même voulu me prouver son attachement d'une manière éclatante au sujet d'un épisode qui s'est passé au

dernier bal de Cour et dont il a rendu compte au comte de la Marguerite dans une de ses dépêches, d'une manière très-honorable.

Je ne sais si vous vous souvenez, mon cher père, qu'ayant dû répéter un vaudeville, j'avais mis en avant la proposition que ce fût au profit des malheureux naufrages de Scheveninque, de la catastrophe desquels j'avais presque été témoin.

J'en avais parlé à la princesse Sophie en dansant avec elle, et n'y pensais plus. Un mois s'était écoulé, quand au dernier bal de la Cour, voilà S. M. la Reine (Anna Pawlowna, sœur d'Alexandre et de Nicolas) qui vient droit à moi, interrompant ma chorégraphie, et qui me dit: M. d'Azeglio je suis charmée de vous rencontrer et j'attendais la première occasion pour vous remercier et vous dire combien je vous suis reconnaissante de l'intérêt que vous prenez à nos pauvres malheureux. Ma fille m'a rapporté les intentions que vous lui avez témoigné à cet égard et j'ai trouvé cela d'autant plus beau de la part d'un étranger qui est depuis si peu de temps dans le pays. Elle ajouta d'autres phrases aimables et je ne pus répondre que très-imparfaitement, tant je fus pris à l'improviste par cette sortie. Comme nous étions au milieu d'une foule compacte, cela circula et fit grand bruit et beaucoup de plaisir au marquis Crosa, qui voyait son second ainsi apprécié. Il écrivit son petit rapport et me demanda ensuite si je n'avais pas d'objections à ce qu'il l'envoie. Je lui répondis que pour mon compte je craignais qu'on ne pût croire que je voulais me mettre en évidence. Mais que j'étais sûr que le Comte de la Marguerite serait assez bon pour en parler à mes parents à qui un tel témoignage ferait certainement plaisir.

N. 20. — *A la Haye.*

Turin, 11 Mai 1842.

Enfin tout est fini et nous rentrons dans l'état normal dont bourses, santé, et repos d'esprit se trouveront mieux. Je suis restée depuis ma dernière maladie dans un état de faiblesse qui me donne une agitation nerveuse pour la moindre chose extraordinaire qui se présente à faire, ce qui me procure un malaise, comme si j'allais être malade. Cela passe sans laisser de suites. Mais j'aime tout autant ne pas éprouver cette sensation peu agréable.

Nous avons eu des typhus. Le chanoine Cottolengo en est mort, et il l'avait pris dans son hôpital où l'on disait qu'il faisait des ravages, mais on couvre le tout d'un grand mystère et on ne peut savoir ce qui en est. Il paraît qu'il y en a aussi à l'Hôpital de la charité, car don Juglaris le recteur en est atteint; mais là aussi on isole les malades et on n'en parle plus.

Maxime a demandé aux pères Jésuites de Palerme l'autorisation d'amener l'oncle Prosper à Milan pour le reposer et le faire changer d'air. Ton père lui a écrit de venir nous voir au Roc. Mais si cela ne se combinait pas il irait le voir à Milan.

Je trouve tes fêtes de bien meilleur goût que les nôtres, et je suis sûre que je jouirais vraiment beaucoup de la vue de ces pays là. Et puis on s'y amuse à l'aise pour son compte le jour et à l'heure où l'on s'y trouve disposé et non par ordre comme ici.

Nous pensions que nous ne sortirions pas d'une queue de fêtes que la pluie faisait toujours renvoyer. Enfin dimanche soir nous avons pu nous rendre au Valentin pour voir tirer le feu d'artifice. On a pris la mauvaise habitude d'épuiser les plaisirs, et celui là a duré trois bonnes heures et toujours le canon nous assourdissant. Avec un peu de discrétion le feu

aurait été très-beau. Les feux de couleur qui se réflétaient dans la rivière, ceux qui avaient l'air de sortir de l'eau, c'était très-bien. Après cela nous eûmes une régate. Le duc de Gênes donnait les prix de dessus son Bucentaure. Ensuite une bataille navale qui a duré une bonne heure. Nous nous donnions tous pour vaincus. Quelqu'un disait que nous avions tant de généraux qui n'avaient jamais vu le feu qu'on voulait leur en fournir l'occasion.

Le tout devait finir par un Vésuve. On avait placé un vieux canon dans le fleuve et on l'avait rempli de matières inflammables. Au lieu d'une explosion en l'air, il éclata en nous donnant une secousse et un fier *crep*. Heureusement les éclats n'atteignirent personne.

J'étais bien placée dans une loge couverte toute de dames et au dessous de la Cour avec Mme de Casanova, Mme Alfieri et la Carrù.

Le château du Valentin illuminé était magnifique et contentait les plus difficiles. Je m'y étais rendue à pied et j'en revins de même, car j'avais vu que dans ces cas on n'en finit plus avec les voitures.

Hier a eu lieu la fête de Stupinis. Le temps un peu couvert sans pluie, la température assez douce ont favorisé la journée. J'ai eu peu de détails sur l'intérieur du château. Toute le monde m'a parlé de la réunion des collégiens qui me paraît avoir eu le principal intérêt. Les tables du festin étaient dressées sous les allées. Le roi alla les voir dîner et provoqua l'arrivée de certains poulets qui lui valurent les vivats les plus bruyants. Villamarina fut reconnu et distingué par S. M. Il paraît s'être conduit aussi très-*gentlemanlike*. Un de ses camarades s'était complètement grisé et ne reconnaissait plus personne.

Nous avons eu, il y a huit jours, une exposition du Saint Suaire qui a été une très-belle fonction. Le matin voyant de fortes menaces de pluie, je fus, sans en avoir le projet

d'avance, sur le balcon de Mme de Baldissé d'où je vis assez bien la relique. L'après-midi, le temps s'étant éclairci, j'allai d'abord voir mes petits fils chez Bocca, qui les avait bien traités à dîner, et puis j'allai voir la fonction de la maison Villamarina et la procession. C'était très-beau et tout le monde se conduisit très-convenablement.

Ma mère reprend ici le sujet du mariage et passe en revue quelques partis d'alors à Turin. Pour comprendre le passage qui suit, je dois indiquer que nous avions à cette époque un vieux maître d'hôtel, sor Giuspin, renommé pour sa lésinerie.

Enfin quand le cœur t'en dira, j'achèterai un dromadaire et j'enverrai sor Giuspin en guise d'Eliezer chercher l'épouse. Il sera persuadé que celle qui met le moins de sucre dans son café sera la prédestinée.

En parlant d'alliances en famille, ma mère parle de la manière suivante de la nôtre.

Je crois que l'élément Tapparellique est comme la moutarde. Un grain fait bien. Mais il n'en faut pas trop (1).

On a fait Pollon gentilhomme de Chambre; le marquis de Cavour, Grand Cordon, et le second syndic Borbonese, Baron.

Quand j'aurai l'occasion je t'enverrai la poésie de Mme Colombini qui a fait sensation ici et la seule qui mérite d'être lue. Comment cette Muse qui végétait obscure sur les bords du Chiuson a-t-elle pris un si noble essor, c'est ce que personne ne comprend. Mais quand on voudrait mettre en doute l'authenticité du nom de l'auteur, on serait toujours embarrassé de trouver qui en serait capable.

Benevel a organisé la Société des amis des Arts et il est parvenu à mettre ensemble bon nombre de souscriptions. L'exposition est ouverte chez le marquis St André. Je n'y ai pas encore été. Mais on dit que c'est bien médiocre.

(1) En tous cas, bientôt il n'en restera plus du tout. — E. A.

On nous a ramené la reine Marie Cristine en fort pauvre état. Elle a la tête sur les genoux et tout de côté. Elle est à peu près en enfançe, prend le prince de Carignan pour le roi, l'archevêque pour le pape. On a beaucoup d'égards pour elle. Il paraît qu'elle est fixée ici.

N. 21. — *Reçue à la Haye.*

Turin, 5 juin 1842.

La Cour est partie vendredi à onze heures du matin pour Gènes et mon frère avec, dans une voiture avec le Grand Ecuyer, St Just et St Lorenzo.

A Asti on avait préparé une belle réception. On avait fait un jardin de la place, plus de cent dames s'y trouvaient, toutes sortes de raffraîchissement étaient préparés. On s'y est à peine arrêté une minute.

Personne de la société d'ici n'a été aux fêtes de Gênes, tout le monde étant rassasié.

Salvator a précédé le roi avec son père.

---

15 juin.

On est à Gènes dans la fureur des fêtes. Celles que la ville donne sont fort belles. Il y a eu 4000 personnes au bal et 95 dames au cercle. Il n'y en avait jamais eu autant. Le marquis Brignole a illuminé sa maison avec 450 torches. Sa femme était arrivée à Génes avec la duchesse Melzi, sa fille, toujours en mauvais état de santé depuis son mariage.

Hier on a dû donner le bal sur une frégate au prince de Prusse qui doit aller je ne sais où sur icelle. Le 20 aura lieu la grande fête maritime. Mais les dîners de la Cour sont

de plus en plus mauvais. Un de ces jours, la moitié des convives ont dû se passer de bœuf, parcequ'il n'y en avait plus.

Le général des Jésuites n'a point permis à l'oncle Prospero de quitter Palerme. Sur ce il nous demande des habits d'hiver, de l'alkermes, du cédrat, des zests et des tablettes de myhrre.

N. 22. — *A la Haye.*

Turin, 6 juin 1842.

La Cour est de retour à Racconis depuis hier matin et mon frère a revu ses Lares avec plaisir.

Tout le monde est d'accord que les fêtes ne pouvaient être plus belles et la population mieux disposée à Gênes.

Les amnisties, grâce aux bons procédés de la Cour, les manières accaparantes de la duchesse ont produit un véritable enthousiasme, et on s'est séparé très-satisfaits les uns des autres. Toutes les dames rénitentes ont été à la Cour; il n'y a eu qu'une Doria qui a cru pouvoir continuer l'opposition à elle toute seule; elle a été à peu près huée dans la rue, et elle prend ses mesures pour se rapprocher sans éclat.

Je présume que le marquis Crosa aura eu toutes les nouvelles et les détails de tout ce qui s'est passé chez lui: fais lui mes compliments sur l'honneur qui revient à sa splendide patrie.

L'ambassadeur de France a été particulièrement bien traité en cette occasion. Il s'est aussi très bien conduit et le roi l'apprécie beaucoup. Un brick français était arrivé tout exprès et s'était mis à la disposition de nòtre marine pour faire corps avec elle pour les fêtes. C'est dommage que la flotte du prince de Joinville n'aie pas pu en être comme on l'avait annoncé. Salvator est arrivée lundi fort satisfait, ce me semble, de la manière dont tout s'était passé. Lui et mon

frère ont de bonnes histoires de S[t] Lorenzo qui demandait sérieusement si la route de Gênes à Savone qu'il admirait avec enthousiasme *è poi veramente fatta qui?*

J'ai été autrefois voir fondre des canons. Aussi je puis me faire une idée du spectacle qui vous a attiré à Rotterdam. On m'avait même fait un dessin de notre fonderie qui avait été admiré.

De quoique ce soit qu'il s'agisse dans ce bon et gros pays de Hollande, il me semble que la mangeaille est toujours l'affaire principale. Si tu n'engraisses pas à cette légation il faudra y renoncer pour toujours.

Il me paraît aussi qu'il doit y avoir une odeur abominable avec ces maisons continuellement repeintes à l'huile. Le choix de nos couleurs pourrait être trouvé un peu vulgaire par les raffinés.

N. 23. — *A la Haye.*

Turin, le 18 juillet 1842.

Mais ce qui occupe plus que tout le reste c'est la terrible catastrophe du duc d'Orléans. Voilà un bien triste événement dont il est difficile de prévoir toutes les conséquences. Le roi se fait vieux. Après lui une minorité, ce n'est pas rassurant. Voilà le monde: on travaille, on combine, on croit prévoir et pourvoir. Et quand l'edifice semble présenter une solidité satisfaisante, Dieu souffle dessus et les plus beaux monuments du génie humain s'écroulent comme des châteaux de cartes. Outre le chagrin de famille qui doit être terrible, il me semble que les bras doivent tomber au roi de se trouver ainsi sans appui, de voir compromis l'avenir de sa famille, et nous ne savons pas au juste tout ce qu'il pouvait lui en avoir coûté pour l'avoir mise où elle est. Pauvre reine! Elle aurait bien mieux aimé ne pas monter sur le trône et ne pas éprouver

des pertes si affreuses. Le bon Dieu les avait défendus contre le mauvais vouloir des hommes, et un danger imprévu méprisé lui a été fatal.

Notre reine Marie Christine a été si affectée de la mort du duc d'Orléans qu'elle en a perdu connaissance. Elle a dit que de tous les enfants de sa sœur les deux qu'elle aimait le mieux étaient celui-ci qu'elle avait vu naître et la princesse Marie sa filleule. On voit qu'il y a encore des cordes qui vibrent dans le cœur de cette pauvre reine si délabrée au moral et au physique.

Ici tout est calme, monotone, endormi. On se tue un petit peu dans les régiments. Deux sardes on tué chacun leur sergent. On les a fusillé *ipso facto* et c'est fini. Tout le monde est parti pour le bains, ou pour la campagne. Les rues de Turin représentent une ville de province.

Mme de Boyl a acheté la vigne Forster. Elle y a du beau monde tous les soirs. On y danse quelquefois.

On parle dans notre monde de changements à la légation d'Autriche. Schwartzenberg irait à Naples et le Bombelles de Suisse le remplacerait ici.

N. 24. — *A la Haye.*

Turin, 29 Novembre 1842.

La dessus j'ajouterai que ton père ayant dîné à la Cour dimanche, S. M. lui a parlé avec éloge d'une tienne dépêche qu'il avait lue et dont il paraissait très satisfait. Cela nous a fait plaisir. Je n'étais pas en peine cependant, car je savais que tu t'étais déjà exercé en ce genre. Mais venant de S. M. le compliment est toujours encourageant.

Ces jours passés, la reine, la duchesse et le duc de Savoie sont allés chez le roi pour lui faire part de la grossesse de

Mme la duchesse. J'espère qu'il s'en doutait. Mais enfin les choses se passent ainsi et le roi a paru très satisfait de cette notification, et il a fait cadeau à la princesse d'un bracelet où se trouve une montre à répétition, et ce bracelet pince le bras quand l'heure va sonner. Du reste il paraît aimer beaucoup sa belle fille qui semble assez à l'aise avec lui.

Le roi a donné communication officielle de la grossesse, et le héraut l'a annoncée de sa part aux chevaliers de l'Ordre.

Dimanche il y aura cercle à la Cour. Je ne sais si j'aurai le courage de m'y produire. Je le voudrais, car il y a trois ans que je n'y ai plus paru. Je me consulterai bien et le temps aussi avant que de me décider. Nous avons une saison détestable. Si nous avons un jour de soleil, nous en avons deux ou trois de pluie et de neige.

Nous sommes dans le jubilé espagnol actuellement. Je ne sais si ce sont nos prières qui ont produit les Glorieuses de Barcelone. Toujours est-il que ce pays est plus sens dessus-dessous que jamais. Pour moi, j'éspère que le bon Dieu leur fera la grâce de pendre Zurbano qui l'a bien mérité.

Ce soir commencent les *Stabat* de Rossini au théâtre Carignan, qui dureront toute la semaine. Je me suis laissé engager à y aller jeudi. Les personnes qui ont assisté aux répétitions en font les grands éloges. L'orchestre fait des merveilles. Les chœurs nombreux et bien ensemble, et les artistes s'en acquittent bien. C'est de Brême qui a le mérite de cette bonne direction.

Je ne puis parler que par ouï dire de la comédie chez la comtesse de Robilant. Mme de Scarampi a eu beaucoup de succès. Maintenant on attend les débuts de Mlle de Boyl.

N. 25. — *A la Haye.*

Turin, le 31 décembre 1842.

Nous avons eu quatre ou cinq jours un prince de Prusse à Turin, tout-à-fait sans façons et peu fait à nos étiquettes. On lui a donné un appartement (1) à la Cour avec de la mauvaise musique et une chaleur à fondre des canons: puis un thè chez la marquise de St Germain, très-brillant et toujours des bouches de chaleur qui lui auront fait penser qu'il était dans le midi à minuit. Au reste nous avons un temps très-beau et très-doux, ce qui est bien confortable, pendant ces jours où tout le monde court les rues.

La duchesse de Savoie a reçu les dames hier matin. Je n'ai été nulle part. Je songe pourtant à aller au Baisemain demain s'il fait doux.

Il y a quelques jours, la duchesse de Savoie a été prise d'une curiosité excessive de voir les boutiques des portiques. Elle s'est adressée à la reine qui lui a dit que pareille chose ne s'était jamais faite, et qu'elle ne se chargeait pas de le demander. Elle ne s'est pas tenue pour battue et s'est adressée au roi qui l'a refusée. Mais c'était apparemment une envie de grossesse qu'il fallait satisfaire à tout prix, car malgré tous les refus, elle s'est bien voilée, bien encapuchonnée, avec son mari et les voilà partis, les uns disent à huit heures du matin, les autres a huit heures du soir. Ont-ils mangé des petits pâtés chez Bass, ou se sont-ils contentés de les regarder, c'est sur quoi on n'est pas d'accord. Ce qui est plus positif c'est qu'en rentrant chez eux, les malheureux, le roi a envoyé Victor aux arrêts: ce de quoi la duchesse a tant pleuré que le roi a pardonné, de crainte qu'elle n'en souffre. Mais à condition qu'elle n'irait plus pleurer dans sa chambre, parceque autrement il ne pourrait plus châtier Victor de ses frédaines.

(1) On nommait ainsi les réceptions de la Cour.

N. 26. — *A la Haye.*

Turin, le 5 avril 1843.

Je ne sais si tu reçois des lettres officielles qui te parlent de la maladie de la reine. En tous cas je pense convenable de t'en dire deux mots pour que tu le saches et puisses en parler convenablement.

S. M. qui depuis huit à dix jours avait des crachements sanguinolents, fut prise vendredi au sermon d'une sorte de vomique qu'elle voulut comprimer pour ne pas interrompre la fonction et inquiéter. Arrivée dans sa chambre, elle se trouva mal et on fut fort effrayé de la voir toute couverte de sang. Depuis lors elle est comme de raison dans un état fort grave et les accidents se renouvellent quand la fièvre la reprend et elle a deux redoublements par jour. Depuis trois jours cependant il y a plus de calme. On lui a fait huit saignées et hier matin on lui a porté solennellement le viatique. Mon père portait un des bâtons du dais et a pu aller jusqu'au bout et ne pas en soffrir, ce qui est beaucoup à 79 ans. Le roi, les trois princes, et la dame d'honneur sont les seuls qui la soignent.

Le prince Eugène fait admirablement ses fonctions de garde malade et se montre très-affecté. Les autres, comme de raison, le sont en proportion.

Le duc de Savoie perdrait plus que tous si elle succombait.

On va tous les jours savoir des nouvelles et on nous a dispensé d'y aller en grande toilette, ce qui est fort apprécié. La nuit a été un peu inquiète. Pourtant les médecins ne la trouvent pas plus mal. Il faudra voir si elle pourra surmonter la maladie aigüe. Il serait fort à craindre que ce ne fût pour tomber en langueur (1).

(1) La reine Marie Thérèse vécut jusqu'au 1855.

N. 27. — *A la Haye.*

Turin, le 23 juillet 1843.

Ma mère décrit sa visite à Milan, où elle avait été voir mon oncle Maxime et sa seconde femme à leur villa de Laveno sur le lac de Côme.

Mon séjour à Milan a été un peu troublé par une rage de dents survenue a Maxime qui a empêché ma visite à la Chartreuse de Pavie, et m'a retenu à Milan jusqu'au 8. J'ai employé ce temps à visiter quelques établissements philantropiques et des appartements de ces richards milanais qui sont décourageants dans leurs magnificences. J'ai vu l'appartement Samoyloff, celui de Mme Poldi, de Mme Seuferheld et un nouveau que l'on confectionne au palais Belgioioso, je ne sais pour qui, vu la manière dont le prince et la princesse s'arrangent. Le luxe est vraiment *smodato* dans cette ville. La vieille duchesse Visconti vient de décorer un salon qui lui coûte 120 mille francs. Mais je n'ai pu le voir, ainsi que le palais Archinto qui me semble devoir être le *nec plus ultra.*

La comtesse Samoyloff vient d'acheter un hôtel à Paris, qu'elle fait abattre et rebâtir. On croit donc qu'elle abandonnera Milan, où pourtant elle fait des changements de décorations. Elle a une grande galerie où elle a établi une montagne russe. On glisse sur ses pattes. Je n'ai pas bien compris l'agrément de cette opération. Tous les meubles de sa chambre sont gothiques, en bois sculpté, venus de Russie. Le lit et la tenture en velours vert; les rideaux en tulle lamé d'or. J'y ai vu les chambranles en bambou pour soutenir les plantes grimpantes. Je présume que c'est ce dont tu m'a parlé. Cela doit être joli quand les fleurs y sont. On imite le Boulle, mais il me semble que l'on en abuse. Ce qui m'a fait impression c'est de trouver partout cinq à six salons de suite, tous meublés richement. Moi qui en ai deux, je craignais

d'être indiscrète. Mme Poldi a des meubles d'une grande richesse en Boulle, en bronzes anciens, et la chambre à coucher en noyer sculpté très-sevère, mais très appréciable. Les peintres décorateurs sont fort habiles. Il y a un peintre en fleurs que j'aurais bien voulu employer. Si j'avais eu ces beaux appartements, il me faudrait encore une petite chambre toute blanche et où il n'y eût que le nécessaire pour me réfugier. On prend en grippe les inutilités que l'on a toujours sous les yeux. Ce que je n'ai vu nulle part c'est une bibliothèque. J'entends une pièce remplie de livres et non quelques rayons à jour portant des éditions de luxe.

Milan est une grande et belle ville où il y a beaucoup de mouvement (matériel) et les milanais doivent nous trouver bien *petacicui* (mesquins). Moralement cependant je crois que nous sommes loin de leur être inférieurs. On y naîtra tout aussi capables qu'ailleurs; mais le gouvernement ne tient pas à exploiter les capacités. Les hommes s'élèvent sans but et ne songent qu'à tuer le temps et à se chatouiller pour rire.

J'ai eu le plaisir de connaître Confalonieri qui vient souvent chez Maxime avec sa femme. C'est le point saillant de mon voyage. Je lui ai trouvé comme à Pellico cette douceur dans les manières si affectueuses qui est vraiment attachante. C'est un beau caractère. Soutenir avec fermeté un malheur si prolongé, sans apparence d'en sortir que par la mort; soutenir le malheur de leurs familles, sans se démentir jamais, quand, en capitulant avec leur conscience, ils pouvaient se racheter; on a beau dire, mais ce sont des hommes qui font honneur à notre époque, qu'ils l'aient comprise ou non, et je me sens en leur présence une vénération pour leur caractère et une satisfaction de les apprécier qui me dédommage de tant de choses qui choquent et blessent mes sentiments pour notre pays. C'est le contrepoids de tant de petitesses, bassesses et misères qui passent sous nos yeux.

J'ai décliné toutes les propositions de théâtre. J'ai seulement été un soir au théâtre Re voir une compagnie d'enfants qui est ici dans ce moment. J'ai vu un acte du *Barbier de Séville.* Le petit Figaro est très-bon acteur et un bon Figaro de 10 ans annonce un fier coquin à 20. Rosine était détestable et trop grande. Don Basile était tout petit, ce qui faisait une drôle figure. La musique est tout-à-fait perdue avec ce qu'on veut appeler des voix blanches et qui sont des voix bleues. On abîme ces enfants. Ils avaient grande vogue à Milan.

Maxime m'avait annoncé que je trouverais un tien portrait dans ma chambre. Je ne savais me rendre compte comment il y était arrivé. Effectivement je vis sur le secrétaire, une lithographie qui me réjouit fort le cœur. Je la fis voir à ma femme de chambre pour lui faire faire la connaissance. Mademoiselle Marie en était émerveillée et je ne te trouvais qu'un peu flatté, ne t'en déplaise. J'aimais encore mieux te voir en beau qu'en laid. Enfin je fus complètement dupe, à la grande satisfaction de Louise qui était l'auteur de cette galanterie. Quand elle vit que sa ruse avait si bien réussi, elle me dit que c'était le portrait de Thalberg et qu'elle avait trouvé et défendu cette ressemblance que les autres lui contestaient.

Je n'ai été voir que Manzoni à Milan, que j'ai trouvé bien vieilli.

N. 28. — *A la Haye.*

Turin, 11 octobre 1843.

La reine (Marie Thérèse) a bien supporté le voyage de Racconis ici. La duchesse de Savoie est encore grosse. On s'occupe du mariage du prince de Carignan. On lui prépare le palais Carignan. Il a été voir Verzuolo. Mais il paraît qu'il ne l'a pas trouvé à son gré.

Il me semble que ce sera la sœur de la duchesse de Savoie qui sera la préferée. Il avait été question d'une Brésilienne qui aurait apporté de l'argent. Et même on avait envie de lui donner Mademoiselle (depuis duchesse de Parme). On parle aussi de marier le Duc de Genes avec un une princesse de Salerne (depuis Duchesse d'Aumale).

J'ai fait ces jours-ci la connaissance du brigadier Durando, qui a fait d'abord la guerre en Portugal, puis en Espagne avec Espartero avec beaucoup de distinction. Il a eu 7 a 8 mois Zurbano sous ses ordres autant que Zurbano est sous les ordres de quelqu'un. Il est fort curieux à entendre le brigadier. On voit qu'il a de l'esprit, de l'activité, de la résolution et pas du tout d'*impostura*. Ce que deviennent les bons piémontais à l'étranger où n'étant pas comprimés, les ressorts de leur caractère ont tout leur jeu.

On attend le 18 le Duc d'Aumale. Il s'arrêtera peu ici. On lui fera voir 4 chats à pied et 4 chats à cheval. Puis il ira à Gouvon voir sa tante la reine Marie Christine à qui il ne sera pas facile de le faire connaître, car d'une fois à l'autre elle ne reconnaît pas nos princes. Et ensuite il va s'embarquer à Gênes pour l'Algérie. Ici on le logera au palais Carignan.

N. 20. — *A la Haye.*

Turin, 7 novembre 1843.

Mon cher fils, voilà bien des jours que j'ai reçu ta longue lettre que j'attendais effectivement et qui m'a fait bien plaisir comme toutes les autres. Ma vie prend de l'intensité et c'est pourquoi, me voyant un moment de loisir, je me mets à l'œuvre pour te répondre, quoique je ne pense pas pouvoir le faire bien longuement. Au reste je n'ai pas de matières bien importantes à traiter.

Je me levais un peu plus matin ces temps passés; j'en étais très glorieuse. Mais la mauvaise saison ramène les mauvaises habitudes ce que fait que nos affaires se croisent l'une sur l'autre à mon grand ennui.

Le matin à 9 heures je vais donner une leçon à mon école. À dix je reviens prendre mon thé: à dix et demi je retourne à mon école jusqu'à onze et un quart. Puis je vais à la messe. Ensuite chez mon père pour lui faire une lecture que ses yeux ne lui permettent plus. Ensuite je n'ai pas de devoirs obligés, mais voilà tout le monde qui revient de la campagne, il faut visiter et voir du monde pour affaires. Je suis quelquefois vraiment fatiguée, plus d'esprit que de corps, de cette vie toujours pressée.

J'aimerais à avoir tous les mois une retraite de deux à trois jours inaccessible à tout le monde comme Mme de Maintenon à St Cyr. Pour chercher un modèle autant vaut aller au plus haut.

X. 30. — *A la Haye.*

Turin, le 2 février 1844.

La mort de l'archiduchesse Marie est venue apporter la désolation dans notre Cour et rembrunir notre carnaval qui s'écoule à petit bruit. Il n'y aura plus qu'un bal de souscription, lundi pour le Ricovero, et un à la Philarmonique. Le nouvel opéra fait *fiasco.* — Il y un ballet qui attire le monde.

Faute de plaisirs, à Turin on se dispute. Je ne sais pourquoi, depuis quelques temps les Guelfes et les Gibelins redeviennent hostiles. Comme c'est pour des sujets insignifiants, c'est pure bêtise.

Ces derniers temps la direction des salles d'asile a entrepris d'organiser un quatrième asile au faubourg du Ballon invoqué

par le curé qui a sa paroisse dans un déplorable état physique et moral. L'entreprise paraissait en bon train, lorsque les *Pie Donne* s'adressèrent à la reine en lui représentant la chose comme un grand mal qu'il fallait absolument empècher. La reine se laissa surprendre et fit dire qu'elle se chargeait de cette fondation, ce que ne fit plaisir ni au curé, ni aux décurions, qui nous avaient procuré un local, et les directeurs se fâchèrent. La reine obérée et endettée ne sait comment se tirer de cet embarras et cela fait un commérage monstre dont on n'est pas encore sorti.

Avant hier à l'Agraria mon frère a eu une prise avec Camille Cavour, en suite de quoi il a donné ses démissions de président. La majorité en est très-fàchée et voudrait faire changer cette résolution. Ce sera difficile. C'est malheureux que les piémontais ne sachent pas discuter sans se fâcher et que dans ce moment l'esprit de parti qui semblait s'éteindre se rallume sans sujet.

Je te dirai un mot des évènements de famille. Ces jours passés ton père a reçu ce qu'il n'attendait nullement. La décoration de l'Aigle rouge avec un autographe fort obligeant du roi de Prusse. Comme nous savons que nul n'est prophète dans son pays, il faut se soutenir par les marques de considération étrangères, sans y mettre plus d'importance que ces choses en ont.

Le prince de Carignan a été au désespoir de la mort de sa fiancée. Il a passé trois jours sans avaler une goutte d'eau. De quelque temps on ne parlera plus de mariage pour lui.

N. 31. — *A la Haye.*

Turin, 23 février 1844.

Il n'y aura rien à la cour car on attend d'un jour à l'autre la délivrance de la Duchesse et la Reine n'est pas en état de supporter de grandes receptions.

On parle de la venue du Duc de Modène, avec ses deux filles, et on ajoute qu'elles sont destinées l'une au Duc de Gènes, et l'autre au prince de Carignan.

Le prince de Lucques, qui a été dernièrement à Modène, leur corne toute la journée dans les oreilles: *poveretti* (1), *se vedeste come son brutte.*

Le prince de Carignan est toujours si affligé de la mort de sa fiancée que je ne crois pas qu'il se soucie de se marier.

Mon père, qui m'a donné hier ta lettre à lire, m'a remis aujourd'hui un petit billet, que tu liras difficilement. Le fait est que la duchesse de Clermont-Tonnerre, que j'ai vue il y a trois jours, ne voudrait pas dépasser 280 francs, qu'elle trouve donc les uns trop chers, les autres trop bon marché, des dragons chinois proposés. Elle craint que ces derniers ne soient trop laids et n'assortissent pas les magots qui ornent déjà les extrémités de deux canapés. Ces canapés, qui sont longs ont au dessus du dossier comme ce qui serait la table d'une cheminée large a peu près 1|2 ras. C'est là dessus qu'elle voudrait poser sa bête, dragon, lion, chien ou chat, mais quadrupède. Je crois que Camille Cavour, qui se considère comme légataire universel, n'approuve pas infiniment toutes ces fantaisies.

N. 32. — *A la Haye.*

Turin, 14 mars 1844.

Un enfant nous est né. Je ne sais, mon cher fils, si on te le notifiera d'office. Mais je trouve qu'il vaut la peine de mettre la main à la plume pour te donner la nouvelle quoique, ma lettre ne parte que demain; tout s'étant passé pendant que j'étais à Moncalier, je ne l'ai appris qu'à mon retour

(1) Pauvre gens. Si vous saviez combien elles sont laides.

chez mon père, à qui j'ai dû faire la lecture. De façon que je suis rentrée un peu tard chez moi.

Mon père avait été appelé à 9 h. 1|2 pour aller saluer le nouveau-né, qui est dans un état très-prospère et qui a été reçu avec d'autant plus de joie qu'on redoutait une princesse, et il sera baptisé ce soir a cinq heures, appelé, dit-on. Humbert et portera, selon la coutume, le titre de prince de Piémont. Nous illuminerons ce soir et voilà tout ce que je sais.

Nous perdons Schwartzenberg qui va à Naples. On nous dit que le comte de Senfft demande à cor et à cris de venir mourir à Turin. Tu es à portée de savoir cela et tu peux aussi le prévenir qu'il trouvera la ville, la société et les habitudes fort changée depuis son premier séjour ici.

Vendredi.

Hier soir j'ai été un moment à pied voir l'illumination qui pour avoir été improvisée était fort-belle. Un froid très-piquant m'a vite fait rentrer.

Le roi a parcouru les rues à cheval avec les princes. Les gamins criaient après lui et dans les maisons ne sachant ce que c'était, on croyait que c'était la *Ressia* (1). Il ne l'avait pourtant pas.

Je dois aller aujourd'hui voir au musée toutes les richesses que celui qu'on appelle le prince indien a déposées. Chales, perles, meubles etc.

Ce prince indien est un tailleur de Novare qui a épousé une princesse du Punjaub ou quelque part par là. Ce n'est pas à vendre, entendons nous.

Un livre que César Balbo vient de faire imprimer à Paris fait beaucoup de bruit. C'est un petit opuscule intitulé *Le Speranze d'Italia.* Il a fait preuve de talent et de courage

(1) A la mi-carême le peuple s'amuse à attacher traitreusement des scies en papier aux vêtements sans qu'on s'en doute et à suivre leurs victimes à grand cris de satisfaction.

par ce petit volume qui est la rectification des idées de l'Abbé Gioberti. Je l'entends louer énormément, sans pouvoir en dire mon avis, car il me l'avait donné et il me l'a repris. Il ne manque pas de soulever bien des questions. Cela ne pouvait être autrement. Mais les oppositeurs passeront et les pensées vraies survivront.

N. 33. — *A la Haye.*

Turin, 27 mai 1844.

Nous sommes maintenant dans une de ces périodes d'orages, où il y en a plusieurs par jours. C'est ce qui arrive dès qu'on annonce des courses, fêtes etc., et ce qui est probablement ennuyeux. Pour mon compte je ne m'en mêle pas. Mais les rues sont encombrées de badauds qui ne vont ni en avant ni en arrière, et empèchent les gens affairés, comme moi, de faire leur chemin. Hier et aujourd'hui devaient avoir lieu les courses; on a dû les renvoyer à jeudi et vendredi matin. Un concert a eu lieu à la Philarmonique vendredi. La reine y a été et ne paraît pas en avoir souffert. Hier matin il y a eu présentation d'une quantité de nouvelles mariées. La cousine Giriodi qui était la plus belle; Mme Ternengo, veuve Pillet, Mme Borgaro, née Signoris, Mme Marmorito née Galli, Mme Constantin, née de Roubion.

Mardi, *cantate* et illumination au Grand théâtre suivi d'appartement (1) monstre. Puis je ne sais quel jour on aura fixé pour les feux et l'illumination générale, car je crains que ce ne soient les grandes eaux qui jouent.

Lundi prochain bal à la Cour et fêtes populaires.

La Duchesse de Savoie se porte à merveille, ainsi que le prince de Piémont.

(1) Réception à la Cour.

Avant-hier la ville avait été fort réjouie d'un article venu sur l'*Echo français*, et que tu auras peut être vu. On pense qu'il a été envoyé d'ici. Mais l'auteur se tient coi, crainte de mésaventures. C'est la relation de la fête du 300e anniversaire de la naissance de Tasso, que le professeur Paravia avait imaginé de solenniser. Cela n'avait pas fait grand effet et n'avait réuni que ces côteries pseudo-litteraires que tout le monde évite, ainsi que ceux qui se fourrent partout. Le reste du public n'y avait pas pris part.

Mais l'arrivée de cet article a eu un tout autre retentissement. On n'a d'abord pas bien compris: mais du moment où l'on y a entendu malice, le fou rire s'est emparé des lecteurs et comme il est contagieux, les rates Turinaises se sont épanouies simultanément. On faisait queue aux cafés pour le lire, on se l'envoyait dans les maisons, on voulait le copier, enfin le succès était digne de faire perdre la prudence à l'auteur s'il avait un grain de vanité. Mme Griffa, la Sapho moderne italienne. Hélas, il y a trois ou quatre ans qu'elle a sauté dans une tombe pas du tout liquide. Vilette faisant une description en vers sur le banquet offert au Tasse, les A. A. donnant des milliers de francs pour le monument; tout cela dit d'un sérieux dont le gérant du journal a dû être parfaitement la dupe. A-t-on ri! Quelques uns voulaient se fâcher. Mais mieux sera laisser tomber tout cela. C'est une fusée qui a fait de l'effet un instant et sera bientôt oubliée si on la laisse passer.

N. 34. — *A la Haye.*

Turin, 16 juin 1844.

Je suis fâchée de toute façon de l'affaire Heldewier (1) et aussi parcequ'elle peut rendre ta position moins agréable.

(1) Fille du ministre de Hollande.

C'est vraiment une combinaison malheureuse. Cette jeune personne est toujours à Santa Croce. Avant-hier M. de Liedekerke a été la voir. Elle a fait la protestation devant lui que depuis six ans elle avait le désir d'être catholique, que depuis deux ans elle en parlait à ses parents qui n'avaient pas d'abord témoigné d'invincible répugnance. Mais que depuis six mois on avait commencé à sévir contre elle. Ce qui lui avait donné l'idée de se soustraire à leur autorité. Elle demandait à passer deux ans dans ce couvent et elle était même disposée à prendre le voile. Que si après cela ses résolutions changeaient elle serait retournée dans sa famille.

Quand elle a eu dit cela, qui a dû lui coûter un grand effort, elle est tombée à la renverse et depuis sept heures jusqu'à dix elle a été sans connaissance. Hier elle était malade et le Roi lui a envoyé Riberi, qui l'a vue trois fois et l'a fait saigner, et ce matin je n'en sais encore rien. La reine a fait dire à Mme Heldewier de se contenter. Qu'elle même aurait pris soin de sa fille et l'aurait toujours regardée comme sa propre fille. Mais il paraît que cette pauvre femme st fort exaspérée. Elle ne veut pas aller voir sa fille, et celle-ci ne veut pas retourner chez elle. De façon qu'il ne sera pas facile d'en sortir d'une façon satisfaisante.

N. 35. — *A la Haye.*

Turin, 27 juillet 1844.

J'ai été reçue ce matin par la princesse d'Orange que j'ai vue en ton honneur et qui m'a reçue en ta considération. Je ne m'attendais pas du tout à cet honneur, lorsque M. de Liedekerke est venu ce matin me dire de la part de cette princesse qu'elle m'aurait reçue avec plaisir à midi.

Hier ton père l'avait vue à la Pinacothèque et lui avait dit que si j'avais osé j'y serais allée pour avoir l'occasion de la

remercier de toutes les bontés qu'on avait pour toi, et sur cela elle a eu la très grande obligeance de m'inviter à me présenter chez elle.

Elle a été très-gracieuse. J'avais oublié de demander au ministre s'il fallait se congédier ou se laisser congédier. Au bout de 20 minutes j'étais fort embarrassée. Je ne savais ce qu'il valait mieux hasarder, d'être impertinente ou ennuyeuse.

Enfin j'ai pris mon parti de dire que je craignais d'abuser des bontés de S. A. et sur cela elle a eu la bonté de me retenir et j'ai passé là une heure environ. Elle m'a fait des milliers de questions sur toutes sortes de sujets, moins cependant sur la question pendante dans ce moment entre sa diplomatie et la nôtre.

Mais j'ai totalement perdu l'habitude de me trouver en relation avec les Augustes et malgré son obligeance je n'étais pas à mon aise. Surtout ce style allemand qui a l'air d'un interrogatoire judiciaire et qui semble exiger des réponses cathégoriques, m'embarrassait; je me trouvais un peu sur la sellette et je ne vaux rien quand je suis gênée. N'importe, elle voulait être obligeante pour toi et pour nous; ce but était parfaitement rempli et je lui étais très-reconnaissante de son intention.

Le prince a eu un mauvais début à Turin en arrivant avant hier à la Gullia; le postillon de la voiture s'est abattu avec le cheval. Le valet de chambre descendit du siége pour lui venir en aide et lorsqu'il voulut remonter on ne lui en laissa pas le temps. Il fut renversé et la voiture lui passa sur le corps.

Le Prince descendit alors et le mit à sa place dans la voiture, et fit son entrée pedestre en ville. Heureusement on trouva de suite Riberi qui ne trouva aucune fracture et il est en voie de guérison.

Hier ces princes ont été à Stupinis; puis ils ont visité le palais, la Galerie d'Armes, le Musée des tableaux et le Musée égyptien.

Ensuite le Prince a été à l'Arsenal. Tout cela, par la chaleur que nous avons, n'est pas sans mérite.

Mais de Racconis, ni de la Cour, pas un mot.

Il est bien à regretter que de fâcheuses circonstances soient venues empêcher le bon accueil qu'on aurait voulu leur faire.

Hier l'ambassadeur d'Angleterre a été voir M[lle] Heldewier à Sainte Croix et a cherché à l'endoctriner. Il voulait lui persuader de retourner chez ses parents et au protestantisme. Mais elle a résisté à toutes ses avances.

N. 36. — *La Haye.*

Turin, 25 novembre 1844.

Nous avons passé par des espèces de glorieuses grâces à l'imprudence des révérends pères jésuites et d'un sermon auquel je me suis trouvée comme par hasard. Le père Magrini est tombé sur notre Ricovero sans discrétion. Ç'a été un soulèvement général et la Direction en a été si choquée qu'on voulait une rétractation. Les RR. PP. avaient dit oui. Ensuite quand ils ont vu la foule qui se portait pour voir cela, ils n'ont plus voulu, et on en est venu à des demi mesures. Mais la clameur a été si haute et si générale qu'au moins à l'avenir ces messieurs auront la mesure de ce qu'ils peuvent hasarder. C'est dommage, car père Magrini a un véritable talent d'orateur.

J'ai eu des nouvelles de M[lle] Heldewier. Son père est tout-à-fait raccomodé avec elle et lui écrit de bonnes lettres, ainsi que sa mère et sa sœur. On lui permet de rester à Santa Croce et on se charge de tous ses frais ne voulant pas qu'elle soit davantage à charge à personne. Elle est toujours très contente d'être là.

Voilà une affaire arrangée, Dieu merci.

Les patentes pour le chemin de fer de Turin à Gênes ont paru dans le journal d'hier. On va donc y mettre la main. Il faudra faire un tunnel dans les Gioghi en perçant aux deux extrémités et en forant au dessus en même temps. On espère avoir cette route faite en cinq ans et on ira de Gênes à Turin en cinq ou six heures.

N. 37. — *A Bruxelles.*

Turin, 26 janvier 1845.

Mon frère (1) a été nommé président de la *Mendicità istruita* à la place de mon père. Cette institution était depuis longtemps en procès avec le Ricovero qui prétendait se mettre en son lieu et place. Mais le Ricovero vient d'être débouté de ses prétentions.

J'en suis bien aise, car César trouvera moyen de tirer plus de parti de cette œuvre qui, au fait dirigeant l'instruction de la classe pauvre, peut bien devenir une dépendance de la réforme des études. Il continue à se faire honneur dans sa charge (2) par des mesures fort utiles et fort bien entendues. Ce qui ne l'empêche pas de se voir à cette place à contrecœur. Il y est vraiment à son corps défendant.

La Taglioni commence ce soir à danser au théâtre. Il paraît qu'elle dansera sept fois. Elle a avec elle un prince, Troubetzkoi, dont on a de suite fait *Trous d'coi.* Elle est recommandée à la marquise St. Germano et à la marquise Sommariva. Elle a été voir Pellico.

Tout cela semble fort extravagant à l'oncle Duc qui voyant l'autre soir entrer Mme Léont. de Pamparà chez ma belle-sœur s'est imaginé que c'était la Taglioni. Idée qui a tellement fait rire Nathalie qu'elle a dû se sauver du salon.

(1) Cesare Alfieri.

(2) Chef de la réforme des études.

N. 38. — *A Bruxelles.*

Turin, 15 juin 1845.

Comme tu sais, S. M. est en Savoie et mon frère est du voyage. Le Roi est parti assez mal portant et reviendra de même s'étant peu ménagé dans ce voyage.

Nous avons un petit Duc d'Aoste fort menu, dit-on, que sa mère nourrira trois ou quatre mois suivant son habitude. On ira à Racconis à l'époque habituelle.

Le chemin de fer de Gênes dont les travaux devaient commencer au mois d'août sont renvoyés en novembre. L'ingénieur Belge qui a été faire des études au Montcenis, propose un tunnel vers la base, qui aurait deux lieues et demi de long et serait précédé et suivi de 16 milles de chemin couvert. On attendait Brunel.

N. 39. — *A Bruxelles.*

Moncalier, 2 novembre 1845.

Je ne comptais te répondre qu'à mon retour en ville, qui doit avoir lieu demain. Mais je pense que j'ai ici plus de moments de loisir et que j'ai plus chaud ici pour écrire (1). tandis que les mains me gèlent dans mon cabinet de Turin. Je suis venue à Moncalier jeudi matin pour voir mon petit fils Emmanuel Villamarina que j'ai trouvé dans son état de prospérité ordinaire, portant croix et bannière de bonne conduite obtenue mardi à la distribution des prix à laquelle j'avais assisté; et je suis venue ensuite m'établir dans mon ancien rez-de-chaussée, où l'on est très-confortablement, grâce à un poêle. Et nous passons ces peu de jours en fort

(1) La famille Alfieri possédait à Moncalier une fort belle maison vendue il y a trois ou quatre ans.

bonne harmonie. Il y a toujours quelques visiteurs pendant la journée, l'église, un peu de promenade, et puis chacun dans sa chambre. Après dîner mon frère fait la lecture, puis le rosaire. Et après il nous arrive des écuyers et des dames du château. On fait la partie de tarocs, on prend le thé jusqu'à 11 heures. Mais il y a une fin à tout en ce monde et à la fin de la semaine il y a apparence que toute la famille rentrera en ville bon gré malgré pour les études de Charles.

Ton père et Lisio t'ont mandé tout ce qui concernait l'Empereur de Russie (1) et toute cette Cour et la nôtre et comme quoi le Czar dit que notre pays est un pays modèle, et comme il a comblé le Duc de Savoie, peu habitué à être gâté, et, comme il était arrivé après les autres, l'Autocrate dit qu'il serait venu le chercher s'il ne fût allé à Gênes. Les autres princes sont allés accompagner la famille impériale jusqu'à Palerme. Ils sont rentrés jeudi à Gênes. Maintenant on dit que l'Empereur repassera par Gênes au retour.

Le moins que nous puissions faire maintenant est d'épouser.

Il y a pluie de décorations. Le grand chambellan Crotti et le gentilhomme de la chambre de service n'ont rien eu. Ce qu'on ne sait comment expliquer.

Tu sauras que monseigneur A. St. Marsan est nommé nonce à Bruxelles. Cela a fort surpris. C'est à Rome une résolution bien libérale. On pense que Rossi prend de l'influence dans ce pays là.

---

(1) Je ne trouve dans la correspondance de mon père à cette époque rien qui ait rapport à la venue de l'Empereur Nicolas; par contre voici ce que m'écrivait le comte Lisio:

Turin, 25 octobre 1845.

..... Mais à propos de mariage, sais tu bien que l'on parle de celui du Duc de Gênes avec la Grande Duchesse Olga de Russie.

Comme de raison on se ferait catholique. Ce qui, m'a-t-on dit, ne necéssite aucune cérémonie religieuse d'apparat; les Russes n'étant point considérés comme hérétiques, mais comme schismatiques seulement. Il suffira de croire à l'Eglise et à son chef visible le Pape.

On m'a dit que déjà, depuis un an, on avait fait sonder ici le terrain à cet égard et l'on ajoute que le Comte de la Marguerite est favorable à ce projet. Le temps nous apprendra ce qu'il y a de vrai dans le bruit qui court: en attendant le Duc de Gênes accompagne la Cour Impériale à Palerme.

On écrit de Gênes que le Grand Duc Michel et le Prince de Leuchtenberg, ainsi que M. de Nesselrode venaient d'arriver les uns après les autres, tous apparemment pour savoir des nouvelles les uns des autres. Et en effet il n'y a qu'un pas de St. Petersbourg à Gênes, de façon que cette marque d'une politesse réciproque était de rigueur.

On dit que l'Empereur a comblé de politesses le Duc de Savoie lequel n'est arrivé qu'au moment d'aller à la manœuvre. L'empereur doit lui avoir dit que s'il n'était pas venu il serait allé lui-même à Turin exprès pour faire sa connaissance. L'ambassadeur de France assure qu'il a distribué environ 200 décorations. Tous les généraux des Grands Cordons, tous les colonels des Grands Croix, et les autres en proportion.

La livrée a reçu 15 mille francs. Le cuisinier chef, une tabatière en or, et le reste à l'avenant. On a fait litière de tout. Il n'y a que les postillons qui se plaignent: on ne leur a jamais donné que 30 sous par poste. Apparemment quelque

sous ordre empochait le reste comme c'est assez l'usage en Russie. Car j'ai là devant moi et *M. de Custine* et les *Mystères de la Russie*, l'*Empereur Nicolas et son empire*, et l'ouvrage de M. Golovine, où il est dit que tout le monde vole à qui mieux en ce pays.

Je ne voudrais y vivre pas même en peinture.

N. B. Il paraît qu'il s'agissait de faire épouser la Grande Duchesse Olga au Duc de Gênes.

N. 40. — *A la Haye.*

Turin, 30 novembre 1845.

J'ai appris hier au soir des nouvelles peu rassurantes de la femme que vient d'épouser Nasi. Elle a été malade, l'année dernière, d'une affection au cœur et on l'a saignée *quarante* fois.

L'Impératrice de Russie a envoyé son écritoire au Duc de Gênes. C'est une belle pièce en Malachite. Une tabatière donnée par l'Empereur à Gênes, s'est trouvée garnie en diamants faux. Ce n'est pas sa faute.

Nous ne sommes pas encore sûrs qu'il revienne par ici. Cela dépend peut-être de l'Archiduc Etienne. Je trouve l'Empereur trop pot de fer.

Nous sommes en Avent. Il paraît vouloir être tranquille. Il a été précédé par un petit bal chez Mme de Redern, ministresse de Prusse, logée au second de la maison quondam de Maistre, maintenant La Marmora.

Cette maison se trouve maintenant au bout d'un cul-de-sac à portiques. On y bâtît un théâtre à la française d'un côté et de l'autre une église, dit-on.

J'ai été une fois au théâtre Carignan très-bien décoré et éclairé au gaz; on doit y donner cet hiver un bal costumé pour le Ricovero.

N. 41. — *A Bruxelles.*

Turin, 1r janvier 1846.

Nous avons eu jusqu'ici une saison bien tempérée. Nous ne savons ce que c'est que la neige.

La Duchesse de Savoie a tenu cercle dimanche. Il y avait beaucoup de monde et il faisait très-chaud. Comme elle est grosse de nouveau, elle s'est trouvée mal à la fin de sa corvée. Heureusement que son page était assez grand et fort, et qu'il s'est aperçu à temps qu'elle allait tomber pour la soutenir. Cela n'a pas eu de suite.

On attendait avec empressement l'ouverture du Théâtre Regio avec la nouvelle entreprise Favale qui annonçait monts et merveilles. Voilà que le premier soir la Frezzolini était malade et remplacée. La Cerrito prit des maux de nerfs au milieu du pas de deux et battit en retraite. St. Léon se donna en même temps une entorse et suivit sa femme.

L'oncle Maxime avait pris une stalle et arriva un peu tard, tout juste pour voir baisser la toile. *Terminato!* (1).

Il y eut un énorme tapage, car on avait augmenté le prix des billets et les stalles se payaient 20 francs. On sifflait, on trépignait, on criait: dansez ou chantez! Tout cela en présence de la Reine, qui trouvait qu'on n'avait pas si tort. Enfin ce soir le spectacle doit être au complet. Au Sutera il y a un assez bon opéra buffa.

Il y a ici la comtesse Samoyloff, maintenant Mme Perrin, vu qu'elle a épousé M. Perrin, *basso cantante* à Como, ou Lugo etc. qui s'est fait assurer préalablement 30 mille francs de rente, a jetté tous les chiens par la fenêtre, a tordu le cou aux oiseaux et lui a fait vendre tout ce qu'elle avait à Milan. Elle a perdu tous ses biens de Russie par ce mariage.

A Milan on a fermé la Scala. A Gênes *fiasco* complet.

(1) Expression qui lui était familière.

N. 42. — *A Bruxelles.*

Turin, 7 février 1846.

Notre carnaval est assez animé. Le spectacle est très-bon quand il est complet. Même ton père s'est laissé séduire par la Frezzolini. Il faut avouer que sa voix est d'une douceur extraordinaire.

J'y ai été dimanche, il y avait un nouveau ballet très-joli, mais une chaleur comme dans un four, quoiqu'on n'allume pas les poêles; 12 dégrés Réaumur dans la rue. C'est extraordinaire; on est obligé d'ouvrir les fenêtres pour changer l'air dans les appartements. De temps en temps on a deux jours de brouillard, ensuite le soleil reprend le dessus et on reccommence le printemps. Les arbres fruitiers fleurissent et c'est autant de perdu.

Il y a beaucoup de mortalité et on part après trois ou quatre jours de maladie au plus.

Nous avons eu le Duc de Gènes très-malade d'une inflammation qui se compliquait d'un coup à la tête, pris dans une chûte faite sur le bateau à vapeur, revenant de Palerme.

Il n'en avait point parlé. Après six saignées il est hors de danger. Mais il sera longtemps à se remettre entièrement.

N. 43. — *A Bruxelles. — Lettre de mon père.*

Turin, 29 mars 1846.

J'attends Maxime dans quelques semaines. Tu sais qu'il a imprimé en Toscane une brochure intitulée: ***Degli ultimi casi di Romagna***, qui a eu un grand succès dans tous les partis ayant eu des éloges de la diplomatie, sans en excepter le ministre d'Autriche et ceux des ultra libéraux. Beaucoup de personnes très-religieuses, et entr'autres tous les Dominicains de St. Marc, en ont été satisfaites, moins le ton un peu dé-

clamateur qu'elles reprochent à l'auteur. Mais il est impossible d'être vivement impressionné des injustices et des cruautés de ce Gouvernement envers ses peuples et envers les personnes qui se sont rendues coupables de délits politiques, sans qu'il en résulte un peu de surexcitation dans le style. Les faits sont irrécusables. C'est le plus mauvais et le moins éclairé des gouvernements.

D'ailleurs le livre de Maxime n'attaque point le dogme et parle du Pape avec respect, ainsi que de la religion. Huit jours s'étaient passés sans que le Ministère toscan (très-ultra dans ce moment) eût donné aucun signe de mécontentement. Lorsque l'auteur reçut une dépêche du *buon governo* (qui est l'office de *polizia*) où on lui enjoignait de quitter la Toscane dans le terme de huit jours. Il en informa de suite Carrega, notre chargé d'affaires, qui excité par tous les ministres ses collègues et surtout par Newman, ministre d'Autriche, qui protestait ne pas vouloir qu'on pût supçonner qu'il eût pu suggérer pareille mesure, se rendit près de Baldasserroni et lui fit observer que cette mesure était injuste, la loi toscane ne frappant pas l'écrivain, mais seulement l'imprimeur en pareil cas, et n'étant d'ailleurs pas prouvé que le livre y eût été imprimé. Carrega informa Maxime qu'il pouvait rester. Mais comme son retour ici était déjà résolu, il restera encore une quinzaine de jours, pour prouver son droit, et puis il reviendra ici. Notre censure le laisse circuler avec la condition ordinaire de la *cautela massima.* Deux mille exemplaires ayant été vendus de suite à Florence il n'en est venu chez nous qu'une centaine. J'en attends encore une cargaison et on en prépare déjà une seconde édition. L'Italie est en un état d'irréquietude qui annonce de grands évènements. On n'attend que l'occasion propice pour ne pas agir partiellement et par conséquent inutilement. De temps en temps il survient cependant de petites échauffourées produites par une impatience qui ne peut plus se contenir,

comme l'évènement de Rimini. Il y a eu aussi collision entre la troupe et le peuple à Rome et à Palerme; mais sans grands résultats. Quelques blessés et quelques morts de part et d'autre. Une révolte à Livourne a été prévenue à temps.

Ici on va commencer un journal qui doit être écrit dans un ordre d'idées plus large et plus conforme à notre époque et à la condition politique de l'Italie où Maxime, Balbo, Gioberti, Giusti, Provana etc. etc., tous les écrivains de l'opinion libérale modérée concourront.

C'est un grand pas. J'ai même de la peine à y. croire et ne serai convaincu qu'en le voyant. On m'y a enrôlé. Il portera le nom de *Rivista Italiana*, qui exprime sa tendance.

Suite de la lettre de mon père du 29 mars 1846.

6 avril 1846.

Maxime a été décidément renvoyé de Florence par la police. Il a eu des démonstrations flatteuses.

Un grand dîner de tout ce qu'il y a de plus comme il faut dans la société, donné par souscription, et comme on craignait qu'à son passage à Pise il y eût une démonstration d'étudiants, on lui a prescrit la route par Pontedera à Livourne. Malgré cela, au moment où il changeait de chevaux à Pontedera, où sa femme, Rina et les Arconati étaient venus le rencontrer, une députation de 30 étudiants est venue le haranguer et, après les compliments de coutume en pareilles rencontres, on s'est séparé sans bruit, l'un prenant la route de Livourne, les autres celle de Pise et toutes les précautions de la police ont été mises en défaut. La nuit qui avait précédé son passage, la gendarmerie avait dormi toute habillée et les ministres ont dit à Carrega, pour motiver l'empêchement qu'ils mettaient à la venue de Maxime à Pise, que la

garnison de cette ville était trop faible. Il faut pouffer de rire malgré soi en vérité. Il sera à Gênes en ce moment.

Adieu, mon cher fils. Ta mère va mieux.

N. 44.

Turin, 14 juin 1846.

Maxime va bien. Il t'embrasse cordialement. On a tant dit qu'on le renvoyait, que je l'ai engagé à rester jusqu'à ce que cette bêtise, qui a fait sourire bien des sots, ait fini de produire cette sensation. Le Comte de L. dans le nombre des anti-maximistes et a fait toutes les insistances possibles pour le faire renvoyer. Heureusement le Roi a de l'esprit et de la raison pour tous ces messieurs, et il n'y a rien à craindre.

Manuelin Villamarina s'est très-bien conduit, c'est une justice que j'aime à lui rendre.

Adieu, mon cher fils.

N. 45. — *A Bruxelles.*

Turin, 7 mai 1846.

Le lendemain du jour où ta lettre m'est arrivée, le Comte de la Marguerite fit prier ton père de passer chez lui pour une communication qui te regardait. Il y fut et on lui fit la même proposition que tu avais reçue (1). Ton père lui représenta mes répugnances pour cette destination, vu la distance, le climat et nos vues, ou plutôt nos désirs d'établissement que ce projet reculait beaucoup. Mais il ne les prit

(1) On voulait me nommer premier sécrétaire à St. Petersbourg avec probabilité d'être chargé d'affaires, ce qui eut lieu en effet.

pas en grande considération et insista tellement que ton père n'osa pas trop le contrarier, d'autant qu'il témoignait beaucoup d'intérêt pour ton avancement et qu'il pourrait y avoir là un bon côté pour la carrière.

Nous avons donc cédé à ces considérations, en le remerciant, car j'ai été pour mon compte aussi faire ma visite mardi.

Je lui ai dit les motifs qui me faisaient redouter cette destination, et en dernière analyse je me suis bornée à demander qu'il n'y aurait pas de choléra et qu'on ne t'oublierait pas dans cette résidence. Ce que l'on m'a promis. Voilà donc comment l'affaire a tourné.

Il me paraît que c'est d'après ton désir au fond, et j'espère que ce sera avec ton avantage.

N. 46. — *A la Haye.*

Turin, 14 juillet 1846.

Puisque le Comte Arrivabene veut bien se charger de mes commissions, j'en profiterai pour t'écrire un peu plus librement qu'on ne le fait par la poste.

Je voulais te mettre un peu au courant de la disposition des esprits ici, et de ce que j'ai pu remarquer à mon arrivée. Le Roi persiste bravement dans la voie dans laquelle il est entré, quoique dans ce moment la côterie Autrichienne, ultra ou jésuite, comme on voudra l'appeler, fasse tous ses efforts pour le circonvenir, l'effrayer, le dissuader. Mais il résiste encore et c'est beaucoup. Ces personnes ont fini par se rendre suspectes et le reproche *vous êtes autrichien* épouvante autant que celui de libéral naguère. Tout le monde s'en défend, comme d'une calomnie infâme, ou qui plus est, comme très-compromettant. D'ailleurs le parti est peu nombreux et n'a rien derrière lui.

Le Roi paraît avoir compris que, s'il veut la popularité, il faut qu'il se maintienne dans la voie où il marche. On lui a prouvé, à lui et à ceux qui l'entourent, que, s'il parle le langage d'une légitime indépendance, il aura un immense écho dans la nation, mais s'il lui plaisait de revenir sur ses pas, il reviendrait seul et se trouverait dans une très-fausse position.

Les personnes sensées, qui figurent maintenant dans le parti progressiste, me semblent avoir des vues très-modérées. Il n'est question d'aucune hostilité contre l'Autriche, ni même de provocation. Elles sentent l'absurdité de tels projets. Mais elles prêchent de faire légalement acte d'indépendance, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. C'est une idée qui a filtré dans la nation; il faut la maintenir vive. Du reste se préparer par une bonne administration intérieure, par des rapports honorables à l'étranger qui inspirent confiance en nous, et puis attendre les éventualités et laisser au temps d'achever son œuvre, voilà le programme. — Il peut se faire qu'il y ait des gens qui ne s'en contentent pas. Mais c'est un parti très-limité qui n'inspire ni crainte, ni confiance.

Le Comte de la Marguerite est battu en brèche, de façon que la défense devient très-laborieuse. Il est ici ce qu'est Lambruschini à Rome. J'ignore pourquoi, mais c'est le bouc émissaire.

Il a été question de placer d'A. où Veuzel Breme à sa place. Je ne voudrais pas garantir l'abandon complet de cette idée absurde. On m'a dit aussi qu'on avait trouvé pis que cela, sans me dire le nom.

Il y a des personnes qui croient que mon frère vise à la place et lui reprochent de ne point faire ce qu'il faut pour y arriver. Il me semble que c'est la preuve qu'il ne veut pas la fin puisqu'il ne veut pas les moyens. Je crois même qu'il la refuserait, si elle lui était offerte, mais il n'aura pas cet embarras.

César de Saluces a donné le jour à une chanson italienne qui anime i *figli belligeri d'Italia* à défendre la patrie, si elle était attaquée. Cette chanson est très-bien; mais pour sauver *la capra e i cavoli*, elle porte la date de 1602 lorsque les Espagnols guerroyaient en Italie. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Disons un mot de la Romagne. L'élection de Ferretti n'a été reçue à Rome sans aucune espèce d'acclamation. On voulait Gizzi. Les lettres de cette ville font espérer une amnistie quelconque. Plus elle s'étendra, mieux on s'en trouvera. On a vu de mauvais œil Lambruschini prendre part aux affaires.

On attend.

Si Mgr. Ferrieri retournait à Rome, il trouverait probablement bien de changements; même les femmes parlent politique. Maxime n'en revient pas.

En Romagne tu sais par les journaux les adresses qui se signent. On essaie des conseils de Maxime. On se renferme dans la légalité et on attend. On persistera, on insistera. Mais si dans 18 mois il n'arrive aucune amélioration, je ne sais quel cataclysme s'ensuivra, car l'exaspération est au comble et elle pourrait s'étendre au midi et à côté; et si on parle d'occupation étrangère ils disent: soit. Encore mieux l'Autriche, ou le diable, que ce qu'ils ont maintenant. Je fais des vœux pour que le Pape soit bien conseillé, qu'il ouvre les yeux, mette la main aux réformes urgentes et donne au moins des garanties de bonne volonté.

Le livre de Maxime circule dans les provinces. Il est entre les mains des curés. Ce que je remarque c'est qu'il entre dans tout ce qui s'écrit actuellement dans les pays étrangers sans être cité. Mais ces idées sont dans la tête de tout le monde.

Maxime vient de nous quitter allant à Gênes y prendre des bains de mer.

J'oubliais un fait qui vient de se passer, il y a 15 jours, dans une ville de la *riviera*, j'ai oublié laquelle. On célébrait St. Pierre. Il y a toujours feu d'artifice le soir. Cette année pour bouquet on imagina de monter le chiffre S. M. C. A. Simultanément une salve d'acclamations à tout rompre se fit entendre. Voilà Paolucci, le gouverneur, fort intrigué. Il envoie arrêter du monde et fait son rapport. Ici on lui demande s'il est fou, et le voilà venu pour présenter sa justification et se disculper d'être autrichien. Le grand mot cabalistique.

Voici une lettre, mon cher fils, qui vaut dix dépèches: car je dis des choses positives.

Tu sais que nous avons un Duc de Monferrat.

N. 47. — *A la Haye.*

Turin, 24 juillet 1846.

Mon frère m'a dit que le Roi était dans un état de santé bien peu rassurant. Il l'a trouvé dans une robe de chambre qui est un matelas, et qui creusait pourtant aux côtés, par 26 dégrés de chaleur, ayant l'air d'avoir froid, le dos voûté, les genoux pliés. Il faisait peine à voir, et il garde un régime détestable. Il finira par tomber en marasme.

Comme tu m'as demandé des nouvelles de Rome, je joins ici l'extrait d'une lettre que je n'ai pas reçue, mais qui n'en est pas moins authentique.

Nous avons bien des actions de grâce à rendre à la Providence de nous avoir épargnés dans cette terrible catastrophe du chemin de fer du Nord (1). Tu vois, il y avait une main

(1) Ma mère était venue me trouver en mai et juin à Bruxelles et la Haye. J'allais la chercher à Bâle et l'accompagnai plus tard à Paris en juillet.

Je retournai alors à Bruxelles à temps pour éviter un terrible accident de chemin de fer près d'Arras, qui couta la vie à une trentaine de personnes.

qui me repoussait hors de Bruxelles et de Paris malgré les instances qu'on me faisait, et moi-même je pensais aussi que trois jours de plus auraient arrangé mes affaires. Mais il y avait une force inconnue qui me conduisait. Un petit retard de mon côté aurait pu t'amener sur cette fatale route le jour du désastre. Que Dieu soit loué de nous avoir épargné, et j'étais heureuse d'avoir eu ta lettre lòrsque ces mauvaises nouvelles sont arrivées.

Qu'est-ce que nous ferons pour reconnaître cette protection de Dieu? De nouvelles offenses pour lasser sa patience? Dieu veuille que non.

Tu auras su le mystère de l'arrivée du Grand Manuel. En voilà un qui se ravise un peu tard! (1)

Extrait d'une lettre de Rome citée dans la lettre précédente.

« Il libro di Massimo girava molto a Roma al tempo del conclave. Quando il popolo acclamò credendo creato Gizzi, Macchi disse:

» Che? Credevano si desse loro il Papa d'Azeglio.

» Lambruschini confessò che c'era molta verità nel libro. Micara disse: bravo, è tutto vero.

» La gente poi a Roma diceva che Massimo era la quinta potenza che entrava nella nomina del papa.

» Lettera da Roma il 18 luglio, dice: « Circa le 8 della sera fu affisso il proclama dell'amnistia per la città ed una mez-z'ora dopo s'era radunato un migliaio di persone a Monte Cavallo gridando: viva Pio IX e chiedendo la benedizione.

» Il S. Padre s'affacciò alla loggia e dopo aver soddisfatto alla richiesta del popolo, e averlo affettuosamente salutato, si ritirò. Mentre ciò accadeva, a Monte Cavallo le cantonate

(1) Le prince Emmanuel de La Cisterna venu à Bruxelles pour arranger son mariage avec Mlle de Merode.

erano affollate di gente per leggere il proclama, e siccome s'era fatto notte, tutti stavano a leggere coi cerini, e da tutte le parti gridavano: viva Pio IX.

» Al Caffè Nuovo una persona salì sopra un banco a leggere il proclama. Il salone era tutto pieno e ad ogni periodo si gridava Evviva. Insomma grida e urli da tutte le parti, sembrava che tutti fossero impazziti.

» S'incominciarono a formare gruppi con torcie a vento e tutti si dirigevano a Monte Cavallo; ad un'ora di notte si volle nuovamente vedere il Papa, il quale, piangendo d'allegrezza, benediva e salutava. Finalmente a tre ore di notte aumentò talmente la folla che sulla piazza vi saranno state senza caricatura trenta mila persone. Il gruppo dei cavalli e della guglia era pieno di gente. Fu nuovamente gridato perchè il Papa si facesse vedere sulla loggia e desse la benedizione, ciò che compitamente fece, piangendo dirottamente; quindi si cominciò a sgombrare la piazza e dopo aver diversi attruppamenti girato colle torcie gridando per le strade principali, all'una dopo mezzanotte, tutti si dissiparono, senza che sia accaduto il menomo inconveniente o disordine.

» Oggi pare giorno di festa. Non si parla che di quanto accadde ieri sera e di ciò che faranno questa sera. L'illuminazione sarà generale e spontanea. S'aspetta domani che il Papa esca per staccar i cavalli. Insomma sembra un cambiamento di governo. Sembra positivo si farà un segretario di Stato solo e sarà l'Emin. Gizzi. S'aspetta la nomina da un momento all'altro, e sarà molto gradita.

» I parrucconi gridano *anatema!* ma poco importa, poichè il Papa pare deciso a togliere gli abusi. Insomma si spera molto.

» Una persona che ha parlato con Lady Russell, la quale si trovava nel salone di Metternich la sera che arrivò la nuova delle *glorieuses* di Torino dice che era fuori di sè, arrabbiato, e tutti i momenti usciva e rientrava ».

N. 48. — *A Bruxelles.*

Du Roccolo, 5 septembre 1846.

Tu m'avais dit si j'avais quelques nouvelles des Romagnes de t'en faire part. J'ai entendu lire un rapport sur une affaire arrivé à Cesena, assez malheureuse pour le Gouvernement.

Le Pape actuel n'a pu encore faire pénétrer ses idées partout et les employés se ressentent encore de l'ancienne direction. A Cesena il y avait bon nombre de brigands et mauvais sujets qui se permettaient impunément toute sorte de violences et scandales.

On soupçonnait les Autorités d'être un peu de connivence. Les gens tranquilles résolurent de s'entendre et de se réunir pour se défendre. Ils s'assemblaient à cet effet sur la place publique. L'Autorité en prit ombrage et, faisant traverser cette place par un convoi de poudre, escorté de troupes suisses, l'officier commandant fit tirer par ses soldats sur ces habitants paisibles sans provocation aucune: ce qui a produit la plus triste impression.

Voici une autre historiette plus gaie.

Avant que les cardinaux entrassent en conclave, Lambruschini alla voir Miccara, malade, pour le sonder et voir à qui il donnerait sa voix. Après quelques phrases détournées sur l'incertitude de l'évènement, Miccara répondit: *Se lo Spirito Santo c'entra, sarà Mastai; ma se il diavolo ci mette la coda sarete voi od io.*

Je suis bien aise que Miccara ne soit point mort, comme on l'avait dit.

Lambruschini est retiré à Gênes, ainsi que Pallavicini accusé d'avoir soustrait aux yeux de S. S. des pétitions qu'il avait ordre de produire.

Maxime a été renvoyé de Lucques où il s'était cru autorisé d'aller, parceque ce Gouvernement ne voulait pas se

brouiller avec la Toscane et parceque Max n'avait pas les mèmes opinions que S. A.

On n'avait pas éxigé jusqu'ici qu'on dût adopter toutes les opinions des gouvernements des pays que l'on visitait.

N. 49. — *A Bruxelles.*

Du Roccolo 27 septembre 1844.

Je suis bien aise que l'avocat Bertinatti ait enfin en son pouvoir le livre de ton oncle Prospero, de qui nous avons une lettre ces jours-ci. Il paraît que l'attitude de S. S. met sa conscience un peu plus à l'aise sur le livre de Maxime, que le Pape connaissait avant son exaltation et il paraît en avoir fait son profit; que le bon Dieu lui soit en aide dans son entreprise.

C'est un homme providentiel: sans son intervention on ne savait ce que tout cela allait devenir.

Je voudrais bien savoir ce qu'en dit Mgr. Ferrieri (1) qui ne voyait que le mal et l'impossibilité du remède. Il n'a pourtant fallu qu'un homme d'esprit et de résolution qui montrât un peu de bonne volonté pour changer les dispositions de tous ces cœurs ulcérés. Le comte de la Marguerite est de retour. Voici ce que l'on me mande à son sujet, et que je ne garantis nullement.

Le Roi dit qu'il n'a jamais pensé à l'envoyer là bas, qu'il y a été *motu proprio* et on ajoute que c'était pour donner des conseils de prudence au St. Père, et l'engager à n'accorder que ce que l'on accordait chez nous et à Naples; que le Pape ne l'avait entretenu que cinq minutes, et renvoyé à Gizzi. Je ne sais à qui celui-ci l'aura renvoyé: *Mais je le suppose.*

Je suis bien aise que tu aies pu aller et revenir de Paris sans malencontre et que le chemin soit plus comfortablement

(1) Actuellement Cardinal et encore vivant (1883).

organisé qu'à mon passage (1). Tout cela est peu de chose auprès de cette ennuyeuse Russie qu'il faut avaler.

Le choléra qui ravage la Perse s'ajoute encore aux autres inconvénients. Ce sont les Russes qui l'ont déjà importé en Europe. Peut-on attendre quelque chose de bon de ces pays là. Cet éloignement m'attriste, c'est vraiment le bout du monde. J'en suis tout-à-fait désorientée. Autre fois ce pays ne me paraissait qu'éloigné. Depuis qu'on s'en est tant occupé, on s'est habitué à le voir sous un si triste jour, qu'il en est devenu tout-à-fait néfaste. Et il me semble aussi que je serai très-gênée pour écrire, de crainte de mauvaise interprétation. Enfin je te prie de m'écrire toi toutes et quantes fois tu le pourras sur ta route pour que j'aie l'âme en repos. Mais je trouve cette Russie un triste épisode dans ma vie, dont je me serais bien passé.

A la garde de Dieu.

N. 50. — *A Bruxelles.*

Turin, 21 octobre 1846.

En revenant du Roccolo, nous avons été nous promener sous les portiques. Une grande partie de la ville est illuminée à gaz, à la grande jubilation de ton père. On ne risque plus de s'entrechoquer.

J'ai été hier faire une visite à la Princesse de la Cisterne, qu'on trouve belle ici quand elle est parée. Elle est polie; mais il me semble que ce n'est pas une personne qui se familiarise. Elle a été frappée de la beauté de son hôtel, et vraiment depuis qu'il est restauré, il est bien beau et cependant le grand appartement n'est point encore meublé. La princesse est ici pour sa présentation à la Cour.

(1) Ma tante Alfieri et son fils Charles étaient venus me voir à Bruxelles et je les avais accompagnés à Paris.

Il vient de paraître un livre de César Balbo sur l'Italie (quelque chose comme le discours sur l'histoire universelle de Bossuet) qui enlève tout le monde et place l'auteur dans une belle région littéraire. Je n'ai pas encore pu le lire parceque je le laisse lire à mon mari.

Il y a, dans l'*Antologia*, un article de ton père sur Paul III Farnese, qui a fait grand bruit à Gènes au congrès des Savants. On n'en avait qu'une copie que l'on s'arrachait et qui a fini par être en lambeaux. L'éditeur Predari dit que cet article, qu'il ne croyait pas que la censure passerait, lui avait valu bien des abonnés.

Le marquis Brignole a fait à Gènes au congrès des Savants, comme président, un discours d'ouverture, qui a duré une heure et demie, où il faisait l'éloge des jésuites et des corporations religieuses. Il pouvait avoir raison, mais le temps était mal choisi. Il s'est relevé par ses bons dîners. Pareto a été fort éloquent et fort libéral. Il y avait un grand enthousiasme, trop peut-être, pour inspirer la confiance nécessaire au maintien de cette institution qui, prudemment dirigée, serait fort utile.

Le Pape ne désire pas l'avoir dans ses Etats à cause de la mauvaise situation de ses finances et peut-être craint-il l'espèce de fermentation qui en dérive, pour un pays où les têtes bouillonnent sans cela.

On a parlé ici de conspirations contre le Pape, de cardinaux arrêtés, de St. Fédistes ameutés et dispersés par les Transtéverins. Mais je ne sais s'il y a quelque chose de vrai. Les fanatiques déclament à tort et à travers. A Gênes le cardinal Tadini a fait arrêter un prêtre qui prêchait et parlait fort inconvenablement.

Maxime avait demandé l'autorisation d'aller à Rome. S. S. a répondu qu'il n'y avait pas de difficulté pour son compte. Mais que, par respect pour la mémoire de son prédécesseur, il l'engageait à renvoyer son arrivée à plus tard.

N. 51. — *A Bruxelles.*

Turin, 3 novembre 1846.

Les mariés La Cisterna ont passé ici une vingtaine de jours et sont retournés à Rome, sans bien savoir ce qu'ils feront plus tard. Il y a avec eux un frère Mérode.

Nous avons ri de la manière dont tu tranchais la question sur cette Dame. Nous y mettions nous autres beaucoup de prudence, nous suspendions notre jugement jusqu'à plus ample connaissance, que nous n'aurions peut-être occasion de faire. Surtout nous nous gardions bien de faire des observations, crainte de redites et commérages. Nous disions tout bas, est-ce ceci, est-ce cela? Enfin nous verrons. Et voilà que tu nous dis ton sentiment et fort vertement, sans réticences.

Je crois que c'est une personne avec laquelle on sera toujours en étiquette, et la conversation n'est pas facile, car on tombe toujours sur ce qu'elle n'aime pas. Au reste c'est un petit malheur pour nous.

Elle a été très-frappée de la beauté de son palais et vraiment il n'y a rien à Bruxelles dans ce genre là, ni peut-être à Paris. Mais je ne sais si cette admiration l'amusera longtemps. La Cisterna a paru regarder beaucoup mon salon et l'approuver. Il venait précisement d'être bien frotté du haut en bas.

Le Roi, la Reine et le Duc de Gènes partent pour Gènes en ce moment.

Il y a eu à la Cour une altercation d'une dame avec Vial qui a fait grand bruit, littéralement, car on prétendait qu'il y avait eu imposition des mains. Je ne le crois pas. Mais enfin ils se sont dit ce qu'on ne se dit pas. Le mari avait demandé réparation. Enfin l'autorité suprême s'en est mêlée et tout a été assoupi.

Il me semblait pouvoir me plaindre de Bertinati à qui j'avais envoyé une tabatière et un livre et qui ne m'avait ja-

mais écrit. Il paraîtrait, d'après ce que tu me dis, que ce serait le trop plein du cœur qui l'empêcherait de parler. Je le veux bien. Heureusement que maintenant cela est sans conséquence pour lui et pour moi. Nous avons bien fait de ne pas nous rencontrer quelques lustres plutôt. *Se volete darvi in braccio alle vostre malnate passioni*, me disait Massimo à propos de Grossi, ce qui scandalisait fort Luisa sa femme. Et je répondais: Merci, cela n'est pas nécessaire.

N. 52. — *A Bruxelles.*

Turin, 13 novembre 1846.

Voici maintenant des nouvelles d'Italie. Ces jours-ci on était en grand émoi pour le Congrès des Savants, qui ayant délibéré de se réunir l'an prochain à Venise, l'avait, dit-on, été refusé par le Gouvernement Autrichien. On en concluait que tous les Etats Italiens adhérents plus ou moins à l'Autriche, en feraient autant, ce qui amènerait forcément la destruction de cette institution. Mais il paraît que ces bruits ne venaient que de lettres particulières et qu'il n'y a encore aucune décision officielle. Le Légat et le Sénateur de Bologne ont écrit au St. Père pour lui demander l'autorisation de réunir le Congrès dans leur ville, en 48 je pense, et le Pape avait refusé à cause de la pénurie de son trésor. Mais ces autorités Bolonaises avaient demandé que la ville fît ellemème les frais nécessaires et ayant réuni pour cela 50 mille écus, le Pape a consenti.

De plus cette légation était infestée de bandits qui commettaient impunément toute espèce de désordres que les troupes ne pouvaient réprimer. Les autorités ont demandé l'autorisation d'armer une garde urbaine pour venir en aide à l'insuffisance de la force armée actuelle. Le pape avait refusé; mais les autorités insistaient avec l'espoir d'obtenir. Ce sera

une bonne manifestation de progrès si on peut voir les citoyens pourvus d'armes, sans craindre qu'on en fasse usage contre le Gouvernement. Ce sera honorable pour lui et pour les sujets.

— Maxime qui va s'embarquer pour Rome était furieux du livre de son frère Prospero. Je crois qu'il va fournir quelques pages à Vincent Gioberti dans le *Gesuita moderno*. On voulait y répondre ici en réimprimant l'écrit et la réponse ensemble. Ce qui m'en faisait retarder l'envoi. Mais cette entreprise n'aura peut-être pas de suite.

On a envoyé à Balbo (1) un sonnet d'injures où on l'appelait l'*ostinato Fabio*. Il a répondu sans donner cours à sa réponse et m'a envoyé le tout sur un papier fort sale et tout griffonné. Je me suis permis d'ajouter en tête de la réponse, croyant que personne ne verrait ce chiffon: *Fabio ai 300 Fabiocchi.*

Cela a fort réjoui l'auteur et ses adhérents.

N. 53. — *A Bruxelles.*

Turin, 13 décembre 1846.

Je ne sais si tu es plus avancé sur ta destination que la dernière fois que tu m'écrivis. Pour nous rien n'a percé et il y a assez d'apparence que ton hiver ne sera pas dérangé.

J'ai entendu dire qu'on avait dû envoyer Sclopis à Rome, mais que la côterie gênoise l'avait emporté. On aurait fort approuvé Sclopis. C'était retourner aux anciennes traditions que d'envoyer à ce poste des hommes spéciaux et celui-là avait l'aptitude nécessaire. Quant à Pareto, comme il n'a jamais fait parler de lui, on ne peut pas en présager grande chose.

(1) César Balbo était cousin-germain de mon père, sa mère étant une Tapparelli.

Seulement les Gênois ne sont pas bien vus à Rome dans ce moment et la transition de Constantinople à Rome paraît assez brusque.

Nous avons les plaisirs d'Avent. La Duchesse de Clerm Tonnere a les dimanches; Lady Abercromby qui a exporté une jolie sœur, les lundis; Mme Mortier, qu'on appelle *chère madame*, les mardis. Les jeudis sont du Gouverneur et les vendredis en Prusse. Tout cela ne me regarde aucunement.

Je t'ai envoyé le livre de César Balbo et la *IIe aux Romains* de Massimo. Celle-ci aura plu davantage à Mgr. Saint Marsan, à moins qu'il ne soit plus difficile que le Pape qui s'en est montré satisfait.

Du reste tout est fort calme ici. La politique est fort assoupie. Il a paru un libelle contre tout le monde, mais surtout contre Maxime. C'était de l'ultra libéral. Je ne l'ai pas vu. On m'a dit que c'était mauvais de tous points.

Massimo est toujours à Gênes, parlant d'aller à Rome plus tard. Gênes a conservé beaucoup d'entrain de ses fêtes des savants. Le Roi y fait beaucoup plus de frais que pour nous.

Au mois de septembre Paolucci s'en alla à Cesena et à Rimini visiter des parents. Il logea dans une auberge de ces villes et à peine y était-il installé, que des personnes vinrent s'informer si c'était le général Paolucci au service d'Autriche. Il répondit que non; qu'il était au service du Roi de Sardaigne et se tint coi. Quelque temps après voilà la rue qui se remplit de monde et des cris de vive le Roi de Sardaigne, vive le général Paolucci, dont celui-ci fut fort étonné, car il se sentait fort innocent. Il passa dans une autre ville et logea chez un parent. Mais cela ne le sauva pas de l'ovation: on y joignit même la musique: et voilà.

N. 54. — *A Bruxelles.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 30 janvier 1847.

Ç'a été un bien agréable cadeau de nouvel an que celui que tes chefs, à commencer par le chef Suprême, ont bien voulu nous faire à tous, relevé par le plaisir de la surprise et celui d'en recevoir de toi la première nouvelle (1). Je t'en félicite, comme je m'en félicite surtout pour l'expression qu'il contient de la satisfaction de ta conduite et de tes services, quelle que soit son association à l'idée de leur indulgence et d'un encouragement bienveillant à moi suggéré par le sentiment paternel qui les anime.

Le comte Solaro, qui dans ses rapports avec moi n'est astreint à aucune discrétion de subordonné, a bien voulu renchérir sur la dose de satisfaction dont cette nouvelle m'avait pénétré, en ajoutant qu'il n'était plus question de t'envoyer en Russie et que s'il n'arrivait pas quelque nouvelle modification dans tes destinées diplomatiques, il était probable qu'on te ferait passer le détroit.

Tu aurais ainsi eu le mérite de l'obéissance qui te faisait affronter les glaces de la Neva et trois ou quatre années d'exil sur les frontières de la Sibérie, sans en avoir éprouvé les inconvénients.

Tant mieux: je t'en félicite et en remercie ton heureuse étoile.

S. M. et son ministre m'ont, en cette occasion, renouvelé l'expression de leur satisfaction à ton égard. Tu pourrais un jour rendre des services encore plus importants à l'Etat dans le poste où ils ne doutaient pas que tu parviendrais.

Ainsi donc courage, travail, diligence, esprit de conduite, ordre, mesure, et *sic itur ad astra. Ed io starò lontano col cannocchiale in mano le imprese ad ammirar.* Occupe-

(1) Ma nomination de conseiller de légation.

toi beaucoup, autant que les occasions s'en présentent, de la langue anglaise, où tu es déjà fort à ton aise, à ce que j'entends dire, car c'est un élément très-essentiel et dont la possession franche et complète ajoute beaucoup aux chances en faveur pour parvenir au poste de Londres. Je vois déjà dans la pensée Solarienne que c'est là le but vers lequel on te braque et j'espère que tu l'atteindras. Tu devrais lire l'histoire si intéressante de ce pays, prendre connaissance de ses institutions, de son organisation intérieure, de sa grande machine administrative et commerciale, qui en font le plus riche de tous les Etats du monde. Il faudrait lire aussi quelques-uns des livres, même des romans qui révèlent l'esprit de cette société, ses manières, ses habitudes, ses préjugés, ses ridicules, afin de t'y présenter avec l'assurance convenable et y abréger ton apprentissage, condition inévitable et fort désagréable de tous les pays. C'est un bel avenir que tu as devant les yeux. Il est fait pour flatter une noble ambition, celle de servir utilement son pays, de lui consacrer ses travaux, son intelligence, son dévouement; de faire une carrière distinguée, honorable, brillante. Mais il faut pour cela du travail, de l'étude. Elle ne se fait pas d'elle-même, ou alors elle reste vulgaire, indigne de ton nom, de ta naissance, des qualités dont tu est doué.

Sors donc de l'ornière commune, élève-toi à la hauteur où tu peux atteindre. Ne crois pas avoir fait quelque chose tant qu'il te restera quelque chose à faire. Il faut être le premier, ou ce n'est pas la peine de se lancer. Penses y bien (1).

---

(1) J'ai placé ici cette lettre qui prouve que si plus tard mon oncle me nomma ministre à Londres, l'idée datait de l'administration du comte Solar de la Marguerite.

N. 55. — *A Bruxelles.*

Turin, 7 février 1847.

La lettre de ton père que tu auras reçue cette semaine, mon cher fils, t'aura appris que nous étions au fait des innovations survenues (1). Nous en avons été fort satisfaits et je suis fort aise de te voir content de ta destinée.

Il est très-vrai que j'ai moi aussi souvent remarqué que tu étais sous l'influence d'une bienveillante étoile (2) et j'ai un peu pris l'habitude d'y compter par le désir que j'éprouve que la chose soit ainsi et continue ainsi dans l'avenir; cependant je me dis tout ce qu'il faut pour me mettre en garde contre l'illusion et le trop de confiance; car j'ai souvent remarqué que les gens à qui tout semblait réussir dans la jeunesse, avaient ensuite payé chèrement leurs succès.

(1) Ma nomination au grade de Conseiller de légation à Londres.

(2) Ma mère écrit dans une de ses lettres qu'elle est portée à me croire fils de la *gallina bianca*, poule fortunée qui préside aux destinées des heureux du siècle d'après l'expression populaire piémontaise. A cette époque de mon existence l'astre dont parle ma mère était à l'ascendant et continua encore quelque temps à monter. J'avais manqué un mariage qui aurait pu mal tourner. On me nomma conseiller un an plutôt que le règlement, sans compter que comme second et premier sécrétaire j'avais constamment rempli des intérims de chargé d'affaires à la Haye et Bruxelles. Mon plus vif désir était d'aller à Londres, où le ministre d'alors préférait ne pas m'avoir. Il mourut subitement et le Comte la Marguerite me nomma immédiatement conseiller à Londres. Je désirais visiter la Russie et, tout en me maintenant à Londres, on m'envoya faire un intérim à Petersbourg. Je craignais qu'on ne m'y installât définitivement et notre guerre de Lombardie, en exaspérant le Czar, le décida à m'envoyer mes passeports au printemps et je partis pour mon nouveau poste à Londres. A cette époque le changement subit de l'absolu au parlementaire, décida le rappel de plusieurs de nos chefs de mission. Adrien de Revel qui paraissait devoir rester longtemps ministre à Londres donna ses démissions et mon oncle Massimo devint inopinément chef du Cabinet et Ministre des affaires étrangères; ce qui facilita mon avancement au poste de Londres après un intérim de quelques mois.

Je ne veux point, par de mauvais présages, annoncer des revers qui me seraient aussi fâcheux qu'à toi, mais te prémunir contre une confiance trop téméraire et t'engager à jouir sans abuser lorsque tes désirs se réalisent, tes projets trouvent une exécution imprévue, inespérée.

Jusqu'ici les événements se sont succédés sans qu'on puisse t'accuser de les avoir violentés, ni provoqués le moins du monde. Ainsi tout va bien. Seulement trop de sécurité pourrait t'induire à tenter Dieu où la fortune et c'est à quoi il ne faut pas s'exposer.

N. 56. — *A la Haye.*

Turin, 28 février 1847.

Notre brillant carnaval a fini en laissant toute notre jeunesse éreintée. Il n'y a pas moins des soirées tous les jours de la semaine et comédie de société le samedi. Benevel prête pour cela sa galerie de l'Exposition. Les actrices sont Mesdames de Redern, de Moncrivel et Bacon. Je ne sais pas les noms des acteurs.

Dimanche gras on parlait d'une démonstration pour l'arrivée du Roi dans la grande loge; ce qui faisait trembler beaucoup de monde. On lui conseillait d'aller bravement passer les jours gras à Pollenzo. Il n'a pas obtempéré heureusement, car si d'avoir peur est déjà un énorme inconvénient, de le laisser voir est tout ce qu'il y a de plus impolitique. Il est venu, on l'a applaudi trois fois, on l'a remercié autant et tout a été fini. On appelle cela le jour de la révolution. Elle est fort bénigne la révolution de Turin.

Lundi gras nous avons donné à dîner. Il y avait ici les frères Ciani de Lucques de la connaissance de ton père. Ce sont des notables du Ticino avec qui on fraternise en ce moment pour le chemin de fer. Ils s'occupent aussi magnifi-

quement des institutions de bienfaisance que leurs neveux M. et Mme Plezza de Mortara, de gros propriétaires de la Lumelline; le monsieur est chef du comice agraire de cette province.

Cette affaire de l'Association Agraire prend d'assez grandes dimensions, est fort populaire, et produit une fusion, une cordialité vraiment remarquable. Mme Plezza est une aimable personne, tout-à-fait distinguée, qui a fort plu ici. Nous avions également Valerio, dit Caio Gracco.

Ce soir je me lance à l'appartement à la Cour. Il y a bien longtemps que pareille chose ne m'est arrivée. Aussi a-t-il fallu me faire un costume. C'est à cause de toi que j'ai pris cette détermination. Cela m'a paru une démonstration pas trop révolutionnaire. Ta destination commence à percer. Je ne conviens encore de rien. Mais cèla devient de plus en plus difficile.

J'ai copié pour toi une lettre de Maxime à César Balbo sur sa visite au St. Père. C'est vraiment une puissance en ce moment que Maxime. C'est assez curieux en comparant les opinions passées et les actuelles. Enfin il est toujours bien de revenir dans le vrai, si on a été dans l'erreur.

Prospero a écrit à Balbo une lettre qui est d'un bien brave homme et d'un bien bon caractère et bien écrite. Aussi je le plains, lui qui tient à sa cause par devoir, et par conviction, de la voir attaquée par ceux-même qui lui tiennent de plus près. Au reste, personnellement, j'ai toutes les sympathies pour lui.

Je vais te raconter ce qui s'est passé à Milan au carnaval. Le vice-Roi a voulu donner un bal. Ses fils voulaient l'en dissuader, vu la disposition des esprits. Mais ils ne réussirent pas. Il donna son bal, auquel six dames seulement des invitées se rendirent. La vice-Reine en pleurait de rage et c'était tout simple. Aussi elle fit tant qu'on partit pour Venise, quoiqu'on ne dût pas y aller cette année.

La Garnison avait eu ordre de se trouver au bal du Casino. On eut vent d'une mauvaise réception et on donna contre ordre. Giorgieri, accusé d'avoir donné l'éveil, eut l'imprudence d'y aller et il y fut très-maltraité et en sortit tout-à-fait *mal concio.*

Ceci nous paraît une exagération de nationalité. Ici on n'a donné aucun permis à nos officiers pour le Carnevalon, et on a bien fait. Les esprits sont exaspérés et il faut éviter les difficultés et les collusions.

Notre ministre d'Autriche (1) est un homme prudent, d'esprit et poli. On est en bons rapports de société avec lui. Il est plus populaire que M. de Mortier.

1r mars.

J'ai donc vu Leurs Majestés et le Roi m'a demandé de toi; si tu étais content. Il m'a dit que tu avais du talent et étais distingué. Ainsi voilà pour toi, et moi j'ai fort remercié. Je n'ai pas été contente du Roi que je vois rarement et que je trouve toujours vieilli plus que de raison. Cette fois je ne reconnaissais plus du tout sa voix, qui était jadis fort basse et un peu goguenarde. Maintenant il a une voix claire et tendre à laquelle je ne m'attendais pas du tout.

N. 57. — *A Bruxelles.*

Turin, 16 mars 1847.

On parle d'un grand festival qui aurait lieu le 24 mars et durerait plusieurs jours. Ce serait au jardin du Roi. Moyennant 5 francs on prend un billet d'entrée et si le billet porte un nombre pair, il gagnera un lot à la loterie. Les nombres

(1) Le comte de Buol.

impairs ne gagnent rien, mais donnent droit à une glace ou raffraîchissement quelconque, qu'on distribuera dans un café établi ad hoc. Ceux qui veulent simplement voir et ne rien prendre ne payeront que 2 francs. On élèvera trois tentes magasins; l'une contiendra les lots, une seconde des objets de toilette à vendre, la troisième des joujoux d'enfants: le tout au profit du bon pasteur. On nommera des dames patronesses pour présider à la vente et à la loterie. On compte aussi sur la musique et le feu d'artifice.

Hier nous avons reçu des nouvelles de Massimo, toujours à Rome et toujours très-content du St. Père. Les progrès dans les petites choses sont fort rapides dans ce pays. La liberté de dire et d'écrire fort étendue. Les journaux étrangers admis, même le *Constitutionnel* et le *National*. Trente six journaux romains. Le théâtre ouvert en Carême. Mais les réformes essentielles fort traversées. Campodonico s'est fâcheusement compromis. Micara disait au Pape que dans ce ministère il fallait tout changer et renouveler jusqu'aux écritoires.

Les suisses sont vu de mauvais œil par la population, et on craint toujours qu'il ne naisse des collisions fâcheuses. Il devait paraître un nouveau journal, *La Sentinelle du Capitole*. C'était un journal clandestin. Le gouverneur de Rome en parla avec Maxime comme d'une chose qui faisait de la peine à S. S., pouvait amener des embarras, donner lieu à des poursuites que l'autorité regretterait de devoir faire. Maxime se mit en campagne, découvrit l'auteur, sut le trouver et le persuader de se désister de l'entreprise, se fit remettre tous les articles, les porta au St. Père et je crois qu'il obtint de lui que la feuille serait autorisée. Hier des lettres de Florence parlaient de troubles survenus à Rome à l'occasion d'une tentative d'empoisonnement sur le Pape. Mais ces nouvelles méritent confirmation.

Ici tout est calme et le sera longtemps s'il ne surgit pas de nouveautés ailleurs qui nous forcent à y prendre part, ce qui serait fâcheux: car il n'y a rien de prêt. On jase, on écrit, mais on ne prend aucune mesure et si on se trouvait au pied du mur, on serait fort embarrassé de soutenir son dire. Le Roi est un peu malade. Il a un détestable régime qui l'affaiblit, le vieillit, lui donne des souffrances; et il est impossible que l'esprit conserve l'énergie nécessaire quand le corps est ainsi avili. Il se raccourcit l'existence à plaisir et après lui je crois que ce sera réellement le déluge. Cependant la nation se réveille, elle marche insensiblement vers un autre ordre de choses. On ne s'aperçoit pas de marcher, puis tout-à-coup on trouve que l'on a changé de place et si l'on marche si lentement, c'est qu'on doit remorquer la machine qui devrait diriger. Mais les uns et les autres ont toujours fait du chemin et se trouvent en pays nouveau, bien étonnés d'être si loin du point de départ.

Le Roi a été saigné hier soir, et la Duchesse de Savoie deux fois. Aujourd'hui je ne sais encore rien, car on cache ce qui se passe au château.

Il n'est question que de gens que l'on saigne en ville. Cependant la température se radoucit.

Il a paru dans le *Contemporaneo* un article de Gioberti sur Pie IX qu'on a réimprimé ici. Très-beau: tout le monde l'admire, d'autant plus qu'étant une expansion du cœur, l'*acrimonia* qu'on reproche souvent à l'auteur n'a pu s'y infiltrer sous aucun prétexte.

P. S. A la Cour on va bien, où l'on fait tout comme: Riberi s'est fort fâché avec Sa Majesté et l'a menacé de l'abandonner.

N. 58. — *A Bruxelles.*

Turin, 11 avril 1847.

L'époque de mon départ pour Londres restait en suspens parceque j'étais *in petto* destiné par le Comte la Marguerite à aller, en attendant Londres, faire un intérim à Petersbourg.

Ma mère ne savait donc guère s'expliquer ces retards sur ma destination positive à laquelle elle joignait une mienne visite à Turin. Elle revient donc souvent dans sa correspondance sur ce sujet peu intéressant pour le public.

Il paraît que le bruit s'était répandu à Turin, qu'on enverrait comme ministre à Londres le Comte de Salasco. Mais le choix tomba sur Adrien de Revel.

Je reprends la série des lettres de ma mère.

Il vient de paraître une lettre de Maxime sur le decret de la presse. Elle est parfaitement raisonnable, mais je ne sais si ce sera une recommandation auprès du parti progressiste. Je crains qu'il ne perde son influence et qu'on ne le regarde comme un transfuge. On montrait ces jours-ci une lettre de Rome qui rendait compte de son entrevue avec le Pape. C'était ou une grande bêtise, ou une grande malignité. En tous cas une sotte parodie.

N. 59. — *A la Haye.*

Turin, 23 avril 1847.

Le froid est revenu et avec lui les bals dont on ne se rassasie pas cette année. Mais maintenant toutes nos jeunes dames vont accoucher les unes à la suite des autres, ce qui les calmera.

Que dit Mgr. Nonce Ferrieri de ce qui se passe chez lui? Il avait l'air de désespérer de la chose publique. Un peu de bonne volonté a pourtant suffi pour changer, non encore le fond des choses, mais l'opinion hostile qui devenait un embarras très-pressant.

Le cardinal Gizzi avait donné ses démissions; mais le Pape n'a pas voulu les recevoir.

Le motif était que les employés étant encore ceux de l'ancien Gouvernement, ils ne se faisaient pas faute de trahir celui-ci, et présentaient à la signature des ordonnances que le ministre n'avait pas le temps de lire et qui disaient précisément le contraire de ce qu'il entendait. Les honnêtes gens!

---

20 juin 1847.

Le Comte de la Marguerite prit la détermination de m'envoyer à Petersbourg pendant l'absence du Comte de Collobiano, l'hiver de 1847-48. Avant de partir, on me permit une courte visite en famille à Turin pendant le mois de mai.

Je passai par Paris et Bruxelles pour y reprendre mon domestique et ma voiture. Je traversai Berlin en allant m'embarquer a Stettin au mois de juin.

J'ai quelqu'espoir que les lettres où je rendais compte à mes parents de mon séjour dans un pays moins frequenté par les excursionistes que ceux que j'avais habités précédemment puissent intéresser les lecteurs de ces lettres. Je compte sur beaucoup d'indulgence, et espère en tous cas n'avoir pas abusé jusqu'ici du privilége d'infliger ma prose et ma personne *al benigno lettore*.

Je reprends la série des lettres de ma mère, en intercalant les miennes au fur et à mesure.

N. 60. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 20 juin 1847.

Que c'est donc loin Petersbourg et qu'il faudra de temps pour que ma pauvre lettre te parvienne et encore plus pour que j'aie une réponse. Tout cela m'attriste et je ne me console qu'en pensant que tu y allais volontiers et n'y resteras pas trop longtemps. Je serai très-aise quand le moment arrivera qui nous rapprochera. En attendant j'espère que tu auras fait un heureux voyage et que nous saurons bientôt que tu

as franchi sans mésaventure le chemin du Nord contre lequel on est un peu en défiance.

Ton séjour ici a été si court qu'on ne pouvait en jouir, sans voir le bout de la joie. Maintenant quand reviendra-t-il? Dieu le sait comme aussi ce qui se passera d'ici là.

En effet les évènements ne firent pas faute. La constitution fut octroyée non seulement dans les états du Roi, mais dans d'autres monarchies. Le Roi Louis Philippe céda la place à la seconde République. Notre campagne contre l'Autriche eut lieu etc.

N. 61. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 18 juillet 1847.

Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Petersbourg qui me paraît de plus en plus loin. Je verrai encore si demain la poste ne m'apporte rien et alors j'enverrai au Ministère pour savoir si on a appris quelque chose, car mardi à 4 heures du matin nous partons pour aller respirer dans nos bois au Roccolo.

N. 62. — *A. St. Petersbourg.*

Roccolo Busca, 15 août 1847.

La joie était au logis. Nous recevions et fêtions *ton in folio* (1) que j'ai lu au Salon après le déjeûner à la grande satisfaction de l'auditoire peu nombreux à la vérité, mais fort bien disposé et prenant une vive part au contenu du *letterone*, (ce qui me fait penser à te dire que D. Baruffi s'embarquait dernièrement pour la Palestine).

Je suis charmée que tu aies pu avoir si tôt ta présentation, qu'il y ait eu un Peterhof privé pour toi, et que tout se soit si bien passé.

(1) Je ne comprends pas comment ma mère ne fait pas allusion à l'autre longue lettre du 3-7 juillet.

J'ai même pris part aux anxiétés de Mme Barboza, qui n'était pas du tout soutenue par le courage de son mari, comme cela aurait dû être. Dans ma jeunesse j'aurais passé par toutes ces transes. Maintenant j'ai acquis beaucoup de philosophie pour ces sortes d'occasions. Elle s'habituera aussi à les aborder avec plus de sang froid à mesure qu'elle se familiarisera avec la représentation.

Lisio me charge de te dire qu'il n'est nullement en peine de la manière dont tu arrangeras ta vie dans ce pays. Ni moi non plus, sauf la Neva et le climat.

Il est probable que à l'heure qui est les Collobian auront quitté Petersbourg.

Annexe à la lettre du 15 août 1847, n. 62.
A la Marquise d'Azeglio.

St. Petersbourg, 3 juillet 1847.

Ma chère mère.

Je viens vous adresser enfin ma première lettre russe, que je commence ce matin dans la joie de mon âme. Après tant de péripéties et de voyages, me voici enfin à peu-près casé dans cette grande capitale pour un espace plus ou moins long de ce provisoire qui préside à la première période de ma carrière. Le provisoire domine tellement la situation qu'au lieu d'être à Petersbourg, je suis provisoirement installé chez les Collobian, à la campagne, à une demi heure de la ville. Ils sont établis dans un charmant Archipel peuplé de villas et châlets, jardins anglais, et on nomme cet assemblage sur les bords de la Neva, les îles. C'est un amas de petites îles, sur lesquelles l'aristocratie de Petersbourg vient passer la plus belle partie de l'été. Le Comte Collobian a loué du Comte Strogonoff une délicieuse campagne derrière laquelle se déroule un grand parc, ouvert au public, grand

à peu-près comme le jardin du Roi. *La villa* des Collobian est très-vaste, et pour ma part j'ai une aile du bâtiment composée de quatre pièces. Je vous écris de ma table au salon près du balcon et me trouve dominer un des bras de la Neva. Sur le côté opposé se trouvent les villas du Grand Duc Michel et du Comte de Nesselrode. Près de ma table repose gracieusement maître Gibollino (1), qui ainsi que son maître aime à profiter d'un repos bien mérité après tant de fatigues. Il a du reste déjà su accaparer les bonnes grâces de toute la maison et on vient me le réclamer, quand par discrétion je cherche à l'interner.

La Comtesse surtout lui accorde une sympathie à en rendre son maître jaloux et l'a présenté à une foule de princesses et de dames très-huppées, telles que la Princesse Soltykoff, la Comtesse Strogonoff, et Lady Bloomfield, sans compter le menu fretin; et Gibollino conserve sa sérénité et même un air indépendant au milieu de la haute volée.

Après ce petit préambule je vais faire mon possible pour vous renseigner sur mon compte.

Il s'est passé tant de petits évènements et j'ai parcouru tant de pays pendant la quinzaine qui s'est écoulée, depuis que vous ai quitté, que je ne sais réellement par où commencer mon récit.

Commençant par la fin, je vous dirai que je suis arrivé à Petersbourg le 29 juin ainsi que j'avais prévu. Mon voyage fut des plus heureux et calculé avec tant de précision que je me sens prêt à m'en énorgueillir. J'aurais dû vous écrire de suite, mais depuis mon arrivée j'ai été tellement bousculé et tiraillé, que toujours en l'air, je n'ai jamais pu m'occuper d'une manière un peu posée. Hier seulement, après mille démarches, j'ai enfin pu obtenir mes effets et j'ai été tellement

(1) Un épagneul anglais qui me suivit pendant 15 ans et à qui j'ai érigé une tombe à mon château de Lagnasc.

heureux de retrouver ma propriété que j'ai passé toute une laborieuse nuit à remettre chaque chose à sa place. Mais du moment où tout est rangé, je me trouve au troisième ciel et c'est de cette position élevée que donnant libre cours à ma joie, je me mets à écrire la rédaction actuelle.

La première partie de mon voyage, celle entre Turin et Genève a été sans contredit la plus fatigante. Les voitures de nos courriers sont bien loin de la perfection comme ressorts et peu confortables. En outre le passage du Montcenis me procura, même en juin, des douleurs rhumatismales dont je me ressens, quoique légèrement, encore à présent.

A Chambéry je rencontrai quelques connaissances qui m'aidèrent à passer les six mortelles heures pendant lesquelles on est condamné à attendre le départ du courrier pour Genève. Entr'autres un jeune belge, qui, n'étant pas riche, était venu étudier le paysage sous Calame et qui faisait des études dans les environs. M. de Kuyff, cousin de cet élégant qui vient de dissiper sa fortune entre Paris et Bruxelles.

Après un voyage sans incidents nous atteignimes Genève et l'Hôtel de la Balance à 8 1[2 h. du matin. Le temps, variable d'abord, s'était remis. Je me mis de suite en campagne pour combiner mes mouvements ultérieurs. J'avais retenu ma place dans la malle poste française.

S'agissant d'une britzka à cinq chevaux, à deux places seulement, places par conséquent très-recherchées, j'avais dû me prémunir d'avance. Je vis le courrier français et obtins grâce pour mon chien Gibollino, que les règlements auraient exclu.

A une heure précise après midi nous partîmes. J'avais pour compagne une jeune veuve d'un teint très-méridional et qui paraissait dans l'affliction la plus profonde. Elle retournait à Paris y continuer je ne sais quel commerce de son défunt. Au début la conversation se soutint; mais je ne tardai pas à m'en fatiguer et la laissai à ses souvenirs passés. Nous

faisions les montées au trot, les descentes au galop, le Jura entr'autres, c'est vertigineux. Nous courûmes toute la nuit et atteignîmes Dijon à cinq heures du matin. Malgré l'heure excentrique, nous étions censés y dîner. Comme nous étions affamés, nous n'y regardions pas de si près et pour le récompenser de ses attentions, je régalai le courrier d'une bouteille de pommard. Le soir on soupa à Sens. Le voisinage de Paris ranimait nos forces et après une nuit encore nous atteignîmes Charenton, sans y rester heureusement. Enfin nous descendîmes au bureau des postes, rue Jean Jacques Rousseau et traînant à la remorque Gibollino et mes bagages, je pris congé d'Artemise et me logeai à l'Hôtel de Paris, rue de Richelieu. Je dûs me contenter d'un appartement très haut. Quant à manger, ou dormir, j'en avais presque perdu l'habitude. Je me mis de suite en campagne.

A 5 1[2 toutes mes commissions étaient faites. Je pus me reposer et me récomforter d'un bon dîner, suivi d'une excursion à Mabille. A minuit j'étais couché. Et vraiment je ne l'avais pas volé.

Le lendemain je terminai mes courses, bouclai mes malles, et à huit heures du soir je me mis en route pour Bruxelles, après avoir fumé un cigare sur le boulevard où je rencontrai La Cisterna. J'avais reçu un mot de Montalto pour m'annoncer ma promotion au grade d'officier dans l'ordre de Léopold.

A Bruxelles je fis tous mes préparatifs de départ, fourrai mes effets dans les coffres de ma voiture qui se trouva chargée le soir. Je courus partout, chez Bertinatti, chez Mgr. Saint Marsan, chez Montalto et mercredi 23 à 7 heures du matin je partais pour Cologne par un temps pluvieux qui conciliait le sommeil.

En arrivant à Cologne, je me fis transporter de l'autre côté du Rhin où se trouve l'embarcadère pour Hanovre et couchai à Duisbourg, où je pus m'accorder quelques heures de repos.

Après avoir passé Hamm, il me fallut pousser à Hanovre pour y rejoindre un train qui à 5 heures du matin partait pour Berlin. Je n'avais que 17 heures pour faire une course qui en demande d'ordinaire 22.

Sans perte de temps je fis mettre quatre chevaux à la voiture, payai le courrier, doublai les pour-boire, ce qui me procura une rapidité de malle poste. Je me nourris de sandwichs, mais aussi à 4 heures nous entrions en gare à Hanovre, ce qui me permit même de déjeûner. Je fis le soir à 5 heures mon entrée à Berlin, ayant traversé Brunswick, Magdebourg et Potsdam.

Je fus chercher de Launay, qui fait en ce moment un intérim de chargé d'affaires en l'absence de Rossi, et fus assez heureux pour le trouver comme il sortait. Nous passâmes la soirée ensemble, ainsi qu'un collègue belge avec qui j'étais fort lié à la Haye.

Nous allâmes au théâtre, l'un des plus richement décorés qu'il existe. On me conduisit de là dans un jardin public où jouait un orchestre au son de laquelle nous soupâmes. La grande salle du restaurant se trouve partagée en petits appartements construits en mousseline, excepté le centre qui est ouvert. Les mets ne manquaient pas d'originalité. Entr'autres un potage de riz, avec des fraises cuites au vin du Rhin.

Le lendemain à 7 heures nous étions installés sur le chemin de fer de Berlin à Stettin. Je manquai perdre Gibollino, la portière de ma voiture s'ouvrant, il tomba sur la voie publique, mais sans se blesser, et il me le prouva par maintes gambades. De Launay vint me dire adieu; il avait passé une mauvaise nuit grâce au potage aux fraises.

Nous arrivâmes à Stettin à onze heure. Le bateau à vapeur pour Petersbourg partait deux heures après. Mais j'étais sauvé, car si je l'eusse manqué cela m'aurait retardé d'une semaine. Sur ce bateau je dûs payer environ mille francs

pour les places de toute la caravane. J'avais une cabine pour moi et mon domestique et la nourriture.

Les voyageurs heureusement n'étaient pas nombreux. Il y avait dans le nombre des familles russes fort agréables. Il y avait également le Ministre du Brésil à Petersbourg, le Comte Barbosa de Sylva, dont la femme venait à Petersbourg pour la première fois et la malheureuse souffrait terriblement la mer. La traversée devait durer trois jours et nous ne tardâmes pas vers le premier soir à perdre de vue les côtes.

Nous avions un bateau prussien récemment bâti et qui passe pour une merveille. En effet on s'y trouva très-confortablement. Il y avait une grande cabine commune très-richement décorée; une seconde pour les dames; une dunette vitrée sur le pont garnie de divans.

Le premier jour tout alla à merveille. On dîna, on passa la soirée ensemble, chacun cherchant à se rendre agréable. La mer était calme et unie, le mouvement imperceptible. A onze heures chacun rentra chez soi, et par un peu de gymnastique j'atteignis mon lit et dormis tranquillement.

Tout alla bien encore jusqu'à l'heure du dîner; mais alors le vent commença à nous prendre en biais et nous donner le choix entre le tangage et le roulis. C'était modéré, mais trop fort pour moi. Je pris donc le parti en chancelant de regagner mon trou et bien m'en prit, car chemin faisant *più potè la fral natura* et en entrant chez moi je payai mon tribut. La nuit se passa entre la souffrance et le sommeil.

Je parvins à me déshabiller et à me glisser sous mes draps. Enfin vers 10 heures du matin le temps se remit, et chacun de mes compagnons mit le nez dehors. Tout le monde racontait ses doléances; Mme Barbosa surtout. Le reste de la journée se passa sans encombres et le soir je fus déjà témoin de cette absence de nuit qu'à la fin de juin on trouve dans ces parages. Nous avions décidé de contempler le lever du soleil; mais un orage nous renvoya dans nos cabines. Enfin

à 4 heures du matin on nous réveilla avec l'agréable nouvelle que nous étions à Kronstadt à deux heures de Saint Petersbourg.

Un essaim d'employés envahit le bàtiment et nous preparàmes tous les paquets que nous comptions prendre avec nous. Nous changions de bateau pour en prendre un autre de moindres dimensions, quittant le gros bagage et les voitures qui nous réjoindraient à Petersbourg.

La douane se conduisit parfaitement à mon égard. Les nacelles qui rodaient autour de nous avec les bateliers aux costumes variés, les batteries des forteresses, la flotte de guerre, les innombrables navires du port, tout cela était pittoresque, intéressant et grandiose. La coquille sur laquelle on nous transborda dansait horriblement et je faillis reprendre le mal de mer. Heureusement nous ne tardàmes pas à nous mettre en route.

Peu à peu nous commençames à apercevoir la coupole dorée de St. Isaac et à distinguer la ville et les monuments. Enfin nous entràmes dans la Neva et à neuf heures nous descendions au quai anglais. Je n'ai jamais été aussi frappé par l'aspect d'une ville, comme par l'entrée à Petersbourg de ses immenses édifices, de ses colonnades. Trois jours de navigation nous transportaient à pieds joints des habitudes de l'occident à celles presque orientales sans transition. Nous descendîmes à terre au milieu de cette fantasmagorie de costumes, de droskys, d'attelages surprenants. Les russes de haut bord avaient leurs voitures à quatre chevaux pour les chercher. On s'embrassait, on se retrouvait avec effusion, et je crains bien qu'en ce moment les frêles amitiés formées en voyage n'aient été oubliées. Chacun disparut sans presque un adieu et, après pas mal d'attente, je partis, non à quatre chevaux, mais à un cheval pour mon hôtel qui n'était pas très-fameux. Il me fallut de la peine pour me faire comprendre et on me donna un appartement peu propre et très-dégarni.

Je me fis conduire chez les Collobiano. A mon grand désappointement j'appris qu'ils avaient déménagé pour la campagne. Je me trouvais dès lors sans boussole, et me rendis chez le Comte de Bylandt que je connaissais beaucoup à la Haye et qui est ici sécrétaire à la légation des Pays-Bas. Il m'apprit que les Collobiano avaient loué une campagne près de Petersbourg et s'offrit à m'y conduire, ce que j'acceptai avec empressement. Cette campagne est à 20 minutes de la ville. Le Comte était au jardin. Décidément j'avais un chef insaisissable.

Enfin, après des marches et contremarches nous trouvàmes le Comte. Il me reçut de la façon la plus aimable; me ramena à la maison et me présenta à la Comtesse, qui renouvela connaissance de la manière la plus prévenante. Je l'avais autrefois connue à Munich. Après une heure de causerie je repris le chemin de la ville avec mon guide refusant une invitation à dîner.

Il fut convenu que le lendemain je viendrais m'installer à la campagne. J'allai le soir au théâtre français où Mme Volnys (ex Léontine Fay) donnait une représentation. J'avais pas mal envie de dormir; mais en fin de compte, le mérite des acteurs et l'intérêt de la pièce aidant, je goûtai la *Chanoinesse* et un drame de Casimir Delavigne qu'on nous servit jusqu'à onze heures. En sortant du théâtre il faisait grand jour comme par un temps couvert à trois heures chez nous en hiver. Les premiers rayons du soleil reparaissent vers une heure et demie du matin.

A cette heure avancée les rues étaient fort animées. Les piétons circulaient, les drowsky galoppaient. Je m'étonne toujours de la beauté et de la bonne apparence des chevaux de ces voitures qui correspondent à nos citadines. Il faut rendre justice aux Russes qui traitent bien leurs chevaux et les nourrissent fort convenablement. Ils ont un rude service. Tous ces cochers à longue barbe, enveloppés dans leurs caf-

tans ont un aspect très-pittoresque. Ils ont en général des physionomies très-douces, intelligentes et pensives. J'allai encore après le théâtre prendre une tasse de thé chez Bylandt qui me donna plusieurs apperçus sur la manière de vivre ici et puis je rentrai, non sans rencontrer une certaine quantité de moujiks endormis sur les portes cochères, qui restent ouvertes toute la nuit.

En rentrant chez moi, je vis qu'il fallait me figurer qu'il faisait nuit, car les contrevents n'existant pas, il faisait grand jour dans les chambres. D'autres localités d'une nécessité absolue, n'existent pas dans les hôtels. On s'en tire par des *ripieghi*. J'allai me coucher et le lendemain matin mon domestique Joseph s'enquit douloureusement si j'avais été plus heureux que lui. A l'instar de M. Trotman, il avait trouvé la Russie très-habitée et son lit en sang. Je lui conseillai la patience et peu après je fus très-heureux de pouvoir me transporter dans mon établissement actuel qui est très-agréable.

J'ai trouvé le Comte mieux, à ce qu'il dit, depuis qu'il est à la campagne. C'est par les jambes qu'il souffre. Il paraît que le froid l'a pris à la cheville et sa démarche s'en ressent beaucoup. Il me semble que c'est plutôt une névralgie qu'autre chose. On lui conseille les bains et il hésite entre Tœplitz et Aix. Il ne compte partir que dans les derniers jours de ce mois, ou au commencement d'août. La position qu'il s'est faite ici est des meilleures. La maison fort bien tenue. On y reçoit beaucoup de beau monde. Ils restent chez eux le soir et tous les jours il y a une ou deux personnes sans façon à dîner.

Le cuisinier est un des chefs les plus distingués que j'aie encore rencontrés, et le dîner de tous les jours est parfait. Monsieur est épicurien, Mme gourmande comme un singe.

On va quelque fois prendre le thé chez les voisins. Comme toute la société se trouve réunie dans les environs, c'est très-commode.

L'autre soir il y avait chez nous une petite réunion. Je vis un monsieur, très-chauve, décoré et point jeune, grand parleur et dont le rôle paraissait être d'animer la réunion par des tours d'adresse. En effet il ne tarda pas à extraire de sa poche une toupie qu'il fit pirouetter sur le parquet du salon. On paraissait beaucoup s'intéresser aux évolutions du joujou et je ne pus à moins d'observer que ce jeu était très-goûté chez nous par les gamins, sauf le respect que je devais à la société. On me répondit que c'était M. Vallade, consul de France, et que la toupie venait en droite ligne de Bordeaux. Il n'y avait plus rien à répondre et je ne pus qu'admirer M. Vallade et son instrument voyageur. Il se livra à une foule d'autres exercices qui faisaient honneur à son intelligence. Je ne pus que regretter de n'avoir pas apporté une *ctrimela* qui aurait pu me placer dans le monde.

Le dimanche soir on se réunit chez notre voisin le Comte Strogonoff, ex-ambassadeur à Constantinople, à qui appartient également la campagne que nous habitons. Le parc est ouvert au public et la musique militaire s'y fait entendre.

J'ai été présenté au vieux Xavier de Maistre qui est bien âgé. Je suis bien aise d'avoir encore pu connaître cet homme remarquable et si spirituellement aimable. Il est fort cassé et ne marche pas. Il se roule dans un fauteuil mécanique. Nous allons chez lui le dimanche entendre la Messe dans sa chapelle, après quoi un excellent déjeûner.

J'ai déjà eu ma présentation chez le Comte Nesselrode, personnage si célèbre qu'il est inutile de dire combien sa vue m'a intéressé.

J'ai également été présenté à sa fille qui a épousé le Baron de Seebach, chargé d'affaires de Saxe, et qui a l'air d'une fort aimable personne. Ce sera je crois une grande ressource en société. Le Ministre anglais et sa femme, Lord et Lady Bloomfield, sont l'amabilité personnifiée, jeunes l'un et l'autre

et je crois également qu'ils auront mes sympathies. Elle est sœur de Lady Normanby.

Je crains que ma présentation à la Famille impériale ne soit retardée, car il n'y aura pas de fêtes à Peterhof cette année. Après bien des hésitations on paraît s'être décidé pour la négative. J'en suis bien fâché, car outre que cela me prive d'être présenté, j'y perds aussi un beau coup d'œil. J'aurais pu retarder mon arrivée et nos collègues de Bavière et de France qui doivent arriver ce matin auront le même déboire. Mais j'y ai par contre gagné une fort bonne traversée, tandis que le bateau arrivé ce matin doit l'avoir eue détestable, car depuis trois ou quatre jours le temps est affreux.

Nous avions hier un vent épouvantable et de la pluie par torrents. Aussi la température s'était-elle tellement refroidie hier que nous nous blottissions près d'un bon feu. Ici on ne quitte jamais le manteau en été. Même le jour de mon arrivée qui était fort chaud, militaires et particuliers tous étaient enveloppés dans leur manteau.

J'ai porté à la Comtesse Bobrinsky la lettre que mon oncle Alfieri m'avait donné pour elle, et j'ai trouvé en elle une fort aimable personne qui m'a bien reçu, même avant d'avoir pris connaissance de ma lettre de créance. Elle va peu dans le monde.

Malgré tout le charme de la nouveauté, le fracas des nouvelles présentations, et beaucoup de bonté à mon égard qu'on m'a témoigné en général, je crains que le noviciat que nécessite tout nouveau pays, ne soit peut-être dans les premiers temps, très-pénible.

Souvent je me surprends porté à la tristesse et à un peu de découragement parceque je me sens isolé et seul.

Quand on a quitté de si bons parents et de bonnes connaissances il est permis d'être difficiles. Quand on sort de salons où l'on doit se torturer des heures pour paraître aimables à des personnes plus disposées à découvrir vos défauts

qu'à admettre vos bonnes qualités, on regrette l'indulgente causerie qu'on trouvait sous de moins riches tentures. Quand ce spleen me gagne, je me demande s'il ne vaudra pas mieux, dès que je le pourrai, m'établir en ville où il peut y avoir plus de mouvement et de distraction. On ne peut guère juger une ville sur une semaine de séjour et je pense qu'en me liant davantage avec qui pourra m'offrir les ressources de l'amitié, je m'habituerai à ce fleuve silencieux et sombre qui roule ses eaux sous mes fenêtres, ainsi qu'aux sapins et aux bouleaux qui croissent sur ses bords. Nous possédons des miriades de corneilles autour de la maison. Elles tiennent souvent des congrès très-assourdissants. Il y en avait deux perchées sur mes fenêtres l'autre matin qui me réveillèrent par leur conversation très-bruyante.

Gibollin continue ses succès habituels. La Comtesse le garde près d'elle des heures entières et le gâte terriblement. Elle est parfaite également pour moi, au point de me rendre confus. Cette famille est pour moi une grande ressource en ces premiers temps. Le Comte est un véritable galant homme, rempli de goût et de tact, d'une politesse exquise et toujours d'une conversation spirituelle et amusante, d'humeur égale et enjouée malgré sa mauvaise santé.

Voilà, ma chère mère, un aperçu assez peu succinct de mon voyage et de mon début en ce pays. Cette lettre a été écrite par pièces et morceaux, suivant que l'ont permis les nombreuses courses et occupations nécessitées par une première installation. D'ailleurs je sais avec quelle indulgence vous me lisez et je tenais à ne pas vous écrire deux mots à la hâte, bien que voulant vous rassurer sur ma santé et mon heureuse arrivée.

Mon voyage a été aussi rapide et aussi heureux qu'il pouvait l'être. Tout s'est trouvé à point nommé.

Les caisses expédiées de Bruxelles sont arrivées avec moi. Je n'ai eu qu'un peu de contrariété et de retards pour retirer

ma voiture de la douane. Mais heureusement me voilà à bon port.

Le Comte a retenu pour moi un logement où je pourrai bientôt prendre mes quartiers d'hiver.

J'espère recevoir bientôt de vos nouvelles, et dorénavant la correspondance pourra s'établir sur un pied régulier. Il faudra beaucoup écrire pour compenser la distance.

Permettez-moi de vous remercier encore tous les deux pour toutes les bontés et l'affection que vous m'avez témoigné pendant mon dernier voyage en Piémont. Le bruit, le mouvement et les voyages m'entraînent au loin; mais quand on est isolé, on éprouve doublement le prix d'affections telles que les vôtres.

Je vous embrasse tendrement.

Lettre terminée le 7 juillet.

Annexe à la lettre du 15 août 1847, n. 62, au Marquis d'Azeglio a Turin.

St. Petersbourg, 23 juillet 1847.

Mon cher père,

J'espère que la lettre que j'ai adressée à ma mère, en date du 7 de ce mois, (commencée le 3), lui sera fidèlement parvenue aujourd'hui ou demain (1). Du moins d'après le calcul des probabilités, puisque j'ai reçu hier 22, celle qu'elle m'avait adressée le 5. Ma lettre était une espèce *d'in folio*, où j'ai tàché de résumer toutes les phases et les péripéties de ce voyage, comparativement bien raccourci par le génie humain et les inventions modernes, si l'on songe à l'immense étendue de pays que j'ai traversé en dix jours et demi. Mais

(1) Elle mit presqu'un mois à arriver a Busca.

certainement immensément long pour la poste et les rapports habituels avec les personnes qui nous sont chères. Il est regrettable que toute cette immense ligne de poste n'ait pas encore atteint toute sa perfection, puisque il existe de fait une disproportion infiniment trop grande entre la poste qui met 17 jours et les voyageurs qui n'en emploient que 10 ou 11. Témoin une dame qui traversant le cœur de l'Allemagne est arrivée de Turin en 10 jours 1/2.

Dans ce pays-ci, il n'est guère permis de parler de distances. En ville elles sont si considérables qu'à pied, deux courses à des points éloignés, prendraient tout l'après dîner, et dans l'intérieur de l'Empire il y a, pour arriver aux points les plus éloignés du Kamshatka, 12.800 verstes, la distance d'ici à Turin étant calculée à 2650 verstes. Jugez de la distance.

A vrai dire, la verste n'est guère que d'un demi mille. Mais, si on m'expédiait en courrier au Kamshatka, je trouverais que c'est bien assez comme cela. Et c'est ce qui peut arriver d'un moment à l'autre aux courriers qui attendent dans l'antichambre de la grande chancellerie. On les envoie inopinément Dieu sait où.

Me voici à Petersbourg depuis 25 jours et je commence presque à me trouver casé, grâce aux prévenances et à l'indulgente coopération de ses habitants. J'ai déjà obtenu un point essentiel dans notre genre de vie un peu nomade et destiné à un isolement relatif. J'appartiens déjà presque à une côterie. Il s'agit à présent de s'y maintenir. Ce qui n'est pas la partie la plus facile. L'étranger n'est souvent qu'un objet nouveau qui sert de joujou et de distraction à une société. Mais, s'il ne bat pas le fer tant qu'il est chaud en contribuant à la vitalité de la communauté, on le remet de côté en cherchant un choix meilleur. Mais enfin c'est toujours autant de fait que de se mettre à même d'affronter l'épreuve. En tous cas je pouvais plus mal tomber, car la côterie dont je parle est celle de M[me] Seebach, fille du Comte

Nesselrode, et qui par un mariage d'inclination est devenue la femme du ministre de Saxe. Elle a déjà donné à son époux trois enfants. Elle a beaucoup de bienveillance, de gaieté, d'entrain et d'instruction. Nécessairement la haute position de son père la rend une autorité, par son mari elle appartient au Corps diplomatique. Elle a bien voulu m'admettre comme débutant dans son salon et me présenter à ses habitués. C'était un appui ferme et solide et j'ai tout fait pour me faire bienvenir. Les habitués sont, en fait de dames, la Princesse Mentchikoff, la Princesse Lina Gagarin, née Gourieff, M[me] Lazaref, née Biron de Courlande et descendants du favori de l'Impératrice Anne. En fait d'hommes, M. Mercier, de l'ambassade de France, le Comte de Byland, sécrétaire de Hollande, le Baron Plessen, chargé d'affaires de Danemark, le Baron Krudener, attaché à la chancellerie Russe et d'autres Russes. N'oublions pas le Comte Karoly, attaché autrichien (1). Cette société est fort allante, toujours en quête de fêtes et de plaisirs, de courses, et de pic-niks. Quand nous ne trouvons rien de mieux nous parcourons les alentours de la ville où se trouvent des guinguettes allemandes avec de passables orchestres. Hier soir nous avons même fini par faire danser nos princesses dans une contre allée en plein vent; au grand ébahissement du public Russe, peu habitué à voir son aristocratie se démocratiser. Ce peuple est au reste encore plus froid et réservé que les allemands.

Depuis que j'ai commencé cette lettre, je viens de me trouver engagé à une autre partie d'un genre nouveau.

La Comtesse Strogonoff vient de nous engager, les Collobian et moi, à partir ce soir en barque à onze heures pour pêcher le saumon à la sortie de la Neva dans le golfe de Finlande. Pour mon compte j'ai accepté avec plaisir. Le Comte

(1) Actuellement Ambassadeur d'Autriche à Londres.

et son épouse ne se risquent pas dans cette expédition nocturne.

Toutes ces parties se font généralement dans de grandes proportions, la plupart de ces messieurs ayant des fortunes de plusieurs centaines de mille roubles, les équipages, les soupers etc. ne manquent jamais. C'est même un caractère national que je remarque dans toutes les classes que ce besoin de profusion et de dépense. A toutes les soirées ou dîners les fruits rares, fraises, pêches, mélons abondent à des saisons invraisemblables. Ailleurs le prix est une raison pour ne pas acheter. Ici on achète précisément pour cela. Il faut pour toutes ces expéditions une détermination très-prononcée. Car les parties de campagne se font généralement par 14 ou 15 degrés de chaleur, et parfois par une pluie legère. Et pourtant il n'y a pas de pays où l'on se serve aussi exclusivement de voitures découvertes. On ne se sert que de drowsky entièrement ouverts. Ce n'est au fond qu'un banc rembourré et roulant sur de petites roues.

Les messieurs ou leurs dames se contentent par le mauvais temps d'ouvrir leur parapluie et voilà tout. J'ai un charmant petit drowsky qui fait mon bonheur. Mon cocher, un homme colossal avec une grande barbe a un aspect splendide; et il fulmine ses imprécations contre tous ceux qui ont le malheur de se rencontrer sur son chemin. Il a quelque chose du Jupiter Olympien. Le Corps diplomatique a le privilége des galons d'or ou d'argent pour ses livrées et les chasseurs. J'ai adopté pour le caftan du cocher la couleur puce galonné d'or, couleurs du Comte Collobian. On n'a guère le choix qu'avec le vert ou le bleu. Les attelages ont quelque chose d'antique et de sauvage, mais toujours pittoresques et gracieux. On a deux rènes pour chaque cheval. Le cocher se tient très-droit et même un peu renversé en arrière, les bras ouverts et tenant deux rènes dans chaque main. Quand il veut accélérer le pas de ses chevaux, ou éviter un obstacle,

il se penche en avant en poussant des cris sauvages. Plus on est haut placé, plus on est censé aller vite. Les grandeurs peuvent de cette manière donner toute facilité pour se casser le nez. Le grand point pour nos cochers est de passer tout le monde et ne se laisser passer par personne. Ce sont donc des courses échevelées, par des pavés incroyables, et des soubresauts indicibles, qui exigent des reins solides.

Un autre agrément est qu'ils n'ont d'autre fouet qu'une courte baguette avec une lanière au bout. Les chevaux n'ayant rien qui leur couvre les yeux s'aperçoivent à merveille quand le fatal instrument se lève sur eux et en s'y dérobant ils donnent à la voiture un choc saccadé très-violent, qui, en vous rejettant subitement en arrière, vous débarasse parfois de votre chapeau. Les ambassadeurs et la noblesse ont le privilége d'atteler 4 chevaux; 2 conduits par le cocher et 2 par un petit postillon qui monte à droite excepté pour l'équipage de l'Empereur. Chose curieuse, les attelages à 4 vont moins vite que les voitures à 2 ou les drowsky à 1 cheval. On ne dépense guère en luxe d'équipages. Mais il est vrai qu'en général tous les chevaux, même ceux des voitures publiques sont beaux et bien tenus. Il serait difficile d'avoir des chevaux délicats avec de pareilles distances et en les laissant attelés des demi journées.

Pour en revenir maintenant à la société d'ici, une des conditions essentielles, ainsi que je l'observai plus haut, est d'être toujours prêt à se joindre à toutes leurs expéditions, et de paraître s'amuser en cherchant à amuser les autres. Le don de la parole ne m'est pas, je le crains, tombé en partage, j'ai donc dû me contenter de m'aider des mains et des pieds.

Appelant à mon aide toutes mes notions sur la danse, je me suis posé en disciple effréné de Terpsichore, et chose bien plus étrange, en grand pianiste. Heureusement qu'on passe plus facilement comme grand musicien en écoutant patiemment la musique des autres, qu'en faisant entendre la

sienne. Mon répertoire se borne à deux ou trois morceaux que je possède assez bien. Et avec de l'aplomb, des basses vigoureuses et une accentuation sentimentale je réussis à me tirer d'affaire. Comme en général les dames préfèrent danser, je leur joue des waltz et des polkas tant qu'elles veulent. J'ai pris le parti, en arrivant ici, de ne pas trop étendre le cercle de mes connaissances, mais de viser très-haut; le reste viendra tout seul. Les bases me paraissent bien posées. Il s'agit de continuer *l'impresa*. Bien coupé, mon fils, disait Catherine De Medici après l'assassinat du Duc de Guise. Il s'agit maintenant de recoudre.

Dimanche dernier un évènement important et plein d'intérêt a eu lieu. Je veux parler de ma présentation à Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie. Depuis bien des années j'éprouvais le plus grand désir de connaître les Souverains qui gouvernent un si grand pays, et depuis mon arrivée ce désir naturellement n'avait fait qu'augmenter.

La fête qui devait avoir lieu à Peterhoff n'ayant pu se réaliser, j'avais cru, et on était généralement d'avis, que cela serait différé jusqu'à l'automne à l'époque des fiançailles du Grand Duc Constantin. Mais samedi 17, à 7 heures, pendant notre dîner un messager m'apporta, de la part du Grand Maître des cérémonies, l'invitation de passer le lendemain dimanche la journée à Peterhof.

M. et M[me] Barboza, ministre du Brésil, et mon compagnon de voyage de Stettin, M. de Bray Ministre de Bavière, le Baron et Baronne de Seebach reçurent le même avis; les premiers pour être présentés, le troisième pour présenter je ne sais quel Grand Cordon, son épouse pour faire une partie de campagne. Quand l'invitation me fut remise je fus très-embarrassé. Il fallait être sur place à midi et traverser un nombre inconnu de verstes; par conséquent partir de bonne heure.

Je pris toutes mes mesures: préparer la voiture, commander les chevaux en ville, examiner l'uniforme.

Je vérifiai que Peterhoff est à 29 verstes et que de notre campagne on mettrait deux heures et demies.

C'est un château bâti par l'Impératrice Catherine et qui est resté intact avec tous les meubles, tels qu'ils étaient à cette époque. Quoique ce ne soit pas une des plus belles résidences impériales, c'est fort intéressant.

Les chevaux commandés à 6 heures ne vinrent qu'à 8 1[4. Je commençais réellement à être inquiet. Mais que faire? Je fumais au moral, autant valait fumer au physique. J'allumai un cigare, calmant efficace et qui rappelle la fumée et l'inanité des choses d'ici bas.

Enfin tout fut en ordre et nous nous mîmes en route. J'étais réellement splendide. Ma voiture transformée en quadrige, selon l'usage russe. Quatre chevaux attelés de frônt et conduits par un cocher assez en loques, mais de rigueur avec une grande barbe. On m'avait dit qu'un tel équipage était tout ce qu'il y avait de meilleur genre et je crus sur parole, me conformant aux conseils reçus. Le chasseur assis sur le siége de derrière. Joseph Buisson, mon domestique savoisien, avait l'honneur d'être à mes côtés. Pour plus de pittoresque et de saisissant, il pleuvait gros comme des cordes, avec accompagnement de brouillard épais.

On ne s'occupe pas beaucoup de pareilles misères dans ce pays. Les seuls sybarites portent un parapluie et je rencontrai des promeneurs avec de simples redingotes luisantes et ruisselantes de pluie qui se promenaient sans se presser, en réfléchissant à leurs petites affaires et narguant les tempêtes. Nous avancions rapidement et à onze un quart nous étions arrivés. Chacun de nous eut à sa disposition un appartement complet, avec domestiques, voitures et service de l'office y compris trois bouteilles de vin étranger; mesure qu'on avait dû prendre par économie, vu le nombre de bouteilles de vin

que buvaient les domestiques en les mettant sur le compte des invités.

J'appris en arrivant que nous ne serions reçus qu'à trois heures, ce qui me délivra de toute inquiétude de complications imprévues. Pour passer le temps, j'allai m'enquérir du père Barboza, avec lequel nous sommes déjà devenus grands amis et qui par son originalité toute brésilienne m'amuse beaucoup. C'est un gros homme, trapu, olivâtre, mais dont les petits yeux noirs ne manquent ni de finesse, ni d'esprit. Sa femme est également teintée de bistre, très-sèche, maigre et d'une naïveté candide des plus communicatives. Il y a un souvenir lointain de l'orang-outang qui domine l'apparence de ce couple rissolé. Si chez moi l'invitation inattendue avait produit un peu de perturbation dans les idées, ce n'étaient que des roses en comparaison de l'agitation et du vertige qui avaient envahi l'hôtel Barboza.

La veille un indiscret leur avait annoncé à un dîner chez le Ministre d'Angleterre, qu'ils seraient probablement conviés le lendemain au banquet impérial. Dès lors les deux époux en avaient perdu le boire, le manger, le sommeil; enfin toutes les fonctions vitales. Aussitôt rentré, monsieur avait envoyé quérir des chevaux pour le lendemain et ne s'était couché qu'à deux heures, après avoir constaté que les dits chevaux étaient bien et dûment enfermés dans son écurie. A cinq heures du matin monsieur était sur pied, à six en uniforme et constellé de plaques et de grands cordons; à sept on montait en voiture bondée des effets de Mme Barboza. Je le trouvai toujours en uniforme et couvert de sa ferblanterie, mais la personification de l'abattement et de la tristesse. Assis près d'une grande table sans un vestige d'objet quelconque, le menton appuyé sur sa main, on aurait dit un homme qui attend qu'on vienne lui signifier son arrêt de mort. Le trouvant ainsi attifé je crus qu'il serait reçu avant nous. Mais il me dit qu'il attendrait ainsi jusqu'à trois heures. Madame

dans la pièce voisine était dans le coup de feu de la composition de la toilette la plus mirobolante. Elle ignorait si elle devait paraître en robe courte, ou en robe traînante. De temps à autre elle invoquait, de derrière la porte, l'avis de son mari. La queue *ou rien* fulminait le rigoriste époux qui avait été jadis Grand Maître des cérémonies à Rio Janeiro.

Dans le doute il trouvait qu'il valait mieux faire trop que trop peu, ou du moins qu'on se conformàt aux usages de son pays, car voyez-vous, me disait-il, nous autres qui venons d'Amérique, on nous prend pour des espèces de singes et je tiens à prouver que nous avons aussi le sens commun. Ce raisonnement était celui d'un sage. Mais en ce moment parut un maître des cérémonies qu'on avait invoqué et qui prescrivit la robe courte. C'était donc à recommencer.

C'était, je l'avoue, pour moi un cruel divertissement; mais je me croyais à un petit théâtre, tellement cela m'amusait. Toujours pour passer le temps, je me fis servir du café au lait. Le malheureux n'avait encore rien pris. Je réussis à lui faire avaler une demi tasse de café, qu'en époux affectueux, il partagea avec sa femme en la lui passant par l'entre baillement de la porte. C'est un ménage modèle. Au reste les infractions à la vertu seraient difficiles.

Barboza se trouva un peu récomforté par sa boisson native. Néanmoins les inquiétudes et les soucis que lui causaient les évènements imminents, lui inspiraient quelques judicieuses réflexions.

Vous êtes heureux, mon cher Marquis, me disait-il, de n'avoir à songer à rien de tout cela. Une femme est un cor qu'on a au pied. Pris au dépourvu, cette similitude laissa un vague dans mon esprit que ma figure trahit, je pense. Oui, dit-il, un cor fait sentir ses piqûres au milieu des plaisirs d'un bon dîner, d'une agréable musique, d'un océan de jouissances. Vous ne pouvez plus prendre le même plaisir à tout cela. J'espère que, toute à sa toilette, Madame n'enten-

dait pas derrière sa porte: car la comparaison l'aurait médiocrement flattée. J'abondais traîtreusement dans son sens. C'est bien pire une femme: car vous n'avez même pas la ressource du pédicure, à moins d'invoquer le *Santo Padre* pour vous en tenir lieu.

Et puis, continuait Barboza, l'inquiétude est une terrible chose. Ma femme a bien changé depuis hier. Elle est toute parsemée de taches noires, résultats de l'émotion.

J'avais envie de lui dire qu'à quelque chose malheur est bon; et que dans son cas spécial de peau noire cela se verrait moins.

Après quelques détails phycologiques intimes sur son propre individu pleins d'intérêt, il m'annonça que poursuivi, par la calamité, il ne pourrait rester le soir, parcequ'on n'avait accordé pour le ménage qu'un lit à une place et même très étroit.

En effet Madame aurait eu beau se raccourcir, Monsieur aurait débordé de tous côtés.

Je sais bien d'où cela vient, disait mon collègue en retombant dans son découragement: c'est que j'ai quitté le Brésil un vendredi.

Cette conclusion était en effet si évidente, que cela me privait même de pouvoir le contredire.

J'avais, je l'avoue, la plus grande peine à garder mon sérieux.

Deux choses vinrent faire déborder le vase dans une situation hélas déjà aussi tendue.

Il portait un pantalon bleu, et j'eus le malheur d'exprimer l'opinion que le blanc serait plus de mise. Ensuite il devait présenter une lettre et je ne pus lui dire s'il devait la présenter avec la main gantée ou non. Quand l'adversité atteint une victime, elle s'acharne sur elle. Quand un pauvre homme chauffe son four, dit un proverbe piémontais, le four prend feu.

Enfin l'heure indiquée approchant, j'allai m'habiller. Les *presentandi* se réunirent. Il y avait, outre les diplomates cités, une famille Lebzeltern, ex-Ministre d'Autriche à Naples, avec une demoiselle, qui par parenthèse, aura 400 mille roubles de révenu. La mère est russe. Puis deux Princes, *Soutzo*, grecs en grand costume, fort beaux et fort aimables. Madame Seebach en toilette rose, toute étincelante de brillants et de grosses émeraudes. Mme Barboza étala le résultat de ses labeurs et de ses larmes sous la forme d'une robe maïs avec profusion de dentelles, couronne de pensées et de diamants. Toilette, sinon provocante, bien réussie et significative. Le moment décisif étant venu, elle avait pris son grand courage et marchait d'un pas ferme non pas au supplice, mais au triomphe.

Traversant plusieurs salles et galeries nous entràmes dans un vaste salon rempli d'officiers, de dames et de demoiselles d'honneur.

Deux nègres en livrée rouge se tenaient devant chaque porte.

On nous plaça et bientôt après nous fùmes appelés à tour de rôle dans une salle de petites dimensions et présentés à la Famille Impériale. L'extérieur de l'Empereur a dépassé de beaucoup l'idée et la haute opinion que je m'en étais formée. C'est un des plus beaux hommes que l'on puisse voir. C'est tellement convenu et redit que je n'insisterai pas davantage.

S. M. fut d'une amabilité et d'une bonté des plus prévenantes, ainsi que l'Impératrice. Je fus présenté au Duc de Leuchtenberg et à un Prince de Hesse. Nous allàmes alors nous mettre à table, placés en face de la famille impériale. La table formait les trois côtés d'un carré. Les deux petits côtés étaient occupés par le service et par une vingtaine de dames et de demoiselles d'honneur, parmi lesquelles plusieurs remarquablement jolies.

Sept à huit nègres placés derrière la famille impériale et avec d'affreuses figures, servaient les Majestés.

Le dîner fut parfait et point long. On nous servit la soupe au sterlet, l'esturgeon du Volga, qu'on fait venir vivant et qu'on mange à peu près de même. A vrai dire, comme les nids d'oiseaux, je l'ai trouvé au dessous de sa réputation.

Le dessert, assiettes et couverts, fut servi dans un admirable et inimitable service de Saxe donné par Frédéric à l'Impératrice Catherine portant son chiffre quatre fois repété sur le bord entièrement découpé à jour. Le sujet était les costumes de l'armée russe de cette époque.

Après dîner je fus présenté à la Grande Duchesse Marie de Leuchtenberg. La salle dans laquelle nous nous trouvions était décorée d'une manière bizarre. Elle était entièrement tapissée de têtes de femmes, les cadres à peine séparés par un petit cordon. Toutes les jolies femmes de toutes les conditions que l'Impératrice avait pu réunir et avait fait peindre par un artiste dans le genre de Grenze (1).

Après dîner S. M. l'Impératrice m'adressa encore la parole pour me demander si le père Tapparelli était mon parent. Je lui répondis que j'étais son neveu. Ce qui me parut lui être assez égal. Elle l'avait connu en Sicile.

On se dispersa pour rentrer dans ses chambres. On devait changer de costume, endosser un habit à boutons chiffrés, cravate blanche et se réunir le soir à 7 heures au spectacle. La Baronne Seebach nous offrit l'hospitalité pendant cet intervalle. Les Princes Soutzo et moi en profitâmes.

Les Barboza respiraient. Ils étaient calmes et satisfaits, excepté de leur lit.

Je fis la connaissance d'une des demoiselles d'honneur, Mlle Julie Bobrinsky, nièce de celle pour qui j'avais une lettre

(1) J'ai l'idée que Grenze a travaillé en Russie, et il est possible que les portraits soient de lui.

de l'oncle Alfieri. On représenta deux pièces au théâtre: *Une Maîtresse anonyme* et la *Manie des proverbes.*

Après le théâtre la partie officielle de notre visite était terminée. Le temps s'était remis et, ces dames étant de belle humeur, on proposa une promenade après le théâtre et une autre le lendemain. Je me décidai donc à rester. Les Brésiliens partirent .définitivement pour aller en ville manger et dormir à leur aise. On commanda une ligne. Ce sont d'immenses voitures ou plutôt des bancs prolongés qui se tournent le dos avec un dossier au milieu. On se place quatre de chaque côté. Nous avions Mme Seebach, Mlle Bobrinsky, les princes grecs et moi, puis le Ministre de Bavière que nous récoltàmes en route. Nous parcourumes le parc pendant une heure et demie à pied et en voiture, sur les bords de la mer du golfe de Finlande. On chanta des barcaroles, on devisa, philosopha, sentimentalisa. Enfin en rentrant Mme Seebach nous offrit un fort bon souper par la munificence impériale. Vers une heure nous nous retiràmes avec les Soutzo pour fumer à notre aise.

Le rendez-vous du lendemain était à 9 1/2 du matin. J'allai relancer les Grecs qui dormaient profondément. L'aîné ne put que se réveiller assez pour dévorer des cotelettes et se rendormit. Le cadet ne put mettre la main sur ses hardes.

J'allai donc *solo e soletto* rejoindre ces dames qui furent exactes et nous partîmes comme la veille en ligne. Nous visitàmes la villa de la Duchesse de Leuchtenberg, puis des fermes ornées, des parcs, des îles avec de petits palais féériques. L'un d'eux est une habitation de style pompeien, entièrement en marbres, bronzes, mosaïques et fresques. C'est charmant de goût et de richesse. Partout des fleurs en corbeilles et en massifs. Sur les bancs des coussins moelleux, les allées sont sablées en sable rouge, on traverse l'eau sur des bacs garnis de fauteuils. Nous aperçumes de loin la Grande Duchesse Marie, se promenant avec son mari. Il y avait aussi un petit

prince dans les bras de sa nourrice. Les nourrices portent toujours l'ancien costume russe qui est charmant. Le bonnet en diadème brodé d'or, les manches larges en toile ou baptiste jusqu'au coude, la jupe en soie ou damas rouge galonné en or. Nous rentrâmes chez la providentielle Mme Seebach: redéjeunâmes, puis retournâmes à Petersbourg et je ramenai un des Soutzo.

Je vous écris mon épitre par pièces et morceaux, à mesure qu'on m'en laisse le temps. Nous avons eu celui de faire notre pêche au saumon.

Le temps paraissait peu propice pour notre expédition. Une pluie legère qui paraissait durable ne découragea nullement nos dames de risquer cette nuit d'insomnie. Le terme nuit n'est pas exact puisqu'il fait toujours clair à cette saison. A onze heure le grand bateau du Gouverneur de la forteresse monté par douze rameurs vètus de pantalons et chemises blanches (les malheureux) nous attendait. Nous nous y installâmes: la Comtesse Strogonoff, ses deux petites filles, les demoiselles Tcherkoff (1), une fort belle Mme Seniavine, sa fille, un Baron Krudener (fils du Ministre Russe à Berne) et moi.

Nous étions heureusement protégés par un élégant baldaquin éclairé. Ces demoiselles étaient enchantées de leur expédition nocturne. Le Baron Krudener est très-populaire et très-répandu dans la haute société. Il est très-bon et fort spirituel. Après une navigation d'une heure et demie nous arrivâmes à la pêcherie. C'est un cabanon isolé au milieu du golfe et perché sur des poutres.

Nous ne quittâmes pas le bateau, où l'on dressa des tables éclairée de bougies; on exhuma une caisse avec tout le nécessaire pour la fabrication du thé, on joua même à l'écarté et aux jeux innocents. En attendant on jeta le filet dont

(1) Actuellement Comtesse Shouvaloff.

nous nous moquions pas mal. Nous fîmes chanter des airs russes aux rameurs et aux pêcheurs. J'allais dire aux saumons: car, amateur de musique peut-être, l'un d'eux eut l'amabilité de se laisser prendre; peut-être fûmes-nous pris nous même par un poisson préparé d'avance, car d'ordinaire on ne prend rien qu'une courbature. En tous cas nous étions rentrés à cinq heures; mais au fond j'espère que nous ne pêcherons pas très-souvent.

Nous avons eu un instant l'intention avec Mme Lazareff et Mme Seebach d'aller à Moscou. Tout était combiné, mais je ne sais quel évènement est survenu qui a réduit à néant ce projet qui me convenait fort, en me procurant une agréable société et un appui solide pour tout visiter.

Le Comte Collobiano paraît éprouver de la difficulté à se décider à partir; je pense que ce sera vers le 12 ou le 15 août. Nous sommes ensemble dans les meilleurs rapports.

Terminée le 25 juillet.

Annexe à la lettre du 15 août 1847, N. 62, à Busca.

St. Petersbourg, 7 août 1847.

A ma mère,

Après bien des mais et des si, des hésitations et des remises, notre course à Moscou s'est enfin arrangée et décidée et nous partons ce soir à six heures. J'aurai soin d'écrire chemin faisant. Mais j'ai voulu en tous cas vous prévenir, afin que vous soyez sans inquiétude et que vous sachiez vous rendre compte de quelques retards que pourrait subir ma correspondance de Nijsni Novagorod au Roccolo.

Au reste mon absence sera de courte durée: environ 20 jours. On a le projet d'aller à la foire de Nijsni et même

peut-être de pousser jusqu'à Kasan, mais, d'après mes idées, Moscou me paraît sûr, Nijsni douteux, Kasan improbable. La caravane se compose de M. et Mme Lazareff, de sa sœur non mariée, la Princesse De Biron Courlande (nièces de la Duchesse de Sagan), de la Baronne de Seebach-Nesselrode, de M. Mercier (1), du secrétaire d'ambassade de France et moi. Le Ministre de Bavière, celui de Portugal et le Prince Lubomirky après bien des hésitations ne viennent pas. Le fils du Ministre de l'instruction publique Ouvarow et le Comte Tolstoy accompagneront peut-être pour leur compte, s'arrêtant où bon leur semblera. Nous avons retenu les coupés de trois malle-postes. Nous partons ce soir samedi et espérons être à Moscou mardi matin, ces voitures étant très-rapides, grâce à leurs chevaux commandés. La course à Nijsni prendra à peu-près le même temps. C'est une occasion bien agréable et bien rare qui se présente pour moi. Ce sont des courses qu'il faut absolument faire, avant d'être casé. Et je vois de mes collègues, qui sont ici depuis six ans et qui n'ont pas encore pu se décider à trouver le temps de faire cette expédition qu'il serait honteux de ne pas faire. Naturellement les dames contribueront au charme du voyage. Lazareff est très-entendu pour tout ce qui concerne les emplettes, et tout ce monde étant au fait des us et coutûmes de la Russie, nous évitera bien des embarras. Toutes les portes s'ouvriront devant nous.

Le temps depuis des semaines est magnifique et la chaleur étouffante. Hier je me suis transporté dans mon nouvel établissement en ville. Le thermomètre est à 24 Réaumur dans les chambres. Les Collobiano partiront samedi prochain pour Tœplitz, avant d'aller à Turin.

Je vous prie, si l'occasion s'en présente, de leur faire le meilleur accueil et de les remercier encore.

(1) M. Mercier, depuis Comte Mercier de Lostende, Ministre de France aux Etats-Unis et à Madrid.

J'aime à croire que mes *letteroni* vous seront parvenus et vous auront délivré de toute inquiétude quant à mon voyage de Turin à Petersbourg. Vous devriez, d'après mes calculs, les avoir reçus le 24 ou le 25 juillet.

Je suis réellement désolé de vous avoir laissés si longtemps dans l'inquiétude. Mais les lettres mettent 17 jours à arriver à Turin. J'ai eu bien des empêchements en arrivant à Petersbourg, et je tenais à ne pas vous envoyer simplement deux mots écrits en courant, mais au contraire vous renseigner sur tout.

J'ai par contre été enchanté que vous ne m'en ayez pas voulu, mais ayez continué à m'écrire, vos lettres étant une véritable bénédiction.

Je n'écris pas longuement aujourd'hui, ayant encore bien des préparatifs à terminer avant mon départ.

Des nouvelles de Rome, s'il vous plaît; on en est très-friand ici.

Annexe à la lettre du 15 août 1847, n. 62.

Nijsni Novogorod, 22 août 1847.

A mon père à Busca.

Après un séjour d'une semaine à Moscou, me voici arrivé depuis vendredi à la foire de Nijsni, d'où je désire vous adresser une lettre pour la rareté du fait, car je présume que ce sera le point le plus éloigné de mon excursion orientale. Je pourrais presque dire asiatique, vu les nombreuses tribus de l'Asie qui nous entourent et on peut sans grand effort se croire en Asie en imagination.

Nous avons passé fort agréablement notre temps à Moscou, dont l'hôtel principal est fort convenable. Nous passions nos matinées à visiter les curiosités de l'endroit, et le soir ou

après dîner (on dîne ici à 4 heures) à courir les environs, toujours dans l'inévitable calèche à quatre chevaux, la seule conforme à notre grandeur. Le Kremlin prit à lui seul deux matinées, avec ses amas de constructions anciennes et modernes, les czars actuels paraissant avoir eu l'intention d'affirmer leur somptuosité par des palais qui voudraient éclipser les anciens édifices qui sont les seuls intéressants. Les églises de Moscou sont connues par la bizarre originalité de leur architecture, qui ne ressemble à rien. La principale a été construite par un architecte italien, auquel Ivan le terrible fit crever les yeux pour l'empêcher d'en bâtir une autre qui pût éclipser la première.

Moscou est la ville sainte et possède plusieurs églises et couvents célèbres par leurs trésors en pierreries et objets en argent. Le soir nous allions quelques fois aux offices entendre les chants de ces grands moines russes dans leurs vêtements splendides.

Nous fîmes un jour une excursion au fameux couvent de Troitza à quelques heures de la ville et qui est le but de nombreux pélerinages de toutes les provinces. Naturellement l'accumulation des richesses est en proportion de sa réputation et on nous montre des pierreries étonnantes.

Les Russes ont parfois une vénération spéciale pour des idiots presque crétins; mais qui passent pour des saints. On les consulte avec respect en les confondant, je pense, avec les astrologues d'autrefois. Le couvent de Troitza avait eu soin de s'assurer d'un idiot *di cartello* et qui en effet recevait les hommages de tous les visiteurs à quelque rang qu'ils appartinssent. Mme Lazareff et surtout Mme Seebach, qui paraît très-pieuse, désiraient une séance avec le saint homme. Mais on les avait prévenues que parfois, laissant les régions célestes, le derviche donnait trop librement carrière à de mauvais penchants et que les dames n'avaient qu'à bien se tenir. Même

son langage exprimant trop clairement les sensations qui le dominaient.

Il fut donc décidé que les deux dames iraient et que je les accompagnerais, soit pour prèter main forte en cas de besoin, soit parceque ne comprenant pas le russe, je n'entendrais rien aux incongruités de langage qu'il pourrait se permettre.

Quand nous entràmes dans son réduit, je vis un homme àgé, accroupi par terre, extrèmement sale et assis sur des loques. Il ne fit pas grande attention à notre entrée, mais continua à marmotter ses prières. A force de prévenances ces dames furent invitées à prendre place près de lui. Toujours par terre. On apporte toujours en pareil cas de petits cadeaux pour amadouer le Saint. Ces dames s'étaient munies de tabac qu'elles lui offrirent humblement.

Il en versa une partie dans une petite tasse cracha dedans et leur fit signe de mèler le tout avec les doigts. Le désir d'une prophétie leur fit passer sur cette opération nauséabonde. Mais sans résultat: il divagua, dit des incohérences, quelque obscenité, et nous congédia sans soulever le voile de l'avenir. On se moqua pas mal de ces dames. Mais cela me fournit une scène que je ne reverrai de ma vie. Il paraît que la réputation de cet ètre vient de ce qu'il a prédit l'année de la mort de l'Empereur Alexandre.

Nous nous trouvions à Moscou le jour de la fète de l'Assomption qu'on célèbre avec une grande splendeur à l'ancienne Cathédrale du Kremlin.

La pieuse Mme Seebach annonça qu'elle irait entendre la grand messe et je m'empressai de lui offrir de l'accompagner. J'étais curieux de voir l'église byzantine en grande tenue. Elle est peinte du haut en bas et ces peintures ont un caractère spécial qui vous transporte en idée à Sainte Sophie à Constantinople.

Mme S. alla se blottir dans un coin à genoux sur la dure pierre et moi plus loin me dissimulant dans un confessional,

de crainte, ne connaissant pas les rites, d'offusquer mes voisins par quelque involontaire irrévérence. L'église était splendidement illuminée. Les vètements des prêtres constellés d'or et de pierreries. Les fidèles très-nombreux, et, dans le centre de la cathédrale, un espace vide où toutes les autorités militaires faisaient semblant d'entendre la messe, quitte à avoir quelques distractions, comme vous allez voir.

Je regardais en ouvrant les yeux grands, larges, cette scène d'opéra, et me faisant tout petit. Nous avions passé l'évangile et même l'élévation. Je remarquai un peu de mouvement dans le groupe du gouverneur qui paraissait donner un ordre. En effet un officier se détacha et vint du côté de l'église, où je me trouvais, comme le publicain. A ma grande stupéfaction je le vis cingler sur moi. Je ne pouvais le croire. C'était bien à moi qu'il en voulait. Je crus réellement avoir commis quelque manquement à des usages établis et d'être déstiné à passer dans un logement à la forteresse.

L'officier m'aborda poliment et me dit: Monsieur vous êtes étranger?

Cette question me confirma dans mes suppositions.

En effet j'admis ma qualité d'étranger. Et bien, me dit l'Aide de Camp: S. E. le gouverneur vous invite à passer près de lui dans le centre de l'église.

Je lui fis observer que je n'étais pas seul et que j'accompagnais la Baronne de Seebach. Le nom de la fille de Nesselrode une fois prononcé, ce fut comme une secousse électrique. On alla l'enlever dans son coin et nous brillâmes au premier rang. Le bon Dieu fut un peu mis de côté pour nous regarder, nous qui passions de la potence d'Amman au triomphe de Mardochée.

Je présume que la police avait donné avis de l'arrivée d'un membre du Corps diplomatique de Petersbourg et que cela me valut l'accueil flatteur du Gouverneur.

Chaque dimanche, à une heure environ de Moscou, se trouve une prison où l'on réunit tous ceux qu'on déporte en Sibérie. Chaque dimanche ce triste convoi se met en marche et souvent femmes et enfants les accompagnent dans ce voyage qui dure deux ou trois mois. Les déportés peuvent aller en charrette. On leur donne un costume spécial et surtout on leur rase la tête de différentes façons de manière à les reconnaître en cas d'évasion. L'envoi en Sibérie est une peine qu'on encourt pour des crimes très-sérieux. En outre, vu la corruption du pays, une simple dénonciation, pour se débarrasser d'un mari ou d'un intendant, suffit, moyennant rétribution au juge, pour attirer cet exil. La situation d'esprit dans laquelle se trouvent ces pauvres gens qui, peut-être innocents, n'ont plus en perspective que des coups, un voyage désastreux loin de leur pays et de leurs parents, est terrible. Midi sonne et la colonne se met en marche. Mme de Seebach me proposa d'y aller. J'y allai en effet avec elle. L'effet fut tellement saisissant qu'au retour, durant plus d'une heure, ni elle, ni moi ne desserrâmes les dents.

Revenons maintenant à notre voyage à Nijni.

Notre petite caravane a parcouru jusqu'ici ses mille verstes non seulement sans accident, mais sans discussions, et toujours la plus grande cordialité a présidé. Mais en tous cas l'idée ne nous est pas venue de regretter les fatigues du voyage et surtout l'immense quantité de poussière que nous avons avalé en chemin. Ce sera certainement une des plus curieuses et des plus intéressantes parties de mon voyage en Russie que ce séjour à Nijni. Cela a même l'avantage de résumer ensemble plusieurs voyages, car nous aurions dû parcourir bien des pays, si nous avions dû glaner en route tout ce que nous avons vu ici.

C'est une véritable saturnale de commerce dans un beau pays et par un temps superbe. Temps qui est presque trop

beau pour le touriste qui parfois désirerait plus de pluie et moins de poussière. La route en tous cas est excellente.

Le pays est fertile et cultivé. Beaucoup plus accidenté que le nord. Les habitations et les gens ont meilleure mine qu'aux environs de Petersbourg et on se trouve bien aux hôtels où l'on prend ses repas en route.

En descendant à Nijni à sept heures du matin, nous étions à la lettre tellement couverts de poussière que je me demandais si jamais je parviendrais à me débarbouiller. On nous conseilla un bain russe. En effet partagés en deux colonnes, d'après les sexes, nous nous aventurâmes dans un établissement.

J'étais avec Mercier, qui n'entendait rien au Russe. Je n'avais jamais pris un bain russe. Nous parlâmes par signes.

On ouvrit une porte. Je me trouvai dans une grande salle, au milieu de laquelle s'élevait très-haut une manière de lit en briques, ressemblant à un autel, *un rogo*. Un gaillard qui n'avait pour vêtement qu'un tablier qui l'entourait me fit signe de me déshabiller, puis de m'étendre sur le susdit lit.

Il s'en alla probablement pour attiser le feu. Mais la chaleur devint tellement insupportable que, déjà rouge comme un homard, je me sentais suffoquer et ne savais réellement ce qui s'ensuivrait.

Enfin le baigneur revint, procéda au massage et à pas mal de seaux d'eau sur la tête, ce qui me ravigota et me donna une bonne lessive. Mais j'en ai conservé un souvenir agréable.

Le premier aspect de Nijni nous avait electrisé et notre satisfaction n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons parcouru en détail ces dédales de boutiques. Nous ouvrîmes de grands yeux en voyant cette bigarrure étonnante des différentes races du monde entier. La statistique des étrangers qui fréquentent la foire doit être curieuse. Les persans y sont en nombre, avec des étoffes de soie et des tapis. La grande

majorité est composée de Tartares, de Boukares, et de Kirguis. Il y a aussi des Circassiens avec des armes et des galons d'argent et des tissus. Chaque différente branche de commerce a son quartier séparé, une ville pour le savon, une ville pour le thé, une ville pour les fourrures, etc. On a importé cette année quatre-vingt-dix mille balles de thé; quantité plus forte de l'habitude, ce qui l'a fait baisser. Et dans une seule opération on a perdu deux millions. Nous avons vu des fourrures de renard bleu de sept mille francs. Des peaux de martre dont une fourrure entière se payerait 25 mille francs; même une ville pour les filles publiques de toutes les nations.

Les chinoiseries comme nous les entendons ne se trouvent guère. Il y a pourtant un magasin avec de fort belles étoffes chinoises pour robes ou pour tentures. Il y a jusqu'à un florentin avec des albâtres. Tout cela forme une population flottante de 200 mille étrangers, qui se succèdent pendant la saison.

La Baronne de Seebach, grâce à la position elevée de son père, a pu nous procurer bien des facilités. M. de Lazareff, comme Arménien propriétaire de mines de sel en Sibérie est une espèce de double juif, très-madré dans les marchés qu'il fait personnellement ou pour ses amis.

Une des grandes difficultés a été l'affaire du logement, chose dans un pareil pandemonium toujours très-difficile. On avait écrit d'avance et moyennant soixante francs par jour nous avons pu nous loger proprement et sans vermine dans un hôtel sur le bord du Volga qui nous fournit le fameux bain russe.

Le dîner, quoique peu varié, est mangeable. Les sterlets si recherchés à Petersbourg sont ici très-communs et la ressource des cuisiniers. Le potage de sterlet à Petersbourg pour un grand dîner coute quelquefois 1500 francs. On nous donne comme dessert des melons, des melons d'eau, des ananas,

puis des pommes transparentes très-recherchées. Je ne parle pas du caviar qui passe ici pour être excellent.

Nous avons en peu de jour vu défiler bien des peuplades. Nous avons même pénétré un soir dans une Mosquée pendant les prières. C'était très-curieux. Mais nous eussions mieux fait de nous abstenir. Les fidèles nous auraient volontiers mis en pièces. Les Boukares portent un turban blanc comme on les voit dans les tableaux sur la tête des patriarches. Les Tartares sont rasés et portent une calotte.

Moscou, 26 août 1847.

J'ai dû interrompre la lettre précédente par des causes inattendues. J'ajoute quelques mots pour vous dire que renonçant a Kasan nous avons opéré notre mouvement rétrograde sur Moscou. Nous sommes arrivés ici hier dans la matinée en très-bon état, mais avec un épisode assez dramatique. A dîner en route à Vladimir, une querelle s'est élevée entre mes deux compagnons de voyage Mercier et Lazareff à la suite d'une discussion qui avait eu lieu sur le thème soutenu par Mercier: qu'une femme qui devenue veuve épouse son amant ne fait rien de repréhensible.

L'argumentation s'envenimant, les champions quittèrent la table, je ne tardai pas à les suivre arrivant au moment où l'un disait à l'autre: à Moscou. Une provocation avait eu lieu. Je dus voyager la nuit avec Mercier qui rageait et m'avait choisi comme témoin. Heureusement j'avais quelque influence sur les adversaires. Nos dames éplorées cherchèrent en vain à rétablir la bonne harmonie gâtant ce qu'elles voulaient arranger. Je les priai de ne plus s'en mêler et hier, après une journée de démarches persuasives, j'obtins de Lazareff qu'il retirerait une lettre de quatre pages qu'il avait en arrivant composée et qui envenimait tout. Enfin après

pas mal de peine, je l'entraînai chez Mercier où ils se donnèrent la main et se reconcilièrent.

J'ai oublié un détail de notre voyage. Nous avions, ainsi que je l'ai écrit plus haut, retenu trois coupés à deux places.

Le soir on me parquait avec Mercier, Mme Seebach était avec Mme Lazaref, qui ne tenait pas absolument à la compagnie de son mari, lequel passait dans le coupé de la Princesse Biron. Mais le jour venu, chaque fois que l'on changeait les chevaux, les messieurs changeaient de place et de dame. C'est ainsi que je vis apparaître les coupoles dorées de Moscou avec Mme de Seebach dormant sur mon épaule, vaincue par la fatigue du voyage.

Nous partirons mardi pour Petersbourg où nous serons, je pense, vendredi matin, quoique ne s'arrêtant nulle part. Je compte y trouver de vos nouvelles et vous écrire plus tranquillement.

N. 63. — *A St. Petersbourg.*

Roccolo (Busca), 29 août 1847.

Je m'étais abstenue dans mes lettres de tout ce qui pouvait ressembler à de la politique; mais puisque tu veux des nouvelles de Rome, je te dirai ce que j'en saurai, car les bruits ne m'arrivent ici que par ricochet. Ce sont encore les journaux français qui sont les plus explicites. Je crois qu'on ne laisse plus venir le *Contemporaneo*, et je suppose que tu reçois aussi les journaux de France. Tu auras entendu parler de la conspiration. On parlait d'attentat médité contre le St. Père. Je ne crois pas qu'il en fût question, mais seulement de faire naître des collisions entre le peuple et les troupes, pour établir la méfiance, diviser en partis, mettre des obstacles aux projets du Souverain et crier après: Vous voyez bien à quoi tout cela mène, au désordre, à l'anarchie.

Mais le peuple a compris les menées, s'est contenu, et la conspiration avortée est retombée sur ceux qui l'avaient tramée. Il a bien fallu chasser les employés qui trahissaient le Gouvernement, que le Pape avait dû devoir ménager par prudence. On fait leur procès. Mais je ne sais ce que l'on nous en dira, les débats n'étant pas publics. Il serait pourtant bien que tout le monde y vît clair. Cela ferait taire les gens de mauvaise foi.

L'occupation de Ferrare pouvait aussi donner lieu à des luttes qui auraient fini, Dieu sait comment. Mais tout s'est passé légalement du côté italien. On voit que ceux qui influencent ces populations si ardentes sont politiques et prudents et que le peuple se laisse guider avec confiance. C'est un bonheur. On parlait à Turin de l'évacuation de Ferrare par l'Autriche. Dans ma politique privée je trouve que cette expédition est une grande maladresse, une odiosité inutile, qui ne montre que du mavais vouloir, sans habileté.

---

30 août 1847.

Hier après dîner j'étais seule au salon quand, à mon grand étonnement, on m'annonça sor Durando, supérieur des missionnaires et frère du brigadier. Il passait pour aller au Mondovi.

Il me donna quelques nouvelles de Turin, me parla d'une protestation de notre Gouvernement sur l'occupation de Ferrare dont il avait la copie.

On ne l'a point mise dans les journaux, mais on la communiquait ainsi de la main à la main. C'est qu'il y avait un peu de bouillonnement dans le public et qu'on a senti le besoin de satisfaire l'opinion. On a de nouveau permis le *Contemporaneo.* On m'avait écrit que ce qui l'avait fait défendre c'est qu'il dénonçait les dames piémontaises, comme étant

d'une association payante à l'effet de soudoyer la dernière conspiration, et qu'il en nommait deux, on ne m'a pas dit qui. Ce n'est certes pas moi qui me sens portée à placer mon argent en conspirations d'aucune sorte. Au reste on ne peut soupçonner que deux ou trois personnes de cette équipée; nos dames en général étant aussi dénuées d'argent que de politique.

---

31 août 1847.

Je reçois une lettre de Lisio, de son château féodal où il paraît que les nouvelles politiques prennent un volume fort considérable.

En tous cas, voici ce que notre gazette marque d'après les journaux romains:

Le Pape se dispose à former un camp de dix, quinze ou vingt mille hommes, si l'on ne fait pas droit à sa protestation sur Ferrare. Il rappellera son nonce de Vienne et donnera les passeports à M. de Lutzoff. On disait que l'Angleterre a mis sa flotte à la disposition du St. Père et que déjà elle était entrée dans l'Adriatique.

On ajoute que nous avons appelé les contingents sous les armes, mais ce bruit ne me semble avoir rien d'officiel.

On parle du renvoi de la Margherita.

Voilà des nouvelles à foison. Si elles ne te conviennent pas, tu me le diras.

N. 64. — *A St. Petersbourg.*

De St. Martin Tanaro, 24 septembre 1847.

D'abord je te dirai que je ne t'ai pas écrit pour le 17 (1) parceque ton père a voulu s'en charger et que j'ai pensé que

(1) 17 septembre, jour de ma naissance.

pour moi l'occasion se renouvellerait plus facilement de te dire que j'ai bien pensé à ce que la journée me représentait: si le bon Dieu m'exauçait, rien ne te manquerait ni dans ce monde, ni dans l'autre. Tu n'as pas besoin que je m'étende sur ce chapitre pour savoir à quoi t'en tenir.

Nous avons eu notre contrat de mariage le 16 chez le Marquis de Cirié (1). Ton père aura pu te dire que c'était fort bien, avec accompagnement de musique dans le jardin illuminé.

Lundi 20, mariage à N. D. des Anges. Monsieur l'Abbé (2) a fait un très-bon speech. La foule était énorme.

A dix heures je suis partie avec ma belle-sœur Louise, M. l'Abbé et le Secrétaire pour venir recevoir la mariée. A trois heures et demie nous arrivions. Mon frère et Lisio étaient déjà ici. La Comtesse de Masin et Mme de Carrù sur nos pas, et à 5 1|2 heures les époux: les St. Martin et tous les Doria, trois voitures arrivaient en triomphe. A St. Damiano on avait disposé un arc de triomphe en gaze rose et un pavillon où il fallut descendre pour écouter quatre harangues. Aux limites du territoire, harangue de la Commune, plus loin compliments et bouquet de douze demoiselles, puis du clergé et partout des arcs de verdure et des inscriptions.

Carillons et boîtes, cela va sa sans dire, et beaucoup de curieux. Plus de quarante cavaliers, fort bien habillés allèrent à leur rencontre et les accompagnèrent bannières déployées et musique tonnante. Le château était bien en ordre. Des fleurs à profusion. On dîna au grand salon qui avait fort bon air. Après le dîner on alla sur la terrasse pour voir le feu d'artifice sur le bric. Tout le village était illuminé et les maisons principales à architecture. On avait illuminé les façades du château qui font face au village et la cour et les

(1) Mariage de Charles Alfieri avec mademoiselle de Cirié.

(2) L'Abbé Maguin précepteur de Charles et depuis évêque d'Annecy.

allées. Une foule énorme se fourrait partout. On était venu de tous les environs. Jamais on n'avait vu de si belles choses. Le temps a toujours été superbe, plutôt chaud que froid. Tout le monde était enchanté du coup d'œil et de la réception du pays. Mardi on alla en pompe entendre la Messe à la paroisse. Le pauvre archiprêtre est mort il y a quinze jours et on a mis comme économe un certain Don Torch, qui doit être de ta connaissance. On déjeûna à onze heures, puis on visita le château. A deux heures on alla voir Gouvon. Mais je me dispense de ces courses dans les environs et ne suis pas fâchée de me réserver quelques heures de repos dans ma chambre tout en-haut. Après le dîner, nous eûmes la grande illumination du château. C'était un coup d'œil magnifique. Toute l'architecture dessinée en lampions soit blancs soit de couleur. Des arcs de lumières avec inscriptions, en sortant de la grande porte, à droite une haute barrière à dessins de bougies. Vis-à-vis les charmilles portant un cordon de feu avec des ballons, l'allée tournante était éclairée de ballons et verres de couleur ainsi que la butte. Sur les collines environnantes partout des illuminations, des *farò* (1), des fusées. C'était vraiment beau d'effet et de cordialité. On tira un fort joli feu d'artifice, au dessous de la terrasse et partout il y avait une foule énorme: des dames, des officiers, je ne sais d'où tout ce monde sortait. Nous allions nous coucher tard et harassés ce qu'il y a de sûr. Mercredi on alla visiter Costiolles, ce qui prit beaucoup de temps et nous fit dîner à sept heures. L'Académie philarmonique d'Albe avait demandé de nous donner un concert. Il eut lieu dans le grand salon. *Cantate* et symphonies assez passables et la société assez nombreuse, puis encore un peu d'illumination qu'on allait voir volontiers à cause de la douceur de la température. Hier nous aurions voulu aller à Magliano; mais la ré-

(1) *Farò*, feu de joie.

ception n'était pas prête et il fallut renvoyer la partie à demain. J'en étais fachée à cause de Doria Delmaro qui avec sa femme partent demain. Il m'a confié qu'il serait volontiers resté, mais que sa femme voulait partir pour une certaine société qu'elle prétend avoir chez elle le vendredi soir et où il assure qu'il n'y a personne. Il est très-bon garçon et font très-bon ménage.

On se contenta donc d'une promenade, et le soir la jeunesse nous donna le spectacle de tableaux dans le grand salon dirigés par la Comtesse de St. Martin qui s'y entend très-bien. Nous avons eu beaucoup de Turcs et de Grecs. L'épouse figure fort à son avantage dans ces tableaux. Ses deux frères cadets sont fort entrain et le dernier fort bon musicien. Aujourd'hui répétition du même programme, quoique nous ayons perdu la Marquise Emma qui compte donner ce genre de divertissement chez elle cet hiver.

---

26 septembre 1847

Nous avons fait hier notre expédition de Magliano. Pallavicini Mossi est arrivé comme nous étions déjà dans nos voitures. On l'a enlevé de la sienne et hissé dans une autre sans qu'il sut de quoi il était question. Ce qui allait à son air habituellement étonné.

La réception à Magliano s'est réduite aux formalités ordinaires. On avait proposé de dételer les chevaux et de trainer la voiture à bras le long de la montée.

Ils étaient cinquante pour cela. Mais mon frère comme de raison s'y est refusé. Si tu as cette montée présente à l'esprit, tu peu apprécier leur zèle. Nous avons visité le château, fort délabré, la belle chapelle, la chambre de Vittorio Alfieri et le sécrétaire dont il se servait, en assez mauvais état, et la tombe du Comte Catalan Alfieri. Puis tout étant vu, nous sommes revenus dîner fort tard et fort affamés.

Aujourd'hui relâche à cause du dimanche. Demain dispersion à peu-près générale.

Nous n'avons rien de bien intéressant à Turin. On y parle beaucoup politique, mais on n'en fait guère. Les journaux étrangers sont la matière de tous les discours; car ils parlent des affaires italiennes sans censure. L'oncle Massimo ayant offert ses services au St. Père on a accepté et on l'a envoyé à Pesaro, où il ne s'amuse pas infiniment.

Le général Durando est parti pour aller s'offrir. Ce serait une bien bonne acquisition que l'on ferait si on savait l'utiliser.

En Toscane, comme à Rome, ils sont toujours dans l'enthousiasme et dans des démonstrations continuelles. Mais les Autrichiens n'évacuent pas Ferrare, et ils entrent à Parme, dit-on.

L'Archiduchesse se tient à Vienne. A Naples on se tape et aussi en Sicile. Je ne voudrais pas que le *padre* Tapparelli n'en eût quelque éclaboussure, les jésuites n'étant pas trop bien partagés en ces sortes d'affaires. On dit encore La Marguerite en péril et on parle d'Albert Ricci pour le remplacer. A propos, Adrien Revel a eu le titre de Ministre à Londres.

N. 65. — *Lettre de mon père.*

Turin, 11 octobre 1847.

Ta lettre de Petersbourg nous a tranquillisé sur ton compte et nous nous sommes casés avec toi dans ton quartier d'hiver avec la même satisfaction que tu as toi même éprouvé.

Je voulais t'écrire avant; mais il se formait dans notre ciel un gros orage et j'ai voulu le laisser gronder, et puis éclater, afin de pouvoir t'en rendre compte. Cette lettre est donc une répétition de tonnerres et de foudres. Elles ont frappé sur les plus hautes cimes, comme c'est leur nature.

Voici les faits.

C'était la veille de la naissance du Roi. Une société, composée de toutes les classes, se proposant de se réunir pour chanter l'hymne de S. M. et celui de Pio IX, avait, avec autorisation, fait imprimer et distribuer les deux poésies et avait établi pour lieu de rendez-vous le plateau des remparts. C'était un vendredi et comme il n'y avait pas de théâtre, la réunion était de 5 à 6000 personnes. Les chants avaient commencé, mais pendant un des intervalles des strophes aux cris de vive le Roi, vive Pie IX, vive l'Italie, que le Gouvernement (par l'intermédiaire du Vicaire de police qui en avait personnellement pris l'initiative) avait permis, furent ajoutés les cris de vive Gioberti, à bas les jésuites. Comme c'étaient des voix isolées qui les proféraient, il y eut des marques d'indignation dans la foule où plusieurs personnes s'écrièrent que ceux qui criaient ainsi étaient des espions.

Alors on vit avancer de tous côtés sur la foule compacte des carabiniers, des sbires et des soldats qui intimèrent à tout le monde de se retirer, et comme l'étonnement, l'indignation, et la quantité de gens réunis rendaient cette dissolution difficile et qu'il y eut des pressions dans la foule qui firent tomber beaucoup de monde, et crier, et résister, les soldats avancèrent avec la baïonette au bout du fusil et il y eut des blessés. Les sbires avaient le pistolet à la main et il y eut des coups de crosse et des bosses. Les carabiniers avaient le sabre à la main et distribuèrent quelques coups de plats de sabre. Ce furent les plus discrets. On arrêta quelques personnes, et surtout beaucoup de chapeaux et de bonnets de fuyards. Le lendemain l'avv. Bertolini, qui était le plus important des captifs, qui avaient passé la nuit au Corps de garde, fut relâché et le jour après tout le reste.

La réprobation contre l'action de la police fut générale; il y eut exaspération dans le public et silence absolu de vivat le jour de la naissance du Roi. Tu peux croire combien, moi

qui lui suis dévoué, je fus peiné de cette imprudente conduite de quelques subalternes qui par un zèle inopportun compromettaient ainsi son nom et sa popularité à une époque si remarquable. Les syndics de la ville allèrent chez le Roi pour protester contre les brutalités de la police. Leur représentation parfaitement rédigée et très-énergique d'expressions, était signée par tout le corps décurional. Le Roi les reçut et les assura que cela n'arriverait plus. Une autre représentation rédigée par des citoyens et déjà couverte de plus de trois mille signatures ne fut plus présentée au Roi après de pareilles assurances. Les autorités militaires furent accusées d'être les auteurs de cette espèce de guet-à-pens. Villamarina qui, comme ministre général de la police eut tous les détails de ce qui s'était passé et fut assiégé de réclamations et de rapports, fut indigné que ses subordonnés eussent ainsi, sans les lui communiquer, sans son autorisation, pris des mesures qu'il aurait désapprouvées et défendues. Il n'hésita pas, il demanda hautement sa démission de ce département dont il renvoya le portefeuille en disant qu'il ne pouvait plus désormais conserver la responsabilité d'un service que ses subordonnés faisaient hors de son autorité et sans même le consulter. Depuis longtemps le Comte L. affectait avec lui une indépendance et des allures tout-à-fait blessantes pour un homme d'honneur et qui a de la délicatesse. On avait dû le conserver pour ne pas renverser la hiérarchie de l'Autorité.

C'est ce qui n'est pas arrivé. Deux jours après, un valet de pied entrait le matin au Ministère de la Guerre, un grand pli à la main. Il restait une heure et demie dans la chambre du ministre qui écrivait une réponse, puis il allait au palais. Et le ministre qui donnait ce jour ses audiences faisait congédier tout le monde, réunissait ses papiers, rassemblait tous ses employés et leur déclarait qu'il avait cessé d'être leur chef, prenant congé d'eux au milieu de leurs regrets.

Tout cet évènement est comme de raison émaillé de très-riches détails. Mais ils ne sont pas de dimension à voyager par la poste.

Le Marquis Passalacqua, premier officier du Ministère, a aussi donné ses démissions, ce qui fait honneur à lui et à son chef. De Salvatore, mon gendre, je ne sais encore rien. Mais ce n'est pas tout.

Tel que Samson qui en tombant entraînait la ruine de tous les Philistins, Villamarina a entraîné son antagoniste. Il fallait parer par un contrecoup au grand effet de cette chûte dans le public. Et ton chef qui avait passé trois heures en audience lundi, où tout s'était passé comme à l'ordinaire, recevait sa démission de haute propre main une demie heure après sa rentrée au ministère. On lui avait, depuis quelque temps, souvent repété des insinuations pour la lui faire demander, mais il déclarait qu'il ne le ferait pas; on a saisi cette occasion. On avait parlé de mon beau-frère César Alfieri, ou de Ricci pour le remplacer. Ni l'un ni l'autre. C'est Ermolao St. Marsan à qui on a envoyé déjà un courrier à Naples. Beaucoup de gens craignaient aussi la chûte de Des Ambrois. Mais c'est une panique. Il vient au contraire d'être nommé effectif au Ministère de l'Intérieur. La police est de nouveau attachée à ce ministère, mais indépendante et faisant ses relations directement au Roi. Lazzari a été nommé aide de camp du Roi. Le Comte Buri a eu la Grande Croix. Le Commissaire de police a eu 6000 francs de gratification.

En ce temps on accédait à la *lega doganale* de l'Italie avec le Pape et le Grand Duc de Toscane. C'est notre Zollverein. On n'attend plus que l'opinion de la Chambre de Commerce de Gênes pour prendre une résolution définitive.

La Cour de Cassation est decrétée et organisée; on dit que ce sera Avet qui en sera le président.

Les députés des provinces au Conseil d'Etat ont en général l'approbation du public et seront appelés au retour de la Cour du voyage de Gênes.

Il y aura aussi un remaniement dans le Conseil des conférences et on dit que Manuelin Villamarina pourrait en être nommé président. Il est sûr que malgré la chûte de la Marguerite la sienne a produit un bien mauvais effet ici et à Gênes, où on craint fort de mauvaises démonstrations au prochain voyage. J'en serais bien fâché.

On a déjà pris un à compte le 2 octobre. On a chanté l'hymne à Pie IX, sans l'autre au Roi, et il n'y a eu d'illuminations qu'aux auberges et aux maisons des principaux employés du Gouvernement. On dit que le mécontentement y croît dans des proportions alarmantes sans qu'on se gêne à le manifester. On dit que l'Université y sera fermée cette année, ainsi que dans notre ville. Il faut espérer qu'on ne prendra pas une si fâcheuse résolution.

Le temps en somme est très-sombre comme partout sur l'horizon politique et de graves évènements se préparent pour l'avenir.

N. 66. *A St. Petersbourg.*

Turin, 24 octobre 1847.

Ton père s'est chargé de te répondre et de t'apprendre toutes les nouvelles de la ville, et je l'ai laissé faire d'autant plus que ces premiers jours j'étais souvent dérangée et je ne pouvais faire ce que je voulais.

Cette lettre de ton père aura probablement été, ou, pour mieux dire, sera la première qui t'apprendra les évènements qui nous ont donné de l'émotion à nous même ici.

La nouvelle des démissions de Villamarina se répandait comme j'arrivais à Turin de St. Martin et l'impression fut immense.

La retraite *forcée* de La Marguerite calma un peu l'effervescence, mais ne suffit pas pour atténuer l'effet de la pre-

mière mesure, et depuis lors il y a un bouillonnement sourd qui se fait voir s'il ne se fait pas entendre.

Comme on était en veine de destitutions par la ville, après les deux ministres on avait aussi destitué les gouverneurs de Turin et de Nice, mais ce n'était que l'avis du public et ils sont toujours à leur poste. On dit seulement que Maistre est malade et n'en aura pas pour longtemps; ce que je ne sais pas.

Le nouveau ministre des affaires étrangères (1) est arrivé. On disait ces jours passés que Salvatore Villamarina, mon gendre, le remplaçait à Naples; mais on a dit au contraire que ce serait plutôt Collobian. Salvatore s'est retiré de la conférence et du service. On l'a nommé Conseiller de légation *in partibus*, ce qui n'est pas un équivalent. Mais le Roi lui a promis un poste dès qu'il se présenterait. Il y a des gens ici qui trouvent Villamarina père encore trop près et qui tâcheront de lui fournir l'occasion d'aller ailleurs par le moyen de son fils dont il ne peut guère se séparer.

Le Roi est malade et il a été saigné quatre fois; hier on disait qu'il allait mieux. Ce matin je n'ai vu personne. Il a une santé bien détraquée, et une figure qui ne le dissimule pas. Il a toujours son mauvais régime et a toujours voulu avoir ses ministres pendant sa maladie.

Il y a un peu de rassemblement le soir. On chante l'hymne de Pie IX, on crie vive Pie IX et on a la bonté de s'en mettre en peine et de donner à ces misères une importance qu'elles n'auraient pas.

Cela se fait à Gênes, cela se fait dans les provinces sans que l'on s'en inquiète. Ce n'est que nous autres qui ne devons pas participer à ce qui se passe tranquillement partout.

Cette nuit le régiment de Novare a été à cheval toute la nuit par la ville. C'est faire à cette mauvaise musique plus

(1) Ermolao St. Marsan.

d'honneur qu'elle ne mérite. Aujourd'hui doit paraître la loi sur les *assembramenti,* et ensuite on attend l'établissement de la Cour de Cassation, une loi sur la presse et sur les Conseils Communaux, avant le départ du Roi pour Gênes qu'on annonce pour le 2 prochain.

Les Autrichiens sont toujours à Ferrare. J'ai vu ces jours derniers plusieurs personnes venant de Rome et de Toscane. Tous ceux qui approchent Pie IX ne peuvent manquer d'être fascinés, quelles que pussent être leurs opinions préalables. Cette fascination il l'exerce sur son peuple; il en fait et en fera ce qu'il voudra. La modération, la docilité de cette population est un exemple qui n'avait pas encore été donné.

Les étrangers, et ils sont nombreux, en sont ébahis.

En Toscane il paraît que cela va bien, que les choses se passent avec calme et harmonie. La révolution s'y montre sous forme de carnaval. Le Duc de Lucques a cédé ses états qu'il ne savait pas gouverner et il a de l'argent, ce qui ne lui arrivait guère. Il est à Gênes chez Don Carlos. Son fils et sa bru sont à Gênes aussi. La Duchesse est restée à la campagne. On dit que le Duchino rentrera à notre service. Je n'en sais rien, et il vaudrait mieux que cela n'arrivàt pas.

La Duchesse de Savoie est accouchée, il y a huit à dix jours, d'une princesse appelée Maria Pia. On l'appellera madame Maria.

Massimo est ici et il est bon à entendre sur toutes sortes de sujets, la partie sérieuse, la partie émouvante et la faceta. Il ne s'arrètera guère ici et fera *sanamente.*

Nourris-toi bien. Il faut d'autant plus y songer que ce choléra, qui nous guette, nous conseille surtout une nourriture saine. Je le suis de l'œil, ce terrible ennemi. Dieu veuille que le froid qui doit avoir pris possession de Petersbourg l'arrète dans sa marche. Je parlais un jour de cette inquiétude à ton père. Il me répondit que tu n'étais peut-être pas plus en danger que nous; qu'une fois à Petersbourg

le choléra ferait probablement comme l'autre fois le tour d'Europe. Cela n'avait pas l'air d'une consolation, et pourtant cela m'en fit l'effet. Il me semble que j'aurais plus de courage pour un danger partagé.

Tu feras bien si tu entreprends et si tu persistes dans une vie studieuse et appliquée. Les années de folie sont passées et on peut fort bien, avec un peu de bonne volonté, s'habituer aux pensées plus sérieuses et y trouver de la satisfaction, au point de se trouver dégoûté de ce qui est léger, et nous sommes dans un temps où les hommes n'ont pas trop de toutes leurs facultés, s'ils veulent être utiles à leur pays.

Ma vie à moi est toute unie. De jour je fais mes petites affaires, le soir je suis chez moi avec une bien petite société, ce qu'il faut pour pouvoir parler de tout à cœur ouvert, et les sujets sont intéressants. On apporte les nouvelles et chacun dit son avis et nous ne sommes ni cerveaux brûlés, ni exagérés d'aucun parti.

Lundi 25 octobre 1847.

Les choses sont toujours sur le même pied: hier soir il paraît y avoir eu en place St. Charles 5000 personnes. On ne disait rien, les soldats se montraient sur un point, la foule allait sur un autre. On en veut au Gouverneur à qui on attribue des mesures un peu violentes.

A Gênes on est dans les mêmes dispositions, mais elles sont plus générales. Espérons pourtant que les démonstrations seront pacifiques. Il y a eu là un *Triduo* pour Pie IX à l'Annunziata. La foule était énorme dans l'église et sur la place.

Le dernier jour, un billet remis en chaire au prédicateur lui enjoignait de faire une quête pour acheter des armes au Pape. Les dames ont quêté et obtenu une somme de plusieurs

milliers de francs. Comme on n'était pas prévenu, on donnait les bijoux quand on n'avait pas d'argent. Les dames gènoises se montrent fort zélées.

N. 67. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 4 novembre 1847.

J'avais déjà écrit une demie lettre ces jours passés pour t'apprendre les évènements imprévus qui avaient lieu chez nous. Mais comme on m'assure que tu reçois la *Gazette Piémontaise*, il est inutile que je répète ce que tu sauras par ce moyen. Je me bornerai à te dire l'impression que ces évènements ont produit, ce que le journal ne fera qu'imparfaitement.

Je crois t'avoir dit qu'une fermentation sourde, mais générale régnait dans le pays, qu'elle se manifestait par des rassemblements fort inoffensifs, puisqu'on se limitait à chanter et crier Pie IX. Mais enfin ces procédés insolites inquiétaient bien des personnages influents et peureux et on en était venu à des moyens de coercion déplorables et qui n'avaient fait qu'aigrir l'opinion et généraliser le mécontentement sans amoindrir les attroupements qui, toujours pacifiques, devenaient de plus en plus nombreux, et les personnes les plus modérées étaient scandalisées des maladresses brutales dont on était continuellement témoin. Enfin le Roi mieux inspiré, mieux conseillé, mieux secondé, se décida à accorder des concessions que tu auras lu dans la gazette. Dès ce moment il eut la nation dans sa main. L'enthousiasme s'empara de tout le pays, moins quelques perruques qui ont adopté le vert et le jaune et dont les figures sont les cocardes de la peur. Mais il n'y eut plus qu'un désir, qu'une volonté, celle de témoigner au Roi la reconnaissance de ce qu'il faisait pour son peuple.

Le Roi avait interdit toute démonstration bruyante. Que faire? Le temps pressait, toute la population était dans la rue. On organisa une illumination spontanée pour le lendemain dimanche avec la sanction de toutes les autorités. Une société de personnes modérées s'organisa pour maintenir l'ordre partout. Ton père en fut nommé président. On se partagea les quartiers de la ville et surtout on prit soin des postes critiques, comme les jésuites, la légation d'Autriche, le Gouverneur.

L'illumination réussit fort bien, quoique improvisée, et tout se passa sans le moindre désordre, quoiqu'il y eût absence complète de troupes et de police; il n'y eut pas un mouchoir de volé. Un rassemblement énorme se réunit en place Château pour crier vive le Roi. La grille était ouverte et n'était gardée que par les factionnaires ordinaires. Cette grille ne fut pas dépassée.

Ton père était là et il lui suffisait de dire que cela contrariait le Roi pour que tout ce peuple s'abstînt. On se tenait sous la loge de Pilate, on criait, les chapeaux volaient en l'air, ceux des carabiniers plus haut que les autres. On allumait des *cirins* (1) qu'on élevait au bout des cannes. Enfin quand on eut assez crié, cette masse s'ébranla et commença une promenade aux flambeaux que portaient les élèves typographes. Elle descendit la rue du Pô, et Lisio qui était chez Fiorio me dit que c'était quelque chose d'imposant que cette masse. On fit le tour de la place Victor, on remonta dans notre rue d'Angennes, on s'arrêta devant notre porte, on se découvrit et on cria trois fois: *viva casa Zei* (2).

Il n'y avait que le portier pour recevoir la politesse, car j'étais allée au Collége de Moncalier voir une représentation théâtrale de mon petit fils Villamarina et j'avais trouvé le

(1) Bouts de chandelle.
(2) En dialecte pour *Azeglio*.

Collége illuminé. Lorsque je rentrai en ville les derniers lampions s'éteignaient et les rues étaient dans leur état normal.

Le 3, le Roi partait pour Gênes et il était impossible d'empêcher une ovation sur son passage. Il fallut encore se borner à mettre de la régularité dans tous ces mouvements pour éviter le désordre. J'allai à neuf heures pour voir le spectacle. Toute la rue de Pô et les places étaient décorées comme pour les processions. La foule était compacte. Les bannières par milliers. Tous criaient, tous chantaient l'hymne à Charles Albert. Pas un soldat, pas une garde de police.

Le Roi accompagné des Princes traversa tout l'espace à cheval au pas de la foule et il était quelquefois obligé de s'arrêter.

Sur les gradins de la Gran Madre di Dio, ton père avait échelonné tous les enfants des écoles avec des branches de feuillage. Au passage du Roi tout cela criait, sautait, s'agitait. Le Roi les regarda et sourit. Les spectateurs pleuraient, car la vue des enfants émeut toujours le cœur.

J'étais de ce côté-ci du Pô, espérant de jouir aussi un peu de spectacle. Malheureusement un épais brouillard ne laissait rien apercevoir.

Le Roi monta en voiture vers le Rubat, en remerciant la foule qui l'avait accompagné. Mais l'accueil aura été le même sur toute la route. A Turin toutes les voitures, tous les chevaux avaient été mis en réquisition et se payaient des prix fous pour aller sur la route.

On m'a dit que toutes les paysannes de la colline étaient descendues avec des bouquets et formaient un cordon de fleurs sur la route. Toutes les paroisses près du passage du Roi devaient se présenter sur le chemin. Toutes les villes qu'il traverse feront les mêmes fêtes et à Gênes ce sera bien autre chose. Nous attendons les rapports pour pouvoir en parler.

Ce que je peux dire et ce que j'ai vu pour ma part était beau; tant pis pour ceux qui ont mauvais goût, mais c'était vraiment beau. Tout le monde convenait que jamais on n'avait vu un élan comme celui-là dans une population habituellement si calme. Dans les fêtes officielles elle maintenait l'ordre, mais elle était peu animée, peu démonstrative. Maintenant on a touché la corde sensible et la corde a résonné.

Ce que toutes les personnes sensées désirent maintenant, c'est que le peuple reprenne ses habitudes tranquilles et laborieuses, car il serait nuisible à ses intérêts et contraire à l'ordre, qu'il contracte l'habitude d'être dans la rue. Il est juste qu'il ait sa part des fêtes publiques, mais il ne faut pas qu'il devienne inquiet, oisif et vagabond.

Les universalistes ont leur rentrée aujourd'hui. On espère aussi qu'ils ne causeront pas d'embarras. Il faut surtout tâcher de persuader à tout ce monde que la chose est sérieuse et demande à être traitée sérieusement.

Les parades, les manifestations théâtrales peuvent être convenables en de rares occasions, elles peuvent faire naître ou entretenir l'enthousiasme et le courage dans les grands moments. Mais l'usage répété de ce moyen blaserait et perdrait son effet. Il n'en résulterait qu'un besoin d'émotion qu'on ne saurait plus comment satisfaire et ce régime ne nous ferait pas faire un pas de plus. Mais la jeunesse aime le bruit pour le bruit, le mouvement pour le mouvement. Elle a une surabondance de vitalité qu'elle ne sait comment dépenser, ce qui la rend malaisée à persuader.

Hier les bannières ont fait une ovation sous les fenêtres d'Avet et du Ministère de la Guerre. Quant à La Marguerite qui habite encore le Ministère on l'a passé sous silence. Les autres ministres étaient partis.

On est content d'Ermolao. On dit qu'il a des idées très-sages. Ce qu'il a vu à Naples lui a donné de l'expérience et il le met à profit.

Le Ministère marche avec ensemble et unanimité de pensée. Il me semble que le Roi doit se trouver plus à son aise de n'être plus tiraillé dans tous les sens. On prétend qu'il a dit qu'au moins il n'avait plus de *testass* (1) dans le Conseil.

On ne parle plus de Pie IX maintenant. Même Villamarina a baissé d'un bon cran, depuis que l'on a vu ce que l'on pouvait faire sans lui.

Ton père a dîné à la Cour le jour de la Toussaint. Il y avait grand dîner. Le Roi l'a remercié de ce qu'il avait fait pour le maintien de l'ordre.

Ce qui fait de la peine c'est que le Roi est en bien mauvais état de santé. Je crois qu'il est parti avec la fièvre.

N. 68. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 14 novembre 1847.

Il n'y a pas bien longtemps que je t'ai écrit, mais les moments sont si intéressants que je suppose que tu désires être tenu au courant de ce qui se passe chez nous, comme de mon côté je tiens à te raconter tout ce qui nous regarde.

Puisque tu reçois notre gazette, tu seras informé de ce qui est officiel. Mais il y a mille détails qu'elle ne saurait te donner et qui font mieux connaître les dispositions, le fond des choses.

Je t'ai dernièrement narré le départ du Roi pour Gênes, véritable triomphe de popularité qui s'est renouvelé sur toute la route. Ces sortes de fêtes sont faites pour dégoûter de toutes les fêtes officielles, où les démonstrations de commande sont si froides en comparaison de cet élan, de cet enthousiasme spontané qui s'empare d'une multitude, comme on a pu le voir en cette occasion.

(1) D'obstinés.

L'arrivée à Gênes a été aussi magnifique qu'on l'attendait, quoique le Roi soit arrivé une heure et demie avant qu'il ne s'était annoncé, ce qui fit que personne n'était à son poste. Il rencontra la troupe en chemin qui se rendait à l'Acqua Verde. Arrivé au palais il s'arrèta sur le seuil et vit d'abord défiler les troupes, ce qui donna le temps à la population d'accourir.

Après le défilé, arriva la noblesse, Giorgio Doria en tête portant la bannière prise sur les Autrichiens en 46, puis le clergé conduit par Monseigneur Doria. Tous portaient des branches d'oliviers. Il y avait bannières aussi. Ensuite le commerce avec trois bannières: la piémontaise, la gènoise et une troisième qui portait *Il Commercio di Genova plaudente.* Le Roi se la fit donner, l'agita et la fit placer auprès de lui. Après le commerce il y avait les corporations et la foule qui voulait approcher. Le Roi renvoya la garde afin que chacun pût réaliser ce désir. Cette détermination royale fit élever un cri frénétique parti à la fois de cent mille bouches. On ne peut pas décrire de semblables moments.

Après une heure et demie de station le Roi se retira; il n'en pouvait plus.

Le soir l'illumination était magnifique: en bougies pour les deux tiers. Le Roi sortit à cheval; dès qu'on le sut tout le monde se porta à sa rencontre; cent jeunes gens avec des torches lui faisaient cortège, les autres arrachaient des torches aux palais et suivaient. De retour au palais il se retourna pour remercier. En ce moment tous ceux qui portaient les torches, mirent un genou à terre et toute la foule se précipita à genoux.

Des voix crièrent: *Maestà, amnistia per i fratelli esigliati*, et tous crièrent amnistie.

Le Roi ému leur dit: *ci penso, figli, ci penso.* Le Roi pleurait, tout le monde pleurait, et ne criait plus. On n'entendait que gémir. Le Roi en parlant avait étendu la main

on s'était précipité dessus. Le Roi se retira enfin, mais il fallut encore qu'il se montrât à la fenêtre. Il y eut illumination au théâtre, on chanta l'hymne, on fit toutes les démonstrations qu'on a trouvé maintenant.

Ici aussi, au théâtre Carignan, deux soirs de suite, on a eu illumination et l'hymne répété plusieurs fois, au lieu de Semiramis dont on n'avait que faire. Qui est-ce qui se soucie de Semiramis. C'était un vrai délire.

Dans les provinces, ils sont encore plus échauffés qu'ici, ils font toutes sortes de démonstrations, toutes les villes, tous les villages ne font que courir les uns chez les autres pour fraterniser et se réjouir ensemble, et partout on doit reconnaître que tout se passe sans désordre, sans accident. Ce qui est remarquable c'est que la police s'est complètement éclipsée, soit à Gênes, soit à Turin pendant bien des jours, plus de patrouilles la nuit. Personne en ayant le droit, ne s'inquiétait de ce qui pourrait arriver. Il a fallu que les personnes qui désiraient maintenir l'ordre se réunissent pour faire le guet en amateurs. Quarante individus nobles et bourgeois se partagent les quartiers de la ville et maintiennent la tranquillité sans armes, sans aucune force que la considération personnelle.

Ici c'est ton père qui les dirige et ils n'ont pas de nom. Enfin Lazzari s'est réveillé de sa torpeur et leur a dit de continuer l'œuvre qu'il soutiendrait au besoin. A Gênes, où ils sont plus hardis, ils ont imité l'association et ils l'appellent *Garde de sûreté*. C'est une Garde Nationale moins les armes.

Ce matin le Corps de ville a enfin fait chanter un *Te Deum* à son église du Corpus Domini. Jusqu'ici notre Archevêque avait toujours été opposant; il paraît qu'il s'adoucit et va les permettre dans toutes les églises. Ton père y a été ce matin. Il a dit que c'était très-beau, les alentours étaient couverts de monde qui n'avait pas pu entrer dans cette

église si petite. On avait eu la mauvaise idée de faire chanter le *Te Deum* par les musiciens; mais quand on chanta le *Domine salvum fac Regem nostrum* le peuple est intervenu spontanément.

Le Corps de ville a décrété une somme de 50 mille francs pour élever un monument, le reste se fera par souscription. On a en outre décrété des fêtes pour le retour du Roi et une députation de huit décurions part aujourd'hui pour Gênes ainsi qu'une députation du Tribunal de Commerce pour remercier le Roi du traité de la *lega doganale* et une députation des négociants qui vont présenter au commerce de Gênes une belle bannière qui coûte 3000 francs. Nous verrons ce que le Roi répondra sur tout cela. Je voudrais qu'il fût inspiré de demander qu'au lieu d'un monument en marbre on fît quelque chose d'utilité publique comme a fait Pio IX.

On prépare une grande réception pour le retour. On parle de trente-six mille bannières. Je pense qu'il y aura de l'exagération. Il est sûr que l'on en confectionne énormément. On a décidé une quête dans la ville pour les pauvres, et naturellement on est tombé sur moi, avec beaucoup d'autres, et après demain il faut que je me mette en tournée. Heureusement le temps est très-beau. On met ton père à toutes sauces. on le fait président de toutes sortes de commissions, on ne lui laisse pas un moment de repos. Je ne le vois qu'à dîner. Il y a beaucoup de gens de mauvaise humeur, dont j'ai soin de me tenir à distance. On tripote, on clabaude; mais ils ont à faire à trop forte partie. Aussi en voit-on qui commencent à s'adoucir; ce n'est pas de cœur, mais qu'importe. Il paraît qu'ils se comptent.

A Florence il y a eu une grande démonstration populaire à la légation. Carrega a fort bien répondu. A Milan on a aussi été crier sous les fenêtres de notre Consul, mais la police les a dispersés. On a dit beaucoup de choses sur Milan

que les Hongrois ont refusé de sévir contre le peuple qui chantait Pie IX. Les uns disent qu'on a décimé le régiment, les autres qu'on a fusillé. Il y a quelque chose, mais on n'y voit pas clair.

A Rome il paraît que le cardinal Ferretti se retire. Il ne se sent pas de force pour les exigences des temps. On parle du cardinal Amat pour cette place.

La grande nouvelle qu'on donnait hier c'est le blocus de Trieste par la flotte anglaise, ayant pour but de faire rendre Ferrare et Comacchio au St. Siège. Il est positif que des négociants ont dit avoir reçu des lettres qui leur disaient positivement la chose; d'autres en doutent. Je n'en sais pas davantage.

Pendant que le Grand Duc négociait avec le Gouvernement Autrichien pour Fivizzano et autres terres qui devaient échoir au Duc de Modène, celui-ci a fait entrer ses troupes par surprise. On s'est battu dans les rues. Il y a eu quelques morts et quelques blessés. Ces populations ne peuvent supporter de se séparer de la Toscane. Enfin la péninsule, qui dormait depuis des siècles, est toute en ébullition.

Il est difficile de prévoir ce qui peut arriver.

La diplomatie de Louis Philippe est fort chanceuse. D'un côté le Comte Bresson qui se coupe, ou à qui on a coupé, la gorge. Maintenant notre Marquis de Mortier qui veut couper le cou à ses enfants et qu'on est forcé d'enfermer.

N. 69. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 28 novembre 1847.

Voici le premier dimanche où on commence à distribuer la poste et nous avons eu la tienne du 11 un jour plus tôt, ce qui nous a été fort agréable, car toutes ces nouvelles des gazettes ne sont pas faites pour rassurer sur la santé de

ceux qui se trouvent actuellement en Russie. Ce spectre du choléra est toujours devant mes yeux. Je ne pense pas à m'inquiéter de celui que nous pourrons avoir plus tard ici. Mais l'impossibilité de savoir ce qui se passe à Petersbourg, puisque les plus fraîches nouvelles ont toujours dix-sept jours de date, c'est une terrible latitude pour un ennemi qui agit avec tant de promptitude. J'en avais fait l'observation au Comte La Marguerite lors de ta première nomination; mais il ne l'avait pas prise en considération.

Les lois nouvelles sont promulguées les unes après les autres et mises à exécution, autant que le temps le permet. Dans toutes les provinces et les plus minces bourgades ont eu lieu des démonstrations de gratitude pour les réformes. Nous autres nous nous tenons coi, le Gouvernement nous a dit: *più di canti, più di suoni, più bisogno ora non ho*, et nous ne chantons plus, nous ne promenons plus. On se prépare pourtant à faire bon accueil à S. M. quand il reviendra.

Le Roi aurait volontiers dispensé de toute manifestation; mais comment faire, tout le monde tient tant à le fêter, qu'on ne peut vraiment s'y opposer. On tâchera que ce soit avec le moins d'incomodité pour lui possible. Mais on ne saurait refouler cet élan du peuple sans blesser ses sentiments. Ton père est toujours chargé d'organiser toutes ces sortes de choses. Espérons qu'il pourra toujours s'en tirer à la satisfaction générale.

Ce qu'il y a de sùr, c'est qu'il est difficile d'avoir une vie plus active et il ne s'en porte que mieux. Il a son quartier général au Café des Colonnes (maintenant café National). C'est une excellente affaire pour le cafetier Vassal qui va ouvrir ses beaux salons pour le retour du Roi. C'est plus beau et plus riche que le Café St. Charles.

Notre quête a eu lieu sous les plus heureux auspices et a produit environ 36 mille francs. Tout le monde a paru donner

avec plaisir. Ceci était une démonstration à domicile après celles de la rue.

Le pauvre Roi est en bien mauvais état de santé et on craint qu'il n'en ait pas pour longtemps; ce qui nous afflige beaucoup. En arrivant à Gênes il a dit à Paolucci: Ah Marquis quelle manifestation et comme on m'avait trompé sur l'opinion! Paolucci a trouvé la manifestation peu flatteuse pour son compte et a demandé sa retraite qui lui a été accordée. On conseillait au Comte de la Tour de se retirer aussi; mais il dit qu'il n'abandonnerait jamais le Roi en de pareils moments.

De nouveaux journaux vont surgir où écriront tous nos meilleurs, mais je ne sais pas s'il y aura moyen de t'en envoyer. Il y a des journaux romains et toscans qui sont très-bons. J'espère que nous ne resterons pas au dessous. Une petite brochure de trente pages de César Balbo a paru, qui a fait grand effet. Mais tu es là bas où rien n'arrive.

La presse juge souvent très-mal ce qui se passe en Italie et très-partiellement ce qui se passe en Suisse. Je vois que les français sont déroutés du moment où l'on cesse de les imiter. Ceux qui jugent l'Italie d'après ce qu'ils en ont vu ces années passées ne font que des anachronismes. M. de Cormenin qui vient de passer plusieurs mois dans la péninsule dit: qu'il s'en va redresser les idées de ses concitoyens. Nous verrons.

Le Gouvernement français est très impopulaire dans ce moment en Italie et nous leur disons bel et bien que nous saurons faire nos affaires nous même, sans qu'ils aient besoin de s'en mêler. En effet si, comme il y a apparence, à Naples on en vient aux concessions; si on s'associe à la *Lega Doganale* et aux réformes devenues indispensables, nous serons 16 millions réunis. Il faudra bien que la diplomatie nous prenne en considération. Le Duc de Modène commence aussi

à mettre de l'eau dans son vin. Il ne faut maintenant que de la patience et laisser agir le temps.

Quoique nous autres Piémontais soyons les plus calmes et les plus sérieux parmi nos voisins, cependant un esprit de vitalité s'est réveillé aussi chez nous. Nous donnons moins dans les parades; mais une animation inacoutumée se voit en tout. On parle, on va, on remue, on s'aborde, on se réunit. On voit les gens de bonne humeur, expansifs. Les préjugés de caste se neutralisent par ce besoin de se fortifier dans l'union. La classe moyenne est la plus démonstrative et le peuple va par instinct, sans bien comprendre ce qu'on a accordé, sans se rendre compte clairement des avantages qu'il peut en retirer, il sent qu'il peut y gagner et s'en réjouit. Nous avons aussi les boudeurs et les peureux surtout dans notre caste, il faut bien l'avouer et ils rendent en ce moment la société désagréable; ils tiennent de mauvais propos, calomnient les intentions, pronostiquent mille malheurs etc. Mais ce parti est minime et ses rangs s'éclaircissent tous les jours. C'est assez drôle de les voir revenir, et on les reçoit sans leur témoigner ni surprise, ni dédain.

Le Roi a écrit qu'il était fort satisfait de savoir que tout était tranquille, qu'il savait que des personnes craignaient qu'à son retour il ne se laisse influencer par les personnes contraires au système adopté, mais qu'on pouvait être tranquille, que personne ne pourrait le faire revenir des déterminations prises.

Mon frère sera probablement nommé Ministre de l'Instruction. On attend le Roi samedi. Le temps est encore mauvais

N. 70. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 5 décembre 1847.

Puisque tu veux toujours que je te donne des nouvelles, je m'en vais te raconter le retour du Roi qui a eu lieu hier, tandis que je suis encore sous l'impression que nous avons tous éprouvée.

On s'y préparait de longue main, afin de coordonner mieux la manifestation qu'on voulait faire. La cohue qui n'était pas inconvenante au moment de son départ, il y a un mois, parceque tout était improvisé et spontané, n'aurait plus eu les mêmes motifs pour se justifier maintenant qu'on avait eu tout le temps de bien disposer chaque chose.

Ton père avait été proclamé président pour diriger cette réception, et il s'est donné beaucoup de peine pour qu'elle fùt *decorosa* et il y a réussi. Il est parvenu à prévenir toutes les *improntitudini* qu'on pouvait redouter de la part de la population et à sauver bien des maladresses dont on a encore malheureusement l'habitude de l'autre côté. Il est vrai qu'il a trouvé dans cette multitude une bonne volonté, une docilité et une déférence qu'on ne peut assez louer. Il n'y a pas dans le pays une autre personne qui se trouve à la tête d'une si belle et si nombreuse armée comme celle à la tête de laquelle il marchait hier. Toutes les corporations des arts et métiers, des sciences, les étudiants, les juifs même, les français qui sont ici, les députations des provinces et la grande société des bannières, tout cela marchait en bon ordre, comme des troupes bien disciplinées, tous avec *l'azzurra coccarda*, des multitudes de bannières, chantant l'hymne national et aux cris de vive le Roi, vive l'Italie.

On avait donné la place d'honneur à la Députation gênoise comme représentant les derniers venus sous le sceptre du Roi. Les autres avaient tiré au sort. Ils étaient tous par

huit, guidés par un caporal et chaque légion avait son capitaine.

A huit heures et demie ils se rendirent tous au Champ de Mars pour s'organiser. Ensuite ils descendirent rue Neuve, place St. Charles, rue St. Philippe et allèrent déboucher place Victor Emanuel d'où ils remontèrent jusqu'en place Château. La tête de la colonne s'appuyait à la grille et se divisait ensuite en double haie jusqu'en place Victor. Sur toute cette ligne les bannières se touchaient et il y en avait de fort belles. La corporation des architectes, peintres etc. avaient demandé à élever gratuitement un arc de triomphe au milieu de la place Victor. Ils l'avaient obtenu avec un peu de peine au dernier moment, et ils passèrent deux nuits à le construire à la lueur des torches. Il se trouva achevé pour le moment de l'arrivée. J'allai en place Victor avec Mme Malabaila, Sambuy, Mme De Romagnan, Baldissero, les Alfieri, à une heure et nous attendîmes jusqu'à quatre. Ce qu'il y eut de remarquable c'est qu'à midi le brouillard était si épais qu'on ne voyait pas à quatre pas, ce qui nous mortifiait infiniment. Nous attendions la pluie d'un moment à l'autre. A une heure un soleil radieux déchira le voile et la journée devint superbe. Le soleil fut salué par une acclamation générale et toutes les bannières s'agitèrent en son honneur. On répéta: *il sol d'Italia non tramonta mai.* Je ne trouvais pas que place Victor fût assez belle et m'en allai voir la rue de Pò qui était vraiment magnifique.

Les étudiants étaient superbes de jeunesse, de bonne tenue et de *dignitoso contegno.* On chantait l'hymne, on tenait la voie libre pour le passage du Roi au milieu de la rue et la foule circulait derrière et sous les portiques.

Vers 4 heures deux courriers qu'on avait postés à Trufarel pour être avertis, arrivèrent en costume et avec des bannières, et cinq minutes après l'équipage de S. M. débouchait sur le pont. Il y eut un peu de désappointement. On s'était

flatté que le Roi irait au petit pas pour que toute cette armée de bannières pût se replier en colonne à sa suite; mais il passa si vite qu'il fallut se ruer pour courir après, ce qui causa un peu de désordre, mais ils se réorganisèrent en place Château et le reste de la manœuvre se passa fort bien. Nous trouvions pourtant cette manière un peu cavalière et en étions scandalisés, craignant le mauvais effet. Mais tout s'arrangea encore; le Roi finit par se montrer à la loge de Pilate et l'enthousiasme put se faire jour, surtout quand on vit le Roi si faible qu'il était obligé de s'appuyer et que sa figure portait l'empreinte d'une grande souffrance. Il demandait à voir défiler, mais on ne voulut point lui donner cette fatigue et on lui dit, ce qui était vrai, que la colonne était déjà en marche pour s'éloigner. Il fit demander ton père, mais il était déjà parti en tête de la colonne. Il fit dire au capitaine qui se trouvait le plus près qu'il n'avait pas de paroles pour exprimer combien il était touché et satisfait de ce qu'on avait fait pour lui et qu'il regrettait que sa santé ne lui permît pas de prendre plus de part à cette fête.

Pauvre Roi, nous voudrions pourtant bien le conserver. Il n'a jamais été si nécessaire

Le Roi passé, je revins chez moi avec quelques personnes, et quelques moments après nous entendîmes les cris de l'armée des bannières qui descendait la rue et qui s'était arrêtée devant notre porte. Nous nous approchâmes des croisées. C'était un tonnerre de *viva Azeglio, viva casa d'Azeglio, viva Massimo, viva Roberto, viva l'amico del povero.* Et quand ils m'aperçurent: *viva la Marchesa d'Azeglio,* et je saluai de mon mieux. Louis Provana criait: *viva l'Italia, viva il Re.* Ils venaient de faire une ovation à Balbo. Pour ton père l'ovation avait duré toute la journée, partout où il se montrait c'étaient des fleurs qu'on lui jettait et puis des cris, et le soir tout le monde voulait l'embrasser, lui baiser la main. Il en était honteux et il en avait perdu la voix.

Il y eut illumination générale et à l'Hôtel de Ville illumination féerique. Mais le brouillard avait repris le dessus et il était si glacé que je ne voulus plus m'exposer à attraper la grippe. J'allai dîner chez les Alfieri, et les étudiants vinrent offrir leur bannière à mon frère, comme directeur de l'instruction. Elle était en velours et fort belle. Le commerce donna la sienne au Roi. Elle était fort riche.

En tout cela pas un factionnaire et pas le plus petit désordre. Je crois que les soldats doivent être fort étonnés qu'on se passe si bien d'eux.

Les étrangers qui sont ici sont émerveillés de voir tant d'ordre avec un mouvement si vif.

Le Vicaire de police disait ce matin: que pas un mouchoir n'avait été volé, du moins à sa connaissance, et tout le monde est d'accord que depuis que la Maison de Savoie existe, elle n'a jamais reçu une ovation semblable.

Je regrette fort que tu ne puisse pas voir comment nous sommes, quand nous sommes de belle humeur et j'aurais voulu qu'on eût pu aussi crier *viva Manu* (1).

Nous ne pouvons plus désormais quitter le nom d'Azeglio. Il est devenu trop national, trop italien; ainsi comme ils disent: *Azeglio per sempre* (2).

Aujourd'hui le brouillard glacé a régné toute la journée, mais on ne s'en plaignait pas. Il aidait à ce que tout le monde restât tranquille et la journée s'est passée paisiblement.

M. Royer Colard disait avant hier: que si après la journée de samedi le peuple était calme, le dimanche il confesserait que nous étions sublimes. Qu'à cela ne tienne nous serons sublimes.

(1) Mon petit nom en famille.

(2) Je pense que ma mère fait allusion à quelqu'idée que nous avions eu de reprendre l'ancien nom de Lagnasco. Au reste, il est assez piquant d'entendre le cri *per sempre* quand il n'en restera bientôt même plus un seul.

Lundi 6 novembre 1847.

Je te dirai maintenant quelques nouvelles.

Mon frère a été nommé Ministre de l'Instruction Publique avec un conseil. Il est indépendant; et on a réformé les réformateurs: ce qui ne laisse pas que d'être fort apprécié.

La Planargia va remplacer Paolucci à Gênes. Le public parle de St. Martin pour remplacer la Planargia à Chambéry. On faisait aussi des changements dans la diplomatie. On envoie De Buttet à Bruxelles, Montalto à Petersbourg, et Collobiano à Naples.

Il y a eu en Sardaigne un mouvement comme on les fait dans ce pays là. Les populations des montagnes qui sont toutes armées sont descendues à Cagliari, moines et prêtres s'en mêlaient. On dit qu'ils ont obligé les *reverendi padri gesuiti* à marcher avec eux, quatre à quatre, avec la cocarde à la poitrine. Ils devaient faire une singulière mine. On a obligé le vice-Roi à se montrer avec la dite cocarde et l'objet de cette démonstration était qu'ils voulaient être assimilés aux états de terre ferme et régis par les mêmes lois.

Ils ont nommé une députation où il y avait un archevêque et ils l'ont expédiée à Gênes, en leur disant bien que s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient, ils n'eussent pas à retourner dans l'île, où on leur ferait un mauvais parti, et ils en seraient tout-à-fait capables. C'est ce qu'ils ont fait avec le père La Planargia actuel.

Le Roi leur a dit de venir ici, qu'on s'occuperait de leur demande. Ils ont à gagner et à perdre, car ils ont conservé plusieurs priviléges.

On me dit à l'instant que le Roi est couché et saigné deux fois. J'en suis fâchée, mais pas surprise. Il a voulu venir de Gènes ici sans s'arrêter dans l'état où il était, pouvant à peine se soutenir. Il me semble qu'il cherche tous les moyens de se tuer au plutôt. C'est triste.

Nous nous préoccupons moins de ce qui se passe en Italie *(sic)* depuis que nous sommes occupés de ce qui se passe chez nous.

Il paraît que le Roi de Naples se modifie; ce n'est pas sans peine, mais enfin il y viendra. Le Duc de Modène est rètif, mais il faudra bien qu'il s'exécute tôt ou tard.

N. 71. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 19 décembre 1847.

Voilà trois semaines aujourd'hui que j'ai reçu ta dernière lettre et le temps me dure. Je ne sais lequel des deux tu aimes mieux. Je prends de plus en plus en grippe ce pays d'où l'on ne peut plus rien savoir. Je crois que tu as reçu trois de mes lettres, toutes fort intéressantes et tu ne bouges pas plus qu'un homme en granit. De temps en temps on dit dans le public qu'on envoie quelqu'un à Petersbourg. Plût à Dieu; c'est mon souhait le plus ardent.

Le Roi a été assez malade et saigné plusieurs fois. La Reine a été grippée. La Duchesse de Savoie n'est pas bien. A tout prendre, la Cour est mal disposée pour le carnaval qu'on ferait mieux de passer sous silence.

Il y a des changements dans les places et emplois. La Planargia va gouverner à Gênes, Olivieri à Chambéry, Bava à Alexandrie, Taffini passe *alle leve*, Lazzari prend le commandement des carabiniers et Borel du Sénat de Gênes à la police.

Nous avons une queue de fêtes dont ton père ne peut pas se débarrasser. Ce sont des banquets que lui donnent les différentes corporations. Mardi les capitaines des bannières lui ont donné leur dîner. Demain ce sont les étudiants qui donnent le leur dans le Manège Royal, après demain ce seront les médecins, et il faut des speeches partout, ce qui donne de la

besogne. Cette vie de dîners et de réceptions n'est pas trop du goût de ton père et il aimerait bien qu'on le laissât revenir à ses habitudes, comme il serait à désirer que chacun rentrât dans les siennes. Mais quand on a éprouvé une forte secousse il y a une oscillation qui survit pendant quelque temps et se calme peu à peu.

Lundi 20 décembre 1847.

Nous avons aujourd'hui la nouvelle de la mort de la Duchesse de Parme. Les Princes de Lucques sont partis pour aller prendre possession de leurs nouveaux états. La petite Duchesse qui est enceinte et indisposée nous reste encore, mais pas pour longtemps, je pense. Nous verrons si ces enfants sauront mieux gagner l'affection de leurs nouveaux sujets et consolider leur gouvernement. On les redoutait plus qu'on ne les désirait; mais peut-être ont-ils profité de la leçon reçue. Toujours ont-ils fait une bonne affaire en vendant dernièrement ce qu'ils auraient maintenant dû donner pour rien.

Le bruit s'est répandu ici, que notre Ministre d'Autriche, le Comte de Buol, était destiné pour Petersbourg. Je ne sais ce qui en est. N'avez-vous pas le Prince Schwartzenberg depuis peu seulement?

Le Pape a envoyé la *Rosa d'oro* à la Duchesse de Savoie. C'est une distinction. Il y a un piédestal plaqué en or. Les roses renferment les aromates. Elles sont contenues dans un vase. Le rosier est tout en or. Le cadeau a motivé une fonction qui n'a pas amélioré la santé de la Duchesse.

Bonnes fêtes et bon an; mon cher enfant. Qui sait ce que le 1848 nous apportera en tout genre. Par rapport à toi, je désirerais un rapprochement, avec bien d'autres choses.

DEUXIÈME PARTIE

1848-1849

Mouvements populaires dans les différentes parties de l'Italie. — Le Statut est octroyé par Charles Albert. — Guerre contre l'Autriche à la suite des 5 journées de Milan. — Armistice Salasco. — Bataille de Novare. — Proclamation de Moncalieri.

1848-1849

N. 72. — *A St. Petersbourg. — Lettre de mon père.*

Turin, 7 janvier 1848.

Ta mère va mieux de sa grippe, après deux saignées et huit jours de lit. Elle t'écrira sitôt levée pour te donner des détails sur nos affaires intérieures qu'il m'est impossible de te donner.

Je me borne à te remercier de te bien porter et à consigner à la porte ce vilain choléra qui nous menace quand il te menace.

Je m'attends à sa visite pour l'été prochain, et je crois qu'il sera précédé par la guerre; de sorte qu'il ne manquera plus que la famine pour faire l'accord complet des fléaux.

Je ne sais si l'Autriche, qui a fort l'air d'y penser sérieusement, se décidera véritablement à nous attaquer. Je crois qu'elle ferait bien d'écouter cette prudence proverbiale et cette patience gigantesque qui la caractérisent; car je puis répondre qu'elle nous trouvera tous préparés à une rude besogne, tant que nous sommes. On se ferait difficilement une idée de l'ardeur qui anime toutes les classes de notre

peuple des Alpes à la Méditerranée. L'armée en a de furieux rêves. Ce serait un festin national.

On parle aujourd'hui d'un camp de 25.000 hommes à Verceil. Alexandrie a reçu son complément de bombes à feu et de munitions de guerre. L'Arsenal est en branle, et on ne fait que couler des canons et fabriquer des fusils. Si on joue la partie, toute la nation en sera. Je serai à mon poste avec les autres et certainement pas le dernier; quoique âgé, j'espère que les forces du cœur aideront celles du corps, et on est d'ailleurs toujours assez fort pour se faire tuer. Je suis plus ingambe que de plus jeunes que moi, et entr'autres, à mon grand déplaisir, que S. M. elle-même. J'en ai été effrayé la dernière fois que j'ai eu l'honneur de le voir. C'est le jour de l'an. Il veut vraiment mourir sur la brèche. On ne saurait croire tout ce qu'il fait dans l'état où il est après sa maladie.

J'ai de bonnes nouvelles de Maxime qui est définitivement établi à Rome, où sa personne est fort utile.

N. 73. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 10 Janvier 1848.

J'ai été bien contrariée de rester aussi longtemps sans t'écrire; mais j'ai eu beau protester contre la grippe. Il a fallu livrer un combat sanglant dont je commence à me remettre. Je ne fais que me rendre à mon bureau, mais je ne résiste pas au désir de venir essayer mes forces avec toi. Nous avons été bien longtemps sans lettres de toi et nous nous inquiétions beaucoup, lorsque, le jour de l'an, on m'a apporté ta lettre du 14 qui m'a fait toute sorte de biens.

Ton père s'est chargé de t'écrire, mais il lui est impossible de le faire avec autant de prolixité que moi et je regrettais

bien que tu ne pusses recevoir tous les détails que tu me demandais.

Si tu voyais quelle existence ou lui fait à ton père, tu comprendrais qu'il ne puisse pas se livrer aux occupations qu'il aimerait le mieux. Heureusement qu'il est actif, d'une bonne santé et qu'il a l'habitude de se lever à 4 heures du matin; autrement il ne pourrait suffire à tout ce qu'on exige de lui; on veut qu'il soit mêlé et à la tête de tout ce qui s'entreprend aujourd'hui et l'on entreprend beaucoup de choses. Il y a une explosion de vitalité contenue pendant si longtemps, qui se prend à tout.

Il a entrepris à lui seul l'émancipation des israélites et des protestants: ce qui lui donne une besogne énorme. Il lui a fallu écrire à tous les évêques, interroger tous les théologiens, explorer toutes les notabilités pour connaître l'opinion; enfin écrire sa requête motivée, des articles de journaux, mais il a amené son affaire à bien, et cette adresse appuyée de toutes les signatures qui pouvaient la faire valoir a été présentée et très-bien accueillie par le Ministre Desambrois. Voilà donc une entreprise finie. Elle aura son effet en temps et lieu, s'il plait à Dieu. Il a fini celle de la distribution de la quête qui m'a occupé aussi pour ma part. Nous avons distribué des comestibles, combustibles, habillements, couvertures, plus racheté des objets au Mont de Piété et voilà qui est encore fini, pour ce qui nous regardait.

Mais le voilà, pour son compte, chargé d'une autre mission qui est bien honorable pour ceux qui la lui ont donnée.

Il y avait dans la population une inquiétude prononcée sur l'attitude imposante que prenaient nos voisins d'outre Tessin et l'on s'étonnait que le Gouvernement n'avait l'air de rien faire qui nous mît à l'abri d'un caprice, comme celui qu'on s'était passé à Ferrare.

On disait que le Roi craignait de léser les intérêts du commerce, si par des mesures, peut-être intempestives, il

inspirait de la défiance à qui ne demandait qu'un prétexte pour se mêler de nos affaires.

Cela produisit une impression sur le commerce qui se manifeste en sentiments de gratitude envers le Roi, de dévouement pour le pays.

Les négociants ont chargé ton père de rédiger une adresse au Roi, où ils offrent tous leur fortune et leur vie pour subvenir à tout ce qui pourrait être nécessaire à maintenir l'intégrité et l'indépendance du pays. Ton père a fait l'adresse. Elle est belle et forte. Il s'est chargé lui-même de la porter chez les banquiers qui sont ordinairement les plus durs à la détente et tous se sont exécutés de la meilleure grâce. Quant aux négociants, il n'est pas besoin de quérir leur signature. Ils courent les offrir de crainte d'être oubliés.

Voilà un beau mouvement national; peut-être unique dans l'histoire.

Ces jours-ci cette affaire va être terminée et l'adresse portée au Roi.

Avec toutes ces affaires qu'on veut dirigées par ton père, on le consulte, on lui envoye des députations continuellement et surtout on lui donne des banquets. Toutes les corporations des arts et métiers y passent et quoique cela l'incommode et le dérange il n'y a pas moyen de refuser. On y met tant d'effusion. On a l'air si malheureux d'un refus qu'on ne peut s'y résoudre.

Le plus beau a été celui du commerce dans le manége du Roi. Comme c'était le premier jour que je gardais le lit, je n'ai pas pu aller voir les préparatifs; mais on m'a dit que c'était un apparat à faire époque, même dans les pays plus grands que le nôtre et où l'on serait plus familiarisés avec ces sortes de solemnités, qui sont tout-à-fait nouvelles ici. On a fort loué aussi la régularité et la promptitude au service.

On avait élevé une tribune aux harangues et il s'y prononça *vingt-deux* discours. On voit bien là ce que c'est que

de rendre la parole aux muets. J'espère que ce ne sera qu'une crise.

Il y a eu banquet des ébénistes, des serruriers, des tailleurs, des matelassiers, des garçons de ces différentes professions. Il y a en perspective ceux des carossiers, des ouvriers qui fréquentent les *scuole serali*, et je ne serais pas étonné que les *brindour* (1) ne s'en mêlassent, et il n'y a pas moyen que ton père revienne de ces dîners en voiture, quelque temps qu'il fasse, car ils veulent toujours l'accompagner chez lui; alors il y met seulement la condition qu'on gardera le silence dans la rue, et on n'entend que le bruit des pas et pas un mot. Arrivés près de l'hôtel ce sont des hourras, de *viva Roberto d'Azeglio, viva il padre del popolo,* et puis tout le monde se disperse. Le jour du dîner du commerce j'entendais de mon lit ces applaudissements quoique je soie du côté opposé et il neigeait à gros flocons. Le Vicari ronge son frein de se voir rejetté dans l'ombre. On s'étonne dans cette classe que ton père se prête ainsi aux désirs de la plèbe. C'est qu'ils ne la connaissent aucunement et qu'ils ne se doutent pas combien elle est avancée et comme elle sent naïvement, mais fortement, le dévouement au pays. On est tout étonné d'entendre ces bons gens, comme ils s'expriment non pas académiquement, Dieu merci, mais avec justesse et chaleur, et lorsque ton père parle, on voit souvent couler les larmes sur ces barbes et ces moustaches, on les voit pâlir d'émotion, et cette émotion est contagieuse et il l'aime mieux que ce qu'il trouve ailleurs. Mais les nôtres, qui se tiennent en dehors le plus qu'ils peuvent de tout ce qui se passe, ne peuvent avoir des idées claires de ce qui sort de ce petit cercle où ils se renferment, et ils ne voient dans ces réunions d'ouvriers, que des gens à mains noircies qui se trémoussent sans comprendre, pour le plaisir de boire

(1) Porteurs de vin.

et de tapager et ils ne voient pas la tenue décente, les discours appropriés, les pensées généreuses qui animent ce monde là. Nous sommes d'avis tous que la conservatiou de la paix mérite tous les efforts, tous les égards compatibles avec la dignité et l'indépendance de la nation. Mais que si. par un de ces accidents qu'on ne peut prévoir, le Roi croyait devoir faire un appel à la Nation et que Robert d'Azeglio descende dans la rue et crie: *A moi mes enfants!* toute cette population serait debout et le suivrait.

Que Dieu nous garde d'en faire l'expérience.

Maintenant il faut aussi donner un coup d'œil au revers de la médaille. A Gènes il s'est malheureusement passé des choses qui ont embarrassé le Gouvernement et contristé ceux qui voient la force dans l'union et la légalité. Il y a dans cette ville des partis qui, sans être assez forts pour dominer, tiraillent et agitent l'opinion, une fraction du parti Mazzini qui n'appuie que ce que le peuple arrache par violence et déteste les concessions; une fraction patricienne qui rève un retour de choses impossibles, un parti jésuitique rétrograde qui ne veut rien adopter des mesures que les temps exigent et les émissaires étrangers qui poussent au tumulte. Il y a de plus une population flottante étrangère, recrutée en ce moment de Livournais, gens sans aveu, sans moyens d'existence fixe, qu'on achète bon marché et prêts à tous les désordres.

Ces jours derniers on a ameuté tout ce monde contre les jésuites qu'on savait se remuer en tous sens pour entraver la marche du système où le gouvernement est entré. L'émeute était formidable et ne parlait de rien moins que de mettre le feu au couvent. Le nouveau gouverneur La Planargia qui avait pour instruction de n'user que des moyens de conciliation, fut fort embarrassé, fit demander la Société des modérateurs pour qu'ils s'employassent encore à calmer cette fureur populaire.

Ceux-ci s'exécutèrent courageusement et parvinrent à détourner ce flot de peuple en l'exhortant à écrire et signer une pétition au Roi pour lui demander le renvoi des jésuites et l'institution de la garde civique. Cette mesure calma l'agitation et une députation partit pour porter la pétition aux pieds du trône. Arrivés à Turin les esprits ici s'émurent un peu. On blàmait la forme, on sympathisait avec l'idée, les uns voulaient qu'on appuyàt la demande, les autres ne voulaient pas s'associer à une démarche aussi illégale et ceux-ci qui étaient la grande majorité l'emportèrent. Le Roi ne voulut point recevoir la députation. Le Ministre Borelli leur en expliqua les motifs et les engagea à retourner chez eux. Mais pendant ce temps les jésuites de Gênes s'étaient embarqués pour Nice, moins ceux qui dirigent le Collége, qui ne doit pas être très-nombreux et j'ignore les mesures qui se prendront à cet égard. Nous espérons donc que nos frères de Ligurie, comme on dit à présent, seront calmés par ces concessions et qu'on ne sera pas obligé d'employer les moyens coercitifs, comme on les a menacés, si les troubles se reproduisaient. Les nouvelles de ce matin étaient calmes.

A Chambéry le nouveau gouverneur Comte Olivieri leur a fait pour son début un discours assez libéral, qu'il croyait devoir leur plaire. Jusqu'alors les Savoisiens n'avaient pas paru prendre très-grande part à ce qui se passe. Un mouvement italien ne les émouvait guère; mais la parole du Gouverneur les électrisa au delà de son attente et les voilà s'attroupant et criant la constitution française. Je ne sais ce qu'on leur aura répondu, mais je n'en entends plus parler.

A Milan il s'est passé des scènes déplorables au second acte de la tragédie des..... *(paroles illisibles)*.

Depuis quelque temps les Lombards avaient adopté le système des protestations légales. Des membres de la Commission Administrative avaient fait entendre de courageuses paroles; une grande société s'était formée pour abolir l'usage

de fumer, de boire des liqueurs, de jouer à la loterie, et de se servir de papier timbré, afin de diminuer d'autant le revenu du Gouvernement. On n'allait plus au théâtre. Enfin on donnait toutes les marques de mécontentement qui pouvaient s'accorder avec le maintien de la légalité. Mais le vieux Radetzky, qui est l'intolérance personnifiée, envoya ses soldats, à qui on avait distribué de l'argent et des cigares, fumer dans les rues pour narguer le peuple. Le peuple siffla et les militaires tombèrent dessus à coup de sabre et des gens désarmés, la plupart se trouvant par hasard dans ces endroits là, furent blessés et tués. On comptait 80 morts et un nombre plus considérable de blessés.

Ferrare est évacuée. A Modène le Duc a demandé et reçu garnison autrichienne. A Parme les Autrichiens n'y ont été que pour recevoir le corps de Marie Louise; mais à Plaisance, ils y sont en vertu du traité de Vienne. La petite princesse de Parme, qui est ici encore, dit que son beau-père va accéder à la ligne douanière. C'est une famille excentrique et l'ex-mademoiselle tout comme les autres.

Ermolao St. Marsan a dit au Comte St. Martin que son neveu Montalto était toujours destiné à la mission de Saint Petersbourg. Ainsi je pense que l'on va te trouver autre chose. Je ne sais ce que ce peut être; mais si cela nous donne encore quelques bonnes journées à passer ensemble, je me contenterai. Je n'ai plus vu les Collobian. Il paraît qu'ils se disposent apparemment à aller à Naples où il ne fait pas bon du tout. La terreur y est à l'ordre du jour.

La santé de la Duchesse de Savoie s'est fort améliorée. Quant au Roi tout ce que l'on peut dire c'est qu'il est sur pied. On annonce une députation de Nice. Nous ne savons ce qu'elle demande, mais seulement que le Gouverneur fait ce qu'il peut pour mécontenter la province.

Ton père a reçu encore une députation des *arti liberali*, qui l'invitent à un banquet pour mardi. Il y a ce soir une

réunion de 300 personnes au Trincot pour combiner une médaille en or qu'on veut frapper en son honneur (1).

Nous le savons indirectement; mais je me prépare au *disinganno* qui suit toutes les prospérités de ce monde. Que Dieu épargne mes affections et je ferai bon marché des honneurs.

Que le ciel protège aussi notre patrie, car les temps sont graves et gros d'évènements imprévus.

Le Roi a appelé des contingents de plus sous les armes. Il le fallait pour calmer les inquiétudes de la population. D'ailleurs les voisins ne se gênent pas à se renforcer. Mais tout ce qui a du bon sens repousse les provocations imprudentes.

Le Pape est toujours le plus digne des hommes. Grand par la bonté et la franchise de son cœur. Mais les matériaux lui manquent pour tout. On n'improvise ni l'esprit public, ni l'esprit militaire dans un pays où il a été mort pendant des siècles. Il a perdu le chanoine Grazioli et l'avocat Silvani, deux excellents conseillers qui soutenaient son courage et rassuraient sa conscience timorée.

Notre carnaval est fort languissant, le théâtre ne vaut rien et tout le monde s'occupe d'autre chose.

Les nouvelles que je reçois de la santé du Roi sont toujours déplorables. De plus il est triste, inquiet, mécontent, veut tous les contraires et fait le désespoir de ceux qui le servent. Il faut avoir pitié des malades et ne pas se dégoûter de leur venir en aide, quoiqu'avec peu de profit.

Je crois qu'en recevant mon paquet tu pourrais bien dire comme *barba S. Lorenzo* quand il reçoit des lettres de sa femme: *mi si ch'i lesou tut louli* (2)! Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne le relirai pas moi-même. Ainsi tire-toi d'affaire comme tu pourras.

(1) Je possède cette précieuse médaille.

(2) Il m'est impossible de lire tout ce fratras (dial. piém.).

Tâche que nous soyons toujours lions. Comme tu vois, le Sonderbund ne nous a pas éclipsé. Quelle pauvre affaire.

Les chemins de fer avancent insensiblement. On manque un peu de fonds. Il en faut maintenant pour autre chose. Je t'embrasse.

N. 74. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 24 janvier 1848.

Je sors peu, soit pour me sauvegarder, soit pour éviter les gens de mauvaise humeur qui ne m'amusent pas du tout. Nous avons continuellement des gens qui vont et viennent pour apporter des nouvelles ou en demander et puis nous avons un tas de nouveaux journaux, qu'il faut regarder pour savoir ce qui se passe, ou du moins ce qui se dit. Je suis bien fâchée que tu n'en reçoives pas.

La *Gazette de Turin* est celle qui donne le moins de nouvelles, mais le peu qu'elle transmet est exact. Nous avons le *Risorgimento*, rédigé par César Balbo, Camille Cavour, Vesme, Castelli etc. qui est assez modéré. Maxime y écrit quelquefois; puis la *Concordia* où ton père met quelquefois des articles. C'est le journal des Valerio-Sineo etc. Il est un peu hasardeux: fait enrager les censeurs et attire des notes diplomatiques un peu compromettantes. Nous allons avoir l'*Opinione* du Colonel Durando, dont on a bonne idée, puis nous avons les journaux de Rome et de la Toscane. L'intérêt pour nous se concentre dans la péninsule; aussi avons nous, comme beaucoup d'autres, abandonné les journaux français dont on donne des extraits dans les nôtres quand cela nous regarde. On n'écrit pas beaucoup de brochures en ce moment-ci, parceque tout le monde écrit de préférence dans les journaux.

C'est un grand contraste de lire tes lettres, toutes remplies de divertissements et plaisirs avec les idées sérieuses qui nous préoccupent ici, où le carnayal se traîne languissant et tient si peu de place dans nos pensées. Le spectacle est détestable et partout peu fréquenté. C'est dans les cafés qu'on se réunit pour parler de nouvelles. Il y a eu pourtant le bal des pauvres au théâtre Carignan qui a été beau. La salle était décorée de bannières et les dames portaient les couleurs nationales. On croit que plus tard il y aura quelques fêtes à la Cour où l'on se porte mieux.

Je ne t'ai pas parlé du mariage du Duc de Gênes, parcequ'on n'en parle guère. La santé du Prince faisait douter que ce fût un projet sérieux. Il paraît cependant qu'on s'y dispose et on dit que le retard c'est de la Duchesse de Parme (mademoiselle) qui s'est établie dans le palais et ne veut plus déguerpir, tout en se plaignant qu'elle y est mal, que l'on s'y ennuie, que nous avons des idées gothiques, qu'elle ne croyait plus exister que chez sa tante la Duchesse d'Angoulème. Mais en attendant elle déclare qu'elle veut accoucher ici, ce qui est encore assez reculé et ce qui contrarie fort ses illustres hôtes. On dit ici que Marie Christine donne cent mille francs de rente au Prince comme cadeau de noce et que la Comtesse Collobian sera dame d'honneur; d'autres disent la Comtesse Vittorio Sambuy; ce dont tu peux être sûr, c'est que ce ne sera pas moi.

J'ai vu les autres Collobian ou *Colomb-bianc*, comme les appelle mon domestique. Ils vont partir pour Naples, ce qui les réjouit peu, car il y fait plus chaud que cela ne serait exigé pour le bien être. La Sicile est détachée et le Roi ne parviendra pas tout seul à la reprendre. Les Calabres, la Pouille, les Abruzzi sont insurgés et hier on disait que le Roi avait quitté Naples, après avoir invoqué les Autrichiens. Mais la nouvelle mérite confirmation.

Ces jours derniers on débitait des nouvelles si exhorbitantes et elles paraissaient venir par des canaux si graves qu'on les croyait et l'on était dans des émois terribles. Pour mon compte je n'en dormais pas, ce qui m'impatientait, car cela ne sert de rien. Un jour il paraissait que la guerre était imminente, inévitable, et cela donnait fort à penser, quoiqu'on n'en fût point effrayé, bien au contraire; je crois que si le cas arrivait, il y aurait un *viva Carlo Alberto,* qu'on entendrait de l'autre côté du Tessin. Mais pourtant la chose serait éminemment sérieuse et personne de sens ne voudrait en prendre l'initiative et la responsabilité.

L'Autriche rassemble des forces imposantes sur la frontière et nous ne nous mettons aucunement en mesure de nous défendre, comptant sur les bonnes paroles des puissances. Espérons que c'est le bon parti; mais, comme le public ne lit pas les notes diplomatiques, il s'inquiète et on a de la peine à le maintenir dans le calme nécessaire.

Cette première alarme s'évanouit le lendemain, et j'en suis pour une nuit blanche. Mais voilà que deux jours après, on vient nous dire qu'on se bat à outrance dans les rues de Milan, que c'est un massacre, une extermination. La nouvelle fait son chemin et voilà tout le monde en orgasme pour les *fratelli Lombardi* qui se seraient vraiment mis dans une situation désespérée et on ne pourrait leur offrir que de se jeter dans le gouffre avec eux, si on était libre de suivre ses sympathies. Mais le lendemain on apprend que tout est calme à Milan, qu'il n'y a que ce mécontentement sourd qui s'exprime par des moyens négatifs. Il est inutile de donner des nouvelles qu'on sait fausses, mais j'en parle pour faire comprendre dans quelle atmosphère nous vivons.

Ce qui est vrai, que je tiens d'un piémontais arrivant de Milan et qui est depuis longtemps très-lié avec Fiquelmont, c'est que celui-ci lui disait: « Vous nous avez joué un bien » mauvais tour avec vos réformes. Voilà une population qui

» était tranquille et qui est maintenant sens dessus dessous. » Nous sommes bien embarrassés. Quant à vous faire la guerre » à Milan comme à Vienne, ils disent qu'ils n'y songent » pas; » mais ils disent qu'ils craignent les échauffourées de Radetzky et ceci n'est pas rassurant, car pour peu qu'ils y mettent de la bonne volonté, rien n'est plus aisé que de prévenir le danger.

Dans ce moment ce que nous avons de mieux à faire c'est de calmer l'effervescence belliqueuse des populations et d'engager les journalistes à être moins imprudents, afin d'avoir la raison de notre côté et les sympathies des gouvernements qui nous promettent appui, si nous ne sommes pas aggresseurs.

En attendant voilà Parme et Modène qui font leur ligue douanière avec l'Autriche. Si Naples y accède, comme il est probable, la ligue italienne sera paralysée. On se préoccupe ici des discours de la Tribune à Paris. Celui de M. Guizot est habile, mais il ne nous est pas favorable. Les autres me paraissent de beaux discoureurs.

Où nous trouverions plus de sympathies ce serait dans la population près de nos frontières.

Dans la haute classe ils ne se rendent pas bien compte de nos dispositions. Ils jugent de ce que nous sommes par ce que nous étions et ce n'est pas le moyen de porter un jugement exact. L'axiome que nous avons adopté: *Italia farà da sè,* est excellent en ce qu'il détruit les illusions qui nous ont été fatales. Mais il faut alors donner lieu au temps, tout en se préparant, pour les éventualités qui peuvent être en notre faveur.

Nous sommes, pour notre compte, fort tranquilles et sans évènements considérables. Deux censeurs, le Comte Vesme et le Comte Franchi, ont donné leur démission en suite de notes diplomatiques et des indiscrétions des journalistes. C'est fâcheux.

Le Roi veut ouvrir son nouveau Conseil d'Etat pour la moitié de mars. A la place de mon frère et de Borelli devenus ministres on a nommé La Cisterna et Pamparà. La Cisterna est significatif et il y aura des personnes fort étonnées de siéger au Conseil avec lui. Du reste il est ultra modéré et ne paraît pas très-bien comprendre le moment; pour beaucoup de choses cependant il peut donner de bons avis.

A Gênes on est assez calmes. Les jésuites, qui avaient décampé par suite de l'émeute, sont rentrés au Collége, mais la ville leur a retiré les subventions qu'elle leur donnait pour les places gratuites, qui faisaient leur principale ressource. Je ne sais s'ils sont rentrés aussi à St. Ambrogio. Mais ce que je sais, c'est que le Gouverneur leur a défendu de prêcher, ce qui lui a valu une dose de popularité. Puisqu'ils avaient tout fait que de s'en aller, on aurait bien pu les laisser dehors. On aurait sauvé ainsi bien des difficultés et des méfiances.

Si tu ne sais pas la révolution de Palerme je te la dirai. Depuis longtemps la population mécontente réclamait des réformes qu'on leur refusait. Enfin on prévint le Gouverneur que si le 12, jour de la naissance du Roi, on ne leur accordait rien, on se soulèverait.

Le 12 arriva et point de concessions. Alors, au premier coup de canon pour célébrer la fête, le tocsin sonna à toutes les églises; une population armée surgit de terre, sortit de la ville, rencontra un régiment de cavalerie qui s'avançait pour la refouler. Les insurgés reculèrent, rentrèrent dans les rues et disparurent. La troupe se trouva seule dans la rue et alors commença des fenêtres et des toits une pluie de toute sorte de meubles et une décharge de mousqueterie. Ils voulurent rebrousser chemin à leur tour et se trouvèrent en face d'une autre colonne d'insurgés qui les dispersa.

L'infanterie qui stationnait sur la place fut ensuite attaquée et se défendit quelque temps pour l'honneur; puis se

retira. Les forts furent rendus, moins un. Le commandant des troupes royales, qui est beau-frère de notre général Righini, lui écrit qu'ils ont perdu 150 hommes ce jour là. Le Roi envoya 4000 hommes par les bateaux à vapeur pour réparer le mal; mais ils furent reçus à coup de mitraille et contraints de se rembarquer. La flotte commençait alors à bombarder, mais l'amiral anglais s'opposa en alléguant que les Anglais avaient beaucoup de propriétés dans la ville et qu'il demandait un cautionnement pour les pertes éventuelles. Sur ce on quitta la partie, et les autres villes de l'île ont suivi l'exemple de Palerme.

Je suis fort étonnée que tu lises mes lettres a Xavier de Maistre quoique je lui aie toujours fait une place à part dans mon esprit. Cependant il me paraît fort qu'il ne nous anathémise pas à la de Maistre, en nous voyant ainsi cheminer par les voies de la perdition. Tant mieux si cela n'est pas. Je lui souhaite longue vie, moins de souffrances, bien des messes pour le salut de son âme, et de bons dîners pour celui de son corps.

C'est donc à Londres que tu es destiné d'après le dire d'Ermolao. Ainsi n'achète rien en Russie. J'en ai parlé avec les *Colomb Bianc*. Pour mon compte je verrai avec plaisir une moindre distance entre nous.

Le Comte de La Marguerite me disait bien qu'on n'était pas strict sur l'ancienneté dans cette carrière, mais je ne sais ce qu'en pense l'actuel qui vient de voir augmenter sa famille d'un garçon ces jours-ci.

Crescendo a dismisura gli asini in questo mondo, è bene che crescano anche gli Asinari (1) comme dit Fabio Pallavicini.

(1) Le nom de famille des St. Marsan est Asinari.

N. 75. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 30 janvier 1848.

Voilà quelques jours que je suis combattue entre la tentation de t'écrire un journal de nouvelles et la pensée de ne pas multiplier les ports de lettres. Mais l'avocat Ferrero me disant qu'il a un compte à t'expédier, je conclus qu'il vaut autant que ce soit moi qui fasse la lettre d'accompagnement et je commence celle-ci en te mettant au courant de ce qui se passe dans la péninsule.

Et d'abord il s'y passe un hiver si rigoureux, que si vous en avez en mesure de latitude, je vous plains infiniment. Nous ne savons comment nous réchauffer. Que sera-ce de vous?

Nous sommes calmes ici excepté un peu de méfiance que nos voisins nous inspirent toujours, les voyant se renforcer sans se gèner à nos frontières, ce qui produit de temps en temps de faux bruits qui mettent les populations en émoi.

A Milan on sévit, on arrête, et on envoie les arrêtés plus loin. Le mécontentement est au comble, mais on paraît vouloir se tenir dans la légalité. A Modène et à Parme il y a toujours les troupes autrichiennes, ce qui indispose de plus en plus ces petits états.

Nous avons eu une querelle à nos avant-postes de Pontremoli, nos soldats avec les Blancs et ceux-ci ont eu la *peggio*.

A Rome le Pape se conduit toujours d'une manière digne et courageuse. Lutzow demandait le passage pour ses troupes pour aller à Naples; Pie IX assembla les Cardinaux pour leur communiquer la demande. Il y en eut trois qui eurent le courage de résister: Antonelli, Bofondi et je crois Ferretti. Mais le Pape dit: qu'il se ralliait à la minorité et répondit résolument et négativement au Lutzow, ajoutant qu'il se serait défendu avec les moyens qu'il avait, qu'ensuite il s'embarquait et se retirerait à Gênes, où le Roi lui avait offert

asile et protection et que de là il protesterait et appellerait ses alliés à son aide. Cette réponse fit abandonner la *pratica* et le Roi de Naples se trouva abandonné à lui-même.

A Naples le chargé d'affaires français parvint à vaincre l'obstination du Roi en lui mettant sous les yeux la condition désespérée dans laquelle il se trouvait. La Sicile perdue, la terre-ferme menaçante, la troupe indécise et les Autrichiens fort empêchés d'ailleurs, les Puissances peu disposées à compromettre la paix de l'Europe pour soutenir *l'impegno.* Il se décida donc à accorder des réformes calquées sur les nôtres. Une lettre de Naples dit: qu'en sortant du Conseil où les concessions avaient été accordées, le Roi se trouva mal et fut deux heures sans connaissance. Il a trop attendu et il est fort à craindre qu'on ne se contente point de ce que nous avons reçu avec reconnaissance. Mais ici le Roi n'a pas attendu d'être forcé et tout le monde peut voir maintenant combien il a agi sagement.

A Naples il y a du sang entre le Roi et la Nation. C'est terrible. Et puis on ne se fie plus, ces Bourbons ne sachant pas maintenir leurs promesses de génération en génération. Nous avons peu de nouvelles de la Sicile, parceque les bateaux à vapeur n'arrivent pas, je ne sais pourquoi. On les attend avec impatience.

Palerme a été bombardée deux jours sans succès. On se battait toujours avec les forts. Les femmes jouent un grand rôle. Elles font le coup de feu et soignent tous les blessés indistinctement. Malheureusement tous sont compatriotes. On a dit que le Roi s'était retiré à bord d'un bâtiment, mais je ne le crois pas. Nous voudrions ici persuader *ai fratelli Siculi* (tu vois que la famille augmente) de se contenter de ce qu'on leur offre. Ce qui manque encore viendrait insensiblement par la difficulté d'administrer avec un système incomplet. Mais quand ces têtes se montent il n'est pas aisé de leur faire entendre raison.

Nous autres qui sommes sous l'influence des glaciers nous sommes les plus froids de cette grande famille et pourtant il y a une démangeaison de *mné le man* (1) qui fait que amis et ennemis emploient toute leur prudence pour éviter les occasions.

Mardi, 31 janvier 1848.

Nous sommes toujours préoccupés des deux Siciles où il se passe des évènements déplorables. Nous n'avons que des nouvelles en gros, vu qu'on ne laisse plus venir les bateaux à vapeurs.

Les dernières nouvelles étaient qu'on bombardait toujours depuis douze jours cette malheureuse ville qui ne se rendait point. Tous les Consuls excepté celui d'Autriche avaient protesté énergiquement, mais inutilement contre cette barbarie. Une lettre de Naples de la sœur de la Marquise Balbian, qui est anglaise, disait qu'on y était dans l'attente d'une grande crise, qu'on annonçait l'arrivée des insurgés Calabrais et que le Commandant de la flotte anglaise avait prévenu tous les sujets anglais que trois bâtiments étaient destinés à recevoir tous ceux qui voudraient s'embarquer.

Dans la nuit de samedi il est arrivé dans le port de Gènes un bâtiment sans pavillon et tous les canons braqués. Il fut reconnu comme vaisseau napolitain et tout le monde voulut aller aux nouvelles. Mais on n'en laissait approcher personne. Le Consul de Naples s'y rendit. Aussitôt un passager vint chez lui et tout le monde fut persuadé que le Roi était à bord et que celui qui était venu chez le Consul était le Ministre Del Carretto. Deux mille personnes se rendirent à l'instant devant la maison du Consul pour crier: *à bas Del*

(1) Piémontais, pour se livrer au pugilat, se battre.

Carretto, nous ne voulons point du bourreau de nos frères de Sicile; vive Palerme, vive Naples etc. Le Consul fut obligé de paraître à la fenêtre et de jurer sur son honneur qu'il n'avait point chez lui celui qu'ils cherchaient et qu'ils étaient les maîtres de s'en assurer. Sur ce, le rassemblement se dispersa. La *Gazette de Turin* d'hier au soir disait qu'effectivement l'ex-ministre del Carretto était à bord et ne l'avait pas quitté, et pas d'autres nouvelles. Cependant le Gouvernement le savait bien, puisque l'Autorité avait communiqué avec le vaisseau et on en concluait que les nouvelles étaient mauvaises; mais, comme nous avions bal à la Cour, on ne voulait pas les donner.

Ce matin on dit qu'il y a eu révolution à Naples, que Del Carretto a dû s'enfuir, que le Roi avait donné la constitution. Tous les Princes de sa famille combattaient une obstination qu'ils voyaient sans issue; mais il était intraitable. On accusait le Prince de Schwartzenberg de l'entretenir dans cette fausse voie. C'est déplorable pour tous, car maintenant il est difficile que l'intervention étrangère ne se mêle pas de nos affaires; ce qui empêchera la réalisation de cette belle maxime que nous avions proclamée: *l'Italia farà da sè*. Ce bâtiment de Gênes avait été repoussé d'autres ports où il avait voulu entrer et c'est le besoin de charbon qui l'a fait arriver à Gênes.

Hier il y a eu Conseil extraordinaire de Décurions, où l'on a agité la question de demander et armer une garde urbaine. Nous ne savons pas avec quel résultat. On le croit cependant favorable, car le Corps de ville a une réputation de gravité qu'il ne compromettrait pas au moment où il va se dissoudre pour donner lieu à une nouvelle organisation communale.

Le courrier d'aujourd'hui était en retard, j'ai envoyé à la découverte. Tout le monde est en attente du fameux bateau, le *Carpi*, qu'on retient depuis si longtemps. A Gênes on

passe une partie de la nuit à l'attendre, malgré les rigueurs de la saison.

Il a paru une petite brochure de Maxime sur l'émancipation des Israëlites. Je crois qu'elle fera de l'effet. Au reste tout le monde se mêle d'écrire là dessus. Collegno a aussi écrit un petit ouvrage militaire élémentaire qui pourra être fort utile dans ce moment où tout le monde s'occupe activement de cette matière. Je ne sais ce que dirait le Comte Xavier de son neveu le Comte Rodolphe de Maistre qui écrit dans le journal de Nice une polémique en faveur des jésuites avec des injures à Gioberti. Tu peux croire qu'on ne se gêne pas à lui répondre.

Mercredi 1er février 1848.

L. n'a pas voulu que j'envoie ma lettre avant qu'il y eut des nouvelles positives de Naples. Ce matin nous les avons.

Le Roi a donné la constitution de 1812 à la Sicile. Il y en aura aussi une pour Naples, les uns disent la même, les autres que c'est celle de Belgique. Enfin bon gré, mal gré, elle est donnée en deça et au delà du Phare.

Nous avons illumination générale ce soir, et on criera vive tous les *fratelli* possibles.

Maintenant je t'embrasse et t'engage à crier *viva l'Italia* avec nous et toujours *l'Italia farà da sè* et *Dio protegge l'Italia* et Pie IX admet les laïques dans le Ministère. Donc *viva Pio IX*. Nous ne parlons que d'armes et nous nous exerçons aux armes. *Viva la nostra faccia.*

N. 76. — *A St. Petersbourg.*

Turin, du 6 au 8 février 1848.

Il y a bien peu de jours que je ne t'ai écrit et je ne comptais pas reprendre sitôt la plume. Mais que veux-tu? On nous bourre d'évènements. Ce n'est pas ma faute si tous les jours nous avons des nouvelles numéro un à expédier, surtout à toi qui ne reçois pas nos gazettes et à qui les nouvelles officielles arrivent rares et tardives.

Je te mandais samedi la solution des affaires de Naples. Il semble maintenant que les affaires s'acheminent paisiblement dans ce royaume, avec un Ministère qui rassure la constitution Belge qu'ils arrangent à leur taille. On a oublié l'opposition un peu brutale que le Roi y faisait et tout le monde pleure de tendresse. C'est fort bien.

Il s'est organisé spontanément une garde civique, armée de bàtons, faute de mieux, qui maintient l'ordre, que les *birbaccioni* voudraient bien troubler.

En Sicile ils ont leur constitution de 1812. Il faudra encore s'entendre s'ils veulent un prince à part.

Nous avons fait nos démonstrations de joie en cette circonstance; ton père les a dirigées et tout s'est bien passé. Les ovations à notre hòtel n'ont pas manqué.

Le lendemain on a chanté le *Te Deum* à la Gran Madre et comme l'Archevèque s'oppose toujours à tout avec une taquinerie déplorable, après la fonction on est allé le régaler d'un concert de sifflets atroces. Ton père s'était retiré à son école, ne prévoyant pas cette équipée; il aurait tàché de l'empècher. C'était écrit apparemment.

Ces jours passés le Corps de ville s'était assemblé et il avait conclu à la réunion d'un grand Conseil extraordinaire pour hier samedi où l'on délibérerait sur l'opportunité de demander au Roi l'institution de la garde urbaine.

Hier donc la population se montrait un peu émue et voulait faire une ovation a l'Hôtel de Ville. Le Gouverneur toujours peureux craignait quelque chose. De plus il donna des ordres qui indiquaient la peur et son peu de connaissance des temps actuels. Toutes les troupes étaient consignées, on leur distribuait des cartouches, les chevaux sellés, etc.

On vint prévenir ton père qui lui aussi trouvait la démonstration inopportune et les mesures répressives encore plus. Il réunit de suite ses *lancie spezzale* (1), parcourut les cafés, aborda tous les groupes et persuada tout le monde de se retirer sans mot dire. Mais il resta cinq heures sur la place pour être sûr de son fait et par un froid de neuf degrés jusqu'à ce qu'un des décurions sortit et lui dit que la motion avait passé à la pluralité des deux tiers. Mais quelle motion ?

Demander au Roi la garde urbaine?

Bah, il n'en avait pas été question!

Demander au Roi la constitution s'il te plait!..... Et voilà pourquoi la députation ira demain au palais. On a expédié une estafette à Gênes.

Juge si elle fera chorus, et toutes les villes, toutes les provinces, et tout le monde!

J'espère que nous saurons quelque chose du parti que prendra le Roi avant que le courrier de demain ne parte et je te le manderai.

Fais là dessus tous les raisonnements que tu voudras, nous autres nous ne nous gênons pas ici. Ce que je ne sais pas décider, c'est ce que nous ferons pour célébrer cet évènement. On a crié déjà tout ce qui pouvait être crié, chanté de même. et les voix sont enrouées à faire peur. Je ne sais plus ce qu'on inventera pour témoigner sa joie. En effet n'est-ce pas heureux qu'une révolution aussi complète ait pu s'opérer sans qu'on ait eu besoin d'arrêter un individu?

(1) Affidés.

Les *codins* sont tous pour la plupart partisans de la Constitution, dominés comme ils l'étaient par la peur et parcequ'ils espèrent ainsi se rattraper sur la Chambre haute. Espérons pourtant qu'ils n'y auront pas la majorité, car ils perdent tout ce qu'ils touchent.

Tu auras vu le discours de M. de Lamartine. Il commence à nous comprendre. Celui de Guizot a été brûlé ici avec son portrait sur les remparts l'autre nuit qu'il faisait froid à pierre fendre.

Je ne le trouvais pas moi si hostile. C'est un homme gêné dans ses allures par ses antécédents et ses engagements. Il se pourrait que nous fussions sa pierre d'achoppement. On m'a lu hier soir une lettre d'un député conservateur, magnifique pour nous sur les sympathies que nous inspirons et qu'ils sont plus occupés de nos affaires que des leurs et que nous pouvons compter sur l'appui de la nation, etc.

Le Général Bugeaud est enthousiaste de notre cause. Tant mieux; mais si nous pouvons avérer la maxime *Italia farà da sè*, ce sera tout gain.

Voilà qu'on m'apporte la nouvelle que la Constitution a été octroyée à la Toscane. C'est officiel; mais je ne sais laquelle.

Il y a du surnaturel dans tout ce qui se passe chez nous. C'est ce qui me donne confiance. Ceux qui agissent sont poussés par une force irrésistible et n'ont pas le temps de se rendre compte de ce qu'ils font. *Dio protegge l'Italia.*

Lundi matin. — Ce matin à huit heures le Conseil s'est réuni chez le Roi, non seulement les Ministres, mais les Ministres d'Etat, les Présidents des Chambres etc.

Les Syndics doivent y aller à deux heures. Il paraît que le peuple est inquiet. Les *lancie spezzate* sont venues prévenir ton père; puis un Commissaire de police est venu l'invoquer. Il s'est rendu à son poste, c'est-à-dire sur la place.

Nous vivons dans une émotion continuelle; que Dieu éclaire et dirige tout le monde.

Je reviens d'une tournée en place Château. Tout est tranquille. Point de rassemblements. On a affiché ce matin dans les cafés que si l'on faisait entendre des clameurs sur le passage des Syndics, le Roi ne les recevrait pas. Ton père vient de rentrer un moment. Il a couru partout. Il dit que l'esprit partout est excellent. Mais il a fait arrêter trois personnes. L'une habillée aux trois couleurs criait vive la République, mais sans écho; l'autre vive Charles Albert, Roi d'Italie, et la troisième je ne sais quoi. Le Conseil dure encore et il est près d'une heure.

Voici ce qui paraît avoir transpiré.

Il y aurait eu une scène très-forte et très émouvante entre le Roi et les Princes. Le Duc de Savoie se serait montré fort à son avantage. Le Roi aurait témoigné l'intention d'abdiquer. Les Princes s'y seraient formellement opposés. Ils ont raison pour l'honneur du Roi et dans les intérêts de l'ordre et du pays. Tant mieux que le Duc de Savoie montre de bons sentiments.

Mardi. — J'ai été hier à deux heures à la place Château. Il y avait beaucoup de monde, mais tout était silencieux et calme. Tout le Corps diplomatique était là. Le Conseil dura jusqu'après quatre heures. On remarqua que ni le Comte de La Marguerite, ni Villamarina n'avaient été appelés.

A 4 heures 1/4 les Syndics entrèrent. Le Roi reçut la demande comme chose inattendue, cependant il ne montra aucun mécontentement, dit qu'il la prendrait en considération et qu'il était disposé à faire tout ce qui pourrait contenter son peuple. Il s'enquit du rassemblement sur la place et ajouta qu'il ne pourrait rien décider tant que le peuple ne se serait pas retiré et tranquille.

J'ai su ensuite par quelqu'un qui avait dîné à la Cour, que le Roi était d'assez bonne humeur et mieux portant. La

soirée fut parfaitement tranquille. Les Ministres se réunirent encore entr'eux, et je pense qu'ils se seront encore réunis ce matin au palais.

Je rectifie mes nouvelles: la scène du Duc de Savoie n'a pas eu lieu hier, mais ces jours passés. Aujourd'hui tout est tranquille et chacun chez soi.

P. S. LA VOILÀ! On vient m'annonçer que c'est accordé, à 4 heures elle sera publiée. Mais on l'appelle Statut. A la bonne heure. Deux Chambres et la Garde Municipale. Je ne sais quel tintamarre nous allons voir. Vite j'envoie ma lettre et vais dans la rue.

Fratelli d' Italia,
L' Italia si è desta.

N. 77. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 13 février 1848.

Les évènements marchent si vite dans notre pays qu'il est impossible, à la distance où tu es, que tu repondes à propos. Aussi je pense avec grande satisfaction que tu seras bientôt plus à portée de toutes les nouvelles. Qu'as-tu dit de ma dernière? Ma lettre t'aura fait l'effet d'un obus éclatant à tes pieds. Ici on a beaucoup pleuré dans la rue; on s'est beaucoup embrassé sans se connaître le moins du monde. On ne peut pas dire que c'est un petit nombre de meneurs qui a conduit les évènements. L'assentiment était général. A Gênes on a fait toutes les folies les plus reconnaissantes. A Chambéry, dans toutes les provinces, ils inventent toutes les démonstrations les plus échevelées. A Novare où ils pressentaient quelque chose, ne pouvant plus tenir dans leur peau jusqu'à l'arrivée du courrier qui passe dans la nuit, on partit, on alla l'attendre à Verceil pour le guetter au passage. On parvint à attraper une proclamation et à franc étrier on la

porta à Novare en 60 minutes. Tout le monde fut debout et dans la rue, on fit l'illumination, on sonna toutes les cloches. Les paysans des environs ne sachant de quoi il s'agissait crurent à une invasion et coururent au nombre de huit mille, armés de tout ce qu'ils avaient trouvé sous la main.

Mais ce qui m'a le plus touché c'est l'impression produite sur nos pauvres voisins de Milan.

Malgré la sévérité de leur police, il passe toujours quelques unes de nos feuilles. La proclamation arriva donc promptement. La première copie qui passa fut portée où l'attendait une réunion assemblée pour savoir les nouvelles. Elle fut lue à haute voix, et quand on vit de quoi il s'agissait, tout le monde simultanément mit chapeau bas, on ne pouvait proférer une parole, tous étaient pris à la gorge, tous avaient les larmes aux yeux et dans la voix. Enfin l'admiration se fit jour et les vivat montèrent au ciel. Le soir le théâtre fut complet. Toutes les dames avaient des robes blanches et des rubans bleus.

On continue à faire des arrestations dans cette ville. Il y a des personnes qui parviennent à se mettre en sûreté. On bannit ceux qu'on n'ose mettre en prison.

A Pavie le sang a coulé de nouveau. Les Autrichiens organisent des guet-à-pens, provoquent, font agir leurs émissaires pour pouvoir taper, mais ils attrapent aussi. A Pavie un vieux professeur a désarmé un officier qui sabrait. Un autre officier qui avait poignardé un étudiant a reçu une brique sur la tête d'une fenêtre. Il en est mort. Le Corps de ville a déclaré que, vu la manière dont se comportait la troupe, elle ne pouvait plus maintenir la tranquillité. L'Université à été fermée. J'ai eu tous ces détails par Castellani qui a son frère à Pavie.

A Padoue on s'est battu trois heures durant dans les rues, il y a eu plusieurs morts de part et d'autre et beaucoup de blessés.

A Brescia comme dans tout le reste de la Lombardie il y a une grande fermentation.

Un soir deux bouchers de cette ville étaient attablés dans un cabaret; arrivent huit sous officiers autrichiens qui se placent à une autre table et se mettent à boire et à manger. Enhardis par leur nombre ils commencent à crier *Fife Ferdinande, morte a Pio IX e alle Italiani.* Un des bouchers se lève, prend une barre de fer, la remet à son collègue en lui disant: va te mettre en dehors de la porte et ajuste ceux qui fuiront. Cela dit il s'arme d'une banquette, puis tombe sur les crieurs. Du premier coup il en étend un mort et arrange tellement les autres qu'il n'y eut plus qu'à les porter à l'hôpital dans l'état le plus déplorable. Le lendemain, pensant que les soldats prendraient leur revanche, douze bouchers s'étaient réunis pour les recevoir, mais personne ne parut.

Tu vois à quel point sont les choses. Elles ne sauraient durer dans cet état et nous ne savons ce qui peut arriver d'un moment à l'autre. Sans doute que les Gouvernements sont d'accord pour vouloir la paix; mais depuis quelque temps les circonstances sont plus fortes que les hommes et ceux-ci sont emportés, sans savoir où le courant les entraîne.

J'ai vu des lettres de France qui disent que les rapports des Préfets et des Commissaires dans les provinces, surtout celles qui nous sont limitrophes, témoignent d'une telle sympathie pour la cause italienne et sont si irritées de la politique ministérielle que si elle continue on ne sait comment on y maintiendra la tranquillité.

Lundi 14 février 1848.

La nouvelle de ce matin donnée par la *Patria*, est la Constitution accordée par le Grand-Duc le 11, à l'arrivée des nouvelles de la Constitution piémontaise.

On est dans l'attente de l'adhésion du Roi de Naples à la ligue douanière. J'ai vu hier la Princesse Palazzolo. On n'est pas encore tout-à-fait d'accord avec la Sicile. Lord Minto y est allé pour tâcher qu'on ,s'entende. La Princesse pensait que les jésuites de Palerme étaient sortis *illest* de la lutte. Ils sont bien vus dans le pays. J'ai vu une lettre de Venise. On s'y attendait à des tumultes, parceque les provocations de la troupe augmentaient. Les détails de Padoue sont horribles. Ils disent que Radetzky donne à ses commandants l'instruction de pousser à l'émeute. Pour les affaires de Pavie il y a des variantes, on veut que la chose ait été moindre. On a de la peine à savoir la vérité, les lettres étant interceptées. Tout ce que tu dis sur la probabilité du maintien de la paix sont des données que nous admettons parfaitement. Nous ne sommes pas en mesure d'attaquer et ne le voulons point. L'Autriche a assez à faire chez elle et d'ailleurs est retenue par les autres Cabinets. Si le Roi de Naples avait cédé quelque chose il y a deux mois au lieu d'arriver à la constitution par la guerre civile; si l'Autriche avait accordé quelque chose à la même époque, moyennant ces réformes mesurées, on aurait encore gagné du temps. Maintenant l'exaspération est au comble et d'un moment à l'autre il peut naître tel évènement qu'on ne puisse plus résoudre la question autrement que par la guerre et guerre de population plus que d'armée. Adieu cher fils nous t'embrassons.

Ici nous en sommes aux *Te Deum*. Tout le monde se rallie à la Constitution. On dit qu'un tel a coupé le *coudin*. On a nommé une Commission pour organiser la garde communale. Ton père, Lisio et Franzin en sont.

P. S. On voudrait organiser une grande fête pour le 27. Le roi ne voudrait pas, je ne sais ce qu'on décidera.

N. 78. — *A St. Petersbourg.*

Lettre écrite en partie par mon père et par ma mère.

Turin, 28 février 1848.

Lettre de mon père.

J'aurais voulu t'écrire avant, mais toute ma bonne volonté a échoué contre une impossibilité absolue. Je prends maintenant la plume sans trop d'assurance de pouvoir continuer longtemps et certainement pas tout celui que je voudrais pouvoir passer avec toi.

Je t'écris le lendemain de notre grande fête nationale. Nous avons célébré la concession de la Constitution par le Roi avec tout l'enthousiasme de la joie et la plénitude de la reconnaissance. Comme président de la fête nationale, j'avais adressé des invitations à toutes les villes du Royaume pour les convier à la grande démonstration et le zèle des municipalités a correspondu à l'attente de la capitale. La colonne compacte de peuple était telle que quand la tête de colonne a touché les marches de l'église della Gran Madre, la queue était encore à la place d'Armes, quoique les citoyens fussent sur dix files de deux lignes ce qui faisait des pelotons de vingt citoyens, plus un capitaine chacun. Je crois qu'on peut dire, sans crainte de se tromper, que le nombre passait les cinquante mille. Il y avait les Vaudois qui seuls étaient plus de six cent et qui tous étaient venus de leurs vallées, marchant en phalange comme un régiment, et comme j'ai eu le bonheur de concourir à leur émancipation, ils m'ont témoigné leur reconnaissance d'une manière si touchante que j'en perdais la faculté de leur parler. Hier au soir ils étaient tous venus en corps pour me faire leur visite, leur pasteur en tête; et, comme une autre députation des provinces réunies était déjà venue m'enlever avant leur arrivée, ils ont occupé toute la façade de la maison et toute la cour, leurs

torches à la main, les pasteurs au milieu et ils ont entonné l'hymne national, en interrompant leurs couplets par des acclamations en mon honneur qui certainement ont payé avec usure et sans mesure ma bonne volonté pour leur cause.

Le Roi à résolu la majeure du syllogisme religieux que je lui ai posé. Reste maintenant à résoudre la mineure, la question des Israëlites, et il ne saurait sans injustice se refuser à leur émancipation, partielle au moins, s'il croit que notre population ne soit pas encore assez préparée pour l'absolue. J'espère que, le bon Dieu aidant, il daignera achever l'œuvre de charité chrétienne qu'il a si sagement commencée. Je continuerai à consacrer ma plume, ma parole et mon influence, quelque minime qu'elle soit, au triomphe de la tolérance et de la justice.

Lettre de ma mère.

Je prends la place et la plume à ton père, cher fils, car il lui est impossible de continuer et je veux tâcher que cette lettre parte. J'écris à la hâte.

La fête d'hier a été magnifique d'enthousiasme d'ordre et de bonne volonté. Toutes les provinces avaient versé provisoirement leurs populations sur la capitale. J'ai passé cinq heures sur mes pauvres jambes, d'abord à la maison La Cisterna, voir arriver les bannières, ton père à la tête, puis chez Lisio, entendre le *Te Deum* qui se chantait sous le portail de la Gran Madre di Dio, puis au palais Madame, voir le défilé qui a duré près de trois heures. J'avais avec moi mon petit fils Emanuel Villamarina. Nous avions sous le balcon le Roi à cheval, en face la Reine sur la loge de Pilate. Après les bannières, les troupes ont défilé. Le soir illumination magnifique; la rue du Pô a architectures et des lustres à toutes les arcades. Le Carroccio traîné par des bœufs

drapés, dessus il y avait des guerriers tout bardés de fer, les trompettes, l'hermite, la cloche, et une immense bannière très-élevée qui traînait jusqu'à terre. Un nombreux cortége d'hommes habillés à l'italienne l'escortait. Cette innovation due à ton père a eu beaucoup de succès.

La corporation des Lombards et Vénitiens a paru en deuil, sans cris et sans bannières. Ils serraient le cœur. On ne leur avait pas permis de démonstrations; mais on les avait admis comme Italiens.

A Milan on renvoie tous les Piémontais. J'attends ce soir la femme de Massimo. Mais ce matin les nouvelles de Pavie sont fort sérieuses. Les régiments Hongrois et Bohêmes, indignés du rôle de bourreau qu'on leur faisait jouer ont donné la main aux Pavesans et chassé les Autrichiens de Pavie. On a institué un gouvernement provisoire. Voilà ce qui nous préoccupe surtout. Je prévoyais que ces affaires-là allaient avoir une issue prochaine sans savoir laquelle, si on peut dire que ceci soit précisément une issue. Mais c'est un grand pas de fait. Que Dieu nous assiste. Nous avons comme d'habitude les *braye sui garet* (1). Mais je me confie en la Providence.

Il faudrait pouvoir dire comme Cosimo dei Medici: *Confido in Dio e nelle mie mani.*

Ici on active beaucoup les travaux pour la Constitution. César Balbo est le président d'une Commission. Celle pour la garde communale a fini son travail et n'a qu'à le revoir et le présenter.

Je ne te parle pas des nouvelles de France que tu verras par les journaux. Voilà une terrible complication. Nous ne savons pas encore ici les détails, puisque nous n'avons que des dépêches télégraphiques, ni l'influence que cela pourra avoir sur nos affaires. Il faudra voir ce que cela deviendra.

(1) Nous ne sommes pas prêts.

Les nouvelles de Palerme ne sont pas satisfaisantes. On ne s'entendait pas encore avec Naples et il y avait des réactions sanglantes qui déshonorent la cause italienne. Nous avons eu de bonnes nouvelles de Prospero (le jésuite).

Adieu mon cher fils; je regrette de ne pas raconter mille choses. Mais comment faire à cette distance.

N. 79. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 5 mars 1848.

Quoiqu'il y ait à peine huit jours que je t'ai écrit, puisque voilà ta lettre du 18, je me décide à te répondre de suite. Et d'abord pour commencer l'article Londres, je croyais t'avoir dit que c'était le Ministre qui avait dit à mon frère. que ta destination était toujours celle que t'avait donnée le Comte de La Marguerite.

A la vérité dans ce moment Ermolao est plus occupé de savoir ce qu'il deviendra lui-même, car notre Ministère est plus que chanceux et il y a apparence qu'il se retirera en masse. Le public veut toujours mettre mon frère aux affaires étrangères, qui sont devenues affaires étranges. Aussi on ne les convoite guères et je crois que mon frère ne voudrait pas se séparer de ses collègues avec lesquels il vit en bonne harmonie.

Il y en a pourtant qui ne sont pas à la hauteur des circonstances actuelles. Borelli déplait pour sa roideur et fera mieux en retournant dans sa magistrature. Le Ministre de la Guerre est trop pliant, sa place est à la tête d'un corps qu'il mène bien. Avet était le Ministre du bon plaisir et ne saurait être autre chose. Je crois que Désambrois est un homme regrettable. Il est modeste et sensé. Revel a des ennemis.

Aujourd'hui on doit publier le Statut. On le dit aussi large que possible. J'espère qu'on en sera satisfait et que cette sa-

tisfaction neutralisera les germes de mauvais vouloir qu'on sème avec les pièces d'or dans le pays.

Si les évènements de Naples ont fait tant d'impression là bas, qu'auront-ils pensé des évènements de Paris? Ici nous ne pouvions y croire. Charles X avait lutté trois jours; Louis Philippe a été renversé en trois heures et pourtant il avait une autre tète que son prédécesseur et M. Guizot était un tout autre ministre que M. de Polignac, et il a suffi que l'opinion souffle dessus pour que la dynastie fùt balayée et le Ministère réduit à sauter par les fenètres. C'est un *crescendo* de révolutions qui fait tourner les tètes. Aux premières nouvelles, nous sommes restés comme des gens à qui la respiration manque, ne sachant quelles conséquences de si grands évènements auraient sur nos destinées. On entrait dans l'inconnu. C'était l'affaire de l'Europe au lieu d'ètre celle de l'Italie. Au fait l'Autriche, qui ne peut plus compter sur la France, comptera avec nous et nous sommes maintenant autorisés à pourvoir à tous les moyens de défense puisqu'une conflagration générale peut avoir lieu d'un moment à l'autre.

Aussi avons nous appelé trois autres contingents sous les armes et travaille-t-on à s'approvisionner de tout le nécessaire. En attendant la bise républicaine a un peu soufflé sur nous. Ce ne serait pas grand chose si elle ne se combinait avec les menées qui nous viennent de l'autre còté du Tessin. Ne pouvant nous attaquer ouvertement, on s'évertue à soulever les mauvaises passions; nous savons les sommes qui arrivent, nous voyons les émissaires. Mais le Gouvernement s'est trop laissé démoraliser, il est sans force.

Notre police qui consistait en un directeur, quatre commissaires ayant dix-huit hommes à leurs ordres, suffisait pour ne rien faire, tant qu'a duré le calme plat; mais compromise avec la troupe cet automne pour avoir voulu empècher de chanter l'hymne de Pie IX, elle a complètement disparu. L'action du Gouvernement ne se fait sentir nulle

part et nous pourrions entreprendre tout ce que nous voudrions pendant cette époque de transition. Heureusement que la masse de la population est excellente, mais nous voyons paraître maintenant, comme dans les moments de crise, de ces figures sinistres qui surgissent on ne sait d'où, que personne ne connaît, mais dont les intentions et les actes ne sont pas douteux.

Je t'ai écrit la journée de dimanche. Elle a été vraiment magnifique. Le lundi fut d'une tranquillité édifiante, le mardi on commençait à s'occuper des jésuites qui, chassés de Cagliari par l'émeute, venaient aussi d'être chassés de Gênes où leurs couvents avaient été dévastés. On prétend y avoir trouvé des papiers très-compromettants.

Mercredi le coup était monté ici pour le soir, et pour éviter des désordres graves le Gouvernement se décida à ordonner leur expulsion; et ils évacuèrent leurs maisons dans la plus grande hàte, ce qui n'empêcha pas entièrement quelques actes qui doivent être réprouvés et regrettés. On pressait ton père de se mettre à la tête des modérateurs; mais, comme il avait solennellement abdiqué ses fonctions après le 27, il ne croyait pas devoir se contredire deux jours après.

Cependant le Sacré-Cœur étant désigné comme le but d'une attaque, on se décida à rassembler une petite garde civique, en attendant l'organisation de la garde communale et ton père consentit à commander un poste. Il fut à la garde de l'Archevêché, comme le point le plus menacé. Le vendredi toutes les familles qui avaient des enfants au Sacré Cœur allèrent les retirer et je fus chercher Isabelle (1) qui était fort ahurie et pas infiniment affligée de l'aventure. Cependant grâce à l'intervention de cette humble garde à qui on avait donné des fusils, *mais point de cartouches*, les attroupements ne se formèrent plus et on a été tranquille ainsi que le samedi

(1) **Ma nièce, actuellement Marquise de St. André.**

hier. Plusieurs demoiselles sont rentrées au Sacré Cœur; mais pour Isabelle nous attendons encore pour ne pas nous exposer à la reprendre une seconde fois. La tante Massimo est arrivée de Milan mardi soir, croyant venir dans un paradis de délices et elle est arrivée pour nous voir dans l'inquiétude et entendre des choses qui ne sont pas à notre honneur.

Espérons que les gens de bonne volonté, qui sont véritablement la population, ne se laisseront pas faire la loi par quelques mauvais drôles qui ont des haillons et de l'argent en poche.

Aujourd'hui dimanche gras, la Cour ne paraîtra pas au corso, ni au théâtre. Le Roi a été souffrant l'autre jour; le Duc de Savoie saigné deux fois. On dit la duchesse en meilleur état. Tant mieux.

Les affaires de Sicile ne sont point encore arrangées. On se défie du Roi. Il a l'air de s'exécuter de bonne grâce. Mais dans cette famille les traditions ne sont pas rassurantes. A Messine on bombarde toujours. Les femmes vivent réfugiées dans les caves.

A Milan on a proclamé la loi martiale qui a fait impression au premier moment, puis on s'y est habitué. L'exaspération est au comble et je ne sais quelles conséquences y aura la révolution française. Il y a scission dans la famille de l'Archiduc Ranieri. Le père est autrichien, les fils veulent être italiens, la mère prend parti pour les enfants, chacun mange dans sa chambre, les princes sont aux arrêts.

A Vienne les fonds publics ont éprouvé une baisse phénomenale. Que va-t-il arriver? Je n'en sais rien. Je le présagerais plus facilement si nous étions comme il y a huit jours, tous dans la même pensée et un même élan. Mais je sens un mauvais souffle. Il faudrait que tout ce qui veut sincèrement l'ordre se ralliât autour du Roi, et fît une masse compacte pour résister aux exagérés. Mais les uns outrent les préten-

tions, les autres, hostiles ou peureux, sont aises que les embarras ou les désordres viennent justifier leurs antipathies.

Dieu peut encore nous aider et nous remettre dans la bonne voie, mais ce ne sera pas sans que nous ne mettions de notre part union et confiance.

A Paris on a aboli les titres; toutes ces choses là ont un retentissement ici et montent les têtes.

Lundi 6 février 1848.

Hier les demoiselles qui étaient rentrées au Sacré Cœur ont dû en repartir et ces dames se disposent à évacuer par ordre de qui, c'est ce qui est difficile à déterminer. Avant hier, on les fit assurer qu'elles avaient la protection du Roi et par conséquent rien à craindre. Hier on leur signifia qu'on ne pouvait pas répondre de la tranquillité si elles ne partaient pas.

C'est compromettre la dignité du Roi. Même chose était arrivée pour les jésuites. Il n'y a plus personne qui donne des ordres ou directions. Le Gouverneur ne peut prendre une détermination. Le Général de division n'est guère mieux et le Commandant de place idem. Il y a absence complète de gouvernement. Un caporal et quatre hommes mettraient en fuite cette bande de gamins qui font la loi. Mais personne ne se montre. Les bras tombent aux bien intentionnés et le mauvais vouloir prend de l'audace.

Hier on a publié la Constitution, mais on n'était occupé que de ce qui se passait dans la rue. C'était à peu-près rien, mais on sentait le terrain mouvant. Aujourd'hui les Syndics organisaient une autre garde provisoire pour relever la première fatiguée et ennuyée d'avoir à garder l'Archevêque, les religieuses et les moines. Un moment de fermeté, un homme sans peur, mettrait de suite ordre à tout cela. Mais il fau-

drait lui donner de l'autorité et des armes. Ces jours derniers on a fait une promotion militaire qui a fort choqué. Encore un tas de généraux bons à rien, comme ceux que nous avions déjà.

Le Conseil d'Etat extraordinaire étant révoqué, La Cisterna n'aura pas besoin de venir. Ce qui lui fera plaisir, sa femme étant en mauvais état de santé.

Le Duc de Savoie est commandant général des gardes civiques.

N. 80. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 12 mars 1848.

Je regrette un peu de te ruiner en ports de lettres, mais les évènements marchent tellement vite, qu'on n'a pas le temps de respirer et que je n'ai pas plutôt fini une lettre, que j'aurais déjà matière pour en remplir une autre, et aumoins les évènements principaux, il me semble qu'il est bon que tu en sois informé.

Il y a ensuite mille faits accessoires qui expliqueraient comment les autres arrivent et s'enchaînent. Mais alors les lettres deviendraient des volumes s'il fallait les relater.

Je crois t'avoir écrit dans ma dernière que le Ministère pensait à se retirer. C'était trop pour lui d'avoir à lutter avec les deux opposés. Il en résultait une oscillation qui entamait la confiance et devenait dangereuse dans un moment de crise et de réaction. Mardi il a donc donné sa démission en masse et le Roi appela Balbo et le chargea de composer un Ministère en s'adjoignant Lorenzo Pareto qui avait une grande popularité à Gênes, où il avait joué le rôle que ton père avait rempli à Turin, quoique quelquefois avec moins de bonheur, parceque les têtes sont beaucoup plus ardentes et moins habituées à la soumission.

Les nouvelles de Gênes étaient fort menaçantes. Les événements de France ont mis toute l'Europe en ébullition. On prit le prétexte du changement du commandant Quaglia, qui a toujours été faible et dont on veut maintenant faire un héros pour s'ameuter. Il y eut un rassemblement monstre. On criait à bas le Gouverneur, à bas les Ministres, les mauvais conseillers, mort à Borelli, l'amnistie. Viva Quaglia. Variazioni allo Statuto.

Le Gouverneur leur promit d'envoyer leurs demandes à Turin. Il y ajouta ses démissions.

La nouvelle de la nomination de Pareto produisit un revirement total dans ces esprits sulphuriques. Ils ne savaient plus comment témoigner leur enthousiasme. A la bonne heure.

Il paraît que le choix de Balbo a aussi contenté l'opinion, pourvu que cette impression soit durable.

Pareto désire avoir aussi Ricci de Gênes et on l'attend ici pour organiser un Ministère que tout le monde attend avec empressement. On a offert à ton père d'y entrer, mais il a refusé, comme n'ayant aucune des spécialités requises. On voulait Lisio à la guerre, et tout le monde l'en pressait beaucoup, mais il n'a pas voulu et il sera, à ce qu'il paraît, chef d'Etat Major de la Garde Nationale de Turin.

Il y a eu bien de bons procédés de la part de tous ces messieurs. Le Ministère sortant avait préparé plusieurs des mesures désirées. Mais il a voulu en laisser l'honneur au Ministère entrant pour lui procurer un heureux début. Balbo laisse choisir à ses collègues les portefeuilles qui leur conviennent et a même offert de n'être que simple sécrétaire de conférence, si on l'avait jugé utile. On s'attend à ce qu'il ait les affaires étrangères et j'en serais bien aise. Nous serions ainsi entre les mains d'un parent et ami. Je ne fermerai ma lettre que lorsque toute cette affaire soit éclaircie.

Je présume qu'il y aura des changements et des réformes dans la diplomatie. Le reproche que l'on faisait à Ermolao,

c'était de suivre trop les errements de son prédécesseur. Mais maintenant il faut qu'on lui trouve une place, car je crois qu'il ne peut guère s'en passer.

Mardi. — Je ne puis venir à bout de mon Ministère; hier au soir il paraissait formé. Mais je ne le sais pas encore de façon à pouvoir le dire. D'ailleurs il pourrait survenir quelque anicroche et j'attends de pouvoir dire quelque chose de positif.

Il y a encore du bruit à Gênes. On a fait partir quelques corporations religieuses et renvoyé les Sœurs de la Charité de l'hôpital Pammattone. On avait nommé, par acclamation, Quaglia commandant de la Garde Nationale provisoire à la place de Ricci; mais lorsqu'il a voulu réprimer le désordre, on ne l'a plus écouté.

Nous craignons le contre coup ici de ces mesures illégales. Si on renvoyait nos sœurs nous serions dans un fier embarras.

En Toscane on est aussi peu tranquille. A Rome on attend la Constitution. Le Général Durando y est entré au service et Massimo fait le service d'aide de camp. Il paraît que les affaires de Sicile sont arrangées. Ruggiero Settimo, Lieutenant Général. Ma belle-sœur Massimo est encore ici voulant partir tous les jours pour Pise; mais le temps est détestable depuis deux jours.

Toute la diplomatie française a été retirée. On nous destine M. d'Alton Shee. Je crois qu'il y aura beaucoup de changements dans la nôtre. C'est inévitable. On dit que le Ministre d'Autriche, Comte de Buol, ira à Saint Petersbourg et qu'on nous enverra ici un Bathiany. Je regrette Buol qui était fort mesuré.

Le Vice Roi et toute sa famille quittent Milan. Ficquelmont et Spaur sont partis. On met dans nos gazettes toutes sortes d'injures que les soldats autrichiens nous disent: qu'ils veulent entrer le 16 en Piémont (c'est demain) et *massar*

porche Piemontesi. Nous les laissons dire, persuadés qu'ils n'entreront point, mais on dit tout cela comme provocation: s'ils voulaient, on taperait, *porche Austriaci.* Je crois que même les femmes s'en mêleraient et nous ferions Palermo.

Jeudi. — Enfin nous avons accouché d'un Ministère. Espérons qu'il sera viable. Manque encore l'adhésion du Roi pour la publication: mais il n'y a pas à en douter. Pareto, président sans portefeuille, Balbo aux affaires étrangères, Ricci à l'intérieur, Franzini à la guerre, Revel rentre aux finances et Desambrois aux travaux publics, Sclopis garde des sceaux et Boncompagni à l'instruction publique. C'est un peu un Ministère de fusion et ailleurs ce système n'a pas réussi. Peut-être serons nous plus heureux. Mais j'aurais eu plus de confiance dans des hommes plus nouveaux et d'une opinion plus prononcée, dont le nom aurait pesé dans la balance et fait contrepoid aux Gènois qui se trouvent les plus avancés. Mais on a respecté d'augustes susceptibilités et Revel et Desambrois sont de bien honnêtes gens, dont les ministères étaient bien conduits. Ainsi je désire qu'ils puissent aider à conduire heureusement le vaisseau dans le port de la légalité. Les Gènois avaient élevé des prétentions exagérées, mais Franzini a été ferme et a protesté que jamais, sous sa direction, l'armée ne passerait sous les fourches caudines et sur ce qui avait transpiré dans le public: les têtes commençaient à fermenter. On s'indignait de ces exigeances et il a fallu baisser le ton et venir à des conditions plus raisonnables. Nous espérons donc que nous allons avoir un gouvernement et tout le monde le désirait. Il n'y en avait plus d'aucune espèce et l'inquiétude s'emparait de tous. Il est heureux que la population soit de bonne composition; au moins une grande majorité. Si on avait voulu le désordre, il n'aurait pas été empêché. Il faut à présent de l'action. Il y a tant à faire, tant de choses à pourvoir; le public est en

attente; il ne faut pas qu'elle soit trompée, si on ne veut s'exposer à de nouveaux troubles.

J'ai là Isabelle qui regarde les estampes pendant que je finis ma lettre. Elle est gentille et vive comme la poudre. Nous venons de voir son frère qui aimerait fort à partager ses destinées (1). Il me semble que le Collége est un peu démoralisé. Les enfants trouvent que ce n'est pas la peine d'étudier, vu l'état précaire des choses et les Pères sentent le terrain mouvant, excellente disposition pour ne rien faire du tout. Toutes les maisons d'éducation sont sous cette impression et l'Université s'en ressent aussi. Je ne sais si Boncompagni trouvera en lui l'activité nécessaire pour remédier à cet état de choses.

Maintenant, mon cher fils, je te laisse méditer sur les évènements; le passé, le présent et l'avenir sont riches en réflexions. Je m'attends à des changements dans ta destinée César Balbo pourra me charger de te les faire connaître quand il ne s'agira pas d'affaires d'Etat. Adieu, nous t'embrassons tous de toutes les nuances.

Parmi les autographes de la Maison de Savoie à ma famille, que j'ai données au *Museo Civico* de Turin, se trouve une lettre de Victor Emmanuel Duc de Savoie à mon père et qui parait du 23 mars.

En voici le contenu:

Cher Marquis,

Le Roi me charge de vous dire que lundi il sera à Alexandrie. Si vous voulez venir le rejoindre il vous verra arriver avec plaisir; je suis persuadé que vous pourrez nous être d'une grande utilité.

Je puis partir d'un moment à l'autre, de manière que je ne peux plus m'occuper pour à présent de la Milice Communale.

(1) Actuellement le Marquis de Villamarina.

Dites au Ministre que vous partez pour servir le Roi, afin que ceux qui doivent s'occuper de la milice s'en occupent. — Mon cher, il me semble que tout va bien. Je viens de recevoir une lettre du Gouvernement provisoire qui demande que je pousse le Roi pour aller au secours, car les forces autrichiennes sont encore grandes, et eux n'ont plus de moyens.

J'espère vous voir avec plaisir à Alexandrie, lorsque j'y passerai en venant de Casal... Soyez gai, à vous revoir.

Votre tout affectionné

VICTOR DE SAVOIE.

N. 81. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 24 mars 1848.

« Dio protegge l'Italia, guai a chi la tocca ».

De plus fort en plus fort, mon cher fils. Je te prie de ne point croire rêver en lisant ma lettre et d'être persuadé que je suis bien réveillée en l'écrivant.

Les Autrichiens sont chassés de Milan.

Parme a proclamé la Constitution piémontaise et le Roi Charles Albert proclamé à Parme. Maintenant que j'ai lancé ma bombe je reprendrai les choses de plus loin et écrirai tant que j'aurai de temps.

Les nouvelles d'une révolution à Vienne firent éclater en Lombardie le feu qu'on tâchait de comprimer depuis longtemps. Le Vice Roi et sa famille, qui se tenaient prêts au départ, quitta Milan avec le Gouverneur Spaur sans bruit le 18 au reçu des nouvelles de Vienne. Le peuple courut sur la place et demanda qui le gouvernait. Le Podestat Casati, le Comte Borromée et Giulio Litta s'instituèrent en Gouvernement provisoire civil et le peuple se retira. Pendant la

nuit il reparut en armes, fit les barricades, dépava et commença la lutte. Il y avait dans la ville 20 mille hommes de troupes et 60 canons. Le peuple n'avait que des fusils, des pierres et des meubles, mais l'énergie du désespoir.

Radetzky après bien des combats et des pertes se retira dans le château avec l'artillerie et des régiments, et la cavalerie et le reste de ses troupes formait un cordon tout autour de la ville, tenaient les portes et ne laissaient ni entrer, ni sortir. Pendant trois jours on ne savait ce qui se passait dans la ville.

Une estafette qu'on avait descendu par dessus le mur avec une corde, des proclamations jetées par dessus les murailles, d'autres venues par ballon volant nous avaient appris qu'on se battait toujours, qu'on s'était emparé de 6 canons, qu'on chargerait avec du coton fulminant et d'aussi loin qu'on pouvait entendre la cannonade, on distinguait à la détonation quand c'était le château, ou la ville qui tirait.

Ici nous avons passé tous ces jours dans l'anxiété et le tumulte. Les émeutes se succédaient. Tous demandaient des armes. Tous voulaient partir. D'autre part l'Angleterre protestait contre une aggression de notre part, les Ministres voyaient s'augmenter l'irritation générale et le désordre; d'une autre côté, conseiller au Roi de jouer sa couronne sur une carte, c'était une responsabilité qu'on ne pouvait affronter. Dans les provinces limitrophes de la Lombardie l'orgasme était au comble. A Novare, Mortara, Vigevano on ne dormait plus, on était jour et nuit dans la rue épier les nouvelles, ou l'on fabriquait des cartouches qu'on trouvait moyen de faire passer. On fut obligé de laisser partir les étudiants et de laisser former des bataillons de volontaires. On acheminait des troupes vers le Tessin, mais en disant toujours que c'était par mesure défensive. Mais tout le monde partait même sans armes. On apprit que des corps suisses arrivaient par les lacs avec un peu d'artillerie. Ils se grossissaient che-

min faisant des volontaires de tous les pays parcourus, de Génois et Piémontais.

Après bien des tentatives pour s'emparer des portes on y réussit et on jeta des provisions dans la place. On s'empara d'une caserne et on y trouva des munitions. Radetzky fit proposer une capitulation qui fut refusée. Après cela il arbora une bannière blanche sur le château. Les Milanais répondirent par la bannière rouge. Les enfants se battaient et plantaient des fers pointus dans les chemins pour estropier les chevaux, les femmes jettaient de l'huile de vitriol sur les combattants et tiraient le pistolet ou se servaient de cruches de grès en guise de bombe. Enfin le désespoir et la vengeance inventaient toute sorte de moyens de destruction, et on nous injuriait en même temps de ne pas nous voir arriver à leur secours avec des moyens plus efficaces; ce qui rendait tous les cœurs frémissants d'une véritable rage ici de se voir tenus dans l'inaction. Le temps me manque pour exprimer ce qui se passe ici.

Hier, pendant que nous dînions, on vint nous dire que l'émeute hurlait par la ville. On avait découvert que le Duc de Parme chassé de son duché était arrivé ici et on ne voulait pas le tolérer.

J'avais Isabelle à dîner. A sept heures nous voulûmes la reconduire chez elle (1) à pied.

Nous y réussimes sans encombre. A notre retour ton père et moi nous vîmes le rassemblement devant Trombetta (2). On entendait claquer des fouets de poste. Je crus que c'était le Duc qui partait et nous allâmes reconnaître. C'étaient des milanais qui arrivaient et portaient la nouvelle de la délivrance de Milan, le peuple applaudissait avec frénésie et se

(1) La première porte sous les portiques après la rue Bertola. Il y a maintenant une marchande de modes.

(2) Hôtel d'Europe.

faisait répéter les nouvelles. Plus tard on se porta sous la loge royale chantant l'hymne.

Le Roi parut à la croisée entre les deux envoyés lombards. Dix mille voix firent entendre le même cri à la fois. Les Milanais sortirent leurs écharpes aux couleurs italiennes et crièrent vive le Roi Charles Albert. Tu peux juger quel tonnerre leur répondit.

Ce matin je croyais aller au sermon à St. Jean, je me suis trouvé au *Te Deum*.

En sortant je me suis trouvée vis-à-vis du Roi qui allait passer la revue de la Garde Nationale. Je l'ai vue défiler. Elle était fort nombreuse, mais ce n'est que la provisoire. Lisio la commandait. On organise la vraie Garde Civique.

La guerre a été déclarée ce matin. Tous les régiments partent les uns après les autres. Les Princes partent. Le Roi part. Ton père est nommé chef d'Etat Major de la Garde Nationale, sous le Duc de Savoie. Il n'a accepté qu'à condition de suivre le Prince en campagne. Il est en train de s'équiper.

Salvatore, mon gendre, est parti je ne sais pour où. D'Adda est aide de camp du Duc de Savoie, et Vimercati d'Alexandre La Marmora. Les académistes qui devaient prendre l'examen, les aggrégés, les retirés, tous vont. Je ne sais encore si Lisio va, ou reste.

Je t'écris en poste. Personne n'a sa tête. Passalacqua et d'Adda sont partis pour Milan.

Mantoue est entre les mains des Italiens. C'est l'évèque qui a ménagé le coup. Toute la Lombardie proprement dite est évacuée.

Modène a chassé son Duc. Il n'y avait que Plaisance qui tenait encore.

On dit le Vice Roi prisonnier à Brescia avec sa famille et un de ses fils mort, l'autre blessé. Dieu veuille que cela ne soit pas.

Ici on a fait évader les Parmesans (1).

A Milan donc, Radetzky voyant toutes ses ruses inutiles et manquant de vivres s'est humilié et a demandé qu'on laissât retirer les troupes. On le lui accorda et il partit avec son armée en mauvais harnais. Torresani partit avec lui. Bolza. Galimberti et la famille de Radetzky sont restés entre les mains des Milanais.

La fameuse épée de Radetzky est restée entre les mains de Borromeo et son uniforme planté sur un piquet sur la place.

Adieu, cher fils, nous nous portons tous bien et t'embrassons. Nous ne sommes seulement pas sûrs d'être *di sana mente*. Maintenant va boire un verre de quelque chose. Tu dois en avoir besoin. C'est Pareto qui est ministre des affaires étrangères. Etranges serait plus juste.

N. 82. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 2 avril 1848.

Nous avons ri avec ton père de la demande que tu m'adresses s'il y a vraiment espoir que Radetzky se retire. Certes ce n'est pas nous. C'est bien lui qui en a bonne envie dans ce moment, il n'est pas sûr qu'il réussisse.

Un problème qui reste à résoudre est ce qu'est devenue l'armée de 75 mille hommes qui se trouvait en Lombardie. Je veux qu'entre pris et tués il y en ait 15 mille. C'est une exagération. Et bien Radetzky a peine à mettre ensemble 14 mille hommes pour opérer sa retraite.

Que sont devenus les autres? Mah! Toutes les villes lombardes sont évacuées, ainsi que les forteresses. A Venise, la république; mais les autres ne paraissent pas vouloir s'y rallier.

(1) Je pense que ma mère entend par là le Duc ou la Duchesse de Parme

Au reste on attend à en délibérer quand le sol sera purgé de ces hordes. Il est avéré qu'ils ont commis et commettent des atrocités inouïes. Ce n'est point un système adopté pour rendre l'ennemi odieux. Ils se sont chargés eux-mêmes de cette affreuse tâche, rien n'est plus vrai; ces croates démoralisés, affamés, ne sont plus des hommes, mais des bêtes féroces, ils sont vils et cruels. Ce qui n'empêche pas que l'on ne traite parfaitement à Milan tous les prisonniers que l'on fait. Il va nous en arriver qu'on internera pour plus de sûreté.

Notre brigade de Piémont unie à une forte troupe de volontaires a passé la première la frontière et a eu une petite rencontre entre Lodi et Chiari. Elle s'est emparée d'un corps de cavalerie, trois pièces de canon, des fourgons et de nombre de fantassins. Dans les places évacuées on a trouvé des munitions et de l'artillerie dont on avait grand besoin.

A Brescia un général, 2 colonels, 50 officiers et 30 soldats ont été faits prisonniers.

Le Vice-Roi s'était sauvé de Vérone avec sa famille. Il a été arrêté à Riva di Trento. Nous avons été bien reçus à Milan; mais beaucoup mieux à Pavie.

Le Roi était à Lodi par les dernières nouvelles.

A Parme on s'est raccomodé avec le Duc d'une façon honteuse après lui avoir jeté de la boue si longtemps; on a traîné sa voiture et celle de son fils. On dit qu'il y a dépensé bien de l'argent. C'est une ville de chambellans. A Plaisance on n'en veut pas, et on nous invoque à Modène aussi. Nous irons par là, ou plutôt nous y sommes déjà.

Le Grand Duc reprend ce qu'il avait dû céder. Toutes nos troupes ont passé la frontière. Nous n'en avons plus ici. Nous sommes entre les mains de la garde improvisée. Tous ont demandé à partir, ceux qui avaient quitté le service, les aggrégés, les maris, les pères de famille, les enfants. Nous donnons de l'argent, nous donnons des chevaux, nous faisons des prières publiques et de la charpie. On ne pense

qu'à la guerre, on vit dans la rue où les gamins vous assourdissent de toute sorte de publications qu'on achète un sou. Tout le monde marche avec une grande feuille de papier devant les yeux, ce qui fait qu'on se culbute un peu, mais on n'y fait pas attention.

Les proclamations du Roi sont fort belles, celles des milanais dignes d'eux. Milan est toujours barricadé. On démolit le château. Celui de Plaisance aussi. Une pauvre femme piémontaise de Stradella a défendu à elle seule tout un quartier de pauvres gens. Elle désarma un hongrois et, avec le mousquet enlevé derrière une barricade, elle abattait tous ceux qui se présentaient sans jamais en manquer un seul. Même les gamins ont été sublimes dans cette lutte.

Les troupes papales marchent de leur côté sous les ordres du Général Durando avec Maxime et Alexandre Casanova.

Les Toscans marchent de leur côté aussi.

En Sicile ils se disputent toujours, ce qui est bête en ce moment.

Il paraît que nous avons des troubles en Savoie. Ils rêvent la république et ont envie de devenir ou français, ou suisses. Ma foi, qu'ils s'en passent la fantaisie.

En France cela va assez mal. Ils marchent à la terreur et se ruinent entièrement. Le communisme n'aura bientôt plus qu'à partager la misère générale. Cette leçon ne devrait pas être perdue pour les pays qui ont des velleités républicaines. Et il y en a partout.

Ton père est bien contrarié qu'on ne l'aie pas laissé partir comme on le lui avait promis; mais ordre lui a été donné de rester pour veiller à la sûreté de la ville et d'y employer son influence populaire.

Depuis le départ du Roi tout a été tranquille, mais il règne une inquiétude sourde, on annonce des émeutes, on écrit sur les murs: « mort aux nobles » on trace des signes mystérieux sur les portes des appartements; on a beau les effacer, on

les retrouve plus apparents; enfin on dit que le danger est plus ici qu'à la poursuite d'une armée en déroute; pour mon compte cela ne m'ôte ni l'appétit, ni le sommeil. Si je connaissais ceux qui tracent ces signaux je sais bien quelles lettres on devrait mettre sur leur logis.

Je n'entends plus parler de Lisio depuis qu'il s'occupe de nous garder, mais je crains qu'il n'ait des déboires. Il ne peut se persuader que les gardes ne sont pas des soldats, vu qu'ils ne sont pas rétribués et il veut les faire marcher à rigueur de discipline. On se plaint déjà de lui; je crois qu'il est déjà dépopularisé. Il faudra encore une quinzaine de jours avant que la garde permanente soit organisée.

On s'occupe maintenant des élections, la Chambre devant se réunir le 27, les députés au palais Carignan, les sénateurs au palais Madame. Il est possible que Brignole soit président On n'en sait rien. Le Comte de La Tour est retiré; l'Archevêque retiré. A Rome on n'en voulait plus.

Les Israélites ont été emancipés. Ton père ne peut plus passer devant le Ghetto à cause des ovations. Ceux qui se sont enrôlés se conduisent à merveille. Nous avons un temps pluvieux fort contrariant pour nos pauvres soldats. Et pour moi qui n'ai plus de voiture depuis que nous avons donné deux chevaux, l'un ton père, l'autre moi. Les soldats partent en chantant: *Finalment i souma a bòte.* Cinq des Balbo sont partis.

N. 83. — *A St. Petersbourg.*

Turin, 17 avril 1848.

Je commence ma lettre dans l'espoir d'en recevoir une avant que celle-ci ne soit finie, car j'ai tout-à-fait perdu le fil, vu que la dernière était datée du 2 mars et depuis lors nous avons tellement marché que je ne sais plus où prendre

ma narration. De plus je pense que, si tes lettres rencontrent des difficultés, les miennes doivent en rencontrer d'autant plus et cela me décourage d'écrire. J'en suis à faire des vœux pour qu'on se fâche avec nous et que l'on te chasse. Cela m'obligerait infiniment (1).

Ici nous sommes en bonne santé et tout se passe assez tranquillement. Depuis que le Roi est parti, ainsi que beaucoup de monde, nos rues sont désertes et silencieuses. Tous les esprits sont tournés vers la Lombardie et le quartier général et pour diversion nous avons les élections qui ont été retardées jusqu'au 27. Il n'est absolument question que de cela.

La Chambre haute est nommée, 66 sénateurs. Ton père en est, ainsi que Massimo et ton oncle Alfieri. Ton père ne voulait pas accepter. Il a representé au Ministre qu'il ne se croyait pas l'idonéité nécessaire, mais on n'a pas voulu lui passer ces motifs. Il sera donc sénateur malgré lui. Il avait dit les mêmes raisons pour être dispensé d'être député. Sept colléges voulaient l'élire, entr'autres les Vaudois qui ont voulu qu'il leur propose du moins un remplaçant. Il paraît que plusieurs sénateurs refusent. Le Comte de La Tour, le Comte de Sales, Peyretti, Saluces, G. C. Brignole (qui a 97 ans), Gioberti, Giacinto Collegno, Maxime, n'accepteront pas, à ce qu'il paraît.

On n'a pas été très-content de la composition de cette Chambre et de voir paraître des noms trop impopulaires.

Maintenant ce dont on se préoccupe c'est d'empêcher la nomination à l'autre Chambre d'individus qu'on soupçonne entachés de républicanisme. Je crains bien qu'à Busca on ne nomme Brofferio, tout-à-fait *in basse acque* ici.

(1) Ses vœux ont été de suite exaucés. Ils l'étaient même quand ma mère écrivait cette lettre, car le 12 avril j'avais reçu mes passeports du Gouvernement Russe.

Les affaires de la guerre ont bien été jusqu'ici. Nous sommes sur le Mincio que nous avons passé, après deux petites affaires très-brillantes au pont de Goito et à Mozambano. On a fait une reconnaissance sur Peschiera, on s'est emparé d'une poudrière, mais comme on n'avait pas d'artillerie de siége on se contente de la tenir en respect. Le quartier général est à Volta et nos troupes en face des troupes ennemies depuis Peschiera jusqu'à Mantoue. On se bat sec dans toutes les petites rencontres. Notre artillerie se fait une réputation magnifique. Celle de l'ennemi est d'une grande infériorité. Le plus grand enthousiasme règne dans notre armée, malgré les privations qu'elle supporte. Le Gouvernement provisoire de Milan qui se charge de la nourrir la laisse manquer de tout. Après la victoire de Goito on n'a rien eu à leur donner à manger, les officiers sont aussi mal traités que les soldats, point de paille après des marches forcées, point d'avoine pour les chevaux. Ce n'est pas mauvaise volonté, mais inexpérience des choses de service. N'importe, soldats et volontaires sont dans l'enchantement de se battre.

Le Roi et ses fils ont été durant trois heures exposés à un feu très-vif sous Peschiera, les balles ont atteint des personnes derrière eux. Nous appelons la réserve et les dépôts partout. On a fait une quantité de sous-officiers officiers, cela fait bon effet; ce qui le fait moins c'est la promotion de six lieutenant-généraux dont on n'avait que faire, ce qui pourrait bien embarrasser le Ministère à l'ouverture des Chambres. C'est beaucoup s'il réussit à se tenir debout. Il ne sait pas prendre l'attitude de sa responsabilité.

A Chambéry il s'est passé une sotte affaire. Une colonne d'ouvriers renvoyés de Lyon y sont entrés, ont désarmé une partie de la Garde Nationale et ont proclamé la République. Il n'y avait plus de troupes et le Gouverneur Olivier, le Commandant et l'Intendant s'étaient retirés. La population se ravisa, on sonna le tocsin et on tomba sur les voraces qui

eurent la *peggio* et on remit les choses comme auparavant: mais on ne voulut plus des autorités qui avaient quitté leur poste et on leur a expédié provisoirement Magny comme commandant. On a envoyé Bricherasc commander à Plaisance et on y expédie les dépôts. Ceux-là jurent qu'ils sont pour nous. Les Parmigiani vont, à ce qu'ils disent, renvoyer leur Duc beaucoup trop excentrique.

Le Duchino voulait venir se battre avec nous, ce dont nous ne nous soucions aucunement. Il a été arrêté et conduit à Milan, d'où on le renverra réjoindre son père quand il sera hors d'Italie.

L'armée autrichienne continue à commettre toutes les atrocités imaginables. On a mis le feu à un village de Castelnuovo sous Peschiera et les Croates firent de plus un cordon tout autour pour rejeter dans les flammes les malheureux qui cherchaient à se sauver.

Radetzky a emmené de Milan une quantité d'otages. Il y a un fils de Manzoni, un Porro marié, Durini etc. On disait que quatre d'entr'eux avaient été tués et on nommait Porro et Durini. On massacre femmes et enfants. On brûle les gens à petit feu, on coupe les mains et les oreilles pour avoir les bagues et les pendants. Le bruit court qu'on a aveuglé de nos soldats prisonniers. Il ne faut pas croire que ce soit là des bruits pour rendre l'ennemi odieux. Ces atrocités sont avérées. Et après cette infâme conduite le Vice-Roi fait une proclamation aux Tyroliens pour les engager à soutenir l'Autriche où il leur présage tous les malheurs de notre part, tandis que tous les prisonniers que nous faisons sont traités avec tous les égards que commande la civilisation. Les Italiens passent naturellement de notre côté et les Croates même; les affreux Croates sont contents d'être pris. Il n'y a pas longtemps que tu me disais que tu ne croyais pas à la guerre possible et la voilà partout sous une forme ou sous une autre. Au reste de plus forts y ont été pris. Tu parlais d'après ce

qui se passait dans les Cabinets et je parlais d'après ce qui se passait dans les places publiques. La diplomatie me semble devenue chose tout-à-fait oiseuse et elle a fini pitoyablement.

Il paraît que le Pape va venir à Bologne et se déclarer chef de la ligue. Il a envoyé Monseigneur Corboli Bussi à notre quartier général, le même qui était venu l'année dernière pour la ligue douanière. Maxime était aussi venu au quartier général, mais nous ne savons à quelle fin. On a bien de la peine à organiser les troupes en Romagne et surtout en Toscane où je crains que de longtemps on ne fasse rien qui vaille. Giacinto Collegno a été nommé Ministre de la Guerre à Milan, où l'on nous demande des instructeurs et des organisateurs que nous leur donnons. Il paraît qu'on adopte nos uniformes et qu'il y a un retour en notre faveur.

Le Roi, qui a reconnu le Gouvernement provisoire comme mesure d'urgence, demande maintenant qu'on organise promptement un Gouvernement stable et qui ait l'autorité de prendre des mesures définitives, d'organiser des troupes, d'assurer les subsides nécessaires pour l'entretien de la guerre que nous ne pouvons à la longue soutenir tous seuls.

Venise a proclamé la République de St. Marc en promettant de la modifier d'après les besoins et les désirs actuels. Nous sommes fort bien vus à Crémone et à Brescia; mais il est nécessaire de se constituer fortement si on veut faire face aux éventualités possibles et probables. L'essentiel serait encore de pouvoir suffire à nos affaires, nous autres Italiens, sans mêler les Français à la lutte. Eux ne demanderaient pas mieux que de déverser sur nous le trop plein de cette population incandescente, mais ce serait très-malheureux pour nous. Nous avons eu quelques jours la crainte de voir déboucher sur nous d'autres bandes de voraces par le Dauphiné et la Provence. Mais il paraîtrait qu'ils se sont découragés, car on n'en entend plus parler.

A Gênes, à Voltri, il y a eu encore quelque bruit. Il y a par là quelques curés fanatiques qui sont cause de tumultes.

Ici depuis le départ de l'Archevêque, le clergé se montre très-bien et la religion en est plus honorée: ses cérémonies accompagnent toutes les démonstrations politiques et populaires.

Lisio est toujours absorbé par sa Garde Nationale qui s'organise avec peine. Il couche toujours à l'Hôtel de Ville pour être à portée, si on avait besoin de lui. Il n'est pas très-bien portant. Mon frère a été nommé capitaine de sa compagnie, ce qui est tout-à-fait nouveau pour lui. Il va tous les matins à 6 heures les rejoindre pour se mettre au courant. Comme sénateur il aurait pourtant été dispensé. Charles, mon neveu, organise un club de jeunes gens qui prétendent se préparer à la vie politique. Nous verrons ce que cela deviendra.

C'est le 19 et je n'ai rien eu. Aussi j'écris sans verve. J'attendais ou une de tes lettres, ou une nouvelle qui valût la peine d'être donnée, comme la prise de Peschiera. Nos officiers écrivaient qu'elle ne tiendrait plus que 24 heures. J'attends que la chose soit bien avérée pour en parler. Ce n'est pas que ces jours derniers nous ne fussions persécutés et assourdis par les gamins, qui criaient: *il salto nella Peschiera di Mantova*; et leur bulletin nous donnait *l'assalto di Peschiera e di Mantova*. Ce qui n'était pas plus vrai.

J'attends à demain encore pour voir s'il arrive quelque nouvelle; sinon je t'enverrai ceci en t'embrassant pour moi, pour ton père, pour tous les parents et amis.

Jeudi saint. — Rien de nouveau sinon que Hector de Perron a passé par ici appelé par le Gouvernement provisoire à Milan.

Lisio vient de me dire qu'Albert Ricci lui a dit que tu ne serais pas remplacé à Petersbourg.

N. 84. — *Adressée à mon passage à Bruxelles. — Lettre de ma mère.*

Turin, 30 avril 1848.

C'est déjà un allègement de penser que ma lettre te trouvera sous peu de jours à Bruxelles.

Si l'autocrate pense me faire tordre le museau (1) il pourrait voir dans ma dernière, qui ne te trouvera plus là bas, qu'il ne m'a pas du tout contrarié.

Avant-hier j'étais occupée à achever une longue lettre pour toi, lorsqu'on m'a remis tes deux mots. A la bonne heure, ce n'est pas nous qui avons décidé la crise. J'ai plus de confiance dans ce qui est déterminé par la Providence. Nous ferons ce qu'elle indiquera.

Je crois qu'il n'y aura eu qu'une de mes lettres de perdue, car j'avais été si longtemps sans en recevoir de toi que j'étais tout-à-fait découragée. Dans celle-là je t'annonçais que le projet du Ministre était de te laisser à St. Petersbourg. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Il y aura eu aussi trois numéros de la *Concordia* de perdus. Le mal n'est pas grand. A Bruxelles tu trouveras déjà beaucoup de nouvelles.

Je t'attends donc les bras ouverts, mon cher fils; mais probablement tu ne trouveras plus ton père, qui se propose de partir ces jours-ci pour aller voir s'il y a quelque chose à faire ailleurs. Ici il n'avait rien à faire et était sur les épines. Sa place de sénateur malgré lui, ne lui sourit pas du tout. Celle qu'on lui a fait à la Garde Civique lui fait l'effet d'une déception. Jamais il n'est appelé pour la moindre des choses. Il a donc continué à agir avec son influence personnelle; mais tout est si tranquille dans notre ville qu'il n'y a plus rien à faire. Alors cette espèce d'inquiétude de

(1) Expression familière à Charles Albert quand il voulait dire que quelqu'un éprouvait de la contrariété.

se trouver en contradiction avec ce qu'il avait dit et écrit sur la nécessité que tout homme de bonne volonté doive agir, l'a repris de plus belle. Il pense aller ailleurs essayer de son influence sur les masses; il lui semble que c'est là sa mission. Au quartier général il ne faut pas y songer par une foule de raisons; et puis au milieu de tous ces courtisans, il ne trouverait pas sa place.

Aller en partisan, cela ne convient pas à son âge avec sa vue basse, il n'a pas les connaissances militaires nécessaires au commandement. Il pensait donc à se jeter dans quelque ville pour animer la défense. Il songeait à Brescia qui est tout-à-fait piémontaise. Mais il est possible qu'on lui donne la Garde Mobile à guider. Alors il ira où on l'envoie. Nous n'en disons mot ici pour éviter les commentaires. On n'en parlera que lorsqu'il sera parti, bien entendu qu'on critiquera son départ, comme on critiquait son séjour. Si je n'avais pas eu la perspective de ton arrivée, j'aurais été fort tentée de l'accompagner pour voir par moi-même comment les choses se disposaient pour lui; mais maintenant je vois que je dois rester ici et je reste.

Jusqu'ici les nouvelles de la guerre sont bonnes au total. Il n'y a eu que de tout petits engagements; mais l'avantage est pour nous et cela est utile pour aguerrir nos troupes. Aussi font elles l'admiration de tous ceux qui les voient. Elles sont d'un enthousiasme, d'une bravoure et d'une discipline qui enchante; elles supportent les fatigues qui sont très-fortes, les privations très-sévères avec un courage et une gaieté vraiment édifiantes. Il est vrai que le Roi soutient leur enthousiasme en partageant leurs fatigues et leurs dangers. Il est toujours avec ses fils et son Etat Major aux postes les plus exposés, s'asseyant sur le gazon pour voir passer les bombes au dessus de sa tête. Heureusement que l'artillerie ennemie est pitoyable et que la nôtre se fait un honneur immortel. Il est toute la journée à cheval et fait

des marches énormes. Du reste nous savons avec quelle sobriété il vit habituellement. Il mange cependant davantage depuis qu'il est en campagne.

Aussi peut-il soutenir la fatigue mieux qu'on n'osait l'espérer. Maintenant les armées étant tout-à-fait en présence entre le Mincio et l'Adige on s'attendait à une affaire plus concluante, si on peut faire sortir Radetzky de sa tannière de Vérone ce qui est douteux. Il voudrait attendre la jonction ou la coopération des renforts que Nugent lui amène et c'est justement ce que nous avons intérêt à empècher.

Le manque d'artillerie de siége est ce qui nous a empêché d'attaquer les forteresses. Udine a capitulé par trahison. Il n'y avait pas de troupes dans la ville. On dit maintenant que le peuple avait de nouveau chassé les Autrichiens. Je ne sais si la nouvelle est vraie.

Les esprits reviennent sensiblement vers nous dans toute la Lombardie et même en Vénétie: on a eu une terrible panique d'être abandonnés à leur héroïsme, quelque grand qu'ils puissent le penser, je ne sais comment ils se seraient tirés d'affaire; mais je ne pense pas que le Roi en ait eu la pensée. Il n'est pas mal qu'ils aient vu la chose en perspective.

Nous avons des dépôts et des commandants à Modène et à Plaisance, qui paraissent vouloir faire cause commune avec nous. Il paraît que nous avons aussi des chances en Sicile. Tous ces jours-ci nous avons été fort occupés par les élections. Tu trouveras les élus dans nos gazettes. Cela a produit énormement de petites intrigues et tripotages. La morale publique n'a rien à gagner dans ces occasions; mais la tranquillité publique n'a pas été le moins du monde altérée. A Busca on a élu ce vilain Brofferio, auquel on a fait ici toute espèce d'affronts. Il en sera d'autant plus enragé. Demain installation de la Cour de Cassation; après demain de la Cour des comptes.

Gioberti est arrivé ce matin chez Feder. J'étais à côté à St. François de Paule, lorsque j'ai entendu la voix du peuple qui hurlait dans la rue; comme depuis un mois nous avions perdu l'habitude de toute espèce de clameurs, je ne savais de quoi il était question; j'ai été fort aise que ce ne fût que cela. Je crois qu'on nous fera illuminer ce soir et que le héros partira pour Milan.

Annexe à la lettre du 30 avril 1848, N. 84.

Note sur la lettre précédente.

Pendant que les évènements marchaient si rapidement en Italie, il surgissait pour moi en Russie un ordre de choses imprévu. Les premières réformes obtenues à Turin avaient mis en émoi le reste de l'Italie et l'Empereur Nicolas inquiet de tous ces cataclysmes qui renversaient ses théories favorisées, devenait tous les jours plus irrité contre le Piémont. Je croyais m'être aperçu en mainte occasion que l'horizon se rembrunissait pour moi. A un cercle à l'occasion du mariage du Grand Duc Constantin je remarquai que l'Empereur avait affecté de parler à mes deux voisins et de ne pas m'adresser la parole.

Un jour je rencontrai le comte Karolyi, attaché autrichien (actuellement ambassadeur à Londres) avec lequel j'étais en de très-bonnes relations et il me dit qu'il lui revenait que l'Empereur avait changé le nom d'un régiment de cavalerie, qui portait celui du Roi de Sardaigne, pour le donner à un Archiduc.

J'avais préféré jusque là de paraître ignorer ces points noirs à l'horizon. Mais en présence d'une mesure aussi publique je me décidai à demander une audience au Comte de Nesselrode, qui me la fit longtemps attendre, presqu'une semaine.

En attendant, la nouvelle arriva que nos troupes avaient passé la frontière Lombarde et la Cour de Russie qui, si j'ai bonne mémoire, avait déjà donné ordre à son représentant de quitter Turin, décida que le moment d'une rupture était arrivé.

Un soir, ayant réuni chez moi quelques personnes, on me remit un pli que je mis de côté supposant qu'il s'agissait d'affaires ordinaires. Je ne fus pas peu surpris en l'ouvrant plus tard de trouver non seulement la réponse pour mon audience fixée pour le lendemain, mais en même temps mes passeports, avec un court résumé de la position dans laquelle nos deux Cours se trouveraient désormais placées. C'est-à-dire une rupture.

Mon entrevue avec le Comte de Nesselrode devenait dès lors peu compliquée. Il adoucit autant qu'il put le fond par la forme, me fit force de compliments personnels, et me dit de prendre tout le temps qui me conviendrait pour mes préparatifs de départ etc.

Je comptais aller par la voie de terre plus fatigante. Mais, l'hiver ayant été très-tempéré, la navigation était au moment de s'ouvrir et je pris passage sur un vapeur qui transportait une somme considérable en Angleterre, touchant en route à Copenhague. Je partis le 21 avril 1848.

Je dois rendre justice à mes amis russes. Quoique tombé publiquement en disgrâce, ils ne modifièrent nullement leur manière d'être à mon égard et même parmi les familles des grands dignitaires de la Cour, on me combla de prévenances et d'invitations, sinon en guise de protestations, du moins en forme de regrets de ce qui se passait.

Après une terrible traversée je débarquai à Copenhague où j'arrivai le 26 et me reposai deux jours. Puis par Lubeck à Hambourg, à Berlin; de là à Bruxelles, en traversant la Hollande.

J'avais prévenu le Ministre Pareto de ce brusque dénouement, en lui indiquant que nommé à Londres et détaché provisoirement à St. Petersbourg, je comptais, sauf contr'ordre, me rendre immédiatement à Londres.

Je trouvai à Bruxelles des lettres ministérielles qui approuvaient ce plan et en effet, sans plus tarder, je me mis en route pour l'Angleterre d'où je ne devais plus bouger pendant vingt-sept ans (1).

Les intéressantes lettres de ma mère contiennent une narration suivie de ce qui se passait chez nous que rien ne devait interrompre.

Mes lettres ne parlant que des futilités de la vie de Petersbourg, auraient fait une assez piteuse figure, comparées à ces récits émouvants. J'en donnerai pourtant quelques extraits relatifs surtout à mon voyage de retour.

Extrait de lettre à ma mère.

Petersbourg, 7 avril 1848.

Vos lettres sont de véritables monuments qu'il faudrait graver sur bronze. C'est un *crescendo* qui à chaque courrier semble devoir s'arrêter, mais qui paraît destiné à défier toutes les prévisions humaines. Ce qui prouve que la Providence, qui dirige seule les évènements qui nous concernent, peut faire en sorte que ce qui paraissait une monstruosité devienne une nécessité absolue. Ce qui m'intrigue c'est le dénoue-

(1) Le chevalier Adrien de Revel était ministre à Londres quand j'y arrivai comme conseiller. Il donna sa démission pendant le ministère Gioberti qui lui paraissait trop avancé. Il fut remplacé par le comte Gallina en mission temporaire; puis par le marquis Sauli qui se retira bientôt. Je dus gérer alors la legation comme chargé d'affaires et fus nommé Ministre le 15 août 1850. Je donnai mes demissions en 1868 après avoir été dix-huit ans ministre à Londres et trente ans de service. J'avais 58 ans.

ment final et je n'ose prévoir, comme trop audacieux, ce que pourtant les circonstances semblent indiquer. Je vous remercie, autant que faire se peut, du soin que vous mettez à m'instruire de ce qui se passe avec une sollicitude toute maternelle, et puis l'amour du pays perce dans chacune de vos paroles, et si on peut à juste titre être fier d'un tel père, on doit non moins s'énorgueillir d'avoir une telle mère.

---

10 avril 1848.

Je me trouve depuis quelque temps placé dans une position très-fausse, grâce à la nouvelle qui paraît avérée du départ de Kakoskine (1) de Turin. Je me trouve sans instructions, sans ordres, pour ces circonstances extraordinaires qui peuvent s'aggraver par l'imprévu. J'espère voir arriver des ordres, un courrier, quelque chose, ne pouvant pas prendre sur moi de me décider à un parti extrême.

J'ai demandé une audience au Comte de Nesselrode pour demain et je verrai par ses paroles même s'il devient urgent de prendre une détermination énergique.

Si je devais partir, j'ai l'intention de me rendre en droite ligne à Bruxelles pour y attendre les ordres du Ministre Pareto; parti qui a pour moi le double avantage de me faire éviter la Monarchie Autrichienne et de me placer aux portes de l'Angleterre, si on me maintient cette destination.

Veuillez, je vous prie, dire tout ceci confidentiellement à César Balbo et en causer avec lui, quoiqu'au sortir de l'audience du Comte Nesselrode, je me propose d'instruire Pareto du résultat, ayant une excellente occasion par le Comte Bray qui va précisement faire le Ministre des affaires étrangères en Bavière (2), ce qui me permét d'écrire en toute sûreté.

(1) Le Ministre de Russie.
(2) Père de la Comtesse Gropello.

Si mon départ précipité est inévitable, je ne pleurerai point. Je ne ferai rien pour le hâter, l'importance d'une telle démarche étant trop grande. En tous cas, ma position officielle devient de jour en jour plus précaire, bien que dans le monde on ait l'obligeance de ne pas me marquer moins de prévenances.

Nous venons, à la barbe de l'Europe, de passer un fameux Rubicon. La question de droit pouvait paraître douteuse; celle de fait, non. Nous, petit état, avons tiré l'épée contre le colosse, mais il serait absurde de prétendre que la Russie doit nous applaudir.

On assure que Redern (1) est également parti de Turin. Cela m'étonne, vu les principes mis en avant par la Prusse tout dernièrement. Il est possible qu'il ait obéi à des instructions antérieures et agi un peu précipitamment.

Quant à moi, je ne demanderais pas mieux que de ne pas me trouver dans cette bagarre. Il faudra agir de tête; sans instructions; et avec la meilleure volonté on peut faire fausse route.

En tous cas, si je dois partir brusquement, écrivez et faites écrire directement à Bruxelles, poste restante. Car c'est là où je prendrai une résolution quant à ma destination définitive.

Chacun doit payer de sa personne, et si je ne puis m'utiliser autrement, je m'engagerai dans la cavalerie. Je ne suis pas fait aux fatigues d'un fantassin; mais en selle je me tirerai d'affaïre.

P. S. N'ayant pu avoir mon audience du Comte Nesselrode, je n'ai rien à ajouter, mais les nuages s'amoncellent à l'horizon.

(1) Ministre de Prusse à Turin.

13 avril 1848.

Deux mots seulement pour vous dire que le dénouement ne s'est pas fait attendre. Grâce aux résolutions de Kakoschine et aux vues de l'Empereur j'ai reçu mes passeports hier soir, et je n'ai pas perdu de temps à retenir mes places (1). Je pars d'ici mercredi ou jeudi 20 ou 21 sans faute. Il me faut presque quatre jours pour aller à Varsovie et autant de nuits. Je m'y arrêterai un jour, puis un jour ou deux à Berlin et je serai, je pense, à Bruxelles le 4 ou le 5 de mai.

Ecrivez-moi, je vous prie, à Bruxelles. Je suis disposé à tout, mais je veux et dois servir. Si on m'ôte la plume, j'irai rejoindre l'armée. Adieu.

---

19 avril 1848.

J'espère que vous aurez reçu un informe morceau de papier par lequel je vous avertissais que, par suite de complications politiques, j'avais reçu mes passeports et que je me préparais

(1) *Lettre du Comte Nesselrode m'envoyant mes passeports:*

Le soussigné, Chancelier de l'Empire, vient d'apprendre en même temps la résolution que Sa Majesté le Roi de Sardaigne a cru devoir prendre d'intervenir à main armée en Lombardie, et celle que le Représentant de l'Empereur à Turin a adoptée en conséquence de protester par son départ contre cette atteinte au droit des gens par un acte d'hostilité non provoqué.

Il a l'honneur d'informer monsieur d'Azeglio que l'Empereur approuve pleinement dans cette circonstance la conduite qu'a tenue le Ministre de Russie. Les fonctions que monsieur le Marquis d'Azeglio remplissait ici se trouvant dès lors sans objet, le soussigné a été chargé de lui faire tenir ci-près les passeports nécessaires pour son départ.

En s'acquittant ainsi des volontés de son Auguste Maître, le soussigné saisit cette occasion pour offrir à monsieur le chargé d'affaires l'assurance de sa considération distinguée.

St. Petersbourg, le 31 mars 1848.

NESSELRODE.

à décamper. Je m'étais d'abord décidé pour Varsovie et la Pologne, mais j'ai reculé durant quatre jours et quatre nuits consécutives en malle poste pour atteindre Varsovie seulement, et comme un paquebot partait le même jour, je lui ai donné la préférence et irai d'ici à Copenhague, puis à Hambourg, que je ne connais pas, et à Berlin que je connais peu. De là à Bruxelles où j'espère trouver une de vos lettres et une du Ministre pour me donner des instructions. J'espère y être le 5 mai.

Je tombe de sommeil et cours prendre un peu de repos pour affronter les fatigues du départ.

Copenhague, 27 avril 1848.

Ma très-chère mère,

Après l'envoi de mes passeports je ne restai plus à Petersbourg qu'une semaine et pris la direction de Dannemark pour m'approcher du théâtre de la guerre.

Je passai cette semaine à remplir mes malles et à prendre congé de mes connaissances. Je dois rendre grande justice à tout ce monde qui m'a témoigné beaucoup de bonté, surtout Mme de Seebach et de Bray. On avait l'air de vouloir bien me prouver qu'il n'y avait rien de personnel dans la position critique. Les Volkonsky aussi redoublèrent d'attention; même la terrible Comtesse Nesselrode eut des paroles de conciliation. Des italiens que je n'avais jamais entendus nommer vinrent me dire adieu.

Enfin tout fut emballé, bouclé, et je partis jeudi à deux heures de l'après-midi du quai de Petersbourg. Mon départ fut très-brillant; presque une ovation.

Tous les italiens, en général des artistes, étaient là me glissant des paroles d'adhésion. Puis plusieurs membres du Corps diplomatique, y compris le gendre de Nesselrode et sa

femme Mme Seebach. Il y avait des personnes de l'aristocratie Russe, des employés du Ministère des affaires étrangères.

Je partis donc *decorosamente* à la barbe des tyrans.

Nous passâmes la nuit à l'ancre à Kronstadt d'où nous partîmes à 4 heures du matin. Les passagers étaient peu nombreux. Notre vapeur était modeste, mais portait environ deux millions et demi de francs.

Au commencement du voyage tout marcha à merveille et je me sentais très-fier d'être aussi bon marin. Je pouvais manger, fumer, dormir comme à terre.

Mais le dimanche de Pâques, vers cinq heures de l'après-midi, la danse commença après avoir passé le golfe de Finlande et l'île de Dagho. Mon premier résultat fut de rouler par terre de dessus un divan, où je me tenais étendu, essayant de me dissimuler les tourments de mon cœur.

Me sentant incapable de lutter, je me glissai en bas et grimpai dans ma couchette où je restai trente mortelles heures sans nourriture et souffrant continuellement, sans autre société que mon chien et un passager. Mon domestique était dans le même piteux état. Pendant la nuit de dimanche et de lundi le roulis fut affreux : nous perdîmes les tambours des roues; la vaisselle, tables, tombaient avec fracas. Les passagers avaient grand peine à ne pas tomber de leur grabat. La nuit, par une obscurité complète, on n'entendait que les craquements de la carcasse, mélodie peu rassurante. Nous courûmes des bordées pendant douze heures.

Décidément dans la diplomatie tout n'est pas rose. Enfin, le mardi matin, le calme se rétablit peu à peu et je reparus sur le pont en secouant mes plumes, et même je crois que je me fis servir un bifteck aux pommes pour constater que j'étais en vie. Les autres passagers reparurent, plus ou moins endoloris. Nous passâmes l'île de Borhholm et ensuite la côte de Suède nous protégea contre la grosse mer.

Nous approchions de Copenhague et enfin une barque nous amena un pilote. On pouvait se croire pris à l'abordage, car tous ces Danois étaient armés de coutelas et de pistolets à la ceinture. Ils nous annoncèrent l'entrée des Prussiens dans les Duchés et que le Dannemark avait séquestré cinquante navires prussiens de commerce. Vers quatre heures de l'après-midi par un temps pluvieux je débarquai à Copenhague. Un atroce fiacre me conduisit à l'Hôtel Royal d'où je vous écris. De suite je fis quérir notre chargé d'affaires, le Comte Costa de Beauregard, que j'avais connu à Paris et qui avec sa nouvelle épouse me fit l'accueil le plus aimable.

L'aspect de Copenhague est peu engageant. C'est une ville de province, obscure et fangeuse; on y parle un langage qui me parut mi-parti d'allemand et de hollandais. J'avais à peu près décidé de m'esquiver le lendemain matin, par un steamer pour Lubeck; mais je cédai aux instances de mon collègue, et au désir de voir la ville, en me reposant un jour.

Le jour de Pâques les Prussiens sont entrés dans le Schleswig et un engagement très-meurtrier pour les Danois a eu lieu. Beaucoup d'officiers distingués sont restés sur le champ de bataille. La ville est donc dans la consternation et le deuil. On répand des bulletins de nouvelles, on fortifie les points menacés, et on voit partout des militaires qui vont rejoindre le Roi à l'armée. Deux frégates sont chargées de prisonniers insurgés. La Garde Nationale seule fait le service de la ville. Il y a beaucoup d'ardeur encore. Mais que peuvent-ils faire contre la Confédération. Je dînai et passai la soirée chez Costa qui m'avait fait les honneurs de la ville.

Mais en rentrant, j'appris que le bateau de Lubeck ne partait pas le lendemain, parcequ'on craignait qu'il ne fût capturé par les prussiens. J'ai donc dû différer encore mon départ à demain vendredi et un bateau suédois me déposera à Lubeck d'où je serai samedi à Hambourg. J'ai profité de ce retard pour visiter l'Eglise de St. Jean avec les douze apô-

tres de Thorwaldsen, le musée qu'il a légué à sa ville natale, le musée Scandinave et puis Costa m'a conduit à une lieue de la ville voir le parc, terrain immense sur les bords de la mer et d'où l'on voit la côte de Suède. En rentrant en ville nous avons assisté à une très-bonne représentation du *Barbiere* par une troupe italienne, parmi laquelle figurait une ancienne connaissance, Vincenzo Galli.

Après avoir pris le thé chez Costa, me voici vous écrivant en attendant que l'heure arrive de remettre à la voile. Le temps paraît entièrement remis, ce qui me paraît présager une heureuse traversée, qui n'est que de dix-huit heures.

Je compte mettre ma lettre à la poste à Hambourg, ce qui vous prouvera que je suis arrivé sain et sauf. Je compte de là, par le chemin de fer, de faire une pointe à Berlin, puisqu'il ne me faut que dix heures pour y arriver et y arriver dans un moment aussi intéressant.

Mais en tous cas je n'y passerai que deux jours. Je me sens très-heureux maintenant de pouvoir respirer à mon aise et je n'ai jamais quitté un pays avec autant d'indifférence que la Russie, au point qu'en allant au steamer je me demandais si je partais ou si j'allais me promener.

Je suis arrivé ici affamé de nouvelles et chez Costa j'ai fait main basse sur toutes les dépêches et les journaux. J'ai lu avec grande joie les succès de Goito et les munificences en dons de chevaux et de numéraire de Lisio. Je pars d'ici en laissant le Roi devant Peschiera et je grille d'en savoir davantage à Berlin.

A Bruxelles je saurai enfin ce que je dois faire. Mon projet, si la nomination de Londres tient toujours, est de m'assurer ma place en en prenant possession; puis peut-être de faire une course en Piémont, si mes services ne sont pas indispensables ailleurs. Si par contre on ne m'emploie pas, j'irai essayer

du métier de troupier, qui aura le mérite de la nouveauté. Je serais assez tenté de laisser Berlin pour aller plus vite. Mais je ne sais si de longtemps j'y retournerai.

Bruxelles, 11 mai 1848.

Je suis, après bien des *giravolte,* arrivé enfin à Bruxelles avant hier, en parfaite santé. Je ne puis vous dire combien je me trouve heureux en Europe dans la verdure du printemps. Mes amis ont l'air de voir en moi un homme revenu de l'autre monde. J'ai trouvé ici votre lettre du 30. Dieu soit loué que tous les deux vous vous portiez bien.

Les troupes sont en de belles positions; l'enthousiasme plus réflechi paraît renaître, et Gioberti et les *moderados* aidant, nous pouvons améliorer de plus en plus notre belle cause.

J'ai trouvé, ainsi que je m'y attendais, en arrivant, une lettre de Pareto, contenant la confirmation de ma nomination à Londres. Je suivrai donc le plan que j'indiquais dans ma dernière, lettre en allant de suite prendre possession de ce poste ambitionné et qui m'a si souvent échappé. Le Ministre m'écrit qu'il en a déjà prévenu Revel.

Dans les moments difficiles où nous nous trouvons, et même où nous allons entrer par le régime constitutionnel, la carrière diplomatique ouverte à tant de candidats va devenir difficile, sinon impossible. Je m'estime donc heureux de pouvoir retomber sur mes pieds en mettant la main sur le poste de Conseiller à Londres, en attendant la promotion de Chargé d'affaire.

Bruxelles, 19 mai 1848.

Nous sommes sans gazettes et lettres de Turin depuis deux jours ce qui nous rend très-impatients de savoir quelque chose. Je voudrais apprendre la reddition de Vérone.

La Colonie italienne à Bruxelles, peut assez bien donner une idée de la variété d'idées et d'opinions qui ne peut manquer de surgir dans un pays aussi rapidement transformé que le nôtre. La Cisterne et Vallombrosa représentent l'aristocratie peu ralliée, et le premier, ainsi que vous m'en aviez prévenu, ne broye que du noir: scéptique pour le bon côté, pessimiste même pour les victoires, sinistre prophète de malheurs.

Bertinatti et Arrivabene, Giobertistes enragés, optimistes quand même, ne peuvent même pas admettre le doute quant au triomphe des théories de leur apôtre. Monseigneur Nonce St. Marsan déplore les excès, laisse entrevoir, bien qu'avec charité, un peu d'ironie contre le susdit apôtre et laisse paraître de temps à autre un bout de tonsure. Quant à moi, victime de l'autocrate, je reste fidèle à la Monarchie constitutionnelle et appelle de tous mes vœux un fort état italien avec le moins d'aide étranger qu'il sera possible. Montalto s'associe à l'ordre de choses actuel, mais avec la timidité d'un débutant, qui est à peine sorti d'un autre ordre d'idées.

Nous avons eu un dîner chez La Cisterne où tous ces éléments se trouvaient en présence et qui était assez curieux. Je me figure que ce seront à peu-près les nuances qui surgiront, l'œuvre de pacification une fois accomplie, en y ajoutant l'élément républicain et démocratique qui n'existait heureusement pas à notre réunion. *La Marchesa Zei* (1) *a l'è un po' avansá,* me disait ce soir Monseigneur St. Marsan. Et moi je lui reprochais même de vous avoir accusé de jacobinisme, ce qui paraissait l'amuser immensément. Je lui ai annoncé que vu la sécularisation des emplois à Rome nous aurions bientôt Bertinatti nonce à Bruxelles.

J'ajouterai quelques détails sur mon voyage de Copenhague à Bruxelles.

(1) En dialecte piémontais le nom d'Azeglio se prononce Zei.

Mon navire suédois dut prendre la précaution d'aller toucher à Malmöe en Suède pour apposer les cachets suédois sur les papiers. Notre bateau était réellement une carcasse, où l'on avait entassé quantité d'ouvriers allemands que par mesure de précaution le Gouvernement Danois renvoyait de Copenhague. Ils passaient leur temps pour narguer le Dannemark à chanter des hymnes patriotiques avec accompagnement de hourras et surtout de bouteilles, exercice qui ne tarda pas à les griser tous, même avant Malmöe.

J'avais pour compagnon d'infortune le Ministre de Prusse à Copenhague qui avait, lui aussi, reçu ses passeports. Le temps était superbe, mais le roulis commença bientôt, ce qui me dispensa d'aborder la cuisine suédoise qui me parut fantastique avec des compôtes partout, même dans le potage. En alternant avec beaucoup de sensations désagréables, la nuit s'écoula et vers 6 heures du matin les élégants campaniles de Lubeck étaient en vue, s'élevant entre des massifs de verdure. L'aspect du continent, du printemps, de la civilisation, me firent un plaisir extrême. Lubeck avec son air vétuste paraît pittoresque. Ses habitants rêvaient probablement à cette heure là à l'Empire Germanique. Tout ce qui était déjà sur pied portait, même les gamins, la cocarde aux trois couleurs.

A huit heures je partis pour Hambourg, dans cet équipage un peu abandonné, la diligence. Nous traversions le Holstein, mais pas un combattant ne parut. Vers deux heures nous étions à Hambourg, ville de commerce, fastueuse de nouvelles bâtisses, d'hôtels, et de cocardes.

Je parcourus Hambourg à la hâte, partis le lendemain, le 3 mai et, après huit ou dix heures, arrivai à Berlin. J'y passai deux jours. Revis le Comte Rossi et fis la connaissance de Mme Rossi-Sontag. Je revis les Lazaref, les Biron Courlande qui m'accueillirent à bras ouverts et chez qui je dînai

avec les Dalmatie. Je visitai les monuments, Postdam, sans souci.

Partout on retrouvait les vestiges de la dernière révolution. Partout la Mobile sans uniforme, occupant les corps de garde; sur toutes les casermes on voyait écrit: propriété nationale, ainsi que sur le palais du Prince de Prusse. Devant le palais deux hommes en blouse avec des fusils. Dans les rues de barricades, les maisons étaient criblées de balles. Partout des caricatures contre le Roi, partout des étudiants armés. J'assistai à un meeting d'ouvriers. Les clubs ne siégeaient pas ce jour là.

Je repartis le soir pour Cologne, fis un détour par la Hollande, restai deux jours à la Haye pour saluer mes amis et revins par Anvers à Bruxelles.

N. 85. — *A Londres.* — *Lettre de ma mère.*

Turin, 5 mai 1848.

J'ai reçu ce matin, mon cher fils, ta lettre du 11 avec la date fort satisfaisante de Bruxelles. Je suis charmée de t'y savoir arrivé sain et sauf.

Dans les moments de crise financière où nous nous trouvons, j'ai regretté que tu aies fait la course de Londres, qui, selon toute apparence, sera sans résultat, d'après ce qu'on m'a appris confidentiellement; mais je conçois qu'on ne pouvait le prévoir. Il serait imprudent de trop s'appuyer sur le parent ministre. Il a bien d'autres soucis qui le tiennent dans une surrexcitation continuelle. Celui qui paraît prépondérant c'est Vincent Ricci. Il paraît qu'on a envie de te substituer à Montiglio qui a des difficultés pour aller prendre possession de son poste de chargé d'affaires aux Etats-Unis; mais on m'a dit cela en très-grand secret. Fais tes réflexions là dessus.

Pour moi certes je ne désirerais pas cette destination. Mais les temps sont si critiques que je ne sais que désirer.

César Balbo, en revenant du camp et ne trouvant pas ton père, est venu me relancer un matin que j'étais encore couchée. Il ne savait seulement pas que tu eusses été renvoyé de Saint Petersbourg.

Je lui en ai donné la première nouvelle. Il me dit que la carrière diplomatique n'est plus rien. Il n'y a de véritable carrière qu'à la Chambre. Faites-le présenter aux élections. Je lui répondis que j'étais de son avis, mais que je ne croyais pas que le projet te sourît pour le moment, puis il s'en alla se sauvant comme un fou et ce fut fini.

Maintenant il faut, bon gré, mal gré, parler argent. C'est la question critique du moment. Les banquiers réclament impérieusement toutes leurs avances à jour fixe pour la fin du mois. Si on les prie de trouver eux-même quelqu'un qui puisse momentanément prêter une somme, ils disent ne pas savoir où donner de la tête. Nous avons été pris un peu au dépourvu et ne pouvions en savoir davantage que Metternich, Guizot etc. Nous nous restreignons autant que nous pouvons; renvoyons des domestiques, mais si on met ce monde dans la rue il nous revient par l'aumône. Nous diminuons notre ordinaire, mais sans grand profit. Les ouvriers commencent à demander de l'ouvrage en masse par pétition. On les engage à s'enrôler ne sachant comment y pourvoir. Ce qu'il y a de plus effrayant c'est que les Chambres vont nous demander de l'argent pour nourrir l'armée, et que nous ne savons où nous le prendrons. Comme dernière ressource je pourrai mettre mes diamants en gage, car quant à acheter personne n'y songe.

Cependant cette pauvre armée si admirable de courage et de modération, il faut qu'elle vive.

Officiers et soldats se nourrissent de *polenta* et couchent sur le sol. Ils ne sont pas exigeants et se battent comme des

lions. La journée de Vérone a été terrible: nous avons perdu des sujets bien regrettables; mais l'ennemi a bien plus perdu encore. Les lettres interceptées en font foi et de leur admiration pour nos troupes. Le général Allemandi, qui a servi en Espagne et en Suisse, dit qu'il n'a jamais vu se battre comme les Piémontais. Les Savoyards sont parfaits. La brigade de Savone est la plus critiquée. Le Duc de Savoie s'est fait un honneur immortel à Vérone. C'est lui qui a sauvé l'armée et l'armée l'adore. Il ne montre pas seulement du courage, mais de l'intelligence et gagne tout le monde par la bonté de son cœur.

Dans ce moment nous aurons battu et peut-être pris Peschiera. Nous sommes dans l'attente de grandes nouvelles. Dieu veuille que nous ayons cette victoire et qu'elle ne nous coûte pas trop cher. Plaisance s'est réunie à nous, Brescia aussi et par acclamation spontanée. Parme et Milan recueillent des votes; mais on ne doute pas du succès. Reggio et Modène arrivent aussi, puis tout le reste suivra. Milan met pour condition une extension au Statut; également on y serait venu. Je crois que le Sénat *a la bala* (1); qui sait encore jusqu'où nous irons.

Turin va devenir province. Cela m'est égal. Seulement nos maisons perdront de leur valeur. L'essentiel est que cette guerre finisse bien et finisse vite. L'état où se trouve l'Autriche, la Hongrie etc. est ce qui soutient notre espoir. Les Milanais ont dépensé tout leur héroïsme aux barricades. Ils n'ont pas encore pu organiser un régiment de troupes régulières. Le Gouvernement provisoire n'a ni énergie, ni force, ni autorité. Il voulait continuer à diriger, mais le peuple et la Garde Nationale l'ont forcé à se réunir à nous.

(1) Cessera d'exister.

J'ai assisté à l'ouverture des Chambres. Les choses se sont passées très-dignement; mais la coïncidence des nouvelles de Vérone avait répandu une teinte sombre et banni l'enthousiasme.

Les Députés ont une rude besogne. Samedi ils ont siégé depuis huit heures du matin jusqu'après minuit, sortant pour le repas seulement.

Aussi mon cousin Lisio a-t-il donné sa démission de chef d'Etat Major, de la Garde dont il ne pouvait plus ni s'occuper, ni répondre.

Ton père a renoncé à partir parceque Gioberti se chargeait lui-même de la mission qu'il voulait entreprendre. Il forme pourtant bien des projets. Maintenant il voudrait aller rejoindre ces braves Brescians s'ils étaient menacés.

Les renforts du général Nugent sont arrivés et la jonction avec Radetzky paraît effectuée.

On se bat dans le Frioul où est Durando, Albert Lamarmora, et d'autres chefs de Corps francs.

Mercredi 17.

J'attends, pour expédier ma lettre, s'il arrive quelque nouvelle du quartier général. Nous sommes dans une grande anxiété, sachant que nous devons attaquer ces jours-ci et que nous pouvons aussi être attaqués, si la jonction a vraiment eu lieu, et l'affaire peut être décisive. Hier il n'y avait pas de nouvelles du tout, cela faisait l'effet du silence précurseur de l'orage. Aujourd'hui il pleut et on est d'autant plus disposé à voir en noir.

Je viens de voir le fils de la Comtesse Franzini qui m'a dit que l'on battait Peschiera, mais qu'on s'attendait à être attaqué du côté de Vérone. *Dio ce la mandi buona.*

N. 86. — *A Londres.*

Turin, 26 mai 1848.

Ma lettre ne partira que dans quelques jours. J'y accumulerai toutes les nouvelles et écrirai plus à loisir.

La Cisterna n'a pas de chance. A peine nommé au Conseil d'Etat, il s'est écroulé. Le Sénat allait avoir le même sort et il a jugé à propos de prendre l'initiative pour faciliter les nouvelles mesures exigées par la réunion de la Lombardie.

Rien n'est désagréable comme les pessimistes et les alarmistes. J'en rencontre souvent et, quoique je les prenne peu en considération, ils ne laissent pas de causer un malaise fort déplaisant et je vois qu'ils réussissent souvent à troubler la tête de ceux, qui, étant à la direction des affaires, auraient besoin de tout leur sang froid et d'être soutenus et encouragés et non alarmés. En attendant ce ne sont ni les événements, ni les nouvelles qui nous font faute, témoins Vienne et Naples; mais ce ne sont pas des événements complets. Il y aura réaction dans les deux pays. Une réaction semi-monarchique à Vienne, une réaction populaire à Naples. On écrit que dans cette dernière ville les événements n'ont pas été aussi loin que les journaux et les premières lettres le relataient. Cependant ils me semblent toujours infiniment graves et Collobiano a eu une bien bonne inspiration de retarder de vingt-quatre heures son installation au palais Gravina, saccagé et brûlé par la populace. Rignon a sauvé à grand peine sa peau, s'étant trouvé dans la bagarre.

Maintenant il paraît que ce vilain Roi rappelle ses troupes qui étaient toujours à Bologne, échangeant des compliments avec les Bolognais au lieu d'échanger des coups de fusil avec les Croates. Nous verrons s'ils ont l'*infamia* de nous planter là.

Durando ne se fait pas grand honneur. On crie après lui, on l'accuse. Pour moi je le crois incapable de jouer double jeu, et ni en l'écoutant, ni en le lisant, on ne le croit pas

inepte, comme on le dit. On parlait de Conseil de guerre. J'en suis bien fâché. Peut-être a-t-il de bonnes raisons à donner et ne peut-il mieux faire; mais il est vrai que sa tactique est peu claire et peu avantageuse.

A force de représentations, fortement accentuées, on a éliminé quelques incapacités à notre quartier général.

Tout le monde parle de Collegno à la place de Franzini. Celui-ci à la place de Salasco et Perron à la place de Bava, qui ne veut écouter personne. Nous verrons.

Nous sommes toujours battant Peschiera. Si, comme il paraît, on y manque de vivres, nous l'aurons bientôt. Tu n'es pas dégoûté de vouloir avoir Vérone. Nous le voudrions aussi, mais c'est un os dur à ronger.

Si tous ceux qui portaient les bannières en procession fussent venus des différents pays prendre leur part de la guerre, nous aurions pu la bloquer; mais ne l'ayant pas fait, les renforts sont entrés et les vivres leur parviennent aussi. Il paraît vraiment que Radetzky ne commande plus que de nom, que sa tête est partie et que c'est d'Aspre qui est ressuscité pour le remplacer. C'est étonnant qu'avec autant de forces ils ne viennent pas attaquer nos assiégeants. Je crois que cela tient aux régiments italiens qui sont dans Vérone, qu'on ne peut pas laisser sortir parcequ'ils s'en iraient et qu'on craint de laisser dedans et qu'ils s'entendent avec les habitants. De plus les Hongrois commencent à savoir ce qui se passe chez eux et ils regimbent. A Mantoue on parle de collisions entre les Croates et les Hongrois qui demandent à s'en aller. Ils désertent quand ils peuvent les uns et les autres. Il nous arrive tous les jours des prisonniers ici. On en envoie à Alexandrie, à Fenestrelles et en Savoie. Il n'y en a pas mal et on les traite fort bien; le peuple se montre excessivement bon pour eux. Je crois que, si les autres le savaient, ils viendraient tous. Nous autres nous n'avons presque pas de prisonniers de l'autre côté.

Nos soldats d'infanterie sont très-laids et maintenant sales et deguenillés, mais ils sont excellents. Quand ils attaquent ils ne veulent pas seulement décharger leur arme, mais courent sur l'ennemi à la baïonette, ce qui étonne et trouble tout-à-fait ces ploufer (1) qui ne connaissent que la méthode. Aussi ce n'est que derrière des murs et des barricades qu'ils se battent bien (2). Le général Lecchi voudrait embrasser tous les soldats qu'il rencontre; tout laids qu'ils sont, il dit qu'ils valent les meilleurs soldats de Napoléon. Ce qui nuit en ce moment à notre armée c'est l'inaction. Quand il s'agit de se battre tout le monde y va de bon cœur, et ils ne doutent de rien, mais quand ils sont inactifs le mal du pays se fait sentir surtout parmi les mariés, qui sont en grand nombre.

Samedi 27.

Hier au soir on m'a lu une lettre du quartier général qui disait que, depuis un mois, on était toujours au même point avec Peschiera et qu'il n'y avait pas de raisons pour en finir. Espérons dans la famine et les complications des affaires de Vienne. La Providence ne veut pas que nous nous attribuions notre délivrance; elle a tant fait pour nous que nous ne devons pas désespérer, même en touchant de la main toutes nos misères.

Une autre lettre d'un de nos officiers disait, qu'ayant causé avec un officier hongrois prisonnier, celui-ci lui racconta que Radetzky leur commandait toujours de viser aux officiers, mais d'épargner les généraux qui lui étaient trop utiles.

(1) Terme pour désigner un autrichien dans le bas peuple.

(2) Tous ces jugements indiquent les appréciations qui circulaient dans le public et furent cruellement démenties quelques jours après.

Voilà qui est singulièrement flatteur pour nos commandants.

Décidément il paraît que les Napolitains ne veulent pas quitter la partie; ils ont arraché leurs fleurs de lys et arrêté le général Statella, *cagnotto* de Ferdinand. Guglielmo Pepe ne doit pas être homme à abandonner la cause italienne.

Dans le Frioul les affaires vont tantôt pour, tantôt contre. Il n'y a pas assez de forces. L. crie qu'on fasse partir les trente-neuvièmes bataillons de réserve que nous avons encore. Palmanova résistait toujours. Zucchi qui y commandait est vieux, mais bon. Trevise se soutient noblement et demande du secours. Notre flotte est à Venise qui nous crie merci et veut aussi se rallier à nous. Petit à petit nous irons jusqu'au détroit, si Dieu nous aide. Ce n'est pas nous qui les demandions, mais ce sont eux qui nous cherchent.

Cette perspective pourtant nous nuit en ce moment en réveillant les jalousies et les défiances des Cours italiennes lesquelles, mal conseillées par leurs craintes, font précisément tout ce qu'il faut pour faire réussir ce qu'elles redoutent.

Si le Roi de Naples s'était mis comme Charles Albert à la tête de ses troupes et était entré de bonne foi dans la voie des institutions libérales, il aurait pu faire contrepoids et personne n'aurait pensé à le chasser de chez lui. Maintenant il s'est engagé dans une guerre à mort, où rien n'est moins sûr que la victoire pour lui.

J'espère que Bertinatti trouve que l'on fête assez son Gioberti. Ici nous l'avons bien accueilli; cependant avec dignité et mesure; ailleurs on a exagéré l'accueil. A la Spezia les dames, dit-on, ont traîné sa voiture. Quant à cela, ici *il me restait frais* (1). Cela sentait un peu trop son Heliogabale.

J'ai été le visiter sans m'en vanter, n'aimant pas à être citée. Ton père tenait à ce que j'y aille.

(1) Expression italienne *star fresco* équivalente à il aurait attendu longtemps.

J'ai vu Arrivabene qui ne pourra pas aller de sitôt à Mantoue, qui se trouve dans des conditions terribles. Les Brésciens sont toujours dans le même sentiment passionné pour nous. Les soins qu'ils ont de nos blessés ne peuvent se dire. Tu devrais aller épouser une bresciane par reconnaissance.

Quant à Monseigneur St. Marsan (1) dont tu me parles dans ta lettre du 19, je crois que je suis moins avancée qu'il ne pense; ce à quoi je tiens le plus au monde, c'est à notre indépendance. Je crois les institutions bonnes en elles-mêmes, excellentes comme moyens d'indépendance, mais je préférerais l'indépendance sans elles, plutôt qu'elles sans indépendance et je crois qu'ici beaucoup de monde est de cet avis.

Dimanche 28.

Je viens de lire deux mots que le Ministre de la guerre écrit à sa femme pour lui dire qu'il y avait suspension d'armes à Peschiera et qu'on en espérait la reddition. Lui cependant n'y comptait pas encore. J'en avais reçu moi-même une longue lettre ce matin, où il ne me parlait que de ses contrariétés et de son désir de se retirer, motivé par une quantité de tracasseries et la multiplicité des affaires au dessus de ses forces (2).

Balbo avait aussi envoyé ses démissions; je ne sais pas qu'elles aient été acceptées. Le mieux serait de continuer jusqu'à la réunion Lombarde. C'est une affaire de jours et alors Ministère et Chambres devront se modifier d'après les

(1) Monseigneur Alexandre St. Marsan était cousin de ma mère et avait comme nonce à Bruxelles succédé à Monseigneur Pecci actuellement Pape. Je me suis trouvé pendant quelque temps collègue à Bruxelles du Souverain Pontife. Monseigneur St. Marsan passait à la Cour de Rome pour trop libéral.

(2) C'était, je crois, le général Franzini.

nouveaux besoins de la Nation, considérablement revue et augmentée.

On dit qu'à Mantoue les Hongrois, les Italiens et le peuple s'étaient mis d'accord et s'étaient emparés d'une porte. C'est tout ce qu'il nous faut; mais la nouvelle mérite confirmation.

Les prisonniers arrivés ici avaient leur premier front composé d'italiens. En passant le pont de la Citadelle ils ont crié *viva Italia, viva Pio IX*. En route ils chantaient nos hymnes.

Ce qui est officiel c'est l'arrivée de notre flotte à Venise, sa jonction avec les vaisseaux Napolitains et Vénitiens et qu'ils ont de suite couru sur la flottille Autrichienne qui se réfugia à Trieste et fut cernée par les nôtres qui enjoignirent au Gouverneur de leur livrer les vaisseaux vénitiens précédemment pris et cela dans les vingt-quatre heures, autrement qu'on les prendrait de force. Nous devrions aujourd'hui connaître le résultat.

A Vicence il paraît que Durando a refait sa réputation. Si nous voulions nous contenter de la Lombardie la paix serait bientôt faite; mais Campoformio a eu trop de retentissement pour que nous puissions nous soumettre à en donner une seconde représentation, surtout après les paroles du Roi qu'il ne rengaînerait que lorsque les barbares auraient évacué l'Italie; mais c'est que cette ville de Venise est diablement républicaine.

Dis-moi si tu as nos gazettes à Londres, parceque alors je ne te donnerai pas les nouvelles que tu peux voir ailleurs. Ton père n'en peut plus de son Sénat et de passer tous les jours tant d'heures emboîté à ne rien faire; cela est un supplice pour lui. Mon frère n'est guère plus brillant et bien d'autres s'en plaignent. Ils ont un président qui n'y entend rien du tout et dont tout le monde rit, ce qui n'est guère parlementaire. Merlo préside beaucoup mieux les députés. L. est heureux de ne plus avoir sa Garde Nationale à organiser. Il ne veut jamais qu'une nouvelle quelconque soit vraie, ni bonne,

ni mauvaise, et cependant les événements ont lieu malgré cela. On ne parle chez nous que de guerres, de révolutions et de chambres. On se dispute souvent. Dans la rue tout le peuple lit les nouvelles.

Dimanche il y a eu un rassemblement d'ouvriers sur les remparts. Ton père a été les sermonner. Ils se sont retirés après avoir envoyé des députations au Ministère pour demander de l'ouvrage.

Mardi 30.

Hier j'ai vu un moment Arrivabene qui repart aujourd'hui pour Milan. Il m'a raconté que les peureux ne voulaient pas le laisser venir. On n'a pas pu s'entendre à Peschiera et le feu avait recommencé. On nous avait envoyé un parlementaire très-gras pour nous faire voir qu'ils avaient encore de quoi manger. Il paraît que notre expédition de Trieste sera plus prudente et moins brillante qu'on n'avait dit. Nous ne savons guère si nous devons nous fier aux Napolitains. On dit qu'à Milan on demande une prorogation d'un mois pour décider l'union. *Sono stupidi*, dit Arrivabene. Je n'ai donc aucune nouvelle décisive à te donner. Ton père qui t'écrira sera peut-être plus heureux.

N. 87. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 17 juin 1848.

Nous avons, après la brillante affaire du 30, passé deux ou trois jours en grand émoi. Radetzky ayant fait sortir toutes ses troupes des forteresses, nous avait tourné et paraissait se disposer à une attaque générale. On disait nos positions fort avantageuses sur les hauteurs et on en espérait bien; mais la pensée que, si nous éprouvions un échec, il n'y

aurait plus... *(manque un mot)* entre l'ennemi et nous, nous mettait dans une grande appréhension. Il faut cependant que nos adversaires aient jugé la partie mauvaise, puisqu'ils ont délogé à la sourdine pendant la nuit et qu'ils se sont de nouveau renfermés dans les forts. Depuis lors il n'y a plus eu que de petits combats partiels, où nous avons de nouveau l'avantage.

Le Duc de Gênes, qui a pris le commandement d'une division, s'est porté avec deux du côté de Rivoli, est-ce pour s'emparer de cette importante position, ou pour empêcher les renforts qui viennent par le Tyrol; c'est ce que nous verrons. Le quartier général est à Peschiera. Le peu de troupes alliées que nous avons, toscans, lombards et romains se battent bien. Le drame de Naples n'a pas encore eu sa catastrophe définitive, mais elle ne peut manquer et je crains qu'elle ne soit tragique et la petite pièce sera une république. Ce Roi est bien mal conseillé; il se perd et nous fait beaucoup de mal.

Le journal d'hier disait que l'Empereur devait venir à Bautzen après un charivari donné à Bombelles à Inspruck.

On dit que c'est Bombelles et Seufft qui ont conseillé le voyage dans le Tyrol, probablement inspirés par Metternich qui aurait assez prouvé qu'il n'entendait rien aux affaires du jour.

Hier on parlait par la ville des conditions de l'Autriche pour l'évacuation de la Lombardie: qu'elle demandait 200 millions et que nous en offrions 80.

Il est sûr que l'Italie n'est pas *in bonis*, mais mieux faire des sacrifices d'argent que d'honneur: puis la guerre coûte assez cher et les dévastations et les cruautés des Croates sont au delà de ce qu'on peut s'imaginer. Nos troupes souffrent plus des privations que de la mitraille. Le 30 elles durent partir à jeûn à 4 heures du matin pour aller soutenir les Toscans qui soutenaient seuls l'attaque contre des

forces triples de l'ennemi. Nos soldats se battirent toute la journée, passèrent la nuit dans la boue par une pluie battante et n'eurent à manger qu'à dix heures du matin, après trente heures de jeûne et de fatigues, et encore les soldats partageaient leur morceau de pain avec les pauvres habitants affamés par l'ennemi. Les officiers en pleuraient d'émotion. Il est rare que nos soldats puissent avoir de la soupe chaude et ils bivouaquent toujours le plus souvent dans la boue. Les officiers sont dans les mêmes conditions. Salasc de Nice cavalerie écrit à sa femme que pendant huit jours il a dormi en tout douze heures, n'a jamais dessellé son cheval, et a vécu de pain et fromage. Bien d'autres disent la même chose. Franzini a la goutte et doit revenir. La besogne va être forte ici au moment de la réunion; il est d'ailleurs trop contre carré au quartier général, où la subordination est singulièrement méconnue.

Comme nous allons avoir une Constituante, le suffrage universel, etc., le Ministère et les Chambres ne sont plus que provisoires et nous aurons un remaniement général. Je ne sais ce qui en surgira. Nous avons ici les députés milanais pour combiner ces opérations préliminaires. Nous avons eu aussi d'autres petites adhésions, la Valteline et les habitants de Trento qui ne sont pas momentanément dans leur ville sous le couteau autrichien.

Je crois que nous gagnerons à transporter notre Parlement à Milan. Bien des misères, de petites passions, de véritables commérages ne pourront plus se faire jour, j'espère, sur un plus grand théâtre; reste à savoir comment se traiteront les grandes questions.

Les femmes lombardes nous ont aussi envoyé une adresse d'adhésion avec 6500 signatures. Nous avisons aux moyens de répondre convenablement.

Nous avons ici la grève des tailleurs et cordonniers qui élèvent des prétentions indiscrètes. Ils sont stimulés par des

étrangers et payés par des malveillants. Mais comme tout le monde est prévenu de leurs projets, je pense qu'on se tiendra en mesure. Du reste tout est calme.

Je ne tiens, mon cher fils, à t'imposer aucune determination sur ta carrière. J'ai seulement voulu te mettre sous les yeux les changements de position qu'amenaient les évènements et comme les conditions pouvaient varier au dedans et au dehors. Du reste tu feras ce que le cœur te dira, et c'est aussi l'avis de ton père. Je conçois que la vie nomade te sourie encore, mais le moment vient, qu'on se lasse de l'instabilité.

Nous avons des nouvelles de mon beau-frère le jésuite. Il paraît que jusqu'à présent il n'est pas inquiété à Palerme.

L'oncle Massimo n'écrit pas; mais nous savons qu'il se repent amèrement de s'ètre mis avec les pontificj. Cependant dernièrement ils se sont fait honneur, ainsi que leur commandant Durando et l'autre Durando aussi à Bardolino.

N. 88. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 24 juin 1848.

Les nouvelles politiques ne sont pas entièrement consolantes. Il me semble que tu lis nos journaux. Tu auras vu que nous avons perdu Vicence, quoique Maxime l'ait bien défendue; ensuite Padoue et Trévise. Nous avons ainsi été privés de la coopération de ce petit corps de Durando, qui s'était bien battu. Les Napolitains sont retournés chez eux et nous ont donné la mesure de la confiance qu'ils pouvaient inspirer. Les Toscans ne viennent que par centaines et on ne comprend rien aux Lombards. Ils annoncent toujours monts et merveilles et au bout du compte, excepté les volontaires, il n'arrive pas un véritable régiment. Les Modenais, qui avaient une réputation militaire, dès qu'ils ont entendu parler de troubles à Modène ont rebroussé chemin

pour retourner chez eux. Enfin c'est toujours nous qui devons faire les frais de tout.

Maintenant la question de la Constituante, du suffrage universel, et surtout du transfert de la capitale, a fait surgir une opposition à Turin très-fâcheuse. Tout le monde est divisé. Ceux qui ne disputent pas, boudent. On est vraiment dans une condition bien critique et bien désagréable.

On trouve les Milanais bien ingrats et bien exigeants, après tout ce que nous avons sacrifié pour eux, de vouloir nous dicter la loi et nous ruiner entièrement. Le fait est que c'est de Gênes que sont parties toutes les insinuations. Pour toutes ces exigeances, ils tripotent à leur guise. On dit que la Constituante est pour nous conduire à la république, que les Gênois veulent se venger de notre domination passée. Moi je dis que c'est possible, mais qu'il est trop tard pour protester, que si nous nous brouillons, les Lombards appelleront les Français, proclameront la république; Gênes imitera: la Savoie et Nice passeront à la France, et les Piémontais tous seuls deviendront ce qu'ils pourront. Voilà où nous en sommes.

Les ennemis de l'ordre actuel poussent au mécontentement et sont prêts à en profiter.

Nous avons toujours de petits succès là où nous nous battons. Maintenant nous devons être sous Vérone, ou bien au dessus, car on voulait l'attaquer par les hauteurs. Il part continuellement d'ici des réserves, des dépôts, des batteries de canons. Franzini est ici avec la goutte.

Maintenant on va nous demander de l'argent pour l'état et l'armée. Il faudra bien pourvoir au nécessaire, et on prendra où l'on pourra. La difficulté de se procurer de l'argent est extrême, on ne saurait s'en faire une idée.

P. S. Le Ministère a donné sa démission pour la forme, et Pareto pour tout de bon.

Mon domestique me quitte pour guerroyer, non pour l'amour de l'indépendance italienne, mais pour l'amour de 3000 francs qu'il attrappe comme remplaçant.

N. 89. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 2 juillet 1848.

Tu peux être tranquille. En cas d'événements je t'écrirai.

Le fait est que nous sommes toujours stationnaires; on parle de préparatifs d'attaque de Vérone; mais nous n'avons pas les forces nécessaires pour entreprendre sérieusement le siége. Le quartier général s'était porté à Roverbella. Le Roi avait souffert d'une dissenterie à laquelle il est fort sujet. Il paraissait remis. Le Duc de Savoie avait eu deux saignées et une opération de sangsues et sur ce il était remonté à cheval. Pour celui-là j'ai peine à croire qu'on le prendrait vivant et son frère est la même chose. Ils ont une envie de taper indicible et ils ne se refusent pas à prendre s'il le faut. Mais pour se laisser prendre, nenni. Il faut toujours les retenir de force.

Nous avons de petits succès partiels. Nous tuons, blessons quelques hommes, prenons passablement de prisonniers outre les déserteurs, nous nous emparons aussi de quelques positions, mais il n'y a rien de décisif.

Nous maintenons notre réputation et notre courage. Voilà tout. Je crois que nous avons assez de malades vu le mauvais air où une partie de l'armée se trouve campée. Les ennemis en auront pour le moins autant, et nous n'avons presque pas de morts ou de blessés en ces derniers temps. Notre artillerie est d'une habileté, d'une supériorité dont elle s'étonne elle-même. Elle ne se doutait pas de son mérite avant qu'il ne fût mis à l'épreuve. Ce diable de Radetzky nous envie fort nos troupes, mais pour se laisser prendre il s'en gardera

bien. Au reste si on le prenait on l'enverrait à Fenestrelles. Louis Balbo avait été légèrement blessé; son ceinturon l'avait sauvé. Une balle avait sifflé à son oreille et un Hulan avait voulu décharger son pistolet à bout portant, mais le pistolet avait raté. Cela fit beaucoup rire Louis de voir le désappointement de son ennemi. Il le poursuivit et le rejoignit; mais lorsque le Hulan se vit perdu *he made such eyes,* que Louis n'eut pas le courage de le tuer. Il lui donna un coup de sabre et le laissa aller. Voilà le piémontais dans toute sa bonne nature; l'opposé du féroce et cruel croate.

Nous avons, après des discussions interminables, adopté la loi de l'union avec la Lombardie, moyennant la constituante et le vote universel. Ces deux conditions et la crainte de voir transférer ailleurs le siége du Gouvernement avait mis en émoi grande partie des Turinais et engendrait mille disputes. Enfin nous en sommes venus à bout. J'ai été un jour à la Chambre et m'y suis horriblement fatiguée. Quels bavards que ces députés. Demain l'argument se traitera au Sénat. Nous espérons qu'on y sera moins prolixes. Le président du Sénat donne toujours un spectacle. Il ne sait pas présider du tout.

Nou sommes ce matin sans nouvelles de Paris à cause d'un vent terrible qui nous secoue depuis hier. Cette dernière insurrection a été horriblement tenace; heureusement elle paraît comprimée; mais la victoire a coûté cher. Nous n'avons pas fait tant de pertes dans toute notre guerre. L'avenir de ce pays n'est rien moins que clair. Je parle de son avenir prochain, car un peu plus loin il est confus pour tout le monde.

Ici on parle aussi de transactions pacifiques. Le Roi n'y paraît pas disposé, et en cela il est dans son rôle. Beaucoup de monde voudrait la fin de cette guerre; ce sera un fameux sujet de dispute pour la Chambre. J'espère que tu vas être

édifié du format de la *Gazette de Turin*. C'est pis que le *Moniteur*.

Chez nous tout est tranquille quoiqu'on en ait dit. On se contente de criailler en société, ce qui est peu amusant et on écrit sur les murs *a baso le Camere!* ce qui est peu correct. On m'a dit que la Marquise d'Arvillard est partie pour aller au secours de son mari en assez mauvais état et forcé de quitter le service. Forax est déjà revenu hors de combat pour faire la guerre, il faut être jeune et pas marié. Franzini se débat toujours avec la goutte. Je le vois quelques fois.

Nous allons, je pense, avoir Massimo qui vient représenter Strambino. Collegno est hors de combat; il ne peut plus travailler. On lui a envoyé un aide d'ici. En vérité nous ne voyons pas trop à quoi nous servent les *fratelli Lombardi*. Au lieu de nous faire devenir italiens, les italiens feraient mieux de devenir piémontais.

Adieu, nous t'embrassons.

N. 90. — *A Londres.*

Turin, 11 juillet 1848.

Je bénis Dieu et l'Empereur Nicolas de t'avoir fait quitter Petersbourg avant l'invasion du choléra. Au reste il y a longtemps que je soupçonne que ce sera là ce qui nous mettra tous d'accord une fois ou l'autre. Les pays livrés aux troubles politiques, sont les plus fatalement disposés pour subir son influence; cet orgasme dans lequel on vit habituellement, l'émotion qui accelère le mouvement du sang, l'irritation, les craintes sont des dispositions très-prochaines; l'agglomération des troupes sur des points insalubres, sans abri, et sans moyens de se préserver de l'humidité des nuits, après des journées brûlantes, sont encore une autre occasion de maladie,

dont on commence à se ressentir. Il serait vraiment à désirer que nous puissions sortir de notre inaction qui démoralise nos soldats, nous ruine, et donne à l'ennemi le temps qui est son grand auxiliaire.

La semaine passée il y eut un mouvement dans l'armée qui nous fit croire prochaine une affaire décisive; puis tout se borna à s'établir à Roverbella, au lieu de Valeggio. Nous ne recevons de nouvelles que celles des journaux, et elles ne sont pas toujours exactes, car elles se contredisent souvent.

Nous avons eu ces jours-ci l'adhésion de Venise. Tu ne saurais croire combien nous sommes blasés sur les annexions. Cela ne nous touche plus du tout. Ce que nous voudrions, c'est de gagner des batailles, ou prendre Vérone et voir le bout de cette guerre.

Voilà Monaco qui veut absolument se donner, mais nous sommes de si grands seigneurs, que nous dédaignons ces misères, surtout s'il faut indemniser ce souverain homéopathique.

Ce qui nous tracasse c'est l'instabilité du Ministère. Il a éprouvé un échec à la Chambre des députés, comment tu auras vu, ce qui l'a induit à donner ses démissions. Revel et Ricci qui avaient été chargés d'un remaniement, n'ont plus cru pouvoir l'entreprendre. Revel est allé au camp pour en référer au Roi. Il en est revenu ce matin. Je ne sais pas ce qu'il en aura rapporté. Par la ville on pense que ce Ministère ira encore *cahin caha* jusqu'à la Constituante; mais naturellement il est découragé et ne peut avoir l'énergie dont on aurait si grand besoin. Je déteste le provisoire qui est toujours un état de faiblesse.

Dans le public on préconise Casati à la présidence du Conseil, ce n'est pas précisement un homme d'état; puis Gioia, Cavour, Vesme, Da Bormida ou Racchia etc. La vérité est qu'une partie de la Chambre voudrait voir arriver là une autre cathégorie de personnes; les N. N. et compagnie. Si le

moment n'était pas trop critique pour faire des expressions, je voudrais qu'ils réussissent. Quitte à ce que cela fût fini. Ces temps-ci usent si vite les hommes qu'au bout de deux ou trois mois ce seraient des gens finis et jugés. Mais maintenant ils n'ont que les *popolani* à citer comme remède souverain à tous les maux. Ils nous feraient de la belle besogne.

Je ne conçois pas grand chose au bloc de Trieste. On nous dit que cela ne concerne pas le commerce qu'on ne veut pas gêner, qu'on veut seulement empêcher les munitions de guerre d'entrer et surtout empêcher, je suppose, les vaisseaux autrichiens d'aller inquiéter Venise. Je ne sais pas pourquoi on trouve cela si extraordinaire.

Ici les gens sont inquiets, de mauvaise humeur, et les rapports gênés et peu agréables. L'affaire de la capitale est cependant assoupie. Pour mon compte, j'aurais trouvé absurde qu'elle pût être un empêchement à l'union et les Lombards n'en avaient jamais parlé. La Constituante terrorise beaucoup de monde. Je ne sais trop qu'en dire. Il y a un parti turbulent qui se croit capable et qui veut dominer. Ce n'est pas la majorité, mais il est actif et ne regarde pas aux moyens. Les bonnes gens ne s'entendent pas entr'eux, se divisent sur des nuances et se neutralisent par manque d'énergie. Ce n'est plus de liberté qu'il faut se préoccuper, mais c'est la force qui nous manque, la fermeté, et l'ordre qui nous ont toujours fait défaut sous tous les régimes, et nous ont conduit où nous sommes.

Mercredi 12 juillet 1848

Voici ce que j'ai appris des nouvelles ministérielles. Dans la semaine le Cabinet sera reconstitué. Collegno est chargé de le mettre ensemble; il sera probablement président. C'est encore un secret, mais il ne le sera plus quand tu recevras

ma lettre. Les sortants paraissent être Balbo, Franzini et Sclopis. On croit que les autres pourront rester. Le défaut de nos ministres est celui de la Nation en masse, l'irritation. Personne n'a de fermeté dans le caractère et tous y ont de la violence. La contradiction n'est pas supportée et engendre de suite les colères, les discussions se font de suite personnelles. Les positions sont engagées, et quand on les quitte c'est avec trop peu de dignité, on y laisse sa réputation. J'admire le président de la Chambre Merlo. Il ne se laisse jamais provoquer, tant pis pour ceux qui s'emportent, ils restent dans leur tort, il est toujours de sang froid et parfaitement convenable. C'est une exception beaucoup trop rare.

Balbo, il faut bien le dire, a un caractère difficile; Franzini (1) se laisse déconcerter par toutes ces complications. En fait de théorie cependant c'est celui qui en sait davantage, s'étant toujours occupé activement de son métier. Ce n'est pas précisément un génie, mais il a de l'acquit, de la conscience et de la loyauté jusqu'à l'ingénuité. La crise actuelle est au dessus de ses forces. Sclopis sait son affaire, ses intentions sont excellentes, mais il a de la roideur. Pareto est accusé d'opinions extrêmes, ce qui inspire de la défiance à beaucoup de monde. Ensuite on trouve l'élément Gênois un peu trop prépondérant et nous avons beau nous dire *fratelli*, nous sommes de différentes natures, et c'est ce qu'il faudra dire aussi des Milanais. Ce qu'il y a à dire c'est que nous n'avons pas l'étoffe ministérielle pour changer de ministère tous les trois mois. Que Dieu donne donc longue vie à celui qui va naître.

Je ne savais pas que nous eussions envoyé un ministre aux Etats-Unis. Je pense que c'est Montiglio; y restera-t-il? C'est ce qu'il faudra voir.

(1) Le général Franzini fut, dans sa jeunesse, grand ami de mon oncle Enrico. Il resta toujours un ami de famille et même il avait son appartement dans notre hôtel.

Je voudrais savoir si Giboulin (1) me reconnaîtra. Je serai très-flattée en tous cas de renouveler connaissance avec lui. Nous avons une espèce di giboulin qui s'est donné à nous comme la Lombardie et la Vénétie. Je le laisse au portier, parcequ'il est disposé à aboyer contre ceux qui entrent dans la maison. Au moins son adhésion est utile. Il fait ce qu'il peut, ce qu'on ne saurait dire de tout le monde.

Le *deputato* Lisio est charmé de ton approbation. Cette Chambre est aussi active que l'autre l'est peu. J'ai été au Sénat le jour de la réunion de la Lombardie. On a expédié l'affaire sans tant barguigner. Ton père et mon frère avaient préparé des discours, mais la Chambre était si *infastidita* par le sénateur S., qu'ils ont renoncé à parler.

Si tu étais ici, tu pourrais faire des promenades matinales avec ton père, lui quand il est levé, et toi avant de te coucher. A 3 1[2 il part pour ses excursions sur la colline. Je crois son système plus sain que le tien. Pour moi je me couche tôt et me lève tard; ce dont je suis très-honteuse: mais je me persuade qu'il me faut cela pour pouvoir employer activement ma courte journée. Maintenant adieu.

N. 91. — *A Londres.*

Turin, 16 juillet 1848.

J'ai pensé qu'il ne sortait pas de journaux aujourd'hui, et qu'en t'écrivant je devançais de vingt-quatre heures au moins les nouvelles que tu tiendrais à recevoir.

Je t'annonce donc que la députation Sicilienne qui vient offrir la couronne au Duc de Gênes est arrivée à Gênes. Je suppose qu'elle ira au camp avant que de venir ici, où j'ai

(1) Nom de mon chien qui m'accompagna pendant quinze ans. Il est enterré à mon château de Lagnasco et n'a pas eu de successeurs.

fait la motion qu'on la reçoive avec un peu de démonstrations de joie, car nous sommes dans un état d'apathie que rien ne peut réveiller. Il n'y a que les affaires de la guerre qui nous préoccupent, ce sont certainement les plus importantes. Cependant il me paraît qu'il faudrait pourtant sortir un peu de notre léthargie pour dire au moins *merci* pour cette couronne offerte à l'un de nos Princes. J'espère que nous n'aurons à fournir que le Roi et qu'on ne nous demandera ni argent, ni hommes, comme on le fait partout ailleurs. Que nous n'aurons pas à les constituer ces frères *siculi*, puisqu'ils sont censés l'être, et c'est un embarras de moins qui n'est pas peu de chose. Nous n'avons donc qu'à souhaiter santé, longue vie et postérité à ce jeune Roi.

Rien de l'armée. Nous savons qu'un mouvement s'est opéré, mais nous ne savons pas ce qui s'en est suivi. Il paraît que Radetzky s'est porté avec 30 mille hommes à *Isola della Scala*, où il s'est fortifié. Je crois que c'est ce que nous voulions faire, mais, comme à l'ordinaire, nous nous sommes laissés devancer et lorsque les troupes ennemies ont des retranchements, elles se battent beaucoup trop bien. C'est en rase campagne qu'il faudrait les attirer.

A Milan ils sont sans argent, il faut leur en fournir. A Venise de même et il faut encore leur envoyer des soldats. J'ai vu hier au soir une lettre d'Albert La Marmora de Venise qui est peu encourageante. Là on a fait un ramassis de troupes qui n'ont ni discipline, ni subordination. Ils n'entendent rien à leur métier, ils nomment eux-mêmes leurs officiers à qui ils commandent, et sont toujours disposés à désobéir à leurs chefs, quand ils n'ont pas envie de ce qu'on leur demande; si on leur commande la retraite quand les circonstances l'exigent, ils crient qu'ils sont trahis (1); si on veut les conduire au combat ils disent qu'on veut les con-

(1) Où irai-je, traitre? Où tu voudras, imbécile.

duire à la boucherie. De plus, Albert prétend que P. ne jouit pas de toutes ses facultés. Bref, il ne demande qu'à sortir de cette pétaudière.

Nous sommes toujours en attente du ministère. Collegno y travaille, mais il paraît peu disposé à prendre un portefeuille. La voix publique donne toujours la présidence a Casati, puis on dit Gioia, Durini, Pareto, Ricci, ce qui ferait déjà cinq étrangers sur sept ministres. Je ne sais si cela mettra le Piémont de belle humeur. Il paraît que Gioberti va arriver. Peut-être pourrait-il entrer dans la combinaison. Il pourrait avoir l'instruction publique si sa santé lui permît le travail. Collegno est en bien mauvais état, la fatigue ne pourrait être longuement supportée. Pareto est dans son lit, s'étant fourré un morceau de verre dans le pied, en allant se baigner dans le Pò. Franzini est aux eaux de St. Vincent. Cela constitue un Ministère bien écloppé. Je crois que le Général s'attend à être continué, mais il a bien de l'opposition.

Les Gènois ne font pas merveille; mais il y a un parti qui les soutient.

Nous aurions besoin d'hommes fermes, actifs et sans arrière pensées. Il n'y a plus trace de police. On a ouvert les *reformatorii* et nous sommes inondés de voleurs et de bandits. Les mauvaises gens ont les coudées franches et tourmentent les gens tranquilles. On en veut toujours aux jésuites, c'est une véritable monomanie, qui devient bien fastidieuse.

Nous avons enfin reçu une lettre de Massimo. Il est toujours dan son lit à Bologne; sa blessure l'a fait beaucoup souffrir et, quoique mieux, il n'était pas question encore de se lever.

L. s'en prend à tout le monde parcequ'on ne procède pas avec assez de promptitude et d'énergie; d'abord le gouvernement, puis l'armée, puis la nation qui n'a plus d'enthousiasme. Cela peut être vrai, mais il n'y a pas de ma faute.

On a voulu envoyer mon frère à Milan, mais il ne s'en soucie pas.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse. Ton père va bien et te dit mille amitiés. Si la Garde Nationale partait, il pourrait bien être de la partie.

Lundi 17 juillet.

Le Ministère n'est point encore constitué; je crois qu'on attend Gioberti pour la présidence du Conseil. Franzini s'est décidément retiré.

Il paraît que les Autrichiens ont passé le Pò en force et menacent Modène. C'est triste. A quoi cela sert-il qu'on se donne, si on ne sait ni défendre, ni conserver. Je crois l'influence de Bava très-douteuse. C'est lui qui dirige maintenant et qui ne se décide à rien. Je ne puis supporter l'indécision dans les moments de crise. L. va être d'une férocité terrible, mais je suis disposée à le seconder. Si j'étais à portée, je ne sais si je me retiendrais de prendre un drapeau et de courir en avant pour faire honte à ces ineptes.

N. 92. — *A Londres.*

Turin, 28 juillet 1848.

Hier je t'avais écrit toute une lettre. Heureusement je ne te l'ai pas expédiée, car je déteste donner de fausses nouvelles. Après avoir passé trois jours dans une pénible attente, parceque nous savions qu'on se battait et que nous ne savions pas avec quelle chance, hier matin nous fûmes réveillés par de fastueuses nouvelles de victoire, 14 mille prisonniers, 54 canons, 17 drapeaux etc.

La nouvelle venait de Milan. Elle était ici donnée par Pareto comme chose positive. Je t'avais donc écrit sous cette impression. Lorsque quelqu'un arriva chez moi qui me dit qu'il y avait grandement à rabattre de toutes ces gloires, que nous avions fait deux mille prisonniers à la vérité, ce qui était fort honnête, mais que l'ennemi gardait les positions qu'il nous avait enlevées et que nous ne savions pas nos pertes encore, et depuis trois jours des troupes descendues en force sur Rivoli, où nous avions peu de monde, nous avaient forcés à abandonner ces positions. Après, elles se combinèrent avec des forces sorties des forteresses et nous enlevèrent les positions de Soma, Somma-Campagna et autres. Ces dernières furent cependant reprises et il paraît que c'est là que nous fîmes les 2000 prisonniers. Mais le dernier jour nous les perdîmes de nouveau et beaucoup de monde avec.

La division de Sonnaz a été horriblement maltraitée. On s'est battu avec acharnement pendant ces trois jours, et il paraît qu'on a eu assez de peine à se rallier derrière le Mincio. Les bulletins sont si rares et si mal dirigés qu'on ne connaît les événements qu'en gros et confusément, et tout le monde est dans l'angoisse s'attendant à des malheurs particuliers. Nous savons que le général d'Aviernoz est tué (1), ainsi que le jeune Boyl et un St. Vital de Coni. Cortanze aîné était blessé pas gravement, ainsi que Ferdinand Balbo. C'est tout ce qui est venu à ma connaissance jusqu'à présent. On ne peut se dissimuler que c'est un échec en toute règle.

Notre ligne était trop étendue, elle n'avait pas l'épaisseur nécessaire pour résister à une attaque un peu énergique. Nous n'avions rien en seconde ligne, pour nous soutenir, et l'ennemi a profité de notre trop grande sécurité.

Hier matin toute la ville était dans la rue attirée par cette fausse nouvelle d'une grande victoire, le désenchantement a

(1) Ceci fut contredit.

été complet, et ce matin on m'a dit qu'une démonstration a été faite sous le Ministère. On voulait absolument avoir des nouvelles. Il n'y avait que le premier officier qui ne savait trop que leur dire: ce qui exaspérait la foule. Il finit par l'envoyer à la Chambre des députés, où je ne sais si elle aura eu plus de satisfaction. Ce monde criait après Ricci et son inactivité, contre les députés, et en vérité il est honteux que ces bavards ne sachent que s'acharner après les moines dans les moments suprêmes comme ceux-ci.

On dit que l'esprit de l'armée n'est pas abattu; c'est beaucoup. Ces pauvres soldats venaient de faire une marche forcée de trente milles quand ils ont rencontré l'ennemi. Ce sont de bien braves troupes que les nôtres. Si seulement.....

Le ministère Collegno s'est enfin installé ce matin. Je m'en vais aller aux informations pour te le dire au juste. Gioberti part pour Paris aujourd'hui, je crois. Son étoile pâlit. Il reviendra cependant et on aura peut-être besoin de lui, car les ministres s'usent si vite en ce temps-ci. Tu auras vu dans les journaux qu'on commençait à attaquer les diplomates, ton principal entr'autres. On veut des hommes nouveaux et surtout se mettre à leur place.

J'ai conduit ma belle-sœur Alfieri au Sénat lundi, où elle n'avait jamais été. Il y avait quatre chats de sénateurs, personne aux tribunes. Il s'agissait de la réunion de Venise. Sommes nous blasés? Il n'y eut pas un vivat. C'est qu'on commence à trouver que ces adhésions sont de véritables *slocà*. On a un peu fêté les envoyés de Sicile. C'est une affaire celle-là à entendre clairement avec l'Angleterre, car, si nous allions encore nous attirer le Roi de Naples sur les bras, je ne sais comment nous nous en tirerions. Les gazettes parlent d'une révolution à Padoue, mais on dit que ce n'est pas vrai du tout.

A Rome tout est sur la pointe d'une aiguille. D'un moment à l'autre de graves complications peuvent surgir.

Je descends de chez la Comtesse Franzini où je me suis fait dire le ministère. Voilà ce qu'on dit: président Casati. Collegno à la guerre, Gioia grâce et justice, Paleocapa aux travaux publics, Pareto reste, ainsi que Ricci aux finances jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé son successeur. On l'avait proposé à Santa Rosa. Mon cousin Lisio, ministre sans portefeuille au camp. Il ne s'en souciait pas du tout et au fait je crains que ce ne soit trop tard.

On dit qu'on a retiré les troupes qui étaient sous Mantoue et Vérone. Les Milanais, qui étaient incorporés avec les nôtres n'ont pas brillé. Les Modénais non plus. Enfin nous sommes bien tristes de voir les choses tourner si mal.

Adieu.

N. 93. — *A Londres.*

Turin, 30 juillet 1848.

Hier j'ai reçu ta lettre. Elles sont toujours les bienvenues comme ta personne, quand tu croiras devoir venir.

Pense cependant si le moment est bien favorable pour toi et pour la carrière qui te tient à cœur. Mais je ne conseille pas. Il serait difficile de le faire dans des temps qui amènent des événements différents à toutes les heures et qui ne laissent pas préjuger de ce que nous serons dans quinze jours.

Quoique je t'aie écrit avant hier, j'ai cru bien faire de te tenir au courant de ce qui se passe, ce dont les journaux s'acquittent bien imparfaitement. Les nouvelles de l'armée sont toujours tristes, car nous avons bien reculé et bien perdu, mais l'honneur piémontais est sauf. Nos troupes sont admirables de courage, de dévouement et de résignation à toutes les privations et les souffrances. C'est une chose qui fend le cœur de penser qu'à jeun, après une marche forcée, elles aient été obligées de combattre pendant toute la journée

et qu'il soit mort des hommes de faim, de soif et de fatigue. Quant aux détails, nous ne les avons pas, les bulletins sont peu satisfaisants, peu explicites. De plusieurs côtés il nous est revenu que le régiment de Savoie, brave entre les braves, avait tant souffert qu'à l'appel après la bataille, 7 officiers seuls sur 150 avaient répondu. Espérons que la nouvelle sera exagérée et qu'il en reviendra sous les drapeaux.

Cependant on dit que nous ne devons pas nous laisser abattre. 45 mille hommes bien déterminés entourent le Roi sans ce qui est éparpillé dans les villes et sous Mantoue. Nous avons encore des réserves: la levée du 28 et la Garde Mobile, c'est-à-dire nous avons des hommes, mais le temps manque pour en faire des soldats. Dans un mois les Piémontais peuvent faire quelque chose, mais il nous faudrait ce mois. Le Roi avait demandé un armistice; il a été refusé et nous en aurions fait autant à leur place. On dit que Radetzky avait proposé de traiter à des conditions inacceptables; le Roi a refusé. Nous ne sommes pas encore tombés si bas. Si on avait écouté Lisio et envoyé en seconde ligne, dès le commencement, tout ce que l'on fait partir maintenant, on n'aurait pas tenté d'enfoncer notre armée, forcée de couvrir 60 milles de longueur. Mais ce seront toujours les retards qui nous perdront.

L. vient de me faire ses adieux et part pour le quartier général. Après avoir défendu tant qu'il a pu son indépendance, il n'a pu se refuser de se rendre aux instances du Roi et puis il s'agissait d'aller à *bote* (1), et cela ne se refuse pas. Mais il est triste de s'éparpiller, ainsi dans les moments critiques où l'on a besoin de mettre le courage en commun pour se soutenir.

Maintenant je vais te narrer ce qui se passe à l'intérieur. Je ne sais si je t'avais dit que des attroupements commen-

(1) Des coups.

çaient à se former ici; c'étaient évidemment des gens payés et tout-à-fait canailles.

Grâce à la motion Brofferio, on avait mis en liberté tous les prévenus non condamnés, qui abondent chez nous; cela a rempli la ville et les campagnes de mauvaises gens qui commettent tous les désordres.

On alla d'abord donner un charivari à Pareto, puis on s'en fut crier à la Chambre des députés qui perdait le temps en vains bavardages, lorsque la patrie est en danger. Ils n'avaient pas tous les torts en cela. Hier matin à 2 heures j'entendis battre la générale de tous côtés; je ne savais ce que c'était. J'étais seule, je sortis pour aller aux informations; j'appris qu'il y avait foule à tous les abords de place Carignan et de place Château; on menaçait de faire irruption à la Chambre des députés, on avait dressé des tables en plusieurs endroits et on recueillait des signatures. Enfin une pétition fut portée à la Chambre par des gardes nationaux. On y demandait qu'un vote de confiance fût donné au Roi pour qu'il réunisse le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif pendant toute la durée de la guerre, avec pouvoir de changer de ministres à volonté et ceux-ci responsables vis-à-vis le Parlement futur. Cette demande fut votée et passa à une très-grande majorité. En ce moment elle passe au Sénat. Je présume que cela entraînera la dissolution de la Chambre actuelle.

Le parti Cavour, Pinelli etc. qui voulait le ministère et se préparait à battre en brèche le cabinet Collegno se ravisa et vint lui offrir sa coopération à condition que Gioberti entrerait dans le cabinet, ce qui ne pouvait faire une difficulté, puisqu'on le lui avait offert, et que c'était lui qui avait refusé. Il fut donc nommé ministre sans portefeuille. Cela fait, Gioberti harangua le peuple et le peuple applaudit et se dispersa et tout fut fini. Nous voici donc entrés dans une modification constitutionnelle, mais tout le monde, ou à peu-

près, l'accepte avec faveur, car on était las de bavardage, et dégoûtés de disputes puériles et personnelles.

Nous avons donc Casati, président, Ricci aux finances, Pareto aux affaires étrangères, Plezza à l'intérieur, très-étonné de se trouver là. C'est un ami de mon frère et le nôtre, un brave homme de la Lumelline, mais je ne sais s'il sera à la hauteur. Rattazzi à l'instruction publique, on ne sait trop pourquoi, Paleocapa aux travaux publics, Gioia grâce et justice, Collegno à la guerre, Gioberti et Lisio ministres sans portefeuille, Durini je ne sais où. Maintenant à l'ouvrage messieurs, la besogne ne manquera pas, si vous nous remettez à flot, vous aurez bien mérité de la patrie. Gioberti a tout de suite montré la différence qui existe entre l'homme de théories et l'homme positif.

Il est tout-à-fait contraire à l'intervention française et il proposait de préférence de faire appel aux volontaires de toute l'Italie et cela dans un moment où partout on songe à se débarrasser des volontaires qui embarrassent plus qu'ils ne servent. L. en entendant cette sortie, poussa du pied Franzini qu'on avait appelé au Conseil et lui aura arraché un cri, lui qui a la goutte flagrante. Voilà, mon cher fils, où nous en sommes en fait de gouvernement. Il est possible, si les Chambres sont dissoutes, que nous allions à la campagne.

D'un côté le besoin de nouvelles retient en ville, d'autre part l'acrimonie des rapports sociaux vous pousse dehors. Je préfère le plus souvent de rester seule, à entendre un tas de mauvaises raisons. J'ai bien la force de me taire et de laisser dire, mais on fait du mauvais sang. Nous crions après les Gênois, après les Milanais, les Vénitiens, les Modénais etc.; nous voulons absolument avoir le monopole des défauts et des misères, car nous avons les nôtres, mais nous ne voulons pas les admettre dans les autres. La presse est irritante et avec cela toujours l'union pour refrain et nous ne travail-

lons qu'à nous indisposer les uns les autres. Que serait-ce si l'ennemi n'était pas à notre porte?

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse et te remets à la gazette pour les nouvelles subséquentes.

N. 94. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 1

Tu exaltes d'une manière, si non orientale, du moins bien filiale, les faibles services que j'ai eu occasion de rendre à la chose publique. Les circonstances m'ont favorisé et la bonté naturelle du peuple a suppléé à ce qui me manquait; mais quand on a passé la cinquantaine, il faut renoncer à l'action et se contenter de ne pas embarrasser le mouvement de la machine.

J'aurais vivement désiré être au quartier général, mais j'étais convaincu d'y être parfaitement inutile, n'ayant plus eu occasion de m'occuper d'études militaires et ayant perdu dans une longue inaction de vingt-sept ans le souvenir de ma pratique de régiment, ce qui fait que le Roi n'aurait eu que deux bras de plus à son aide, et deux bras affaiblis par les années et l'étude. Je crois que j'aurais pu lui être de quelque utilité politiquement, mon nom représentant un principe qu'on trouve ne pas être représenté dans son nombreux entourage, ce qui pourrait donner de la défiance aux populations et les rendre plus exigeantes sur les conditions de leur union au Piémont. On a remarqué que les personnes signifiant ce principe ont été généralement écartées sous un prétexte quelconque. Collegno, Lisio, Perron, les Durando, Maxime et moi, qui tous nous étions offerts, nous avons eu une *negativa con complimenti.* Mon compliment à moi a été que ma présence à Turin était nécessaire à cause de mon ascendant sur les classes ouvrières, que la Reine le dé-

sirait, que cela tranquillisait S. M., ce qui est, comme tu vois, sentimental et honorable, mais imaginaire, et il faut savoir s'en contenter.

Je regrette et regretterai toujours de ne pas être parti, étant prêt, lorsque le Duc de Savoie m'avait si formellement invité. Mais j'avoue que l'idée d'arriver où j'aurais été de trop, où l'immense majorité me trouverait à charge m'a fait hésiter et puis rester. Je suis resté dans un état d'indécision, d'attente, de projet, d'espérance qui ne me laisse pas de repos et ne me laisse pas la faculté de m'occuper sérieusement, espérant qu'un événement me donne une impulsion quelconque.

J'ai été dernièrement avec le général Allemandi chez les Ministres pour leur présenter un projet de mobilisation de la Garde Nationale, qu'on enverrait occuper les villes nouvellement unies, afin de donner par là occasion à la troupe régulière de se rallier au quartier général. Ce serait à la fois une force militaire et un apostolat politique, mission à la quelle l'éducation plus raffinée du soldat citoyen le rendait éminemment propre. Notre idée, que Ricci m'a dit être aussi la sienne, a paru avoir du succès, mais je ne sais pas s'il faudra se contenter de ce résultat.

Les nobles sentiments que tu m'exprimes sur notre cause sont dignes de toi, de la cause, et de moi. Mais je crois que quoique jeune et vigoureux, pèchant par le même défaut d'instruction militaire, tu n'aurais d'autre avantage sur moi que celui de la jeunesse et de la force, que par conséquent un simple soldat en ferait autant pour la défense de notre pays, auquel tu seras beaucoup plus utile dans les travaux de ta carrière auxquels un soldat fort et brave n'entendrait rien. Ton offre de service à l'armée ne pourrait avoir une grande utilité que comme exemple fait pour donner de l'élan s'il était nécessaire. Mais heureusement il ne l'est pas et tout le monde concourt avec enthousiasme à remplir ses devoirs

de citoyen soit à l'armée, soit à l'intérieur où il y a beaucoup de services à rendre et même de dangers à courir.

Parvenu à cet endroit de ma lettre le canon nous tonne tout-à-coup de sa voix retentissante une grande et bonne nouvelle: Peschiera est prise; le Duc de Gènes y est entré.

Un corps de 30 mille Autrichiens sortis de Mantoue a été battu par 18 mille Piémontais. Le Roi et le Duc de Savoie ont été légèrement blessés, S. M. à la joue et le Duc à la cuisse; l'un et l'autre ne sont même pas descendus de cheval. L'enthousiasme de l'armée, celui de la nation sont au comble.

On vient de m'apporter l'avis de me trouver avec les autres membres du Sénat à 11 heures chez le Prince de Carignan pour aller en corps à la Cathédrale chanter le *Te Deum*. J'ai ordonné une illumination à la façade de l'hôtel pour ce soir. Meure l'avarice, l'occasion est trop solennelle. Le bulletin qu'on vient de me communiquer dit: que les Autrichiens étaient plus de 30 mille. Ils se sont bien battus. Le Roi est vraiment admirable. Il impose une grande et belle page à l'histoire et c'est avec son épée qu'il veut conquérir la couronne de fer de la Lombardie. Vive l'Italie, vive le Roi et les Princes, vive notre brave armée.

N. 95. — *A Londres. Lettre de ma mère.*

Turin, 6 août 1848.

Voici la fin de notre triste iliade. Sans voir clairement quel destin est réservé à notre généreuse et excellente patrie, l'honneur est sauf. C'est notre consolation et nous espérons que justice nous sera rendue à cet égard. Du reste notre condition dépend maintenant des étrangers. Elle ne peut être que triste pour ceux qui avaient touché du doigt ce que jamais on n'avait osé espérer.

Depuis nos premiers revers nous avons toujours reculé et enfin le Roi et l'armée étaient à Milan. Ce matin le courrier n'était pas arrivé et on disait l'ennemi à Buffalora. Abercromby a été au quartier général et au camp de Radetzky pour proposer un armistice; mais le vieux général tient à entrer à Milan et que nous repassions le Tessin, alors on traitera de la paix, cela ne le regarde plus. Le Roi est esclave de sa parole, il a promis de secourir les Milanais, il ne croit pas pouvoir les abandonner. Abercromby a été dans les pays que nous avons évacués et qui hélas ne se conduisaient pas bien; il ne pensait pas que Milan voulût sérieusement se défendre. Mon cousin L. m'a écrit une seule lettre que j'ai eu hier; il me dit que l'on avait aussi cette pensée au quartier général. Cependant il ajoute un postscriptum pour me dire que l'arrivée du Roi et de l'armée avait produit beaucoup d'effet, et les *nôtres*, dit-il, avouent que la physionomie de la population a entièrement changé.

Le Gouvernement de Milan et des autres villes non occupées paraissent prendre des moyens énergiques. Les faits répondront-ils a ces démonstrations? C'est ce que l'on verra. Ici cette détermination de défendre Milan a été fort critiquée; d'abord stratégiquement on trouve mauvais que nous soyons acculés contre la ville. On voulait plutôt qu'on se fût placé derrière, pour la soutenir dans sa défense et qu'on conservât les moyens de retraite, et de sauver au moins l'armée et notre territoire. Le public blâme cette préférence donnée aux Milanais, qui ont fait les choses de si mauvaise grâce. Ici il s'est réveillé assez d'élan et on serait disposé à tous les efforts, mais le temps manque. Nous trouverions des hommes, mais ce ne sont pas des soldats et les fusils sont en route. Le Ministère fait ce qu'il peut. Il a nommé un Comité de défense et Franzini président. On voulait ce matin qu'il en prît la direction active, mais il est dans son lit avec la goutte. On a nommé ton père président d'un comité de sûreté pu-

blique pour maintenir l'ordre à l'intérieur et on nous a déjà délivré de ces affreux gamins qui colportaient toutes sortes d'infamies et tout le monde a applaudi, même la presse. On paraît aussi vouloir mettre ordre aux rassemblements qui depuis quelques jours devenaient inquiétants. Toutes les fois qu'on apportait un paquet au Ministère la foule accourait et exigeait que le Ministre vînt lui donner les nouvelles. On avait fait un horrible charivari à Castagné. Trois soirs de suite on était allé tumultuer devant le café Fiorio qu'on appelle café Radetzky, puis des bruits alarmants se répandaient sur les intentions de ces émeutiers, on savait positivement que l'argent se distribuait et qu'ils avaient des armes. Il fallait y pourvoir et hier tout était tranquille grâce à la menace de repression. La Garde Nationale fait bien son service, mais elle est sur les dents, et si on en mobilise une partie il faudra songer à y suppléer. Le Prince de Carignan remplit très-bien son rôle se laissant diriger par qui de droit.

Maintenant on nous annonce les Français. On assure que dans la semaine il va nous en arriver un corps considérable. Si ceci est réel la thèse change tout-à-fait. Dans une pareille hypothèse, Radetzky pourrait s'arrêter et nous entrerions dans d'autres combinaisons.

Ton père a été chargé de tout disposer pour recevoir ces hôtes. Nous céderions la salle à manger. En attendant je m'occupe à ranger toutes nos affaires. Toutes les porcelaines et autres objets seront cachés et murés quels que soient nos hôtes. Si les Autrichiens s'avançaient réellement, je ne sais ce que nous ferions, car quand il n'y a plus que des soufflets à recevoir, faudrait-il tendre l'autre joue. Certes les Croates ne crieraient pas *vive Azeglio*, et penser que nous avons refusé le Piave! C'est la pensée la plus douloureuse. Que nous n'avons pas perdu de bataille, que c'est la faim, l'exténuation de nos troupes qui nous a conduit là!

J'aurais encore bien des choses à te dire, mais l'heure de la poste sonne. Je t'embrasse.

N. 96. — *A Londres.*

Turin, 9 août 1848.

Ma dernière lettre, que tu recevras dimanche, répondra à celle que ton père à reçue hier. Tu y verras qu'il n'y a malheureusement plus rien à faire pour la cause à laquelle le Piémont s'est dévoué si généreusement. Je ne me serais pas permis de mettre obstacle à tes bonnes intentions, si vraiment il nous restait quelque espoir de tenter quoique ce soit, sinon un coup désespéré. Mais je vois que tout ce qui est sensé pense qu'on doit accepter la paix pourvu qu'elle ne soit pas déshonorante. L'Italie n'est qu'une expression géographique, a dit Metternich, et nous l'avons prouvé. Nous autres Piémontais nous avons pu faire quelque chose; si tout le monde avait fait comme nous, nous serions dans d'autres conditions. Il sera toujours dit: que nous, nation de 3 millions, nous avons affronté et tenu en échec l'empire d'Autriche. Pour cette fois cela suffit.

Les causes qui nous ont abattu sont de diverses espèces. D'abord le manque d'un homme de guerre pour le plan général et la direction de son exécution avec les modifications que les circonstances pouvaient exiger; le manque absolu de coopérations dans nos alliés et l'incapacité, l'impéritie de ceux qui étaient chargés de faire réussir l'entreprise. Sans avoir perdu de bataille, nous avons fini par une retraite, comme celle de Russie au milieu d'un pays riche et abondant comme la Lombardie, un pays qui s'était volontairement donné à nous. Nos soldats se sont battus tant que les forces physiques ne leur ont pas manqué, mais la faim, la soif, les ayant décimés, la démoralisation s'en est suivie. Quarante huit heures sans nourriture et puis exiger que les troupes poursuivent l'ennemi qu'elles viennent de battre; ces malheureux soldats arrivent ici et dans les provinces à la débandade. Il faut les voir. Ce sont de véritables momies, la peau

noire et desséchée, le regard fixe, on voit les tortures qu'ils ont dû subir. Pour la tenue je n'en parle pas et ceux qui sont sous les armes sont de même.

Pour te donner une idée de cette condition de choses je citerai ce qui est arrivé à une personne de la légation anglaise envoyée ces jours derniers en courrier au camp. La voiture a été arrêtée près de Voghera par deux de nos officiers, qui furent demander si par hasard on n'avait pas un morceau de pain, et la pénurie continuait encore pour nos troupes arrivées à Voghera et Vigevano, ce que je ne sais plus comment expliquer.

Depuis dimanche le quartier général du Roi est à Vigevano.

Lisio est arrivé ici dans la nuit de lundi. Il dit qu'il n'a jamais passé une si horrible semaine. Arrivé à Lodi le Roi lui dit qu'il avait déterminé d'aller à Milan et lui demanda ce qu'il en pensait; il lui répondit que, militairement parlant, la position ne lui paraissait pas bonne, politiquement il ne savait pas. Le Roi répondit que les Milanais voulaient se défendre et qu'il avait promis de les aider.

On partit donc et, pour son début, Lisio passa douze heures à cheval sans manger, ayant dû écrire pendant que les autres dînaient. Arrivés à Milan, on n'entra point, on occupa la première maison du faubourg, un vrai taudis, qui devint naturellement le point de mire de tous les boulets. On en sortit pour faire face à l'ennemi.

Le Roi et son Etat Major se placèrent sur la grande route que les boulets enfilaient en perfection. Ils tombaient à droite et à gauche, passaient par dessus les têtes emportant les arbres et nous perdîmes là quatre officiers: Avogadro excellent officier d'artillerie, le plus jeune des Gazelli, Sartoris et Ciabran. On repoussa encore l'ennemi, puis le Roi entra dans Milan et fut se loger à l'hôtel Greppi. Là il fallut savoir sur quels moyens de défense on pouvait compter. Il y avait des vivres et des munitions de guerre pour trois ou

quatre jours. Que faire avec cela? Le Roi envoya demander un armistice pour traiter de la capitulation. La réponse fut de passer le Tessin, que Milan serait traitée avec les égards commandés par l'équité. Cette réponse parut trop vague, on se disputait au lieu de conclure et la trève finissait. On leur conseilla que la ville envoie une députation et la réponse fut la même avec une prolongation de trève.

En attendant un rassemblement de gens de mauvaise mine s'était formé devant le palais. De temps en temps ils exigeaient que le Roi parût au balcon, et ce n'était pas toujours pour lui faire des compliments. Cette horde de forcenés avait déjà fait irruption sur l'escalier; on eut beaucoup de peine à les faire partir, et on ferma la porte. Alors ils furent chercher des fagots, et commençaient à brûler la porte, lorsqu'un homme à cheval arriva, leur parla à voix basse et le feu fut éteint.

La réponse de Radetzky arriva, la même faite au Roi et la foule demanda que le Podestà vienne la lire. Il vint faire cette lecture au balcon avec des lampes; la foule siffla, hurla, puis se mit à tirer des coups de fusil, ce qui fit évacuer le balcon où Lisio se trouvait aussi. Dès lors on se mit à tirer des coups de fusils dans les fenêtres, dès qu'on voyait une lumière ou une personne approcher des croisées. On avait construit des barricades autour du palais avec les voitures même du Roi, et on ne laissait sortir personne de la maison. Il était à craindre que ces malheureux ne voulussent livrer le Roi à Radetzky et La Marmora parvint à échapper et à aller avertir les *bersaglieri*. Dans l'intervalle une poudrière éclata et, comme on ne savait ce que c'était, toute la foule s'enfuit, de sorte que les *bersaglieri* purent entrer sans encombre. Le Roi descendit, se mit au milieu d'eux, sortit à pied et alla attendre ses équipages à l'extrémité de la ville où l'on prétend qu'on apporta des barils de poudre pour faire sauter la maison, mais je ne sais pas si cette nouvelle in-

famie est vraie. Lisio resta pour remettre sur pied les voitures du Roi, prit des chevaux un peu de force et on partit. On vint d'abord à Magenta, puis à Vigevano où l'on est encore. L'armistice a été prolongé pour un échange de prisonniers. Radetzky est entré à midi dans la ville. La canaille était occupée à dévaliser le palais Borromeo, après avoir dévalisé le palais Litta. Radetzky les fit prendre et en fusilla trente sur la place. Cette cohue, m'a dit L., n'arrivait pas à 150 personnes et on disait *a son minga de Milanes*, mais enfin les *Milanes* où étaient-ils? Personne ne le voyait. Et la Garde Nationale? Ah on l'avait dissoute la veille. *Che disinganno* pour le Roi! Je te laisse à penser si nos soldats étaient enragés, ils fuient les Milanais un peu moins que des ennemis et ne veulent plus se battre pour eux.

Ici c'est rempli de Lombards fugitifs, je craignais quelque malheur, mais tout est calme.

L. est reparti aujourd'hui pour Vigevano rappelé par le Roi. Nous ne savons point ce qui se passe; on nous laisse dans toute sorte d'incertitudes, ce qui engendre une multitude de nouvelles contradictoires. Je sais seulement la prolongation de l'armistice pour l'échange de prisonniers.

Abercromby a dit hier à ton père que Radetzky l'avait assuré mercredi passé que l'on ne ferait aucune proposition humiliante; mais il faudrait savoir ce qui lui paraît tel. Nous tenons toujours Peschiera. Nous avons quelques troupes à Plaisance, Parme et Modène. Venise, Bergame et Brescia ne paraissent pas encore occupées, mais les courriers de Lombardie ne viennent plus. Par contre les Autrichiens ont occupé les légations.

Notre Ministère a envoyé au Roi ses démissions en masse; ils disent qu'ils étaient un ministère de guerre, que s'il est question de traiter la paix cela ne doit plus les regarder. Gioberti et Casati sont allés porter cette décision au Roi et ils sont revenus ce matin, mais rien n'a transpiré de la ré-

solution prise. Revel est aussi allé à Vigevano avec le président Merlo qu'on pensait pouvoir entrer dans une nouvelle combinaison.

Nous sommes assez tranquilles. Il n'y a plus de rassemblements depuis que le Comité de sûreté publique a annoncé que toutes les ordonnances de police étaient remises en vigueur.

Nous sommes inondés de toute sortes de *militi* plus ou moins irréguliers, qui arrivent de l'armée.

Jeudi. — On peut penser si le retour de ces soldats dans leurs foyers engage les autres à partir. La discipline et la subordination ont toujours été un peu faibles chez nous et dans les revers cette disposition de laisser aller est décuplée. Il faut aller bien haut pour remonter à la source de ce mal. Aussi malgré les déclamations des journaux, l'enrôlement volontaire et la levée en masse restent à l'état de chimères.

Hier au soir, Franzini, que j'ai vu au lit avec la goutte, m'a dit que le Roi avait accepté les démissions du ministère. Gioberti se serait chargé d'en composer un, mais le Roi n'a pas mordu à l'amorce, et je crois que c'est Revel revenu hier du quartier général qui en est chargé.

Je lui trouve beaucoup de courage, quoique les gens raisonnables le voient retourner avec plaisir. On parle de Merlo et on se tait sur le reste. On est, je crois, assez embarrassés à trouver des personnes qui aient en même temps la faveur populaire et qui puissent inspirer confiance aux Cabinets étrangers, car nous ne sommes plus en mesure de braver la diplomatie.

Et quand on pense qu'on nous avait offert le Piave! Car les documents existent.

Les présomptueux nous ont perdu. Gioberti n'est pas un homme d'Etat. Il vit dans un monde imaginaire et ne connaît nullement le positif. Pareto et toute sa clique ne rêvaient que l'unité de l'Italie, sans vouloir tenir compte du

temps qu'il fallait pour la réaliser, si la chose était réalisable, une fois le royaume bien consolidé jusqu'à la Piave, on aurait pu s'y préparer à loisir. Mais Pareto n'est pas non plus un homme d'état, et ainsi des autres.

L'Italie n'en a pas fourni un seul dans ces circonstances si importantes. Quelques théoriciens avec des utopies non réalisables, et à l'œuvre tout est fondu entre leurs mains.

Plus tard. — J'ai retardé à expédier ma lettre pour t'envoyer le nouveau Ministère s'il se faisait connaître.

On parle de mon frère Alfieri, mais je ne sais si c'est possible. Dans l'état de découragement où il se trouve il fera certainement ce qu'il pourra pour l'éviter. Abercromby est reparti hier au soir pour le quartier général, il espérait obtenir une prolongation considérable de la trève qui finit ce soir. Quant à l'intervention française, elle est toujours problématique, et en tous cas bien-tardive. Nous ne sommes pas sans inquiétudes pour Gênes à qui tous les prétextes sont bons pour secouer le joug. Les Gênois ne se sont montrés guère soldats dans cette guerre et ce n'est pas eux qui devraient se plaindre de sa mauvaise réussite.

Hier soir on disait que Radetzky avait renvoyé la vaisselle du Roi qui avait été ou pillée ou abandonnée; on disait aussi qu'Alexandre La Marmora avait encore battu les Autrichiens à Plaisance, mais je ne garantis pas la nouvelle.

Ton père devait t'écrire quelques mots de réponse, mais il passe la journée à son comité et ce ne sera peut-être pas pour cette fois. Nous sommes bien tristes. J'aurais préféré le choléra à ce qui nous arrive. Il n'y a qu'une pensée qui me soutienne, c'est que quant à nous, nous pouvons dire que le but est complètement manqué, toutes les peines sont perdues, mais il y a quelqu'un qui ne manque jamais le sien et c'est la Providence. Elle a trop sensiblement agi dans cette circonstance et ce n'est pas sans dessein. On dit: il ne se présentera plus de conditions si favorables. Eh qu'en sa-

vous nous? Il y a un an, les circonstances n'étaient pas favorables du tout à nos yeux. Il faut donc se soumettre, attendre et se préparer (1).

Jeudi. — Le Duc de Gênes a refusé la Sicile. On parle, pour le Ministère, de mon frère, Desambrois, Revel, Merlo. On parle de troubles à Gênes. On craint quelques mauvais jours à Rome. Voici ton père qui rentre. Nous avons un armistice de 40 à 60 jours pendant lesquels nous resterons comme nous sommes.

N. 97. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Du château Roccolo, 19 août 1848.

La date doit te surprendre comme elle me surprend presque moi-même qui ne croyais pas possible ma venue dans ce séjour de paix et de béatitude. Ici viennent finir les derniers bruits du monde.

Nautonniers sans espoir, abordez; c'est le port. Cependant pour y trouver la béatitude il faudrait que l'âme ne fût pas plongée dans une si profonde douleur. C'est un moment de paix après tant d'agitation, du calme après l'orage, mais c'est passager et je m'attends d'un jour à l'autre à me voir relancé dans la tempête.

Je me suis trouvé en liberté parceque un manque de confiance (que je me plais à déclarer difficile à expliquer de la part du Ministère démissionnaire) a nécessité notre démission à l'unanimité, ces fonctions ne pouvant s'exercer qu'avec plénitude de moyens et de confiance de la part du Gouvernement. J'avais fait un grand sacrifice en acceptant et j'ai éprouvé un grand soulagement en réacquérant ma liberté.

(1) Paroles surprenantes et presque prophétiques.

Nous attendons L. qui ne veut plus des honneurs ministériels qu'on dit lui avoir été offerts dans la nouvelle combinaison où César Alfieri serait président sans portefeuille, H. Perron aux affaires étrangères, Merlo à l'intérieur, Pinelli à l'instruction publique, Franzini à la guerre, Revel aux finances, Deferrari *guardasigilli* (c'est un homme fort estimé).

P. S. Point de nouvelles du Ministère. Les Gênois détruisent Castelletto et le Gouvernement les laisse faire; ils forment une Commission exécutive et le Gouvernement les laisse faire. On n'a jamais vu pareille faiblesse. Le Gouvernement est à Gênes et Turin obéit.

N. 98. — *A Londres.*

Du château du Roccolo, 29 août 1848.

La dissolution du Comité de sûreté publique a mécontenté tous ceux qui voulaient l'ordre de bonne foi. Tout le monde m'abordait d'un air alarmé et me répétait la même phrase. Nous ne comprenons pas pourquoi....., et ensuite les inductions n'étaient pas favorables au Ministère. Au milieu de tant de circonstances affligeantes, j'ai au moins la consolation que ton père a conservé une des réputations les moins entamées; d'autres avec autant de mérite peut-être n'ont pas eu autant de bonheur.

Les jours qu'a duré le Comité il a réussi à faire adopter plusieurs mesures qui avaient l'assentiment du public raisonnable, mais cela ne convenait pas à tout le monde. On voulait conserver des éléments de troubles.

Il a aussi fort honorablement fini sa carrière sénatoriale. Je dis fini parcequ'il n'a guère envie de la reprendre. Son discours sur la reconnaissance à témoigner à la ville de Brescia fit pleurer tous les pères conscrits et sortir tous les mouchoirs des tribunes. L'émotion empêchait de répondre,

surtout ceux qui avaient des enfants à l'armée, et c'était justice, car jamais nous ne pourrons assez reconnaître les procédés de ces bons Brescians.

Maintenant nous sommes dans une période de toute sortes d'anxiétés. Ce malheureux armistice a humilié et irrité. On en prend texte pour produire toutes sortes de perturbations. Le Ministère Gioberti-Casati s'est retiré disant qu'il était venu pour faire la guerre, et qu'il ne pourrait pas faire la paix. Puis il s'est fâché de ce qu'un autre Ministère s'était constitué et si tu lis la *Concordia* tu peux voir avec quelle bonne foi il attaque le Cabinet actuel. Il fait cause commune avec le Cercle politique, véritable club démagogique aux dépens de sa propre dignité et de la paix intérieure. Gioberti croit encore diriger son parti et ne s'aperçoit pas qu'il en est emporté, qu'il ira plus loin qu'il ne pense et il ne s'en doutera que lorsqu'il ne sera plus à temps d'arrêter l'impulsion. La pétition que le Club a promulguée contre le Ministère court les provinces. A Saluces elle se couvrait de signatures et hier dimanche on devait les recueillir sur la place.

La *Concordia*, l'*Opinione* et les journaux à un sou, sont ceux qui règlent l'opinion dans les petites villes où il croient comme l'Evangile ce qu'on leur débite et toutes ces intrigues se font toujours en prèchant l'union et en accusant le Cabinet d'avoir intrigué pour arriver, tandis qu'ils savent la peine qu'il a fallu pour composer le Ministère qu'ils avaient volontairement quitté. Je ne regrette certes pas que mon frère quitte ce *pilori* qu'on appelle le Ministère, mais c'est une triste façon de le quitter que de paraître répudié par la Nation et puis je redoute ce qui viendra à la place et crains bien que le vaisseau de l'Etat n'aille à la dérive. Deux choses cependant m'ont surprise; la nomination de Perron aux affaires étrangères et la confirmation de l'ambassadeur qui n'est certes pas en bonne odeur, et une véritable pierre d'a-

choppement qu'on aurait eu mille motifs honorables de supprimer.

L. n'était pas encore de retour d'Alexandrie. Aussitôt qu'on aura été le relever je crois qu'il prendra un fameux élan qui le portera jusqu'ici. Je ne pense pas qu'il soit tenté de se remettre dans cette galère. Heureusement il ne se trouvait pas à Alexandrie quand l'armistice a été signé. Toute l'indignation est retombée sur Salasco. Les collègues de L. n'étaient pas contents de lui, le trouvaient retardataire et l'accusaient d'ambition. Vraiment il y a de quoi! J'espère qu'il leur prouvera le contraire. On peut encore, j'espère, trouver du dévouement. Pour de l'ambition il n'y a plus moyen excepté dans le Cercle politique qui veut arriver là à tout prix. Les réserves partent, l'armée se recompose, le moral se relève, les soldats disent: nous allons battre les Autrichiens (ceci est un besoin d'instinct chez les Piémontais) et sauver le Roi. Le Roi est parfaitement sauf; mais il faut leur laisser cette opinion qu'ils comprennent, au lieu que l'indépendance de l'Italie est chose trop nouvelle pour qu'elle les émeuve et ils sont trop dégoûtés de se battre pous de certains *fratelli* pour qu'on puisse les mettre en ligne de compte.

Le pays fourmille d'hommes, et les officiers prisonniers ne revenaient pas, qu'avec une population aussi nombreuse. le Roi ne se fût pas mis à l'abri de ce qui est arrivé, faute d'une seconde ligne de réserve.

Massimo était à Florence et paraissait guéri. Les jésuites sont supprimés en Sicile. Je crois que mon beau-frère Prospero continuera à habiter Palerme, où il est fort estimé.

Je suis toute ressuscitée depuis que je suis ici. Les secousses morales m'avaient mis sur le côté. Ici tout est tranquille, rien n'a changé. On pourrait se croire toujours en l'an de grâce 1847, mais on apporte avec soi des pensées poignantes et quand par moment on est tenté de se laisser aller à l'oubli, influencé par l'aspect de ce calme qui nous entoure on est

bientôt réveillé en sursaut par le souvenir de ce qui se passe un peu plus loin et tout autour de nous et l'anxiété reprend son empire. Il n'y a qu'une préoccupation et une conversation possible, il n'y a aucun intérêt auprès de celui-là.

Les affaires de Bologne nous ont redonné du cœur. On les a fait courir ces Allemands! C'est que partout il y aurait des éléments de délivrance, si les Gouvernements savaient s'en servir; mais ils n'ont ni énergie, ni intelligence.

A Milan Radetzky fait tout emballer ce qu'il y a de précieux, les *ex-voto* de St. Charles. C'est un véritable brigandage. A Modène on fait de même. On pourrait bien protester car cela ne leur appartient nullement.

On dit que le Roi n'ayant pas permis au Duc de Savoie de venir à Turin, il était parti avec un seul écuyer et était venu à franc-étrier si bien déguisé qu'on ne voulait pas le laisser entrer au Palais; qu'il s'y était arrêté quelques heures et était reparti. C'est à la Henri IV.

Voilà ajouté à tout le reste le choléra qui nous menace encore. C'est heureux qu'il ne soit pas tombé sur notre pauvre armée, dans l'état d'épuisement où elle se trouvait naguère, il n'en aurait fait qu'une bouchée. Quand il viendra ce sera encore une entreprise qu'on adossera à ton père.

Adieu, mon cher fils, ménage toi et écris souvent.

N. 99. — *A Londres.*

Du Roccolo 9 septembre 1848.

Nous sommes dans une période d'attente, et l'anxiété sur ce qui va arriver, diminue l'importance de ce qui se passe. Tu peux voir dans les journaux la guerre que le parti de la *Concordia* fait au Ministère.

Il est bien fâcheux que Gioberti n'ait pas compris qu'il pouvait assumer un bien plus beau rôle que celui qu'on lui

a suggéré. Il traite le Cabinet comme il traitait les jésuites, avec acharnement, tout en protestant qu'il n'a pas de fiel; mais si on me corrige à coups de bâton, je me soucie peu que ce soit avec ou sans fiel. Ce serait moi qui pourrais me vanter de n'en pas avoir, si j'y réussissais.

Tu auras vu ce qui s'est passé à Gènes; c'est déplorable, c'est-à-dire que c'est Pareto qui est Roi, et le *Circolo politico* est le Parlement. Je ne veux pas blâmer le Ministère parceque j'ignore à quelles difficultés il a à faire. Mais cet état de choses n'a pas de nom, à moins qu'il ne s'appelle l'anarchie. Ton père est souvent dans un état violent, lui qui a un caractère si décidé, que les obstacles ne font que le stimuler et qui ne recule devant aucun danger. Il ne peut comprendre qu'on se laisse à ce point faire la loi et je suis aise qu'il soit ici hors d'état de se compromettre gratuitement. Il n'a pas envie du tout de rentrer en ville avant octobre, même si les Chambres s'ouvraient le 15, ce que nous ne savons pas encore. Pour mon compte je n'ai pas de difficulté à rester, pourvu que cela ne fasse pas mauvais effet. Nous sommes dans une solitude complète, personne ne s'annonce cette année. Nous avons au moins l'agrément d'éviter les mines renfrognées, les mauvaises humeurs et les sots propos.

Mais nous vivons dans une anxiété fiévreuse de ce qui se prépare, que nous ne pouvons guère deviner; les inductions variant sans cesse et ne pouvant plus guère nous flatter du fameux: *l'Italia farà da sè.*

Notre armée se remet de ses fatigues et se complète. Il y aurait encore de quoi tenter la fortune, si nous étions mieux secondés que l'autre fois, mais c'est sur quoi on ne peut guère compter, et nos troupes ont pris en grippe tous les *fratelli* possibles, ce qui est très-malheureux, parceque on ne fait bien que ce qu'on fait de cœur. Les Milanais, il y a six mois, avaient l'air de ne pas se soucier de nous, et disaient

fem da nu (1). Cela ne leur a pas trop réussi. Maintenant il y en a peut-être cent mille répandus dans nos Etats, et beaucoup prennent du service, ainsi que des autres provinces. Il faudra voir comment ils se conduiront au feu. Ils sont bien plus beaux que les Piémontais, mais seront-ils bons?

J'ai reçu une lettre de Maxime qui me demande une infinité de choses et entr'autres de tes nouvelles. Il est à la campagne aux environs de Florence, toujours sur les béquilles et il en aura encore pour longtemps.

Les jésuites ont été supprimés en Sicile. Comme mon beau-frère Prospero y a toujours été fort estimé, on lui a accordé la *cittadinanza* et tout le monde lui a offert asile. Il est chez un ami, désirant ne pas quitter Palerme dont il croit le climat indispensable à sa santé. Il était même question de le nommer bibliothécaire. Tout cela est charmant, mais dans ces temps-ci le vent peut changer d'un moment à l'autre. Il faut penser à pourvoir à son entretien.

Nous approuvons, mon cher fils, les idées que tu nous as communiquées sur ta situation éventuelle et nous pensons te laisser tout-à-fait juge de l'opportunité des résolutions à prendre. Nous ne pensons pas que les institutions accordées par le Roi courent aucun danger de sa part, ni qu'il y aura menace de réaction. Je crains plutôt les exagérations du parti ultra progressiste, qui se remue dans tous les sens avec cette aveugle présomption qui le caractérise.

S'il réussissait dans ses intrigues et qu'il vînt au pouvoir, il se pourrait qu'il t'évitât la peine de délibérer, car il fait une guerre plus acharnée à l'aristocratie qu'aux croates, avec lesquels il s'est peu rencontré et il trouverait que les nobles ont assez représenté le pays à l'étranger et qu'il est temps de leur substituer de vrai représentants du peuple et que les noms de *rat*.... de *cagn*.... et de *gat*.... sonnent bien mieux que les nôtres.

Je t'embrasse de cœur.

(1) Nous agirons seuls.

N. 100. — *Lettre de mon père.*

Du Roccolo, 9 septembre 1848.

Jamais je n'ai senti si vivement le désir de t'avoir près de moi en pareille heure, en des temps si graves d'évènements, si importants pour les destinées de notre chère patrie, si menaçants pour notre infortunée Italie. Infortunée plus par nos fautes et nos vices que par ses ennemis. Je crois qu'il sera plus aisé de vaincre l'ennemi que nous même et une triste et malheureuse expérience nous le prouve tous les jours. Il semble que plus on repète le mot union et plus on se chamaille. Tout le monde est d'accord sur le principe, mais peu ont la force d'en faire l'application.

Tu auras lu les malheureuses affaires de Gênes et de Livourne. Nous nous sommes, à mon avis, montrés aussi faibles que le Gouvernement Toscan et celui-ci a même pris des mesures énergiques qui, quoique tardives, ont prouvé une force dont jusqu'ici nous n'avons donné aucun signe. La conduite de notre Gouvernement avec les factieux a été indigne, le retour de Boni toléré est une de ces faiblesses qui font que le Gouvernement devient gouverné et gouverné par la populace. La tolérance qu'on a envers les cercles politiques, clubs séditieux, illégalité permanente, est d'une faiblesse impardonnable. Peut-être la cause en est elle que S. M. ne veut pas, coûte que coûte, que dans aucune occasion la troupe fasse usage de ses armes et alors il est inutile d'avoir la force en main, si on ne veut pas l'employer contre les perturbateurs de l'ordre, et dire qu'on ne veut pas tirer sur le peuple, c'est une grosse sottise, car ce n'est pas là le peuple, ce sont les ennemis du peuple, de l'ordre et de l'état, bien pires que des assassins, car ils compromettent tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'ordre social, et, qui pis est pour nous tous, c'est, qu'à mesure que ces gens là reconnaissent

la faiblesse et la sottise des Gouvernements, ils s'enhardissent et vont jusqu'au bout. Je suis étonné du peu d'énergie qu'il y a dans le pouvoir par le temps qui court et au moment où tout le monde semble être d'accord, que l'autorité et la légalité sont les deux principes qui peuvent seuls sauver la chose publique.

Adieu, mon bien cher fils. On a beau faire, on en revient toujours, non pas à ses premières amours, mais à ses premières peines, quand on a l'anxiété et l'inquiétude clouées dans le cœur.

Je t'embrasse de toute la tendresse du mien. J'espère que Dieu t'accordera de voir des jours plus heureux pour ta patrie. Adieu.

N. 101. — *A Londres.*

Du Roccolo, 24 septembre 1848.

Nous sommes sur la pointe d'une aiguille sans prévoir de quel côté nous tomberons. Le Ministère est tellement battu en brèche par la presse qu'il me semble difficile qu'il se soutienne et après celui-là qu'aurons-nous et où nous mènera-t-il?

On m'écrit de Turin que Gioberti commence à se douter qu'on veut se servir de lui comme d'un drapeau, tant qu'on en aura besoin, pour le jeter ensuite quand il ne sera plus nécessaire et qu'il songe à retourner à Paris avant d'être tout-à-fait usé et qu'il entrevoit que ses utopies ne sont guère réalisables en Italie. Il lui a fallu longtemps pour découvrir ce que le bon sens disait à tout le monde depuis longtemps. Mais ce n'est rien moins qu'un homme d'Etat, il vit dans un monde idéal et ne tient aucun compte des réalités; il prend toujours ce qui devrait être, pour ce qui est. S'il part, il devrait au moins dire que ce n'est pas à cause

du Ministère, car on en fera certainement encore un chef d'accusation. L. dit que c'est un *pouf-a-la-bala* qui se gonfle comme un ballon et n'y entend rien.

On me dit aussi qu'à Turin on affiche la nuit de petits placards où l'on dit que c'est le Roi qui est cause de tous nos maux et qu'il faut s'en défaire, qu'on craint quelque tentative républicaine.

Celui qui m'écrit ajoute: je pense que si on en venait là ce serait le commencement de la fin; mais je voudrais savoir de quelle fin, car il y a plus d'une manière de finir. Il est sûr qu'on serait alors autorisé à prendre les grands moyens. Mais tout cela est déplorable et bien triste quand on revient à penser à l'état où nous étions il y a six mois.

Sans désespérer du pays pendant les longues suites d'heures où je suis toute seule, dans ma tourelle, j'ai tout le loisir de prévoir tout ce qui peut arriver et je me pose toutes les questions, car il ne faut pas se laisser prendre au dépourvu.

Je prétends que nous prenons très-bien l'habitude de rabâcher, car nous n'avons qu'une pensée et un sujet de conversation et comme nous sommes assez à l'obscur sur ce qui se passe actuellement, nous en sommes réduits à répéter tous les jours les mêmes discours. Je n'ai même pas apporté de livres cette année, car je ne pouvais rien imaginer qui m'intéressât, les pensées étant concentrées sur un intérêt si vif que tout est froid et terne en comparaison. Je n'ai de ressource que les journaux et ce n'est pas toujours bonne compagnie. Quand j'entreprends la *Concordia* c'est comme si je mâchais de la rhubarbe et je pense à Adrien Revel qui se trouvant dans le même cas que moi, doit éprouver la même sensation.

Tu auras vu que maintenant le parti veut s'emparer du général de Sonnaz pour en faire son coryphée. Le général, autrefois l'idole de Gênes, y a été traité indignement dans

les derniers tumultes; on voulait lui prendre son fils comme ôtage. Il s'est offert en place et une fois hors de Gênes il n'a plus voulu retourner, et s'est volontairement retiré de tout. C'était une de nos meilleures réputations militaires; mais les soucis de la guerre, les anxiétés de Gênes l'ont fort ébranlé.

J'ai reçu ce matin une lettre de Maxime qui n'a pas encore renoncé à venir représenter Strambino, mais qui craint de ne pouvoir y réussir grâce à des complications inattendues. Il est tout-à-fait partisan du Ministère actuel et ne demanderait pas mieux que de l'aider, ce qui me fait regretter qu'il ne le puisse pas.

Il me semble que nous pouvons compter la Sicile comme flambée. L'Angleterre ne l'a guère protégée. Le Duc de Gênes en sera tout consolé.

Nous avons eu un jour la visite *de padre* Francesco Carlo, aumônier du corps de Durando, qui a écrit des articles pour défendre son général. Il dit que Maxime était adoré de ses soldats par les bonnes manières et les soins qu'il prenait d'eux; c'est ce que les nôtres entendent peu. Nos officiers qui ont leur avancement dans l'armée passent d'un régiment à l'autre et ne s'affectionnent nulle part, les soldats ne les connaissent même pas. Il paraît qu'on va changer tout cela. Le père Francesco disait aussi que les Croates et les Hongrois donnaient la chasse aux prêtres: dès qu'ils en voyaient, ils couraient sus en criant *pia nona*. Alors je ne sais pourquoi le bon Dieu leur a donné la victoire, d'après le Roi qui dit que tous les maux nous sont arrivés parceque les évènements ont pris un caractère anti-religieux.

N. 102. — *A Londres.*

Du Roccolo, le 8 octobre 1848.

As-tu quelque idée qu'on doive t'envoyer à la suite de qui aura mission de traiter les graves affaires pendantes. Voilà ce que quelqu'un m'a confié en secret et ce qui faisait que je ne savais plus si je devais t'écrire, car si la chose avait lieu il paraît qu'il n'y aurait pas de temps à perdre. Il s'en est assez écoulé au grave détriment de nos finances et il serait urgent qu'une décision vînt nous apprendre quel sera notre sort; autrement nous aurons dévoré toutes nos ressources avant que la guerre ne commence, et si elle n'a pas lieu, nous n'en serons pas plus avancés étant à moitié ruinés.

On croyait que ce serait Albert Ricci qui en serait chargé, mais maintenant le voilà bien posté. D'ici je ne sais qu'imparfaitement ce qui se passe. Mais voilà que mercredi nous retournons en ville où il paraît qu'on n'est pas trop au courant. Mais enfin on attrape toujours quelques paroles en l'air. et si j'apprends quelque chose qui mérite d'être écrit je te le manderai. Si je ne dis rien, c'est que je ne sais rien.

La réélection de tous nos Ministres, moins celle de Boncompagni, qui ne nous est pas encore parvenue, m'a fort soulagée. Après une telle adhésion le Cabinet doit reprendre un peu d'assurance pour se présenter devant les Chambres, mais il aura encore de mauvais moments à passer. Nous allons voir maintenant l'élection du président de la Chambre des députés. Je pense que Gioberti aura un parti pour le pousser à outrance. Les autres élections sont assez bonnes moins celle de R. On a élu le *prode* Garibaldi, malgré ce qu'il a dit contre le Roi; mais d'après toutes les intrigues employées, c'est heureux qu'il n'y ait pas eu plus de mal. L. a été réélu à l'unanimité. Je crois bien *il fiore di Brà* ou *l'onorando veterano,* comme l'appelait le journal, ce qui le flattait peut-être moins.

Nous n'avons plus la *Concordia*, l'abonnement étant fini et nous ne l'avons pas renouvelé. C'est un soulagement, mais aussi c'était le tocsin qui nous avertissait du danger. A la vérité voilà le *Risorgimento* qui prend sa grosse voix pour menacer le Ministère s'il ne suit pas ses conseils. Ce pauvre Ministère, je pense qu'il en sait plus long que moi. Pour moi je ne sais en vérité voir comment il nous sortira de l'impasse où nous nous sommes si malheureusement laissés acculer.

Le Duc de Gênes est venu faire une apparition à Turin pour voir la Reine qu'il n'avait plus vue et il allait ensuite établir son quartier général à Novare. Il avait reçu la visite du général d'Aspre, du Prince de Lichtenstein et Schwartzenberg, à propos de quelques *qui pro quo* survenus aux avant-postes. Ces messieurs firent toute sorte d'éloges de nos troupes et dirent que le 24 encore ils s'étaient crus bien près de leur perte. Mais tout cela ne fait que nous faire sentir plus cruellement notre situation actuelle. Ce que nous avons perdu de monde est bien peu de chose, mais nous avons toujours énormément de malades. Il y a des régiments avec 140 hommes à l'hôpital. Le moral des autres n'est guère sain. Ils veulent bien tous défendre le territoire, mais font la grimace pour passer le Tessin. C'est déplorable qu'on ait ainsi relâché la discipline, mais je suis persuadée que s'ils revoient le Roi à leur tête, et qu'on s'y prenne habilement, cette mauvaise disposition se modifiera. Il faut qu'on parle ferme aux officiers et qu'on soutienne son dire.

L'affaire de l'emprunt emportée à Gênes n'est pas une petite affaire. Je craignais que ce ne fût l'obstacle contre lequel viendrait se briser le Ministère. Les Turinais font comme toujours preuve de bonne volonté. Nous faisons moins de bruit et nous nous exécutons de bonne grâce quoiqu'il y ait bien des gens qui en sont fort dérangés.

J'espère que nous ne sommes pas menacés de voir les blancs par ici; mais si par la suite ce malheur nous était réservé,

nous ne resterions pas pour en être témoins. Je n'en aurais pas le courage et ce ne serait peut-être pas sûr pour ton père, mais j'espère que nous ne laisserons pas arriver cette catastrophe. Quant à l'empêcher tout le monde est d'accord.

Adieu, mon cher fils.

N. 103. — *A Londres.*

Turin, 15 octobre 1848.

Mercredi nous sommes rentrés en ville. Nous avons laissé l'été au Roccolo et nous avons trouvé ici l'hiver et la brume qui nous ont peu consolés. Mais il ferait beau, que l'on n'aurait pas le loisir de s'en apercevoir, tant on est préoccupé de toutes sortes de choses et j'ai retrouvé un peu de cette fatigue que j'avais laissée ici, tant que ma tête était éprouvée par tout ce qu'il me fallait entendre.

Ce qui m'étonna le plus, fut la résolution si subite prise par mon frère de quitter son poste. Je lui souhaitais certes l'occasion d'en sortir, mais je ne savais pas qu'elle se fût présentée et je n'y concevais pas grand chose.

Enfin j'ai su que c'était une résolution dictée par un sentiment profond de défiance en ses propres forces. Qu'il ne se sentait pas le courage de parler en public, que lorsque l'occasion s'en présentait, il se trouvait pris à la gorge et que la voix ne sortait plus. Comme ç'aurait été à lui à défendre le Ministère, il craignait de ne pas pouvoir s'en acquitter dignement et un découragement profond l'avait complètement maîtrisé. Il a pourtant parlé quelquefois au Sénat. On voyait que cela lui coûtait un peu d'effort. Cependant il s'en tirait à son honneur, mais il est vrai qu'il n'avait à craindre aucune hostilité de ses collègues. Maintenant ce Ministère m'a l'air un peu disloqué. L. aurait voulu qu'on l'eût offert à Gioberti, mais celui-ci a beaucoup perdu dans l'estimation

publique. Aussi voyons nous dans ses journaux qu'il commence à se plaindre d'être méconnu et calomnié. Quand on en est là, on est sur son déclin; mais le parti en a encore besoin, et on le porte pour s'élever avec lui.

Demain s'ouvrent les Chambres. Elles paraissent devoir être orageuses. J'ai maintenant une inquiétude de moins. On discutait hier au soir s'il y aurait séance royale. Je ne sais ce qui aura été décidé.

Ce qui maintenant occupe tout le monde, c'est de trouver de l'argent pour payer l'impôt, et ensuite si on aura la paix, ou la guerre.

Un officier disait que la paix lui paraissait impossible et la guerre aussi, alors il faut les jouer à pile ou face. Je ne vois pas un autre moyen de décider. Nous nous préparons à la guerre de toutes nos forces, mais il se présente des difficultés qui ne sont pas aisées à surmonter.

D'abord nous avions ces jours derniers 16 mille hommes de malades et ceux qui ne le sont pas sont si maigres et si noirs que je ne sais ce qu'ils feront. De tous côtés les cartes sont si embrouillées qu'il paraît difficile d'en sortir autrement que par le canon.

Tu sais ce qui se passe à Vienne, à Pesth etc. En Lombardie les Hongrois et les Croates se bousculent et naturellement les Lombards sont là qui guettent le moment pour recommencer les fameuses cinq journées.

Ce seront les évènements d'Allemagne qui décideront.

Hier soir le bruit d'une révolution en Toscane s'était répandu; on disait le Grand Duc en fuite. Je ne sais encore ce qui en est.

Le Roi ici a été fort applaudi à ses revues. Il ne parle que de reprendre l'offensive.

On m'a dit avant hier qu'on croyait l'avoir persuadé à ne plus commander l'armée.

Ce serait fort sage. Mais comme ce serait pour lui un mortel chagrin, je craindrais qu'il ne voulût plus aller à l'armée et alors on ne ferait plus rien de nos troupes.

Ce n'est pas que ce fût lui qui dirigeât les opérations. Il les faisait quelquefois manquer, parcequ'il ne voulait pas qu'on commençât les opérations avant qu'il ne fût arrivé, et il faisait cesser le feu quand il partait comme s'il se fût agi d'une manœuvre.

Il n'a de confiance qu'en Bava, qui peut avoir des qualités militaires, mais n'a pas la confiance de tout le monde.

La France n'ayant pas voulu nous céder un bon général, on s'est décidé à appeler un officier Polonais. C'est le chef d'état major Schrinewsky, dont on disait des merveilles. Maintenant on trouve qu'il n'a pas le sens commun. Cela tient-il au climat?

On a dernièrement nommé une quantité d'officiers dans les sous officiers pour contenter la faction démocratique. Voilà que cela a presque désorganisé les régiments. Ils n'ont ni autorité, ni tenue et la comptabilité n'est pas possible: ils ne savent pas la tenir.

On nous a donné une fournée de sénateurs depuis que mon frère a quitté le Ministère. Lui ne s'en souciait pas.

Ton père est bien agité de tout ce qui se passe et nous le sommes tous. La crise ne pourrait être plus dangereuse.

Il paraît par des lettres de Paris, qu'on s'y attend à des changements dans le Ministère et que celui qui succèderait serait plus belliqueux. Alors nous aurions peut-être un général qui redonnerait de la confiance à nos troupes.

Le *Circolo politico* meurt de sa belle mort, ce qui est mieux que si on l'avait fermé d'autorité. Le Comité de la Ligue aura le même sort sous peu probablement.

Il y a tous les jours des bandes de *strasson* qui courent les rues en criant tantôt une chose et tantôt l'autre. S'il y

avait ombre de police et de décision, il serait aisé d'en avoir raison. Mais on laisse aller.

Ce qu'on a laissé aussi tomber *in disuso* c'est la Cour. Le dimanche il n'y a plus rien et on n'a plus demandé les gentilshommes de service.

Le Roi mange souvent seul dans sa chambre. Il invite cependant quelquesfois quelques personnes à dîner.

P. S. à la lettre de ma mère du 15 octobre 1848.

Lundi. — J'ajoute les nouvelles d'hier au soir. On disait donc que l'Empereur d'Autriche avait été arrêté dans sa fuite par la population près de St. Spölten; qu'on lui avait fait des instances si pressantes de rentrer dans sa bonne ville de Vienne qu'il ne pouvait pas y résister. Les uns disent que la troupe chargée de le protéger n'a pas voulu se battre, les autres que l'Empereur les en a empêchés. Ces sont des lettres de Milan qui donnent ces nouvelles. J'ai vu Borromée qui en avait lui-même reçu. Ensuite on parlait comme d'une chose positive que Bois-le-Comte avait passé une note à notre Gouvernement, qu'il disait que si nous nous mouvions ce serait à nos risques et périls, que le passage du Tessin serait le signal de la dissolution de l'armée des Alpes. Un de nos ministres disait à une personne qui me l'a répété: la France attend que nous lui fournissions le moindre prétexte pour se retirer de la médiation; quand on dit la France on entend le Cabinet actuel. Il paraît que notre flotte a ordre de retourner devant Venise. Les Représentants se rendent en ce moment aux Chambres.

On dit que les députés Gênois arrivent avec des intentions très-modérées, fort pacifiques.

En Toscane il paraît que tout s'est réduit à un ministère Guerrazzi. Ce pauvre pays est dans un triste état.

N. 104. — *A Londres.*

Turin, 22 octobre 1848.

Nous voilà avec le choléra en Hollande et à Manheim. Il va par chemin de fer et sera bientôt à Paris. Nous verrons si les neiges des Alpes l'arrêteront. Pour me tranquilliser on me dit que cette année personne n'y pense. Mais le danger ne consiste pas à y penser, au contraire c'était le seul avantage qu'il présentât, que bien des gens en pensant au danger y avaient pourvu pour l'âme et pour le corps.

Ces jours-ci ont été de véritables batailles parlementaires. Le Ministère a présenté son compte-rendu; tu le trouveras dans les journaux. Il a trouvé dans la Chambre des députés moins d'hostilité qu'on ne s'y attendait. Malheureusement, il manque encore beaucoup de députés de droite qui apparemment sont restés faire leur vin. Gioberti a été nommé président, il n'y avait pas d'opposition à cette nomination, mais on est persuadé qu'il ne réussira pas du tout et il a déjà fait quelques maladresses, car il n'est pas fin et Pinelli l'est infiniment, de façon qu'il l'embarrasse continuellement. Perron n'est pas orateur et parle mal italien. Mais il a une rondeur militaire et l'habitude d'appeler chaque chose par son nom qui amuse et excite la sympathie de la Chambre. Je ne réponds pas que cela dure longtemps.

J'ai été deux fois au Sénat cette semaine. Une fois à la rentrée, mon frère a prononcé un discours qui a été applaudi. Tu l'auras lu. Hier j'y ai été pour le compte-rendu du Ministère, qui me semble devoir contenter les gens raisonnables. Cette Chambre là est fort modérée. L'opposition se résume dans deux ou trois individus au plus. Mais le parti Concordia a soin d'envoyer quelques tapageurs dans les hautes tribunes, de vrais *mascalzon*.

Hier soir la Chambre des députés a eu une séance de nuit qui a duré depuis huit heures jusqu'à deux. Je ne sais pas encore les détails, car ce matin les députés dorment, mais d'après ce que la Comtesse F. m'a dit, il paraît que Pinelli a encore *entasqué* deux fois Gioberti.

Le premier jour de la rentrée on avait affiché des placards pour ameuter le peuple sur la place Carignan et faire tomber le Cabinet, mais la Garde Nationale a arraché les placards et son attitude, ou le peu de coopération de la population, ont découragés les émeutiers et il n'y a rien eu du tout.

Les nouvelles d'Allemagne nous tiennent en suspens. Les forces de Radetzky n'ont point diminué en Lombardie, ni les sévices non plus. Il y a une grande fermentation dans toutes ces villes et on voudrait nous pousser à quelque démonstration, mais l'ennemi les comprime et emploie toutes ses ruses à nous pousser à quelque imprudence dont il sait bien qu'il profiterait.

Le parti qui pousse à la guerre ici n'est pas nombreux, mais il est ardent et actif. D'ailleurs c'est toujours une question de Ministère et de moyen d'y arriver.

Le Sénat a demandé pour demain une séance secrète pour interpeller le Ministère. La vérité est que l'armée n'a pas de confiance dans ses chefs et les chefs n'en ont pas davantage dans l'armée.

Tu auras vu que le Grand Duc de Toscane a chargé Massimo de composer un Ministère. Je suis fâché qu'il l'empêche de venir ici, et il ne fera rien qui vaille là où on ne veut que Guerrazzi, Montanelli; c'est la populace qui fait la loi.

Nous avons une lettre de Prospero. Quel état que celui de Palerme: l'anarchie et le brigandage sont à l'ordre du jour. Aussi il paraît qu'ils finiront par s'entendre avec Naples.

N. 105. — *A Londres.*

Turin, 4 novembre 1848.

Les mystères diplomatiques nous tiennent dans un état d'obscurité que nous ne supportons que très-impatiemment. C'est un état de souffrance et d'anxiété qui n'est vraiment pas facile à soutenir. Nous sommes sur le gril et l'attente n'est pas commode. Tout le monde s'aborde en se demandant: avons-nous la paix ou la guerre? à quoi on répond en rentrant la tête dans les épaules. On voudrait la guerre pour bien des raisons et pour bien des raisons on craint de ne pas pouvoir la faire.

Il y a ce soir une séance à la Chambre des députés fort extraordinaire, le Ministère Pinelli ayant de son propre mouvement offert des explications à un Comité nommé par le président. Cela a étonné tout le monde et personne n'a su s'expliquer le motif de cette détermination qui peut s'interpréter de différentes manières. Nous verrons si ce sera un moyen pour que la Chambre moins hostile soutienne mieux la marche du Ministère en connaissant plus positivement ses projets, ses difficultés et ses espérances. Je le souhaite, la position étant aussi critique par elle-même sans qu'on vienne encore gratuitement la compliquer. Nous ne devons d'ailleurs rien savoir de ce que s'y traitera, et L. qui disait déjà si peu va devenir insupportable par la crainte qu'il aura de laisser soupçonner quelque chose.

Tu auras encore été scandalisé de ce qui s'est passé à Gènes, il y a huit jours. Pareto s'y est bien conduit à ses risques et périls, car il a été fort menacé. C'est de la canaille payée par l'Autriche. Ce Lombard qui est mort l'a bien confessé, car il trouvait que cela ne valait pas la peine de mourir pour deux schwanzig par jour. Il paraît qu'on va maintenant prendre des mesures pour maintenir l'ordre et la légalité.

En Toscane les choses se sont très-mal passées, nous verrons maintenant ce parti à l'œuvre.

A Turin nous sommes matériellement fort tranquilles, moins les criailleries de l'opposition et de ses journaux qui ont fort peu de retentissement. On est fatigué outre mesure de cette polémique enragée et s'il arrivait qu'on voulût tenter une émeute, qui la risquerait se trouverait fort mal, car on passerait dessus avec grande satisfaction. Aussi le parti voit-il fort bien qu'il n'a pas la population pour lui et se contentera de vociférer à la Chambre. Dans les petites villes c'est différent. La mauvaise presse y exerce une certaine influence. Aussi vient-on de nous envoyer deux nouveaux députés Reta et le général Antonini qui sont de fâcheux choix.

On envoie Radice en Portugal. Cette nomination n'a pas été du tout appréciée.

Je vois souvent Borsieri, hôte du Spielberg. Il est très-piémontais, mais pas aussi débonnaire que Pellico.

Les Lombards honnêtes qui sont ici sont bien honteux de la conduite de tous ces faux frères. Il est probable que Radetzky rue sur nous tout ce qu'il y a de canaille en Lombardie. Maintenant voilà l'affaire de Vienne tristement résolue. Reste à savoir si la lutte générale se terminera par là. Cela paraît difficile, vu le peu de fraternité qui existe entre toutes ces populations qui composent l'Empire d'Autriche. Pour nous, ce qui nous profiterait ce serait la prolongation de cette lutte, car, quel que soit le parti qui aura le dessus, il sera contre nous par intérêt et par amour propre. Les forces de notre adversaire Radetzky n'ont jamais diminué. Il y a eu des désertions partielles, mais insignifiantes. Ils ont comme nous beaucoup de malades, mais nous avons plus de difficultés qu'eux à remplacer nos 14.000.

Nous avons changé de Ministre de la guerre; Dabormida était intelligent et actif et on le regrette; mais, dans ses dernières mesures, il me semble qu'il faiblissait. L'opposition

hostile le troublait, et l'idée d'être désagréable au Roi lui ôtait le courage.

Il faudrait chez nous savoir se raidir contre les prétentions, les recommandations et la compassion même, pour pouvoir faire quelque chose. Autrement nous serons toujours encombrés par les incapacités qui encombreront toutes les bonnes mesures. Nous verrons si Alphonse La Marmora s'en tirera. Bava n'est pas très-agréé par l'armée. On craint avec lui la répétition des mêmes résultats, si on rouvrait la campagne. Il s'est du moins pacifié avec son chef d'état major Polonais. Le Duc de Savoie n'a pas la même partialité que son père.

Ramorino, si fêté par les Lombards à son arrivée, les a déjà dégoûtés. Ils n'en veulent plus. Ces Lombards sont peu disciplinables.

On a nommé Sobrero au commandement de l'Académie Militaire, ce qui veut dire qu'elle n'obtiendra pas encore cette réforme radicale dont elle aurait tant besoin. On a donné un régiment à Casimiro la Rocca. Il y voit si peu qu'il pourrait prendre *S. Giaco per un Alleman* (1).

Du côté de Como on guerroie en guérillas. Je crains qu'on ne fasse que gaspiller ses forces inutilement. Il paraît qu'à Venise, Pepe maintient le feu sacré. Pourquoi ces vilains Français n'ont-ils pas voulu nous donner Bugeaud qui serait venu volontiers. Cela aurait rendu de l'animation à notre armée et elle aurait encore pu tenter la fortune. L'impression morale que nos troupes ont laissé sur les troupes autrichiennes nous est tout-à-fait avantageuse. Elles nous craignent, car toutes les fois que nous avons pu nous mesurer avec elles, même à forces égales, nous avons eu l'avantage en général. Aussi, à la moindre alarme, ils remuent quatre fois plus de monde qu'il ne faudrait pour nous résister.

Je conçois bien que, si nous pouvions reprendre ce qui est à notre convenance, nous aurions pour nous le fait accompli.

(1) Expression piémontaise signifiant se tromper.

Mais si, vu tous nos embarras, nous attrapions *una leca* (1) ce serait aussi un fait accompli qui nous resterait.

Le désir de la reprise de la guerre est général, certaines conditions données: car il ne fait pas bon rester sur des revers. D'ailleurs la condition actuelle de la Lombardie est vraiment insoutenable. Reste à savoir si la guerre est possible dans les données actuelles, et comme le Gouvernement nous tient à l'obscur, soit des négociations, soit sur bien des circonstances intérieures, nous ne savons que désirer. Nous voyons seulement que l'état actuel ruine et démoralise le pays. Il y a un sentiment universel de tristesse, d'anxiété et de regret qui domine par dessus tout.

Ces jours passés nous avons eu ici un jeune député napolitain Massari, proscrit ces années passées. Il était tantôt en Toscane, tantôt à Milan, tantôt en écrivant dans les journaux. On l'aimait parcequ'il est bon et a du talent; on le questionnait sur le parallèle à faire entre le Piémont et les autres parties de l'Italie, et il convenait qu'il y a grande différence, que les idées italiennes raisonnées, sérieuses, qui pouvaient donner un résultat n'existaient qu'en Piémont. Je crois que nous serons encore longtemps seuls capables de faire quelque chose, soit pour la guerre soit pour la paix.

Dans ce moment nous sommes occupés d'élections communales. On aurait voulu nommer ton père *Lord Maire*, mais il n'en veut pas. Il dit qu'il n'entend rien à l'administration et qu'il ne se sent pas d'assumer cette responsabilité. Il est assez ennuyé de devoir écouter les digressions souvent peu intéressantes du Sénat. S'il devait passer sa vie dans ces discussions administratives et renoncer à aller se reposer il n'y tiendrait pas. S'il n'avait pas dû rester sénateur malgré lui, il aurait eu un beau triomphe. On le portait député dans neuf colléges à la fois. Ces jours-ci on lui a apporté la mé-

(1) Une défaite.

daille que l'on avait frappée pour lui. C'est le peuple qui en a fait les frais. Si j'en avais l'occasion je t'en enverrais une.

Hélas que nous sommes loin de ces temps où l'union des esprits nous inspirait tant de confiance. Il nous semblait que le monde était à nous, et il s'en est bien peu fallu. Si on faisait bouger les 12.000 hommes qui étaient sous Mantoue à Villefranche, on aurait vu beau jeu; mais tout cela n'est plus que regret et tristesse.

Nous savons ce matin que la séance de hier soir a duré jusqu'à près de deux heures. C'est peut-être tout ce que nous saurons à moins que la conduite de la Chambre nous révèle quelque chose.

N. 106. — *A Londres.*

Turin, 6 novembre 1848.

Nos débats parlementaires sont toujours très-vifs et nous n'avons pas encore de solution des séances secrètes qui ont continué hier et aujourd'hui. On a fini avec le Comité, mais il y aura demain au soir séance privée de toute la Chambre. Il paraît par ce qui transpire que la question de l'opportunité de la guerre est devenue une question de Cabinet et l'actuel semble chanceler sur sa base. Il y aura peut être une modification. Je sais qu'on lui a conseillé de céder à ceux qui convoitent les places si impudemment, les conditions étant telles qu'on ne peut guère en sortir avec honneur, autant vaut leur laisser payer; mais on craint qu'ils ne fassent de grosses sottises et ne compromettent le pays. Pourtant il faudra en venir là et plus tôt ou plus tard ce sera la même chose.

Nous verrons donc ce que dira la Chambre dans la nuit de demain. C'est une invention dont nous aurons le mérite que celle d'avoir un président de la Chambre de la minorité.

Nous sommes vraiment dans l'enfance de l'art, malheureusement l'opposition se renforce par les nouvelles élections. Il n'y a eu que Boncompagni réélu de la droite.

Il paraît que Radice ne va plus à Lisbonne. On n'a pu s'entendre sur la partie pécuniaire et son parti l'a poussé à refuser. C'est dommage. Mieux valait s'en débarrasser. Son fanatisme à froid est incommode.

Nous sommes dans une crise qui exigerait une grande habileté de nos ministres. Je crains qu'ils ne soient pas à la hauteur. Pinelli a certainement de l'habileté et une activité prodigieuse, mais il paraît quelquesfois un peu étourdi. Revel est très-capable dans sa spécialité et certes fort honnête, mais il est un peu roide, un peu cassant, et se donne l'air plus ambitieux qu'il ne l'est en effet. Perron a pour lui sa franchise militaire, mais il sera vite usé. Nous verrons qui restera et qui cédera, car la majorité était assez mince. Si je vois quelque chose de sérieux qui ne soit pas dans les journaux je te l'écrirai.

N. 107. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 25 novembre 1848.

Je te remercie et de bon cœur de tes bonnes paroles sur l'honneur civique (1) dont je viens de recevoir un signe aussi distingué et dont personne plus que moi, ne sent mon indignité. J'ai surtout été étonné de la bonté extrême de nos concitoyens de s'être rappelés de mes faibles services à une époque où les temps et les évènements dévorent plus que jamais les hommes et leur souvenir. J'ai donné une de ces médailles en bronze au Ministère des affaires étrangères pour te la faire parvenir. Par un triste privilége de mon âge, c'est un antique que je t'envoie et Galeazzo s'y est surpassé.

(1) Une medaille civique en or qui lui fut decernée par les Piémontais.

Nous sommes toujours ici dans les anxiétés de l'incertitude entre un présent pénible et un avenir menaçant où le tonnerre gronde dans l'obscurité, tandis que la terre tremble sous nos pieds. Avec de la force dans la volonté, et de l'énergie dans les résolutions en s'appuyant sur le terrain de la légalité, le pouvoir pourrait résister avantageusement aux attaques de la démocratie et enlever à ce parti de la minorité les apparences d'une force qu'il n'a que par son audace et son activité, mais il semble que nous vivions dans un temps où le courage ait absorbé le courage civil et où les hommes d'état les plus expérimentés s'en laissent imposer par le prestige des apparences. Nous avons dans le Ministère des hommes capables à fortes convictions, mais faibles et irrésolus qui, ayant pour eux non seulement la majorité de la Chambre, mais celle du pays, ne savent pas profiter de leur position pour agir vigoureusement et promptement. Tu verras dans les journaux les scènes de désordre qui ont eu lieu le soir et la nuit depuis quelque temps au grand scandale de tous les honnêtes citoyens et à l'inquiétude générale de toute la population. C'est vraiment dégoutant et c'est un ramassis de la plus vile canaille des rues soudoyés (il y a déjà plusieurs dépositions qui le confirment) par les messieurs du Cercle politique et de la Concordia, les mêmes qui sont tantôt éloquents dans les tribunes publiques à la Chambre et perturbateurs de l'ordre dans les rues, et quoiqu'il fût bien facile de réprimer ces excès dans leur origine, la Garde Nationale ne demandant pas mieux que d'en délivrer la ville et de s'en délivrer eux aussi, car les tumultes sont toujours préjudiciables en commun, surtout dans un pays qui n'y est pas encore habitué et pourtant ce n'est qu'après plusieurs de ces démonstrations que le Ministère s'est enfin résolu à les faire réprimer, ce qui a été fait à la première apparition de la force armée, par le premier rou-

lement de tambour et sans qu'il fût nécessaire de faire usage des armes', au grand applaudissement du véritable peuple.

J'y étais. Un grand battement des mains de tous ceux qui étaient sous les portiques et leurs applaudissements bruyants en voyant la canaille fuir devant la troupe et la Garde Nationale, montrent la sympathie que le vrai peuple a pour ces héros de carrefour. Ces beaux exploits sont dûs au travail des cercles politiques exaltés par messieurs N. N. et consorts et peu s'en est fallu un de ces soirs qu'on ne se soit porté en avant à attaquer le Ministère, ce qui peut encore arriver, car c'est un fait bien avéré que les boutiques des couteliers et des marchands armuriers sont entièrement dépourvues de stylets et de cannes à dard, que ces messieurs se sont empressés d'acheter, et que la plupart de ces brigands sont menés et prêts à devenir des assassins. Il faudrait donc faire fermer ces clubs qui abusent ainsi du droit de se réunir, châtier les impromptitudes de la presse exagérée et faire payer de bonnes amendes aux journalistes qui soufflent la révolte. Mais le Ministère n'agit pas et sa crainte enhardit ceux qui ne sont déjà que trop hardis et entreprenants.

Ce qui prouve pourtant en faveur de notre population et en dénote le bon sens, c'est que malgré cela, elle se rallie toujours au pouvoir et que la majorité du Ministère à la Chambre est en voie d'augmentation, plutôt que de diminution. Gioberti perd tous les jours de son ascendant.

L'autre jour les murailles disaient: *Il gran Giob.... fa delle gran cogl....rie.*

En outre il se montre moins orateur qu'écrivain et tous les jours il prouve de plus en plus son incapacité à la présidence et son ignorance des usages parlementaires. Il a déjà dit plusieurs fois qu'il partait pour Paris, d'où il aurait mieux fait pour son avantage et pour le nôtre, de ne jamais s'éloigner. Mais, malgré qu'il ait fait vendre par les aboyeurs publics ses adieux à ses concitoyens, il est toujours ici. On

dit que le Roi l'a prié instamment de rester, craignant que son éloignement ne fût le prétexte de quelque tumulte.

C'est pitoyable combien on connaît peu notre peuple et sa merveilleuse indifférence pour tout ce qui est hors du cercle de ses intérêts matériels. Et pourtant le Roi qui a de l'esprit et du cœur se trompe et craint, et il traite avec la canaille et il voit souvent les N. et N., et a l'air d'agir de conserve, ce qui fait hésiter et décourage ses partisans les plus zélés. Ce serait pourtant une trop impardonnable hallucination que de croire pouvoir compter sur des gens qui ne le ménagent qu'autant qu'ils en auront besoin et le planteront dès qu'ils pourront s'en passer. Il faudrait que lui aussi comprît bien sa position et sa véritable ligne de conduite. Maintenir loyalement les libertés accordées, au degré où il les a accordées (qui dépasse déjà de beaucoup la maturité de l'esprit politique de la nation) mais ne pas en dépasser la limite d'une seule ligne et agir vigoureusement contre les imprudents qui veulent la franchir, ne pas craindre leurs menaces, les attaquer, s'il le faut, dans la rue, et en finir une fois pour toutes, et je suis d'avis que plutôt on se résoudra à employer la force et mieux ce sera, car il y aura moins de sang versé.

En attendant voilà que nous avons, après trois semaines d'un travail long et pénible, achevé le dépouillement de la votation pour l'élection municipale, où malheureusement et fort honorablement j'ai eu beaucoup de suffrages, ce qui est certainement très-flatteur et mal mérité; mais ce qui expose à des fonctions très-ennuyeuses, pour lesquelles je me sens autant d'incapacité que de répugnance.

J'espère beaucoup que ce sera mon beau-frère César Alfieri qui a eu aussi beaucoup de suffrages, et qui s'est toujours occupé d'administration, qui sera notre syndic. Il y répugne beaucoup aussi, mais il n'a juste que la moitié des raisons que j'ai à lui opposer. Je le plains et d'autant plus qu'il

est dans une bien triste condition de famille, sa femme se trouvant dans un état tel que je ne crois pas qu'elle puisse y durer longtemps.

Les événements de Rome sont venus ajouter encore aux peines et aux alarmes de l'époque. Ce crime (1) envers un des hommes les plus distingués non seulement de l'Italie, mais de l'Europe, serait la chose la plus horrible de notre histoire, si la célébration féroce et abominable qu'on en a faite à Livourne et à Gênes (2) n'était encore plus affreuse. On dirait que les habitants de ces villes appartiennent, non à un peuple civilisé, mais à des hordes de sauvages. Quelle en sera la réaction? Elle nous sera certainement fatale ainsi qu'au progrès de notre réforme politique. On nous écrit que le St. Père désirerait se soustraire à la violence qu'on lui fait, mais il est tellement surveillé qu'une évasion serait bien difficile en ce moment. Peut-être que cet état d'anarchie, qui est en partie le résultat d'une machine gouvernementale qui ne fonctionne plus, se trouve fortement aidé par nos ennemis qui saisiront le prétexte de cet état de violence pour y introduire l'ordre avec les bayonettes et bàton (3).

Dieu sait ce qu'il en sera. Leur entrée pourrait être fatale au St. Père lui-même qu'on supposait l'avoir provoquée. C'est un moment bien dangereux pour le sort de notre commune patrie.

Il faudrait que l'Angleterre ou la France ne tardassent pas à intervenir et réussissent du moins à sauver ce malheureux pape qui a été bien rigoureusement châtié de sa défection à la cause de la commune patrie.

Adieu, mon bien cher Emmanuel, je te remercie encore de ta lettre et de toute l'affection qu'elle contient. Je t'embrasse tendrement ainsi que Constance.

(1) L'assassinat de Rossi.
(2) Et à Rome donc !
(3) L'Autriche.

N. 108. — *A Turin.*

Turin, 6 décembre 1848.

Les journaux te diront que notre Ministère s'est retiré. Nous ne savons pas où nous allons ou qui nous aurons. Le Roi a envoyé chercher Lisio pour lui proposer de former un ministère avec Gioia. Lisio refuse et il a raison, toutes ces transitions n'aboutissent à rien qu'à arriérer les affaires. L'opposition aurait continué ses clameurs et ses menées, tout le monde n'a pas l'abnégation nécessaire pour être ministre en ce moment. Il faudrait au moins avoir l'espoir que ce dévouement servirait à quelque chose. On rend le Gouvernement impossible avec la tactique qu'a adopté l'opposition et les ministres sortants emportent certainement l'estime des honnêtes gens. Ils faisaient de très-bonnes choses, mais ils étaient trop craintifs avec leurs adversaires et ne savaient prendre aucune mesure pour imposer à la canaille, qui n'est pas nombreuse, mais impudente.

Enfin il se retire ayant encore la majorité dans la Chambre, mais les dernières élections s'annonçent si mauvaises qu'il a reculé devant un échec positif. Vraiment cette Chambre devient bien mauvaise compagnie et les *plaudenti* des galeries ne se gênent pas pour voler des montres aux voisins.

On m'assure d'autre part que le Ministère resterait avec modifications et qu'on dissoudrait la Chambre. Cela me paraît difficile et je ne saurais ce qu'on y gagnerait; les électeurs n'allant pas aux élections, le parti gauche en dispose toujours.

Le soir il y a un peu de criaillerie dans la rue, une bande de *strasson* et rien de plus. Ils crient la guerre et l'armée n'en veut pas entendre parler, ce qui n'est pas très-honorable à avouer.

Ils crient Gioberti au Ministère et lui les renvoie crier sous les fenêtres du Roi, qui, dit-il, a besoin d'être encouragé. Bel encouragement!

Est-il tombé Gioberti ! Auprès des gens sensés de tous les partis. Mais il n'est entouré que de chenapans qui en usent pour se faire un marchepied et lui se gonfle comme un ballon.

Quelle différence il y a un an.

N. 109. — *A Londres.*

Turin, 14 décembre 1848.

Je ne sais si vous avez eu comme l'autre fois la nouvelle accélérée de nos débats nocturnes. Ils ont été fort orageux et ont fini par donner gain de cause au Ministère, mais la majorité est si mince et les nouvelles recrues si déplorables que le danger est grand. La tribune publique est envahie par un tas de canaille et construite de manière qu'on ne peut pas la faire évacuer, tant il y a peu d'espace. Cependant la population est pour l'ordre et fort dégoûtée de tous ces brouillons. S'il y avait un conflit, la Garde Nationale mettrait ces brailleurs à la raison, et la troupe ne demanderait pas mieux. Il paraît que l'illustre Gioberti qui ne sent pas le terrain fort solide sous ses pieds, pense à repasser les Alpes. On m'a dit ce matin qu'une députation de la Chambre de Commerce avait été le prier de rester. Cela m'étonne et je ne sais quelle réponse il leur aura fait.

Pour tout le reste je te renvoie aux journaux. A Gênes on a mis de l'eau dans son vin, aussi les mauvaises têtes sont elles allées en Toscane, où ils disent que s'est concentré le feu sacré du patriotisme. Pauvre Toscane, elle est en de tristes conditions, et nos bons *fratelli* de Plaisance qui se sont fâchés de ce que nous ne leur avons pas demandé de concourir à l'emprunt forcé. Ils sont en vérité bien honnêtes. Mais je crains que Radetzky ne tombe sur eux à bras raccourci.

Ayant éprouvé à Milan des refus à ses extorsions, il a formulé un decret où il met un impôt à tous ceux qui ont pris part à la révolution. La répartition n'avait pas encore paru; mais on disait que Borromée en serait pour un million et Casati pour la moitié de sa fortune. On levait déjà un impôt en argent pour la manutention des troupes qu'on fait pourtant nourrir en nature. On voit qu'ils veulent épuiser le pays. Radetzky a positivement dit à quelqu'un qui l'a écrit ici, que dans un mois le sort de la Lombardie serait décidé.

J'ai parlé hier avec un membre de la Consulte Lombarde, laquelle Consulte venait d'avoir aussi les communications secrètes du Ministère, et comme je lui demandais avec étonnement s'il conservait vraiment quelqu'espoir de réunion, il me répondit avec un ton de reproche: *Come se spero? Io anzi ritengo! Oh ch'el ritegna pure.* Mais pour mon compte si la chose arrivait, cela me paraîtrait tellement fabuleux que j'en ferais quelqu'extravagance.

Le discours du citoyen Bastide nous a bien donné du courage, mais tout ce que nous espérions c'était Parme et Plaisance. Enfin il nous semblerait toujours nous en tirer *con mediocre infamia*, et nous reviendrons à l'ancien adage que l'Italie est un artichaut etc.

Nous avons en ce moment à Turin une population énorme. D'abord un excès de troupes entassées et puis les étrangers. On entend plus fréquemment parler italien que piémontais dans les rues. Les Lombards comme il faut me font grande pitié. Outre tous les malheurs, ils voient bien que la sympathie pour leur malheureux pays est fort compromise du fait de quelques *fratelli* inavouables, et on les blesse quelquefois involontairement. Je parle des Borromées, Arconatis etc.

Le Gouvernement impérial de Vienne est bien infâme. Heureusement qu'il est également vermoulu. A tout moment on apprend de nouvelles infamies. Il me semble impossible qu'il puisse se relever, malgré la victoire de Windis Groetz. Il est

aussi odieux en Allemagne qu'en Italie. Enfin pour se soutenir il a dû, dans le courant de l'année, bombarder ses cinq capitales, Cracovie, Lemberg, Prague, Milan et Vienne. On peut juger par là des sympathies qu'il inspire.

Le Roi de Naples n'est qu'un marmot auprès de l'Empereur. Enfin nous verrons ce que le bon Dieu décidera pour nous.

N'ayant plus d'équipage, je ne sors guère, mais je reste volontiers chez moi. On a bien de choses à penser.

Ma belle-sœur Alfieri ne roule plus qu'avec un cheval.

N. 110. — *A Londres.*

Turin, 16 décembre 1848.

Nous avons donc un Ministère de Gauche, avec ou sans calembourg. Le grand Gioberti est à la tête des affaires et il a remorqué Sineo, Rattazzi, Cadorna, Tecchio et Sonnaz. Maintenant nous allons les voir à l'œuvre ces messieurs si difficiles à contenter, mais d'abord il faudra bien qu'ils aient deux programmes. Celui qu'ils professent jusqu'ici paraît difficile à réaliser.

La guerre, l'armée n'y paraît pas disposée et nous n'avons plus d'argent. La constituante, personne ne s'en soucie, hors les cercles politiques, autrement clubs. Nous nous trouvons suffisamment constitués comme cela et libres à en être incommodés. Mais ces messieurs nous disent que ce sont des illusions.

Nous verrons si les réalités qu'ils nous préparent valent mieux.

Lisio s'est refusé à prendre l'entreprise de composer le Ministère. On a fait venir Maxime qui n'a pas voulu s'en charger non plus. C'était inutile. La guerre de l'opposition continuait tant qu'elle ne serait pas au pouvoir. Il fallait ou

un coup d'état, ou leur céder la place. On a préféré ce dernier parti. Maintenant les intentions de ce Ministère seraient de fixer un terme à la médiation. Ce serait le 15 janvier. Si à cette époque il n'y a pas de solution, on déclarerait la guerre. Avec qui et avec quoi, je ne sais pas.

Ensuite de changer tous les fonctionnaires et employés, faire maison nette, d'après l'axiome *a cose nuove; uomini nuovi;* renvoyer la garnison actuelle qui ne les voit pas de bon œil et faire venir les Lombards; mettre sur le tapis la constituante et la confédération qui ne nous donnera ni troupes, ni argent, et moyennant cela nous tiendrons tête à l'Europe, si cela est nécessaire.

Lundi. — Je reprends ma lettre. On nous annonçait l'émeute pour hier et j'attendais à voir ce qui se passerait pour te le dire. Le Cercle politique avait invité les autres cercles des provinces à un banquet, et on s'attendait qu'il serait suivi de démonstrations tumultueuses. En même temps la Garde Nationale était convoquée légalement en place Château pour une médaille à donner à un de ses membres qui avait fait une belle action à la guerre. C'était le moyen de l'avoir réunie sous la main si on en avait besoin. Elle était très-belle et portée de bonne volonté. Aussi la journée se passa très-tranquillement. Il n'y eut qu'une ovation paisible sous les fenètres du Ministère. Sineo répondit dans le sens du programme que tu auras vu et tout fut dit. Le programme de Gioberti a été généralement approuvé et a relevé son auteur dans l'opinion. Il est possible qu'à l'instar du ministère Guerrazzi, maintenant qu'il est arrivé et qu'il veut durer, il prenne les bons moyens pour contenter la majorité qui veut l'ordre et il aura plus de moyens, pourra oser plus que les ministères passés s'il a vraiment bon vouloir et énergie.

Lisio est enchanté. Pour moi j'attends, car je n'ai pas foi aux programmes qui disent toujours la même chose et promettent ce qu'ils ne peuvent pas tenir; de plus ils sont fort

élastiques et c'est toujours la faute des autres quand les ministres ne réussissent pas. On attend donc à juger le Ministère d'après ses actes et la majorité l'appuiera s'il nous tire de l'anarchie dans laquelle nous sommes tombés et s'il nous arrange convenablement avec les puissances, sans nous pousser à une guerre dont l'issue est plus que douteuse et les suites effroyables. Si nous avions les chances de pouvoir la faire, sans nous ruiner complètement, personne ne s'y refuserait. L'Opposition va recommencer maintenant par le parti Brofferio qui n'est ni nombreux, ni estimé. C'est notre parti Ledru Rollin avec qui il s'entend. On a déjà écrit sur les murs *a basso il Ministero bugiardo;* mais si le Cabinet marche droit et ferme il n'a pas à s'en mettre en peine. J'attends donc et ne m'y fie que médiocrement. Que Gioberti écrive bien, ce n'est pas une raison pour qu'il soit homme d'état. Il est passionné, mal entouré et a été trop injuste envers ses devanciers pour que le pain ne lui soit pas rendu. Nous verrons.

On allait expédier Buffa à Gênes pour faire une enquête sur les derniers troubles et prévenir qu'ils ne se renouvellent. Buffa a des moyens, de la fermeté et de l'indépendance dans le caractère. *L'integerrimo* Pareto est malade et sa tête un peu dérangée. Il a trop compté sur sa popularité qu'il voulait conserver à tout prix.

Voyant la modération du programme il n'est pas impossible qu'on ne cherche pas à déplacer tout le monde comme on l'avait dit. Cependant tout me semble terriblement en l'air et quand nous en serons au budget, les économies que les conditions de nos finances exigent, feront supprimer bien des places créées sous le régime passé pour les personnes. De plus on voudra en donner à tous les *fratelli* de toutes les régions d'Italie. Puis la démocratie qu'il faudra satisfaire, de façon qu'il faudra faire place. Ces jours passés on disait qu'on allait envoyer Radice à Londres. Après son *fiasco* de

Francfort ce serait une pauvre nomination. On dira qu'il connaît le pays et la langue et on n'ira pas plus loin. Ce sont des gens qui ne doutent de rien et ne se doutent de rien.

Si Adrien Revel nous connaissait mieux, il vvirait tranquille à notre égard. Jamais nous n'avons rien sollicité pour toi. Quand Perron est venu je l'ai vu une fois et ne t'ai même pas nommé.

Maxime fait le député malgré lui. Sa blessure n'est pas tout-à-fait fermée encore, il boite encore mais il ne souffre plus.

N. 111. — *A Londres.*

Turin, 24 décembre 1848.

Ton appartement est prêt. Ce sera un port durant l'orage si les vagues montent jusqu'à toi comme il est à craindre, et d'ailleurs quand même on te laisserait l'arbitre de tes destinées politiques, il faudra voir jusqu'à quel point on peut être solidaire du systême qu'on est en train d'inaugurer. Tu y réfléchiras et en décideras dans ta sagesse.

Je ne suis point dans les secrets de ceux qui dirigent nos affaires, mais hier au soir on disait qu'on avait, ou qu'on allait rappeler quatre diplomates: Adrien, Colobian, Rignon et Salvatore.

Si la chose est vraie, je suppose que d'autres suivront, car on veut tout démocratiser. Le parti veut avoir partout ses créatures. Nous verrons le profit que cela leur donnera, mais en attendant il s'agit de tout désorganiser.

Je ne connais guère la bourgeoisie, mais j'avais toujours supposé qu'elle avait un lot de personnes capables et pouvant prendre part aux affaires. Mais les candidats, si cela se réalise, auront du moins le mérite de la nouveauté. A Francfort Camille Gay, fils cadet de la Comtesse Franzini; le chevalier Salino, un tout jeune homme, parfaitement ignoré, à Bruxelles.

On parle toujours de Radice pour Londres avec sa femme qu'on appelle miss Fitz Patraque (1). Au reste si ce n'est pas lui, ce sera son équivalent.

Tu auras vu dans les journaux la belle expédition de Buffa à Gènes. Il a précisément fait le contraire de ce qu'on attendait et remis tout en tumulte, lorsque le calme commençait à renaître. La Garde Nationale s'est disputée. Les uns voulaient les forts, les autres non. On s'est donné des soufflets et des coups de bàton. La troupe s'est fàchée et sera encore un peu moins pour le Ministère, et tout ce qui est honnète se dégoùte de servir le pays, voyant qu'on ne peut plus y maintenir l'ordre, même à ses risques et périls. Pareto est tout-à-fait parti et passe ses journées à l'Eglise à demander pardon du mal qu'il a fait. Ici c'est R. qui comme d'ordinaire conduit la barque, mais il n'a pas ses coudées franches, car s'il ne suivait pas les idées de Gioberti, celui-ci menacerait de se retirer et puis se mettrait à crier à la fenètre qu'on le force à s'en aller. On ne voit pas ce président au Ministère, il ne va pas aux Chambres, on ne sait pas ce qu'il fait, mais sa clientèle se montre et agit pour lui.

Maxime veut s'en aller après les fêtes et retourner en Toscane, prendre sa fille avec lui, et faire, comme il dit, *la vita dell'onesto codino in ritiro.* Il ne fait pourtant guère bon en Toscane et je ne sais s'il sera fort en sûreté. Sa femme écrit de Pise qu'elle dort toujours avec deux pistolets sur sa table de nuit. A ce point là j'aimerais mieux m'en aller. Mais sa tête se monte aisément et Maxime croit que ces alarmes sont exagérées, qu'il ne faut point s'inquiéter, qu'il n'y a rien à faire qu'à attendre. Que l'Italie ne peut rien par elle-même, qu'elle est au milieu de l'Europe comme dans un étau, et que l'Europe qui ne veut pas d'un sujet perpé-

(1) Probablement Fitz-Patrick.

tuel de perturbations arrangera sans nous et malgré nous comme elle l'entendra. Ainsi qu'il est inutile de s'en mêler.

Au reste ceux qui n'ont rien à perdre ici et qui n'y restent pas de leur personne ne s'inquiètent guère de ce qui peut arriver en attendant, mais comme nous pouvons être ruinés et vexés de mille manières, il n'est pas si aisé de se rassurer, sans parler de la figure que nous ferons en face de l'Europe, qui n'est certes pas brillante.

On dit que le Roi va recevoir une fois par semaine le soir les sénateurs et les députés en frac noir et cravates blanches. Il y a, à la Chambre des députés, des cravates impossibles.

N. 112. — *A Londres.*

Turin, 1r janvier 1849.

Bon jour, bon an, mon cher fils. Nous voici en plein 49, nous attendant à toutes sortes de crises et d'événements, sans pouvoir présumer ce qu'ils seront. Nous sommes, en attendant, en plein gâchis et il est difficile que cet état puisse durer indéfiniment, il nous mènerait à la dissolution complète, si la nature ne faisait un effort pour nous procurer une crise. Mais l'issue n'en est pas claire du tout.

Quant à ce qui regarde les affaires générales d'Italie, l'Europe se chargera de résoudre la question. Mais en ce qui touche notre désorganisation intérieure, on nous laissera nous débattre jusqu'à un certain point dans les embarras que nous nous créons à plaisir et je ne sais si nous n'en sortirons pas sans crise violente.

Tu as vu la prorogation des Chambres, ensuite la dissolution, les nouvelles élections pour le 15 et la réouverture le 23. Nous verrons ce qu'on nous enverra. Les listes électorales sont les mêmes, on n'a pas eu le temps de les revoir

et on me dit qu'elles sont mal faites, qu'il s'y est introduit bien des gens qui ne devraient pas s'y trouver. La saison est rigoureuse et les électeurs seront encore moins engagés à subir cette corvée qu'ils n'ont pas appris à regarder comme un devoir et comme un intérêt capital, notre éducation politique étant encore à faire.

Les intrigants auront beau jeu et on voit à la précipitation des mesures prises qu'ils comptent sur le succès. Les Chambres dissoutes avaient promis leur coopération au Ministère, pourvu qu'il marche dans la voie de la légalité. Cette assurance ne lui a pas suffi. On dirait donc qu'il a l'intention d'agir inconstitutionnellement et veut être soutenu quand même. Les mesures prises à Gênes accréditeraient cette opinion. Le cabinet a fait là une si déplorable figure qu'il faut plus que du courage pour continuer sur ces antécédents.

Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour que de Launay et Saint Martin gardent leurs places, mais ils ont refusé et ils ont bien fait. Il n'y a pas de gouvernement possible avec la position qu'on leur avait faite et ils sont tombés avec tous les honneurs de la guerre. C'est beaucoup dans ces temps-ci. St. Martin a vu la mort de bien près et pendant bien des heures, sans se démentir jamais. Il avait fait ses dévotions et était préparé à tout événement. Sa femme dans un état de grossesse avancée était près de lui et l'encourageait. Ses enfants avaient pu être emmenés par la femme du député Bixio. Et bien si ce vilain Buffa n'avait pas été à Gênes, tout aurait été arrangé à l'amiable. Il y avait les meilleures dispositions possibles, sans compter que la corporation des *marinari* avait offert à St. Martin de finir l'affaire à coup de rame si on le lui permettait. Mais l'affaire était en bon train d'accomodement pacifique.

Maintenant cette sotte proclamation a mis le feu aux poudres; l'armée a été blessée au vif. Elle a voulu protester, on le lui a défendu, ne lui étant pas permis de délibérer. C'est

très-bien, mais en même temps on invite à délibérer la Garde Nationale, c'est une contradiction. Si les ministres violent la loi, ils ont mauvaise grâce d'en exiger l'exécution.

Maintenant le colonel du régiment de Coni a fait une contreproposition qu'il a fait signer par ses subordonnés. Son général a eu beau lui dire que c'était toujours enfreindre la loi; il a persisté à demander qu'on donne cours à sa protestation. Alors le Duc de Savoie est venu à Alexandrie, et n'ayant pas pu le persuader, il l'a envoyé aux arrêts en lui conseillant de donner ses démissions. Le colonel les a envoyées, mais motivées sur l'ordre du Duc de Savoie. Autre embarras, un général ne pouvant pas obliger un colonel à donner sa démission; pendant ce temps la populace d'Alexandrie a fait une ovation en l'honneur de ce colonel qui est sarde.

On veut faire la guerre et on travaille à démoraliser les troupes de plus en plus.

Les Savoyards ne veulent pas entendre parler de repasser le Tessin et ne peuvent pas sentir ce Ministère. La Savoie parle de se réunir à la France, alléchée par la république. A Nice il se passe quelque chose de semblable. Voilà comment s'annonce cette nouvelle année.

Gioberti est comme la mouche prise dans les fils de l'araignée. Il ne voudrait pas bien des choses, mais il doit céder aux exigeances de la *camarilla* Valerio qui l'ayant porté là, le pousse l'épée dans les reins. Ces jours passés on parlait d'une modification dans le Ministère, de la sortie de Buffa, Tecchio et Sonnaz, que Pinelli, La Marmora et Albert Ricci remplaceraient; mais ceux-ci disaient qu'on ne leur avait fait aucune ouverture.

On dit toujours que Ricci est rappelé, mais on en donne différents motifs. On va même jusqu'à dire qu'on remettra le Marquis Brignole, d'autres qu'on nommerait La Cisterne. Mais celui-ci n'acceptera pas. On continue à faire maison

nette ici. Tous les employés au Ministère ont été mis à la retraite pour les remplacer par des créatures à eux; gens souvent ineptes, qui ne considèrent que les émoluments. Tout cela n'est nullement économique.

Sineo s'est donné trois *primi ufficiali* à la fois. Plezza est parti pour Naples, bon homme au fond, mais pauvre diplomate je crains, il représentera les *sor* Florindo. Radice va décidément à Bruxelles.

Il paraît que Revel restera encore provisoirement. Gioberti ne demanderait pas mieux que de le laisser là où il est.

Je ne sais si on réélira L. Il me semble qu'il veut ménager tout le monde, a de bonnes intentions, mais que personne ne le compte dans son parti. Il voudrait la fusion, mais il y met trop d'autorité.

Le Comité constitutionnel était nombreux et aurait pu devenir imposant. Mais ils ne s'entendent pas entr'eux et ils ne feront rien qui vaille.

Tous les députés des provinces s'en vont et des sénateurs aussi.

Ton père s'est bien débattu ces jours-ci pour ne pas être syndic, le peuple le voulait absolument. Enfin on a nommé Demargherita. Hier il a dîné à la Cour auprès de De Launay; il en était très-content. Le Roi part pour visiter les avant-postes. Il ne rêve que plaies et bosses, mais souvent c'est un énigme.

Nous craignons fort qu'on ne nous ôte Abercromby. C'est un homme modéré et c'est si humiliant de découvrir nos misères aux étrangers.

N. 113. — *A Londres.*

Turin, 7 janvier 1849.

Le Marquis Sauli est nommé à Londres, tu le sais peut-être. On le dit homme de mérite et tu resterais avec lui. On dit Manfredo Sambuy, Montalto et Rossi rappelés.

En suite des protestations et contre protestations des régiments, que tu auras vues dans les gazettes, les arrêts et démissions du colonel Torena, le Duc de Savoie, ayant été désavoué par le Ministère, a envoyé ses démissions, et on ajoute que les officiers de trois régiments en on fait autant. Ceci me paraît fort grave. L'armée déjà blessée par les mesures maladroites du Cabinet, s'émeut de plus en plus. Toucher au Duc de Savoie est une gaucherie capitale. Maintenant que fera le Ministère? On ne le prévoit pas. S'il veut soutenir son dire il pourra y avoir du train. On dit qu'on veut faire partir le régiment de Savoie pour Castel S. Giovanni. C'est encore fièrement risqué, car ils sont dégoûtés de l'Italie qu'ils comprennent peu et ne peuvent souffrir les Lombards. On parle de ces derniers pour remplacer ici Savoie. Autre sottise. On les regarde comme des prétoriens, et on ne s'en soucie pas. De toutes ces combinaisons nous sommes donc dans une attente fébrile, comme nous étions l'an passé à cette époque; mais l'an dernier nous étions soutenus par l'espérance. Cette année il n'est question que de ne pas rouler au fond de l'abîme. Il y a espoir que les élections prorogées au 23 ne soient pas trop mauvaises. Nous verrons.

Pour moi il me semble que le danger me retrempe. Cependant je préférerais qu'il n'y en eût pas.

Maxime reste encore.

N. 114. — *A Londres.*

Turin, 18 janvier 1849.

Je n'ai su que hier que M. Picolet partait ce matin et s'offrait de se charger de mes commissions. J'avais songé à lui remettre mes diamants pour qu'il te les portât dans le but d'en faire de l'argent pour un moment d'urgence. Ici personne n'achète et il faudrait les donner pour rien. Mais ton père et M. Ferrero croient que mes craintes sont prématurées et j'ai renoncé à cette expédition, m'en remettant, comme en tout, à la garde de Dieu.

Je t'envoie donc seulement la dernière brochure de Maxime qui a paru hier soir. Il a mis six jours à l'écrire, on en a mis douze à l'imprimer. Tout le monde pensait que c'était une cabale pour l'empêcher de paraître à temps avant les élections qui auront lieu lundi 22. Les intrigues du parti Concordia, les menées de toute espèce sont incroyables.

Dans les provinces il réussit, le clergé le soutient à cause de Gioberti qui est leur étoile polaire. Je crois que la ci-devant gauche sera la droite de cette Chambre-ci. Elle se coalisera avec les débris de la droite pour s'opposer à la gauche, Brofferio, Reta à tendances républicaines. Si le Ministère parvient à se donner une majorité telle quelle, il continuera *Cahin-Caha* quelque temps encore; s'il se trouve en minorité il ne sera pas fâché de battre en retraite en laissant à d'autres l'embarras de se tirer de l'impasse où il a conduit le Gouvernement, en rejetant la faute sur d'autres. Qui payera les pots cassés ce sera nous. Je laisserai les journaux te donner les nouvelles, car nous sommes persuadés qu'on lit les lettres plus que jamais. Je me contenterai de dire les faits.

On envoie Valerio ministre à Francfort. J'espère qu'il t'est tombé un chef convenable, d'après ce que l'on dit du Mar-

quis Sauli et j'en suis bien aise. S'il s'était agi de certains individus cela m'aurait paru peu *decoroso*. Au reste la ville est tranquille, tout le monde est préoccupé des élections et chacun part pour sa province, mais avec peu d'espoir de s'en tirer avec satisfaction. On pervertit l'esprit de la population moyennant la mauvaise presse. C'est ce qui attriste et annonce un avenir pire que le présent. Nous sommes vraiment bien tristes. Il n'y a rien qui soutienne le courage dans cette dissolution dans laquelle nous entrons. Il est possible qu'un jour il se fasse une explosion, la masse des mécontents étant très-forte. Il est possible aussi que nous roulions au fond du gouffre et que l'excès du mal nous fournisse le remède.

Maxime reste ici à cause de sa candidature. On l'en a beaucoup pressé, mais je ne crois pas qu'il veuille s'arrêter longtemps.

N. 115. — *A Londres.*

Turin, 21 janvier 1849.

Nous avons demain les élections, mais les gazettes te diront les résultats et je parlerai d'autre chose.

Nous sommes encore matériellement tranquilles dans notre ville, mais les esprits sont *concitati* et on ne sait jamais ce que l'on va avoir.

Hier on avait parlé de tumultes à Gênes, puis on n'a plus rien su. On disait que c'était à Rome qu'on se tapait. Cela ne me fait pas grand' chose, qu'ils s'en passent la fantaisie s'ils l'ont, je m'en soucie fort peu. Je voudrais que nous autres, qui sommes les seuls qui ayons encore sous la main les moyens d'ordre, nous pussions nous en servir pour le préserver et nous consolider au dedans pendant qu'on fera nos affaires au dehors. Il serait plus honorable d'arranger soi-même ses propres affaires en famille, que de devoir subir la

loi des étrangers, ce qui pourrait arriver à la fin, si on voit que nous ne savons que nous chamailler.

J'ai eu une longue lettre de ma belle-sœur Maxime qui est à Pise. Sa maison de Milan est toujours remplie d'autrichiens. Elle dit qu'on ne lui a pas encore causé de grands dégâts, excepté qu'un paquet de ses chales a disparu.

Il ne fait pas bon vivre en Toscane. Je suis fâchée que Maxime soit si pressé d'y aller. Il serait bien plus convenable qu'il restât encore un peu ici à son poste. Mais il *mi secco* est une objection irrécusable pour lui.

N. 116. — *A Londres.*

Turin, 4 février 1849.

Les journaux te donnent toutes les nouvelles. Je n'ai point assisté à la séance royale. Personne n'a pu entendre le discours du Roi tant il était prononcé d'une voix faible et cassée, affaissé qu'il était dans son fauteuil. Il y a eu beaucoup d'applaudissements pour lui, beaucoup plus encore pour Gioberti et une explosion pour le serment du Duc de Savoie excité par l'énergie avec laquelle il fut prononcé.

Maintenant nous sommes curieux de voir comment les partis se dessineront à la Chambre.

Alphonse de La Marmora que les journaux s'obstinent à appeler le *giovine ministro,* malgré ses 46 ans est rentré dans le Cabinet à la place de Sonnaz.

Vendredi soir il y avait grande soirée chez le président du Conseil. Il avait envoyé des invitations à tous les sénateurs, les députés, à tous les ministres passés, présents et futurs, même au Comte de La Marguerite, à la Magistrature, aux officiers d'Etat Major, jusqu'au grade de major inclus. La société fut nombreuse; toutes les nuances représentées. Les choses se passèrent parfaitement bien. Il y avait

de la musique dans un salon. Je pense qu'on ne l'écoutait guère. On s'occupait davantage d'une démonstration qui avait lieu sur la place, ensuite d'une discussion orageuse qui s'était passée au Cercle politique, comme tu le verras dans la *Gazette Piémontaise* d'hier.

Brofferio voudrait bien se mettre à la tête d'une opposition active, mais il ne semble pas qu'il ait grande chance de réussite. L'opinion est encore pour Gioberti et on est disposé à se rallier à lui, s'il sait faire acte de fermeté et de prudence. Nous allons le juger par les faits.

Ton père a l'inspection des écoles de la ville qui l'occupe ces jours-ci. Maintenant voilà la reprise du Sénat dont il est de nouveau questeur.

N. 117. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 12 février 1849.

J'avais envoyé quelques cadeaux à mes parents, mon père me remercie et continue ainsi :

Pourtant en ma qualité d'ex-barbouilleur j'aime encore mieux le dessin du Japon qui est une vraie curiosité de ce genre et dont j'ai admiré la rare finesse d'exécution. On est heureux par le temps qui court quand on rencontre un objet qui vous enlève, même pour peu de minutes, aux sombres pensées et à l'effrayant tableau du présent. Effrayant de quelque côté qu'on le considère, car je n'y vois qu'humiliation et abaissement pour notre malheureuse patrie.

Je pense combien on peut avec vérité lui appliquer cette belle pensée de notre grand poëte : *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria.*

Quelques semaines ont suffi pour creuser un abîme entre notre passé et notre présent. Les sentiments généreux de fraternité, de dévouement, de sacrifice ont dégénéré en sen-

timents de haine, de personnalité, de cupidité, d'envie; notre gloire militaire obscurcie, la discipline de notre armée, affaiblie par les manœuvres et les intrigues du parti démocratique, ont fait sucéder le découragement à l'enthousiasme, ont brisé les ressorts de l'Autorité, l'ascendant moral de l'officier sur le subalterne; le soldat délibère avant d'exécuter un ordre, il raisonne mal et obéit mal. Les officiers supérieurs les plus expérimentés déclarent qu'il faudra des années entières et une volonté forte et constante pour remédier aux inconvénients produits par une presse provocatrice et désordonnée et tu es sans doute informé que Chraznosky, Durando, Franzini et plusieurs autres généraux ont déclaré unanimement que l'armée n'était pas en état de se présenter à l'ennemi, non pas faute de bravoure bien assurément, mais faute de discipline. Des corps entiers, entr'autres la brigade de Savoie, ont déclaré qu'ils ne passeraient pas le Tessin, à moins qu'il ne fût question d'attaquer les *fratelli Lombardi* qu'ils accusent de faire payer jusqu'à l'eau qu'ils boivent, de ne rien faire d'utile et de les recevoir à coup de fusil.

Outre cela, voilà un nouvel élément de dissolution qui se manifeste dans notre armée sous l'ascendant et l'excitation assidue du parti ultra libéral: plusieurs pétitions revêtues de quelques centaines de signatures ont été adressées au Ministère de la guerre pour demander qu'on renvoie tous les nobles de l'armée. C'est toujours en conséquence du principe de la liberté et de la fraternité. Or il faut déclarer que, d'après l'affirmation de tous les généraux de l'armée, une des mesures qui ont le plus concouru à la décomposition de nos régiments, ç'a été la nombreuse promotion de sous officiers qu'on y a faite l'année dernière pour satisfaire aux exigeances du parti exalté, de sorte que ces gens là qui étaient de bons sergents et caporaux n'ayant pourtant pas eu l'instruction, ou l'éducation nécessaire pour remplir leur nouvel office et pour obtenir sur les soldats l'ascendant et l'autorité néces-

saires à la régularité du service, il en est résulté un grand relâchement dans la discipline, dans l'exactitude du service et des manœuvres, il en est résulté l'altération du principe sacré du devoir, auquel il s'est substitué l'agent vulgaire et matériel de la paye et des avantages du grade. Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas juste que la carrière militaire soit ouverte à toutes les conditions; mais que pour parvenir à occuper utilement le grade d'officier il faut avoir reçu non seulement l'instruction, mais l'éducation convenable, ce qui n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'un an, et à quoi il ne suffit pas de faire une ordonnance ministérielle. Par toutes ces raisons combinées, la condition militaire de l'armée est, en ce moment, dans un état notablement inférieur à celui où elle était l'année passée à l'époque du passage du Tessin, de sorte que quand même les circonstances environnantes et l'attitude de l'Autriche, celle de l'Europe entière, ne fussent telles à conseiller la prudence et la circonspection, elles nous seraient imposées par le plus simple bon sens et l'intérêt le plus simple de notre propre conservation.

Tu vois que je passe sans les considérer sur les difficultés financières, que je traite en sous ordre, non qu'il y ait moyen de faire la guerre sans argent; mais parceque s'il y avait moyen de la faire avec le moindre avantage, je crois qu'il serait de notre devoir de tout sacrifier pour un tel résultat. Mais, la conviction générale étant que la guerre nous est impossible, je suis convaincu que le Gouvernement trouverait une résistance sérieuse dans le pays s'il voulait frapper un nouvel impôt pour la faire. Je crois aussi qu'il ne faut pas désespérer, comme on s'en donne l'air dans des vues de parti, du résultat de la médiation des deux grandes puissances qui y concourent dans des vues qui ne se réfèrent pas exclusivement à l'intérêt qu'elles portent à l'Italie, celui qu'elles se portent à elles-mêmes y étant suffisamment prédominant, et qu'il faut se persuader qu'elles, qui désirent au

dessus de tout la pacification de l'Italie comme nécessaire à celle de l'Europe, ne peuvent certainement se persuader que cette pacification puisse avoir un caractère de diuturnité convenable, sans qu'une puissance comme la nôtre ne reçoive la paix à des conditions convenables; ce qui veut dire avec une augmentation de territoire. Non pas la ligne de l'Adige comme on nous l'offrait l'année passée (1), mais au moins avec l'aggrégation des duchés de Parme et Plaisance (ce qui soit dit sans que ton ami le Duchino m'entende). Cette ligne de l'Adige offerte par l'Autriche par l'intermédiaire de l'Angleterre, est mon cauchemar. C'est le grand péché du ministère Balbo-Pareto qui en aura une note de condamnation dans l'histoire.

Si le Ministère en eût donné communication aux Chambres je ne doute pas que le bon sens n'eût fini par y triompher de l'exagération de quelques énergumènes enragés et que nous aurions signé le plus grand acte de la résurrection italienne qui aurait pu être comparé à celui qui finit la première guerre punique des Romains, et nous aurait donné le temps et l'opportunité de nous organiser fortement pour entreprendre la seconde dans quelques années et nous délivrer enfin des étrangers.

La gloire de notre nation, celle de nos armes serait alors restée intacte et jamais un petit peuple de trois à quatre millions n'aurait vaincu ainsi dans une lutte aussi fabuleuse un peuple de trente-six millions d'hommes. Il y a de quoi devenir fou en pensant à ce que nous aurions été et à ce que nous sommes.

Il n'y a vraiment qu'un pas du Capitole à la Roche Tarpéienne.

(1) Lord Palmerston dans ses conversations avec moi, même longtemps après cette époque, m'a plus d'une fois assuré qu'il était convaincu que cette proposition de la ligne de l'Adige que le Baron Hummellauer avait été chargé de porter à Londres n'était pas sérieuse, mais destinée à gagner du temps.

Aujourd'hui il y aura à la Chambre des députés la grande attaque du parti républicain contre le ministère Gioberti formulée par Brofferio à la suite de la déclaration politique du Conseil qui a paru dans la *Gazette Officielle* d'hier. Il faut s'attendre à quelque chose de violent. On voulait y préluder hier soir par une forte démonstration dans la rue à laquelle les factieux se préparaient depuis quelques jours ayant même fait arriver quelques matériaux de canaille des provinces. Mais l'attitude du Gouvernement leur en a imposé et la nuit a été tranquille. Ils auraient été parfaitement reçus, je t'en réponds. Gioberti et Sineo n'y vont pas de main morte. La garnison était toute sous les armes dans les casermes, et les canons chargés.

On commence à revenir de l'idée de ne pas agir fortement quand la canaille fait irruption dans la rue pour violer les lois qui sont la volonté du véritable peuple et qui en sauvegardent les intérêts les plus sacrés.

Adieu, mon cher fils, soyons toujours ensemble du côté où se trouve le drapeau de la liberté et de l'ordre, le drapeau de la nation. Je t'embrasse tendrement ainsi que ta mère.

N. 118. — *A Londres.*

Turin, 18 février 1849.

J'ai vu avec chagrin que les journaux notaient une augmentation du choléra à Londres assez inquiétante. Je regrette qu'on ne t'ait pas trouvé assez *codin* pour te faire rentrer dans la vie privée à l'abri de cette fâcheuse influence. J'espère que j'aurai de tes nouvelles, qu'elles seront bonnes, et que tu prendras toutes les précautions possibles.

Ce pauvre Maxime qui a voulu aller en Toscane, malgré ce qu'on lui disait du peu de sécurité qu'il devait y avoir pour lui dans ce pays en ce moment, a dû quitter Pise tout

comme aurait pu le faire un prince souverain et deguerpir à cheval, sans tambour, ni trompette pour plus de célérité.

Il doit être maintenant à Sarzana. Aussitôt qu'il fut arrivé en Toscane, un journal du pays annonça sa venue à Lucques. On disait qu'il travaillait à faire révolter les Lucquois et à les réunir au Piémont. Naturellement il n'y avait pas même songé; mais c'était une manière d'ameuter leur canaille après lui. Salvagnoli le directeur de la *Patria* est arrivé ici. Il dit que ce pauvre pays n'est plus tenable, il est livré aux coupe-jarrets de tous les pays. On ne sait pas au juste où est le Grand Duc. On le croyait sur un vaisseau anglais. Il n'est pas possible de pronostiquer ce qui naîtra de cet état de choses. La pétulance des uns, l'inertie et la peur des autres poussent le pêle-mêle au fond de l'abîme, à la plus grande gloire et jouissance de l'ennemi commun.

Je ne sais s'il y a quelqu'un qui sait où il va, mais j'en doute. Heureusement la Providence fait toujours son affaire pendant que les hommes croient faire les leurs.

On parle beaucoup de guerre et comme si elle allait commencer. C'est un énigme. L'expliquera qui pourra. Ici nous avons quelques démonstrations dans les rues, sans conséquences autre que de déranger les ministres pour les faire haranguer des fenêtres. A Gênes on s'est calmé après la fermeture du *circolo,* qui a fait grand plaisir à la population, fatiguée d'émeutiers. On s'attendait à un mouvement républicain à Naples. Nous verrons ce qui en résultera. Enfin ce ne sont pas du moins les événements qui manquent à notre époque.

On m'a raconté hier une anecdote relativement au ministre Octave Revel qui nous a fort amusé. Comme il n'a plus rien à faire, il monte la garde et le premier poste qui lui est échu est au Ministère des finances. Il y faisait donc sa faction lorsque le ministre Sineo est arrivé tout ébahi qui

se mit à crier: oh excellence quel dévouement! quel patriotisme! Pas du tout, répond l'excellence, je ne fais que ce que la loi m'ordonne.

N. 119. — *A Londres.*

Février 1849.

La chute de Gioberti a fait grande sensation dans le pays. Le dissentiment dans le Ministère est venu, on s'est prononcé à l'occasion de l'intervention de nos troupes en Toscane que Gioberti voulait, et que ses collègues, ni les députés ne voulaient pas, ni le Roi non plus, dit-on. Gioberti se croyant trop engagé pour reculer et croyant la chose avantageuse se décida à envoyer ses démissions; que le Roi ne voulut pas accepter. Le bruit en transpira et il y eut le soir une démonstration assez forte pour engager le président du Conseil à garder son poste. Les ministres passèrent une partie de la nuit en conseil avec une partie de la Chambre, allèrent de bonne heure chez le Roi, moins Gioberti, et le résultat de tout cela fut que le Roi envoya congé à Gioberti au moment où, dit-on, celui-ci écrivait pour retirer ses démissions. Ensuite grande bagarre à la Chambre, que tu auras vu dans la gazette et le soir démonstration encore plus nombreuse à Gioberti; ensuite de quoi on établit des tables dans les différents quartiers de la ville où l'on allait signer une pétition pour le rappel de Gioberti. Quand on eut recueilli 20 mille signatures environ, sans parler des cahiers que des lombards avaient enlevés au Café du Piémont, on porta la pétition au Roi, qui répondit qu'il aviserait, et en attendant après avoir cherché de côté et d'autre, plusieurs ayant refusé la place, on nomma le Marquis Colli aux affaires étrangères. Je n'ai pas idée que ce soit pour longtemps, mais on a voulu dans le moment calmer l'effervescence populaire par

la nomination d'un homme qui représente l'ordre et une opinion modérée. La ville est rentrée dans son assiette ordinaire.

Des démonstrations hostiles ont eu lieu contre Brofferio; il fallut employer la force armée pour sauvegarder la maison. On dit que son propriétaire lui a donné congé le trouvant un locataire trop dangereux.

Les rues sont silencieuses, mais la préoccupation, l'orgasme sont au comble. Cette malheureuse complication des embarras que l'on se crée au dedans, avec ce qui nous menace au dehors, tient tout le monde dans un état d'inquiétude qui est trop naturelle et que les assurances du Cabinet sont bien loin de calmer.

Hier au soir on parlait d'une lettre du Grand Duc qui refusait notre intervention d'après l'avis du Pape, qui lui disait de ne pas se fier à nous. Cette lettre pourrait bien avoir été fabriquée par ceux qui veulent nous indisposer contre ces deux souverains; je n'en sais rien. De plus le bruit courait que les Autrichiens après s'être emparés de Ferrare, étaient entrés à Bologne et marchaient sur Florence. Que les Français avaient débarqué à Ancone, les Espagnols à Civitavecchia et les Anglais à Livourne. Je ne te donne ces nouvelles que pour ce qu'elles valent.

Les Toscans se montrent mal de toutes façons. Dieu veuille que nous nous montrions mieux. Maxime et les siens sont à la Spezia. Je reprends mon récit de la démonstration qui n'a pas eu lieu contre lui à Pise. Il en est parti de grand jour sur les avis qu'on lui avait donnés de ce qui pouvait arriver. Quant à l'or qu'un journal prétend qu'il répandait pour acheter les Lucquois, nous en avons tous ri. Cela lui ressemble bien! et il n'est rien moins qu'un californien. Je ne puis pas dire que Montalto soit rappelé, mais on a nommé Montezemolo à sa place. On dit Manfredo Sambuy rappelé aussi. On m'a dit que l'Abbé Rapelli était secrétaire de légation à Paris. En voilà un fameux. Nous ne l'aurions pas deviné.

Du 14 mars 1849.

Le Roi est parti cette nuit pour l'armée. Ton père regrette de ne pouvoir aller ce matin au Sénat. On dit que les ministres présenteront l'*ultimatum* des puissances pour raffrener notre ardeur belliqueuse. Ce sont tous ces étrangers qui sont ici qui poussent à la guerre; eux n'ont rien à perdre et sont envieux que nous soyons plus heureux qu'eux. Demain doit avoir lieu la démonstration légale contre les tendances républicaines, constituantes etc. L'écrit de Gioberti qui devait précéder est sorti, mais en même temps il en est sorti un contre lui, qu'on dit affreux, et que tout le monde achète, croyant prendre celui de Gioberti. Ces gens là sont de vrais serpents.

N. 120. — *A Londres.*

23 mars 1849.

Je pense que tu dois être fort désireux de savoir ce qui se passe chez nous, comme je serais très-empressée de te l'apprendre, si nous savions nous-même nous rendre raison de ce qui se passe. Mais nos bulletins de l'armée sont si peu clairs, et les nouvelles qui viennent d'ailleurs, si contradictoires, que nous vivons dans des alternatives continuelles d'espoir et de désespoir qui nous rendent la vie terrible. De l'ensemble de toutes ces versions nous voyons que nous nous sommes battus et bien battus à plusieurs reprises depuis l'ouverture des hostilités. Nos soldats avaient repris courage et faisaient leur devoir avec zèle. On a été attaqué d'abord vers Vigevano où nous avons eu le dessus. A Mortara, où l'on nous attaquait simultanément, *600 bersaglieri* lombards de Manara ont tenu tant qu'ils ont pu, mais n'ayant pas été soutenus par le corps de Ramorino, comme c'était con-

venu, ils ont fini par se retirer. Ramorino a été remplacé par le général Fanti, modénais, et appelé à rendre raison de sa conduite, mais on croit qu'il a pris le large pour sauver sa tête. On dit qu'il s'entendait avec l'ennemi. Ce qui est sûr c'est qu'il a fait manquer l'affaire et laissé pénétrer sur notre territoire.

Cette malheureuse Mortara a été prise trois fois. Nous avons eu des blessés, quelques morts, et l'ennemi plus que nous. Nous avons fait des prisonniers, mais les Autrichiens étaient à une bonne heure de Casal. Maintenant il a dû se passer quelque chose de terrible aujourd'hui, que nous ne savons pas encore et qui nous rend comme des âmes en peine.

L'ennemi s'étant ainsi avancé, nous voulions lui couper la retraite et le séparer du reste de l'armée. Si nous réussissons, nous serons en belle position, mais si nous avons un échec, nous sommes flambés. Tu peux croire, mon cher fils, si nous sommes dans un état violent en attendant les nouvelles de demain matin. Que Dieu nous protège.

J'ai commencé les premières opérations du déménagement, car si les blancs arrivent il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici. Il m'en coute pourtant beaucoup d'abandonner la maison qui sait à quel sort. Mais je ne crois pas qu'il serait prudent d'exposer les personnes. Je ne sais pas si les Chambres seront convoquées dans une autre ville. Cela serait assez naturel, mais le Ministère n'a l'air de penser à rien du tout. Heureusement que Chzarnowski paraît un homme décidé et allant droit à son but d'un pas ferme, ce qui a fort relevé le moral de nos troupes. Mais il a protesté qu'il ne défendrait pas Turin. Ainsi c'est à nous à penser à notre sûreté.

Jusqu'à présent la Famille Royale n'a pas bougé. J'espère pourtant qu'on songe aux éventualités possibles et probables. Le manque d'argent chez les particuliers se fait sentir de plus en plus et l'état n'en a pas. Personne ne comprend comment on s'en tirera.

Nous avons fait quelques milliers de francs de notre argenterie. Cela nous aidera pour l'emprunt ou l'impôt. Nous étions en marché pour avoir une somme de trente mille francs, mais les nouvelles d'aujourd'hui ont fait arrèter le contract. Je ne sais comment nous ferons. Je me tourmente pour toi, car ton père dit qu'il n'a plus rien à t'envoyer. L'Intendance ne le paye plus, les fermiers non plus, et je vois que quoique ton mandat ait été expédié, on ne le paye pas. Je ne sais vraiment comprendre comment nous sortirons de cette triste situation. Toutes ces complications rendent notre condition bien pénible.

Le 25 mars.

Hier je n'ai pas repris ma lettre parceque toutes les communications avec l'armée étaient interceptées. Nous n'avions que des dit-on contradictoires. Ce matin enfin les nouvelles sont arrivées.

Mais quelles nouvelles!

J'ai lu la lettre de Calixte Sambuy, colonel de Savoie cavalerie. Nos troupes se sont battues avec acharnement depuis 9 jusqu'à 5 heures. Il paraît que notre belle armée a été coupée en trois tronçons et battue par des forces trop supérieures. Une fois qu'on a vu la résistance inutile, la débacle a commencé. Nous avons perdu beaucoup de monde en morts, blessés et prisonniers: Passalacqua tué, Perron mort de ses blessures, ainsi que le colonel Bonafous de Coni, un des Balb, (ce doit être Louis, d'autres disent l'aîné). Robilant a eu le bras emporté, et qui sait combien d'autres que nous ne savons pas encore.

Le Roi a abdiqué, et le Duc de Savoie a arboré de suite le drapeau blanc et s'est jeté au milieu de la mêlée pour faire finir un carnage inutile. Il a été lui-même grièvement

blessé, mais comme c'est à la main, j'espère que ce ne sera pas dangereux. Une voiture est arrivée ce matin au palais, on ne sait encore si c'est le Duc de Savoie ou le Duc de Gênes. Bertolini, valet de chambre du Roi, le premier qui ait apporté des nouvelles en marchant à pied par des chemins détournés, dit que le Roi Charles Albert est dans un état de santé à croire qu'il va mourir. J'entends bien crier après lui comme la cause de nos désastres, mais je n'éprouve à son égard qu'une compassion profonde. Comme il doit souffrir. Il a fait dire à la Reine de ne pas quitter Turin.

Maintenant on traitera de la paix et Dieu sait à quelles conditions. Les Autrichiens étaient entrés à Casal et étaient à Trin. Ils peuvent être ici ce soir ou demain. Radetzky a fait une proclamation aux Piémontais, où il veut les rassurer. Il ne s'en prend qu'au Roi et dans des termes fort peu mesurés.

Ton père est au Sénat. Après avoir bien pensé à ce qui était convenable, il s'était décidé à ne pas bouger tant que le Sénat resterait. Maintenant nous verrons ce qui sera décidé. Les députés, cause réelle de tous nos malheurs, après avoir extravagué tous ces jours sur des systèmes de défense impossibles, paraissent avoir renoncé à leurs folles utopies et on croit qu'ils songent à prendre le large, ainsi que les ministres. Je ne sais ce qui en est. On laisserait en ce cas le Gouvernement entre les mains de la Municipalité. Le Sénat dont les opinions sages et modérées sont connues sera peut-être plus respecté.

On bat la générale dans tous les coins. Je suppose que c'est pour que notre bonne Garde Nationale protège la ville dans ces moments critiques.

Pense, mon cher fils, dans quel état de tristesse nous sommes. Nous sommes tombés de si haut et encore ces jours passés nous avions une si belle armée, si bien disposée, et maintenant le pays ruiné, la nation humiliée et la désola-

tion dans nos familles. Si nous avons eu tort, Dieu nous a bien punis.

Il est probable que nous devrons rester quoique il soit pénible d'être témoins de l'occupation ennemie. Peut-être ne viendront-ils pas. Il y a encore des gens qui s'en flattent.

Plus tard.

Ton père revient du Sénat qui est installé en permanence. Il a un peu perdu patience et a fait une sortie virulente contre le Ministère et le parti qui nous a conduit à cette extrémité. Ratazzi a voulu le faire rappeler à l'ordre, mais il s'est révolté et a dit qu'il n'en avait pas le droit. Il a été fort applaudi par les tribunes, mais Ratazzi l'a été aussi lorsqu'il a parlé de *contegno* et de modération. Ce dernier mot est nouveau dans leur langue.

On parle d'un Salasco parmi les morts. La noblesse qu'on abreuve d'insultes paye généreusement son écot.

On bat toujours la générale.

Ton père est monté chez le général Franzini pour des nouvelles.

Le Duc de Savoie a manqué être pris ayant eu un évanouissement causé par la perte du sang. Mais le régiment de Savoie s'est jeté avec fureur sur l'ennemi et a sauvé le Duc. On dit qu'on traite de la paix et qu'Alexandrie sera occupée.

N. 121. — *A Londres.*

Turin, 28 mars 1849.

Je ne sais, mon cher fils, si on te tient au courant de ce qui se passe ici et pensant que tu aimes à savoir ce qui arrive je prends la plume par extraordinaire.

Nous vivons en plein armistice une fois encore. L'ennemi n'est point venu visiter la capitale, nous avons au moins évité cette ignominie.

Le Roi Victor ayant été convié par Radetzky à son quartier général, s'y est transporté au galop de son cheval et a été reçu par le feld-maréchal au milieu de son énorme état major de moustaches grises, avec une certaine dignité hautaine. Mais le nouveau Roi possède un certain visage hardi et déterminé qui ne s'en laisse pas imposer. Nous ne savons pas quelles sont les conditions qui nous seront imposées. Pour le moment la Sesia est la ligne de démarcation et la citadelle d'Alexandrie a une garnison mixte. On parle de 100 millions de frais de guerre. La Marmora était encore maître de Parme.

Le Roi Victor est arrivé l'autre nuit. Hier la Garde Nationale a prêté serment en place Château. J'y étais, le Roi fut fort acclamé. La Garde était belle et nombreuse. Après le Roi et son état major venait une calèche à quatre chevaux avec la Reine et les Princes.

La chose se passa très-bien. Mais quelle tristesse. Il y avait juste un an et un mois qu'à la même place le Roi Charles Albert voyait défiler devant lui toutes les populations de ses états, représentées par des députations avec des bannières. C'est la plus belle fête que j'aie vue. C'était bien hier le revers de la médaille et le souvenir de ce pauvre Charles Albert écrasé par l'infortune fait bien oublier ses erreurs pour ne laisser place qu'à une immense pitié. Il est, à ce qu'il paraît, à St. Maurice en Valais dans l'Abbaye des moines de Saint Bernard, tout seul n'ayant ammené que deux valets de pied.

Nous avons un nouveau Ministère que je ne sais pas encore complet. Mais les ministres importants sont de Launay à la présidence et affaires étrangères, Da Bormida à la guerre, Pinelli à l'intérieur, Cristiani grazia e giustizia, Mameli à l'instruction publique et Nigra aux finances.

Maintenant la Chambre des députés, du moins la montagne, fait feu et flammes. Elle ne veut pas admettre l'abdication, point reconnaître le nouveau Roi et proteste que si on la dissout, elle se réunira ailleurs, même en rase campagne, si elle ne peut trouver d'abri. Ceci me semble plus aisé à dire qu'à faire. Je présume qu'il y aurait scission dans ce cas, et s'il ne s'agissait que d'une minorité, elle y songerait avant de jeter le gant qui serait relevé par la Garde Nationale. On prétend même que la Chambre n'est déjà plus en nombre pour délibérer. Ce matin elle a envoyé une députation au Roi, qui ne l'a pas reçue, et sur ce elle a levé la séance.

Brofferio et son aide de camp, qu'on appelle Don Bricciola, ont, à ce qu'on prétend, été rencontrés hier à Lanslebourg demandant des guides pour passer en Suisse.

Nous avons pleuré des morts qui étaient vivants, mais le pauvre Ferdinand Balbo est bien mort, un boulet lui a emporté la tête, comme il défendait la retraite de nos troupes. Il est mort à 20 ans sous les yeux de son frère Prosper qui commandait la batterie et qui l'aimait comme son fils. Ce pauvre garçon était d'une grande bravoure, comme tous ses frères, et promettait de devenir un officier de grande distinction.

Perron (1) n'est pas mort, mais blessé à la tête et à l'épaule. Nous avons 50 officiers prisonniers à Mortara et plusieurs de blessés. On dit que jamais on n'avait vu les Autrichiens se battre avec autant d'acharnement, les rangs entiers tombaient et étaient toujours remplacés. Ils étaient supérieurs en nombre, reposés et bien nourris, même ivres. Les nôtres harassés par les marches et sans nourriture. Toujours la même impéritie, la même négligence. Maintenant ils sont débandés et rançonnant les campagnes. Les Princes se sont battus comme des soldats, ont eu des chevaux tués

(1) Le brave général Perron mourut quelques jours après.

et ont continué à se battre à pied, mais il n'est pas question de blessures considérables.

Ramorino est ici en citadelle où il attend son sort.

N. 122. — *A Londres.*

Turin, le 6 avril 1849.

Nous avons passé encore tous ces jours dans l'anxiété. La révolte de Gênes mettant le Gouvernement et le pays dans de graves embarras. Je présume que tu auras vu dans nos gazettes quelle triste folie nos mauvaises têtes ont entrepris là. Les dernières séances de la Chambre et les vociférations de nos clubs et de la presse enragée ont produit ce beau résultat. On peut y ajouter la faiblesse et l'incapacité des autorités de cette pauvre ville qui doit avoir souffert bien des avanies, que nous ne connaissons qu'imparfaitement, les communications étant encore interceptées. Ce que nous connaissons c'est que le pauvre Casimiro La Rocca a été une des premières victimes et je crains aussi son frère Emmanuel, quoique d'autres prétendent qu'il s'agit d'un Morozzo Saint Michel.

Les nouvelles d'hier étaient qu'Alphonse La Marmora était entré et était maître de trois forts: le Belvedere, le St. Benigno et le Tanaglie. Il est probable qu'il trouvera connivence dans la place, ou la majorité est désespérée du régime qu'on lui fait subir. Nous espérons apprendre d'un moment à l'autre de nouveaux progrès de nos troupes. Ici nous avons continué à être mornes, mais calmes, malgré l'agitation des clubs et les déclamations furibondes des journaux.

Pour le moment tâche de nous trouver un emprunt en Angleterre, c'est l'affaire la plus urgente que nous ayons. Les affaires de Gênes sont encore venues arrêter l'emprunt à l'intérieur qui s'acheminait bien.

Nos finances particulières sont toujours en souffrance. Les fermiers nous doivent et ne payent pas, et les locataires de la maison donnent congé. Nous ferons toutes les économies possibles et allons réduire notre domesticité à un seul. Quoiqu'il soit pénible de mettre les gens sur le pavé en de pareils moments.

Je n'ai pas continué ma lettre parceque l'affaire de Gênes n'a pas encore eu de solution.

On s'y est encore battu vendredi matin et beaucoup de monde y a péri. On en viendra à bout, mais non sans de grands sacrifices. Alphonse était maître du quartier de San Tommaso, et son frère Alexandre de Porta Pila. Ce sont les nouvelles d'hier matin.

On a commis des horreurs sur nos pauvres militaires. Le pauvre Ceppi des carabiniers a été massacré comme Prina à Milan. C'est un récit si révoltant qu'on ne peut pas le faire. Un autre de nos officiers reconnu à la poste aux lettres où il a décliné son nom pour avoir ses lettres, n'a échappé que par miracle à un sort semblable. On était fort en peine de Moiran de l'artillere resté dans l'Arsenal pour la consigne du matériel quand nos troupes l'évacuèrent. Les révoltés qui ne savent pas manœuvrer le canon voulaient l'obliger à diriger la défense, le couteau sur la gorge; mais il n'a jamais voulu et on n'en sait plus de nouvelles.

Les chevaux légers lombards ont défectionné pour aller à Gênes se joindre aux rebelles. Mais Alexandre La Marmora faisait bonne garde, ce qui les a persuadés à prendre la route de Sarzana pour aller en Toscane où, à l'heure qu'il est, ils pourraient bien être reçus par les Autrichiens.

On a envoyé à Gênes le régiment d'Aoste qui était à Alexandrie et on a fait partir d'ici Savoie, régiment qui se bat bien quand il en a envie, mais qui n'est pas toujours très-discipliné. Nous avons ici les Gardes et Piémont; ce dernier est excellent. Savone soutient sa mauvaise réputation.

Il y en a qui ont défectionné et beaucoup sont rentrés chez eux. On cherche bien à travailler l'armée par tous les moyens possibles, de leur brouiller les idées et de mettre la suspicion et le mécontentement par tous les corps. Si on ne prend pas des mesures énergiques contre le mauvais vouloir nous marcherons à la dissolution.

On trouve le Ministère mou. Toutes les réputations vont se perdre dans ce gouffre qui s'appelle Cabinet. Les circonstances sont trop fortes pour les hommes médiocres et jusqu'ici nous n'avons rencontré que médiocrité, ou incapacité absolue.

Gioberti a été à Paris pour une mission que personne ne connaît. Moi je présume que c'est pour ne pas compromettre sa popularité en signant une paix humiliante mais inévitable. Je me trompe peut-être. On regrette infiniment qu'il ne soit pas ici; on croit qu'il aurait plus de courage et que son influence serait de toute nécessité pour les élections. Moi je crains qu'il ne soit dégommé. Nous verrons.

Le parti républicain s'agite dans tous les sens. Quoique très-minime, il a pour lui la hardiesse et l'activité et tous les pires moyens sont bons.

Le Roi serait hardi, mais il a les mains liées par les responsabilités du Ministère. Pinelli ne se montre pas à la hauteur des circonstances. On l'appelle Don Molea (1). De Launay qui paraissait vouloir avaler *mezzo mondo,* n'est pas assez ferme à *l'atto pratico.* Les journaux sont de plus en plus incendiaires et les clubs furibonds.

Ils veulent nous renvoyer l'ancienne Chambre si on les laisse faire et alors on ne s'en tirera pas, à moins que les Gouvernements étrangers interviennent, ce qui serait peu honorable. Mais ils se mettent peu en peine de nous épargner des embarras.

(1) Mie de pain.

Nous sommes tristes et inquiets. Il n'est question que de nos complications et de nos malheurs, tout le monde est dans l'abattement ou l'irritation.

Mon rêve serait que, l'affaire de Gênes résolue, on prît ici des moyens énergiques pour ramener l'ordre et donner force au Gouvernement et nous en aller au mois de mai à la campagne nous remettre de toute cette agitation. Ton père se demène comme un diable dans un bénitier et sa tète est dans une fermentation terrible.

Tu sais qu'Adrien Revel est allé avec Bois-le-Comte et Abercromby parlementer avec Radetzky.

Bagnasco a été pris par les Croates qui ont cru qu'il était lombard et l'ont roué de coups. C'est à force de jurons piémontais qu'il a sauvé sa peau.

N. 123. — *A Londres.*

Turin, 22 avril 1849.

Nous sommes en ce moment en grand Taparellisme. Il ne manque que toi pour être au grand complet. Maxime est arrivé hier et ce matin Prospero, le réverend père jésuite. Pour celui-ci, il est heureux que son frère Maxime nous l'eût annoncé hier. En rentrant de la messe ce matin, j'ai trouvé sur notre porte un individu qui insistait pour être introduit et je n'aurais jamais pu reconnaître le *padre* Luigi à son visage beaucoup plus vieux que son âge, ni à sa tenue qui était celle d'un *sfrosador* (1), avec un habit veste, un pantalon de coutil bleu clair, une mauvaise casquette et des lunettes. J'ai commencé par lui demander si c'était lui, autrement j'aurais dit qu'on ne le laisse pas entrer, tellement sa tournure était suspecte. Il est content et s'amuse à aller voir ce

(1) Contrebandier.

qui est nouveau pour lui à Turin. Il passera un mois et retournera à Palerme. J'espère qu'il ne sera pas inquiété ici; par le Gouvernement non sûrement, par la canaille je ne sais pas.

Maxime a été appelé par le Ministère qui voudrait utiliser ses restes d'influence qui ont surnagé au naufrage général. Il n'a pas envie d'entrer au Ministère, ne se trouvant aucune disposition pour remplir ces devoirs dans des moments si critiques et d'ailleurs il recule devant la pensée de mettre son nom à un traité de paix comme celui qui nous menace, Il dit que la seule chose qu'il ait sauvé, est son nom, qu'il tient à le conserver et qu'on ne dise pas la paix Azeglio, comme on dit l'armistice Salasco. Du reste il est prêt à aider le Gouvernement, autant qu'il sera jugé capable; il commencera par écrire sur les élections et s'y emploiera autant qu'il pourra. Dans ce moment c'est ici où il pourra être utile, plus tard il n'est pas improbable qu'on lui donne une mission. Ce serait drôle s'il allait te trouver. J'en serais aise pour toi qui en serais fort joyeux et je crois qu'on pourrait faire un plus mauvais choix. Sa jambe est encore ouverte. On espère dans la belle saison. Hier il a été chez le Roi qui lui a beaucoup plu. Il paraît que le Roi parlait par *cont...* et, dit-il, je répondais *bous...* Vraiment c'est un joli style de Cabinet.

Je crains que ce jeune Roi entouré de jeunesse n'obtienne pas toute la considération nécessaire. Il a pourtant des qualités. Le parti mauvais travaille à le mettre sous tous les faux jours possibles et à lui aliéner la population, le représentant comme autrichien, comme si de sa personne il ne s'était pas battu à outrance et si les Autrichiens l'avaient secondé.

On trouve le Ministère d'une mollesse désespérante, laissant le champ libre à tous les mauvais vouloirs qui ne font pas faute d'en profiter avec une impudence imperturbable. A

Gênes ils sont insolents malgré l'état de siége à l'eau de rose qu'on leur a appliqué. A Casal il y a réunion nombreuse qui agit au vu et au su de tout le monde. On travaille à débaucher les troupes; dans d'autres provinces on fait de même et aucune mesure n'est prise pour finir des menées dont on verra les fruits plus tard. Il est vrai que dans ce moment personne ne se soucie d'être ministre, pour signer un traité que les autres ont rendu nécessaire et dont ils veulent rejeter l'odieux sur le Ministère actuel, à qui on n'a pas laissé d'autre ressource. En attendant les négociations sont rompues et nous vivons en armistice jusqu'à ce que les circonstances deviennent plus favorables ou l'ennemi nous force à nous prononcer.

Nous avons les yeux fixés sur la Hongrie, mais je crains que cette guerre ne soit comme la nôtre de l'année passée. Certes nous avons bien la même armée que nous avions avant de commencer les hostilités, car ce que nous avons perdu dans cette campagne de trois jours ne compte pas, mais on a démoralisé nos troupes et on ne peut plus y compter outre que l'argent nous manque et que nous avons besoin de nos régiments pour maintenir partout l'ordre à l'intérieur.

On dit par la ville qu'on avait proposé à Revel de reprendre son poste à Londres, mais qu'il avait répondu qu'il ne se souciait d'y retourner que lorsque la politique de notre Cabinet ne serait pas sujette à varier chaque huit jours.

On parle de Costa comme ambassadeur à Paris. On prétend que Gioberti aimerait cette position. Il n'est pas dégoûté. On l'attend toujours ici pour les élections.

La Toscane paraît se réorganiser. Le Gouvernement s'y montre assez décidé dans ses allures. Cependant les Toscans craignent que la fermentation puisse encore leur donner de l'embarras. Nous verrons à Rome maintenant. Les Mazziniens ne se feront pas prier pour gagner le large malgré leurs rodomontades dégoûtantes. Mais ce parti enfoncé, reste le plus

nombreux, qui ne veut absolument plus le *governo pretino* et il ne sera pas facile de s'entendre.

L. est tout-à-fait noir après avoir pendant longtemps soutenu que tout était pour le mieux, il a tout à coup perdu la foi, l'espérance et presque la charité. Il dit qu'il veut aller à Rome, quand Pie IX y sera retourné. Il y en a qui pensent qu'il renoncera à la papauté une fois réinstallé.

Nous sommes toujours dans l'appréhension et l'incertitude sur notre sort, ce qui nous maintient dans un état d'irritabilité peu agréable. Je trouve que bien des têtes ont souffert et baissent. La mienne est bien éprouvée. Ton père va bien; il a repris la vie des écoles ce qui le calme et le tient en équilibre. La présence de ses frères lui fait aussi une heureuse diversion. J'admire comme il est dévoué et désintéressé. Il est dans le vrai sans faiblesse et sans ambition.

N. 124. — *A Londres.*

Turin, 22 avril 1849.
Même date que la précédente, mais plus tard.

Du reste, pour nos affaires publiques nous sommes toujours dans les mêmes tristesses et les mêmes transes. Nous ne pouvons faire ni la paix, ni la guerre, et nous n'avons pas un troisième parti à notre disposition.

Les conditions qu'on nous fait sont par trop onéreuses et nous n'avons ni argent, ni armée pour reprendre l'offensive. A l'intérieur la perspective n'est pas plus consolante. Le parti hostile au Gouvernement travaille incessamment à rendre tout Gouvernement impossible. On influence les masses brutes par des calomnies et les plus impudents mensonges, on tâche de démoraliser de plus en plus les troupes, et le pouvoir a les mains liées et ne peut, ou ne sait se faire respecter.

Gènes est soumise, mais elle frémit, toutes les anciennes antipathies se sont réveillées plus violentes que jamais. La Savoie est souvent menacée; la Sardaigne s'agite, la Lumeline et le Novarais, plus lombards que piémontais, se disent trahis et livrés à l'occupation, que nous serions bien embarrassés d'empêcher et le mauvais vouloir exploite toutes ces mauvaises dispositions pour mettre des bàtons dans les roues au Gouvernement et semer la zizanie en criant à la trahison, à la réaction etc.

Les Piémontais, plus calmes, donnent lieu au bon sens et ne se laissent guère influencer par les déclamations. Aussi les meneurs nous abandonnent-ils à notre inertie, mais ce défaut là est aussi un inconvénient qui risque de porter ses tristes conséquences.

On se plaint du Ministère qu'on trouve faible et inactif. Le Ministère est l'abîme où toutes les réputations vont s'anéantir.

Les élections nous épouvantent. On craint le retour de la dernière Chambre, qui impliquerait le retour du dernier Cabinet pour le moins et nous sommes sans budget voté, et à bout de ressources. Toutes ces circonstances réunies nous font regarder avec épouvante un avenir qui est pour nous voilé d'un crèpe funèbre. Tout le monde pensant en est dans la consternation. Il me semble que les mêmes raisonnements qu'on fait en France pour intervenir dans les affaires de la Romagne, devraient aussi militer pour nous. Il ne convient pas davantage que le Roi de Sardaigne soit à la merci de l'Autriche, que le Pape. Enfin les choses étant embrouillées partout, peut-être nous tirerons-nous d'affaire à l'aide d'une conflagration générale. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter plaies et bosses pour tout le monde. Nous avons bien aussi droit à l'égoïsme, après avoir poussé le Don Quichottisme aussi loin que le héros de la Manche et en avoir éprouvé les mêmes résultats.

On est en train en ce moment à persuader Maxime d'entrer dans le Cabinet; l'assujettissement n'est pas son affaire, mais s'il croit qu'il puisse donner un bon coup d'épaule au Gouvernement il est capable de s'exécuter. Il est pour les mesures fermes et fermement soutenues, et il n'entrerait qu'à des conditions franchement formulées. Je ne sais encore si ce serait avec ou sans portefeuille. Il tiendrait aussi à avoir Gioberti comme la seule influence qui surnage au naufrage général.

On m'a dit hier que le ministre Tecchio était mort de maladie et fort pauvrement. Il a été bien malhabile, mais il a fini par me faire pitié. On a donné à Pollon la direction des Postes, ce qui a été approuvé de tout le monde. On espère qu'il réorganisera cette administration qui en a grand besoin.

Les dames vont chez la Reine le matin en négligé. On se fait inscrire et elle fixe le jour. Les dames bourgeoises peuvent aussi en faire la demande au préfet du palais. Je ne sais pas s'il y en a qui en profitent. J'attends la fin de mon grand deuil pour faire ma demande (1).

N. 125. — *A Londres.*

Turin, 6 mai 1849.

Nous avons ici l'oncle jésuite, quoique énormément vieilli, il est bien portant et court comme un chien maigre. Il compte rester un mois et retourner ensuite à Palerme où il trouvera probablement une sorte de tranquillité relative, rétablie.

Maxime èst ici aussi. Il lutte pour ne pas entrer au Ministère, où on le tire et pousse et voudrait au moins, s'il doit se dévouer, qu'il y eût aussi Gioberti. Ce ne serait pas trop de deux pour tenir tête au courant; mais seul je crains

(1) Pour la Marquise Alfieri décédée à l'époque de la bataille de Novara.

qu'il ne réussisse qu'à se compromettre. En tous cas comme on a l'air d'avoir besoin de lui, et qu'il se soucie d'un portefeuille comme de se jeter dans le Pô, il fera bien de leur tenir la dragée haute et de ne céder qu'autant qu'on voudra marcher dans son système. Son programme est bon et vigoureux, mais il faut y entrer avec résolution et y persévérer, ou bien nous irons en dissolution. Il faut sortir de l'inertie.

Les provinces sont en proie à l'absurde que la presse leur jette à pleines mains.

Gênes paraît se calmer insensiblement, mais on ne pourrait sans danger en retirer les forces nombreuses qui la tiennent en respect.

Nous avons eu cette semaine le procès de Ramorino, dont on ne nous dit pas encore le résultat; mais personne ne doute qu'il ne soit condamné. On insinue dans la population qu'il était d'accord avec le Roi actuel, calomnie infâme, mais qui est accueillie comme tout ce qui est extravagant.

Hier il y a eu un magnifique service à la Gran Madre pour les morts de la dernière guerre. Le Roi y a été et tout ce qu'il y a d'officiel. La pluie l'a un peu contrarié. On disait dans le peuple que c'étaient les funérailles du Statut. On profite de tout pour insinuer les plus mauvaises dispositions. Le Gouvernement devrait voir qu'avec la tolérance la condition empire.

Hier au soir on disait que les Autrichiens étaient entrés à Ancône; je n'en sais rien, et aussi qu'ils allaient évacuer Alexandrie pour concentrer les troupes à Venise.

Les négociations pour la paix sont toujours interrompues. En Toscane, Livourne n'est pas encore soumis, et ailleurs il y a encore de l'inquiétude. Je crains que cette espèce d'oscillation ne s'arrête dans ce pays qu'à l'entrée des étrangers.

A Rome les gasconnades vont leur train. Pourtant on prétendait hier au soir que les Français y étaient entrés sans coup férir. Mais je ne sais d'où venaient ces nouvelles.

En Allemagne tout est sens dessus dessous, les Autrichiens ne sont pas dans de bons draps et il paraît qu'ils auront recours à l'intervention étrangère.

Voilà de quoi rabattre un peu de leur morgue. Une grande puissance comme celle-là qui ne peut pas faire *da sè* pas plus que le pauvre petit Piémont abandonné à lui même.

Gioberti, *moschin* à l'excès, s'est fâché de ce que le nouvel arrivé était mieux reçu que lui et a tout abandonné. Ses collègues se soucient peu de l'avoir. Ils disent qu'il n'y entend rien et ne fait que des embarras. Il est mauvais coucheur, un fagot d'épines et pourtant il faudrait l'avoir et l'employer dans ce moment. L. ne jure que par lui.

N. 126. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 18 mai 1848.

Hélas oui, mon cher Emmanuel, nous sommes dans une triste position, grâce à la sotte ambition d'un Ministère déplorable *e pi un la toira e pi a flaira* (1).

Sans un aide de la Providence qui semble vraiment prendre fait et cause pour nous, je ne sais pas ce qui pourra nous arriver. Mais Dieu nous protège et les événements de la Hongrie, de l'Italie et de la France nous le prouvent également. Le cataclysme général qui menace toute l'Europe est une ancre de salut pour nous; plus les cartes se brouillent et plus nous avons de chances de gagner quelques points de la partie. Je crains seulement que malgré les envahissements dont la Russie nous menace d'une manière plus immédiate, et malgré cette prépondérance cosaque, qui paraît venir résoudre l'horoscope de Napoléon, les difficultés et les répugnances de la France et de l'Angleterre à rompre la paix

(1) Piémontais: plus on remue la matière, plus on sent mauvais.

générale ne viennent renvoyer aux kalendes grecques les espérances de l'Italie qui, coulées au fond de l'abîme par l'imbécillité et l'orgueil réunis, n'a plus aucune ressource en elle-même et est tombée au dernier étage de l'abjection et de l'impuissance.

Je ne croyais pas réussir dans la tâche qui m'avait été donnée de persuader Maxime à accepter non seulement le Ministère, mais la présidence du Conseil, en de si épouvantables circonstances. Mais après trois heures de siége, secondé par Pinelli, qui a été au feu pendant presque tout le temps, je m'en suis enfin rendu maître à ma grande satisfaction, car ç'a été un véritable service rendu au pays qui l'a apprécié.

Je voudrais maintenant que la marche des événements fût assez rapide à pouvoir ne pas être gagnée de vitesse par la *seccatura* qui commence déjà à opérer fort activement sur l'esprit de son Excellence, ce que j'avais d'autant plus prévu que nous nous connaissons mieux. J'espère pourtant que l'approbation que la partie saine du pays donne à ses débuts dans la carrière et applaudit à l'énergie sage et légale de ses premiers actes.

La fermeture du cercle populaire de Casal malgré Mellana et Don Turcotti, l'attitude ferme que le Gouvernement a prise en face de l'opposition systématique de l'Administration municipale de Gènes, la formation du camp de St. Maurice (25.000 hommes) l'exigeance du remboursement des frais de timbre non payés jusqu'ici par les journaux de l'opposition et qui se montent à environ 80.000 *lire*, ce qui paraît les gèner considérablement, le renvoi et le changement de plusieurs intendants et la nomination de maints nouveaux syndics, toutes ces mesures qui annonçaient que le pouvoir ne veut pas se traîner dans l'impuissance et dans l'irrésolution de la plupart de ses devanciers, ont relevé le moral du parti

des honnêtes gens qui veut l'ordre et la légalité et ont fait présager par le présent quel serait l'avenir du Ministère.

Une nouvelle résolution, qui a été également appréciée, a été celle d'avoir envoyé César Balbo à Gaëte pour tâcher d'agir directement sur l'esprit du St. Père et rectifier ses idées sur la condition morale des peuples de la péninsule. On lui a aggrégé d'abord le théologien Fantini, curé de l'Annonciade, homme éclairé, sage, et sagement libéral, mais qui n'a pas accepté, comme non plus l'ancien évêque de Pignerol, Monseigneur Charvaz, ce qui a amené l'envoi de M. Spinola qui passe pour un homme adroit et capable.

Je souhaite que l'instruction et la haute intelligence de notre cousin puissent paralyser l'influence des cardinaux Antonelli et Lambruschini qui agissent déplorablement sur l'esprit faible et timoré de Pio IX. César est parti, il y a trois jours, par le courrier et on dit que le début de sa mission a été assez orageux.

Je serais assez porté à croire que la supposition d'une suite assez régulière de pareilles scènes diplomatiques a contribué à écarter l'honneur de cette mission chez les personnes qui en ont été menacées (1).

Son départ privera notre Comité électoral d'un de ses principaux collaborateurs. Il faut pourtant espérer qu'il aura eu le temps d'opérer activement et efficacement, vu que le temps nous pousse terriblement et qu'il n'y en aurait pas du tout à perdre. Les colléges électoraux doivent se réunir le 15 juin prochain et le Parlement le 1er juillet, à ce qu'on nous assure. Il est fort à regretter que Gioberti se soit brouillé avec le Ministère pour un enfantillage qui rend inexcusable sa résolution, et qu'on aurait dû prévenir à tout prix connaissant son excessive susceptibilité. On remplacera difficilement l'influence de cet homme sur l'esprit de la pro-

(1) Mon père entr'autres.

vince, où j'espérais que (conformément au conseil que je lui en avais donné et qu'il avait paru agréer, ainsi que les autres ministres), il aurait été faire une course électorale pour rallier tout le parti modéré et foncièrement constitutionnel. On espère encore qu'il y aura moyen de le rallier à la marche du Ministère et qu'il concourra à le soutenir.

Demain la Cour de Cassation prononcera son arrêt sur le recours du général Ramorino qui a invoqué son inviolabilité de député pour frapper de nullité tout le jugement de la Cour Martiale qui l'a condamné à être passé par les armes. On croit que ce moyen ne sera pas admis par ce tribunal et que lundi il y aura exécution de la sentence. Il est d'une nécessité absolue qu'il en soit ainsi pour mettre enfin un terme aux infâmes et absurdes soupçons du parti démocratique, ou pour mieux dire à ses infâmes manœuvres, pour agir fortement sur l'esprit de l'armée et y montrer d'une manière éclatante la résolution du Gouvernement d'y rétablir la discipline et enfin pour prouver d'une façon péremptoire qu'on ne craint pas les cercles et leur canaille.

N. 127. — *A Londres.*

26 mai 1849.

On a bien de la peine actuellement à trouver des personnes comme il faut, qui se trouvent le courage d'entrer aux affaires. On a tellement déconsidéré le pouvoir et il est si chancelant qu'on n'a plus que du dégoût pour un pareil ordre de choses.

On se plaint déjà de Maxime. On trouve qu'il n'agit pas assez et laisse trop faire. Lui au contraire dit qu'il fait tant de choses. C'est toujours ainsi. Les ministres croient faire beaucoup et le public ne partage pas cette croyance. Il est sûr que Maxime n'est pas travailleur de sa nature et qu'il

aime assez ses aises. Ici on est habitué à voir les ministres travailler comme des manœuvres et pourtant le seul système possible c'est de faire travailler et de se contenter de surveiller, maintenant que la politique absorbe le temps et les pensées des ministres. Mais cette seule surveillance est déjà fort assujettissante si elle est faite en conscience.

Le Roi a été fort malade et a causé bien des alarmes. Maintenant il paraît aller beaucoup mieux. On invente contre lui toutes sortes de calomnies et d'absurdités. Dieu sait pourtant s'il a fait le moindre mal.

Les Autrichiens s'étendent en Italie comme la tache d'huile. Les voilà à Florence sans rime ni raison. Est-ce d'accord ou malgré le Grand Duc? Il n'est pas facile de le déduire de la conduite de ce Gouvernement; mais on est porté à croire que c'est d'accord et cela lui fait le plus grand tort. Nous attendons le résultat des affaires de Rome qui sont fort singulières. Le début de la campagne n'a pas été brillant pour le Roi de Naples et ses troupes dont on disait des merveilles. Ce Garibaldi doit se donner de fameux airs. Du moins on ne dira pas que les Italiens ne se battent pas. Voilà un petit corps de troupes qui tient tête à tout le monde, et Venise, grâce à ses lagunes, ne s'en tire pas mal.

Au reste tout cela risque de devenir un petit épisode du grand poëme qui se prépare, les cartes se brouillant partout. Un général hongrois qui a passé par Turin expliquait à quelqu'un qui me l'a répété, comment s'y prenaient les magyares pour battre les impériaux. Ils ont dans leur pays des terrains marécageux, où il n'y a que leurs chevaux qui puissent se tirer d'affaire. Ils expédiaient un corps de 6 à 7 mille cavaliers avec autant de fantassins en croupe et ils allaient attaquer des corps détachés, les attiraient dans leurs marécages et là ils les avaient bon marché.

Ils ont comme cela détruit bien des régiments de cavalerie et les troupes impériales devant Presbourg étaient dé-

moralisées et refusaient de se battre, tout comme les nôtres après nos échecs.

Nos soldats ne reculaient pas, ne fuyaient pas à Novare, seulement ils ne bougeaient pas, comme des chevaux rétifs.

N. 128. — *A Paris.*

Turin, 15 juin 1849.

J'ai reçu ta première lettre de Paris (1) avant hier. C'est un triste moment pour y arriver et il serait bien difficile de s'empêcher d'être inquiet d'après tout ce qui s'y passe. Je te recommande à Dieu pour qu'en tous cas il te laisse le temps et te donne la volonté de faire quelque chose pour lui, qui a tant fait pour toi. Je te recommande l'hygiène, la vie réglée et de te prémunir contre les refroidissements.

Quant au poste qui t'est échu, comme nous ne l'avons pas recherché, il faut y faire du mieux que l'on sait et servir le pays où et comment il nous croit utile et que la Providence, qui nous place en telle situation par l'organe des supérieurs, fasse le reste. La place est fort honorable dans ces moments difficiles et c'est une position d'avant-poste. Après on est tenu de combattre et non de vaincre comme à la guerre. L'oncle n'avait pas de choix en ce moment et, s'il t'a jugé capable d'une mission difficile, il n'y a plus qu'à faire effort pour justifier son choix avec courage.

Toutes les lettres particulières qui arrivent sont peu rassurantes sur les dispositions du parti d'action et nous en aurons le contrecoup, les uns le redoutent, les autres l'espèrent selon les vues et le but. Ici tout le monde va son train

(1) Gioberti ayant tout à coup donné sa démission, mon oncle m'envoya à Paris comme chargé d'affaires tout en me conservant comme conseiller à Londres. Le choléra emportait 7 à 800 victimes par jour et je ne me portais pas bien.

ordinaire. La majorité considérable veut l'ordre; la troupe, la Garde Nationale est disposée à le maintenir. Nous verrons les élections et si le Gouvernement saura montrer de la fermeté. C'est ce qu'on lui crie de tous côtés. Je crois que s'il sait prendre le parti énergique il sera secondé et soutenu par une grande partie de la nation.

Le Roi est en convalescence.

Nous ne savons rien de Rome encore. Voilà un pauvre pays bien dévasté. Quel compte à rendre pour Mazzini envers cette pauvre Italie. Mais on les pilerait dans un mortier ces gens là qu'ils ne changeraient rien à leurs idées.

N. 129. — *A Paris.*

Turin, 18 juin 1849.

On crie après le Ministère pis que jamais, qu'il ne fait rien, ni n'empèche rien, que Maxime se laisse conduire par Pinelli, qui tient le pied dans deux étriers etc. etc. C'est un concert qui est peu agréable à entendre et nous même voudrions souvent un peu plus d'énergie.

Les adversaires ne s'endorment pas eux et nous pourrions nous réveiller un jour plus loin que nous ne pensions être. Pas moi pourtant qui aime mieux prévoir toutes les éventualités que d'en être surprise; mais je ne puis que prévoir, je ne peux pas prévenir malheureusement. Maxime se laisse un peu trop voir à cheval le soir, puis au théâtre. On était habitué à voir les ministres toujours au travail et on en conclut qu'il ne fait rien et laisse faire; or comme c'était sur lui qu'on comptait, on le prend pour une déception de plus.

Il n'y a que le vieux Radetzky qui maintient sa réputation, à nos dépens à la vérité. Mais il faut que justice soit rendue même aux ennemis. Je ne serais pas étonnée de

voir rappeler de Rome un de ces jours le général Oudinot que nous avions tant envié l'année dernière. J'ai dans l'idée que ce n'est pas un *bulo* (1), et pour nous quand nous avons fait le moins mal, nous n'avions que de vieux codins piémontais. Dans la Commission d'enquête sur les opérations de la dernière campagne, L. le disait hardiment, si nous avions eu encore nos aristocrates à la tête des troupes, elles se seraient mieux battues, et Josti et Lanza démocratissimes en sont convenus.

Au reste si tu as lu la relation de Radetzky, dans le *Risorgimento*, tu l'auras trouvée bien plus favorable que tout ce que l'on a écrit ici sur ce sujet. L. dit qu'aucune troupe n'aurait fait ce qu'ont encore fait les nôtres, vu les conditions dans lesquelles elles se trouvaient.

Maintenant en Romagne on se défend avec beaucoup de bravoure, au moins l'honneur est sauf de ce côté là et les Français ne s'attendaient pas et avec raison à trouver une telle résistance dans un pays qui avait une détestable réputation militaire. Et bien ils ont battu les Napolitains, battu les Français, en même temps qu'ils se battent contre les Autrichiens, ils tiennent tête à tout le monde. Je pense bien que cela ne peut pas toujours durer, mais on ne tombera pas sans honneur et peut-être sans mettre les autres dans des embarras inextricables.

Je suis fort embarrassée de me réjouir ou de m'affliger de ce qui arrive; si les soi-disant Romains ont le dessus je dis tant pis, c'est une mauvaise cause qui triomphe, mais je ne puis m'empêcher de ressentir une satisfaction de ce que les Italiens se réhabilitent en fait de bravoure. S'ils sont vaincus, les mêmes sentiments se font sentir en sens contraire; il y a toujours bonheur et malheur. Et toi qu'est-ce que tu dis de tout cela? comme moi probablement.

(1) Homme d'energie.

Hier soir j'ai entendu de chez moi chanter dans l'éloignement les dernières notes des *fratelli d'Italia* qui depuis bien longtemps ne se faisait plus entendre, puis des hourras. On m'a dit qu'on criait vive la république romaine, vive Garibaldi, vive Kossuth. Mais il n'y avait qu'un petit nombre de *striplon* (1), qui ne comprennent rien à ce qu'il y a de beau ou de laid en tout cela, qui crient pour quatre sous et ne souhaitent que de produire du désordre. Oh les vilains *fratelli*.

P. S. Je suis sortie et j'ai entendu dire que hier soir beaucoup de monde s'était assemblé en place Madame et qu'on avait proféré des cris inconvenants; que la troupe était venue et avait dissipé l'attroupement en distribuant quelques coups de crosse et faisant des arrestations.

Je ne sais rien de bien exact là dessus. Ce sont des ballons d'essai, il faudrait les dégoûter de ces jeux peu séants.

N. 130. — *A Paris.*

Turin, 24 juin 1849.

Tu es arrivé à temps pour voir la bataille (2). J'espère que tu n'auras pas attrapé des horions peu honorables. Le côté épique a tout-à-fait manqué à cette expédition qui était partout attendue comme un événement devant changer la face des choses. Nos rouges en sont devenus noirs et ils se contentent de clabauder et d'intriguer indécemment.

(1) Gens en haillons.

(2) Je pense que ma mère fait allusion à une tentative d'insurrection qui eut lieu à Paris et qui, annoncée avec grand bruit, avorta grâce aux mesures prises par le général Changarnier et même se termina par l'évasion de Ledru Rollin des arts et métiers en route pour l'Angleterre.

Les Français sont entrés le 21 dans Rome par la brèche peu défendue, sans capitulations, et avec presque point de combat. La nouvelle était venue par télégraphe, nous n'avons pas de détails. Maintenant je suis curieuse de voir comment le Gouvernement Français fera pour s'entendre avec le Pape. l'Autriche, Naples etc. Ils n'avaient guère mine de vouloir les mêmes choses.

On dit que Venise avait envoyé quelqu'un à Vérone. On ferait bien de chercher à avoir les meilleures conditions possibles. Ancône, ayant fini de manger sa morue, a capitulé.

Excepté Venise qui a été le moins sous le joug de la démagogie, toutes les autres malheureuses villes reçoivent les étrangers comme des libérateurs.

Mais que fera-t-on de toute cette triste engeance, qu'on ne voudrait plus nulle part, qu'on ne peut pas exterminer, et qui ne veut ni se corriger, ni se convertir, et continuera à mettre des bâtons dans les roues à tous les Gouvernements?

Nous attendons d'un jour à l'autre la nouvelle de la mort du Roi Charles Albert. Il semble bien difficile qu'il puisse longtemps résister à une si rude atteinte, avec un physique délabré depuis si longtemps. On fait faire des prières dans toutes les églises et il y a foule compacte. Il y en a qui s'y rendent par un motif d'affection et de reconnaissance; ceux-là sont fort respectables, mais il y en a beaucoup en qui c'est une affectation de regret en haine du successeur, pour qui on ne voulait pas laisser prier quand il était malade.

Le bon Dieu doit être bien satisfait de cette dévotion!

Victor Emmanuel est guéri et commence à monter à cheval. Il paraît qu'ils vont aller à Moncalier.

N. 131. — *A Paris.*

Turin, 1r juillet 1849.

Nous avons ressuscité Charles Albert. Je doute que ce soit pour longtemps. Cette fin supposée m'avait encore fort attristée. Les événements se sont tellement pressés depuis deux ans que nous n'avons eu le temps de nous préparer à aucun. Nous sommes dans un état de surprise et après avoir tout espéré, nous sommes inopinément tombés à tout redouter et à rejeter tout ce que nous avons adoré, personnes et choses. Mais ce pauvre Roi, malgré ses défauts et ses erreurs, que nous payons si cher, il nous était enjoint de l'aimer et je ne puis pas me défaire tout d'un coup d'une affection que je regarde comme un devoir et que cette triste position augmente encore de l'influence d'une grande pitié.

13 juillet.

Hier soir est arrivé Henri Serraval, parti le 4 d'Oporto. Le Roi était moins mal. Riberi ne désespérait pas de mettre encore un *tacon* (1). Il avait changé tout le régime.

J'ai vu César Balbo arrivant de Gaëte. Il m'a l'air d'avoir fait un *fiasco* complet. Il dit que *Pio nono* est tout ce que l'on peut voir de plus grand seigneur et bonnes manières, parlant à merveille, mais fort *têtu*, ainsi qu'Antonelli qui a du Richelieu.

N. 132. — *A Paris.* — *Lettre de mon père.*

Du Roccolo, 30 juillet 1849.

(Écrite pendant que j'étais chargé d'affaires à Paris).

Je ne saurais que souhaiter quant à ton séjour et à ta position qui est certainement une des plus élevées et des

(1) Prolongation.

plus agréables, si elle n'était pas si exposée aux crises ministérielles qui ont moins de portée au delà du canal, vu la difficulté de la langue, celle de se faire une position, de pénétrer dans les hauts parages, d'y exercer une influence, d'y utiliser ses relations. On aura toujours un triple bouclier pour sa défense à Londres, tandis qu'on sera facilement vulnérable à Paris, qui au reste est selon moi un plus agréable séjour et qui forme davantage un centre européen.

D'ailleurs notre alliance avec la France est, par le temps qui court, aussi importante que celle avec l'Angleterre. Si le Gouvernement français parvient, comme je l'espère, par sa fermeté, par son bon esprit, et par les réformes qu'il introduit dans la législation, à brider la démagogie et le socialisme, c'est pour nous une garantie de succès pour combattre et vaincre les mêmes ennemis, car ce ne sont pas nos ministres qui nous gouvernent, mais bien les événements, et nous ne sommes que le contrecoup de ce qui arrive en France. Je ne sais donc qué souhaiter pour toi. Le ciel en décidera et le Ministère. En attendant tu as une bonne occasion de faire preuve de courage et de dévouement et je me suis félicité avec un orgueil tout paternel do ta conduite. Elle vaut mieux que celle du Ministère, où il ne suffit pas qu'il y ait un homme courageux et éclairé, que nous connaissons, si les autres ou par duplicité, ou par faiblesse, ou par sottise le paralysent.

Maxime m'avait déclaré qu'il n'acceptait qu'à condition qu'on marcherait avec vigueur. Moi je lui avais prophétisé que tant que P. serait au ministère il ne l'obtiendrait pas, que c'était un finot qui voulait beaucoup, et ne pas se compromettre trop avec ses anciens amis. Je lui dis qu'il serait paralysé et que ce serait l'autre qui le mènerait. C'est effectivement ce qui est arrivé, de l'aveu de tout le pays. Jamais on n'a vu marcher avec tant de mollesse et d'imprévoyance. Conçoit-on que le Ministère se soit laissé embarrasser par le

jugement des rebelles de Gênes et qu'il n'ait pas hâté la sentence qui prévenait la sotte élection de Constantin Reta, laquelle pourra lui donner bien des embarras, car elle a précédé la condamnation qui aurait dû être prononcée sans désemparer, tellement le délit était palpable et démontré. Conçoit-on qu'il laisse une telle licence à la presse avec une loi qui ne demande qu'à être appliquée, qu'il n'ait pas fait fermer tous les clubs après les provocations qui ont eu lieu de leur part et qu'ils n'ont pas considéré comme un des attentats contre l'état celles qui ont proclamé l'insurrection et le refus d'impôt? Conçoit-on qu'il ne se soit pas donné plus de mouvement (et il l'aurait pu facilement) pour obtenir de bonnes élections? Aussi sont elles abominables.

Maxime m'avait déclaré jadis qu'en pareil cas on dissoudrait la Chambre. Si on avait pris une des nombreuses occasions qui se sont présentées pour établir l'état de siège, en cassant la Chambre, il eût été facile par la modération de la presse et l'anéantissement des clubs, fruits de l'état de siége, d'en avoir une meilleure. Maintenant je ne sais ce qui adviendra. D'abord je ne crois pas que le Ministère en aurait la résolution. Ensuite je crois qu'une nouvelle Chambre serait pire, grâce au sentiment de la position et au jugement politique de nos sots provinciaux électeurs qui prennent à tâche de démontrer lumineusement à l'Europe combien la nation est encore loin d'avoir atteint cette instruction et cette éducation qui la rendent non seulement digne, mais capable d'exercer les prérogatives que le Statut lui a accordées une ou deux générations en avance. Qu'est-ce-qui en résultera? Je n'en doute pas. Que puisqu'avec une pareille Chambre nous ne saurions parvenir à opérer les modifications que l'expérience démontre nécessaire dans le Statut afin de pouvoir marcher, elles y seront introduites ou par l'ascendant de l'Autriche (et ce sera tant pis), ou par les résolutions d'un Congrès européen (et ce sera tant mieux),

l'Europe qui réédifie l'ordre partout, ne permettant certainement pas que ce pays soit bouleversé parcequ'il ne fournit pas des hommes d'Etat qui sachent le gouverner, ou parceque l'ignorance des électeurs est exploitée par les brouillons politiques de la capitale. Ce n'est que du dehors que nous viendra notre salut.

---

14 août 1849.

Cette fois Charles Albert est bien et dûment mort et cette fin me paraît d'une tristesse bien digne de couronner notre triste entreprise.

Maintenant il appartient à l'histoire qui en fera probablement tout autre chose que ce qu'il était réellement (1). Ce qu'on pourra dire avec vérité, c'est que, si tout le monde s'était dévoué comme lui, la cause ne serait pas perdue.

23 septembre 1849.

Je me trouverai à Turin pour la triste solennité qu'on prépare à la dernière arrivée de Charles Albert. C'est Lisio qui est chargé des arrangements pour les funérailles. Je suis peinée d'avance. Pendant sa vie je m'impatientais souvent dans ses intérêts, même de ses allures. Mais j'avais de l'affection (bien désintéressée) pour lui et je ne pensais pas devoir voir un autre règne, étant bien (2) plus âgée que lui. Victor Emmanuel II est le sixième Roi que je vois, en comptant Victor Amédée, dont je n'ai vu aussi que la sépulture.

Gioberti se croit peut-être excommunié depuis qu'on l'a mis à l'index. Il me semble tout-à-fait fondu ici. Personne ne songe plus à l'invoquer et on a raison. Quoique si son

(1) Prophétique.

(2) J'en ai vu cinq, Victor Emmanuel I, Charles Félix, Charles Albert, Victor Emmanuel II, Humbert I.

influence en avait pu balancer d'autres plus pernicieuses il faudrait la regretter. Mais il est lui-même trop influencé par hommes et choses pour qu'on puisse compter sur lui.

N. 133. — *A Paris.*

Turin, 30 septembre 1849.

Ce n'est pas la faute de nos députés si nous n'avons pas tous les inconvénients possibles; mais le peu de dispositions que les Piémontais ont de s'émouvoir, nous est fort utile en ce moment.

Ce n'est plus une Chambre que celle de ces messieurs, c'est une vraie bacchanade dont on se scandalise tous les jours un peu plus. Ils voient bien qu'ils perdent du terrain et ils enragent et essaient de faire ce qu'ils ne peuvent. Depuis que je suis ici, et vois et entends, je pense que, si le Cabinet peut encore patienter quelque temps, il pourrait bien avoir raison en les laissant, comme disait le prince de Metternich, cuire dans leur sauce, ils pourraient bien s'enferrer eux-mêmes, mais il faut un peu de temps et un peu d'argent et encore beaucoup de longanimité de la part du Gouvernement. S'il arrive chez les voisins des perturbateurs, nous en sentirons le contre-coup. Mais il est plus que probable que force restera à la force. On parle de projets de démonstrations à Gênes pour l'arrivée de Charles Albert, de l'arrivée de Mazziniens dans cette ville, d'une tentative d'invasion en Savoie par la Suisse. Je pense qu'on sera partout sur ses gardes et que Alphonse se fera honneur à Gênes.

Dans cette ville on dit qu'il y a un mouvement de réaction assez prononcé. Ici on est assez bien disposé et on commence à revenir dans les provinces. Le clergé dont la tête avait un peu tourné à la suite de Gioberti, commence

à comprendre qu'il entendait mal ses intérêts: en revenant il ramène sa clientèle, qui est encore considérable. Tout cela ce sont des éléments de force et d'autorité, mais il faudrait avoir le temps de les mûrir et de les employer, et d'un moment à l'autre un incident peut naître qui précipite un dénouement dangereux.

Il y a, à la Chambre, un tiers parti qui ferait volontiers des concessions. Il a encore quelque chose à perdre, quelque chose à gagner, mais ils voudraient arriver au pouvoir et ils n'inspirent pas de confiance. Même les plus féroces, pris un a un, hors de la Chambre, s'humanisent, conviennent de beaucoup de choses et paraissent disposés à s'entendre pour des mesures raisonnables. Une fois dans l'enceinte fatale, est-ce la peur qu'ils ont les uns des autres, est-ce les engagements antérieurs, ils redeviennent des diables incarnés.

Le Sénat se dispose à lutter sur les lois que l'autre Chambre lui envoie. Il n'est pas impossible cependant qu'elles arrivent avec des concessions et des projets de conciliation. La Chambre a peur d'être dissoute, le Cabinet craint d'avoir à la dissoudre et cela fait qu'arrivés au bord de l'abîme les deux partis font alte en même temps.

Pinelli est la bête noire de la Chambre et des provinces. Il se retirerait bien s'il le croyait utile; mais s'il entrait un de ses adversaires dans le Ministère, tous les autres voudraient le suivre.

Le Roi est toujours hors de cause. Il fait une telle profession de sincérité, qu'on ne peut l'entamer.

N. 134.

15 octobre 1849.

Nous avons passé ces jours-ci par les tristes et dernières fonctions qui regardaient notre malheureux Roi. Le temps ne les a pas tout-à-fait favorisées. Il est arrivé et parti par une pluie battante qui pourrait causer des maladies, car elle n'a pas empêché chacun d'être à son poste, à ses risques et périls comme s'il se fût agi de Goito et de Pastrengo. J'ai vu le cortége à son entrée vendredi et je l'ai vu hier matin partant pour Superga. Tout s'est passé avec le plus grand calme et la plus grande convenance.

Une tristesse générale était empreinte sur une population venue de toutes les provinces ed *altri luoghi*.

Samedi j'ai assisté à la Messe à la cathédrale qui était magnifique. Tout s'est passé convenablement, excepté dans la tribune du Corps diplomatique où la tenue a été scandaleuse, et on ne s'est pas gêné pour le dire.

Hier au soir il y a eu une sorte d'ovation spontanée qui a encore prouvé combien notre population persévère dans ses bons sentiments, malgré tout ce qui se fait pour la corrompre.

Ton père était sorti pour faire sa petite promenade accoutumée après dîner. Vers huit heures il vit arriver la Garde Nationale qui revenait de Superga, tambour battant et des lanternes à la baïonnette comme les troupes qui voyagent la nuit. Quelques personnes allèrent les rencontrer en criant: vive la Garde, puis d'autres, puis la foule, puis toutes les fenêtres s'ouvrirent, les lumières furent mises aux croisées et tout le monde cria *vive le Roi, vive Charles Albert, vivent ceux qui ont été lui rendre ce dernier hommage*, et puis tout rentra dans le calme.

Maintenant tout est fini. Pourtant il me semble que l'impression laissée par ce pauvre Prince va grandissant. Il y a

des moments qui rachètent toute une vie et il a touché une corde qui a vibré dans tous les cœurs: la nationalité.

Nous sommes, en sortant des funérailles, tombés dans une crise ministérielle qui nous tenait dans l'anxiété déjà ces jours passés. On vient de me dire que Pinelli a quitté et laisse sa place à Desambrois. Cela signifie-t-il que nous allons à gauche ou que nous appuyons à droite? Nous n'en savons, ma foi, rien. Ferrari qui a été un moment ministre des affaires étrangères, partage le Ministère avec Galvagno. On est peu tranquille sur cette condescendance d'avoir sacrifié Pinelli à l'animosité de la gauche qui dans quelques jours montrera de nouvelles exigeances, que Desambrois saura ou voudra difficilement arrêter. On croit que Pinelli était la révolution dans le Cabinet, aussi était-il le point de mire de la Chambre qui le croyait capable d'un coup d'état en désespoir de cause. Nous allons avoir au Sénat cette semaine la loi sur les Lombards. L'affaire sera chaude. Je pense y aller.

Post scriptum de la lettre de ma mère du 15 octobre 1849.

Il paraît que la nouvelle de Pinelli était prématurée; il n'est pas moins vrai qu'il y avait dissentiment dans le Cabinet et que Pinelli avait donné ses démissions. Mais il semble que S. M. n'a pas voulu qu'il sorte et il a raison de ne pas vouloir céder à tous les caprices. Hier au soir on disait que trois des ministres sortaient, moins Pinelli.

Je pense que personne ne sortira. Valerio vociférait qu'un Ministère reactionnaire était nommé, la dissolution de la Chambre décidée, la suspension de liberté et de la presse etc.

Si on pouvait décréter la suspension de toute la famille Valerio, je crois que le pays y gagnerait beaucoup, mais nous laisserons vivre tant qu'il plaira à Dieu.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les *circoli* sont tout-à-fait tombés à Turin et que les crieurs des rues diminuent tous

les jours faute d'acheteurs. Le sens commun commence à prendre le dessus.

Il nous arrive des *fratelli* de tous les points de l'Italie. Le Roi de Naples pour ne pas se tromper chasse tout le monde, ses amis comme ses ennemis. C'est très-curieux. Treize professeurs de l'Université de Palerme ont été exilés à la fois.

N. 135. — *A Londres.*

Turin, le 29 octobre 1849.

Hier matin j'ai rencontré Henri de la Rocca qui venait de Paris et j'ai appris ainsi que tu étais de retour à Londres.

Dans ma dernière je te disais encore que l'on croyait que le Ministère pourrait vivre dans son intégrité pour quelque temps encore. Mais la crise a fini par la retraite de Pinelli et je crains qu'on aît fait là une école dont on se ressentira gravement. J'ai laissé que les gazettes démentissent mes espérances. Je tâche de ne pas répéter ce que tu lis dans les journaux.

Les gens qui se disent bien informés assurent que c'est par suite d'un dissentiment entre le ministre et le président que le premier est sorti. Que le ministre croyait le coup d'Etat bientôt nécessaire et que le président reculait devant cette périlleuse mesure.

La majorité de la Chambre se montrait surtout hostile à Pinelli et le désignait comme l'obstacle à un rapprochement. Des membres de la gauche avaient entamé des pourparlers avec le Ministère en ce sens, et j'ai entendu Maxime dire qu'au bout du compte on ne pouvait tout sacrifier pour une personne.

A peine Pinelli parti, la majorité a désavoué ses mandataires, a dit que c'étaient des intrigants sans mission et a

recommencé à taquiner le Ministère comme avant, ce que tout le monde avait prévu, à telles enseignes, qu'un député de la gauche disait hier à quelqu'un qui me l'a répété: comment le Ministère s'est-il laissé prendre à ce leurre, comment a-t-il pu se fier à cette canaille.

Si les gauches parlent ainsi nous n'avons pas à nous gêner. Un autre disait: comme cela nous va d'avoir poussé Pinelli. Maintenant le Cabinet ne s'en tirera plus et bien du monde est de cet avis. Pinelli était le bras droit. Toujours froid, se roidissant contre les obstacles et son courage augmentant en proportion du danger.

On s'attend à un retour plus ou moins rapproché d'un ministère Pinelli.

Tu auras vu dans les journaux la séance du Sénat du 20. J'y ai été, moitié par curiosité, moitié par inquiétude. Tout a été grave et calme. Les tribunes n'ont pas soufflé. Les journaux de l'opposition se sont chargés du scandale comme toujours, mais tous ces journaux sont en déroute, tous les jours il en disparaît quelqu'un; on est obligé d'envoyer *gratis* la *Gazette du Peuple* en province ce qui ne saurait durer longtemps.

N. 136. — *A Londres.*

Turin, 18 novembre 1849.

Nous avons hier prorogé les Chambres jusqu'au 29. Bien entendu qu'elles seront dissoutes d'ici là, c'est-à-dire celle des députés, qui a poussé *la tracotanza* (1) assez loin pour nécessiter cette mesure. Turin est parfaitement tranquille, personne n'est disposé à prendre parti pour ces hâbleurs, mal intentionnés. Pour ce qui est d'émeutes, ils peuvent y renoncer, mais ils souffleront la discorde par le moyen de la

(1) L'impudence.

mauvaise presse et des clubs dans les provinces et les campagnes.

Il n'y avait plus moyen de laisser ce pauvre pays à la merci de gens dénués de toute espèce de bon sens et de bon vouloir, et le Ministère a résisté trop peut-être à l'invitation de montrer un peu plus d'énergie, mais il manquait d'ensemble et d'énergie et le laissait trop voir. Si la Chambre avait vraiment crû la dissolution possible, elle était trop intéressée à l'éviter sachant qu'elle ne serait pas défendue pour mesurer un peu plus ses empiètements.

Enfin C. a fait verser le verre, un député de la droite sortit avant la votation, un autre se trompa de boule et la loi passa à la majorité de quatre voix.

Je suis certes bien loin de critiquer une mesure devenue inévitable, mais je la trouve humiliante pour l'amour propre national. Nous avons mis en évidence toute notre incapacité politique et parlementaire, c'est triste.

N. 137. — *A Londres.*

Turin, 23 novembre 1849.

La proclamation du Roi généralement a été fort applaudie. Mais le parti a la ressource des menteries et il en use avec une indiscrétion intolérable.

N. 138.

5 décembre.

Je voudrais pouvoir t'envoyer déjà quelque chose sur nos élections, quoique les journaux te portent les nouvelles politiques. Nous vivons dans une attente fiévreuse des élections; il n'y a pas moyen de s'occuper d'autre chose dans ce mo-

ment. On craint beaucoup, on espère un peu, les rapports sont très-contradictoires. Le Ministère a fait plus qu'on n'avait essayé jusqu'ici, mais rien n'égale l'activité de ses adversaires qui ne craignent ni dépenses, ni fatigues, ni moyens les moins légaux, les moins loyaux, et voilà que par sucroît il nous est arrivé hier une grande quantité de neige qui fond actuellement, de façon que la circulation n'est rien moins qu'agréable et même les personnes aisées et de bon vouloir hésiteront à aller voter dans leurs provinces au risque d'attraper un *malanno* sans que l'on soit sûr d'un résultat qui en vaille la peine. Nous ne sommes nullement en opposition avec le Ministère que nous croyons le mieux intentionné de la terre. Nous voudrions seulement qu'il fût plus actif. Maintenant c'est une question de vie et de mort surtout pour l'opposition, et il n'est pas étonnant qu'ils ne fassent des efforts suprêmes pour vivre encore un peu. Il y a dans notre caractère et dans les habitudes du pays un fond d'inertie qui nous a toujours été fatal et dont il serait urgent de se guérir. Il n'y a que le Gouvernement qui puisse le tenter; mais ce n'est qu'en y mettant lui-même de l'énergie, de la fermeté, de la persévérance qu'il pourra imprimer un mouvement d'activité qui manque à la nation. Napoléon avait déjà fait quelque chose, mais il a duré trop peu et après lui nous sommes retombés dans cette débonnaireté qui entretient si bien la paresse et les abus.

Tu me décris dans tes lettres les habitudes anglaises. Il ne faut pas croire cependant que de certains mérites ne se trouvent qu'à l'étranger. Dans le nôtre il se fait énormément de bien à travers mille obstacles, qu'on ne trouve pas en Angleterre, où les lois sont respectées et protègent ceux qui les respectent, ce qui malheureusement n'est pas aussi vrai ici.

Tous nos seigneurs qui restent une partie de l'année dans leurs terres connaissent, protègent et aident leurs vassaux. Ils sont continuellement accessibles à ceux qui ont recours

à eux et qui viennent même souvent les relancer en ville. Beaucoup ont établi des écoles dans leurs villages; mais j'en connais plus d'un qui a dû y renoncer à cause des persécutions que cela leur attirait, non seulement à eux, mais aux personnes qui fréquentaient les écoles, entr'autres une mademoiselle Meïna qui, non seulement y employait ses petites économies, mais s'était chargée du rôle de maîtresse.

Le Gouvernement ici n'a jamais protégé ces sortes d'établissements. D'abord c'était le parti jésuite qui nous contrecarrait à outrance. Maintenant ce sont tous les mauvais sujets qui font la loi et il faut céder ou s'exposer à toutes les avanies possibles. Ne m'a-t-on pas, il y a six mois, enlevé une de mes élèves et conduite dans un mauvais lieu? Il a fallu user de toute sorte de ménagements pour ravoir cette pauvre enfant saine et sauve, sans qu'on nous mît dans le *sacco nero*.

J'ai vu la prière en commun en usage dans les châteaux en France. Ici vous autres, beaux messieurs, laisseriez vous établir ces usages?

Il est difficile d'imaginer tout ce que madame de la Volvère fait à Virle avec des moyens très-limités. Elle fait l'école, fait les habillements de ses propres mains, visite tous les malades et secourt tout le monde sans parler de ce qu'elle fait à Turin, qui est incroyable.

On a décrété des écoles à Lagnasc; ton père donne le local et prend des actions. Bientôt on fera de même à Genola.

Le Prince de La Cisterne a bâti une belle église à Rean, ce qui lui a valu bien des contrariétés, et établit une école pour les jeunes filles.

En Piémont c'est plus méritoire parceque les fortunes sont limitées et on ne rencontre que contrariétés et ingratitude.

Le 8 décembre 1849.

Tout le monde part ou est parti pour les élections; nous allons rester seuls ces deux jours.

Il y a véritablement une impulsion de donnée et on espère que l'on fera meilleure figure en face de l'Europe que par le passé. A Gênes les lettres disent qu'il n'y aura que Vincenzo Ricci de réélu; pas de Pareto ou d'autres qui se feront peut-être porter ailleurs. Partout les rouges ont des compétiteurs sérieux. Nous verrons bien.

Mademoiselle de Monleard (1), restée ici avec la Reine, est bien malade et administrée.

N. 139. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 28 novembre 1849.

Ta lettre outre le grand plaisir qu'elle m'a fait, m'a aussi fait venir l'eau à la bouche par la description qu'elle contenait des mœurs sociales de la haute société de ce pays, par ce charmant tableau de genre que tu en as tracé. C'est un genre qui, grâce à cette fange démocratique que les révolutions ont fait déborder sur les sociétés et qui a rouillé et altéré toutes les élégances de mœurs, toutes ces bonnes façons des hauts rangs, lorsqu'ils n'en avaient pas été inondés, ne se trouvent bientôt plus sur le continent et il faudra aller les chercher par delà la Manche. Pour moi, je t'assure et tu me connais assez pour avoir la conviction que ce n'est pas par une susceptibilité aristocratique, mais bien par une délicatesse de goût, que je me sens incessamment choqué par cet élément grossier, vulgaire, lourd, fatigant, qui s'infiltre tous les jours de plus en plus dans le corps social et finira par y effacer ce type raffiné et ces manières distinguées qui

(1) Demie sœur de Charles Albert.

révèlent l'éducation, le rang. C'est vraiment l'antichambre qui a passé dans le salon et malheureusement ce n'est pas celui-ci qui donne le ton à l'autre, mais bien précisément le contraire.

Le pays que tu habites est privilégié en tout, car il est non seulement à la tête de la civilisation européenne par les lois, par le commerce, par les sciences, par l'organisation de la machine financière et administrative, mais par l'association de la liberté de la nation avec la conservation intacte des traditions aristocratiques et l'isolement de ces grâces de langage, de formes, de maintien, de procédés, qui constituent l'idéal des rapports sociaux entre les hommes.

Ces visites seront pour toi une bonne occasion pour bien saisir les traits caractéristiques de ce grand peuple et d'en arrêter les contours détaillés et personnels dans le souvenir que tu en emporteras.

J'aurais voulu visiter ces châteaux en détail, assister à cette variété de scènes qui les animent à différentes heures. Mais je voudrais que cela fût avec l'anneau de Gygès, voyant sans être vu, visitant sans être tenu à cette fatigante toilette qui dérange beaucoup, mais que j'avoue devoir constituer en partie l'idéal de ces charmantes réunions. Mais je suis trop vieux pour renoncer désormais au plus grand des comforts de mon âge, le comfort des habitudes et celui du costume. Les plaisirs que vous cherchez dans la soirée, dans la nuit, moi je les trouve dans les calmes tableaux de l'aurore, dans les pittoresques levers du soleil, dans la respiration de l'air balsamique du matin, dans la contemplation sans cesse renouvelée des beautés de la nature. On se fatigue tôt ou tard des plaisirs artificiels, jamais des naturels.

J'en ai éprouvé un très-naturel et très-sensible en apprenant ton élévation *par le col* jusqu'au grade de commandeur de la légion d'honneur. Ce qui me fait t'en féliciter sincèrement, c'est que je suis informé que tu as mérité cette dis-

tinction par des bons services rendus à notre pays et que ce ne sont pas de simples ornements attachés au poste et dépendants d'une circonstance favorable.

Nous autres dans notre petit état nous subissons une grande crise dont on ne saurait prévoir la fin, tant il y a de chances pour et contre. J'espère pourtant que le sens commun ne sera pas si rare, que par le passé et les sottises de la gauche aidant, nous serons victorieux et emporterons définitivement la position. Les mesures vigoureuses du Ministère ont eu l'approbation des personnes raisonnables qui aiment sincèrement la liberté constitutionnelle. Les circulaires qui ont été envoyées en cette occasion pour avertir les employés de toutes les catégories qu'étant au service du Roi et placés par son Gouvernement, ils ne devaient pas envoyer au Parlement les ennemis de l'un et de l'autre, ont produit un effet salutaire d'autant plus qu'elles étaient accompagnées d'autres plus confidentielles que celles qui ont paru dans les journaux et qui étaient rédigées en termes plus explicites; malgré cela il faut s'attendre à du grabuge. La machine à députés de la *Concordia* fonctionne tous les jours très-activement. Ce parti là jouera son dernier atout en cette circonstance pour que le parti démocratique ait la majorité dans la nouvelle Chambre afin de pouvoir déclarer et proclamer ensuite à tout le monde que c'est là le vœu de la nation, tandis qu'ils ne seront que le produit de l'apathie d'un côté, des intrigues de l'autre, car il est démontré que sur 87.000 électeurs, 40.000 seulement se sont jusqu'ici portés aux collèges électoraux et parmi ceux-ci il faut compter que le plus grand nombre sont le produit des intrigues du parti Valerio et compagnie qui agit jusque dans les moindres communes, où les syndics, les secrétaires de commune, le juge de mandement, le notaire, le médecin, l'apothicaire sont pour la plupart ses adeptes et font accroire tout ce qu'ils veulent au peuple grossier, ignorant et insouciant. Pour te donner une idée de la vérité du

fait et jusqu'à quel point on est allé, je te dirai simplement que par plusieurs informations bien assurées, nous avons eu connaissance qu'à Busca et à Caraglio, afin d'engager les paysans à voter pour B., on leur faisait accroire que c'était un homme éminemment religieux, qui fréquentait les Sacrements, ami de la paix et de l'ordre: ennemi de la république et le plus parfait honnête homme du pays, persécuté à cause de sa piété et de son royalisme.

Le fait est qu'il faut reconnaître avec un sentiment pénible et humiliant, mais par des preuves qui se renouvellent tous les jours, que notre population est encore bien loin d'avoir atteint ce dégré d'éducation politique qui est nécessaire pour comprendre les avantages du régime actuel, et pour y porter une coopération utile et efficace qu'en en supprimant la force du parti exalté, excitée par ses passions, par la cupidité, l'envie, l'ambition et tout le reste, on n'aime qu'une constitution modérée et abondante dans le sens monarchique, ou elle est à peu-près indifférente et apathique. Quant à elle on supprimerait demain le Statut, cela lui serait fort indifférent.

Je trouve mon métier de sénateur fort ennuyant et jouis beaucoup de cet intervalle de liberté que nous laisse la prorogation. Il faut pourtant que les honnêtes gens restent sur la brèche et combattent courageusement.

Je me prépare à affronter la présidence du Collége électoral prochain, qui me sera probablement dévolue et qui est par le temps qui court un lourd fardeau, mais l'occasion est trop délicate pour se ménager. J'ai fait un projet, qui a eu une approbation générale, de transférer le Sénat au Collége des provinces en face du palais Sonnaz, de sorte que le Parlement se trouverait réuni en un seul édifice séparé pour ainsi dire en deux pavillons, le palais Carignan et l'actuel Collége des provinces que je voudrais réunis par un portique en hémicycle des deux côtés vers la rue Charles Albert dont la statue équestre en bronze serait placée au centre, laissant

le passage libre aux piétons au moyen d'un guichet comme aux Tuileries. Le monument du feu Roi placé en cet endroit y figurerait plus dignement qu'en tout autre, et l'idée morale qui a présidé à son exécution recevrait son interprétation complète. On a déjà fait des études pour sa réalisation.

N. 140. — *A Londres.*

Turin, 23 décembre 1849.

Le 20 décembre a été encore une bonne journée pour Turin. J'ai été à l'ouverture de la Chambre et tout s'est passé à la plus grande satisfaction des amis de l'ordre et de la monarchie constitutionnelle. Il y avait grand empressement à se procurer des billets pour cette séance, mais le local ne permet pas de les multiplier du désir d'en avoir.

Le Roi a été fort applaudi, ainsi que la Reine et le petit Prince de Piémont en uniforme de Garde Nationale. Le petit homme ne dormait pas depuis trois nuits de plaisir d'endosser cet uniforme et il marchait en avant droit et ferme comme un grenadier. Le Roi est excellent à voir. Impossible d'avoir l'air plus ferme et l'œil plus hardi. Sa tenue est très-bonne. Nous sentons tous le besoin d'être dirigés par une main vigoureuse. Le discours l'était, quoique Maxime crut avoir écrit une homélie. On l'a trouvé fort mais on ne s'en plaint pas. Ce n'est plus le temps de barguigner. Il faut jouer cartes sur table. Je n'étais pas loin de la loge du Corps diplomatique; plus d'un tordait le museau et faisait à mauvais jeu bonne mine.

Pourtant Apponyi a fait les plus grands compliments et les plus beaux éloges soit au Roi, soit à la nation et il a bien fait, car l'un et l'autre se sont bien conduits dans cette circonstance.

Après la séance j'ai vu la revue de la Garde Nationale. Le temps était beau, il y avait beaucoup de monde et les applaudissements ont été continuels et unanimes. Ce n'était plus l'enthousiasme fiévreux d'il y a deux ans, c'était une approbation calme et rationnelle qui sera, nous espérons, plus durable. Ce n'était pas de la joie, c'était consolation et espérance. Le Roi a été très-content, même ému, ce qui doit aller singulièrement à son visage, la Reine aussi. Le petit *milite* a toujours tenu la main à son shako jusqu'à ce que de bonnes femmes se sont approchées de la calèche et ont dit à la Reine, *kai dia a coul pcit* (1) de ne pas se fatiguer ainsi.

Le soir le Roi a donné à dîner à tout l'Etat Major de la Garde. La musique de la Garde Nationale a donné la sérénade pour Sainte Adelaïde et le Roi fit monter tous les *militi* qui étaient sur la place, les fêta, et tout le monde fut enchanté et les applaudissements encore plus *clamorosi.*

Voilà un bon début pour la session de 1850 où nous espérons que les choses se passeront plus convenablement. La Chambre des députés ne lanterne plus comme cet été pour la vérification des pouvoirs. Hier 21 ont passé sans discussion seulement sur l'élection du Collége de Canale qui était un de droite substitué à un de gauche. L'office a fait ses observations. Il était apparemment composé de rouges et on a fait une sortie contre les intrigues du Ministère à propos des élections. L'affaire portée en séance publique, Galvagno a pris la parole et a justifié ses démarches comme légales, constitutionnelles et tout-à-fait avouables.

Camille Cavour l'a soutenu par l'exemple de ce qui se pratique dans tous les pays constitutionnels et l'assemblée toute entière a passé à l'ordre du jour et admis l'élu de Canale. Voilà la première escarmouche parlementaire emportée. Main-

(1) Dialecte piémontais: dites à ce petit là.

tenant ou en sera bientôt à la nomination du président. La droite porte Pinelli, la gauche Pareto, ce qui la ferait croire incorrigible. Pinelli s'étant décidé à accepter cette présidence, cela fait que Montalto restera à son poste de Madrid.

L'attitude que le pays a pris en cette circonstance, fait qu'à Florence on parle de réunir les Chambres dans le mois de février et qu'à Rome on songe à entrer dans une meilleure voie. En Lombardie, et à Naples, on est de mauvaise humeur. Tant pis pour eux, je suis ravie du bon exemple que nous donnons. Le courageux petit royaume montrera qu'outre le courage il a aussi d'autres qualités. Je t'envoie par La Cisterne un opuscule militaire qui a été fort apprécié. Ce petit ouvrage est fait par un officier français qui suivait notre Etat Major Général recueillant des notes ensuite. C'est le général Dufour qui les a rédigées. Maintenant M. le Masson est à Novare, où il recueille les documents de notre dernière et malheureuse campagne.

Maxime songe à ouvrir ses salons et m'a demandé d'en faire les honneurs. Je lui ai dit que j'étais à sa disposition. Seulement je ne connais plus personne et on me trouvera un peu outre tombe; mais la famille ne fournissait pas de ressources.

TROISIÈME PARTIE

1850-1857

Loi Siccardi. — Mariage du Duc de Gênes. — Coup d'Etat à Paris. — Ministère Cavour. — Guerre de Crimée.

Je suis très-flattée que mes nouvelles intéressent à Londres comme elles intéressaient jadis à St. Petersbourg. C'est que notre pauvre Piémont sait encore se montrer vaillant et généreux comme les bons cerveaux brûlés, et au bout du compte on est forcé de lui rendre justice. Ce qui me va toujours au cœur et j'accepte avec reconnaissance toutes les louanges qu'on lui donne.

Lettre de ma mère du 12 février 1850.

C'est bien en pensant à tout ce qu'on te laisse ignorer, soit faute de temps, soit négligence, sur la question spéciale et vitale pour nous, en ce moment, que je ne pouvais que m'inquiéter et que je me suis mise à t'écrire tout ce que je pouvais apprendre, espérant avec ces indications te mettre à même de juger de notre condition actuelle et te fournir une bonne contenance avec les autres.

On fait sotte mine quand on n'a pas l'air de savoir ce qui se passe chez soi et je voudrais, autant que cela dépend de moi, t'épargner cette mortification.

Lettre de ma mère du 12 avril 1859.

1850-1857

N. 141. — *A Londres.*

Turin, 1r janvier 1850.

Je suis charmée de te dire quelques mots aujourd'hui; c'est la meilleure manière de commencer l'année.

J'espère qu'elle ne se passera pas sans que nous ne nous voyons de façon ou d'autre, quoique l'arrangement avec Pinelli ne me laisse pas voir trop clair à ce sujet.

Il s'est décidé à faire le président de la Chambre, ce que je crois mieux pour le pays et pour lui. Je pense qu'il ferait mieux de renoncer à la diplomatie et de se contenter de ce qu'il a fait jusqu'à présent (1), mais je ne sais quelles sont ses idées à cet égard.

Le Marquis Arconati est arrivé très-satisfait d'être piémontais et député. Il siége à côté de Lisio. Il a laissé son fils en convalescence, pour le moment il est tranquille; mais cet enfant me paraît bien chanceux.

Nous commençons notre année en bonne santé, mais avec un froid très-sec et très-vif. Il y a un peu de choléra à Alexandrie, mais on n'en parle plus.

(1) Il désirait être nommé ministre à Madrid.

Notre politique chemine assez tranquillement. On fait abstraction des journaux gauches. On se préoccupe un peu des élections à refaire. Il y en aura peut-être bien une trentaine.

On travaille aux adresses et nous allons entamer le traité de paix. J'espère qu'on ne le discutera plus et on passera au budget qui sera lourd et nous procurera de nouvelles contributions, que nous payerons sans regimber. Au reste il y a de l'argent; car les marchands vendent et les ouvriers travaillent pour peu qu'ils en aient envie. Je crois que cela n'arrive plus que chez nous. Les théâtres sont pleins et on parle de fêtes; nous rentrons dans l'état normal.

Arconati dit qu'à Florence il y a deux partis. Le parti rouge qui se trémousse, poussé on ne sait par qui, et le parti piémontais. Le Grand Duc n'a plus une âme pour lui. Si les Autrichiens partaient, il ne durerait pas vingt-quatre heures.

Nous ne secondons point ces velleités. La Légation a des instructions de très-grande réserve (1). D'ailleurs nous avons vu et voyons ce que c'est d'avoir toute cette fraternité sur les bras. Nous avons toujours une foule d'étrangers de tous les pays qui se réfugient ici comme dans un oasis tranquille, où ils voient encore flotter le bienheureux drapeau de l'indépendance.

N. 142. — *A Londres.*

Turin, 27 janvier 1850.

L'oncle Maxime a ouvert vendredi soir ses salons et nous avons eu un *rout* monstre, 1500 personnes entre *bon e gram* (2); mais l'ensemble a été magnifique et il me semble

(1) Mon beau-frère Villamarina était à cette époque notre ministre à Florence.

(2) Bon et mauvais.

que le monde a été parfaitement satisfait, moins le journal la *Concordia* qui jette feu et flammes. Mais le *popolo*, qui empoche notre argent dans ces circonstances, ne se plaint pas du tout.

Maxime en m'engageant à faire les honneurs de sa fête n'était pas, je le voyais, très-tranquille sur ma tenue, habitué à me voir à l'état de chrysalide, il doutait que je pusse m'élever à la condition de *farfalla*. Mais il s'agissait de l'honneur de la famille et j'ai fait mon *utmost* (1). J'ai mis les diamants qui faisaient une *figurona*. A huit heures j'étais à mon poste et on commençait à arriver, à défiler. On me faisait des plongeons incroyables, me haranguait, me traitant même d'Excellence. Maxime était à côté de moi. Moi je plongeais, lui s'inclinait et de temps en temps disait de ces mots qui égaient la corvée. Cela dura fort longtemps sans que je fusse fatiguée.

Il y avait une enfilade de quatorze ou quinze pièces, et nous poussions tout notre monde vers la salle de concert. Je ne pus pour mon compte y arriver que vers la fin et même sur la porte seulement, mais je tenais à entendre au moins une fois la Barbieri qui chante à ravir. A minuit les gens rangés désencombrèrent et on commença à danser. On servait abondamment; il y avait des tables à jeu, à caricatures avec toutes celles qu'on a fait contre Maxime. A une heure et demie je me retirai, on pouvait danser sans moi, et le bal dura jusqu'à six heures. On me dit que vers la fin Maxime s'était mis lui-même au piano.

Voilà ce que Lord Palmerston ne serait pas capable de faire. Je pense que c'était un moyen de rester assis et de ne pas s'endormir.

Enfin la masse applaudit, les minorités crient d'un côté, parceque nous buvons le sang du peuple, et ce n'est que de

(1) De mon mieux.

l'eau de groseille, de l'autre parcequ'il y a trop de démocratie, et que toute l'aristocratie n'avait pas eu de billets, vu la confusion que de telles entreprises engendrent toujours.

Maintenant je ne sais pas s'il voudra en donner d'autres, maître Maxime. Cela me paraît un peu colossal. Nous n'avions que cinq à six députés gauches, mais des représentants de toutes les provinces italiennes, qui disaient que ce n'est plus qu'à Turin qu'on peut donner des fêtes.

La Chambre a voté hier l'emprunt malgré les clabauderies de la gauche. Tout ce que veut l'opposition c'est de mettre des bâtons dans les roues du Gouvernement et de traîner la session en longueur, espérant qu'il survienne un événement à l'étranger qui puisse avoir un contre-coup chez nous.

N. 143. — *A Londres.*

Turin, 12 février 1850.

Je viens faire un petit bout de mardi gras avec toi; du reste le carnaval et moi n'avons pas eu grand chose à démêler ensemble. Je n'ai été à aucun théâtre quoique nous ayons eu à choisir dans tous les genres. On a dansé tous les soirs cette année. C'est une merveille qu'on ait autant le cœur à la danse, après tant de péripéties, de morts et d'argent perdu, sans parler des inquiétudes qu'on pourrait avoir sur les événements futurs. Mais le vent pousse à l'oubli, d'une force extraordinaire, et le commerce et l'industrie profitent du manque de sentiment. Il paraît que tout le monde n'est pas aussi ruiné qu'on l'avait craint d'abord, puisque l'emprunt de 20 millions, ouvert à l'intérieur, a produit 42 millions en quatre jours; 23 à Turin et le reste dans les provinces. Que dit de cela Lord Minto?

Je suis très-flattée que mes nouvelles intéressent à Londres comme elles intéressaient jadis à Petersbourg. C'est que notre

pauvre Piémont sait encore se montrer vaillant et généreux, comme les bons cerveaux brûlés, et au bout du compte, on est forcé de lui rendre justice, ce qui me va toujours au cœur et j'accepte avec reconnaissance toutes les louanges qu'on lui donne.

Au lieu de dire le Piémont je voudrais pouvoir dire l'Italie. Mais l'Italie ne veut pas être louée, je ne sais qu'y faire. J'ai toujours dit qu'au lieu de vouloir rendre le Piémont italien, si on avait essayé de rendre l'Italie piémontaise, les choses n'auraient pas si mal été, et encore que nous ne trouvons pas qu'on ait jamais tiré de notre pays le parti qu'on aurait pu. Mais le Gouvernement passé ne nous avait pas habitué à l'énergie, ayant toujours été tenus sous tutelle.

Je ne puis plus te raconter des bals, car je n'y ai plus été. Celui dont j'ai entendu parler comme remarquable, est celui du Prince Murat (1). De tous les ambassadeurs que j'ai vus celui-ci est bien le plus *hurluberlu.* Il a donné un bal, mais il a oublié, ou négligé de faire les invitations. Il s'y est rendu dix-huit dames en tout, dansantes et non dansantes, et les messieurs à l'avenant. Il y faisait un froid glacial à faire danser toutes les douairières pour se rechauffer. Il avait établi un buffet contre une alcove, et on voyait le lit à travers, ce qu'il faisait remarquer aux invités avec un étonnement réciproque. *How shocking!* Puis pour se disculper de n'avoir pas songé à inviter, il prétendait qu'étant Prince et fils de Roi, il devait suffire qu'il ouvrît sa maison pour qu'on dût s'y précipiter. Voilà une illusion qu'il a dû abandonner.

(1) Ambassadeur de France à Turin.

N. 144.

Turin, dimanche de Pâques, 1r avril 1850.

Je voudrais bien faire un bout d'*alleluia* avec toi.

Ma mère parle ensuite d'une petite maladie qu'elle avait faite à Turin, pendant laquelle j'étais venu la voir.

J'ai toujours eu beaucoup de visites pendant ma maladie et je n'étais pas fâchée quand on me laissait un peu de temps pour penser à mes affaires et me reposer de la politique.

Nous sommes toujours dans ce guêpier de la loi Siccardi (1) avec protestations et contre protestations, notes et contre notes. C'est mercredi qu'elle devrait être portée au Sénat; tout le monde veut y aller et je crains que la galerie démocratique ne finisse par tomber sur les tribunes aristocratiques, vu la fureur de vouloir voir et entendre.

N. 145. — *A Londres.*

Turin, 5 avril 1850.

Je désire rectifier les idées par rapports au temps qu'emploient les lettres de Paris, qui n'est que de soixante-deux heures, vu qu'elles partent, par exemple, de Paris le jeudi dans l'après-midi et qu'elles arrivent ici le dimanche à huit heures du matin.

Nous sommes en ce moment au fort de la grande bataille parlementaire, mais je ne me suis pas senti la force d'y assister. La surexcitation n'a fait que croître tous ces jours-ci. Le paroxysme devenait inquiétant.

Jamais, même à l'ouverture de la seconde campagne, ni lorsque l'invasion était à nos portes, les esprits n'ont paru

(1) La loi pour l'abolition du for ecclésiastique.

si montés. Alors il n'y avait qu'à subir et maintenant il y a à attaquer et à défendre.

Le résultat ne paraît pas douteux, mais les partis sont en présence comme des batteries d'obus, toujours au moment d'éclater.

Hier a eu lieu la première séance au Sénat. Je craignais l'émeute à l'entrée, vu la quantité de billets qui ne pouvaient pas entrer, mais tout s'est passé tranquillement.

Il n'y a eu que la lecture du rapport si longue, si monotone et d'un style si lourd que je crois qu'elle a fait l'effet d'une douche froide sur toutes ces têtes en fermentation.

Impossible de suivre et comprendre Demargherita si on n'a l'imprimé sous les yeux et qu'on ne puisse revenir sur les endroits obscurs.

Le rapport n'ayant été distribué que tard, on n'a pu passer à la discussion et on a abordé l'apanage du Duc de Gênes qui a été voté sans discussion.

Aujourd'hui les discours. Ton père dit peut-être le sien à l'heure qu'il est. Je suis très-pressée de savoir l'effet qu'il aura produit.

La loi passant, j'espère qu'il n'y aura pas de démonstration, ni pour, ni contre, comme on nous menace. Mais si par impossible elle ne passait pas, je ne sais trop ce qui serait arrivé à Turin et dans les provinces, tellement les esprits sont montés à cet égard, et on ne pouvait nullement compter sur la Garde Nationale pour empêcher les désordres. Espérons que nous saurons maintenir la réputation de modération que nous avons su nous faire. Je n'enverrai ma lettre que demain pour te dire les nouvelles d'aujourd'hui et même après demain s'il y a lieu; mais tout le monde étant au Sénat, ou aux alentours j'avais aujourd'hui chance de ne pas être interrompue.

Savais tu l'histoire de Brignole? comme quoi il écrivait lettre sur lettre à Maxime contre la loi, auxquelles on ne

répondait pas, parcequ'on trouvait qu'il n'avait pas à s'en mêler. Choqué de cette *non curanza* il a écrit que puisqu'on ne prenait pas ses lettres en considération et qu'il ne pouvait pas s'associer à l'opinion du Cabinet il allait s'adresser directement au Roi et qu'il cessait tous ses rapports avec le Ministère.

Cette déclaration peu constitutionnelle parut fort impertinente et on lui répondit, poste courante, que puisque ses opinions étaient en opposition avec celles du Gouvernement il était tout simple qu'il ne voulût pas s'associer à sa politique, qu'on le dispensait parconséquent de toute coopération et aussi de sa mission à Dresde, où il allait être remplacé.

On dit Adrien Revel content d'aller à Vienne.

Avant hier un quidam est allé *scupisonné* (1) un chanoine à la sortie de St. Jean. Auparavant il avait été prévenir l'officier de garde au palais Genevois (2) sur un complot formé pour bâtonner les chanoines au sortir de l'office. On a arrêté ce quidam qui a dit que qui l'avait envoyé saurait bien le faire mettre en liberté. On ne sait ce que c'est que cet *embrouillamini*. Le dit chanoine est le confesseur de la Reine mère et grand pénitencier.

Demain à Casal grand banquet de 800 ouvriers. On veut établir une grande organisation de tous les ouvriers de l'Etat pour une société de secours mutuels. Nous savons où tendent ces charitables vues.

Le Ministère est accusé par ses adversaires de connivence pour tous les désordres et les sottises anti-religieuses qui se commettent. Je trouve qu'il ne fait pas assez pour se disculper.

(1) Souffleter.

(2) Le palais habité par le Duc de Gênes.

Samedi 6 avril 1850.

La journée d'hier a été bonne. Tout s'est passé en règle excepté un peu de murmures au Senat, pendant le discours de Castagneto, réprimé par le président. Le discours de ton père a eu beaucoup de succès, il a fait sensation. Les ministres sont tous venus le remercier, lui ont témoigné leur approbation et par la ville on en parle fort dans toutes les classes. Tout le monde le salue avec un air de sympathie.

Aujourd'hui la discussion continue, c'est-à-dire les discours, car la discussion sera lundi.

Comme ton père s'attend à être combattu, il s'apprête à se défendre. Jusqu'ici le parti qui attaque se montre peu habile. La chose ne pouvant être décidée avant le courrier de mardi je donne cours à ma lettre et laisse au Ministère à t'apprendre le résultat.

Il me semble qu'il ne fait guère bon à Paris en ce moment. Si tu te crois vraiment un talisman d'ordre, le moment va venir où l'on devrait s'arracher ta personne de tous les pays. On craint en Savoie que les rouges n'y fassent une pointe, et Apponyi a déclaré en société fort tranquillement qu'alors les Autrichiens occuperaient le pays. Previens en qui de droit, car le fait est positif.

Adieu, mon cher fils, nous t'embrassons tous. Tu es dans l'Arche (1) et j'en suis bien aise et nous sommes à la merci des flots en furie.

N. 146. — *A Londres.*

Turin, 16 avril 1850.

Tu auras vu par les journaux ou par le Ministère la suite de nos débats parlementaires. Au Sénat tout s'est passé dans le plus grand ordre, avec toute la dignité désirable, chacun

(1) L'Angleterre.

a pu dire son opinion, sans aucune sorte de compression. Ton père a parlé une seconde fois, toujours avec approbation et il a rencontré beaucoup de sympathie au dehors.

Le soir on tenta le *moto in piazza*. L'autorité était bien prévenue, mais on ne croyait pas que la votation eût lieu ce jour là, ce qui fit qu'on se trouva un peu au dépourvu de mesures.

Ton père flânait le soir sous les portiques, lorsqu'il entendit des cris et sifflets à la rue Neuve; il y courut et vit passer la manifestation qui paraissait se diriger vers l'Archevêché. Alors il alla faire hâter les patrouilles; chemin faisant tança Maxime qui était à cheval, Galvagno qui était à pied, personne à son poste qui en ces occasions est le conseil, fit ôter les lampions au Comte de Saluces et devant l'Archevêché où hurlait l'émeute. L'officier n'ayant pas de consigne restait simple spectateur. On sifflait les dragons. Alors il parla aux moins déraisonnables et il eut le bonheur d'être écouté. On trouva encore une fois le cri de *viva il nostro d'Azeglio, viva il padre dei poveri*, et le rassemblement se dissipa sans qu'il y eut rien de grave à déplorer. Je pense que son discours du matin y avait servi à quelque chose.

Cette soirée nous a prouvé une fois de plus qu'on n'entendait rien à la police. Heureusement que notre population n'entend non plus rien aux émeutes et nous nous en tirons à force d'incapacité des deux côtés. On a blâmé Maxime d'être monté à cheval en grand uniforme, on en a fait une caricature au *Fischietto*.

---

17 avril.

Nous avons ici un redoublement de zèle religieux. Les églises sont toujours remplies de monde et les pâques plus nombreuses que ces années passées. J'espère que le bon Dieu pardonnera les scandales en considération du grand nombre de bonnes âmes qui le prient. Le Piémont a été ménagé jusqu'ici, je crois à cause que c'est encore ce qu'il y a de moins mauvais et je voudrais en ce sens aussi que tu fusses bon piémontais.

On travaille assidument à nous gâter, mais nous espérons dans la Providence et la bonne volonté qu'elle donne à tant de braves gens.

N. 147. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 20 avril 1850.

On a ouvert depuis une semaine une nouvelle salle d'asile dans la capitale. L'asile des riches institué par Aporti et Buoncompagni. L'avantage et la moralité de pareil établissement consiste surtout à l'éducation des enfants de cette classe, élevés en partie par des domestiques et les bonnes, en ce que, du surplus payé par eux, on pourra défrayer une nouvelle salle d'asile pour les enfants pauvres.

Dans une quinzaine de jours nous ouvrirons aussi en ville la première école municipale élémentaire pour les jeunes filles du peuple dont on m'a fait l'honneur de me compter parmi les membres de la Direction. On vient, quoiqu'un peu tard, d'appliquer à la condition sociale le seul remède efficace et capable de remédier aux maux qui la rendent si inquiétante dans ce temps. Le monde serait meilleur si on s'en était avisé un demi siècle plutôt. Pourtant mieux vaut tard que jamais.

J'ai entendu dire que la solemnisation du mariage du Duc de Gênes sera entièrement conforme à la détresse du trésor royal et municipal et qu'on comptait qu'il n'y eût en cette occasion d'autre prodigalité que celle des bons sentiments et des vœux sincères. Ce qui est du reste entièrement conforme aux goûts et aux allures de S. M. qui aime à vivre dans son hermitage ne s'occupant que de gouverner ses peuples et de jouir de la consolation de la vie de famille, ainsi que tu en es informé. Ce qu'il y a de certain, c'est que toute l'éloquence de Maxime n'a pas encore réussi à le convaincre de la nécessité de donner quelques dîners officiels inévitables en ces occasions; ce dont au reste je suis loin de me plaindre.

N. 148. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin. 27 avril 1850.

Nous avons eu la distribution des prix à mon école. Pendant que je servais le dîner, Gaetano le domestique de Maxime est arrivé m'offrir la voiture au nom de son *paron* (1). Je crois qu'il était fort étonné de me trouver armée d'un *cassul* (2), que j'ai cédé à mon frère pensant que le *paron* avait peut-être quelque chose à me dire. Lorsque je fus arrivée chez moi, je trouvai Maxime qui exorcisait son frère pour l'engager à aller à Rome comme ministre. Miséricorde, quelle frayeur j'en ai eu, rien ne me paraissant plus mal conçu. Les études, les occupations de ton père, ne lui donnaient aucune aptitude pour cette place, qui exige des connaissances spéciales. Son caractère, ses habitudes, y répugnent; ses antécédents, ses derniers discours, son nom ne sont pas une recommandation auprès de ce Gouvernement.

(1) Maître, en milanais.
(2) Cuillère à potage.

Il se serait trouvé en lutte avec la moitié du Corps diplomatique, de quoi faire un *fiasco* complet. J'aime tout autant que ce soit quelqu'un autre qui s'en charge et qu'on nous laisse faire notre vie tranquille à l'abri de notre obscurité. Nous pourrons faire ici quelque chose qui serve et non ailleurs.

Ce matin ton père a envoyé une *negativa con complimenti*. Mon frère aussi avait refusé. Je crois qu'avec un bon aide il aurait réussi; mais lui ne l'a pas cru et il est si démoralisé qu'il ne se sent plus la force de rien entreprendre. Le fait est qu'on ne sait où donner de la tète pour trouver une personne à envoyer à ce poste.

Il y a disette de capacité, on a usé depuis deux ans toutes les ressources. Les chambres ont englouti tout notre personnel et la loi Siccardi a dessiné les partis de façon à les rendre peu propres pour une telle mission.

N. 149. — *A Londres.*

Turin, 30 avril 1850.

On voudrait ici envoyer quelqu'un à Rome et on ne trouve personne ayant *i requisiti*, qui veuille se charger de cette mission épineuse. Gallina a refusé. Sclopis a une mère octogénaire et malade. L'oncle Alfieri n'en a pas voulu. On a même fort pressé ton père qui ne veut pas non plus et il a raison. Cela ne lui irait en aucune façon. Il faut vraiment qu'on ne sache où donner de la tête. J'ai proposé le Collobian; avec un bon aide ayant les spécialités canoniques qui lui manqueraient peut-être, il me semble qu'il pourrait réussir.

Nous sommes ici, politiquement parlant, dans la même condition où tu nous as laissés. La circulaire de notre archevêque a produit assez d'agitation les premiers jours. Heureusement cette démarche n'a pas été imitée; car si on avait

dû mettre tous les évèques en cause, cela aurait été une terrible affaire.

On dit que le Pape n'est pas trop indisposé contre nous. Reste à voir si son entourage sera aussi débonnaire.

On parle du départ du Roi pour la Savoie à la rencontre des époux. On dit le Duc de Gènes très-amoureux de sa femme. Tant mieux, elle prendra le dessus.

N. 150. — *A Londres.*

Turin, 14 mai 1850.

On se prépare à fêter le Roi en Savoie, malgré tout ce qu'on a dit ici pour le détourner de ce voyage.

Pralormo fils a demandé à venir voir sa belle-mère à Chambéry. Maxime le lui a permis, à condition qu'il ne croirait que la moitié du mal que sa belle-mère dirait de lui (Maxime). Il y en aura encore suffisamment. Mon frère pensait s'absenter, mais il était retenu par le devoir de présider au Sénat, Manno étant allé à la campagne pour se remettre.

D'ailleurs les moments sont graves. L'affaire de l'Archevèque peut amener des inconvénients sérieux. Louis de Collegno a annoncé des interpellations au Sénat qui auront lieu jeudi. Une fois les partis en présence sur ce terrain, on ne sait où les explications d'un ministre houspillé peuvent conduire. Comme en France les partis extrêmes désirent un conflit, espérant chacun que ce sera à son profit.

Lisio dit que le parti *réac*... joue en ce moment le même jeu que le parti *démoc*... en 49. Celui-ci nous a conduit à la bataille de Novare, l'autre pourra bien nous régaler de quelque chose de même valeur dans un autre genre. Ce parti est petit et sans influence, mais il se recrute en ce moment d'un grand nombre d'âmes timorées, effrayées de l'immoralité de la

presse, de l'insolence de la canaille et des mésintelligences avec Rome et le clergé.

J'ai toujours dit que de troubler les consciences était chose dangereuse. Les femmes surtout sont dans un état violent et s'agitent de toutes leurs forces. La paix des familles en est fort altérée.

Je crois que le Ministre de la guerre (1) a déjà, dans son cœur, donné au diable Albion et les Albionnaises dans la personne de sa chère moitié. Dans toute cette famille, naguère si unie, ils sont maintenant à couteau tiré. Pour moi, ainsi qu'un limaçon, je me retire dans ma coquille et ne me laisse pas voir. Je sais que ni Dieu, ni les hommes n'ont pas à me demander compte de ce qui se passe, car je ne l'ai ni souhaité, ni conseillé. Mais je devrais rendre compte des discussions et des irritations inutiles et je ne veux pas m'y exposer.

Ce que je ne puis pas admettre, c'est que tout ce qui es arrivé fût la conséquence nécessaire des premiers faits de 1847 et 48 et que ceux qui ont souhaité ou promu les réformes, aient eu en vue tout ce qui s'en est suivi, qui a été amené par des événements que personne ne pouvait prévoir et auxquels le Piémont était étranger, mais dont il a dû subir le contre-coup.

Il faut voir comme notre pays et notre Gouvernement sont arrangés dans tout ce qui s'écrit à Rome et à Naples, ce dernier pays surtout qui est toujours le royaume modèle. S'ils sont contents tant mieux pour eux, nous ne les envions pas; mais qu'ils nous laissent tranquilles.

Il est question maintenant d'une correspondance entre Monseigneur Franzoni et Schwartzenberg qui serait tombée entre les mains du Ministère. Si cela venait sur le tapis nous aurions encore d'autres embarras. Il s'agit aussi d'une lettre du cardinal Antonelli qui dévoilerait les trames du parti,

(1) La Marmora.

mais celle-ci n'est signée que par des initiales qui peuvent ètre convenues.

Louis Giriodi, nommé un des juges de l'Archevèque, s'est récusé. On lui a donné ses démissions de sénateur, ce qu'il avait bien prévu du reste.

Sauli va à Rome. Que le *fiasco* lui soit léger. On devrait lui donner Bertinati. Je pense que ce dernier doit être très-occupé, car on ne le voit guère. La dernière fois qu'il est venu chez moi c'est il y a dix jours.

Il avait trouvé un excellent mariage pour toi et il ne doutait pas de la réussite pour peu que tu voulusses t'y prêter. Il s'agissait d'une jeune personne jolie, riche, bonne, et bien née. Enfin c'était une trouvaille. Malheureusement le nom prononcé suffit pour faire disparaître toute illusion. Il s'agissait d'une demoiselle à laquelle je ne conteste pas les bonnes qualités que le bienveillant avocat lui accordait. Mais je sais qu'elle était, pauvre enfant, confiée depuis sa sortie du Sacré Cœur à une mère sans cervelle, personnage excentrique, elle n'était ni gardée, ni élevée, à tel point qu'elle a fait la guerre sàinte en 1848, passant tout le temps au milieu des camps avec toute sorte de compagnie militaire.

Quel que fût mon patriotisme, il ne va pas jusqu'à approuver une telle équipée.

Je me suis contentée de dire à l'avocat que je te laisserais juge d'une affaire aussi importante.

Le ministre Santa Rosa a manqué mourir ces jours derniers d'une affreuse vomique à la grande édification des âmes pieuses. Il a reçu tous les sacrements sans envoyer ni rétraction, ni démission comme on le voulait absolument. Il se reprend petit à petit et ne quittera son poste pour cause de santé que lorsqu'il le pourra sans prêter à tous les bavardages qu'on se permet sur son compte.

Je suis maintenant fort occupée de notre pensionnat à Pignerol, l'établissement devant s'ouvrir le 1er juillet. Ce n'est pas une petite affaire que de se procurer un bon personnel enseignant, dont la moralité soit sûre.

Ton père n'a pas pris goût au Sénat, mais il sent l'importance de ses fonctions et la nécessité de se dévouer en de pareils moments.

Hier il a éventé une mine que le parti réac... tentait de pousser sous le Ministère en voulant remettre sur le tapis la loi des fêtes pour avoir le plaisir de la refuser. Cela a valu une bonne poignée de mains de Siccardi et l'expression que le Ministère était heureux d'avoir de tels défenseurs.

Avant hier à l'assemblée de l'Hôtel de Ville ton père a fait une motion qui a été reçue avec acclamation. Il s'agissait, à l'occasion du mariage du Duc de Gênes, d'ouvrir quatre écoles pour les ouvriers décrétées depuis longtemps. Il n'y en a encore qu'une en activité depuis six mois qui fait des merveilles. On mettrait ces écoles sous le patronage du Duc et le Roi permettrait qu'on fît la distribution des prix dans son jardin et honorerait un moment la solennité de sa présence.

En rapprochant ainsi la cour de la classe ouvrière, on paralyserait ainsi l'influence de ce parti qui exploite le peuple à son profit.

Le Ministère a accueilli ce projet avec empressement et laisserait diriger la fête par celui qui en a conçu l'idée.

Verrons nous encore une de ces fêtes populaires qui font tant du bien à l'âme. Dieu le veuille; mais la discorde est un pauvre élément de fêtes.

N. 151. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 29 mai 1850.

Nous attendons pour lundi la Cour qui revient de Chambéry avec les deux augustes époux. La population leur a fait à tous un accueil enthousiaste, et si les fêtes n'ont pas été somptueuses à cause de la misère publique, la cordialité les a rendues encore plus dignes de nos princes qui apprécient le cœur de la population bien au dessus de toute pompe et de toute magnificence. Nous nous préparons dans la capitale à continuer avec la même cordialité et la même parcimonie. Il y aura un bal champêtre et par conséquent diurne à Stupinis, une grande illumination en ville, une sérénade sur la place d'Armes, une grande distribution de pain et de vivres aux pauvres par la ville et une forte distribution de prix aux apprentis ouvriers de la nouvelle école, ouverte par le Conseil Municipal, qui ouvrira en cette occasion trois écoles nouvelles. Les ouvriers apprentis de cette nouvelle école qui dure depuis un an et qui se sont toujours parfaitement conduits, et ont fait de remarquables progrès dans leur instruction élémentaire, recevront tous un livret avec une action de 20 francs sur la caisse d'épargne, ce qui concourra à reveiller en eux le goût de l'économie et le sentiment de la prévision si peu développés jusqu'ici dans notre peuple.

La cérémonie aura lieu dans le pavillon des chevaliers du tir au Valentin. S. M. les verra défiler et les passera en revue. J'aurais voulu qu'elle leur eût fait servir une collation dans le jardin du Roi, où la cohorte se serait rendue processionnellement, le Syndic et le Corps municipal en tête, ce qui aurait été d'un bon effet sur le peuple d'autant plus que cette récompense serait échue à la partie la plus saine, plus active, plus laborieuse et plus dévouée à l'ordre et à la légalité. Mais on a trouvé que cela aurait porté la dépense trop loin.

On te donne un nouveau collègue en envoyant Lodovico Sauli à Rome, où personne ne se soucie d'aller par le temps qui court.

Je ne serais pas étonné qu'il ne fût pas agréé, ce dont il serait le plus aisé à consoler.

Salvatore Villamarina qui est ici nous parle aussi de la Toscane de manière à ne pas en faire venir l'eau à la bouche. Il n'y a qu'un climat habitable dans la péninsule et dont la température politique s'élève tous les jours hors de la ligne des orages vers le beau temps fixe et nous devons l'apprécier de plus en plus.

N. 152. — *A Londres.*

22 juin 1850.

Nous sommes, politiquement parlant, toujours dans la même situation. Les queues de la loi Siccardi continuent sous forme de commérages à diviser et irriter la société.

Il serait vraiment bien utile que quelque chose vînt apporter une diversion à cette ennuyeuse et périlleuse préoccupation.

L'affaire capitale, l'affaire critique, est celle du budget. On ne pourra encore l'éclaircir de cette session. C'est bien malheureux, car en attendant que ministres et Parlement y voient clair, on dépense comme si on avait de l'argent de reste sans savoir si on trouvera des fonds pour faire honneur à ses affaires.

Je ne sais si je t'ai écrit après la fête de Stupinis; elle a été fort nombreuse, soit au château, soit dans le parc. Un gros orage est venu la troubler et il y avait un peu de pêle-mêle dans les salons. La démocratie s'est avancée un peu plus que de raison. Mais là encore on a pu voir que la Cour était en parfaite sûreté au milieu du peuple. L'effet moral a été tout-à-fait satisfaisant.

Mardi il y a eu grand dîner à Moncalier pour les deux Chambres. Ton père y fut comme questeur du Sénat. Tout se passa fort honorablement.

Maintenant ton père est tout occupé de sa fête des écoles. Il se donne un mal terrible de courir continuellement au Valentin par ces temps si désagréables. On a adopté pour cette solemnité la cour du Valentin qu'on couvrira d'une toile et toutes les écoles populaires y paraîtront avec leurs bannières.

Le Duc de Gênes donnera les prix; le Roi a promis d'y paraître. On y espère la Reine, qu'on voit toujours avec plaisir.

Cette fête est fixée pour le dimanche 30. Espérons que le temps, qui est très-beau, ne nous jouera pas de mauvais tours.

Avant hier j'ai été en députation chez la Reine pour les *infantili*. Elle m'a fait l'honneur de me demander de tes nouvelles.

En sortant, la Garde Nationale qui était en sentinelle sur le perron m'a pris pour S. M. Il s'est mis à crier aux armes de toutes ses forces et tout le monde de courir et de crier comme des fous. Moi je regardais de tous côtés croyant que c'était le Roi qui me tombait dessus. Enfin quand nous vîmes la bévue nous en avons bien ri. Voilà la première fois qu'on me rendait les honneurs et il y a apparence que ce sera la dernière.

On me dit que le Roi est fort mécontent de quelques personnes de la Cour qui s'affichent dans l'affaire de l'Archevêque et qu'il pourrait bien y en avoir de congédiées. Nous verrons bien.

Je trouve que toutes ces religieusetés ne sont que des tracasseries vers un Gouvernement qui leur déplait et que c'est fort déplacé.

N. 153. — *A Londres.*

Turin, 6 juin 1850.

Notre fête populaire n'a pas encore pu avoir lieu, les préparatifs n'ayant pas pu être achevés et les orages ayant abîmé ce qui était préparé. Enfin ce soir le grand drame sera présenté sur la scène. J'ai hâte que nous en ayons fini, car ton père depuis 15 jours mène une vie qui serait faite pour entamer une santé moins robuste que la sienne. Tous les jours aller plusieurs fois au Valentin, toujours à pied, de là à l'Hôtel de ville, puis aux écoles, rester toute la journée debout au soleil et quelque fois sans manger. Il est temps que cela finisse.

Hier j'ai été entendre répéter la musique au jardin du Roi. C'est curieux d'entendre cette masse de voix enfantines accompagnées par la musique militaire. Le tout ensemble pourrait s'intituler concert populaire.

Demain je te dirai le résultat de tant de fatigues.

Je vais t'envoyer les portraits en photographie coloriées de Maxime et de mon frère. J'ai choisi parmi les tiens celui qui avait un sourire sardonique sur les lèvres, ce qui ne nuit pas à la ressemblance (1).

Dimanche.

Nous en avons fini avec la fête des écoles et n'avons plus qu'à nous reposer sur nos lauriers. Elle a été fort jolie et tout le monde en a paru enchanté.

Le concours était énorme. La Garde Nationale arrivée tard ne savait pas trop faire la police et il y a eu encombrement

(1) Les deux portraits de mon oncle Maxime sont actuellement au Museo Civico. Celui de mon oncle Alfieri est encore en ma possession. Le mien est au Roccolo à la campagne.

et pêle-mêle. Je n'ai pas pu arriver à nos places. J'étais avec Mme de Romagnan et son frère Provana. Nous avons eu l'heureuse idée d'aller sonner au jardin botanique du Valentin pour tâcher de trouver un passage de ce côté. Il n'y en avait pas de praticable, mais un professeur nous a conduit dans son logement où il y avait une fenêtre dans les draperies du pavillon royal et par ce trou nous avons très-bien vu ce qui se passait à l'abri des intempéries et des bourrades et en outre rafraichis de temps en temps par du soda-water. Il y avait autant de monde que l'enceinte pouvait en contenir et le monde était content et applaudissait de toutes ses forces. La masse des enfants de tout âge était énorme. Ils étaient bien propres, peignés, bouclés, les filles en mousseline, couronnées de fleurs, tous avaient des branches vertes à la main exceptés ceux qui portaient des bannières.

Le syndic fit un discours dont on n'entendit rien. Trois jolies petites mioches allèrent présenter le programme au Duc et à la Duchesse de Gênes et redescendirent les marches à reculons, ce qui leur valut de grands applaudissements. Elles répondirent au Duc avec beaucoup d'aisance, et la Duchesse leur donna des bonbons. Puis les chants commencèrent, les refrains de vive le Roi, pendant lesquels toutes les branches s'élevaient et les bannières s'abaissaient, excitaient de grands applaudissements.

Ton père avait préparé un discours, mais il se contenta de le faire distribuer pour ne pas trop prolonger la fonction et ne dit que quelques phrases qui furent fort applaudies; puis il fit l'appel des *premiati*. Après tous, les enfants des asiles formèrent leurs petits pélotons sous leurs bannières et exécutèrent ce que l'on appelle *la liberazione di Torino*, marchant la partie de l'hymne au temps *largo* et dansant par petits ronds, la bannière au milieu. C'était très-joli, très-gai et très-applaudi. Alors commença le défilé de toutes les écoles, ce qui fut assez long,

Les Piémontais naissent soldats. Tous ces enfants marchent comme des compagnies de grenadiers. La musique de la Garde Nationale accompagna tout le temps, les sapeurs marchaient en tête. A la fin du défilé le Roi Victor arriva à cheval sous le pavillon et l'enthousiasme fut au comble. Il s'arrèta quelques minutes et remonta à cheval. Je ne sais ce qui prit à ce cheval, mais il se mit à se dresser, à hennir, à ruer et tous les autres chevaux à ruer en compagnie. Le Roi criait écartez-vous. Le syndic ne se le fit pas dire deux fois. Il court encore.

Ton père se trouva au milieu de toutes ces ruades. C'est heureux qu'elles ne l'aient pas atteint. La fonction ne dura qu'une heure en tout.

Ce qu'il y eut de malheureux c'est qu'après une journée étouffante, tout le monde étant en nage, à 6 heures 1[2 commença un orage très-froid et je craignais bien que ton père qui prenait la pluie dans le dos, nu tête n'attrapât quelque maladie, puis tous ces enfants qui avaient loin à aller pour rentrer chez eux. Dieu merci la pluie cessa et il ne paraît pas que personne ait souffert.

Maintenant c'est fini et il n'y a plus qu'à s'applaudir du résultat.

Nous avons appris hier la mort de Sir Robert Peel. Il me semble que par cet accident l'Angleterre reste boîteuse. Qui est-ce-qui prendra sa place? Lord Palmerston (1) s'est tiré d'une fameuse affaire et nous peut-être avec lui. La confrérie réactionnaire ici se flattait qu'il était perdu. Nous continuons à nous calmer. Nous passons les millions. Au reste la prorogation est imminente.

(1) L'affaire Pacifico pour laquelle il manqua être renversé.

N. 154. — *A Londres.*

Roccolo, 25 juillet 1850.

Santa Rosa le ministre était au plus mal. Il ne s'en tirera pas cette fois et les bonnes âmes diront que c'est là l'effet de la loi Siccardi.

Le pays est d'une tranquillité tout-à-fait exemplaire. J'espère qu'Abercromby nous rend un bon témoignage et que Lord Palmerston nous juge plus équitablement qu'on ne le fait dans les autres pays.

Dans le reste de l'Italie on est persuadé que d'un jour à l'autre nous allons avoir des barricades, une révolution, que le Roi sera tué ou chassé etc.

Griffeo (1), qui témoignait à la Grande Duchesse de Toscane à Vienne son regret de quitter notre pays si tranquille, était écouté avec ébahissement. Il a fini par déclarer qu'il aurait voulu que Naples et la Toscane fussent aussi solidement calmes que nous.

Je conçois que dans les autres Etats de l'Italie on a intérèt à faire croire que l'on se trouve au plus mal de nos institutions en Piémont. Mais je ne puis pardonner aux Français de parler de nous comme ils le font, pouvant être bien renseignés et seulement pour faire la cour à nos ennemis qui ne devraient pas être leurs amis.

Pourvu que nous ne fassions pas la sottise d'aller encore faire surgir de nouvelles difficultés avec Rome. J'en ai entendu quelque chose qui m'a inquiété. Nous en avons bien assez comme cela et il serait bon de laisser calmer les esprits sur toutes ces affaires dont les partis extrêmes se servent pour nourrir la fermentation qui sans cela irait finissant.

Au reste il me semble que nous nous consolidons; Dieu le veuille. Il n'y a que l'affaire de nos finances de véritable-

(1) Le ministre de Naples.

ment critique. Il faudrait qu'on prît des mesures efficaces pour sortir de ce provisoire ruineux.

Il y aura des sacrifices à supporter, mais enfin il faudra bien y venir. Il vaut tout autant qu'on sache à quoi s'en tenir et que l'on marche à la restauration de nos pauvres finances.

En attendant il y a de l'argent. Les marchands vendent et travaillent à merveille et les chemins de fer s'organisent.

N. 155. — *Lettre de mon père à l'occasion de ma promotion au grade de Ministre.*

Du Roccolo, 15 août 1850.

Sonnons toutes les cloches pour fêter ta promotion qu'une bonne lettre de Maxime m'a apprise officiellement. Voilà enfin toute hésitation finie et ta bonne conduite, ta patience, ton courage, tes services au pays dignement récompensés. Tu auras sans doute reçu à l'heure qu'il est une mienne lettre de tantôt deux semaines où je te marquais mes craintes sur l'issue de cette affaire délicate à cause de l'instance d'un de tes collègues. Maintenant c'est fait, la lettre portant la nomination sera à cette heure entre tes mains et nous devons d'autant plus nous en féliciter que c'est le Conseil tout entier des ministres qui s'est chargé de mettre des bornes à la délicatesse du Ministre des affaires étrangères, en observant que cette nomination était de toute justice et qu'il ne fallait pas que la délicatesse d'un sentiment privé portât préjudice à un service public. Te voilà donc à 34 ans promu au poste le plus important de notre diplomatie et j'espère que tu pourras dans ta nouvelle position continuer à bien mériter de ton pays qui en a grand besoin, car les ennemis ne lui manquent ni au dedans, ni au dehors.

Je ne suis pas étonné en lisant dans ta dernière, que j'ai reçue ce matin, l'indignation de ce Lord catholique (1) sur la triste affaire de ce pauvre Santa Rosa, car plus on est catholique plus on doit en déplorer les conséquences.

Nous ne pouvons pas encore en connaître la mesure et dans ce coin éloigné du centre nous les connaîtrons comme d'ordinaire après tout le monde. Mais on ne doit pas douter qu'avec un caractère comme celui du cardinal Antonelli, il ne faille s'attendre à de fâcheux résultats, vu le sans façon avec lequel Son Eminence traite la logique et badine avec l'inconséquence. La mauvaise foi a été souvent un mauvais moyen de diplomatie. Elle l'est toujours en religion.

Je plains Pie IX d'être en de si mauvaises mains. Je ne crois pas que Voltaire et Rousseau avec leurs œuvres aient fait plus de mal à la foi que les œuvres de ce cardinal et de sa triste clientèle.

N. 156. — *A Londres.*

Turin, 1r novembre 1850.

Nous allons avoir l'ouverture du Parlement après demain. Il y aura peut-être bien des criailleries sur les affaires *politico* religieuses. Mais j'ai bon espoir qu'il ne s'ensuivra rien de sérieux.

Le côté gauche des députés, moins quelques exceptions, paraissent avoir compris qu'ils doivent soutenir le Ministère et marcher d'accord s'ils ne veulent faire naufrage tous ensemble.

L'extrême droite du Sénat fera voir sa mauvaise humeur. Mais cela n'a pas de retentissement dehors.

(1) Lord Schrewsbury.

Demain l'élection de Cavour. On dit qu'on ne présentera même pas de concurrent. C'est heureux, car les électeurs nuisent le plus souvent par leur absence.

Le pays est d'une tranquillité absolue. On donnerait dans la monotonie, si le Parlement ne venait nous réveiller.

La presse étrangère revient vers nous, commence à nous comprendre et à nous rendre justice. Les étrangers arrivent ici avec d'étranges préventions qu'ils gardent encore quelque temps et puis finissent par voir qu'ils se sont trompés et que notre pays est un des plus commodes à habiter.

Il faut entendre la Comtesse de Buol parler de la différence de notre population comparée à celle de ses terres, où elle n'a pas osé aller crainte d'être égorgée.

Les journaux autrichiens se mettent aussi à chanter nos louanges, mais cela me met en défiance. Je dis comme Phocion. N'avons nous pas fait quelque sottise? Ne ferions nous pas fausse route?

J'ai vu un moment Maxime hier. Il donne un dîner dimanche et a quelqu'idée d'avoir des soirées chez lui et a parlé de moi pour l'y aider.

Je regrette que nous n'ayons pas dans la parenté proche rien qui soit de ressource, car je commence à me trouver peu présentable. Mais, s'il est nécessaire, je ne refuserai pas mon concours. Je dirai comme D. Giovanni: *non l'avrei giammai creduto, ma farò quel che potrò.*

N. 157. — *A Londres.*

Turin, 14 novembre 1850.

Nous avons eu l'ouverture du Parlement. Je n'ai pas pu y aller parcequ'elle se faisait à 11 heures et que je devais assister à un service funèbre, mais j'ai eu la relation. Elle était on ne peut plus satisfaisante. Le Roi a été accablé

de démonstrations sur son passage et fort applaudi à la Chambre pour le discours qu'on a trouvé très-bon. Maxime excelle dans cette partie, mais on dit que la dernière période est tout-à-fait du Roi lui même.

La Reine mère y a été avec la Reine régnante et la Duchesse, le Prince de Piémont et la Princesse Clotilde. La vue de la Reine mère à laquelle on ne s'attendait pas, a fait plaisir et servira à détruire les mauvais bruits répandus d'une brouille avec le Roi que les *armoniosi* s'efforçaient d'accréditer.

Ces bonnes âmes font tout ce qu'elles peuvent pour démolir le Roi en le représentant sous de mauvais aspects et se flattent qu'il perdra l'affection et l'estime de la nation. Mais celle-ci leur a donné un démenti formel. Jamais les gardes nationaux ne s'étaient trouvés aussi nombreux à la revue. Aussi en a-t-on dit que les *armoniosi* étaient mornes et ne disaient rien après la séance royale.

On a nommé un sous-gouverneur aux petits Princes. C'est un Abbé Pillet de Chambéry, qu'on dit homme de moyens, mais réactionnaire renforcé. Cette nomination a déplu et pourrait bien amener des interpellations. Malheureusement il y a eu sur ce sujet des imprudences faites par la Cour et des indiscrétions, des confidents, qui n'aiment à savoir que pour se vanter. Cela pourrait créer des embarras et des défiances, mais il est possible qu'on ait bientôt à s'occuper de choses plus graves.

Les nouvelles de Berlin reçues hier soir étaient alarmantes. On s'attendait à une crise pour le 21 sans pouvoir présager quelle en serait l'issue. Ce pauvre Roi est dans un bien mauvaise passage et je crois que de quelque façon que les choses tournent, il n'en peut plus sortir à son honneur. Les Prussiens payent maintenant le fruit de leur égoïsme. S'ils avaient maille à partir avec l'Autriche, c'est pendant que nous étions en jeu qu'il fallait se décider. Mais ils nous ont vu écraser

avec satisfaction. Ils vont subir pareil sort et sans avoir les mêmes justifications à faire valoir, puisqu'ils n'ont pas les étrangers à chasser de leur pays et que leurs forces sont quatre fois plus considérables.

Je ne sais s'ils disent *la Prussia farà da sè*, car elle est bien isolée, mais elle fera pis que l'Italie selon toute apparence. Si elle commençait avec quelqu'avantage cela pourrait bien produire une quantité d'explosions et de proche en proche arriver jusqu'à nous, Dieu sait avec quel résultat.

En attendant on espère, s'il n'arrive pas de cataclysme, que nos députés seront raisonnables. La Gauche paraît avoir compris qu'elle n'avait rien à gagner, à battre en brèche le Ministère. On est assez disposé à le soutenir. Il n'y a que l'extrême gauche, composée de têtes fêlées, qui regimbe par amour du scandale. Brofferio lui-même disait hier à Lisio: *vraiment le Roi est un brave homme! mais pour tous les autres rois!...* et comme on nommait l'office de la présidence il ajouta: *nous sommes ici sept ou huit qui devons voter; dites-nous qui vous portez et nous voterons avec vous autres*, et on nomma Boncompagni, Pinelli, Demarchi et les autres comme l'année dernière.

Quant au parti de l'*Armonia*, il fera tout ce qu'il pourra pour causer de l'embarras; mais l'horizon qui se charge de tempêtes devrait bien leur donner à penser s'ils sont capables d'autres sentiments qu'une animosité à toute épreuve.

Nous avons eu du très-beau temps, sauf un brouillard assez épais pendant les premières heures de la matinée. Les hôtes continuent à fourmiller ici de toutes les parties de la péninsule. Nous avons 160 mille âmes dans la banlieue. On ne trouve pas à se loger quoiqu'on bâtisse partout et que les maisons soient toutes louées, avant que d'être achevées. Il paraît donc qu'on n'y est pas si malheureux.

Ce que nous avons de détestable c'est la presse, les rédacteurs étant tous étrangers. On ne peut donc pas dire qu'ils représentent l'opinion du pays.

L'exhibition de gravures et objets immoraux est une autre plaie à laquelle il serait urgent d'apporter remède.

J'ai maintenant bien souvent de tes nouvelles, car tout le monde va à Londres et chante l'hymne en ton honneur. Collegno se loue fort de toi et j'en suis bien aise car il mérite la peine d'être bien traité. Mais ce que je puis te dire de plus concluant c'est que le ministre Cavour a fait mille éloges de toi à ton père et c'était l'écho du Conseil. Il me semble qu'on a été très-flatté de l'invitation chez Lord Palmerston qu'on a jugé une distinction.

N. 158. — *A Londres.*

8 décembre 1850.

Hier au soir le président du Conseil a ouvert ses salons et j'ai été faire les honneurs de la réception, aidée d'Emma Pollon que je me suis fait prêter. Cela s'est fort bien passé, malgré ceux qui disaient bénévolement que nous n'aurions personne. Il y avait assez de foule pour que la fête fût animée, pas assez pour faire confusion. Un salon était rempli de dames et on dansait au piano, car nos jeunes femmes sont de véritables toupies. Un second salon était rempli d'hommes, le Corps diplomatique, les ministres, sénateurs, députés, employés et bon nombre de *fratelli* de toutes langues, passablement de dames bourgeoises et leurs respectifs. Il y avait une pièce pour les parties; on n'en fit pas grand usage: une pour le thé; on n'en fit pas de cas. C'est une économie à faire.

J'ai causé longtemps avec Cavour qui m'a dit beaucoup de bien de toi.

Je t'enverrai des *anti-macassars* pour sauvegarder tes fauteuils. C'est un genre d'ouvrage que j'ai pris en passion, ne me souciant pas d'imiter les passetemps de la Marquise de P., qui trouvant que Pignerol ne lui offrait pas des ressources pour toutes ses heures se délectait d'aller à la cuisine pour voir plumer les poulets à la très-grande indignation de son mari qui voulait lui persuader d'occuper ses loisirs plus noblement. — Lisez, lui dit-il. — J'ai déjà lu, répondait la dame. — Travaillez de préférence. — J'ai beaucoup travaillé et j'en suis harassée. — *Allora ameme* (1). Elle aurait peut-être voulu répondre qu'elle le faisait depuis longtemps et commençait à s'en lasser. Je ne crois pas que l'occupation d'aimer les gens empêche les mains de s'exercer à quelqu'ouvrage. Mais je suis constamment dérangée, mon temps s'éparpille, ce qui me fait regretter la campagne. Cependant je sens que c'est une idée paresseuse.

N. 159. — *A Londres.*

Turin, 22 décembre 1850.

Maxime a de nouveau sa blessure ouverte après s'être cru guéri. Cela ne le met pas de bonne humeur; de plus il n'est pas sur des roses politiquement parlant. Le parti de l'*Armonia* fait tout ce qu'il peut pour mettre des bâtons dans les roues. Ils ont déjà manqué deux fois de compromettre le Cabinet avec le Roi. Une fois à l'occasion du précepteur du Prince, une autre pour la nomination des pages, où le Roi s'était laissé entraîner. Heureusement que il a bonne volonté. Mais on fait tout ce que l'on peut à Moncalier pour le dégoûter du Statut. La Chambre des députés est très-divisée sur la question de nouveaux impôts. On craint qu'on ne s'abstienne

(1) Aimez-moi.

et qu'on ne soit pas en nombre pour voter. Nous verrons demain. On parle de faire entrer au Ministère quelqu'un du centre gauche pour obtenir des voix. Il est probable que ce serait Rattazzi. On se plaint de Galvagno comme un peu trop timide.

N. 160. — *A Londres.*

Turin, le 1r janvier 1851.

Les affaires politiques cheminent assez tranquillement, mais on fait bien des sottises autour du Roi, les intrigues sont incessantes; on travaille à le dégoûter du régime actuel, on le pousse à des mesures qui sont des contresens, on lui arrache des promesses qu'il ne peut tenir en le compromettant, on l'ennuie, il ne sait se défendre contre ceux qui l'entourent et on craint toujours le découragement.

On a donné l'Annonciade à Pralormo, personne ne l'a critiqué. Mais on l'a donné à Pasqua et cela n'a pas fait bon effet, car, d'après le statut de l'Ordre, on ne le pouvait pas. et on l'a donné au général Crotti, ce qui a soulevé des observations.

Gallina remplace Pralormo à Paris. Je ne sais comment il s'en tirera.

Samedi nous avons eu notre soirée ministérielle fort nombreuse et animée. Nous avions les Tunisiens parmi lesquels plusieurs Européens. Mais les vrais Arabes sont curieux. Ils ne parlent ni ne comprennent rien et sont fort étonnés de nos habitudes. Ils ont beaucoup d'argent et achètent une quantité de choses. Il y en a un qui a acheté une quantité de petites lanternes magiques dont il était enchanté. Ils ont porté une quantité de cadeaux au Roi et à la Reine. A celle-ci des vêtements faits à la mode de Tunis et pour lui prouver son estime toute particulière le Dey lui a envoyé la robe que

portait sa mère. Il paraît que cette heureuse mère était une manière d'éléphant, d'après son pantalon.

Les ministres ont tous eu des décorations en diamants. C'est la seconde fois depuis peu qu'on envoie des présents et on a reçu avis qu'on préparait un troisième envoi. C'est fort inquiétant, vu qu'il faut toujours rendre la politesse.

Le Dey dans sa lettre au Roi, dit d'abord qu'il est le *midollo* des rois, qu'il fait tant de cas de son amitié, qu'il tachera de la conserver *con doni incessanti.*

Le Roi pourrait lui renvoyer des hardes de seconde main. Rien de plus intime.

N. 161. — *A Londres.*

Turin, le 15 janvier 1851.

J'ai vu la Reine régnante qui est dans un état intéressant, mais toujours bien belle à mon avis. Elle m'a demandé de tes nouvelles, dont je lui ai su grand gré.

Puis je suis descendue chez la Reine Douairière que j'ai revue avec un triste plaisir. J'étais émue et elle aussi. Elle a l'air d'un tout petit fantôme. La disparition si tragique de ce pauvre Charles Albert m'a laissé une impression profonde qui ne s'effacera plus. On dit que cette pauvre Reine aurait plaisir à nous voir. Nous ne demandons pas mieux, surtout si elle voulait nous recevoir comme elle était, en robe noire montante et manches longues, ainsi que ses dames. Ensuite j'ai été reçue par la Duchesse de Gênes que j'ai trouvé jolie. Tout cela a pris près de trois heures et il ne faisait plus chaud à la Cour comme au temps du Magnanimo; mais je n'en ai nullement souffert.

Je ne suis plus allée à la fête du Duc de Gênes le lendemain. On m'a dit que cela avait été magnifique.

Les soirées de Maxime sont toujours très-courues. C'est le seul endroit où la *borghesia* afflue. Je crois qu'on trouve mon accueil encourageant.

Maxime n'est pas de belle humeur. En attendant, on se retire un peu de côté et on le laisse aller le voyant peu disposé aux observations qu'on voudrait lui soumettre dans son intérêt.

Tout le monde ici se préoccupe de la crise française. Il paraît qu'à Paris tout le monde trichait au jeu. Changarnier a perdu sa mise le premier, nous verrons ce qui s'ensuivra; mais l'affaire est sérieuse en ce que le pouvoir se déconsidère de plus en plus, et il en reste si peu. Il faut espérer que l'assemblée qui s'est donnée le temps de la reflexion ne fera pas d'*improntitudini* (1) et que surtout il ne se passera pas de bouleversements dont nous puissions avoir les éclaboussures. Nous sommes tranquilles. Nous avons fait un jubilé magnifique. Le Pape nous a loué; mais de négocier il n'en est pas question.

Le commerce fait très-bien ses affaires. Les étrangers ne trouvent pas à se loger et les *regnicoli* (2) dansent. Cependant les propriétaires songent de temps en temps au déficit.

N. 162. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 22 avril 1851.

Tes supérieurs continuent à se louer de toi. Tâchons de les conserver et de n'en pas changer. Nous en avons pourtant été bien menacés et le sommes encore. Un moment de sauve qui peut pourrait bien venir un jour quand on serait au bout de patience, et si un autre était à ce poste, le tien pour-

(1) Coup de tête.
(2) Nationaux.

rait bien changer un peu. C'est pourquoi il faut jeter son ancre, être nécessaire, absolument nécessaire afin de se tenir debout de son propre poids. Camille trône tous les jours plus haut. Il est certain qu'il est, et qu'il se montre, un homme supérieur, comme tu le verras par ses discours aux Chambres sur toutes les questions.

Ses dernières discussions avec Oct. Revel armé de toutes pièces, qui croyait pulvériser son adversaire, ont été vraiment lumineuses, admirables, sans même avoir pris des notes pendant que son adversaire lisait.

Il serait admiré n'importe où. Je crains que le Ministère ne change de nom, et je fais le possible pour persuader Maxime qu'ils ont deux spécialités et deux positions en leur genre et également nécessaires à la marche de la chose publique; mais il paraît n'en pouvoir plus. Il a à faire à un mauvais coucheur.

N. 163. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 8 mai 1851.

Le pauvre chevalier Riberi est en très-mauvais état et il n'a malheureusement même pas le loisir de se soigner, car il n'y a pas de maison qui n'ait son malade, ce qui ne l'empêche pas, comme tu l'auras peut-être vu dans la *Gazette Officielle*, de prononcer des discours et de recevoir des ovations à l'Université. Il faut en même temps qu'il prenne sa part de la guerre allumée entre les deux puissances parlementaires, guerre où il se montre fort animé; gare aux députés qui tomberont sous son bistouri en ce moment. Le fait est qu'il suffit de trois choses pour décider la grande question: 1° savoir lire; 2° comprendre ce qu'on lit; 3° lire le Statut. Je ne sais faute de laquelle entre ces conditions les députés l'ont résolue contre l'autorité du Sénat. Qui du reste,

à mon avis, fera très-sagement de ne pas aller jusqu'au bout de sa prérogative en cette circonstance, car si on embarrasse encore les rouages déjà assez gênés de la machine, je crains qu'il ne lui arrive de s'arrêter, ce qui serait fort malheureux.

Aujourd'hui, 8 mai, Cavour doit faire à la Chambre sa terrible exposition financière qui tient justement en émoi tout le pays, car on dit qu'elle sera épouvantable. Mais il a la fièvre et garde le lit. Peut-être est-ce le fruit de l'énorme travail qu'il a dû s'imposer en cette occasion.

Je t'ai fait envoyer la spirituelle biographie de ce ministre dans le *Fischietto*. Il en a, dit-on, ri le premier et il l'avait lui-même apportée à la Chambre. On ajoute qu'il l'a pourtant fait retirer. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour n'importe quel prix on n'en trouve plus un seul exemplaire, ce qui la rend très-précieuse.

Tu auras appris que la Commission du monument Charles Albert a rejeté mon projet qu'elle trouvait trop dispendieux pour en adopter un qui propose de l'ériger en face du Palais Royal, au centre de la grille à laquelle on ferait en cet endroit, faire un demi hexagone pour faire entourage, ce qui représente assez l'idée du fils qui élève une statue à son père et donne au monument un air de domesticité ou de famille qui lui ôte le caractère national et politique dont j'avais voulu le revetir. Mais ce n'est plus le Roi élève sur les boucliers de ses guerriers.

N. 164. — *A Londres.*

Turin, 14 mai 1851.

Vraiment l'horizon se rembrunit de jour en jour et nous allons vers des événements que nous serions bien en peine de définir, mais les probabilités ne sont pas consolantes. Cette vilaine France sur laquelle les vilaines gens de tous les pays

ont les yeux fixés dans une attente convulsive pour en avoir le mot d'ordre, cette vilaine France tient à un cheveu. Elle ne dure que parceque l'on a presqu'autant de peine à s'entendre pour le mal que pour le bien.

Hier la Comtesse de Robilant a eu une lettre de son notaire à Lyon qui la prie instamment de faire retirer les fonds qu'elle a chez lui et de les faire retirer au Comte de Brichanteau parcequ'il ne croit plus pouvoir en répondre devant les événements désastreux qui se préparent.

Ici nous avons une propagande qui travaille incessamment. Les jours de fêtes ont attiré les ouvriers vers St. Salvari où l'on a établi des espèces de clubs et on y enseigne un catéchisme qui est rien moins qu'orthodoxe. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'on le dit fréquenté par des domestiques, car s'il s'agit de se rencontrer dans les rues; les chances seraient au moins égales. Mais si on avait des traîtres dans l'intérieur des maisons il ne serait pas facile de se prémunir. Enfin à la garde de Dieu.

La lutte qui a surgi entre nos deux Chambres est chose bien fâcheuse, car elle peut entraver la marche du Ministère et paralyser des mesures fort urgentes.

Ceux qui reçoivent leurs instructions de Mazzini ont pour mission de mettre des bâtons dans les roues au Gouvernement afin qu'il ne puisse plus marcher et provoquer un coup d'Etat. La Lombardie est plus incandescente qu'elle n'était en 1848. La différence est que maintenant Mazzini en dispose souverainement. La Toscane est indignée du rôle qu'on lui fait jouer, mais il n'y a pas de nerf dans cette population. Ne parlons pas des états du Pape. Il est impossible de s'y passer de troupes étrangères. Ce pays serait à feu et à sang si on le livrait à lui-même et pourtant ils ne voient que la paille qui est dans notre œil et point la poutre qui est dans le leur. Je ne dis pas que nous soyons sans craintes et sans

dangers. Une paille dans l'œil est encore un état très-fâcheux' mais relativement au reste de la péninsule notre sort est encore digne d'envie.

N. 165.

Du château du Roccolo, le 25 juillet 1851.

Tu es dans une époque de transition, mon cher fils, que je suis avec toute la sollicitude de l'affection et de l'expérience, tu n'as pas encore dit ton dernier mot et tu as de la marge devant toi, malgré tes cheveux blancs; mais tu verras que tes pensées se modifieront comme ta chevelure. Ce que je te désire c'est que tu réussisse à te faire un intérieur où ton cœur puisse se reposer. Ce sera dans peu tout ce qu'il te faudra. On se dégoûte de tout, excepté des plaisirs simples auxquels on se trouve heureux de pouvoir revenir, quand on s'est blasé sur ce que le monde vous présentait pour vous énivrer. Tu te griseras extérieurement et te dégriseras à l'intérieur.

Si tu as besoin de quiétude, d'affection, et un peu aussi d'économie, tu trouveras tout cela ici; mais je ne saurais qu'y ajouter de plus. Le pays ne fournit rien. Quant aux désagréments dont tu te plains, il ne faut pas croire qu'ils n'arrivent que pour toi.

Du moment où l'on se trouve un peu haut placé, il faut calculer sur cette sorte d'inconvénient. Les uns voudraient se mettre à notre place, les autres sans pouvoir y prétendre sont offusqués de vous y voir. L'envie, la vanité, la sottise, l'ignorance se prennent à tout pour se donner le plaisir de médire de ce qui est un cran plus haut, les uns veulent vous nuire, les autres sont tout simplement hargneux de naissance. Dans ces temps-ci il faut toujours être préoccupés de la pensée

de se faire pardonner les moindres avantages qui deviennent facilement des armes et des sujets d'accusation, que le mauvais vouloir exploite avec jouissance.

N. 166. — *A Londres.*

Turin, 21 octobre 1851.

Tous les jours je me persuade de plus en plus de la convenance pour toi de rester à ton poste. Les affaires de France sont si peu sûres que d'un jour à l'autre on s'attend à voir commencer le branle bas. Oh les vilaines gens qui ne savent que *parteggiare* et personne ne songe à l'honneur et au salut de la patrie.

Nous avons eu hier ici un banquet d'ouvriers d'environ deux mille couverts. Les gens sages n'aiment pas ces sortes de démonstrations. Les uns disent que la loi les permet, les autres disent que non. C'est un point qui ne devrait pas être si difficile à éclaircir, mais je vois que nos ministres n'ont pas leur statut au bout des doigts. Par hazard j'ai vu défiler cette troupe avec leurs pennons. Les ouvriers se sont conduits avec beaucoup d'ordre, mais il s'était fauflé là dedans tous les *caporioni* démocrates, surtout un certain Como d'Albe, qui a fait de fort mauvais discours.

Ces jours passés on a affiché sur tous les coins de rue une proclamation de Mazzini boursouflée à n'être guère comprise du peuple, mais le peuple se contente de n'attraper qu'un mot sur cent pour en faire une mauvaise arme. Dans les provinces on s'échauffe beaucoup plus et une partie du clergé donne la main aux rouges, les uns parcequ'ils sont de même couleur, les autres parcequ'ils veulent pousser à la contre révolution. La presse est infâme, la police nulle. Nous vivons par le bon sens et le sang froid de la masse.

La nomination de Farini n'a pas plu. Cependant tous ceux qui le connaissent disent que c'est un brave homme. Hier on disait même qu'il s'était retiré devant cette réprobation, mais je ne le crois pas. Il a pris Albini pour premier officier. Bon choix. Le fait est qu'il n'en trouvait pas d'autre. Ses partisans le disent ferme, modéré, conciliant et capable de donner la réplique à la Chambre. Nous le jugerons à l'œuvre.

La Reine Marie Thérèse est revenue de Toscane et n'a jamais voulu aller à Florence pour ne pas voir les Blancs. Son frère n'osait pas même se présenter à elle en uniforme, à ce qu'il racontait à Pasqua.

N. 167. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 10 décembre 1851.

Je suis bien aise de te savoir heureusement arrivé (1). Tu désirerais être aux premières loges pour voir le spectacle, la curiosité est assez naturelle. Bien entendu que tu te tiendras loin de la bagarre où nous avons rien à demêler.

On dit ici que bien des Napolitains ont été tués a Tortoni, qu'ils auraient fait feu des fenêtres. De quoi se mêlaient-ils? Les Français sont assez grands garçons pour vider eux-mêmes leurs querelles.

Je voudrais seulement savoir si parmi les étrangers il y avait des noms connus.

Je suis bien aise que l'on ait fini de s'entretuer et désire qu'on en reste là.

Je vois qu'en général les Piémontais penchent pour le président. Tout ce qui est force et hardiesse nous captive facilement.

(1) J'étais allé à Paris lors du coup d'Etat.

Même les coudins préfèrent une autorité forte à l'autorité partagée. D'ailleurs c'est bien coupé. Mais il faut recoudre (1).

Nos *vermigli* ont été un peu abasourdis au premier moment, puis ils se sont flattés d'une réaction et nous ont imprimé les *frottole* (2) les plus pommées du monde, mais les illusions ne peuvent pas durer et maintenant ils refléchissent l'oreille basse. Cela fait que les Chambres sont plus coulantes avec le Ministère. On passe les budgets que c'est une bénédiction. A la bonne heure; on épargne le temps et les poumons puisque également il faut finir par payer.

On devrait profiter du moment pour faire passer la loi de la sûreté publique votée par le Sénat cet été et rejetée par l'autre Chambre. La neutralité de la police mécontente énormement la population tranquille, il arrive des inconvénients et des malheurs de tous côtés et la répression est insuffisante.

N. 168. — *Lettre de mon père.*

Turin, 13 décembre 1851.

Vive Napoléon et vive le coup de pied qu'il a donné à ce château de cartes ou palais de carton. Il a bien fait de culbuter cette pétaudière, ce ramassis d'intrigants égoïstes sans amour de patrie, sans nobles sentiments, tous pétris de personnalité et d'amour propre. Qu'ils aillent à tous les diables avec leurs conspirations et leurs intrigues ténébreuses. Ils sont tous dans une fameuse déroute et Louis Napoléon a maintenant gagné la bataille de Marengo et même beaucoup mieux, car Marengo n'avait de portée qu'en Europe et cette victoire contre l'anarchie et le communisme est une victoire mondiale. Je suis admirateur passionné de Napoléon. Tout le Piémont l'admire et l'applaudit. On fait des vœux pour

(1) Mot de Cathérine de Médicis.
(2) Mensonges.

la continuation de ses triomphes et pour son installation glorieuse et permanente sur le trône impérial de France. Je ne puis assez l'admirer quand je pense à tout ce qu'il a fallu de force de caractère et de courageuse résolution pour venir à bout d'une entreprise si audacieuse et si difficile, quand on énumère les obstacles qu'il pouvait rencontrer et qu'on récapitule tout ce que cette soudaine et instantanée arrestation de tout ce qu'il y avait de plus distingué, de plus hardi, de plus dangereux, sous tous les rapports, dans la haute société, les plus hautes influences, les courages les plus éprouvés, tout cela a été mis hors d'état, de nuire en une seule nuit.

Deux cent cinquante arrestations simultanées, sans un scandale, sans un coup de pistolet, sans une résistance, et un seul coup de manqué pouvait exciter du tumulte et faire manquer tout le reste et compromettre tout le succès de l'entreprise; et ces proclamations, ces mesures de prévoyance. ces résolutions si bien calculées, si profondément politiques. C'est un homme, c'est vraiment un homme, un homme comme on n'en trouve qu'en *Corse*, où pour la seconde fois la révolution trouve son vainqueur, où la Providence prend l'instrument qu'elle suscite pour la défense et la conservation de la société humaine. On craignait 1852 cette terrible année de cataclysme universel où le monde devait s'écrouler et ne présenter qu'une vaste ruine. Et voilà que la main de Dieu ellemème lève debout au centre de la France et de l'Europe la grande figure qui représente sa force et sa puissance et le monde est sauvé, et on craint un poignard, ou un pistolet d'assassin qui détruise son œuvre. L'homme que Dieu a suscité est sous la garde de Dieu. Il le sauvera et les poignards se briseront, les balles ne l'atteindront pas (1).

Je me suis quelque fois disputé avec Lisio. J'étais Napoléonien avant cette grande crise. Je disais que celui qui de-

(1) En effet il est mort dans son lit. Mon père parle de Napoléon II parcequ'on n'avait pas encore songé au III.

puis trois ans luttait seul avec toutes les puissances de la démagogie, contre toutes les ambitions et toutes les intrigues des hommes les plus rusés et les plus de mauvaise foi, devait rester sur le trône de France promu et appuyé par toutes les nations d'Europe.

On me répondait que Changarnier était le maître de l'armée, que celle-ci ne se prêterait pas aux vues du président, qui n'avait pas de précédents, ne donnait pas de garanties; que le parti de Henri V et du Prince de Joinville étaient supérieurs au sien. Il s'est chargé lui-même de la réponse. Maintenant Lisio n'a plus qu'une seule ressource, se rabattre sur la nécessité d'y rester. Il me semble que la masse de moyens qu'il a déployés en courage, en résolution, en politique, est une garantie de ce qu'il fera à l'avenir, et je dis que l'avenir est à lui comme le présent. Tu vois combien nous sommes d'accord. C'est que tous les deux nous sommes amis de l'ordre et des institutions qui régissent notre grande patrie et qu'en notre qualité de Piémontais nous aimons tout ce qui sent le courage et la fermeté. Encore une fois, vive Napoléon II et qu'il ceigne bientôt la couronne impériale dont il s'est montré si digne.

N. 169. — *A Londres.*

Turin, 21 décembre 1851.

J'ai fait mon adhésion au président *in petto,* pourtant personne ne me l'ayant demandée, mais c'est pour l'acquit de ma conscience; puisqu'il y avait nécessité et urgence, il n'y a plus rien à dire. On a tant dit: la légalité nous tue, qu'on a tué la légalité. C'est dans le cas de légitime défense. Tant pis pour la légalité qui serait toujours morte en tous cas. Que la terre lui soit légère. Mais les difficultés dureront encore pour le 1852. On a beau me dire que la leçon a été

forte, je crois qu'il n'y a que les morts de convertis et c'est la partie minime. Les autres ne sont qu'abasourdis et en France les impressions ne sont que vives, mais peu profondes.

Lisio était fort *sfiduciato* (1) ces jours-ci sur nos propres affaires, lui qui n'a jamais voulu admettre qu'elles pussent aller mal. Je ne l'avais vu ainsi que lors de la *seconda riscossa* (2) et il y avait bien de quoi. Il trouve qu'on ne comprend pas assez la gravité des circonstances et craint qu'on ne compromette le pays. Moi je ne le crois pas. Je pense qu'après un peu d'oscillation on finira par être raisonnable. Nous en ferons l'expérience à la discussion de la loi sur la presse qui finira par passer, on espère, quoiqu'à une faible majorité.

Ton père me paraît tout-à-fait remonté au moral et il se porte bien, sauf quelques petits inconvénients qui arrivent avec les années.

Il était un de ces jours à causer avec Maxime lorsqu'il s'est senti saisi à bras le corps. C'était Sa Majesté qui lui criait: *e cosa falou sì chiel? cosa dislou?* (3) et on a continué à parler affaires en toute liberté. Le Roi parlait avec un grand sens et discutait les affaires de Rome comme s'il avait pris ses degrés en théologie. Je crois qu'il aimerait un peu plus de résolution, et comme ton père est du même avis, ils s'entendaient à merveille et il lui disait: *bravo, bravo, ch'am desvia coi ministr! se dnoˇa s'andeurmou* (4). Mais Galvagno est craintif et on ne sait qui mettre a sa place.

Bonnes fêtes et bonne fin d'année. Fasse le ciel que nous nous voyons en 1852 dans la paisible retraite du Roccolo.

(1) Découragé.
(2) Seconde campagne de Lombardie.
(3) Que faites-vous donc ici? Que dites-vous?
(4) *Bravo, bravo,* réveillez-moi ces ministres sinon ils s'endormiront.

N. 170. — *A Londres.*

Turin, 1r janvier 1852.

Pace e gioia per mill'anni, mon cher fils. Je désire que 1852 soit plus propice aux congés que 1851, car je présume que tu n'auras pas pu aller jusqu'au bout du tien d'après les dispositions que j'ai vues ici. Je croyais même que tu aurais pris l'initiative après la solution Palmerston; mais il paraît que tu ne te sentais pas si pressé de t'en mêler. Enfin je pense toujours t'adresser la présente à Londres où tu ne dois pas tarder d'arriver.

La retraite de Sa Seigneurie a produit beaucoup d'effet ici; les uns s'en sont inquiétés outre mesure, les autres ont exulté sans trop savoir pourquoi, je crois par cet instinct de destruction, n'importe ce qui en résultera. Dommage qu'un homme d'état, d'un mérite si incontestable, fût ce qu'on appelle mauvais coucheur. Nous en avons eu ici qui, sans avoir certes son habileté, ont ce défaut, avec des qualités qui les porteraient aux affaires, et je fais toujours opposition quand on en parle, persuadée que quinze jours après leur arrivée personne n'en voudrait plus et qu'ils ne pourraient même s'utiliser dans des postes subalternes où ils font bien maintenant.

Voilà que nous envoyons Collegno à Paris remplacer Gallina. Il est un peu effrayé de commencer une nouvelle carrière à son âge, et n'a accepté que provisoirement. Il a des moyens, de bons sentiments, il connaît les conditions de notre pays. Il maintiendra ses droits et sa dignité, et si on lui donne quelqu'un qui connaisse la routine il pourra réussir. D'avoir servi Napoléon Ir lui sera une recommandation auprès du président.

Nous espérons que le bon vouloir du Gouvernement anglais ne nous fera pas faute, malgré la sortie du noble Lord et qu'il nous continuera son appui moral. Nous ne pouvions pas

espérer autre chose même avec Lord Palmerston. J'espère aussi que Leurs Seigneuries continueront à se montrer cordiales envers toi; ce seront toujours des personnes où il y aura à gagner pour la société intime ou publique.

Ces jours passés on m'avait chargée d'engager mon frère à aller comme ministre à Paris. Je lui ai parlé et fait parler. Mais il n'y a pas moyen de lui inspirer du courage. Il est parfaitement *sfiduciato*. Son château en Espagne aurait été de demander un congé au Sénat, et d'aller le passer avec toi, mais étant tuteur du petit Carrù c'est un empêchement.

Je vois de temps en temps Maxime toujours sur son canapé. Il compte cependant se traîner à la Chambre quand on y discutera la loi sur la presse.

Nous avons encore de la peine à prévoir quel sera le sort de cette pauvre loi. On emploie le temps qui la précède à persuader de sa nécessité; mais les *asinacci* ne manqueront pas qui croient que des phrases sonores sur les principes soient une monnaie qui a encore cours en Europe. Il y a un fort parti dans les deux Chambres qui s'accomoderait mieux d'une réforme ou recomposition du jury. Je ne sais si on ne finira pas par se combiner.

L. est toujours *cupo*. J'ai plus de courage que lui dans ce moment et je me flatte que l'on ne nous demandera que ce que nous pourrons accorder, sans compromettre notre dignité. Quant à de certains abus, nous ne demandons pas mieux que de les voir disparaître.

Je te dois un compliment et le fais bien de cœur. Voilà une belle décoration (1) qui t'arrive et je l'apprécie comme une marque de satisfaction de tes supérieurs fort honorable. Maxime m'en avait parlé jadis comme d'une chose qu'il désirait et n'osait faire à cause de l'interprétation qu'on pouvait lui donner, et moi-même je n'osais pas l'y encourager.

(1) Le Grand Cordon de St. Maurice.

Je suis charmée lorsqu'on te croit des mérites qu'on t'en récompense, mais je préférerais que ce fût un autre que ton oncle, quoique je sache bien que si tu étais un *borriquito*, ton oncle ne ferait rien pour toi.

On dit que Lord Palmerston va rentrer à la tête du Ministère. *O bela!* pour moi, je laisse que les Anglais fassent ce qui leur convient.

Seulement je m'amuse de savoir que certaines figures qui s'étaient tant épanouies commencent à se rembrunir. D'autre part nos *sinistri* ont bien de la peine à se persuader que le vent a changé, et attendent que tous les courriers leur apportent une réaction en France.

Pourtant le traité avec l'Autriche a passé par 90 voix contre 38. Les boutefeux étrangers de Gênes se montreraient assez disposés à s'en aller si on leur fournissait le voyage. Mais on craint qu'ils ne sortent d'un côté pour rentrer de l'autre.

Ton père est toujours enchanté de son président français. Pour mon compte je crois qu'il a fait la seule chose qu'il eût à faire dans ce moment, qu'il l'a bien faite, et durera quelque temps pour laisser respirer l'Europe; mais j'ai toujours les yeux sur les pieds d'argile.

L. pense qu'il pourrait bien après tout être un habile général d'après les qualités qu'il déploie.

N. 171. — *A Londres.*

Turin, 1r février 1852.

Maxime est toujours bien éclopé. Riberi lui a conseillé de brûler cette plaie et il y est tout disposé. Mais il a besoin pour cela de se trouver dans une situation à ne pouvoir s'occuper que de sa santé et il pense sérieusement à s'y mettre. Ce Ministère me semble fort disloqué; Camillo va trop vite,

Galvagno ne suit pas du tout et celui qui se trouve au milieu n'est pas à son aise. Ils ont réveillé un guêpier en supprimant l'administration de St. Paul. Cette Congrégation était si ancienne, elle avait la confiance et l'estime du public, l'enquête n'avait rien trouvé à y reprendre et on l'a supprimée. Cela a soulevé un mécontentement général et cette affaire pourrait bien avoir de sérieuses conséquences.

Quel besoin y avait-il de s'empêtrer là dedans. La grande difficulté est de trouver un ministre des affaires étrangères qu'on puisse présenter aux Chambres. Maxime m'a plus d'une fois parlé de toi, mais j'ai toujours combattu cette idée pensant combien peu elle te sourirait, étant peu disposé à troquer ta position moins précaire et moins critique. Cette nomination ne serait peut-être pas très-bien accueillie. On revient toujours à mon frère qui ne veut de rien, et je le regrette, mais il se joint aux autres difficultés celle qu'il croit impossible pour lui de parler à la Chambre des députés. Le choix pourrait bien tomber sur Adrien Revel.

Nous avons les yeux fixés sur ce qui va se passer outre Alpes et outre mer, sans parler des lois qui vont être débattues par notre Parlement qui nous tiennent en émoi.

Mon frère a toujours en tête son projet favori de venir passer quelque temps avec toi à Londres, mais je ne sais quand il pourra l'effectuer.

N. 172. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 15 février 1852.

Voilà notre session parlementaire qui touche à sa fin. Il n'y en a plus que pour le Sénat qui finira dans la semaine et de suite le Parlement renaîtra de ses cendres. L'affaire de la presse a été chaude, mais on craignait la retraite des ministres et on les a ménagés. J'espère que le Sénat sera pour

le moins aussi prudent. L'affaire de la Congrégation de Saint Paul se faisait scabreuse. Il paraît que le Ministre a pris le parti d'en venir à des concessions et il fera bien, sinon on aurait du scandale.

Je pense que j'irai à la séance royale; c'est amusant de voir le Roi Victor Emmanuel dans ces occasions. Il a toujours l'air de quelqu'un qui va dire des mots peu parlementaires.

On nous dit que nos négociations avec Rome se suivent d'une façon satisfaisante. Dieu veuille que nous en sortions bientôt et convenablement.

A Florence on calculait fort sur une débacle chez nous à l'occasion de la loi de la presse. Je suis charmée que nous ne leur ayons pas fourni cette consolation.

Enfin nous vivons, c'est l'essentiel. Ce qui est déplorable ce sont les vols qui ont lieu en ville et dans les campagnes.

Ces jours passés on a dévalisé les Carpené, on leur a emporté toute l'argenterie qui était considérable, tout le linge. Naturellement on n'a rien découvert.

N. 173. — *A Londres.*

Turin, dimanche gras, février 1852.

Nous avons eu une fière bataille de quatre jours au Sénat pour l'affaire de St. Paul comme je le prévoyais; mais l'affaire a fini par un ordre du jour convenable pour le Ministère; il fera bien de se tenir pour averti et ne plus aller fourrer la main en de pareils guêpiers, tandis qu'il y a tant d'autres affaires plus urgentes à pourvoir. Quand on a vu les manœuvres de l'arrière-ban réactionnaire qui se démenait d'une façon violente, à la Cour surtout, les gens de bonne foi et de bon sens comme ton père, se sont ravisés et ont voté pour le Ministère.

Les gros *coudins* ne doutaient pas que le Ministère ne dût succomber. On y comptait en Toscane, on l'écrivait à Rome pour entraver les négociations. On va être bien capot. Le vote cependant n'était pas une approbation de la mesure, mais une simple mesure défensive.

A demain la loi sur la presse qui passera, mais non sans observations; puis celle de sûreté publique. Après, clôture et réouverture le 1r mars.

Nous avons changé notre ministre de l'intérieur (Galvagno) qui a passé à la justice. On dit Pernati capable et ferme; mais les réputations se brisent bien souvent à ce banc des ministres et celui-ci est *inviso* (1) au centre gauche qui ne se fie pas à son libéralisme.

On parlait aussi d'une fournée de sénateurs, mais le Sénat se révoltait, les choix paraissant peu convenables. Ton père en a proposé d'autres qui semblent devoir être généralement approuvés.

N. 174. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 6 mars 1852.

Nous avons subi aussi notre crise ministérielle quoiqu'elle ait fait moins de bruit en Europe que celle dont tu as été témoin à Londres et les affaires n'en marchent pas plus mal, ou mieux dans l'un comme dans l'autre pays, car le monde va de ses propres jambes à travers l'espace. Maxime a eu hier son jour d'apothéose avec accompagnement de mains et chœur de journaux.

Le Roi avait fait à la Garde Nationale une improvisade fort aimable en habillant le second des princes avec son uniforme.

(1) Mal vu.

Le jeune Garde National était fort gentil, fort blondin et fort rondelet et portait la main à son shako très-militairement et gracieusement. Le temps était au soleil d'Austerlitz et le défilé a été magnifique.

La session est ouverte. Nous avons un très-grand nombre de lois à voter et plusieurs ont un très-grand nombre d'articles. Cela fait venir l'eau à la bouche. On annonçait plusieurs nouveaux collaborateurs dans la Chambre haute. Jusqu'à présent ils sont comme *in petto* à messieurs les ministres qui paraissent vouloir prolonger leur grossesse au delà de ce qui est en usage. Je leur ai dit de prendre garde de ne pas en faire trop évidemment une pépinière de végétables ministériels, car il n'y aurait vraiment plus de dignité à un honnête homme, qui se respecte tant soit peu, de figurer dans une Chambre dont la votation ne serait plus qu'une location stipulée d'avance, et nous en sommes bien près depuis la dernière fournée qui n'a pas trop contribué à élever le Sénat dans l'opinion, pas même dans la sienne.

Je connais quelqu'un qui est bien près d'être au bout de son ambition parlementaire et qui n'attend que l'occasion d'y souffler dessus et de s'éteindre dans la vie privée et indépendante.

Voilà une élection qui a fait un immense bruit d'improbation dans le public. Ce vilain Rattazzi à la vice-présidence de la Chambre des députés. Cavour et les ministres ont poussé, et le voilà élu en dépit de ses antécédents rappelés vivement au souvenir de la nation par le livre de Gioberti dans les mains de tout le monde et qui dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, moins ce qu'il dit de Perron, qu'il était contre la campagne de 1849, en quoi l'écrivain s'est trompé. C'est un grand scandale. Il ne manque plus que de l'appeler au Ministère (1), et c'est sans doute ce qui arrivera bientôt.

(1) Ces jugements prouvent combien il est difficile de préjuger l'avenir. On vient d'inaugurer la statue de Rattazzi.

Je crois que les injures et les malédictions d'aujourd'hui ont payé avec usure les éloges d'hier à messieurs du pouvoir exécutif et pour mon compte je n'en ai pas chargé des commissionnaires.

N. 175. — *Lettre de mon père.*

Turin, 30 mars 1852.

Avant hier j'ai encore reçu de tes nouvelles, sinon très-fraîches, du moins de vue, par M. Duvergier de Hauraune qui a passé par ici. Je l'ai revu dans un salon politique, il menait l'orchestre et a gardé la parole pendant une heure bien révolue, disant tout le mal, cela va sans dire, du président et surtout de M. de Maupas, contant toute sorte d'épisodes et de détails.

Oh l'ineffable bavard. Il ne savait pas qu'il parlait devant un partisan bien prononcé de L. Napoléon, et moi j'applaudissait une fois de plus au 2 décembre qui avait délivré la France et l'Europe d'un pareil tas de bavards. Si un seul était si fatiguant, qu'était-ce quand il y en avait huit cent. Du reste quand, enfin, à bout de respiration il s'en est allé, j'ai dit à Balbo que malgré ce déchaînement d'irascibilité et de malédictions, si Napoléon (comme je le pense) finit par s'asseoir sur le trône. nous verrons tous ces *Brutus-Cassius* les uns sénateurs, les autres conseillers d'Etat, et d'autres écuyers et chambellans. Ce serait renouvelé, non pas des grecs, mais du commencement du siècle.

Pour te parler un peu de nous, tu auras vu que le Ministère avait eu à supporter un rude combat avec l'armée des députés sous la place de Casal. C'est maintenant le tour des vétérans du Parlement et la journée sera chaude, car tout ce qui sent le moins du monde la violation du Statut, excite au plus haut point les colères du Sénat qui est très-exigeant

à cet endroit, ainsi qu'il en a le devoir. Et note que s'il y avait eu pour la Chambre une apparence de consultation et d'autorisation d'une dépense qu'on annonçait de trois à quatre cent mille francs, il n'y en a pas eu même pareille démonstration quant au Sénat, ainsi que j'en avais fait le reproche à Maxime, qui était convaincu de lui en avoir donné communication officielle. Et les sénateurs se sont déjà plaints en maintes circonstances d'être traités peu cavalièrement par les ministres, les accusant de prendre leur suffrage comme une inféodation ministérielle.

Un article du *Risorgimento* (qui passe pour semi-officiel) a engagé le Sénat à une votation favorable et il contenait quelques phrases menaçantes. J'en étais indigné en le lisant et je pensais à l'effet qu'il aurait produit. En effet l'effet a été général, *peggio che peggio*. Je ne sais vraiment comment cela ira. Ce que les ministres ont fait est certainement irrégulier, mais ce serait un grand mal maintenant de faire tomber un pareil Ministère sur un tel incident. Tous les efforts des amis de l'ordre actuel tendront certainement à soutenir le Ministère, mais j'ai bien des craintes, telle était dans les bureaux l'indignation de tout le monde. Si la loi passe c'est tout juste et ce sera une bonne leçon qui du reste n'aura pas été de trop.

Il n'est que trop vrai qu'un dégoût général s'empare de toute la corporation et se manifeste tous les jours d'une manière fort énergique. C'est un tort, mais c'est un fait; mais le tort n'est pas tout au Sénat. Je crois que le Ministère en est encore plus coupable ne lui montrant pas la considération qu'il croit mériter et qu'il mérite sans aucun doute en ne le dédommageant pas par des honneurs et des prérogatives (ne pouvant le faire par des traitements) etc. etc., et une kyrielle d'etc.

Le Ministère a conservé des habitudes de la monarchie absolue, le tic de se poser en chef de l'Etat à côté du Roi,

et oublie que dans un régime constitutionnel c'est d'abord le Roi, puis la Chambre haute, puis la Chambre élective qui comptent hiérarchiquement. Le Ministère vient ensuite. Jusqu'à présent c'est le contraire qui se maintient chez nous. Les deux Chambres sont unanimes à le reconnaître. Il y a unanimité de mécontentement et de là une certaine mollesse d'action qui decèle le dégoût et la répugnance. Ce n'est rien de personnel que je t'annonce, car à mon âge on est beaucoup plus occupé de la situation des esprits, que de celle des corps, et d'ailleurs je suis à la veille de me délivrer de ce demi lien social, désirant placer un intervalle de liberté et de repos entre la vie et la mort. C'est l'explication du phénomène parlementaire très-réel.

N. 176. — *A Londres.*

Turin, 21 avril 1852.

J'ai été voir Maxime dimanche et je l'ai trouvé furieux de toutes les intrigues qui s'ourdissent dans les ténèbres et des tracasseries qu'on lui suscite dans des moments où il n'est pas déjà facile de se tenir debout et marcher.

Je désapprouve fort qu'on veuille nous pousser dans un inconnu sans se soucier le moins du monde de ce que peut devenir le pays, pourvu qu'on ôte ce qu'il y a; mais je trouve que le Gouvernement néglige trop des mesures qui rassureraient au moins les gens de bonne foi. Quant aux autres le mieux serait de passer dessus, car c'est un duel à mort.

Outre les exagérés de droite et de gauche qui ne veulent pas du régime actuel pour des motifs à eux connus, le Gouvernement s'est mis à dos le parti des scandalisés qui est assez nombreux et assez influent, parceque ce sont d'honnêtes gens qui trouvent que les principes de religion, de bonnes mœurs, d'autorité, d'ordre ne sont pas assez sauvegardés, et

mille incidents surgissent tous les jours pour leur fournir des sujets de plaintes, leur inspirer le dégoût des institutions, et la méfiance envers les ministres. Ceux-ci sont absorbés par les grandes questions et ne veulent pas voir qu'elles sont mises en péril par ce mécontentement des consciences troublées dans les âmes timorées qui sont encore nombreuses chez nous, que l'on ferait bien de ménager.

N. 177. — *A Londres.*

Turin, 3 mai 1852.

Tu auras su comme quoi nous avons manqué faire un grand saut, je ne sais si en haut ou en bas. Mais l'essentiel est que nous ne l'avons pas fait et que je ne me suis pas du tout effrayée n'ayant pas compris de quoi il s'agissait. Mais l'épouvante a été grande parmi le peuple, les femmes surtout, qui s'étaient persuadées d'une conspiration des poudres et que toutes les poudrières allaient sauter les unes après les autres. Nous avons été quelque temps en danger à cause de la grande poudrière qui touchait à l'incendie, mais le brave sergent Sacchi (1) s'est dévoué, comme un autre Micca, et a sauvé beaucoup de monde. Il s'est jeté dans le magasin à poudre et en a emporté un tison et une couverture qui commençait à prendre feu. Le chef du poste dès qu'il a entendu l'explosion a appelé ses hommes et les a tous rangés en bataille devant le magasin et ils n'ont pas remué jusqu'à ce que les secours sont arrivés. Ceux-là sont de la brigade de Savone, mais on ne leur donne rien parceque ils n'ont fait, dit-on, que leur devoir. Au reste tout le monde a fait le sien, les princes, les ministres, la troupe, la Garde Nationale et la population. Tous ont montré ces admirables instincts qui distinguent la

(1) Mort cette année 1884

nation et maintenant la charité fait son œuvre de consolation avec son zèle accoutumé.

Il est singulier que le même jour, presque à la même heure, presque dans les mêmes circonstances, pareil événement ait eu lieu. Mais là ils n'ont pas de victimes à déplorer. Mais ces étoiles qui ont toutes filé ensemble me donnent à penser, cela me semble de mauvais présage.

Notre politique est un peu boîteuse. Il y a un mécontentement sourd qui de temps en temps fait une petite explosion. On trouve quelquefois de certaines oppositions ridicules. On ne se rend pas compte que ce sont des boutades d'une mauvaise humeur permanente, entretenue par une quantité de petits froissements, petites blessures qui s'agglomèrent et mettent les gens en mauvaises dispositions, on est trop négligent, trop mou. Les honnêtes gens ne se trouvent pas assez protégés, ils ne trouvent pas la religion et la morale assez sauvegardées. La police est nulle. On dit que c'est le règne de la canaille et qu'on paye bien cher pour n'avoir que des inconvénients accompagnés de désagréments. Les ministres ne veulent pas prendre en considération certaines doléances qu'on ne leur épargne pas en détail; cela leur semble de peu d'importance et, quand il leur arrive un échec, ils en sont ébahis. Ils disent que les choses vont bien pis ailleurs, et j'en conviens, mais elles iront de pis en pis chez nous si on n'y porte remède et la génération qui suivra ne voudra même pas celle qui existe maintenant. L'éducation est dans une fausse route, on s'y prend d'une façon déplorable et c'est grand dommage. Les instincts s'étaient conservés jusqu'ici excellents, mais on nous fait élever par des proscrits de tous les pays. Nous prendrons les défauts de toute la péninsule, si Dieu n'y porte remède.

N. 178. — *A Londres.*

Turin, 9 mai 1852.

Aujourd'hui nous sommes tenus de nous réjouir légalement pour le don du Statut. Aussi ai-je entendu d'ici les acclamations qui accompagnaient, je pense, la Garde Nationale revenant de la messe à la Gran Madre di Dio. Ce sont de ces démonstrations factices dont je fais peu de cas.

Il y a eu de ces jours-ci un conflit fort regrettable entre les autorités et l'extrême gauche de la Chambre, où les premiers ont cédé. On avait décidé de disposer de la somme destinée à l'illumination en faveur des victimes du 26 mars; mais Valerio, Mellana et compagnie ont trouvé cela très-mauvais et ont dit tant de mauvaises raisons que l'Autorité est revenue sur les ordres qu'elle avait donnés et nous fait illuminer après nous avoir dit d'en envoyer le montant à Cottolengo. Hier on avait recommencé à afficher de petits papiers sur les murs où l'on imposait les lampions. On faisait courir le bruit que le *Municipio* serait sifflé, hué, quand il se rendrait à la Gran Madre et on a cédé devant les menaces de la *Gazzetta del Popolo.* Tout cela ne vaut rien et ne prouve qu'imprudence et faiblesse, tristes qualités toujours bien dangereuses dans les moments où nous sommes. Ces gauches ne songent pas plus aux dangers qui nous entourent qui si nous étions seuls au monde et libres de faire tout ce qui nous plait. Il me prend des moments de *nausea* sur tout ce qui se passe en voyant la sottise impertinente des uns et la faiblesse inepte des autres, je voudrais me cacher et ne plus en entendre parler.

N. 179. — *A Londres.*

Turin, 15 mai 1852.

Le motif qui m'engage à t'écrire aujourd'hui c'est l'idée que le Ministère, selon sa coutume assez habituelle, te laissait probablement ignorer ce qui se passe chez lui et que tu serais probablement bien aise de connaître le peu que j'en sais. Or il paraît que quatre des ministres avaient hier au soir donné leurs démissions; Maxime pour sûr puisqu'il me l'a dit. On ajoutait Galvagno et Pernati, et par suite Cavour.

Maxime en a donné pour motif sa santé qui exige impérieusement qu'il s'en occupe exclusivement. Cette raison est plus plausible qu'on ne voudrait la croire, car outre qu'il est urgent d'entreprendre une cure à fond pour arrêter les ravages de sa plaie et les conséquences de cette vie sédentaire qui lui fait beaucoup de mal, il est très-vrai qu'il ne peut pas remplir les devoirs de sa charge. Jusqu'ici il a patienté parcequ'on lui disait que son nom seul était une garantie vis-à-vis des Gouvernements étrangers et il se soumettait à sacrifier sa vie dans son cabinet comme il l'aurait exposée sur la brèche. Mais alors il fallait que les autres marchassent dans son sens au lieu d'aller l'un à droite, l'autre à gauche. ce qui neutralise tout-à-fait son influence.

Du moment où Camille est entré au Ministère on a dit et répété qu'il ne serait content que lorsqu'il aurait la présidence. Si cela est vrai, c'est une fausse ambition, car autre chose est d'être à la tête des finances, autre chose d'être à la tête de la politique dans des moments aussi critiques que ceux-ci.

Sa conduite ambigüe, sa légèreté, ses boutades l'ont assez prouvé jusqu'ici. Il n'a pas une allure qui puisse inspirer confiance aux Gouvernements étrangers dont il ne semble pas assez apprécier les conditions actuelles. D'un autre côté on le croit le seul homme capable de nous tirer des embarras

financiers qui nous tiennent en grand danger. Il a surtout le courage des mesures véxatoires qui sont, à ce qu'il paraît, indispensables pour nous sauver de la banqueroute. Cela fait que Maxime le juge en ce moment plus nécessaire que lui. Mais, d'un autre côté, cette oscillation qu'on remarque dans la marche du Ministère ne peut que le discréditer. Il faut de l'accord pour marcher dans une route aussi scabreuse que nous la font les circonstances intérieures et extérieures.

Camille n'a pas voulu avoir l'air de chasser ses collègues et a demandé à se retirer disant qu'on prenne Revel et qu'il ne ferait pas d'opposition.. Voilà où l'on en était hier soir et on ne savait pas encore quelle réponse ferait le Roi qui était allé passer la semaine à Raconis.

Ce matin ton père est allé à huit heures voir Maxime, mais il y avait conseil. En attendant, le monde sensé est fort inquiet et fort mécontent d'une complication qui vient si malheureusement s'ajouter aux autres.

Nous avons déjà trois actes d'un drame dont on ne peut prévoir la catastrophe. Le *connubio malaugurato,* la nomination Rattazzi, et les démissions de Maxime qui doivent donner à penser aux voisins intéressés; les deux premières mesures se sont prises sans l'assentiment de Maxime et pourtant il valait la peine de se mettre d'accord sur des choses aussi essentielles. Mais Camille est par trop improvisateur. Il est plutôt cela que faux comme on le croit généralement. Les reacs seront aux anges; ils ont l'instinct de la dissolution, n'importe ce qui s'ensuivra. Le *connubio,* qui ne s'est pas montré très-reconnaissant des avances qu'on lui a faites si gauchement, pourrait bien, si Camille est chargé de recomposer le Ministère, prétendre une part au gâteau, et alors suivent les notes diplomatiques, s'il ne nous arrive rien de pis. J'ai d'autant plus de crainte que je doute qu'on trouve des personnes d'une certaine cathégorie qui veuillent entrer dans cette combinaison.

Enfin nous sommes tristes et inquiets. Il faut que Dieu y mette la main comme il a fait jusqu'ici. Les hommes sont au dessous de la tâche.

J'ai lu le disconrs de Lord Derby. La paix à tout prix. Le *statu quo* est excellent pour qui est en bonne position. Mais qui se trouve en mauvaise ne sent pas le respect de l'équilibre comme on l'exigerait.

N. 180. — *A Londres.*

Turin, 17 mai 1852.

Je t'écris uniquement pour que tu ne prennes pas l'air bête de ceux qui ignorent ce qui se passe chez eux, car je crains que les principaux ne songent guère à te sauver cet affront.

J'ai les nouvelles d'hier au soir, car ce matin j'en ai cherché sans pouvoir en trouver.

Hier donc les notices étaient que le Roi ne voulait pas entendre parler de la retraite de Maxime et l'avait chargé de recomposer le Ministère. Camille ne paraissait pas disposé à y rentrer, mais il a été appelé le soir a 7 1[2 et on ne savait encore ce qui en était résulté. Voilà tout ce que j'ai à t'apprendre pour le moment. Je laisse ma lettre ouverte jusqu'à l'heure de la poste. Camille n'inspire aucune sympathie quoiqu'on rende justice à ses talents. Mais il a une manière d'être qui dégoûte tout le monde d'avoir des rapports avec lui. Cependant je crois qu'il faut surmonter ces antipathies quand il est question de quelqu'un qui peut rendre service au pays (1).

(1) Ces jugements de ma mère, quoique sévères, sont curieux à connaître car ils sont l'écho de ce qui se disait même dans un cercle très-rapproché du Comte de Cavour; sa nièce ayant épousé mon cousin Altieri, ma mère se trouvait par là en de continuelles relations avec les Cavours.

Mais je vois beaucoup de personnes et même de personnages qui ne marchent que par sympathies et antipathies. Ceux-là je ne les tiens pas pour des hommes d'état.

Si Cavour refuse de continuer, on ne voit que Revel pour le remplacer; mais Revel ne s'entendrait pas avec ses collègues sur les affaires de Rome que l'on dit bien acheminées, et d'ailleurs on ne sait comment il serait reçu à la Chambre. On y perdrait probablement la majorité factice dont on use maintenant pour faire passer les lois de finance peu agréables mais fort nécessaires.

Hier matin le Duc de Gênes a donné les médailles pour la poudrière au champ de Mars. Quand on parle à Sacchi, de tous les honneurs qu'on lui rend, il répond: *mi i ringrassiou bin, ma c'am lassou stè* (2). On voit son portrait aux boutiques de gravures. C'est une figure qui n'annonce rien que le calme.

N. 181. — *A Londres.*

Turin, 24 mai 1852.

Ayant vu que les journaux commençaient à parler de nos affaires ministérielles, je n'ai plus cru avoir besoin de t'en écrire et je me contenterai de te mander ce qui ne se trouve pas dans les gazettes.

Je me suis lancée hier soir dans la lecture du *memorandum* du Comte de la Marguerite, que je n'avais pas eu le temps de regarder jusqu'ici, et j'ai été fort étonnée, dès les premières pages, de le trouver infiniment plus *codin* que je ne l'imaginais. J'avais voulu quelques fois défendre l'auteur contre des imputations qui me semblaient exagérées, mais je vois que c'est inutile. Son livre est une manifestation qui équi-

(2) Je vous suis bien obligé, mais laissez-moi tranquille.

vaut à faire porter devant lui les trois queues d'un Pacha turc. Au reste, je crois qu'il n'y a plus que moi qui le lise à Turin.

Il faut que je me défende moi-même auprès de toi de l'accusation d'opposition que je n'entends faire ni systématique, ni personnelle. Sans entrer dans le mérite du Gouvernement constitutionnel en lui-même, je désire qu'il puisse être continué chez nous parceque je suis persuadée que nous changerions en pis si nous le perdions.

Or je voudrais qu'on s'employàt à nous le faire apprécier sous ses bons côtés, au lieu de ne nous en faire éprouver que la partie ennuyeuse, incommode, inquiétante sous tous les rapports. Ce n'est pas la faute du Statut si on ne sait pas s'en servir et lui faire porter de bons fruits. Il n'y aurait qu'à vouloir de bonne foi le mettre en pratique sans arrière pensée. Mais qui veut plus, qui veut moins, qui le laisse dormir par paresse ou par làcheté.

Notre crise ministérielle est censée finie. Je n'en sais trop rien. Camille nous a donné une répétition de Lord Palmerston, je crois que nous avons maintenant le ministère Granville, suivi de je ne sais pas trop quoi. Il est difficile que Cibrario se tire d'affaire; possible que Cavour, qui l'a proposé, l'aide de ses lumières, pourvu qu'il le fasse jusqu'au bout et ne le laisse pas patauger dans le bourbier une fois qu'il y sera jusqu'au cou. Je ne vois pas cependant qu'il soit plus aisé d'en trouver un plus habile dans quinze jours qu'à présent.

Farini nous a abandonnés et il faut en trouver un autre, et c'est le difficile, tous se récusant. Les personnes un peu bien élevées répugnent à affronter les mauvaises manières de la Chambre. Ce n'est pas manque de courage, mais manque de patience, vertu peu conforme au caractère piémontais. Cela nous constitue un Cabinet boîteux qui ira tant bien que mal et ne nous donne crédit ni au dedans, ni au dehors.

Je ne conçois pas où Camille a eu la tête de nous mettre dans une situation semblable.

Le Ministère démocratique a perdu la cause italienne par son étourderie impardonnable en 1849. Cavour nous a joués à croix ou pile en 1852, nos institutions pour enjeu.

L. qui était fort découragé tous ces jours, et pourtant il disposait d'une foi robuste, était un peu relevé hier au soir et disait *i la scaprouma ancora* (1). Je le veux bien, mais la *matassa* (2) est terriblement embrouillée, les ennemis de nos institutions prennent courage et se mettent à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais.

Jeudi Camille a donné à dîner à Josti (passe encore pour celui-là), mais aussi à Brofferio et à Mellana. Qu'est-ce-que cela veut dire? Il ne s'agit même plus du centre gauche, mais de gauche pur sang. Et si on était obligé de le reprendre aux finances comme le seul capable de les débrouiller, avec quoi composerait-il son cabinet. Gustave était de ce banquet et a trouvé ces messieurs fort aimables! On se perd en tout cela.

On ne sait pas bien quel rôle a joué H. dans cette affaire. Il y a une visite faite par lui à Cavour à deux heures après minuit, accompagné de Martini qui a bien tripoté dans tout cela. C'était le jour que Maxime avait envoyé sa démission.

Cette visite était une gaucherie, car tout se sait à Turin et a donné à penser. Maintenant Camille dit tantôt qu'il va soutenir le Ministère et défendre ses lois à la Chambre, tantôt qu'il ira dans ses rizières, puis à Genève, puis à Londres. Je ne sais quelle est la bonne version.

Hier j'ai reçu une lettre de Toscane. On y était dans le plus grand émoi sur ce qui se passait ici. On voit vraiment

(1) Nous nous en tirerons encore.

(2) Echeveau.

que nous sommes le cœur de l'Italie. Quel dommage qu'on ne sache pas tirer parti de la situation; mais que tout le monde s'en mêle pour l'abîmer.

---

25 mai 1852.

Il était trop tard hier pour que ma lettre partît, ce qui m'a donné le temps de recevoir ta petite lettre du 21, qui m'a fait plus de plaisir qu'elle n'était grosse. Je suis bien aise des interpellations au Parlement anglais si favorables pour Maxime. Ceux qui mettaient leur espoir dans le ministère Tory pour nous voir tomber, verront qu'ils ont pris un *granciporro,* comme dirait Gioberti. Ils en prennent assez, ce n'est pas l'embarras. Je suis toujours charmée quand nous pouvons faire bonne figure ici et à l'étranger, car j'ai du patriotisme jusqu'au bout des ongles. C'est le sentiment qui domine et prédomine en moi et survit à mille illusions perdues, mille intérêts évanouis. Je crois que toi et moi ne nuisons pas à la bonne cause. Je te demande pardon de m'assimiler ainsi à ton Excellence, mais je n'entre pas dans l'œuvre diplomatique, je te fournis seulement les petites nouvelles qui peuvent servir à notre plus grande gloire, que tu sais ensuite faire valoir en temps et lieu.

On m'a raconté hier soir une conversation qui avait eu lieu entre S. M. et le Comte Cavour après que celui-ci eut donné ses démissions. On discutait sur ce qui les avait motivées et l'ex-ministre voulait se disculper sur ses relations avec la gauche, disant qu'elle avait modifié ses opinions et qu'elle ne pouvait plus être dangereuse, qu'on en avait besoin pour appuyer la politique du Cabinet etc. Le Roi finit par s'impatienter et lui dire: « Monsieur le Comte, vous avez » 150 mille livres de rente et quoiqu'il arrive, cela vous est

» égal; mais sachez que moi je ne veux pas finir où est allé » finir mon père ». Je crois que cette déclaration a terminé la conversation.

Répliquant à quelques reflexions sur la possibilité peu probable que je me marie jamais, ma mère m'écrit ces sages conseils.

Pour ce qui est des conséquences que tu déduis, je ne les admets pas du tout. Cela prouve seulement que tu n'as pas encore rencontré celle qui t'était destinée, mais je ne renonce pas à espérer qu'elle existe quelque part.

Persuade-toi que c'est un triste sort que celui de vieux garçon et qu'on n'évite pas son lot de misères en s'isolant. Elles ne font que changer de nature.

Lorsque Dieu eut créé toutes choses, l'Ecriture dit: et il vit qu'elles étaient bonnes. Mais après avoir créé l'homme, il eut l'air de trouver qu'il lui manquait quelque chose, et il dit: il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne. Médite sur cela et fais-en ton profit.

N. 182. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 28 juin 1852.

Nous espérons te voir en Piémont cet été; quant au domestique que tu amèneras arrange toi comme tu voudras. Tu dois concevoir que mes appréhensions ne sont qu'une attention envers mon héritier présomptif, car moins je jette d'argent, plus il lui en restera. Qui pourrait m'empêcher de vivre en Lucullus, sinon mon affection de père? D'abord pour toi, mon cher aîné, ensuite envers tant de pauvres enfants (1)

(1) Mon père fit l'acquisition d'un caveau au *campo santo* qui contenait dix-huit sépultures. Ayant su par moi que mon intention était de reposer à Lagnasco, il établit par testament qu'outre sa tombe et celle de ma mère, les autres serviraient à celles de ses élèves dont les parents en exprimeraient le désir, ce qui fut fait. Mon oncle n'ayant pas exprimé ses intentions à été également placé dans le même caveau.

tes sœurs et mes filles chéries qui ont aussi droit à leur part, que je suis loin de leur exagérer, comme tu le reconnaîtras un jour.

J'ai cru devoir profiter de la bonne direction que tu as donné à mes idées en prenant l'initiative d'une amélioration sociale réclamée également par la religion et par l'humanité. celle des maisons pour les ouvriers. J'ai communiqué mon projet à quelques personnes bien intentionnées dont je connaissais d'avance la manière de voir sur cette question et qui effectivement ont pris la chose à cœur et je me suis mis à l'œuvre courageusement, car il faut du courage par le temps qui court à faire délier le cordon des bourses, d'autant plus qu'il est question d'une forte brèche à y opérer. Une somme que j'économisais année par année sur mon traitement de directeur de la Pinacoteca et que je destinais à remplir de mon vivant une de ces œuvres de bienfaisance qu'en général on est assez enclin à faire payer sur la fortune d'outre tombe en guise de legs passifs laissé aux héritiers. Cela me permet de placer à un fort intérêt moral une somme qui m'acquittera en partie du devoir qui nous est imposé à tous de mériter par des sacrifices personnels et de ne pas faire faire notre pénitence par nos proches.

L'affaire marche bien. Arconati, Casana, Grosso, Cotta, Rocca, Tasca, Dupré, Balbo ont souscrit. Je consulte les livres que tu m'as envoyés il y a deux ans, et qui me seront très-utiles.

N. 183. — *Lettre de ma mère 25 octobre, à Paris, où j'étais de retour d'un congé que j'avais passé en partie en Piémont, partie en Ligurie pour le mariage de ma cousine Ricci, et partie en Toscane avec mon beau-frère Villamarina, qui venait d'être nommé Ministre à Paris.*

Turin, 25 octobre 1852.

Maintenant à d'autres affaires plus graves, sinon plus intéressantes. Je vous vois d'ici tous trois, la tête dans le sac, honnêtes diplomates que vous êtes; d'autres que moi vous en sortiront. Je me contenterai de faire un tout petit trou au sac pour que vous puissiez entrevoir quelque chose; quant à comprendre je pense que vous ne verrez que du feu. Pour moi j'y renonce n'y étant pas obligée.

Nous sommes à ce qu'il paraît en pleine crise ministérielle, ni plus, ni moins que la Belgique.

Ce qui est de fait, c'est que le Roi a envoyé chercher Cavour avant hier, qu'il est arrivé hier matin de ses rizières et qu'à une heure il a été à Stupinis. Là s'arrête ce qui est officiel. Maintenant nous avons les inductions probables outre les suppositions extravagantes qui ne font pas faute.

Tu sais que le Ministère n'était pas sur des roses à ton départ. Il paraît qu'il se trouvait de plus en plus empêtré. Des personnes conciliantes voulaient essayer d'en rapprocher Camille, mais il s'y refusait et disait qu'il ne pouvait pas adopter toutes les idées qui dirigeaient le Ministère; en même temps il laissait entendre qu'il n'aurait pas été si embarrassé des difficultés qui arrêtaient sa marche. Alors les ministres dirent: puisqu'il pense avoir les moyens de sortir le pays des embarras qui l'inquiètent, qu'il se mette à l'œuvre. Et il paraît qu'ils offrirent au Roi de se retirer et de s'entendre avec Camille.

Rien n'a encore transpiré de ce qui a été décidé entre le Roi et Cavour.

Ce que serait ce Ministère c'est ce qui ne serait pas facile à prévoir. L'imagination se porte de suite sur la combinaison *Gaton* (1) Rattazzi. Cela sonne si bien. Si le *gaton* ne dévore pas le *ratas*. Mais on dit que celui-ci ne se soucie pas du Ministère où il pourrait se trouver un embarras, embarrassé ce me semble. On croit Camille disposé à prendre les affaires étrangères et à mettre aux finances un commis sous sa direction. Voilà tout ce que j'ai pu mettre ensemble de plus raisonnable jusqu'ici. Nous allons voir ce qui en résultera.

L'effet que ces événements ont produit sur le public, c'est le plus grand étonnement. Dans ces cas il faut un peu de temps pour reprendre ses esprits. Il me semble que la crainte est le premier sentiment qui se fait jour. Tout le monde en parle et tout le monde dit qu'il ne comprend pas, les savants. comme les ignorants, de façon qu'il n'y a pas de honte à l'avouer. Vous pourrez faire comme tout le monde à *moins* que vous ne soyez plus habiles et encore gardez vous de le laisser paraître, ou l'on vous nommerait ministres *ipso facto*.

On s'attendait précisément à sentir la bride du côté droit et c'est l'autre qui a été tirée. Cela désoriente. Les *reacs* auront tordu le museau. Mais ils vont se consoler en pensant que tous les chemins mènent à Rome et que celui-ci pourrait bien être une *scorciatoia* (2). Peut-être se flatte-t-on et s'alarme-t-on mal à propos; mais c'est l'effet naturel d'un événement imprévu qu'on ne comprend pas.

(1) Gros chat. Sobriquet de Cavour.
(2) Chemin le plus court.

N. 184. — *A Londres.*

Turin, 4 novembre 1852.

Enfin j'apprends que tu es à Londres, mon cher fils, et je prends de suite mon grand papier pour causer un peu à l'aise avec toi. Je ne sais si je pourrai réussir à te donner quelques nouvelles positives, car Lisio qui m'en fournissait, quoique pas toujours exactes, est parti pour son conseil de Coni. Il croyait avoir son ministère en poche et deux heures après on l'avait changé, ce qui me donne l'air d'écrire des bourdes, mais c'est que véritablement les combinaisons échouent et on est sans cesse à recommencer.

Salvatore aussi en était au ministère Balbo et nous en sommes bien loin.

Tu sauras que Cavour ayant de nouveau été appelé, il s'était chargé de la tâche ingrate. Hier on nous donnait le Cabinet Cavour, Dabormida, Rattazzi, La Marmora, Boncompagni, Paleocapa. Plus tard on sut que Rattazzi avait refusé et St. Martin aussi. Voilà où l'on en était hier soir.

Le ministère Balbo rassurait les gens timorés qui espéraient une solution de nos affaires avec Rome et la suppression de quelques abus très-nuisibles qu'on a laissé s'introduire mal à propos. Mais un grand nombre le redoutaient, le jugeant, à tort probablement, un ministère de concessions illimitées. Ce qui l'a fait échouer c'est le refus de Revel d'y entrer, ce qui était une condition *sine qua non* de quelques autres. Revel s'est parfaitement posé dans cette circonstance, faisant sa profession très-caractérisée de constitutionalisme qui lui interdisait d'entrer dans un ministère sans avoir de majorité dans les Chambres. Cela l'a fort relevé dans l'opinion et lui servira à la première occasion. Ce qu'il fallait, c'était de le charger lui-même de recomposer le Cabinet et non pas Balbo, qui n'est pas très-populaire et dont les collègues redoutent la vivacité.

Il a pourtant agi très-noblement à son ordinaire et a offert à Revel la présidence et de choisir dans les portefeuilles sans en garder aucun pour lui.

Cavour contente mieux la masse libérale qui est forte chez nous par le nombre sinon par les lumières, le discernement et la prudence. L'opinion de Turin et des hautes régions diffère totalement de celle du bas peuple et des provinces. Chez nous on refléchit sur les conséquences de certains désordres, on fait la part des exigeances étrangères et on a un certain genre de craintes. Les autres ne sont influencés que par ce qui se passe actuellement sous leurs yeux, de là l'*astio* (1) contre le clergé qui a abusé et abuse encore quelquefois de son autorité ou ne se montre pas toujours édifiant et convenable.

Du reste Cavour avait déclaré qu'il passerait condamnation sur la loi du mariage et ne parlerait pas d'incamération à laquelle il s'est toujours montré contraire. Maintenant s'il réussit à former son Ministère il faudra voir ce que l'on en pensera dehors et ce que je redoute c'est que tout ce qu'il y a de comme il faut en fait de capacités se refusant à entrer, nous tombions dans les médiocrités sinon dans les nullités.

Maxime fait un peu trop de démonstrations de satisfaction. On ne se rend pas bien compte pourquoi il est sorti. Je crois, d'après quelques données que je ne puis t'expliquer, qu'il y a eu intrigue peu délicate contre lui. Il a parlé de chercher un petit logement et de rester ici pour faire le député. Je crois qu'il est difficile de prédire ce qu'il fera.

Le pauvre Gioberti a fini bien malheureusement pour lui et pour nous. Je crains qu'il ne vienne encore nous causer de l'embarras; si au moins on s'était contenté de l'enterrer comme un simple mortel, mais si on s'imagine de le faire venir ici et que M. Franzoni pense de son côté de défendre

(1) La haine.

aux curés de le recevoir, nous voilà dans le scandale et ses conséquences; moins que jamais c'est le cas de jouer avec des allumettes.

N. 185. — *A Londres.*

Turin, 15 novembre 1852.

Quoique je t'aie écrit hier, comme il se présente une occasion aujourd'hui pour Paris, j'en profite pour te dire quelques mots plus librement. Je pense que, quand même on ouvrirait une lettre à l'étranger, cela n'aurait pas grande conséquence.

J'imagine que tu ne te rends peut-être pas bien compte de ce qui s'est passé chez nous dernièrement, car ici même on n'y a pas compris grand chose. Ce que j'ai pu attraper de côté et d'autre sur la retraite de Maxime me semble assez probable et je crois que ce sont les difficultés avec nos ministres étrangers qui ont donné la dernière impulsion à sa sortie.

Appelé dans le sein de la Commission du Sénat pour être interpellé sur nos rapports avec les puissances étrangères et savoir quel secours on en pourrait attendre à l'occasion de nos différends avec Rome, on a prêté à Maxime une phrase sur l'Angleterre qui ne serait ni parlementaire, ni de bon ton. Mais ce bruit ne venait d'aucune des personnes présentes et il y a apparence qu'il a été inventé. Pas moins ayant dit ce qu'il pensait dans une séance secrète, il s'est exprimé librement, croyant que ses paroles ne sortiraient pas de la salle. Malheureusement la discrétion n'était pas à l'ordre du jour et son opinion émise confidentiellement fut répétée, recueillie et rapportée par Martini, dit-on, à Hudson qui s'en montra fort blessé. Il avait déjà eu maille à partir avec Butenval, mais celui-ci avait été tancé par son Gouverne-

ment et avait dû retirer sa note. Je crois que le Roi était ennuyé que nos affaires de Rome étaient toujours au même point et manifestait le désir de trouver un Ministère qui pût en venir à bout et Maxime pensant que le moment de faire des concessions approchait, que bien des personnes avaient l'air de penser que les embarras venaient de ce qu'il n'y mettait pas la bonne volonté nécessaire pour en sortir, que les difficultés n'étaient pas si grandes, que d'autres ministres se trouveraient aisément, que l'on pourrait sans danger dissoudre et reformer la Chambre etc.; tout cela finit par faire perdre patience à Maxime et il trouva qu'il n'y avait qu'à laisser essayer les frondeurs, s'ils s'en tireraient plus avantageusement.

Cavour fut d'abord appelé et il ne put entrer dans les vues du Roi, ni sur les affaires romaines, ni sur ce que l'on avait persuadé au Roi que le pays demandait. Alors on appela Balbo qui était un de ceux qui trouvait que le Ministère se laissait embarrasser pour rien du tout. Balbo voulait avoir Revel et avec lui d'autres hommes recommandables de la même nuance. Mais on hésitait à se mettre avec Balbo et ceux qui ne refusaient pas mettaient pour condition Revel, qui n'ayant pas voulu accepter parcequ'il ne pouvait pas compter sur une majorité réelle, la combinaison avorta.

Alors Balbo se mit à battre les buissons et en fit sortir le Ministère le plus saugrenu qu'il fût possible d'inventer. Aussi au troisième nom le Roi dit: *assez, assez, j'ai fait appeler M. de Cavour.*

On blâme le Roi comme s'il avait tergiversé dans cette circonstance. Il me semble à moi qu'il n'y a pas mis au contraire assez de finesse.

On lui disait que le pays voulait un Ministère qui finît un différend avec Rome et qui se mît plus en harmonie avec les pays qui nous entourent.

Monseigneur Charvaz disait que le Pape aurait plus de confiance et de condescendance pour Balbo, et il appela Balbo. Quand il vit l'impossibilité de réussir avec Balbo, il eut lieu de croire qu'il n'était donc pas l'élu de la nation et il appela le seul qui fût indiqué comme ayant chance d'être soutenu et de réussir. Il n'a pas grande sympathie pour Cavour, mais il a pensé: ou il réussira et tant mieux, où il échouera et il sera coulé à fond.

Le grand mécompte des personnes de notre classe, au moins d'une partie, c'est d'imaginer que les idées des salons soient les idées du pays. Le pays veut tout autre chose que ce que veulent les gens qui pensent ou qui vivent dans une certaine sphère dont ils ne veulent pas démordre. Les gens qui jouissent craignent de perdre leur position soit par l'arrivée de la démagogie au pouvoir, soit par la guerre. La masse n'est susceptible d'aucune frayeur à moins que le danger soit actuel et visible. Elle dit: je suis dans mon droit, on ne peut me faire la guerre, on ne me la fera pas et quant à Rome et à ses représentants, ils perdent malheureusement tous les jours de leur crédit.

Manfredo Sambuy, le négociateur à Rome a été remercié. On dit qu'il a intrigué ici pour le ministère Balbo. Ce n'est pas vrai. Il a été chargé par le Roi de s'informer comment Balbo aurait compris nos discussions romaines, le connaissant désireux d'arriver à un arrangement. Balbo n'aurait pas insisté sur certaines difficultés pendantes. En retour, il aurait voulu qu'on eût arrangé définitivement l'affaire de l'Archevêque. On écrivit confidentiellement à Rome pour savoir si on pourrait traiter sur ces bases, mais la réponse vint négative et au lieu de venir confidentielle, on dépêcha un bâteau exprès, puis une estafette de Gênes et enfin le paquet vint tomber au milieu des nouveaux ministres qui furent très-étonnés de toute cette affaire, et on est parti de là pour dire que Manfredo était entré dans une intrigue.

Maintenant il est question d'envoyer Pralormo. On s'en étonne parcequ'on ne lui connaît pas la spécialité d'études qu'il faut pour cette place.

Pour mon compte je m'étonne que quelqu'un accepte encore une tâche aussi ingrate et qui me semble parfaitement inutile.

Il ne faudrait pas vous faire illusion que Maxime retourne au Ministère en cas de nouveaux changements.

Je ne lui crois pas de chance.

N. 183. — *A Londres.*

Turin, 28 novembre 1852.

Je suis bien aise que ma dernière soit crue utile. Je pensais qu'elle pourrait servir à te mettre au courant. J'emploirai le même moyen le cas échéant.

Je suis charmée que tu aies à te louer de tes supérieurs et j'approuve fort que tu fasses de ton côté de ton mieux pour les contenter. Cependant je t'engagerais à ménager leur temps, vu que sous ce régime les ministres vivent en partie double et il serait peu utile de se crever à écrire, si on ne te lisait pas. C'est du moins ce dont j'ai entendu accuser d'autres ministres. Ainsi tiens-toi dans un juste milieu.

Nos affaires ici cheminent fort tranquillement. Les députés font leur besogne avec calme. Le Ministère aussi et il paraît y avoir une bonne entente entre le Cabinet et la majorité. On me disait, à ce propos, et pour prouver combien nos institutions ont déjà mis racine dans la masse totale de la nation, que pendant la crise ministérielle, le café Fiorio regardé comme un club de *codini* renforcés, n'était nullement partisan du ministère Balbo, craignant que ce fût un retour à l'ancien système. Il y a des individus qui le voudraient bien, mais ce sont des êtres isolés, intéressés ou imbéciles. Les autres, même ceux qui se plaignaient le plus, sans s'en rendre

compte, probablement ne voudraient pas voir revenir l'absolu. C'est un instinct et ils ont encore plus raison qu'ils ne s'en doutent.

Nous avons dernièrement passé par deux petites crises et nous en sommes sortis à notre honneur. D'abord la lecture du mandement de Monseigneur Franzoni lu dans les paroisses il y a quinze jours, contre les journaux et livres. On redoutait quelque scandale; quelques uns l'espéraient peut-être; mais tout s'est passé avec le plus grand calme. L'Évêque de Pignerol n'a pas voulu signer cette circulaire et il a fait un très-bon mandement qui est fort loué.

L'autre crise que j'appréhendais était celle des funérailles de Gioberti, mais cette fois encore la convenance a présidé à toute la fonction. Il y a eu boutiques fermées, foule énorme au convoi, cent-quatre-vingt prêtres venus spontanément; c'était bien une démonstration qui ne s'arrêtait pas à Gioberti; mais tout s'est passé avec la plus grande décence. L'*Armonia* a subi bien des échecs depuis quelque temps; ce ne sont pas seulement les mesures prises qui les choquent, c'est la manière dont elles réussissent qui les désorientent tout-à-fait.

L'Abbé Français, qui a accompagné ici la *salma* (1), a rendu très-bon compte des sentiments religieux et de la conduite très-catholique du défunt, le justifiant des imputations qu'on élevait contre lui, ce qui a produit un très-bon effet.

Ce qui n'a pas bien réussi c'est l'embaumement. Ceux qui s'en sont mêlés sont des *sciapin* (2) qui vous ont volé votre argent. La *salma* (3) s'est trouvée dans un état effrayant à faire enfuir les plus résolus.

(1) Le cadavre.
(2) Maladroits.
(3) Le cadavre.

Enfin, puisqu'il était mort le pauvre abbé, je suis bien aise qu'il soit sous terre, comme aussi le Duc de Wellington, qu'on ait fini d'en parler et que tu sois à l'abri des dangers.

Maxime est redevenu artiste, ce qui lui est plus naturel. Il a des commandes. Il a dîné et *dormi* chez moi dimanche passé.

N. 188. — *A Londres.*

Lundi 13 février 1853.

Les choses ne se passaient pas si tranquillement à Milan comme tu auras vu. Il y a eu là une échauffourée déplorable qui rendra le sort de ce malheureux pays encore plus pitoyable et les innocents payeront pour les coupables.

On a pendu un ancien précepteur des Greppi qui s'est trouvé pris par hazard dans la bagarre parcequ'il était porteur d'un bâton sur lequel il s'appuyait à cause d'une forte maladie dont il relevait à peine.

Je ne sais pas si on ne voudra pas nous compromettre un peu pour toute cette affaire, quoique l'on ait empêché ceux qui étaient dans le pays de passer la frontière, qu'on en ait arrêté et qu'on dise qu'on va interner les uns, faire partir les autres. Mais notre Ministère est si mou avec ce parti, qu'il se fait accuser de connivence.

A Milan les troupes étaient passablement démoralisées. Elles croyaient recommencer 1848. Comment aussi se laisse-t-on toujours prendre au dépourvu. Leur police ne se fait pas faute d'être odieuse; elle pourrait être un peu plus clairvoyante. Aussi Pachta rejetait tout sur nous, mais ce n'est pas une raison.

L. est inquiet. Outre les embarras actuels nous allons vers le 1854 et les élections générales. Nous aurions besoin d'une grande prudence et ce n'est pas la vertu à la mode. Je vois

qu'on nous renvoie Butenval qui ne plait ni au pays, ni à ses collègues et qui donne toujours de fâcheuses impressions sur le pays. Nous avons frisé ces jours-ci l'occupation de la Savoie; les ordres étaient donnés à Lyon. Heureusement qu'on a pu arriver à temps pour les faire contremander, vu l'attitude calme du pays et la répression des ordres à Milan.

Maxime part demain pour Londres. Le temps avait été si mauvais qu'il avait retardé son départ.

Lundi. — Je reprends ma nouvelle de Butenval qui n'était qu'un commérage, puisqu'il est parti hier pour sa destination. Il nous est arrivé Bingham qui s'est trouvé à Milan pendant la bagarre et qui a eu une peur de tous les diables craignant d'être traité comme un partisan de l'Autriche. Il voulait que le commandant lui envoie une escorte et se retirer au château ; mais il paraît qu'on n'a pas jugé à propos de le satisfaire et il a alors pensé qu'il serait plus en sûreté ici qu'au milieu de ses chers autrichiens. Maintenant il regrette de ne pas avoir été assassiné pour que son Gouvernement en demande raison à Vienne.

N. 189. — *A Londres.*

Turin, 18 février 1853.

Les nouvelles de Milan sont les plus tristes possibles. On y sévit avec une rigueur extravagante contre une population qui n'a pris aucune part à cette déplorable échauffourée et qui en a été aussi surprise et aussi effrayée que le pouvoir. Les Milanais étaient aussi menacés que la garnison; si seulement ces bandits avaient été maîtres de la ville pendant deux heures. Je n'entre pas dans le détail des mesures de rigueur prises parceque tu peux les lire ailleurs, mais il y a des vexations et des exactions de la main à la main qui sont affreuses. Comme aussi l'histoire d'un comte A. partisan de

l'Autriche, malade, dont on avait rempli la maison de soldats et qui s'en trouvant incommodé se plaignit un peu vivement de cette vexation, l'officier le fit très-bien saisir par ses soldats et lui fit donner la bastonnade. Le fait est public et avéré. Ce monsieur est parent des Greppi.

On plaint non seulement ceux qui sont à Milan, mais ceux qui étant ici y ont leurs parents, car personne n'y est en sûreté. Aussi sont-ils réduits à ne pas oser sortir de leurs maisons que dans les cas de nécessité urgente. Il y a des piémontais qui y étant allés pour leur plaisir, ou leurs affaires, qui voudraient bien en être dehors. Ils ne peuvent obtenir leur passeport et n'y peuvent rien faire, car même le *duomo* est occupé par la troupe. On a défendu de chanter dans les églises ni grand messe, ni vêpres, ni *tantum ergo*. Une espèce d'interdiction mise par Radetzky.

Quant à nous, tout est calme. On a interné les Lombards qui étaient vers la frontière; on a fait partir des suspects; maintenant nous attendons.

Après avoir reçu tes explications j'ai regardé de nouveau le journal illustré que tu m'as envoyé. Il est positif que le volatile fait une piteuse figure. Cependant qu'on y prenne garde. Nous aussi nous avions et même en bronze un lion qui *scarpentait* (1) l'aigle, et pendant que nous chantions sur tous les tons plus ou moins faux *già l'aquila d'Austria le penne ha perdute* (2), l'affreuse bête n'avait perdu ni les plumes, ni surtout les griffes, et qui dut s'en retourner penaud fut le pauvre lion, à qui il faudra du temps pour guérir ses blessures.

(1) Echarbottait.

(2) Voilà l'aigle d'Autriche qui a perdu les plumes.

N. 190. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 25 mars 1853.

Je reçois quelques fois de tes nouvelles, même par les affaires étrangères. Depuis que ces messieurs ont dû reconnaître que moins les questions religieuses, nous sommes parfaitement d'accord, mon vote est ministériel, surtout depuis ce noble et digne *memorandum* au Cabinet autrichien.

Le Ministère m'a communiqué dernièrement avec ta prose, celle de Lord Clarendon, que j'ai trouvée bien confortable et bien honorable pour le Cabinet et le pays; lequel se montre tous les jours plus digne d'estime par sa modération et l'attitude calme et fière en même temps de tout le peuple. J'en ai été surtout fier à l'occasion de l'anniversaire du 8 mai 1848. J'ai été partout et constamment au milieu de la foule, au milieu de laquelle M. et Mme Apponyi (1) promenaient tranquillement et étaient souvent reconnus. Jamais je n'ai été témoin de tant d'ordre et de dignité.

C'est au point d'exciter une véritable admiration et inspirer de la confiance pour l'avenir de la nation. C'est une grande leçon que nous avons donné à nos voisins de plusieurs côtés, chez quelques uns desquels on voit des désordres qui arrivent, malgré une main de fer qui les comprime et qui ne suffit pas pour contenir des manifestations plus fortes qui venant de la nature, l'emportent sur l'art du *poliziotto* et la brutalité de la baïonette.

Ce qui s'est passé à Pavie en cette dernière occasion est un vrai tour merveilleux de passe-passe du faible contre le fort, du vaincu spirituel qui se moque de son stupide vainqueur. Tu sais qu'un décret de Giulay ordonne sous des peines sévères qu'à la moindre menace de trouble, à la moindre précaution de sûreté publique prise par le Gouvernement,

(1) Ministre autrichien à Turin.

les habitants sont tenus de mettre des lampions sur les croisées et d'illuminer leurs maisons afin de faciliter les opérations de la police qui surveille l'ordre public. Or le Commandement militaire de Pavie avait, à l'occasion du 8 mai, pris des précautions extraordinaires; la garnison était consignée, les passeports suspendus à l'entrée et à la sortie, sur la limite du Piémont les postes et les patrouilles renforcées. Aussi l'empressement des habitants à se conformer aux prescriptions de la police a-t-il dû être on ne saurait plus satisfaifaisant pour le Gouvernement, car à la nuit tombante toutes les croisées de la ville ont été bien et dûment illuminées en ce jour là et jamais l'obéissance et la soumission des citoyens aux ordres de M. le Commandant ne se sont montrés d'une façon si *éclatante*.

Si Carlo Botta devait écrire ce fait des pavesans dans son histoire, il dirait: *e le lor risa furon quelle quattro,* comme il a dit des Romains à l'occasion de la dernière *Chinca* envoyée à Rome par le Roi de Naples.

Ce qu'il y a d'admirablement gracieux dans l'illumination de Pavie pour l'anniversaire de notre Statut, c'est qu'en dépit de toute sa rage le Gouvernement Autrichien a été obligé de subir l'affront, car la conduite des citoyens était conforme à la lettre aux injonctions de la police.

Quand on m'a raconté la chose j'en ai tant été réjoui que je n'ai pas voulu manquer de partager avec toi.

Malgré que les débats du 21 aient déjà annoncé que la loi des 400 mille francs pour les sequestrés avait déjà passé à l'unanimité au Sénat, je crois que ce n'est que vendredi prochain qu'elle subira cette épreuve.

J'ai manœuvré de toutes mes forces afin qu'elle ait les honneurs de l'unanimité, mais elle ne les aura pas à cause de l'entêtement de trois ou quatre *arcicodins*. Il y aura au moins une grande majorité. Pour me satisfaire dans une pareille occasion où la question est toute d'honneur et de di-

gnité nationale, il m'aurait fallu l'absolu silence et l'absolue unanimité. La relation de l'examen de la loi faite par Sicardi est digne de lui.

N. 191. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 2 avril 1853.

J'ai reçu avec une certaine satisfaction tes congratulations sur le succès de mon entreprise pour la régénération des classes laborieuses, mais je suis loin de les mériter et malgré toute ma bonne volonté, malgré les pressants besoins et l'approbation chaleureuse que plusieurs personnes distinguées et bienfaisantes de la société avaient donné à cette œuvre, je suis à la veille de l'abandonner; car, après Arconati qui a donné 20 mille francs, ainsi que moi et le Marquis St. Germano qui en a donné 5000, tous les autres souscripteurs n'ont pas fait monter notre fond de 10 mille francs et que deux journaux seulement, et pas un curé, en ont parlé. Ce qui prouve que par le temps qui court il faut laisser aller son train, le communisme, et ne pas se mêler d'y mettre des empêchements.

Pas un curé! et puis ils se plaignent des progrès du protestantisme; pour le combattre il faudrait des faits et non des phrases. Les protestants d'Angleterre ont bâti des maisons pour les pauvres ouvriers et nous nous contentons de leur faire des sermons.

Je compte après avoir réuni chez moi le peu de volontaires qui s'étaient offerts et de leur avoir démontré l'inutilité de persister dans une résolution ou pour réussir il aurait fallu atteindre au moins 200 mille francs, et où nous n'avons pu en obtenir le quart, je compte, dis-je, de tourner mon petit capital du côté de l'éducation populaire qui présente bien des occasions de l'employer à un intérêt moral fort élevé.

N. 192. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 10 avril 1853.

Je te dirai, sans le garantir, un épisode du dernier conseil des ministres qu'on m'a raconté.

Le Roi se montrait fort exaspéré des procédés de notre soi-disant allié et *cospettonait* à son aise. Un des ministres pensa devoir le calmer et lui représenter qu'il ne fallait pas prendre les choses à la lettre, qu'il espérait qu'on se raviserait, que d'ailleurs il convenait d'être prudent vu les conditions gênées du pays etc. Le Roi le laissa dire et se mit seulement à frotter ses pieds sous la table et à regarder comme s'il cherchait quelque chose par terre. Le ministre finit par lui demander s'il avait laissé tomber quelque chose. — *No*, répondit S. M., *i guardava sa l'avia fala bele lì.*

Ce n'est pas très-bon genre, mais cela a assez la couleur locale; du reste Sigala, qui arrive de Vigevano, dit que dans son régiment on aurait une envie de *mnè le man* (1), qu'on ne saurait exprimer, mais il faut s'en garder. A Milan les officier sont honteux du rôle qu'on leur fait jouer et tâchent de fermer les yeux autant qu'ils peuvent.

Arrivabene a vu le Roi et en est revenu enchanté, ainsi que Leopardi. Tous ceux qui le voient sont surpris de la manière dont il cause affaires. Je regrette que tu ne l'aies pas vu. La prochaine fois que tu viendras il faudra y mettre plus d'empressement.

(1) De se battre.

N. 193. — *A Londres.*

Turin, 19 avril 1853.

Nous piochons dans le champ du séquestre, mais on veut piocher dans nos poches, ce qui est très-inopportun de toutes façons.

On doit présenter aujourd'hui à la Chambre une loi pour un emprunt destiné à subvenir aux émigrés sequestrés, hypothéqué sur leurs biens quand on les leur rendra. Les Romains vendaient aussi le champ sur lequel campait Annibal. C'est très-bien; mais les Romains étaient les Romains. Ce qui arrivera maintenant c'est qu'Annibal se moquera de nous et vexera d'autant plus ceux qu'on a l'air de protéger.

De plus, comme on exclut de ce droit tous ceux qui ne se sont pas naturalisés, ceux qui possèdent quelque chose ailleurs, ou perçoivent quelques émoluments, les appelés se réduisent à quatre ou cinq individus, au dire de personnes bien renseignées. Ce n'est donc pas le cas d'en faire l'objet d'une loi et d'une discussion qui peut soulever de graves embarras au dedans et au dehors; mais nous sommes en train de faire des bêtises.

Il y a deux ou trois semaines, à Milan on a annoncé que le 18, hier donc, il paraîtrait à Turin un nouveau manifeste de Mazzini, et on dit qu'effectivement hier matin on avait trouvé affiché aux murs un manifeste écrit avec du sang. Je suppose de l'encre rouge. Qu'est-ce-que ce *tranello* (2); s'il est vrai, de quel côté vient-il? Je n'en sais trop rien.

Nous nous disposons à la fête du Statut le 8 mai. Il y aura illumination, monument Sicardi, monument du Comte Verd, horloge éclairée à l'Hôtel de Ville, ouverture de la nouvelle église, le Roi et le Parlement à la Gran Madre etc.

(2) Piège.

N. 194. — *A Londres.*

Turin, 1r mai 1853.

Nous sommes ici avec les fêtes du Statut en perspective et la crainte qu'on n'y fasse quelque balourdise.

Le syndic actuel, av. Nota, ayant l'année passée, blàmé son prédécesseur qui avait proposé d'employer l'argent destiné aux fêtes au bénéfice des victimes de la poudrière, s'est cru par là engagé à montrer son zèle pour le Statut cette année. On a donc fixé trois jours de fêtes et on a laissé libre carrière à toutes les imaginations, on a encouragé les corporations d'ouvriers, elles feront leur apparition à la suite du Parlement, à la fonction du matin avec profusion de bannières et chars allégoriques, une vraie mascarade, qui choque les gens sensés et fait contraste dans une circonstance aussi sérieuse; le soir promenade aux flambeaux avec *carroccio* etc. Il n'y a ni tact, ni goût dans toutes ces démonstrations inopportunes. Aussi bien des gens s'en vont à la campagne pour ne pas être témoins de tout ce brouhaha. Le pis est que de toute cette agglomération de têtes peu sages et échauffées par le vin et la compagnie il peut surgir des désordres qui nous compromettent dans un moment où nous aurions besoin de toute la prudence et la réserve possible; mais ces ministres dirigeans ont une telle dévotion pour la démocratie qu'ils se laissent toujours faire la loi par elle. Ces derniers soirs on a inondé toutes les loges du théâtre Carignan de petits billets incendiaires écrits en rouge. On en a affiché aux murs. Ces placards sont écrits à la main, ce qui les rend encore moins considérables, et il nous reste à savoir d'où ils nous viennent, car ici on ne découvre jamais rien. Mais ceux qui poussent à ces sottes démonstrations peuvent aussi faire une insulte, une provocation qui augmente nos embarras actuels.

A Gênes il y a eu un banquet rouge pour fêter le séquestre mis sur l'aristocratie lombarde où l'on a crié: *vive les autrichiens.* On y voit sur les terrasses des maisons des drapeaux aux trois couleurs sans l'arme de Savoie et ici les étudiants voulaient imiter cette invention, mais ils ont été tancés.

L. est de si mauvaise humeur qu'il n'est pas traitable et veut s'en aller à la campagne.

Pour moi je trouve plus *spiccio* de rester chez moi, ou l'on ne viendra pas me chercher; ce que je crains c'est quelqu'inconvénient et ce ne sera pas ma présence qui le fera naître.

Enfin nous voudrions que cette époque fût déjà passée et passée sans inconvénients sérieux.

N. 195. — *A Londres.*

Turin, 9 mai 1853.

Je me trouve aujourd'hui un bon jour de vacance. Grâce à St. Statuto on a donné congé à toutes nos écoles.

Hier nous avons eu notre solennité avec un véritable soleil d'Austerliz, puisqu'il avait plu à verse la veille. Grand concours d'étrangers qui ne savaient plus où se fourrer. Beaucoup de *brute figure*, de barbes sales et de belles robes de soie. Le commerce a fait ses *Frte* (1). Nous avions une belle illumination à l'hôtel. Une cocarde tricolore sur la porte qui semblait formée de rubis émeraudes et perles, fort admirée.

Il m'avait pris fantaisie de voir le défilé hier matin si je pouvais le faire sans gêne, ni toilette et je fus très-confortablement chez mon curé où je vis tout à merveille. La rue du Pò était magnifiquement pavoisée et drapée avec de grands pavillons à toutes les traverses. Il y eut messe, *Te Deum* et

(1) De bonnes affaires.

bénédiction au Perystile de la Gran Madre avec *intervento* de la Cour, Parlement, Cours judiciaires, Corps de ville, Corps diplomatique, Garde nationale, Garnison, Université, Corporations etc.

Je vis donc arriver d'abord le Roi seul en avant à cheval avec l'air que nous lui connaissons, mais aucune acclamation, moins une douzaine de gamins qui le précédaient. Je pensais que notre population était rentrée dans son état normal qui n'est jamais l'enthousiasme. On m'a dit qu'à la place Victor, on avait fait de grands frais de poumons.

Après le Roi venait la Reine en calèche avec le Prince de Piémont, nommé colonel par acclamation d'une légion de la Garde Nationale. On avait dit qu'il se montrerait à cheval à la tête de sa légion; mais que le Roi répondit à cette proposition: *si chi veui ca vada a mostrè l'... al public* (1); ce qui pouvait arriver.

Après la Reine, les voitures de la suite, puis celles des sénateurs avec des livrées neuves, que ton père avait dirigées, toutes noires avec aiguillettes et cocardes tricolores. Les députés avec des livrées café et pêle-mêle avec les voitures du Corps diplomatique. Ce que ton père avait su parer pour le Sénat, puis les Cours et les Corps constitués, ensuite la Garde nationale nombreuse et en belle tenue, la Garnison, l'Artillerie magnifique, l'Académie militaire, les enfants des colléges nationaux dans leurs costumes de gardes nationaux, les colléges, les étudiants qui faisaient plus de bruit que tous les autres ensemble, il paraît que c'est leur droit, et enfin les corporations ouvrières. On avait parlé de chars emblématiques. On dit qu'ils n'étaient pas prêts et n'ont pas paru.

Le Roi a vu le défilé à l'endroit ordinaire. Je ne sais si vers la fin, y ayant eu une lacune, il crut que c'était fini, ou s'il était fatigué de la fonction qui fut fort longue, mais

(1) Je ne désire pas qu'il aille montrer son... au public.

il descendit de cheval pour rejoindre la famille à la loge de Pilate.

Dans ce moment arrivaient les ouvriers qui pensant que le Roi dédaignait de les voir, quelques coups de sifflet partirent de leurs rangs.

Ce fut le seul désordre qu'on eut à lamenter, mais c'était fâcheux. Il fallait y penser et ou ne pas les admettre, ou les bien recevoir, autrement le mécontentement ne prend pas une forme très-élevée.

Vers le soir il y eut des courses et ensuite illumination. J'allai voir celle du Sénat qui était très-distinguée et couronnée par un *viva lo Statuto* colossal en arc en ciel.

Aujourd'hui grand dîner à la Cour pour le Parlement.

Il y a d'autres courses et ce soir illumination aux remparts, bal pour les pauvres au Grand théâtre, je ne sais si ce soir ou demain, essai d'illumination électrique au palais Madame. Demain grand feu d'artifice sur place Victor. Du reste tout est calme jusqu'à présent.

A Gênes il s'est passé une chose fâcheuse. On avait condamné un journal pour un article incendiaire à une amende de 1500 francs. L'amende fut payée par les corporations ouvrières.

N. 192. — *A Londres.*

Turin, 5 juin 1853.

Je t'écris deux mots pour t'apprendre la fâcheuse nouvelle de la mort de César Balbo qui nous rend bien tristes. Quoique je fusse bien en peine de la façon dont il se tirerait d'une trop violente maladie, je ne m'attendais pas que sa mort fût si prompte. Il paraît qu'il n'a pas pu résister à la crise miliaire qui s'opérait. Au reste dès les premiers jours il a eu l'idée qu'il n'en reviendrait pas et s'y est disposé avec tout le

calme et l'ordre possible. Il a voulu me voir un instant et je lui en ai su le plus grand gré.

La famille a été de suite au Rubat et ils ont bien fait de se dérober aux politesses peu consolantes du monde.

On le regrette fort, même les personnes qui ne pouvaient s'entendre avec lui. On a raison. Ses sentiments nobles et généreux deviennent plus rares que jamais. Ce n'était pas un homme à faire les affaires, mais il pouvait donner d'utiles conseils.

N. 197. — *A Londres.*

25 octobre 1853.

Nous avons un nouveau ministre: Rattazzi qui remplace Boncompagni. Cela m'est assez indifférent; il aurait seulement fallu qu'un certain personnage n'eût pas annoncé que jamais les ministres de 1849 ne reviendraient au Ministère. A quoi cela sert-il de dire toujours d'avance ce qu'on fera ou ne fera pas, quand on peut si peu prévoir dans quelles circonstances on se trouvera, vu qu'on ne les dirige pas, mais qu'on est entraîné par elles.

Nous avons eu, comme tu sais, une émeute contre Cavour. Les bruits qu'on en avait fait courir avaient donné une fausse piste à la police et, tandis qu'elle faisait garder les moulins de Collegno, les perturbateurs se portaient à l'hôtel de Cavour. Il y a eu quelques coups de couteau de distribués et des coups de crosse et de plat de sabre en paiement. On a arrêté vingt-cinq de ces canailles dont une douzaine de lombards.

Dimanche on annonçait une seconde représentation, mais nous étions tous persuadés qu'il n'y aurait rien. Effectivement ton père a parcouru la ville au soir et tout était parfaitement calme. Cependant sur les onze heures dix ou douze chenapans s'embusquèrent dans la petite rue qui va de l'Eglise

de la Miséricorde à la Citadelle, rue sombre et déserte et là sans discourir ils tombaient à coups de bàton sur les quelques passants qui s'aventuraient dans cette ruelle. Il parait que quelques uns des battus ont trouvé la plaisanterie de mauvais goût et averti qui de droit, car une patrouille est arrivée d'un côté et les carabiniers de l'autre, et on empoigna ces mauvais garnements.

N. 198. — *A Londres,*

Turin, 16 novembre 1853.

Du reste moralement tout est calme. Au fait il n'y a pas de disette, les marchés sont fournis, mais les prix sont très-élevés, ce qu'on attribue à l'augmentation des impôts et comme de certains ouvrages manquent complètement, il y a beaucoup de misère. Cependant l'oncle Duc me disait l'autre jour avoir vu le blé à 13 francs et le blé turc à 7 1[2 et que tout le monde restait tranquille, que c'est l'habitude qu'on a prise de faire du bruit de tout dans la rue et je crois bien que les accaparements n'étaient qu'un prétexte dont peu de personnes étaient la dupe.

On dévalise beaucoup de maisons.

Nous avons rouvert notre Parlement; mais jusqu'ici les députés ne se sont pas trouvés en nombre pour délibérer.

Au Sénat il y a au contraire un grand concours et Cavour a ouvert cette fin de session par un discours qui a fait grande sensation.

Rattazzi a été réélu, mais seulement par les électeurs modérés. On dit qu'il l'est plus que d'autres de ses collègues.

Maxime ne se presse pas de venir remplir sa place.

N. 194. — *A Londres.*

Turin, 21 novembre 1853.

D'après les nouvelles d'hier au soir, on aurait pris la décision de proroger la Chambre aujourd'hui, de la dissoudre ensuite et de convoquer les électeurs pour le 8 décembre et la nouvelle Chambre pour le 19.

Ce qui a engagé le Ministère à prendre cette décision c'est le rejet par le Sénat de la loi sur la Banque Nationale. Il paraît que Cavour croit cette loi indispensable pour la réussite de ses plans financiers; mais il me semble qu'alors il aurait fallu prévenir qu'il en faisait une question ministérielle et on aurait pris la chose en plus grande considération. Cette discussion a été assez singulière. Un grand nombre de sénateurs s'avouaient tout-à-fait incompétents dans cette question et attendaient la discussion pour s'éclairer et determiner leur vote. Le discours de Cavour avait produit une impression favorable; cependant quand on vit tous les gros bonnets de la finance se déclarer contre, on supposa qu'il devait y avoir quelque gros danger qui n'était appréciable que pour les gens bien renseignés et on crut plus prudent de voter avec les habiles.

Maintenant on dit que la loi sur les *Codici di procedura* pourrait bien avoir le même sort, ainsi que celle sur la *Leva*. Cette possibilité a tout-à-fait *sgomentato* (1) le Ministère et il èn est venu à cette détermination un peu violente, un peu hasardée, quoique constitutionnelle.

Si les électeurs envoient une majorité solide au Ministère il représentera sa loi à la Chambre et, si celle-ci la passe, il faudra bien que le Sénat s'en accomode, ou on lui enverra une fournée de sénateurs, pris je ne sais où, ou bien la Chambre n'envoie pas une majorité compacte et le Ministère

(1) Découragé.

se retirera, ce qui pourrait bien être le commencement de la fin.

Il n'est pas facile de prévoir ce qui va se passer. Il y a de la probabilité qu'on nous renvoie une grande partie de la même Chambre. Mais si l'extrême droite et l'extrême gauche se mettaient d'accord, comme cela vient d'avoir lieu à Genève, nous sommes flambés.

S. M. s'exprimerait mieux que moi encore. Nous voilà donc dans l'émotion. A bien des gens c'est tout ce qu'il leur faut, ils ne sont pas capables de prévoir ce qu'il peut nous en coûter, les hannetons incorrigibles qu'ils sont. Mais le moment est critique et nous prend au dépourvu.

J'ai vu des sénateurs regretter leur vote quoique donné avec la meilleure intention et sans avoir aucune hostilité contre le Cabinet.

Voilà, mon cher fils, dans quelles péripéties nous versons. Tu diras que nous aurions pu suivre l'exemple de l'Angleterre, puisqu'elle avait adopté la mesure qu'on nous proposait.

Ici on répond qu'en Angleterre la banque est trop prépondérante, que le Gouvernement y est trop dépendant des intérêts matériels qui excluent trop les dévouements et les sacrifices.

En attendant si des événements non probables, mais pas impossibles, venaient à nous imposer la guerre, nous n'aurions aucun moyen de la commencer, pas même s'il se présentait une chance de la faire avec avantage.

Enfin nous allons voir. Dans un mois nous saurons à quoi nous en tenir sur notre situation intérieure.

N. 196. — *A Londres.*

Turin, 30 novembre 1853.

Il me semble que tu nous juges sévèrement nos sénateurs. Pourtant on m'a dit que des Anglais qui sont ici ont trouvé le coup de tête peu motivé et assez hasardé.

L'effet qu'il a produit a été d'abord l'étonnement et ensuite une grande inquiétude. Les gens sérieux en sont tristes et peu tranquilles.

Mon frère était persuadé que la loi aurait assez d'adhérents pour passer et il a voté contre parceque c'était sa conviction.

Il n'a pas pensé que son vote en entraînerait d'autres, ou peut-être cela n'aurait-il pas changé sa détermination, mais il est triste et pense que la mesure est violente, dangereuse et pas motivée.

Cavour me semble un homme terrible. Il a arrangé les affaires de manière à ce qu'il n'y a plus personne que lui qui puisse s'en tirer et il exige pour rester que notre sort lui soit entièrement livré. On craint aussi que, entreprenant comme il est, il puisse à la fin nous compromettre fatalement et quand il viendrait à se trouver embarrassé, il est homme à nous tirer son chapeau et aller manger ses millions ailleurs. Voilà l'opinion qu'on a de lui et elle n'est pas des plus encourageantes (1).

Cette dernière mesure n'avait aucunement été communiquée aux autres ministres; ce n'est qu'au Conseil à Stupinis qu'il a fait sa motion, mettant le parti à la main, on n'a eu qu'à baisser la tête.

Il a calculé sur l'effet de toutes les adresses qu'il a reçues des Municipes, ensuite de la bagarre du 18 octobre, et a pensé

(1) Après les hauts faits qui ont rendu Cavour si célèbre il est curieux de voir les jugements qu'on portait sur lui à ses débuts dans la carrière.

le moment favorable pour les élections, mais depuis il a reçu deux échecs considérables de la part du jury.

Dans dix jours je pourrai te mander les suites de cette spéculation, car je suppose que le télégraphe te dit bien des faits; mais non les causes et les effets.

Ici dans le collége de Cavour on lui oppose Brofferio et ce qu'il y a de joli, c'est que la *Campana* le porte. Pour moi je n'éprouve aucun regret pour la *Campana*. J'aime mieux que les gens se démasquent, et que l'on sache à quoi s'en tenir. Je le savais pour mon compte.

Il faudrait que le temps fût favorable pour que l'on pût aller voter. Je vois qu'il y a beaucoup de scission dans la gauche, les uns voudraient s'aider de l'extrême droite, les autres la repoussent avec mépris. Cela me fait espérer qu'elle ne puisse pas reprendre le *sopravento* (1). Quant à la droite, je la crois peu redoutable si elle est isolée.

Je présume que la guerre entre la Russie et la Turquie va être interrompue pour quelque temps à cause de la saison. D'après les extraits de journaux anglais que je vois, il me semble que l'Angleterre commence à démasquer ses batteries et l'affaire à devenir menaçante même pour nous, si l'Autriche n'y va pas, bon jeu, bon argent. Ce serait triste dans notre condition obérée. Enfin à la garde de Dieu, qui nous a préservés jusqu'ici.

Il paraît que la phase des tables tournantes touche à sa fin. On nous parle maintenant d'esprits qui éternuent et font *toc toc* sur les parois et sur les meubles. C'est en Amérique et en Allemagne qu'ils font leurs miracles. J'ai dans l'idée qu'ils ne feront pas fortune en Piémont. Et en bonne piémontaise je lis, j'écoute, je ne dis ni oui, ni non, et j'attends que cela passe comme bien d'autres choses que j'ai vu passer.

(1) Le dessus.

N. 201. — *A Londres.*

Turin, 11 décembre 1853.

Nous sommes encore dans le *tohu-bohu* des élections pour aujourd'hui à cause des nombreux ballottages qui ont lieu partout. Ce qu'il y a eu de notable en cette occasion, c'est l'activité que les électeurs ont déployée relativement aux autres fois. Les partis se sont donné beaucoup de mouvement sans employer toujours des moyens louables. Entr'eux ils n'ont rien à se reprocher. Le Ministère a agi aussi, mais il aurait pu faire davantage et de meilleure grâce. Mais, depuis que nous nous sommes démocratisés, on ne sait plus ce que c'est que le *garbo* (1). Tâchez d'en sauver quelque chose dans le corps diplomatique.

Le Ministère pense avoir une majorité suffisante. Les extrémités se sont pourtant un peu fortifiées et les nouveaux élus pourraient bien vouloir gagner leurs éperons. Mais les gauches sont assez divisés. Pourtant il y a des questions qui pourraient les rallier. Il faut espérer que les ministres éviteront de les présenter. On ne veut plus de Brofferio et il en est enragé, tout-à-fait hydrophobe et s'en prend à tout le monde. On s'en gare d'autant plus. Il faudrait encore pouvoir se défaire de deux ou trois autres.

Il est possible que Brofferio profite de l'héritage de Guglianetti, élu en deux endroits.

Grand nombre des anciens députés sont réélus. Lisio a eu une élection superbe, Arconati aussi. Ton père a voté et fait voter les juifs pour Cavour, qui l'en a fait remercier. Mais le Rabbin a présidé le collége, ce qui a fort scandalisé les gentils.

Ce qui est assez drôle et inspire une grande curiosité, c'est que le Comte de la Marguerite se fait porter au Collége de

(1) Les bonnes manières.

Borgo Manero. Il est en ballottage, ainsi que Cardenas à Valence et Costa della Torre en plusieurs endroits. A Gênes les élections sont plutôt rouges, Pareto en tête. En Savoie c'est le parti clérical qui domine. Louis Seyssel n'a plus été nommé, ni Salmour, ni Franchi, ni Martini jusqu'à présent.

Il me semble que Lady Palmerston (1) a très-bien défini l'affaire des Russes. On dit qu'ils devaient seulement se tenir sur la défensive, mais c'est ce qu'ils n'ont même pas su faire, ils se font rosser en détail. Voilà tout. C'est une nation odieuse selon moi et j'aime toujours que les orgueilleux soient humiliés. Vous allez vous remettre à l'œuvre, messieurs les diplomates, et cette fois ce sera probablement avec plus de succès.

N. 202. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 22 décembre 1853.

J'espère que tu as vivement partagé, je n'en doute même pas un moment, notre commune satisfaction pour la mesure et la sagesse que notre peuple a manifesté durant cette période scabreuse et intéressante des élections qui faisait craindre et espérer beaucoup de monde à la fois. Tu as vu combien le bon sens et la modération générale ont fait justice des extrêmes de tous les partis et quelle garantie elles offrent à la sécurité et à l'ordre pour notre avenir. On calcule que l'opposition de la gauche n'aura pas plus qu'une quarantaine de voix, tandis que la quinzaine de l'extrême droite démontre la nullité de ce parti dans l'opposition.

(1) Voici ce que j'écrivais à ma mère a propos de Lady Palmerston: Quelqu'un disait aujourd'hui devant elle que les Russes avaient, été battus. Oh oui *très-bien battus*, dit-elle dans son français franco-britannique. L'expression me parut originale.

Lisio aurait voulu que La Marguerite eût été élu pour la bizarrerie de voir un pareil échantillon au Parlement. Moi j'avoue être beaucoup plus satisfait qu'il n'y soit pas parvenu, malgré toutes les menées de l'*Armonia*, afin qu'il ait la mesure de sa puissance et de celle de son parti. Il est temps que le pays en soit sevré. Le Ministère aura assez d'occupation à tenir en bride ce qu'il y a de trop rouge dans une opposition qui sera moins facile à conduire que celle de la dernière législature, d'autant que les temps ne seraient guère favorables à un nouveau *connubio* dont je crois, au reste, que ni Cavour, ni Rattazzi seraient guère tentés.

Quant au Sénat je pense qu'il soutiendra le Ministère, si celui-ci a la prudence de ne pas trop pousser à la guerre contre Rome. En quoi il paraît que les avis sont unanimes. On pourra ainsi éviter une fournée qui ne réussirait qu'à mécontenter tout le monde et à discréditer cette partie du Parlement.

Maxime y a pris possession d'une manière solennelle en prêtant son serment le jour de la réouverture.

Il annonce beaucoup de dispositions à ne pas trouver ce métier plus amusant que moi, ce qui sera un argument de plus pour qu'il vienne te rendre ses devoirs.

N. 203.

Turin, 15 janvier 1854.

Tout marche tranquillement. Les députés passent sans bruit les lois présentées. Le Sénat paraît disposé au calme plat. On nous assure qu'en deux ans nos finances seront dans un état normal si rien n'arrive à la traverse, et c'est ce qu'on espère, parcequ'on le désire sans pouvoir se le promettre. Nous avons toutes sortes de raisons pour ne pas souhaiter la guerre.

Contentons-nous d'être la dernière nation chevaleresque, les seuls dans ce siècle qui nous soyons jetés tête baissée dans le danger, et joué le tout pour le tout, pour le triomphe d'une idée élevée. Il est vrai que nous avons remporté autant de horions que Don Quichotte. Mais nous resterons les derniers croisés.

D'autres nations moins éprouvées que nous ne paraissent pas se soucier davantage de la guerre. C'est la prudence et la longanimité qui sont à l'ordre du jour.

Ce qui apparaît quelques fois comme un fantôme sinistre, c'est la menace d'une guerre avec emprunt forcé. Espérons d'en être quittes pour la peur.

N. 204. — *A Londres.*

Turin, 10 février 1854.

Il y a eu ces jours-ci beaucoup de Brofferio qui ne se tient jamais pour battu et mord le talon qui l'écrase. Mais il n'a plus que trois ou quatre partisans.

Je n'ai pas pensé à te dire la réception du Roi à Turin. Elle a été vraiment cordiale, car elle était spontanée et rappelait les beaux jours de 1847.

Quant à celle de Gênes, je ne sais pourquoi les journaux français s'obstinent à la vanter, car elle a été d'une froideur qui ne témoignait qu'indifférence, malgré le chemin de fer qu'ils souhaitaient avec passion.

Voilà St. Martin dehors, ce qui n'a pas déplu excepté à la Chambre où l'on ne sait qui le remplacera. On parle de Rattazzi qui pourrait être remplacé par Vigliani, avocat fiscal à Nice.

Ce Ministère craque tant soit peu et ne paraît plus si solide. On dit que les diplomates étrangers s'en plaignent et

s'en méfient. Bien de nos hommes habiles et pratiques trouvent Camille trop *arrischiato*. Je n'en sais rien.

La Comtesse Castiglione a eu un début mirobolant à Turin. On courait pour la voir, on faisait foule sous la loge, on se pàmait, enfin c'était un événement.

Au bal de Cour pourtant on l'a trouvée mal coiffée, et alors nos beautés qui étaient tout-à-fait en déroute ont eu un bon moment pour reprendre une meilleure position. On a commencé à dire que la Comtesse Castelborgo pourrait bien être plus belle, d'autres mettaient en avant la Comtesse Martini, ou la Comtesse Calori, ou Mme Prever. Enfin c'est comme une petite question d'Orient. Nous ne savons qui aura le dessus; mais la nouvelle venue pourrait bien être *debellata* (1) à la fin. Je désire qu'autant en arrive au Czar.

N. 205. — *A Londres.*

Turin, 12 février 1854.

Tu vois qu'ainsi que je te le disais, tes goûts se modifient sans que tu t'en aperçoives et au bout d'un certain temps la chose apparaît. Cette transformation continuera toujours insensiblement et il arrivera un jour de ne plus sentir que le besoin de repos et de retraite après avoir bien travaillé. Ce désir n'est pas critiquable et puis d'ailleurs on sent ce que l'on sent. On ne peut surmonter ses dégoûts par raison sans les détruire. Mais alors il te faudrait un intérieur et porter ses intérêts sur d'autres objets d'affection.

Nous avons en ces jours-ci de grands désordres à notre théâtre. On les a laissés beaucoup trop se prolonger et on a fait et dit là dessus les plus grandes bètises. Je parle de la police. Tout le monde était dégoûté qu'une douzaine de tapa-

(1) Vaincue.

geurs pût faire la loi au public et que lorsque la répression est venue elle ait été aussi maladroite que tardive.

Une autre circonstance qui donne lieu à la critique c'est le voyage de la Cour à Gênes.

Cette ville s'est si mal montrée aux élections qu'on ne voyait pas pourquoi on lui ferait une politesse. Ensuite elle a invité le Roi à y aller, mais dans le même paquet qui contenait l'invitation et l'offre de fêtes et bals, on avait glissé un numéro du *Cattolico* qui était une diatribe contre les fêtes qu'on offrait, vu les temps calamiteux et les embarras financiers de la ville. Le Syndic interrogé a répété l'invitation, les offres, et en même temps l'impression fâcheuse que cela pourrait faire. Je les aurais envoyé promener. On s'est contenté de refuser les fêtes.

Maintenant je voudrais encore te rendre compte de quelques *fatti diversi* pour te récréer.

On m'a raconté qu'un de ces jours, dans la rue du Séminaire, une charrette avait été renversée je ne sais par quel accident; plusieurs personnes de bonne volonté s'employaient à la relever, quand on avisa un passant, à mine robuste et déterminée et on le pria *d'agiutè una man* (1). Volontiers, dit-il, et, retroussant ses manches, il se mit à l'œuvre et fit si bien qu'en peu de temps la voiture fut sur ses roues et chacun n'en fut de son côté. Celui qui avait ainsi aidé à la besogne c'était Tojin, ou rien moins que Sa Majesté. Espérons qu'il sera aussi heureux à l'occasion avec le char de l'Etat.

Hier soir Mme Stoltz a reparu dans *Semiramis* après avoir fait des excuses fort convenables et qu'on supposait devoir apaiser le public. Cela n'a pas empêché qu'à son entrée en scène le parterre ne se soit retiré en masse pour rentrer quand elle fut partie. Je ne savais pas encore cet incident

(1) De donner un coup d'épaule.

quand je disais chez Joséphine Alfieri que je craignais que les bons acteurs ne voudraient plus venir chez nous.

Camille Cavour me rebecqua et entreprit de justifier la conduite de la police.

Fidèle à ma maxime que peu de sujets méritent la peine d'être discutés, je ne répliquai plus. Ce qui fit qu'il s'endormit profondément, ronflant et faisant entendre toute sorte de notes plaintives à l'instar de Mme Stoltz dans son désert. J'étais entre l'envie de me scandaliser et celle de rire. Le théâtre est pour moi chose indifférente, mais je n'aime pas que nous nous fassions prendre pour des Ostrogoths. Puis il y a du mauvais vouloir la dessous et ceux qui font agir sous main veulent discréditer le pouvoir et dire que nous n'avons plus de Gouvernement.

Il y a eu un grand scandale au bal du théâtre pour les pauvres. R. y a paru la Cour étant en grande loge. Cela fit très-mauvais effet.

N. 206. — *A Londres.*

Turin, 4 mars 1854.

Nous avons eu hier une sotte démonstration en place Castello. Hier matin on affichait et on distribuait des imprimés qui invitaient le peuple à se réunir à 6 heures 1|2 sur la place Castello pour appuyer une députation qui se rendrait auprès de S. M. à l'effet d'obtenir la grâce de trois archi-assassins qui devaient être pendus ce matin. On avait arrêté, rue Grande Doire, quatre personnes qui distribuaient ces imprimés.

A la séance de la Chambre B. demanda au ministre de fixer un jour où il pourrait faire des *interpellanze* à ce sujet. Le ministre répondit qu'il était prêt et n'avait pas besoin de renvoyer la question puisqu'il était aussi renseigné qu'il au-

rait pu l'être plus tard. Ce n'était pas le compte de B. qui n'avait pas pu organiser ses tribunes. Il était embarrassé et Lanza vint à son secours en demandant de lire l'imprimé et en y ajoutant ses commentaires. Que la peine de mort n'était plus de notre temps et semblables sottises absurdes dans la bouche de qui est chargé de faire et de maintenir les lois. Il s'engagea une polémique qui dura jusqu'à 7 heures et elle finit par un ordre du jour qui chargeait le Ministère de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir la tranquillité publique. Cet ordre du jour passa presque à l'unanimité. Le soir il y eut une espèce de rassemblement sur la place. Nous ne pouvons pas savoir si la députation s'est présentée ou non. Mais la foule, après une assez longue et silencieuse attente, s'est retirée et ce matin les condamnés ont été dûment exécutés. Il y a eu quelques arrestations des meneurs.

Nous allons avoir les fêtes du Statuto. Les gens de bon sens voudraient que l'on fît trève de mascarades et de démonstrations puériles. Mais nous avons à faire à des enfants terribles qui pensent faire peur avec des grimaces. Par malheur ces enfants ne grandissent pas et ne deviennent pas des hommes.

N. 207. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 4 avril 1854.

Mon cher fils, me voilà ressuscité et rendu aux écoles et au Sénat. J'aurais regretté de mourir avant l'issue de la guerre contre la Russie dont je ne sais pas si les journaux de l'autre monde auraient parlé. J'ai la plus grande curiosité de savoir comment cela finira, car il me semble que tout le monde prend la chose un peu cavalièrement.

Tant que ce ne sont que les Français, cela n'étonne personne, car il y a beaucoup de *crac* dans leurs façons habituelles. Mais cela prend plus de consistance quand ce sont mes braves amis les Anglais qui en disent autant. Il est vrai de dire que les sonorités qui ont fait plus d'impression sentaient légèrement celle un peu bachique du festin. Il est vrai que le langage du héros était bien plus modéré; mais en même temps laissant entrevoir, à travers un voile de modestie, une bien claire confiance en soi-même et un espoir, presque une assurance, de succès inspirant beaucoup de sécurité sur les résultats. Je fais des vœux bien sincères pour que ces espérances soient vérifiées par les événements. Mais mon désir est si grand qu'il surrexcite en moi une aussi grande inquiétude sur la possibilité et sur les conséquences surtout d'un revers.

Il me semble que les moyens de l'aggression ne correspondent pas tout-à-fait à ceux de la défense, que les deux flottes de la Baltique, avec leur peu de troupes de débarquement, ne doivent pas avoir assez de chances contre les formidables remparts hérissés de gros canons d'Helsingfors et de Cronstadt. Que l'armée du Sultan qui a plus d'enthousiasme que de discipline et quoique appuyée par les 100 mille alliés qui vont la soutenir trouvera l'os un peu dur en face de 300 mille hommes de troupes aguerries et disciplinées qui seront en ligne à l'ouverture de la campagne dont les combats passés n'ont été que les escarmouches. Et Sebastopol et ses milliers de bouches à feu. Cependant la France et l'Angleterre comptent parmi leurs généraux et amiraux des hommes distingués, qui ont examiné la question sous toutes les faces et pesé avec toute la compétence le pour et le contre de la grande question et qui paraissent unanimes dans leur confiance réciproque sur la solution du problème. Cela me rend de l'espoir. Je ne comprends pourtant pas pourquoi puisque le Dieu des victoires est en général pour les plus gros bataillons et

puisque toutes les nations de l'Europe sont appelées à profiter de la future ouverture des Dardanelles et des avantages qui en résulteront pour leur commerce, pourquoi on n'aurait pas invité notre Gouvernement par exemple et ceux de l'Espagne, du Portugal, voire même celui de Naples même à fournir un contingent proportionné à leurs moyens. Nous pourrions leur fournir 12 à 15 milles hommes et ces autres puissances au moins autant, donc environ 60 mille hommes de plus, qui (surtout les piémontais) tiendraient bien leur place à côté des autres.

J'avoue que je l'eusse immensément désiré pour nous et que j'aurais, si j'étais ministre, agi par le moyen de notre diplomatie de façon à être convié à la partie, d'abord parcequ'il vaut mieux être aperçu qu'oublié et ensuite parceque *chi non risiga non rosiga*, et qui ne met pas d'enjeu n'a pas de chance de gagner à la fin de la partie. Il y a, à la vérité, la vile question du budget; mais quand il est question de dignité nationale nous le votons.

N. 208. — *A Londres.*

Turin, 14 décembre 1854.

Je ne vois actuellement que bien peu de personnes pour avoir une idée de l'opinion sur les grandes affaires.

Ton père ne rêve que contingents (1), mais grâce à sa maladie il n'est pas assez au fait des circonstances particulières qui peuvent influencer une décision aussi grave.

Maxime est du même avis.

J'ai interpellé Lisio qui au fond approuverait la chose, mais il dit que cela dépend des conditions et propositions que l'on ferait. D'abord à nos frais, non certainement; car

(1) Contingent sarde pour la guerre de Crimée.

nous ne le pourrions absolument pas. Avec les Autrichiens non plus, ce serait trop impopulaire, donnerait beau jeu à ceux qui ne cherchent que le scandale et nous mettrait trop en contradiction avec nos précédents. Quant à l'opinion générale elle est partagée. Tout ce qui est rouge, rose, ou même blanc-rose, ne serait pas favorable. Les *codins* par trop non plus. Les gens sensés approuveraient. Reste à savoir quel nombre nous en avons. Dans ce moment-ci moins nous aurions de bouches à remplir et mieux vaudrait pour nous, car le pain est à seize sous le kilo. Il est vrai que le *Municipio* en donne aux pauvres au coût, c'est-à-dire dix sous le kilo et il est très-bon.

Il est question de fermer mon hospice. Plusieurs des bienfaiteurs me manquent à la fois et la cherté excessive des vivres qui augmente fort la dépense, tout cela nous a mis par terre. Enfin, à force de nous *industrier,* j'espère que nous pourrons traverser ce terrible hiver.

On a fait ces jours-ci une *razzia* de brouillons et de mauvais drôles qui complotaient pour faire du désordre. 46 ont été arrêtés à Turin et peut-être 200 dans les provinces.

N. 209. — *A Londres.*

Turin, 1r janvier 1855.

Notre Ministère se trouve comme dans un tremblement de terre et ne sait s'il y résistera.

La loi sur les couvents pourrait bien lui donner la dernière *spinta* (1). Elle passera aux députés, mais au Sénat il y a assez de probabilité qu'elle échoue et comme il y a passablement de mauvaise humeur dans le pays à cause de la misère, des contributions, des affaires religieuses etc., on crie

(1) Coup de grâce.

et on désire un changement qui pourrait bien n'être qu'un changement de personnes, les conditions étant plus difficiles à changer.

Va sans dire que nous aurions un ministère Revel. C'est entendu.

Celui-là serait pour le contingent (1). Revel s'est tout-à-fait prononcé à cet égard. On commence à s'en préoccuper dans la presse et dans la société. Les uns le veulent, les autres y sont contraires. Les uns ne voudraient pas y aller, les autres y envoyer leur prochain. Il faudrait une volonté ferme qui dise ce qu'il faut faire et le fasse exécuter.

N. 210. — *A Londres.*

Turin, 19 janvier 1855.

Notre année 1855 ne l'annonce pas sous de bien bons auspices.

Nous avons perdu cette angélique Reine mère qui faisait tant de bien et était si bonne pour tout le monde. Un être intermédiaire entre le ciel et la terre.

Maintenant la Reine Adèle qui se trouve entre la vie et la mort, puis le Duc de Gênes qu'on saignait pour la septième fois. On le dit même administré, mais je n'en suis pas sûre. Toute cette fatalité qui pèse sur la famille royale répand un voile de tristesse, je dirais même de terreur sur le public et chacun fait ses commentaires dans son sens, et par conséquent beaucoup de *spropositi* (2).

Dans ce moment la loi sur les couvents est la grande préoccupation de tout le monde, et quoique je prenne part à une question aussi grave et qui peut avoir des conséquences

(1) Voir ta lettre du 31 janvier 1855.

(2) Choses peu logiques.

plus graves encore, j'ai bien soin de rester dans mon coin pour ne pas entendre toutes les *dicerie* (1) qui se font à tort et à travers. Il est fort douteux que la loi passe au Sénat quoique le Ministère s'en flatte.

Nous avons compté cinquantecinq votes contraires et dans les autres il y en a de douteux.

Je crois que de graves perturbations pourraient naître de cette mesure si elle était adoptée.

Il faudrait expulser par violence les habitants des cloîtres, ce qui serait déjà d'un déplorable effet. Ensuite les curés ne pourraient accepter ce que le Gouvernement leur assignerait sans risquer d'être suspendus par leurs évêques. Or voudrait-on envoyer tout l'Episcopat en exil et emprisonner les curés? Et, ceux de ces derniers qui accepteraient seraient schismatiques comme les prêtres assermentés de la révolution. Enfin c'est une malheureuse idée qu'on a eu là.

Le Cabinet est toujours mutilé. Personne ne veut se persuader d'entrer dans ce guêpier. Je ne sais comment il s'en tirera, cela dépendra apparemment de l'issue de cette scabreuse question.

Samedi. — Le choses vont de plus en plus mal à la Cour. La pauvre Reine en était à ses derniers moments. La journée ne se passera pas sans que tu reçoives la fatale dépêche.

Le Duc de Gênes s'en va aussi, selon toute apparence. Quelle catastrophe. Le Roi est dans un état violent. On ne sait ce qu'il est capable de faire et il va se trouver dans un bien terrible isolement. On n'a plus convoqué la Chambre. On croit qu'on va laisser tomber la loi sur les couvents qui provoque plus d'opposition qu'on ne supposait et que le Roi sera peu disposé à signer dans les circonstances actuelles. Le Ministère est bien chanceux. Le traité d'alliance, bien reçu par toutes les personnes sensées, gagne tous les jours en po-

(1) Racontars.

pularité. L'armée accepte avec satisfaction sa destinée. Beaucoup de *dilettanti* voudraient partir. On s'en soucie peu. Dans les salons le fanatisme prend peu. Chacun craint pour celui qui lui appartient. Il fallait s'y attendre.

N. 211.

Turin, 27 janvier 1855.

Je crois bien que tu as été confondu par ces tristes événements. Quel terrible début dans l'année. Espérons que la suite sera moins fâcheuse. Nous sommes dans le deuil le plus foncé et mornes à l'avenant.

Un joli carnaval dont les pompes funèbres font tous les frais. Ces bonnes princesses laissent de grands regrets et une sorte de stupeur et de panique. Le Roi est bien impressionné. Les enfants désespérés; ils ont grande raison.

Le Duc de Gênes va mieux, il a surmonté la maladie aigüe et n'a pas empiré son état, on peut dire, chronique. C'est un sursis.

Le petit prince Oddon qui a attrapé un point de côté à Moncalier va mieux.

Nous attendons avec anxiété la discussion sur le traité qui a été présenté hier à la Chambre. Aujourd'hui on s'en occupe dans les offices. L'opposition ne manquera pas. La droite me semble la plus *accanita* (1); mais la gauche n'est guère favorable. On espère dans les centres.

Au Sénat il y aura des opposants aussi. Il y a ces malheureux articles du *Times* qui ne sont pas faits pour donner l'envie d'aller en Crimée, ni de partager le sort des Anglais. Ce journal me semble d'une grande maladresse. On dirait qu'il

(1) Acharnée.

écrit pour la satisfaction de l'Empereur Nicolas et pour encourager les opposants à la guerre.

Notre Cabinet est toujours disloqué. On parle encore de Lanza et de ses conditions. Hier on parlait de Cadorna à l'instruction publique. Je ne sais quelle valeur ont ces bruits.

On dit que Maxime serait chargé d'aller à Vienne. Je n'en sais rien. On m'assure qu'il a été longtemps avec le Roi.

N. 212. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 31 janvier 1855.

Mon cher fils,

Je ne puis résister au plaisir que j'éprouve en t'adressant mes félicitations bien cordiales pour le remarquable succès que tes dernières dépêches ont obtenu auprès de ton chef immédiat qui en a donné lecture à la Commission de la Chambre des députés chargée du rapport sur l'honorable traité par nous conclu avec l'Angleterre et la France sur lequel j'ai la satisfaction de me trouver avec toi en parfaite conformité d'opinion. Je me félicite donc d'autant plus de t'avoir empêché de compromettre par ta venue ici un aussi heureux résultat.

Vendredi ou samedi commencera à la Chambre la discussion du traité qui sera attaqué par les deux extrémités, surtout par celle de droite, puis il passera à une grande majorité, ainsi qu'au Sénat, où j'espère pouvoir, malgré ma santé, pouvoir faire acte de présence et le soutenir par mon suffrage. Il est assez remarquable que R. à qui j'avais communiqué ma lettre à Dabormida, et qui m'avait assuré qu'il partageait absolument nos convictions, a remis son vote à Valerio qu'il savait être contraire au projet.

Je suis grandement aise que deux de nos cousins, Casimir et Louis Balbo, sont destinés à partir pour l'expédition en qualité d'aides de camp de La Marmora. Ils en sont ravis et certes ils soutiendront honorablement le rang de gentilhommes piémontais à l'armée. Deux La Marmora, deux Balbo, accompagnés de plusieurs autres. Que n'ai-je quarante ans de moins sur le dos et, au lieu de la campagne de Grenoble et de Lyon, que ne m'est-il permis de faire celle de Crimée qui sera si brillante et si chevaleresque.

Je n'ai jamais tant regretté mes forces et mon âge comme à présent et je suis fier plus que jamais d'appartenir à ma nation si noble et si généreuse.

N. 213. — *A Londres.*

Turin, 15 février 1855.

En attendant le traité a passé à la Chambre. Il y a eu de bons discours et on a bien fait d'éliminer le *menu fretin* et de voter.

Lundi on croit que pourra commencer la discussion au Sénat et on pense qu'il passera sans trop de difficulté.

Nous avons encore essuyé une catastrophe ces jours-ci. Le pauvre Duc de Gênes, qui rêvait encore la Crimée, a succombé samedi soir. Toujours le samedi qui est fatal à la famille royale et toujours les mercredis qui nous ramènent une pompe funèbre.

Le pauvre Prince est fort regretté; sa mort a encore assombri notre deuil.

La famille Royale bien réduite a été à Agliè. Il paraît que la Duchesse doit y passer l'année de son deuil. On la dirait malade. Je ne sais ce qu'il en est, mais ce ne serait pas surprenant.

Le Roi est bien malheureux. Il doit se trouver terriblement isolé dans ce palais désert. Il y a de quoi perdre la tête. Pourvu que sa santé ne s'altère pas essentiellement.

On a nommé au Sénat les commissaires pour l'examen du traité. Ce sont: mon frère Maxime, Alberto Ricci, Sclopis et Gallina.

Sclopis, Gallina et Ricci ne sont guère favorables. Maxime oui et mon frère n'a jamais laissé pénétrer son opinion.

N. 214. — *A Londres.*

Turin, 9 avril 1855.

La loi des couvents n'a pas encore pù être discutée au Sénat; c'est Colla qui est relateur.

Elle n'a pas grande chance de passer, à moins qu'on ne l'amende radicalement. On a bien nommé deux nouveaux sénateurs, mais l'arrière-ban arrive du côté opposé, même le Marquis Brignote, qui n'avait jamais siégé.

Le Ministère est donc en l'air, il parle comme s'il avait l'intention de se retirer et les ministériels comme Lisio et Maxime font écho. D'autres disent qu'il ne se retirera pas, qu'on trouvera des compromis.

Je ne sais quelle espèce de Cabinet où nous bàclera si celui-ci se retire. Revel à fajt tant de maladresses qu'il s'est suicidé. C'était toujours lui qu'on citait pour remplacer le Ministère actuel et qui paraissait avoir la chance de pouvoir mettre ensemble un personnel ministériel. Sans lui je ne sais quelle combinaison baroque pourra surgir. Il est difficile de trouver un ministère viable et pourtant les conditions des temps sont critiques et demanderaient des hommes d'état, justement ce que nous n'avons guère.

Les affaires de Crimée ne vont pas à souhait, tant s'en faut, et les inquiétudes des uns ou les espérances des autres nous tiennent dans une situation d'esprit peu agréable.

Les gens sérieux ne sont pas contents et disent qu'on lambine trop, qu'on arrive toujours trop tard et pas assez en force, qu'il fallait aller d'abord à Perecop et fermer le passage et encore à présent on perd du temps. Napoléon Ier aurait agi autrement.

Le Roi est en assez piteux état. Tous ceux qui le voient sont frappés de sa maigreur et de sa pâleur et combien il est courbé et vieilli. Il a des explosions de douleur qui font pitié.

N. 215. — *A Londres.*

Turin, 14 mai 1855.

Nous avons solemnisé hier le Statuto par une belle journée comme toutes les fois qu'il s'agit d'une fête nationale, tandis que toutes nos fêtes religieuses sont contrariées par le temps; ce que certaines personnes ne savent comprendre.

On a fait une décoration fort originale pour la rue du Pô. Une suite de groupes de statues, de fontaines, de palmiers et de grandes corbeilles de fleurs, le tout éclairé au gaz. Tout cela est fort colifichet et point du tout en harmonie avec les maisons. Sous le rapport artistique cela ne vaut pas grande chose. Mais c'est du nouveau et cela a attiré une quantité immense de *gadan* (1) qui vous coudoient dans les reins et qui admirent de confiance sans s'inquieter des principes de l'art.

Aujourd'hui les courses; mais de gros nuages noirs nous font leur course au clocher.

Le Roi, malgré son rhumatisme, a voulu aller à la fonction d'hier matin. Mais il a entendu la messe à cheval, car d'en descendre et remonter était une affaire.

(1) De sots desœuvrés.

Son fils était à cheval à son côté. Les acclamations ont été très-considérables. Ce soir il y aura encore différentes illuminations et je crois demain le bal de bienfaisance au grand théâtre.

Si on trouve que nous arrivons lentement à Balaclava, la faute en est aux Anglais. Les vaisseaux arrivent en petit nombre; quand nos gens sont embarqués, ils ne prennent pas la mer. Enfin on est très-scandalisé de tout ce lambinage et on en conclut que c'est cette disposition, qui fait aller toute chose de travers.

Quant à ce qui se passe dans votre île il me semble que, de maîtres, vous devenez écoliers. Vous ne serez plus le pays modèle en fait d'ordre et d'institution.

Le dernier petit Prince est mort hier. Superga joue un grand rôle cette année.

N. 216. — *A Londres.*

Turin, 21 août 1855.

Je ne t'avais pas parlé de Maxime parceque son accident n'avait pas eu de gravité.

Etant à Pesio il s'y trouva avec Mme Calori et son frère Ernest de Sambuy. Celui-ci s'avisa de s'habiller en fantôme monté sur des échasses, affublé d'un drap et portant sous ce drap un réchaud avec de l'esprit de vin. Le feu prit au drap et tout le monde se précipita sur le fantôme pour étouffer les flammes. Maxime se trouva avoir la figure à la hauteur du réchaud et la flamme lui donna en plein dans le visage et aurait pu lui faire beaucoup de mal s'il n'avait fermé les yeux à temps, et ne s'était de suite bien soigné.

Nous sommes bien contents de la bataille de la Tchernaja en attendant les détails peut-être douloureux, qui sont en route. Vraiment nous ne pouvions lire la dépêche, nous étions tous pris à la gorge. Nos pauvres soldats!!

N. 217.

Du Roccolo, le 12 septembre 1855.

La bataille de la Tchernaja nous a causé ici une grande jubilation. Quant à Turin je n'en sais rien. La sottise m'y paraît tellement prédominante que j'aime mieux ne pas entendre ce qu'on y dit. La Marquise Arconati m'a écrit d'Ostende sa mortification de n'avoir personne avec qui en parler. C'est bien pis d'en entendre parler à tort et à travers.

Ce matin nous avons appris la prise de la tour de Malakoff. Cependant ton père n'était pas tout-à-fait content. Il aurait voulu la prendre lui même, c'est-à-dire les piémontais; ce qui lui est tout comme.

Il faut convenir que ce brave commandant, notre cousin Alphonse, est le plus mauvais rédacteur de dépèches qu'il existe. Après l'avoir lue, on en sait un peu moins qu'auparavant.

Je suis charmée d'être ici. Nous avons les nouvelles et sommes à l'abri de sots commentaires.

N. 218. — *A Londres.*

Turin, 24 octobre 1855.

Je t'aurais écrit plutôt si j'avais pu te dire quelque chose de positif sur le voyage du Roi; mais j'ai beau m'enquérir au peu de personnes que je vois, il me semble que personne n'en sait rien. On parle bien du mois de décembre, mais vaguement. Le Roi dit qu'il ne se sent pas bien. Pourtant il va à la chasse et ne se ménage d'aucune façon; ce qui rend très-croyable qu'il ne se remette pas bien et qu'il puisse faire une rechûte d'un moment à l'autre. Il fait le désespoir des médecins à qui on s'en prend de ses longues maladies. Et c'est bien injuste, car, faisant toujours le contraire de ce

qu'ils lui disent, je ne vois pas quelle responsabilité il peut leur rester.

Aussi Tarella ne voulait-il plus aller à Pollenzo et Riberi l'a fait supplier de le dispenser de lui donner des soins. C'est fini, quand une personne entreprend de se tuer, on a beau faire, mais il finit par réussir.

On conserve en vie ce pauvre petit Oddon qui est docile et veut guérir. Il est pétri d'intelligence et d'esprit, rempli d'énergie et de courage. Dommage qu'il soit contrefait et malsain.

N. 219. — *A Londres.*

Turin, 12 novembre 1855.

Voici une lettre qui a mission de te trouver encore à Londres, car je pense que tu vas bientôt la quitter pour aller au devant du Roi; si tant est, qu'il se mette lui-même en route, car hier il était fort enroué et ne savait s'il irait ce matin ouvrir le Parlement.

Je n'ai pas été à la séance royale, mais quelqu'un m'a dit avoir entendu sur la place de grands hourras. Je crois donc qu'il y était et que s'il n'avait pas de voix, les autres en avaient pour lui.

Ces jours passés il a pris durant trois heures la pluie sur ses épaules, sans paletôt et sans changer d'habit en rentrant. Il n'est pas étonnant s'il retombe malade. Si c'était pour prendre la tour de Malakoff à la bonne heure, mais pour prendre un lièvre, cela fait hausser les épaules à tout le monde.

Il a été bien mal dans sa dernière maladie; heureusement que les miliaires ont pu bien sortir et faire leur cours, autrement il était flambé. Je te demande à quoi sert d'emmener Riberi dans son voyage, pour se soigner de cette façon là.

Il y a eu des modifications dans le personnel du voyage depuis ma dernière lettre. Plus de Da Bormida, ni de Durando. Il y aura Pasqua, Nigra, La Rocca, Robilant, Baron, Calderina, Cavour et Maxime qui rejoignent à Lyon par terre.

N. 220. — *A Londres.*

Turin, 23 décembre 1855.

Quant à ce que tu me demandes de l'effet produit ici par la visite du Roi, je te l'ai dit en deux mots dans ma dernière. Les gens de bons sens ont apprécié toutes choses comme elles le méritaient, en ont joui et t'y ont donné toute la part qui te revenait.

Mais le grand nombre est de mauvaise humeur pour ce qui les touche directement. Les impôts, qui augmentent toujours, la guerre dont on ne peut prévoir la fin, les questions religieuses, le régime qui déplait à de certains et dont on commence aussi à désespérer de voir changer, et l'Angleterre est la bête noire de tous les mécontents. On la regarde toujours comme l'instigatrice et le soutien de ce qui déplait.

Je crois que cette mauvaise humeur ne cessera qu'avec la génération qui a vu des temps plus sympathiques, quoique dans les jeunes gens il y en ait encore de beaux restes. Mais ceux là se distraisent et s'habitueront avec le temps au nouvel ordre de choses.

Dès à présent la guerre ne leur déplait pas trop.

N. 221. — *A Londres.*

Jour de Noël, 25 décembre 1855.

C'est encore moi, mon cher fils. Je regrette d'ajouter encore un grêlon à la grêle. Mais je crois que tu ne seras pas fâché que je te dise ce que j'ai pu apprendre et que tu désirais savoir.

Ma nièce ayant dit à Camille que je lui avais lu ta lettre, cela engagea la conversation sur ton compte et ce qui venait de se passer. Les témoignages furent des plus satisfaisants sur toutes les faces de la question. Lui se montra parfaitement content, soit sur ce qui s'était passé dans cette importante occasion, soit sur ta manière de voir et de traiter les affaires sérieuses. Il en est résulté une confiance complète pour tout ce qui pourrait survenir et avoir à traiter à l'avenir.

Il me semble que c'est là le résultat le plus désirable que l'on pût concevoir.

Le Roi a été enchanté. Il arrivait avec de certaines appréhensions, que la première entrevue à Douvres a complètement dissipées. Et il est parfaitement satisfait d'avoir approfondi le caractère et la capacité de son représentant qui lui inspire aussi toute confiance. On admire la position faite et on est flatté.

Voilà, je pense, ce que tu désirais savoir. Je suis bien aise de pouvoir te satisfaire en peu de mots qui me semblent résumer toute la question. J'en prend aussi ma part volontiers. Est-ce-que je ne m'entends pas bien à faire des diplomates.

J'aime à pouvoir te dire que tes supérieurs sont contents de toi et j'aimerais encore mieux de savoir que le *maître* de tous l'est aussi, car ce contentement là dure, mais les autres sont terriblement chanceux de bien des côtés. Aussi j'en prends ce que le bon Dieu envoie avec reconnaissance, mais je ne saurais en faire un fondement de bonheur.

Ton père est très-satisfait. On aime à voir rendre justice et encore plus à quelqu'un qui vous appartient, et *tutti quanti* te félicitent.

N. 222. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 18 mars 1856.

Je lis quelquefois les articles de vos journaux dans le *Galignani* et je ne puis me défendre de sentir comme plusieurs se font un grand regret pour la conclusion de la paix et pour deux raisons. La première, que les choses n'aient pas été poussées plus loin de sorte à s'emparer de toute la péninsule de Crimée et trouver ainsi le moyen de compensation de parvenir à ajouter quelques pièces de terrain à nos anciennes possessions.

La seconde, c'est que j'aurais désiré qu'il se fût présenté une plus belle occasion de montrer à l'Europe ce que valent nos soldats qui n'ont que montré leur bonne volonté et le compte qu'on pouvait en faire dans la campagne passée. Cela aurait ajouté quelque chose à nos deuils et à nos mérites. Je ne doute pas, quoiqu'on en dise, que nous n'aurons pas d'autres compensations à notre peine que celle de garder notre drapeau et nos institutions. C'est toujours quelque chose. D'autres n'en ont pas autant et notre nom a bien retenti dans toute l'Europe. Cela nous y fait la première position parmi les puissances de seconde ordre.

La diplomatie dont M. de St. Marc Girardin avait trop hâté les triomphes a donc fini par triompher. Mille compliments. Mais j'aurais voulu quelque chose de plus palpable.

N. 223. — *A Londres.*

Turin[1], 1r avril 1856.

Nous avons eu dimanche le canon pour la paix. La majorité l'a entendu avec plaisir.

Il y a des gens plus difficiles qui, comme les Anglais, trouvent que nous n'avons pas assez gagné nos éperons et que nous étions en état d'acquérir plus de gloire. D'autres n'aimaient ni cette guerre, ni cette paix. Les uns désirant un cataclysme universel qui remît tout en question. Les autres regrettant la prépondérance Russe dans laquelle ils espéraient pour renverser ce qui existe. Ce sont différentes nuances de Bazi-boujouk ne demandant que plaies et bosses sans se soucier des conséquences. Il y en a qui se flattent encore qu'on nous donne Parme et Plaisance et assurent que la Duchesse les offre parcequ'elle ne sait plus s'en tirer et qu'on y est dans l'épouvante.

Je suis persuadée qu'on nous donnera un *corno* et que nous devrons nous contenter de garder ce que nous avons.

Nous avons acquis un peu de considération et, si nous savions aussi bien faire nos affaires et avoir une tenue en Piémont comme en Crimée, l'avenir pourrait nous sourire. Mais il ne faut pas qu'on regarde de trop près et en attendant nous sommes passablement éreintés. Quelques millions donnés auraient bien fait notre affaire. On dit que nous les gagnerons à la sueur de notre front après la paix. Je veux bien. Nous n'aurons à dire merci à personne et n'en serons que plus fiers.

15 avril.

Le *memorandum* Cavour met martel en tête à beaucoup de monde. En Lombardie on s'émeut fort et on pense qu'il en sera de même dans la basse Italie. Ici on le trouve hardi et

on ne s'attend pas à ce qu'il ait des conséquences actuelles. Peut-être dans l'avenir. Les *coudins* ne parlent pas. Ils avaient annoncé tant de choses comme devant inévitablement ressortir de la conférence et ils se trouvent vis-à-vis de résultats tout différents. Ils rongent leur frein et ne disent mot.

Le Duc de Lucques qui est à Nice raconte à qui veut l'entendre que sa bru était obligée de faire faire son dîner par une de ses femmes de confiance, dont elle était sûre et d'envoyer au marché tantôt sous un nom, tantôt sous un autre de crainte d'être empoisonnée. Aussi disait-on ici qu'elle aurait volontiers cédé ses duchés à qui les voudrait, ne sachant plus comment s'en tirer.

N. 224. — *A Londres.*

Turin, 7 mai 1856.

Nous allons entrer dans les fêtes du Statuto. On dit qu'elles serviront aussi pour la paix et pour l'Immaculée.

Chacun sera libre de diriger son intention.

Nous n'avons pas chanté le plus petit *Te Deum* jusqu'ici. Les troupes arrivent à la *spicciolata* et à la sourdine. A Alexandrie on leur a fait un accueil enthousiaste. Ici personne ne s'est douté de leur venue. Le Général de Division est pourtant allé à leur rencontre, et tout ce qui a pu s'en apercevoir a couru.

Ton père enrage de toutes ces apathies.

Lisio par hasard s'est trouvé sur leur passage. C'étaient des *bersaglieri*. Il fallait voir *che faccie* et noirs comme des *congo* et fiers que cela fait plaisir.

Maintenant nous attendons ce qu'on va dire de nous dans votre Parlement. J'ai peine à croire pourtant que nous tenions chat en poche.

Ici Camille s'est bien consolidé, il est le drapeau maintenant.

Mon frère ne veut pas aller à Moscou au couronnement, ce qui consterne tout le monde.

Je le regrette, mais je n'ai pas le courage de le lui dire. Il n'a de confiance ni dans lui, ni dans les autres. Il est effrayé de la politique excitante que l'on suit et craint qu'en exaltant les passions qui couvaient sous la cendre, on se trouve ne plus pouvoir les maîtriser comme en 1849.

Et il est sûr qu'une grande surexcitation domine partout et qu'on songe à la *terza riscossa* (1) comme chose toute simple.

Que Dieu nous en préserve. Dans ce moment rien n'est préparé et nous serions seuls comme en 1849.

Adieu, mon cher fils, je vais mettre mon chapeau pour aller au mariage d'Emmanuel Montereno.

Ces jours passés le Roi disait à Camille en tapant sur sa poche: j'ai là deux lettres où l'on vous arrange de la belle façon; *coula a lè na vita c'ai leso* (2).

Camille est ferré à glace et ne s'émeut guère pour cela. Mais une des lettres était de la belle des belles, Mme C., qui voulait une mission pour son père, l'autre de Mme X., qui voulait qu'on envoie son mari à Moscou. Je crois qu'elles ont fait un *fiasco* complet.

(1) Troisième campagne contre l'Autriche.

(2) On en dit de belles sur vous.

N. 225. — *Lettre de mon père.*

Château du Roccolo, 5 juillet 1856.

Puis pour le sentiment extérieur, celui de la politique, nous sommes dans l'attente de ce qui la trompera passablement au lieu de la remplir. Les grandes réformes romaines et napolitaines, seront, je n'en doute pas, de la même espèce.

S. M. Sicilienne a déjà montré assez explicitement toute sa bonne volonté par un langage qui est assez franc et assez indépendant, en quoi on ne savait le désapprouver, même en désapprouvant, comme je le fais, ses excès. Quant à la Cour de Rome, sa marche est comme d'avance. Elle a été tracée par un fameux pontife qui au lieu de la tiare portait un casque. Fabius *cunctator*, point de refus, mais partout point d'action.

Je ne veux pas médire trop haut des moyens de la diplomatie pour réformer le monde en présence d'un de ses agents les plus respectables. Mais je crois fermement que si réforme il y aura dans quelques années, quelques douzaines ou quelques centaines d'années, ce ne sera pas à cette dynamique des prudences et des équilibres européens et politiques que nous en serons redevables. Une bonne révolution avec un bon chef (1), qui est ce qui a manqué en 1848, fera plus en quelques mois que toutes les diplomaties des cinq continents, ou des siècles.

Je n'ai jamais cru aux effets du Congrès de Paris, et jusqu'ici les événements me donnent raison.

Les anciens Romains avaient élevé un autel à la fumée. Nous pouvons le relever chez nous quand nous voudrons.

(1) Garibaldi s'est chargé d'exécuter cette prophétie.

N. 226. — *A Londres.*

Turin, 2 novembre 1856.

L'Impératrice de Russie est enchantée de notre climat et contente de l'accueil qu'elle a reçu. Elle a écrit une dépêche télégraphique à l'Empereur, toute de louanges sur le Roi, le Piémont, les Piémontais et l'a envoyée à son Consul de Milan pour lui faire traverser tous les états autrichiens. Toute sa Cour ne se contraint pas le moins du monde à dire son fait à l'Autriche. C'est une irritation qui ne fait que monter. A Moscou l'inspecteur général de la cavalerie disait à Cuggia qu'il ne serait heureux que le jour où il pourrait avec nous tomber sur le dos de l'Autriche. Et l'Empereur répondant au compliment du Prince Estherhazy disait qu'il préférait un franc ennemi, en montrant Broglia, à un ami douteux, et comme le Prince est très-sourd, il se confondait en remerciments, pensant qu'on répondait à ses protestations dans le même style.

Tout cela n'empêche pas que nous ne pensions à notre année avec une certaine anxiété. La politique est tellement en l'air, et on prévoit si peu dans quelles conditions elle retombera dans le domaine du positif que nous serions bien embarrassés à dire où nous serons en 1858. A la garde de Dieu, car l'homme propose etc.

N. 227.

7 décembre 1856.

Maintenant enverrons nous, ou n'enverrons nous pas complimenter l'Empereur d'Autriche qui vient à Venise. La réception a été des plus glaciales. Celle qui se préparait à Milan

ne serait pas plus chaleureuse. Le Gouverneur a été réduit à promettre qu'aucun des officiers ne danserait, si le club des négociants voulait offrir un bal. Quand on est là, il vaut mieux se passer de fêtes. Aussi doute-t-on fort que l'Empereur aille à Milan.

Que va nous apporter cette année 1857 qui s'annonce avec un air un peu menaçant. Les nuages ne manquent pas à l'horizon.

Nous sommes terriblement pot de terre, nous pauvre Piémont. Je crains bien que nous ne nous en tirions pas sans nous trouver *scrussì* (1).

(1) Félés.

QUATRIÉME PARTIE

ET DERNIÈRE

DE 1857 À 1862

Elections de 1857. — Guerre de 1859. — Armistice et paix de Villafranca. — Annexions. — Retour de Cavour aux affaires. Garibaldi en Sicile et à Naples. — Mort du Comte de Cavour.

1857-1861

N. 228. — *A Londres.*

11 janvier 1857.

On attend aujourd'hui le Grand Duc Michel. Je désire que le mauvais temps empêche la revue projetée. Je ne conçois pas qu'on ait le courage de lui montrer quatre chats. Ils se sont assez montrés en Crimée. Après nous aurons le Grand Duc Constantin. Quant à l'Empereur je n'en sais rien. L'Impératrice est extrêmement aimable et bienveillante. Mais toute cette Cour est enragée contre l'Autriche et ne se fait pas faute de le lui témoigner.

Le voyage de l'Empereur d'Autriche en Lombardie se poursuit au milieu de toutes les désillusions, malgré ce qu'affirment les journaux cléricaux et maintenant on assure que pour dernière démonstration d'enthousiasme les Milanais vont voter une batterie entière de canons pour Alexandrie. Il me semble que c'est parler clair.

Nous avons été fort scandalisés d'un article, je crois du *Times*, qui décide que les Lombards doivent se trouver trop heureux de ce que l'on a fait pour eux.

Il y a à Milan en ce moment un grand revirement d'opinion en notre faveur. On a fini par comprendre que c'était nous qui étions dans la bonne voie, mais je crains bien qu'il n'y ait toujours entre nous des incompatibilités d'humeur, à moins qu'il n'y eût au dessus de tous un Napoléon à la main ferme et habile.

Le jeune Grand Duc de Toscane a témoigné à Gianotti toute sa sympathie et toute son admiration pour nous, disant qu'il ne fallait pas nous juger sur l'étendue de notre territoire, mais sur la force que nous avions su acquérir. Qu'il regrettait de ne pas avoir pu réaliser le projet qu'il avait de venir nous visiter et faire connaissance avec le Roi pour lequel il professait une estime toute particulière.

J'aime tout autant qu'il ne vienne pas et continue à nous admirer de loin.

Gianotti en était tout abasourdi et ne s'attendait pas à avoir à écrire une dépêche aussi satisfaisante.

Le jeune Cavour s'étant présenté pour être admis au club de Florence a été reçu à l'unanimité.

Ton père a mis un article dans l'*Opinione*, je crois du 17, sur l'inconvenance du placement peu décent des lapidi de Curtatone et Montanara, ainsi que des nôtres de 1848 et 1849.

Cet écrit a fait impression, d'autant plus qu'il a fait rire: beaucoup de monde s'est ému, d'autres ont écrit et appuyé.

N. 229. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 29 mars 1857.

On m'a écrit de Milan, il y a quelque temps, que l'on nous disait consternés de la perspective de la chûte de Lord Palmerston. J'ai répondu que nous étions fort tranquilles à cet égard, d'abord parceque nous n'y croyons pas, qu'ensuite

nous avions la Nation anglaise pour nous et que tous les ministères nous ménageraient.

Je fais pourtant des vœux pour le Ministère actuel que nous connaissons, seulement je voudrais qu'ils se montrassent moins dupes de l'Autriche. Ils ne le sont peut-être pas en réalité, mais de parler des concessions de l'Autriche en Lombardie qui n'ont été que de vraies déceptions, nous font perdre patience.

Je me rappelle du temps où les Milanais passaient pour des gens qui ne savaient que manger, boire et se divertir, on les appelait *pacion* et *busecon*, au reste fort débonnaires et incapables d'idées sérieuses. Mais ce régime les a tellement vexés et avilis qu'à la fin ils se sont rebecqués et maintenant ils sont *malegn* comme diables.

Ils ne songent plus qu'aux niches, faute de mieux, qu'ils peuvent faire à leurs ennemis. A Venise on a trouvé manière de solemniser l'anniversaire du départ des Autrichiens en 1848. Au théâtre et sur les places publiques moyennant une grande quantité de petits ballons volants tricolores qui surgissaient de tous côtés à la grande stupéfaction des *patan* qui ne savaient de quel côté courir et à la aussi grande satisfaction des indigènes. On a été même hisser un drapeau tricolore sur l'*antenna* des *porta-bandiere* de St. Marc d'où on a eu grande peine à l'enlever et l'hilarité du public n'a pas fait faute.

Le Comte Paar est parti aujourd'hui. C'est un homme parfaitement prudent, réservé et poli, ainsi que M. de Bruck son sécretaire. On lui rendait justice, mais n'était pas sur des roses et il ne sera pas fâché d'être débarrassé de nous.

Les journaux feraient mieux de renoncer à ces aigres polémiques maintenant que la matière paraît épuisée. Mais la plupart des écrivains sont des lombards qui ne demandent que plaies et bosses.

A la première occasion je t'enverrai la photographie du monument de Vela, envoyé par les Lombards. Il y manque l'inscription. Mais on ne la mettra pas sur le monument d'après la note de Cavour.

Les Milanais se sont contentés de faire le monument sans l'inscription quoique d'abord ils tinssent plus à l'inscription qu'au reste. Mais ils ont dit que le Comte Buol l'avait constatée lui-même et que cela suffisait.

N. 230. — *A Londres.* — *Lettre de mon père.*

Turin, 12 avril 1857.

Je te félicite, en félicitant Lord Palmerston, lui de si bien connaître son pays, toi d'avoir si bien connu ce milord, deviné son avenir, et de pouvoir continuer à recevoir le prix de la fidélité que tu lui as gardé dans les jours de malheur.

Nous pourrons aussi compter, sinon sur son aide bien prononcé pour l'avenir auquel nous aspirons, du moins sur ses sympathies quoique gênées par la diplomatie. On n'en est souvent pas moins gêné pour avoir raison, et il faudra tâcher de s'en rappeler.

Aussi est-ce en cette considération que j'ai renoncé à un beau mouvement oratoire au Sénat à la prochaine discussion sur les fortifications d'Alexandrie où j'avais résolu dans une improvisation *que j'avais déjà rédigée* de proposer que notre illustre corporation s'associât au noble mouvement qui des quatre coins du monde a fait concourir tant de bons patriotes à la souscription ouverte pour les canons d'Alexandrie en ouvrant dans nos bureaux mêmes une souscription pour les sénateurs.

Vu la tournure que prennent les événements, je crois avoir bien fait à remettre la chose indéfiniment pour ne pas compromettre davantage le Ministère. J'ai aussi renoncé par la

même raison à y souscrire personnellement ainsi que je l'avais annoncé, adhérant à ta proposition.

J'ai observé que personne, ni dans le Sénat, ni dans la Chambre des députés n'avait donné pareil exemple et j'ai craint de me singulariser. J'avais d'abord conçu le projet de donner un canon à nous deux, sur lequel j'aurais fait mettre nos armoiries. Mais ensuite il m'a paru qu'on pourrait nous accuser de vouloir nous mettre en vue, quoique la raison que j'avais, était de donner un exemple, qui étant imité par d'autres aurait été utile, et d'un prompt effet.

Des négociants venus de Milan ont dit qu'on y parlait beaucoup du projet qu'avait le Gouvernement de bloquer notre frontière du Tessin. Je ne le crois pas, car les sujets autrichiens du royaume Lombardo-Venitien en souffriraient plus que nous, qui n'aurions pas de difficulté à donner un autre débouché à nos vins.

Nous allons donc faire le pendant du Roi de Naples sur un pôle opposé et cela durera jusqu'à nouvel ordre. On a parlé de la médiation de la France et de l'Angleterre.

Médiation pour quoi? Ce serait la matière qui manquerait. Il faudrait que les puissances médiatrices eussent le pouvoir de faire que les Autrichiens ne fussent plus des Autrichiens, car tant qu'ils le seront et qu'ils seront en Italie ils pourraient ramener l'âge d'or sur la terre, qu'ils n'en seraient pas moins détestés par ces fidèles sujets de Sa Majesté Impériale, et tous les traités de la diplomatie ne dureront que jusqu'au jour où nous serons assez forts pour les rompre, car les droits des nations sont antérieurs à tous les traités et ils sont imprescriptibles.

Voilà de quoi faire tordre le museau à bien des diplomates en leur demandant pardon de la liberté grande.

N. 231. — *A Londres.*

Turin, 23 mai 1857.

Je t'écrivais la dernière fois que le Statuto ne s'annonçait pas trop bien. Il a eu mauvaise chance cette année. Le matin le défilé a été légèrement arrosé. Plus tard les courses s'exécutaient dans un *pantan* (1) et les dames prenaient un *semicupio* (2) qui ne se trouvait pas au programme. Toutes leurs belles parures furent absolument perdues.

Le lundi on avait préparé une charmante illumination à la rue de Pô. C'était joli à voir même de jour. La rue était toute coupée d'énormes lambrequins rouges, bordés d'or, accompagnés d'immenses guirlandes de grosses campanules blanches contenant de petits globes rouges et verts en guise de pétales. Sur terre dans les intervalles des candélabres en verre blanc garnis de petits globes rouges. C'était vraiment joli et nous nous proposions de bien jouir le soir de ce charmant spectacle.

Nous sortîmes, ton père et moi', après 7 heures pour aller au salut à St. François de Paule. On finissait d'éclairer et c'était vraiment délicieux de fraîcheur et de bon goût.

Nous étions enchantés et très-fiers de ce qu'on dirait de nous. Le salut finissait, nous entendons un coup de tonnerre, qui nous alarme beaucoup. Nous sortons et nous trouvons une averse abominable, pluie, grêle, éclairs et tonnerre et tout éteint comme de raison. Nous étions si mortifiés que j'en aurais pleuré. C'était si beau et personne ne l'avait vu. La place Victor était éclairée par des figures superposées portant des corbeilles de fleurs naturelles. Place de St. Charles avait un lustre de cristal à chaque arcade et des groupes dorés en candélabres. Enfin le peu de personnes qui ont en-

(1) Marécage.
(2) Bain de siége.

trevu la chose, entr'autres des russes à la suite de l'Impératrice, ont dit que *oncques* on n'avait vu si belle fête dans aucun pays.

Ce soir doit arriver cette Czarine. Elle n'a point accepté de fêtes. On lui avait seulement préparé une belle illumination, depuis le débarcadère jusqu'en place Château. Mais en ce moment il pleut et tonne.

Après la déception du St. Statuto le temps s'était remis et nous avons eu huit jours de chaleurs extraordinaires.

N. 232. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Du Roccolo, 28 juillet 1857.

Nous voilà sauvés d'un grand danger dans l'affaire de Gênes qui a été bien près de réussir (1). Nous devons avoir confiance dans notre police, car c'est la Providence qui la fait. Aussi c'est elle qui nous a protégés. Audacieux et fluet et on se tire d'embarras partout. C'est là le cas de Rattazzi devant le Parlement. Je suis curieux de voir si nous saurons au moins montrer de la force, autant que nous avons montré de l'incapacité. J'ai l'idée que l'une sera à l'unisson de l'autre.

Je ne sais pas si tu es informé qu'on a eu recours à une sotte manœuvre chez nous à Turin. Depuis quelques jours plusieurs personnes de l'aristocratie et de la Banque ont reçu des lettres anonymes très-menaçantes où on les disait désignées au poignard et à l'incendie, et Fiorio, le maître du café, a été invité à transférer son établissement dans le Borgonuovo ou dans quelqu'endroit éloigné du centre, vu qu'il aurait couru des dangers s'il continuait à se tenir en rapport et à proximité des riches. C'est sans doute quelque bel esprit de l'espèce qui a voulu s'amuser. On n'aurait qu'à essayer et on verrait qui gagnerait la partie.

(1) Mouvement insurrectionnel républicain dans lequel figure miss White.

Nous sommes infestés par les voleurs dans les campagnes. Nous avons fait nos préparatifs pour soutenir un siége mémorable sur lequel je ne compte pourtant pas trop. C'est une manière de donner du dramatique au château crénelé que nous habitons.

Nous allons reprendre la publication de la *Galerie illustrée* dont avant de quitter Turin j'ai signé avec M. de Cavour le nouveau contrat passé avec un éditeur vénitien. Me voilà donc de nouveau condamné à faire gémir la presse. Il faut mourir sur la brèche.

N. 233. *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 9 novembre 1857.

Maxime est parti pour Florence pour se soustraire à l'agitation fébrile qui remue tout le pays dans la crise où il se trouve en ce moment.

Lisio qui lit une douzaine de journaux chaque jour est enroué en permanence à force de courir, de discuter et de beugler envers et contre tous.

On parle d'une nouvelle fournée de sénateurs.

Je ne sais pas à quoi bon, le Ministère ayant déjà une majorité bien assuré chez nous. Il l'aura aussi dans la Chambre élective vu qu'ils seraient bien simples ces messieurs si avec toutes les places à donner et à ôter, le métier à rubans etc. ils se laissaient enfoncer. Aussi ne le seront-ils pas. Qui d'ailleurs mettrait-on à leur place? Voilà l'embarras.

Nous jouissons des regards flamboyants du plus magnifique des soleils. C'est de bon augure pour la crise actuelle. Les électeurs accourront au chef lieu et le pays pourra manifester son opinion d'une manière éclatante. La mienne est favorable au Ministère malgré les quelques peccadilles que je lui re-

proche. Mais le fait est qu'il mérite bien du pays sous le rapport politique et administratif et que notre progrès matériel est de toute évidence.

N. 234. — *A Londres.*

Turin, 14 novembre 1857.

Nous sommes ici dans une phase d'agitation dont je n'ai jamais vu la pareille. Les Piémontais sortent de leur caractère accoutumé grâce aux élections. Tout le monde a le diable au corps. Tout le monde veut être député. On ne peut mentionner personne qu'on ne vous dise: il se fait porter à tel endroit. Il nous faut, je crois, 240 députés, plus de 700 sont proposés sans compter ceux qui surgiront au moment de la votation. A Turin on est plus paisible; mais dans les provinces c'est une bacchanale incroyable. Les partis sont en présence et ne se ménagent pas. Les journaux sont de véritables pamphlets diffamatoires que je ne veux plus entendre lire.

Lisio est très-content. Il dit que c'est de la vitalité. Il me semble que c'est du galvanisme, des convulsions, lui s'échauffe tous les soirs, crie, s'enroue, tousse. Si la crise durait je craindrais pour lui une fluxion de poitrine. Ce qui fait que de temps en temps je lui dis: *ma sta kiet!* (1). A Bra *ferve la pugna;* les cléricaux combattent sa candidature. Nous verrons. Charles Alfieri avait assez de chances ces jours-ci. Mais il lui faut du beau temps, ses électeurs étant à Gouvon, Maglian et Neive. S'il pleut, on dit qu'il sera flambé.

Serait-ce un bien, serait-ce un mal? je n'en sais rien. Beaucoup des nôtres se présentent. Quand ils s'en abstenaient on leur en faisait un grief; maintenant qu'ils s'offrent on les repousse. Je ne dis pas qu'ils soient très-libéraux, mais en-

(1) Mais taisez-vous donc!

core les opinions doivent-elles être libres, et ils exercent leur droit.

Demain la lutte sera terminée sauf les ballottages et on pourra compter les morts.

N. 235. — *A Londres.*

Turin, 16 novembre 1857.

Nous avons donc traversé la crise électorale. La lutte a été acharnée et n'est pas encore finie, y ayant encore des élections partielles, puis la révision des pouvoirs, puis la nomination de la présidence.

Le Ministère a été surpris comme les Anglais dans l'Inde. On a trop méprisé un ennemi que l'on croyait plus faible et maintenant il faut compter avec lui.

Si on est prudent d'un côté et de l'autre tout ira bien. Notre caste a maintenant eu l'occasion de se montrer et elle l'a bravement saisie au lieu de s'annuler et de bouder. Maintenant il faut se montrer capables. Nous en avons 55 des nôtres, ensuite on en a compté 45 de titrés par croix. Mais je ne pense pas que ce soit même chose. Plusieurs des nouveaux élus ont été prendre leur place au centre, même quelques uns qui siégeaient à droite sont venus au centre. Je ne crois pas que les La Marguerite pur sang soient nombreux. Les libéraux dissidents se sont effrayés du résultat des élections et ceux qui étaient à droite et ne voulaient que des modifications, ou s'opposaient aux personnes craignant pour les institutions, se rapprochent du Ministère. Mais il faudra à celui-ci une grande prudence; s'il avait l'air de pencher à droite il perdrait sa majorité et il n'a pas l'air d'y être disposé. Et s'il avait l'air d'appuyer à gauche, les droits l'abandonneraient.

Le discours de la couronne sera assez difficile à rediger et excite grande curiosité.

Mon cher fils, ce que tu me dis est certainement fait pour me consoler. C'est un travail entre Dieu et l'âme; il est facile de s'embrouiller en s'en mêlant même à bonne intention. Moi même je l'aborde avec crainte et seulement en me demandant si ce n'est pas mon devoir de le faire. Aussi il me semble que je n'insiste pas et ne m'appesantis pas sur la matière. J'aime mieux en parler au bon Dieu qui a promis d'exaucer ces sortes de prières, à son jour pourtant. Je ne tiens pas à mon influence pourvu que le bien arrive; je suis disposée à le prendre de toutes mains sans l'intervention de l'amour propre qui gâte tout. Quant aux livres il y en a pour tous les goûts et pour tous les besoins qui sont très-variés. Pour mon compte je suis assez port royaliste et j'y reviens toujours. La logique m'est plus nécessaire que le sentiment; surtout, je n'aime pas ce qui est puéril en religion.

Nous avons un ouvrage que nous admirons beaucoup ton père et moi, et les personnes à qui nous l'avons fait connaître. Ce sont les études philosophiques sur le christianisme, de M. Nicolas, un magistrat de la Cour de Bordeaux. Je le mets au dessus de Bossuet qui n'a pu combattre que les erreurs de son temps, mais après lui il y a toute la mauvaise philosophie du dix-huitième siècle. Cet ouvrage peut même plaire à des protestants, car il n'est point hostile ou irritant. Il y a une érudition immense, mais point pédante, point aride, il prend toutes ses citations dans les auteurs ou hommes illustres modernes; même Géorge Sand lui fournit de bons textes à l'appui de ses thèses. Il y a vraiment des choses très-intéressantes.

L'Evangile est certes une bonne lecture, mais je pensais que tu le savais un peu par cœur. Sois en garde contre ces bibles du pays. Il m'est arrivé souvent dans les livres pro-

testants d'avoir rencontré des citations des évangiles d'invention. Jamais St. Jacques, ou St. Paul, ou St. Pierre n'avaient dit pareilles choses, quoiqu'elles parussent très-morales et très-religieuses. Mais la première morale c'est la vérité et l'exactitude en pareille matière surtout.

Une opinion qu'on adopte souvent parmi les personnes qui reviennent à une vie régulière et à des idées religieuses un peu vagues, c'est que toute la religion et les devoirs ne regardent que l'exercice de la charité envers le prochain; ce qui est une partie, et une partie de la religion, mais ce n'est pas tout. Le précepte c'est d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. Voilà la loi et les prophètes. Pour aimer Dieu il faut chercher à le connaître et lui rendre ce qui lui est dû. Dans l'amour du prochain est compris l'amour bien réglé de soi-même envers qui on a les premiers devoirs. Il y a là de quoi bien réfléchir.

En voilà beaucoup, mon cher fils. Aussi j'en reste là et laisse le tout entre les mains de la Providence.

L. doute un peu que la nouvelle Chambre soit née viable. Il craint les exhorbitances de la droite et les intempérances de la gauche.

Il est sûr que l'on est bien surexcité de part et d'autre. On ferait bien mieux, au lieu de songer à se bousculer pour se précipiter, de s'entendre pour sauvegarder les institutions, ceux qui les veulent. Ils sont nombreux et n'auraient qu'à s'unir pour réussir.

N. 236. — *A Londres.*

Turin, 11 décembre 1857.

Les candidats députés font toujours les frais de nos conversations. J'en ai par dessus les yeux, nos journaux sont insupportables avec leurs querelles peu séantes. Il y en a encore pour longtemps. Je crois inutile de faire des pronostics, on fait toutes sortes de sottes protestations. La droite de son dévouement aux institutions, la gauche de soutenir le Ministère; celui-ci d'agir avec prudence. Jusqu'à quel point les uns et les autres sont-ils de bonne foi, c'est là la question; et même en débutant avec de bonnes intentions n'arrivera-t-il pas tel incident qui mettra les passions en lutte? Ce n'est pas impossible.

Ce qui est sûr c'est que jamais St. Statuto n'a eu autant de dévots qu'à présent; tout le monde proteste de lui être dévoué, mais il me fait l'effet du galant de la fable, à qui d'un côté on enlevait les cheveux blancs, de l'autre les noirs, et il finit par être complètement chauve.

N. 237. — *A Londres.*

Turin, 17 décembre 1857.

Voici quelques explications sur ce qui s'est passé chez nous.

Le cens pour être électeur est de 40 francs de contribution pour le Piémont, de 20 pour la Savoie, Sardaigne, Nice, les Rivières, Aoste et l'Ossola. Or qui est ce qui ne paie pas un cens aussi bas avec des contributions aussi élevées. C'est presque le suffrage universel.

Il s'est trouvé que dans les Etats Sardes 10.000 prêtres sont électeurs. Cet état de choses reconnu on en a tiré parti. On les a organisés comme toutes les sociétés secrètes et

chaque prêtre a été chargé de se procurer deux voix votant comme lui. Ce qui a porté le nombre des électeurs cléricaux à trente mille. Ceux-ci ont encore fait un peu de propagande et voilà comment on a obtenu la Chambre actuelle. Ce n'est pas à dire que tous les candidats des cléricaux soient des cléricaux eux-mêmes, tant s'en faut et on ne les aurait pas trouvés. Beaucoup sont plutôt des conservateurs, qui ne feront point une opposition systématique et ne voteront contre le Ministère que dans les questions religieuses et quelques questions de finance.

Le moment était bien choisi pour obtenir une sorte de triomphe d'un certain parti. Même les optimistes étaient forcés de reconnaître un sourd mécontentement général. Le sujet en était dans le sentiment religieux continuellement blessé par la mauvaise presse qui est vraiment d'un cynisme révoltant, par la gène des contributions toujours croissantes, et l'absence de la police pour réprimer les rapines dans les campagnes. Il a été bien facile d'exploiter tous ces ressentiments et de faire espérer de meilleures conditions, si un autre parti que celui qui nous régit devenait prépondérant.

Les Chambres se sont ouvertes avec tout le calme que l'on pouvait attendre d'une population sensée et tranquille comme la nôtre. Le Roi a été applaudi à outrance et lui même s'est animé en parlant.

Maintenant on a constitué les bureaux à la Chambre et on procéde à la révision des pouvoirs. Dans le bureau où se trouvait Camille, se trouvaient aussi neuf députés cléricaux. Tous ont donné leur vote à Camille comme président de leur bureau. Il ne pouvait pas s'en charger et les libéraux en nommeront un autre. Mais la démonstration était au moins très-pacifique. Dans un autre bureau deux de nos amis ne connaissant même pas de nom leurs collègues ne savaient à qui donner leur vote et voulaient demander à Lanza de leur désigner un président. Tout cela n'est pas très-alarmant. Plu-

sieurs de ces nouveaux venus protestent n'être pas cléricaux quoique nommés par ce parti et surtout presque tous protestent qu'ils ne sont pas avec le Comte La Marguerite.

On a fait la remarque que la droite est beaucoup plus propre que la gauche et qu'ils sont plus polis que leurs adversaires. C'est un député de la gauche qui a reconnu cela.

On pourrait donc supposer que le Ministère aurait pu faire assez bon ménage avec la Chambre sans le mauvais vouloir de l'extrême gauche, ceux que j'appelle les Bashi-Bozouks, qui voudraient que le Ministère poussât à bout ses adversaires en proposant des lois tout-à-fait intempestives pour amener une dissolution et de nouvelles élections. Ce sont des gens indiscrets, incommodes, ne voulant pas voir que le Ministère est déjà plus avancé que la Nation en libéralisme et qu'il est dangereux de le pousser.

Voilà pour nos faits et gestes. Quant à l'Angleterre ce que nous lui reprochons ce sont ses sympathies pour l'Autriche qui ne peuvent que nous être désagréables et nuisibles. Et en même temps entraver ses propres mouvements puisque les deux Gouvernements ont des principes radicalement opposés. Le Comte d'Agliè disait bien que l'Angleterre et l'Autriche ne pouvaient être longuement en discorde parcequ'elles avaient des intérêts communs. A la bonne heure. Mais comme dans les individus liés par inclination on dit qu'il y en a toujours un d'un caractère plus énergique qui domine et l'autre qui est subjugué et le trouve bon. Il nous semble que ce serait à la fière Albion à remplir le premier rôle et non pas à la cauteleuse et *infida* Autriche.

Ce qui se passe à Naples étonne tout le monde; sans y mêler les intérêts italiens on ne comprend pas que l'on donne gain de cause à ce pétulant Bourbon qui se moque de toutes les puissances et traite les sujets anglais comme nous savons, à la barbe de Lord Palmerston et Clarendon.

On voit là l'influence autrichienne, comme aussi pour les principautés danubiennes où l'on est en train de faire une chétive figure après tant de bruit.

On reproche aussi à Lord Palmerston (1) son opposition au canal de Suez, car il n'en a jamais donné une raison valable et on trouve le caprice un peu colossal.

Voilà nos griefs tout en n'étant pas de ceux dont Lord Palmerston est la bête noire, mais de ceux-même qui professaient pour lui une sincère sympathie.

N. 238. — *A Londres.*

Turin, 19 janvier 1858.

J'avais eu l'idée de t'écrire sur nos événements politiques intérieurs à mesure qu'ils se développaient. Mais ignorant ce qu'on t'en rapporterait, j'attendais Corti pour lui demander ce que vous saviez des affaires Rattazzi. Ce que tu ne pouvais pas savoir, c'est qu'il y avait au Sénat intelligence entre bon nombre de sénateurs de vider la salle si Rattazzi se présentait. Enfin il s'est exécuté et je pense que c'est pour le mieux (2).

(1) Lord Palmerston envisageait le percement du canal de Suez plutôt sous un point de vue stratégique et comme se reliant, ainsi que le barrage du Nil, à une émancipation de l'Egypte de l'influence anglaise au profit de la France. C'est en ce sens qu'il m'en a plus d'une fois parlé sans compter les difficultés matérielles.

(2) Rattazzi ministre de l'intérieur ne s'entendant pas avec quelques uns de ses collègues et ayant encouru l'impopularité dans le public, donna ses démissions à l'ouverture de la nouvelle Chambre d'après le conseil de Cavour lui-même, le 13 janvier.

N. 239. — *A Londres.*

10 février 1858.

Je ne te parle pas de politique. Corti te renseignera mieux que je ne pourrais le faire. A tout prendre on n'est pas tranquille. C'est surtout du dehors que vient l'inquiétude et le dedans est plein de malaise et de mécontentement. A moi cela me fait l'effet d'être assise sur une chaise et de me trouver un beau moment par terre.

La partie morale, le sens moral, comme on dit, nous fait défaut et pourtant nous le possedions plus que tout ce qui nous entoure. Mais le niveau a baissé et baisse tous les jours. Cela rattriste, dégoûte et décourage. Lorsque de certains sentiments font faute, la société glisse dans la boue et nous sommes sur la pente. Je ne vois pas ce qui pourrait nous retenir.

N. 240. — *A Londres.*

Turin, 23 février 1858.

Qu'est-ce que je te disais de *cadrega rotta?* (1). Il paraît que je n'étais pas seule à me sentir mal assise et je crains que tout le monde n'eût pas, comme moi, le préssentiment de sa chûte. Il est vrai que personnellement je suis sur mes pieds, mais ce n'est pas sans craindre que le contrecoup de ce qui arrive chez vous ne se fasse sentir chez nous. Je vois tout le monde préoccupé, inquiet, et ceux même qui étaient hostiles à Lord Palmerston déplorent sa retraite en ce moment. Il n'y a que l'extrême extrémité de la droite et de la gauche qui, n'aimant que l'eau trouble, espèrent y pêcher le désordre qui s'en réjouissent.

(1) Chaise cassée.

Enfin les plus habiles peuvent quelques fois faire des bévues, comme nous le voyons aussi dans d'autres pays. Je crains qu'il ne s'en soit fait dernièrement de part et d'autre, et on en subit les conséquences.

Chez nous les dernières élections nous ont ramené les anciens députés, qui sont *pour le moins* ministériels.

Maintenant la Commission d'enquête est revenue de sa première campagne en Canavais, mais on ne nous dit pas encore le résultat. Nous savons pourtant qu'elle a été reçue partout avec des honneurs extraordinaires, même une garde d'honneur à cheval à Ivrée, qui a voulu les accompagner à leur départ, malgré le temps diabolique qu'il faisait.

Il subsiste à Ivrée une singulière coutûme de temps immémorial. Les jours gras toute autorité cesse, il n'y a plus de gouvernement légal et reconnu. L'autorité est confiée à un élu du peuple qui règle toute chose à la satisfaction générale et tout le monde indistinctement est coiffé du bonnet rouge. Les commissaires de la Chambre ont dû l'adopter comme les autres, et le Comte de la Motta se prélassait en bonnet rouge dans les rues comme le plus fier démocrate.

Raconte cela à Persigny.

Il faudra voir à présent si notre loi sur le jury pour les délits de la presse ne subira pas d'échec.

Camille croit qu'elle passera. Mais jusqu'ici on disait, puisque l'Angleterre elle-même fait des concessions, nous pouvons bien nous, pauvres hères, accorder quelque chose, d'autant plus qu'originairement cette loi sur la presse a été très mal faite de l'avis de tout le monde. Mais maintenant ce qui arrive à Londres rend le courage à l'extrême gauche qui ne veut aucune modificatien en aucun genre dans ce qui se fait, soit à l'extrême droite qui espérerait de pousser Cavour, comme on a poussé Lord Palmerston. Il est possible qu'il se sauve avec une petite majorité.

Tout cela rend le monde *concitato*.

N. 241. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

Turin, 1r mars 1858.

Nous sommes en ce moment un peu mal à l'aise, non pas ici, mais du côté de Gênes où l'on suppose qu'il puisse y avoir dans la canaille, qui malheureusement s'y trouve encore entassée, de sinistres projets et qu'on veuille tenter un coup de main pour délivrer les prisonniers qui figurent dans le procès politique de la dernière conspiration mazzinienne.

Il y a déjà eu dans les rues une suite d'attentats à main armée qui à la vérité appartiennent plus au genre voleur qu'au genre conjuré, mais qui ne laissent pas que de répandre l'inquiétude.

Ces derniers jours le colonel du régiment aux Gardes qui en plein jour traversait une rue de la ville, revenant à cheval de la promenade, le chev. Vialard, a été tout-à-coup attaqué par quatre a cinq hommes dont deux avec le couteau à la main, maltraité et volé de sa montre et de son argent après avoir eu son épée cassée. C'est authentique.

La garnison y est depuis quelques jours consignée au quartier. On en a pourtant chassé bon nombre de ces intrus. Mais il en reste.

Ici nous avons eu pour faire suite aux bruits ignobles des derniers jours de carnaval une insurrection d'académistes, qui se refusant à prendre de certains examens qu'on leur imposait se sont tous mutinés se portant à des excès dont a été victime une partie du mobilier. Tapage qui, après avoir duré deux jours, malgré plusieurs admonestations, harangues et arrestations, continuant encore, a nécessité la clôture de la maison et le renvoi de tous les académistes sans exception. C'est un fait qui prouve l'indocilité et l'insubordination de ces marmots, d'un côté. De l'autre la rare incapacité de leurs supérieurs, qui après leur avoir laissé les rênes sur le cou pendant tout le carnaval, au point que non seulement

tous les théâtres et les cafés, mais d'autres endroits en étaient remplis, se sont avisés d'exiger qu'ils subiraient leurs examens la première semaine de Carême. Maintenant l'Académie doit rester fermée pendant un mois.

On remanie son organisation et on a adopté comme maxime fondamentale, qu'on n'y recevra plus que ceux que les parents destinent à la carrière des armes et que les élèves contracteront un engagement formel en entrant dans l'établissement où la discipline aura toute la rigueur de la discipline militaire.

Le règlement est bel et bon; mais il faut qu'il soit exécuté. Nous verrons si on en sera capables.

N. 242. — *A Londres.*

Turin, 9 mars 1858.

Le plaidoyer Jules Favre et la lettre d'Orsini ont mis tout sens dessus dessous en deça des Alpes. Beaucoup de gens sont disposés à en faire leur profit. Pour nous, gens d'ordre, nous ne comprenons pas ces allures Napoléoniennes qui pendant qu'on demande des repressions sur la presse dans les pays où elle est libre, le *Moniteur* nous donne une semi-justification de l'attentat dont on exige que nous soyons indiqués, ce à quoi nous étions disposés.

Mais on veut faire d'Orsini un Guillaume Tell.

Bien du monde ne demande pas mieux que d'adopter cette version. Il est sûr qu'on a mis tous les Gouvernements dans l'embarras et Cavour est très-empêtré de sa loi. Quelle impression fera son discours après la sensation qu'a fait le journal français.

Il semble que Napoléon aille au devant de tout ce qu'on peut lui dire de plus compromettant. Toutes ces allures peu

franches, et on peut dire maladroites, inspirent la crainte et la défiance.

On s'était habitué à compter sur Napoléon comme sur la meilleure tête politique de l'Europe. S'il perd ce prestige, on perdra confiance et on tiendra moins à sa conservation.

Ici on dit beaucoup de choses. Je ne sais ce qu'il y a de vrai. On prétend que Rattazzi va se mettre à la tête de l'opposition pour faire tomber Cavour en s'aidant de l'extrême gauche et de l'extrême droite qui sont disposées à s'entendre pour cette œuvre, mais, une fois ce résultat obtenu, les deux partis se trouveraient en présence pour le remplacer. Le Ministère a eu un échec dans l'annullation de l'élection de Chiaves, qui, quoique de la gauche, était ministériel.

Il voulait écarter Sineo qui est de l'opposition. Nous verrons maintenant si ce sera Sineo de la gauche, ou Musso de l'extrême droite qui l'emportera. Ce qui est déplorable c'est que Rattazzi a le Roi pour lui. La nation est exaspérée par la lourdeur des impôts. C'est une marée montante qui ne laisse prévoir aucun reflux et cela indispose fort les contribuables.

P. S. Lisio pense que l'on pourrait bien dissoudre la Chambre. Je crois que cela ne fera que produire de l'agitation, sans amener à rien.

N. 243. — *A Londres. — Lettre de ma mère.*

Turin, 19 mars 1858.

Les esprits sont à la politique. On se préoccupe de ce qui se passe en France, où l'on n'est jamais sûr du lendemain, de ce que veut l'Angleterre qui ne s'explique pas clairement. et puis de nos difficultés internes qui nous tiennent en émoi. Celles-ci te feront peut-être l'effet de tempêtes dans un verre d'eau. Mais pour nous, nous pouvons tout aussi bien y sombrer.

Il y a anarchie dans cette Chambre, les partis sont fractionnés. Ils s'entendent aux extrêmités pour de certaines questions et surtout pour combattre le Ministère, ils se divisent sur le fond de ces mêmes questions. Il n'y a pas de majorité positive et on pense que le tout finira par la dissolution.

Les gauches sont toujours les mêmes cervelles éventées: car enfin ils ne peuvent pas espérer un ministre plus libéral que Cavour, qui est plus avancé que la nation. Ils voudraient faire entrer un des leurs dans le Cabinet et j'entends dire qu'il n'y a que Dépretis de capable, mais vu les conditions de l'Europe, un pas de plus vers la gauche inspirerait des défiances qui pourraient porter leurs fruits.

La grande difficulté pour nous ce sont les finances. Ce pourrait être l'écueil du Ministère. C'est là qu'on le guette si la loi sur le jury passe; on est généralement exaspéré sur les impôts et on dit que Camille n'est pas la tête financière qu'on voudrait bien dire. Je crains qu'un autre dans nos présentes conditions ne ferait pis. Il ferait bien cependant de se modérer dans ses dépenses et à ne pas autoriser les provinces à se passer toutes leurs coûteuses fantaisies. Tout le monde le lui dit, mais il est audacieux par nature et craint trop de mécontenter le parti qui le soutient médiocrement.

Dieu nous garde du retour de Rattazzi, nous aurions des embarras au dedans et au dehors.

Le Roi serait fort disposé quoiqu'il l'appelle Lord Siratum comme le public. La Marmora aussi y penche, car il rêve toujours *la terza riscossa* et nous n'avons pas le *sou*. En attendant les Chambres chôment, les députés s'en vont à leurs affaires. On dit que Valerio relateur de la loi sur le jury ne veut faire sa relation qu'après Pâques. Ces gens là attendent toujours un événement quelconque. Ce sont de bien pauvres cervelles que celles qui nous gouvernent.

N. 244.

Turin, ... avril 1858.

Jeudi le Collier de l'Annonciade est arrivé pour mon frère. Nous avons eu un dîner de 22 couverts. Joséphine en faisait les honneurs. Le lendemain elle avait la rougeole.

Il règne une énorme agitation dans la péninsule. L'affaire Orsini fait fermenter toutes les têtes. En Toscane, Romagne, dans les Duchés on s'aborde avec ce nom pour salut. A Milan et surtout dans la calme Venise l'orgasme est grand et se formule de toutes les malgràcieusetés.

On dit l'Archiduc très-dégoûté de sa position. Il fait ce qu'il peut pour plaire et on lui rend justice, mais il a le péché originel. Napoléon entre pour beauconp dans toute cette fermentation. Il réveille les désirs sans les satisfaire.

Je lisais hier dans M. Guizot: la plus grande faute du pouvoir c'est de lancer les imaginations dans les ténèbres.

C'est ce qu'on s'amuse à faire avec nous et voilà que tout le monde court sans savoir où. On a besoin d'agitation pour se distraire; puis on se fatigue de s'agiter dans le vide. On veut saisir quelque chose et quand on se voit deçu on se jette dans des expéditions folles et sans issue et on maudit ceux qui vous ont leurrés. Voilà comment en désespoir de cause on finit par les attentats.

Cette malencontreuse affaire du Cagliari ne me semble pas encore près de sa solution et nous nous en sommes bien des fois déjà fait fête et chagrin. Ce n'est pas comme disait Salvatore, tu n'aies *sudà na camisa* pour en venir à bout. Au moins on te rend pleine justice au pays. Maintenant on parle d'un arbitrage de la Hollande. Je voudrais bien que nous en sortions avec honneur.

Il paraît réellement qu'Erskine a été très-étourdi. Hudson se désole de ce qu'on s'en prend à son Ministre. On parlait de le changer. Il paraît qu'il nous reste.

De bons discours ont été prononcés à la Chambre cette semaine en faveur de la loi Deforesta. Si l'amendement Miglietti qui voudrait étendre le jury aux questions religieuses ne vient pas créér un obstacle qui pourrait faire du tort, la loi devrait passer à une bonne majorité. Si le Ministère se retirait, Revel s'étant rendu impossible, nous aurions le Ministère Rattazzi; que le ciel détourne de nous cette triste perspective.

N. 245. — *Lettre de mon père.*

Turin, 7 juin 1854.

L'affaire du Cagliari qui est pour toi un sujet de beaucoup de préoccupations, l'est aussi en même temps de beaucoup d'éloges dont ton chef immédiat donne le thême, auquel ses nombreux subordonnés ajoutent des variations sur plusieurs tons. J'ai goûté hier pendant longtemps le plaisir de cette agréable harmonie de la part d'un intime ami de *barba Camilo* qui me disait combien dans le Conseil des ministres on appréciait tes services et la manière brillante dont tu te tires d'une des positions diplomatiques les plus difficiles et plus compliquées.

La lettre de mon père continue à me prodiguer des éloges bien au dessus de mes mérites et empreints d'une affection paternelle qui ne peut avoir aucun intérêt pour le public. Voici, quoique publiée ailleurs, la dépêche que m'écrivit le Comte de Cavour à cette occasion:

Turin, 13 juin 1858.

Comme vous l'aurez pensé, la nouvelle de la restitution du Cagliari et de la délivrance de son équipage a causé ici la plus vive satisfaction. La surprise a été d'autant plus grande et plus agréable qu'on craignait encore des lenteurs, sinon des complications nouvelles. Ce succès est dû à l'énergie des récentes démarches de l'Angleterre et je me réserve de faire adresser au Gouvernement Britannique des remercîments officiels, dès que nous aurons reçu par la correspondance diplomatique l'annonce détaillée des résolutions de la Cour de Naples.

Mais en attendant je ne saurais différer à vous témoigner toute la satisfaction du gouvernement du Roi et ma reconnaissance personnelle pour la part importante que vous avez eu à ce résultat.

Personne ne pourrait apprécier mieux que moi les difficultés des négociations que vous avez dû poursuivre pendant si longtemps et au milieu de phases si diverses. Nul aussi n'est mieux disposé à reconnaître que votre conduite dans tout le cours de cette pénible affaire, l'activité, l'adresse et le tact que vous y avez déployés sont au dessus de tout éloge.

Je n'hésite pas à le dire, monsieur le Marquis, vous avez bien mérité de votre pays. Recevez avec mes vifs remercîments pour le concours empressé que vous m'avez prêté en cette circonstance, l'expression etc.

C. Cavour.

L'affaire du *Cagliari* a donné lieu à bien des complications. Il s'agissait de savoir si l'Angleterre prendrait fait et cause pour les machinistes anglais arrêtés par le Gouvernement Napolitain, se joignant à nos démarches pour la libération des nôtres.

Je fus chargé par le Comte de Cavour d'obtenir de deux des plus éminents jurisconsultes anglais en matière de droit maritime, une opinion légale.

Je choisis Phillimore et Twiss, reconnus comme des hommes supérieurs en pareille matière.

Leur verdict nous fut entièrement favorable. Cette consultation fut imprimée par le *Times*, grâce à un malentendu ou à une indiscrétion d'un de mes amis, qui me l'avait demandée simplement pour que le journal en eût connaissance. Mais, tout en prévoyant que cela m'attirerait des désagréments, je compris que l'effet sur l'opinion publique serait des plus efficaces.

En attendant le commandeur Carutti qu'on m'avait envoyé de Turin, comme connaissant à fond l'affaire, m'avait apporté tous les documents qui s'y rapportaient. Le Ministère anglais nous mit en rapport direct avec un employé ministériel, l'avocat de la Reine, qu'un long séjour en Italie nous rendait favorable et après avoir lu une note adressée par Sir James Hudson au Comte de Cavour le 15 janvier 1858, il n'hésita pas à reconnaître que le Gouvernement anglais se trouvait par là engagé à nous appuyer.

C'était précisément la note qui fit depuis grand bruit, et dans laquelle le secrétaire de Hudson, sans y attribuer grande importance, avait ajouté de sa propre initiative une phrase très-significative.

Cette note, chose étrange, avait jusqu'alors passée assez inaperçue et même on en parlait si peu que je crus à propos de vérifier au *Foreign office* s'ils en avaient reçu copie.

On me répondit par un billet du Secrétaire général (que je conserve encore), où il était dit qu'on ne pouvait pas *make out* (reconnaître) si, à la date indiquée, Hudson avait adressé une note; mais qu'il paraissait ce jour là avoir parlé au Comte Cavour de l'affaire du *Cagliari*, sans indiquer une note, ou un écrit quelconque.

Cette malheureuse note, quand plus tard elle parut, fut la cause du rappel du secrétaire.

Le Ministère anglais changea sur ces entrefaites. Les Torys vinrent au pouvoir, ce qui ne rendit pas ma position plus facile.

Cette négociation se prolongea péniblement des mois entiers, jusqu'au mois de juin. Le Ministère Derby paraissant très-peu disposé à agir avec énergie, soit pour nous, soit contre le Roi de Naples.

Je pris la détermination, même d'après le conseil d'un de mes deux avocats anglais précités, de lancer une note à Lord Malmesbury dans laquelle je lui déclarais: que si le Gouvernement anglais finissait par nous abandonner, nous irions de l'avant tout seuls, en acceptant les conséquences.

Cette note mit le comble à l'irritation contre moi du Ministère Derby.

Lord Malmesbury me fit prier de passer au *Foreign office* et commença par me demander si la publication des consultations des avocats dans le *Times* était autorisée par moi.

Je lui répondis qu'elle avait eu lieu par une indiscrétion ou un malentendu, mais que s'agissant d'un document qui nous appartenait, destiné à envisager la question au point de vue anglais, je pensais avoir le droit de lui donner telle publicité qui m'aurait parue convenable.

Il passa ensuite à la note, me disant que les assertions que le Gouvernement anglais comptait nous abandonner étaient gratuites et que rien ne pouvait les prouver.

La conversation engagée sur ces données ne pouvait qu'être orageuse, et comme il se servit d'expressions qui ne me parurent pas admissibles, disant que les ministres trouvaient ce procédé injuste et *unfair*, (expression anglaise qui ne signifie pas tout-à-fait déloyal mais bien près), je dis à Lord Malmesbury que les rapports officiels ne pouvaient être confiés à un agent qu'on accuserait de *unfairness*, et je lui déclarai qu'en rentrant j'aurais écrit à Turin pour qu'on envoie quelqu'un qui jouisse plus que moi de leurs sympathies. Il ne dit ni oui, ni non.

En effet en rentrant j'écrivis au Comte de Cavour ce qui s'était passé en y ajoutant mes démissions, qui ne furent pas acceptées et on m'écrivit peu après la lettre ci dessus.

E. D'Azeglio.

N. 246. — *Lettre de mon père.*

Turin, 20 janvier 1859.

César Alfieri nous est revenu de Rome bien portant et plus gai pour se mettre à la tête de notre vieux régiment sénatorial dans la campagne qui s'est offerte sous des auspices qui paraissent se résoudre tous les jours d'une manière opposée aux vœux et aux espérances des bonnes gens italianissimes, qui ne voient pas que personne n'a ni l'argent, ni l'envie de faire la guerre et que l'Europe se soucie de ses affaires et non des nôtres. Il faudrait, avant de chercher à être indépendants, savoir être unis et partant désirer une même chose, tandis qu'on est moins d'accord que jamais, les

uns voulant l'Italie une et soumise au sceptre de Victor Emanuel, les autres conserver l'autonomie de chaque petit état qui aurait son petit prince, sa petite constitution, sa petite armée, etc.

Il vient de paraître en Toscane un programme politique où la réunion de ce pays au Piémont est hautement proclamée, et on désavoue le parti de Gino Capponi et de Salvagnoli qui voudraient rester toscans, mais indépendants de l'Autriche. On l'a imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires et, à un jour donné, on l'a trouvé placardé aux coins des rues dans toutes les principales de cette contrée sans que le Gouvernement en eût connaissance tout en s'étant donné grande peine pour cela.

Maxime, qui paraît avoir pris au sérieux nos bruits et manifestations, va arriver de Florence à ce que nous dit César.

L'union de la Princesse Clotilde a trouvé beaucoup d'opposition dans la noblesse. Et il faut qu'elle soit profonde, puisque au dernier bal de Cavour, il n'y avait que cinq dames appartenant à l'aristocratie. C'est ce qui a résolu le Roi à n'en point donner disant qu'on l'aurait traité de même.

La droite de la Chambre est irritée comme un seul homme et la gauche qui attend des résultats le sera s'ils ne résultent pas, comme il est probable.

Ce sera un embarras pour monsieur le président du Conseil qui se tirera de ce mauvais pas comme il s'est tiré de bien d'autres.

N. 247. — *Lettre de ma mère.*

Turin, 28 janvier 1859.

Depuis que je t'ai écrit nous avons eu le mariage de M[me] Clotilde auquel on avait d'abord peine à croire. Ce mariage a soulevé d'abord une opposition générale dans toutes les classes de la population. La noblesse l'a manifestée en n'allant point à la première illumination du théâtre et au bal Cavour. Cette démonstration faite, on a dit qu'on ne voulait point bouder le Roi et encore moins la Princesse qu'on aime beaucoup et on a été en foule au théâtre et à la Cour. On a ensuite précipité le mariage qui ne devait d'abord se faire, disait-on, qu'en mars ou avril, et, sans qu'on sache s'en rendre compte, il aura lieu ces jours-ci.

Quant à la politique ténébreuse dans laquelle nous nous trouvons réduits à marcher à tâtons, je ne sais si tu trouverais des lumières ou tu voudrais en chercher. Mon frère toujours *sfiduciato* fait des observations justes sur les faits et les données positives qu'il peut avoir et il est bon à entendre dans ce sens là. Du reste nul enthousiasme ne l'atteint jamais et il est plutôt porté à envisager l'avenir peu favorablement.

On dit que Maxime qui est à Gênes a écrit une lettre à Cavour pour faire adhésion à la politique cavourienne.

N. 248. — *A Londres.*

Turin, 11 février 1859.

Après avoir attendu avec impatience les discours des trônes avec l'espoir que la lumière se fît, nous sommes restés dans le même crépuscule distinguant seulement qu'il y a danger, sans voir précisément ce qu'il est et comment on pourra l'éviter.

C'est fort peu consolant et nous continuons notre intermittence, un jour à la paix et l'autre à la guerre. Une vraie maladie morale.

Je dirais volontiers à l'Empereur, j'ai compris. Mais serez vous libre de réaliser votre pensée persévérante? C'est là la question.

Lord Derby chante faux et le chœur lui répond dans le même ton. Aussi nous bouchons nous les oreilles, non sans lever irrespectueusement les épaules. On feint de ne pas comprendre la question italienne. C'est fort inutile. Tout le monde sait qu'ils la connaissent très-bien, mais ne veulent pas l'admettre.

C'est qu'une fois le principe de la nationalité admis, toutes les puissances ont à craindre pour quelques parties de leurs possessions. C'est la logique qui leur fait peur. Mais on ne veut pas l'avouer et on nous fait des contes à dormir debout. On va s'attaquer au Pape qui ne se réforme pas. Est-ce qu'il le peut? L'Autriche a bien assez de nous comme épine dans l'œil droit. Elle n'en laisserait pas mettre une dans l'œil gauche.

Que signifient les améliorations qu'on demande aujourd'hui pour la Lombardie. Est-ce que jamais ces demandes ont été réalisées avec un peu de sincérité? Qu'on examine comment on exécute le concordat à Milan! Enfin la question est qu'entre les Autrichiens et les Italiens il y a incompatibilité d'humeur absolue, et tant qu'il n'y aura pas divorce il y aura un ménage détestable et danger pour eux et pour les voisins.

Je voudrais faire une interrogation à Lord Palmerston ou à Lord Derby. Si par impossible les Français venaient à occuper toute ou partie de l'Angleterre, qu'on ne pût même l'en délivrer après un assez long laps de temps, penseraient-ils jamais qu'il y a prescription et pour peu que l'occasion se présentât ne se croiraient-ils pas le droit de la saisir aux

cheveux. Voire même de la faire naître si elle tardait trop à se présenter? Que diraient-ils à cela?

Tu auras lu la brochure de M. Rendu qui a fait grand bruit dans toute l'Europe.

Je lui préfère l'article de M. Mazade dans la *Revue des deux Mondes*, 1er février. C'est celui-là qui sonde toutes les plaies de l'Italie. Je t'engage à le lire.

N. 249. — *A Londres.*

Turin, 15 février 1859.

Je cède à la tentation de te parler des signes du temps. Dans cette période de ténèbres épaisses il peut t'être agréable de recevoir quelques indications plus ou moins significatives.

Je ne te dirai pas ce qu'on pense en haut lieu. On tient à ne pas nous le laisser connaître. Je me contenterai de ce qui se fait en dehors du Gouvernement et qui nous préoccupe infiniment.

Nous sommes en plein 47. Cependant avec moins d'enthousiasme et moins de confiance qu'il y a douze ans, pour les Piémontais qui ayant été brûlés craignent un peu l'eau chaude. Mais aujourd'hui on est dans un état de fermentation indicible. Malgré les discours des trônes, les articles de journaux et les brochures, on veut la guerre, on l'espère, on la désire, parcequ'on la regarde comme le seul moyen de sortir des inextricables difficultés de la question italienne.

Les misères, les poignantes douleurs de ce pauvre pays sont arrivées à un point qu'on ne trouve plus supportable, malgré les phrases doucereuses de Lord Derby, sur la bénignité de l'Autriche et les concessions de ce Gouvernement qui n'existent que pour le Parlement anglais. La réalité est que la Lombardie est dans un état de dénuement qui ressemble aux plus tristes époques de l'Irlande.

Dans quelques unes des plus riches provinces de ce riche pays on en est réduit à couper les mûriers pour payer les taxes. Or que sont les plaines lombardes sans les mûriers. C'est la principale richesse du pays. Plusieurs récoltes de cocons ont déjà été perdues, ce qui a fort appauvri le pays.

J'ai lu hier un rapport écrit et imprimé par ordre de l'Archiduc sur les conditions de la Valteline, province pauvre et qui est assimilée aux provinces riches pour l'impôt. On l'appelle l'Irlande Lombarde. C'est une affreuse peinture. De quoi vivent-ils? C'est ce qu'on ne saurait dire. Les impôts ne dévorent pas seulement leurs maigres revenus, mais attaquent leur chétif capital. Dans le Brescian, si riche autrefois, on y meurt littéralement de faim. Voilà la condition dont Lord Derby, veut qu'on se trouve satisfait sous peine d'indiscrétion. On est bien loin de la satisfaction, on est dans un état d'exaspération qui ne raisonne plus. Si les nobles et les riches qui souffrent aussi ont dépensé leur argent en 47 pour soulever le peuple, maintenant il faut qu'ils s'emploient de toutes leurs forces pour le contenir. La révolution ne serait plus seulement politique, elle menace de devenir socialiste. On ne retient les populations qu'en leur promettant qu'il y aura incessamment un changement radical.

L'Archiduc a perdu toute espèce de crédit. Le Gouvernement lui a fait faire toutes sortes de sottes figures, jusqu'à faire retirer les secours qu'il avait donné pour les inondations du Lodesan. Il promet monts et merveilles, n'obtient rien et ne paie pas ses dettes.

Les Lombards n'ont plus qu'une pensée, c'est de se réunir à nous. Toutes les préventions, toutes les rivalités ont disparu. Nous avons beau leur dire de patienter, que si on leur offre moins il faudrait toujours accepter, que ce serait un premier pas de fait, ils ne veulent pas l'entendre et ils risquent de se compromettre et de nous compromettre avec eux.

En attendant l'immigration est un fleuve qui grossit chez nous de tous les courants de la péninsule. Tout ce monde arrive pour s'enrôler dans notre armée. Hier on en comptait 2000 et ce n'est que l'avant garde, malgré les difficultés et les dangers auxquels ils s'exposent. Et il ne faut pas croire que ce ne soient que de pauvres hères, pourchassés par la misère. Il y a là dedans les plus beaux noms de la Lombardie et des gens riches à millions qui abandonnent leur fortune et, qui pis est, leurs familles à la vengeance de leurs ennemis. Il faut être héroïquement fous pour s'exposer à on ne sait quelles représailles de la part d'un Gouvernement qu'on sait par expérience de quoi il est capable. Mais c'est la haine de la race indienne contre la race anglaise. Cela me fait de la peine de voir ces pauvres gens s'exposer ainsi. Car ils sont admirables de dévouement et de persévérance. Mais il nous serait encore plus possible de nous perdre avec eux que de les sauver. Le succès ne dépend pas de nous.

Je ne serais pas étonnée de voir un jour toute la Lombardie en masse tomber sur nous comme une avalanche, mais alors au lieu que nous pensions nous emparer de la Lombardie ce pourrait bien être la Lombardie qui s'emparerait du Piémont. Ces gaillards là seraient bien capables de se croire les aînés des *fratelli* et ne nous laisser que notre légitime comme des cadets.

Nous sommes tous très-émus, mais nous avons la tête dans le sac.

N. 250. — *A Londres.*

Turin, 2 mars 1859.

Nous sommes très-scandalisés des discours de Lord Palmerston. Vraiment c'est d'une mauvaise foi cynique. On ne veut pas se souvenir que toutes les notes et instructions

données en 1848 et 1849 sont sous les yeux de tout le monde. Il disait alors précisément ce que nous disons maintenant. Ce que d'ailleurs dit également le *Morning post* qui raconte ce qui est et non ce qu'on voudrait qui fût. Que Lord Palmerston parle aujourd'hui comme on parlait en 1815, comme parlerait le Comte de la Marguerite, qui au moins n'a jamais compris autrement, c'est ce qui ne peut pas être toléré.

En attendant les événements marchent. Il y a une fatalité qui nous pousse. Qu'on y fasse bien attention ou l'on se trouvera débordé et on ne pourra plus alors diriger le courant. La Lombardie continue à nous déverser son trop plein de misères et de haines trop provoquées. D'abord on est venu volontairement. Après sont venus les fuyards à la nage, menacés de prison. C'est le nœud gordien qu'on dénoue, ou il faudra le couper.

E *daila* (1) avec leur évacuation de l'état romain. Cela ne signifiera rien du tout excepté pour l'Etat Romain qui sera sens dessus dessous deux jours après.

Nous avons fait un service pour H. Dandolo à St. François de Paule. L'église était comble, la rue remplie de monde. Les étudiants ont voulu y aller avec leur bannière garnie de crêpe.

Ici tout le monde croit déjà à la guerre et on s'habitue à cette idée là. L'esprit du club a fort changé. L'odeur de la poudre commence à agir. Nous verrons couper bien des codins. Et pourtant si Lord Cowley pouvait nous arranger une bonne paix bien conditionnée nous lui serions très-reconnaissants.

(1) N'a-t-on pas encore fini.

N. 251. — *A Londres.*

Turin, 9 mars 1859.

Quand je me trouve le soir établie dans mon salon, un bon fauteuil, ma lampe à côté, un livre à la main, je ne conçois pas le besoin d'être ailleurs et je puis attendre les quelques individus qui viennent m'apporter les nouvelles s'il y en a.

J'avais assez du carnaval des autres.

Ces derniers jours étaient vraiment devenus fatigants. Le *mob* (1) s'était fait si bruyant, si pétulant, si turbulent, qu'il en était insupportable.

Quand le Piémontais sort du phlegme qui est sa nature il n'est vraiment pas soutenable; il est bête, il est grossier, ignoble, dégoûtant.

Toute la racaille était en masque, criant, hurlant, avec tambours, trompettes, sifflets, et sonnettes, jetant sur tout ce qui restait de la catégorie paisible un déluge de plâtre dont tout le monde était couvert et la rue de Pô comme s'il avait neigé. Les gamins recueillaient cette poussière et la jetaient au visage des passants qui n'osaient plus s'aventurer dans les rues, car toute la ville était envahie. Comme disait hier un monsieur exaspéré: *a smia pi nen un pays de cristian* (2). Enfin c'est fini; nous voilà dégrisés.

Il y a eu des mascarades, des chars représentants les provinces italiennes. Rien de très-merveilleux. Le Piémont figurait dans une voiture de ramoneurs. Ce serait peu ambitieux. Pourtant ce sont les gens qui s'élèvent plus haut. C'était peut-être une fine allégorie. Ton père était indigné de tous ces sales personnages, stupides et criards, il a du moins été

(1) Bas peuple.

(2) Cela n'a plus l'air d'un pays de chrétiens.

dédommagé par la vue d'une magnifique fontaine *d'acqua potabile*, inaugurée sur la place de l'embarcadère, d'un volume et d'une hauteur qu'on voit difficilement ailleurs. Il en était tout-à-fait enchanté.

Je suis bien aise que mes lettres puissent t'être de quelqu'utilité et je soupçonnais bien qu'il pourrait en être ainsi. connaissant de longue main les traditions peu explicatives du pays. Ce qui m'étonne c'est que Lord Malmesbury ne soit pas plus au courant de la situation d'un pays qu'on a la prétention de diriger. Comment n'envoie-t-on pas un agent non officiel mais confidentiel qui les mette bien au fait de ce qui se passe? Je ne tiens pas à ce que l'on me croie sur parole. J'aime bien mieux qu'on vérifie. Hudson doit être bien renseigné. Comment ne transmet-il pas ses observations?

Nos conditions n'ont guère varié depuis huit jours, malgré le fameux article du *Moniteur* qui nous a abasourdi samedi et dimanche. Tout le monde s'en étonnait. Ceux qui espéraient la guerre comme la seule solution de la difficulté étaient atterrés, les adversaires jubilaient. Pour moi j'ai pris cet article et me suis mise à le retourner dans tous les sens en me disant: il paraît que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de contradiction. C'est une denrée qui ne s'épuise pas. Nous en aurons encore. Il faut lire au delà des mots et tâcher de découvrir la pensée qui les dicte. J'ai fini par me tranquilliser sur l'importance de ce document et j'ai vu que deux jours après il était comme non avenu, tout le monde se retrouvant dans la même obscurité et anxiété.

Dernièrement nous avons envoyé au Tessin des ingénieurs pour s'entendre avec des ingénieurs autrichiens sur quelques difficultés survenues à l'occasion de l'embarcadère à établir. Nos officiers fraternisent avec les officiers autrichiens, comme gens bien élevés.

Au moment de se quitter les Autrichiens dirent aux nôtres en riant: Au revoir dans quinze jours à Turin, puisqu'il pa-

raît que nous irons vous faire une visite. Les nôtres répliquèrent sur le même ton qu'ils espéraient bien les prévenir à Milan et les autres ajoutèrent sur un ton plus sérieux qu'il n'était pas possible que leur position actuelle pût durer; qu'aucun Gouvernement ne pouvait exister dans cette condition; qu'il fallait ou qu'il fût le maître en Italie, ou l'abandonner entièrement.

Il paraît d'après les journaux allemands que l'on commence à Vienne à apprécier la difficulté de cette situation. Le jeune Empereur a les pensées de son âge et ne peut envisager de sang froid une attaque à son pouvoir, et à ce qu'il croit son honneur. Cela se conçoit et il préfère lutter que de céder; mais ses adversaires ne sont pas moins têtus et la haine réciproque aidant on ne sait ce qui arrivera.

Quant aux traités, ou plutôt le traité, on ferait mieux de ne pas tant en parler. On l'a tant violé que je ne conçois pas qu'on ose le citer. Je pense plutôt qu'on ne devrait pas les violer, mais les réviser quand ils sont injustes ou deviennent impraticables. On a fait des traités depuis que la Société existe, ce qui prouve que l'on en a souvent aboli ou modifié. Pourquoi ne continuerait-on pas quand d'impérieuses circonstances l'exigent. Si on n'en vient pas là il n'y aura ni paix, ni trève en Italie.

L'immigration continue toujours. Ces jours passés on m'a parlé de deux curés qui étaient arrivés à la tête de leurs ouailles. L'un d'eux venait d'Udine. On attendait le Comte St. Vitale, petit fils de Marie Louise, avec trente parmesans. Que ferons nous de tout ce monde là s'il n'y a pas la guerre. Les trois fils de la Duchesse Visconti sont venus bon gré, malgré. Ils étaient insultés à Milan. L'un est simple soldat dans un régiment. Les autres entreront dans cette succursale de l'Académie militaire qu'on a ouvert à Ivrée. Ces gentilshommes qui se sont enrôlés comme simples soldats, ne veulent aucun des adoucissements que les colonels veulent leur

procurer. Il sont en sabots, portent le bois sur les épaules, balayent etc.

Les femmes à Milan sont les plus animées. Elles font honte aux jeunes gens qui ne viennent pas de ce côté du Tessin. Depuis dix ans elles renoncent à tous les plaisirs plutôt que de se rencontrer avec les ennemis ou paraître oublier leur ressentiment et la cause de l'indépendance. Je ne sais pas s'il y aurait un autre pays où pareil fait pourrait se produire. Pour moi, je me sens des entrailles pour les Lombards et ne puis que leur souhaiter le succès sans aucune arrière pensée d'acquisition de la Lombardie. Je ne leur souhaite que ce que nous avons, même avec un Archiduc, même deux Archiducs, pourvu que ce soient les seuls autrichiens qui restent en Italie. Mais il sera difficile de les amener là les uns et les autres.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de la difficulté. C'est l'expropriation pour cause d'utilité publique. Tant qu'on n'en viendra pas là, il n'y aura rien de fait.

Avec cela il est possible qu'on n'en aie pas le courage, qu'on pense trouver un palliatif. On ne fera par là que compliquer la difficulté.

Je te disais dans ma dernière que l'odeur de la poudre commençait à monter au cerveau piémontais. Il est bien possible que cela ne produise qu'un grand éternuement avec un solennel Dieu vous bénisse! et nous en serons pour nos finances ruinées, sans qu'on nous en aie de l'obligation. Il faut le succès pour obtenir la reconnaissance.

Ma politique à moi me semble tellement élémentaire que j'ai honte de la formuler. Il me semble que ce doive être celle de toutes les bonnes gens et pourtant il y en a quantité d'autres qui font plus de bruit. Nous verrons quels résultats elles nous donneront.

Jeudi 10 mars 1859.

Je n'ai pu fermer ma lettre hier et c'est heureux, car la situation a pris un nouvel aspect. Nous avons appelé les contingents sous les armes. C'est grave, très-grave. Dieu veuille que ce ne soit pas très-imprudent et par suite fatal. Hier soir mon petit cercle était peu rassuré et peu rassurant. Lisio convenait que le moment était fort périlleux. Mais il voyait au delà et se réconfortait. C. s'épouvante de la guerre, gémit de la paix, il est toujours dans le tremblement d'une catastrophe. Mon frère était plus *sfiduciato* que jamais. J'en étais dans un état nerveux, toute frissonnante. Il s'agit maintenant non de l'Italie mais du Piémont. *To be or not to be.* Voilà la question.

Pour plus préciser, Cavour est-il fou, ou ne l'est-il pas? L'ennemi peut passer le Tessin. Rien ne peut l'empêcher.

Enfin il faut en prendre son parti. Cette panique passera comme tant d'autres.

J'ai vu l'affaire des libérés Napolitains et je souhaite que tu puisse t'en tirer avec honneur. Donne-moi des détails.

Comment allaient-ils en Irlande au lieu des Etats-Unis.

Je suis bien aise que ta position se soit améliorée avec le Ministère Derby.

Nous sommes toujours des enfants terribles et partant peu commodes.

La Marquise Arconati me gronde toujours de ce que je suis trop modeste pour ton compte. Je pense qu'il vaut mieux que d'autres te louent que moi.

Je t'envoie tout ce fatras d'écritures pour ce que cela vaut. J'étais tentée de ne plus l'envoyer. Pourtant comme c'est véridique je te le livre. Adieu.

Un mot encore quant a Mme Arconati.

Si je ne me montre pas aussi louangeuse de tes bonnes actions que d'autres, c'est que je m'en étonne peu ou point,

te connaissant mieux qu'eux et sachant de quoi tu es capable. Du reste sois tranquille si je ne te gàte pas je te tiens compte de tout, même de choses dont tu ne te doutes pas, ou que tu auras oublié. Rien n'est perdu avec moi.

N. 252. — *A Londres.*

Turin, 26 mars 1859.

La marche des événements se poursuit presque insensiblement. Cependant on sent qu'on avance.

Ici personne ne doutait plus de la guerre, même ceux qui y étaient le plus contraires, la croyaient inévitable et tout le monde s'y préparait bon gré, mal gré.

Maintenant le voyage (1) de Cavour tient toutes les opinions en suspens. Nous sommes plus que jamais dans l'inconnu.

(1) A cette époque le Comte Cavour m'envoya à Londres l'ordre de venir le rejoindre à Paris où il venait pour affaires urgentes. Il s'agissait d'un recul de la part de l'Empereur dont il avait reçu avis et le Comte lui déclara sans périphrases que s'il l'abandonnait dans un pareil moment il donnerait ses démissions et irait publier en Amérique tous les arrangements qui avaient été pris entr'eux relativement à une guerre contre l'Autriche. Cet incident si grave ne fut pas de longue durée et le Comte retourna bientôt à Turin et les événements ne tardèrent pas à se dessiner. Le pauvre Comte passa son séjour à Paris à pérorer et à chercher de persuader tout le monde depuis six heures du matin jusqu'à minuit. A la fin de ces laborieuses journées il était positivement épuisé de fatigue et je l'ai vu se jeter et s'étendre sur un sofà n'en pouvant plus à la lettre. Il partit le soir pour Turin et je dînai avec lui. Pendant le repas il dit en piémontais mais de manière à être entendu de tout le monde: « L'Empereur m'a quitté d'un air narquois. Je ne voudrais pas qu'il eût intention de se f... de nous ». Comme évidemment nous étions entourés d'espions, je crus comprendre qu'il voulait que cela fût répété en haut lieu.

Les malins ont prétendu que tout cela était simulé pour enhardir l'Autriche par un recul supposé et que Cavour était venu pour les derniers arrangements.

Je lisais ce matin dans un article du *Morning Post*, que notre armée était si bouillante d'enthousiasme qu'il était à craindre que des hostilités pussent surgir d'un moment à l'autre. Je ne crois pas qu'il y ait ce danger. Nos troupes ne redoutent pas du tout la guerre. Mais elles sont calmes, obéissantes et ne se permettraient aucune provocation.

Je crois que jusqu'après la décision du Congrès il n'y a rien à craindre ni d'un côté, ni de l'autre.

Nos contingents sont arrivés très-gris, trébuchant considérablement et comme de raison chantant faux, mais portés de bonne volonté. Il nous faut un mois pour les remettre bien d'aplomb et puis ils feront bien leur devoir.

Nos jeunes gens demandent à peu près tous de prendre du service. La succursale d'Ivrée a plus de demandes que de places à donner. Il est vrai que nous avons une quantité d'étrangers qui demandent l'admission. Toute la jeunesse dorée de Milan est ici demandant à servir soit dans l'établissement d'Ivrée, d'où après peu de mois ils sortent officiers, soit comme simples soldats. Les enfants quittent leurs familles clandestinement, se sauvent à pied, sans argent, traversent les fleuves à la nage ou au gué; il n'y a presque pas d'eau dans le Tessin. Les douaniers ferment les yeux s'ils sont seuls, ou ne jugent pas la partie bonne s'ils sont en nombre et ils arrivent gais comme pinsons. Les parents courent après pour leur apporter des fonds et les recommander. Mais personne ne s'oppose à leur envie.

Il y a six Visconti, deux del Verme, des Triulzio, Taverna, Cicogna, Carcano etc. J'en passe et des meilleurs. Le fils et le neveu du podestà actuel Sebregondi et même un chambellan de l'Empereur.

Quant aux autres classes il en arrive tous les jours par centaines et de tous les côtés. On les place dans les régiments, on en envoie à Coni, à Savillan, où on les dresse à la manœuvre.

Si la guerre ne se fait pas, je ne sais ce que tout cela deviendra.

En Toscane les jeunes gens s'exercent à faire l'exercice en plein soleil, disant que c'est pour la défense de la patrie et on n'ose pas les empêcher. Santa Croce a été tout dernièrement à Venise. Il raconte que le jour de la naissance de Victor Emmanuel tout le monde indistinctement a été laisser des cartes chez notre consul. Il a vu partir un régiment italien. On criait *viva Italia* sans se gêner. Un régiment hongrois partait en même temps et criait vive la Hongrie. Par là les choses ne sont pas claires non plus.

Nous ne pensons pas du tout que le Congrès puisse résoudre la question. On peut l'étouffer pour le moment si tout le monde se jette dessus en même temps. Mais ce sera partie remise. Le mal est trop profond pour qu'on le guérisse avec des emplâtres. La haine est au fond de tous les cœurs. Personne ne se fiera à la paix et tout le monde sera ruiné par le pied de guerre sans résultat.

N. 253. — *A Londres.*

Turin, 3 avril 1859.

Puisqu'à Paris tu as vu Camille tu auras peut-être su quelque chose de Maxime. A notre grande surprise nous l'avons su rappelé par le télégraphe au moment où il s'occupait à chercher un nouveau logement. On lui disait d'aller à Paris passant par Turin. Nous n'y avons rien compris comme à tout le reste et tout le monde a bâti la dessus toute sorte de suppositions.

Massari m'a dit que Aynard resterait attaché à Paris. Si cela est, son oncle a peut-être pensé que c'était un moyen de le rendre moins belliqueux. Il avait déjà voulu aller en Crimée, mais son père s'y était opposé. S'il venait actuellement

ici, son père se trouvant à Rome, et avec la fièvre guerrière qui s'est emparée de toute notre jeunesse, il aurait été difficile qu'il ne fût pas entraîné.

Le fleuve d'immigration continue toujours. Il nous est dernièrement arrivé quatre frères Belgioioso. Un ira à la succursale d'Ivrée, les autres, soldats. Les inconnus arrivent deux cent à la fois et tous les jours.

Giulay disait à une dame milanaise de sa connaissance et de sa couleur: « il se passe quelque chose de bien extraordi- » naire. Les Milanais dépensent de très-fortes sommes pour » se libérer ici et quand ils sont libres ils vont s'engager » soldats en Piémont. C'est un symptôme bien grave ».

Gian Martino Arconati va à Ivrée. Son père en est aux anges. Sa mère le trouve bon.

Après les Lombards, les Toscans et les petits Duchés où il ne reste plus personne. Maintenant commencent à arriver les Romagnols. Enfin il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de pareille croisade.

Nous sommes dans l'attente d'une lettre du Prince Corsini au Grand Duc qui n'a pas encore paru. Il paraît que le Grand Duc méditait une fuite en Angleterre si les cartes se brouillaient.

Le général Ferrari lui ayant déclaré que s'il s'agissait de s'unir aux Autrichiens, il ne lui conseillait pas de faire sortir ses troupes de Florence, Corsini ajouta qu'il fasse attention, que s'il sort, cette fois il ne rentrera plus.

Le 4 avril 1859.

Je n'ai pas pu finir ma lettre hier. J'ai rencontré Alphonse Crotti qui est de garnison à Savillan où il y a un dépôt de 1200 *fuorusciti* outre ceux qui sont dans nos régiments. Il m'a dit que c'est curieux à voir: quand ils arrivent l'un n'a

pas de souliers, l'autre pas de chemise, un troisième n'a que la chemise. Un vieillard à cheveux blancs n'a qu'un gilet de piqué blanc. Avec cela des barbes et des chevelures incultes, dignes des Longobards de la première invasion, de façon que le peuple les voit arriver avec une certaine méfiance. Je voudrais bien qu'on pût leur donner de quoi se couvrir, car il fait horriblement froid tous ces jours. Mais on n'a pas même encore des capotes pour nos contingents. On se laisse toujours prendre *con le braje sui garet* (1).

L'intendant de Coni demande à corps et à cris qu'on ne lui envoie plus de ces recrues ne sachant où les mettre. Alphonse croit qu'il y en aura bien en tout 10 à 12 mille. Je ne sais si c'est vrai, mais il en arrive toujours.

Nous avons appris, ces jours passés, que ceux qui étaient chargés de les recevoir ici, de vieux officiers parvenus qui confondent la brutalité avec l'autorité, brutalisaient ces pauvres gens et même les personnes les plus distinguées d'une manière indigne, et nous nous sommes employés pour qu'on y mette bon ordre. Ce qui est assez difficile. X. ne voyant pas de bon œil l'affluence de ces étrangers, il ne voit que les petits côtés et n'est pas capable de comprendre la partie politique de cette grande manifestation.

Aussi ces bataillons des Alpes, comme on les appelle, ne sont point sous sa direction, mais relèvent du ministre de l'intérieur, ce qui est assez ridicule. Mais lui ne le comprend pas. Il y a peut-être de la canaille parmi ces gens là. C'est probable. Mais pourvu qu'ils se battent en conscience, comme ils paraissent disposés à le faire, quand ils voleraient quelques poulets il faut en prendre son parti.

Les journaux allemands cherchent à égarer l'opinion en se montrant effrayés de l'effervescence qu'ils prétendent régner dans notre pays, dont, disent-ils, Cavour n'est plus le maître

(1) Au dépourvu.

et où les bandes de Garibaldi peuvent d'un moment à l'autre faire irruption de l'autre côté du Tessin.

Tout cela est faux. Cavour est parfaitement maître de la situation en Piémont. Le pays est aussi tranquille que tu l'as vu au mois d'octobre. Nos troupes de la frontière ne feront pas un pas qui ne leur soit ordonné et les bandes de Garibaldi qui ne sont encore ni armées, ni vêtues sont à Coni et à Savillan d'où elles ne peuvent franchir le Tessin d'une enjambée.

Notre armée ne demande pas mieux que de se battre, mais elle est calme.

Ce qui nous irrite souvent ce sont les propos de certaines gens qui sont incapables de rien comprendre de ce qui se passe, étrangers à tout ce qui est un peu généreux. La vulgarité nous a atteint comme une marée montante. Mais c'est la génération qui s'en va. Espérons mieux de celle qui arrive. Je t'embrasse.

N. 254. — *A Turin. — Lettre de mon père.*

10 avril 1859.

Je viens de temps en temps verser une goutte d'eau dans le courant épistolaire alimenté par une correspondance de ta mère, calme et régulière, à laquelle je ne saurais aspirer, traqué comme je le suis par les exigences littéraires et sénatoriales. Il faut d'ailleurs, si on a un cœur bien fait, concourir à diminuer plutôt qu'à accroître la tâche journalière de messieurs les diplomates et surtout envers ceux qui se trouvent immiscés de quelque façon dans la soi-disante question italienne.

A propos de laquelle si, à mon âge, il était permis de s'étonner de quelque chose, je voudrais profiter de la permission à l'égard des personnes assez candides pour avoir

foi dans l'efficacité d'un Congrès pour résoudre une question qui ne saurait l'être que par des protocoles en plomb et en fer si on veut une solution durable. Sans cela nous serons toujours dans le postiche et l'éphémère, et après un court intervalle il faudra recommencer sur de nouveaux frais.

Car la répugnance des princes à se dessaisir de leur autorité plus ou moins arbitraire, leur mauvaise foi et leur duplicité dans la promesse et dans l'observance de nouvelles institutions ne tarderaient pas à produire des troubles et des révoltes que l'Autriche (si elle accepte les conditions qu'on veut lui faire envers les Duchés et Naples), serait la première à exciter par des moyens occultes pour se donner raison de la nécessité de son intervention.

Il faut convenir que l'absence des moyens répressifs autres que les siens, laisserait beau jeu à la révolution et qu'il pourrait se passer des événements bien déplorables à Modène, à Naples et dans les Romagnes, avant que la France, la Prusse, ou la Russe se trouvassent en mesure d'envoyer leurs forces sur le terrain même où l'explosion aurait lieu. Et quand même il serait moralement possible de prévenir tous ces inconvénients, il ne le serait pas que la Lombardie et la Vénétie voulussent se soumettre pacifiquement à être gouvernées par l'arbitraire et surtout par les étrangers qui les ont toujours trompées toutes les fois qu'ils ont fait semblant de leur accorder quelques unes des libertés propres des peuples civilisés. De sorte qu'il faudra compter sur un fait contraire à tous les calculs des probabilités pour avoir confiance dans un arrangement qui est basé sur une invraisemblance et mieux encore sur une impossibilité politique.

S'il est un fait positif, c'est que l'Autriche a fait peser sur ces provinces un joug de fer en leur déniant ce à quoi elles avaient droit en vertu des promesses formelles qui leur avaient été faites par leur propre Gouvernement et en les pressurant par des impôts excessifs qui les réduisent à la misère, ainsi

que l'ont déclaré les personnes officiellement chargées d'inspecter Sondrio et la Valtelline. L'action prolongée de tant d'injustes vexations a produit dans le cours des années de tels trésors de colère et de haine non seulement dans les individus ou dans de certaines familles, mais dans les masses que l'incompatibilité des deux races est devenue la condition générale dans ces populations qui sont par conséquent toujours disposées à s'insurger et que l'on contient maintenant non sans difficulté en les persuadant par la voie de nos émissaires qu'un mouvement partiel serait inutile et qu'il faut attendre la prochaine occasion de la guerre où nous irons arborer le drapeau tricolore sur les murs de Milan. Ici nous avons depuis longtemps cessé de croire à la réussite d'un congrès et nous nous préparons fortement à la guerre.

La jeunesse italienne accourt de toutes les contrées qui nous environnent depuis le bas peuple jusqu'aux sommités sociales pauvres et riches. Les noms les plus illustres de l'histoire d'Italie figurent dans les rôles des chambrées et on voit dans les casermes des Visconti, des Del Verme, des Belgioso, des Melzi, des Landucci, des Sanvitali, des Orsini qui font non seulement l'exercice en simples soldats, mais toutes les corvées les plus viles du quartier et qui ne veulent pas de la dispense que les colonels leur proposaient par égard pour leur condition sociale. La Marmora avait éprouvé d'abord quelque répugnance à les admettre dans nos rangs, craignant que, n'étant pas faits à la sévérité de la discipline militaire, elle pût en ressentir une mauvaise influence. Mais peu de semaines ont suffi pour le détromper et il reconnaît maintenant qu'il n'a pas de soldats plus dociles, plus portés de bonne volonté et plus exacts au service. Garibaldi répugnait aussi à les accepter dans les chasseurs des Alpes. Il est aussi revenu de son préjugé. Cialdini de même. Nos soldats commencent à fraterniser ensemble. Le mauvais renom qui, injustement peut-être, s'était attaché à la qualité de Lombard,

était causé que les simples soldats qui ne sont pas très au courant de la langue italienne prenaient pour des lombards tous ceux qui ne parlaient pas franchement le bon piémontais, et n'aimant pas beaucoup les Lombards, ils les prenaient également tous en antipathie. Mais à mesure qu'ils les ont mieux connus et qu'ils ont trouvé en eux de bons et francs camarades, dont plusieurs étant aisés, les régalent parfois et viennent à leur aide en mainte occasion, ils vivent tous ensemble de la meilleure intelligence et c'est une pure fiction de Codin que nos soldats les voient mal volontiers dans leurs rangs.

Il en est de même des prétendues mésintelligences entre Cavour et La Marmora qui au contraire n'ont jamais été mieux ensemble ainsi que le sont tous les pouvoirs de l'Etat.

Tu as vu que c'est presque à l'unanimité que nous avons voté le dernier emprunt de 50 millions et nous sommes tout prêts à en faire autant à la première occasion qui ne saurait être fort éloignée. Tout le monde voit dans la prochaine guerre la seule solution possible d'un problème difficile et compliqué. Les démonstrations qui nous viennent de tous les coins de l'Italie sans en excepter la Sicile et les Calabres, prouvent que l'idée de s'affranchir de la domination étrangère n'est plus isolée dans les sommités sociales. Elle est passée dans toutes les populations. De toutes les provinces de l'Italie on repète avec unanimité le cri de ralliement au Piémont et à son gouvernement.

Nous comptons déjà plus de dix mille réfugiés et il en débarque tous les jours des centaines.

C'est une époque unique dans l'histoire d'Italie et dans n'importe quelle histoire. On en éprouve une profonde émotion.

Dans le cours de la prochaine guerre il se produira des événements qui étonneront toute l'Europe. Ce qui se passe sous nos yeux est déjà fait pour produire cette impression. On en éprouve une profonde émotion.

Ce matin dimanche à 10 heures nous allons voir l'inauguration de la statue que les Milanais ont fait faire par Vela et dédiée à notre armée.

Il y aura toute la population de la ville. On ne saurait se faire une idée de l'enthousiasme qui règne à Milan. Toutes les principales familles se sont établies ici, ou ont ici leurs jeunes fils. Le jeune Arconati, fils unique, plusieurs fois millionaire est entré à l'école d'Ivrée. La Comtesse Taverna a au service tous ses enfants et elle n'a pas pu empêcher malgré toutes ses prières le dernier qui n'a que quinze ans d'entrer dans l'école d'infanterie.

Les dames de la haute société milanaise ont formé une association de charité pour l'assistance des blessés et des malades dans les hôpitaux et elles iront elles-mêmes y remplir les fonctions de sœurs de la charité, non seulement à Milan mais dans les autres villes où il y aura des hôpitaux. Ici on a déjà donné l'ordre de débarrasser tous les marchés qui sont à couvert pour en faire des écuries pour la cavalerie française. Que Dieu nous soit en aide. Ainsi soit-il.

Maxime a été très-content des romains. Ils se rallient et attendent les événements. Personne ne fera d'imprudence.

N. 255. — *A Londres.*

Turin, 12 avril 1859.

J'espère que cette guerre, si nous la faisons, ne se prolongera pas trop; les Puissances, qui ne la voient pas commencer avec plaisir, tâcheront de la circonscrire et de la finir au plutôt pour n'avoir pas à s'en mêler.

Cette crise s'avance vers nous comme la mort. Nous savons que toutes les heures, nous en approchent inévitablement sans qu'on y voie aucun progrès sensible. On sent seulement qu'on y aboutit.

On est calme ici. Mais on est sérieux et il y a de quoi. L'adversaire déploie tous ses moyens et nous y employons de notre côté une bonhomie incroyable.

L'Autriche (faisant abstraction des exagérations officielles), a 150 mille hommes en Italie. Mais elle est obligée de les disséminer en route et ne peut conduire à l'attaque que 70 mille hommes.

De notre côté nous approchons de ce chiffre; 54 mille hommes d'infanterie, puis la cavalerie (avec peu de chevaux), l'artillerie, génie etc. et les bataillons de volontaires qu'on ne peut trop calculer, vu qu'il en arrive continuellement 200, 300, 400 par jour. 5 mille sont fondus dans nos régiments, on en calcule en tout 12 mille en ce moment.

On m'a dit qu'il était arrivé 30 Bohêmes. Ceux là nous seraient plus utiles chez eux que chez nous. On m'a dit aussi qu'il était venu des Hongrois. Ceux-là point pour s'enrôler mais pour prendre langue et s'entendre.

Ce qu'il y a de terrible c'est que l'ennemi se fortifie partout. Les villes, les rivières, les routes, tout est garni de forts et de redoutes et nous n'avons pas encore remué une pelletée de terre. L. se dépotente. Mais à quoi cela sert-il qu'il s'en prenne à moi; qu'il le dise à qui de droit.

Sans vouloir paraître en cette affaire, ce qui me siérait pas, j'ai fait dire ces jours-ci, qu'on fît attention à nos régiments de cavalerie qui sont à la frontière et qui pourraient être enlevés d'un coup de main, comme il arriva jadis au général d'Yenne pendant qu'on faisait le pansement aux chevaux.

Il est vrai qu'alors nous avions à faire avec les Français et Suchet.

L'Autriche fait ce qu'elle peut pour nous provoquer et voudrait bien que nous perdions patience et fassions quelque folie. Mais il n'y a pas de danger.

On prétend qu'elle entrera dès qu'un français aura mis le pied sur notre territoire. Il faudrait que nous puissions faire tête au moins pour deux ou trois jours pour donner aux autres le temps d'arriver.

En attendant l'Autriche semble faire notre jeu en ce qu'elle dégoûte ses tièdes amis, exaspère ses sujets et épuise ses finances. En Lombardie elle ne paie qu'avec des bons qu'on trouve fort mauvais et menace Milan de l'incendier si on remue quand ses troupes avanceront vers nous. Si nous pouvons faire *argine* au premier moment et que les Français aient le bonheur de gagner une bataille on verra un joli *tohu bohu* dans toute la péninsule.

Je tiens de source officielle que la population de Vérone s'entend avec nous; cette ville qui passait pour si autrichienne. C'est qu'une partie de la population est Tyrolienne et ceux-là sont tous Autrichiens de cœur. Nous aurions, il paraît, de la bonne volonté dans les autres forteresses. Je sais bien que les garnisons y seront écrasantes, mais c'est toujours quelque chose que d'avoir à l'occasion le bon vouloir des habitants. Tu comprends qu'il ne faut pas que ces nouvelles soient ébruitées. Il y aurait danger de paralyser ces bonnes dispositions.

L'obstination de l'Autriche à exiger des conditions absurdes pour admettre le Congrès est curieuse et ne s'explique que par l'embarras de ses finances qui seront tout-à-fait épuisées si l'attente se prolonge. Au reste elle est prête à entrer en campagne autant qu'elle le sera jamais et les autres ne le sont que médiocrement.

Si réellement il arrivait que le Congrès eût lieu sans l'Autriche ce serait véritablement chose bien singulière et bien inattendue. L'Autriche jugée et condamnée en contumace ce serait trop joli, pourvu qu'elle ne vienne pas purger ici sa contumace, ce qui ne ferait plus notre compte.

On m'a donné encore deux nouvelles depuis que j'ai commencé ma lettre.

L'une c'est que les Romagnes nous envoient deux mille chevaux et 4 mille écus. Les chevaux seraient d'une utilité sans pareille. L'autre, qu'il y a des régiments qui sont fort travaillés et qui paraissent avoir envie de passer de notre côté. Ils sont point payés, mal nourris et bàtonnés, ce qui ne constitue pas une position enviable. Cependant je crois qu'il ne faut pas trop compter sur ces apparences, surtout la discipline étant si sévère dans cette armée, et puis les Autrichiens sont attachés à leur dynastie, à moins qu'il ne s'agisse de Hongrois, Bohêmes ou Croàtes qu'on dit mécontents.

Je rectifie ma première nouvelle, c'est 200 chevaux et 40 milles écus que les Romagnols envoient *per ora,* disent ces généreux personnages. En outre ils disent que l'armée papale est en de bonnes dispositions.

Tu t'étais donc donné un vote de *sfiducia*, mon pauvre garçon. Cela ne me surprend pas du tout et m'est arrivé bien des fois pour des affaires certes bien minimes en comparaison de celles que tu as sur les bras et il faudrait ètre sot et présomptueux pour ne pas les sentir graves et difficiles à conduire. Tu étais d'ailleurs sous l'impression de ce qui se passait à propos de Salvatore. Ce qui est tout simple. Je trouve que tu as bien fait de *sincerarti* dans cette grave circonstance et maintenant que les supérieurs jugent que tu dois rester là, il n'y a plus de présomption à craindre, il ne s'agit que de faire de son mieux (1) à la garde de Dieu.

(1) Je transcris ici la partie de ma lettre à ma mère à laquelle elle fait allusion et que j'écrivis peut-être sous l'impression du rappel de la mission de Paris de mon beau-frère Villamarina dans lequel j'avais cru entrevoir le prélude d'un remaniement du Corps diplomatique piémontais comme corollaire des grandes mutations politiques qui s'annonçaient. Je savais d'ailleurs

C'est bien en pensant à tout ce qu'on te laisse ignorer, soit faute de temps, soit négligence sur la question spéciale et vitale pour nous en ce moment, que je ne pouvais que m'inquiéter et que je me suis mise à t'écrire tout ce que je pouvais apprendre; espérant avec ces indications te mettre à même de juger de notre condition actuelle et te fournir une bonne contenance avec les autres. On fait une sotte mine

que des amis briguaient ma place. En quoi ils ne réussirent au reste pas.

Voici ce que j'écrivais à ma mère:

« Eclairé peut-être par l'exemple d'autrui, ou alarmé par l'importance » toujours majeure des événements, j'ai été combattu par des sentiments » divers qui tous me portaient à me retirer. Je ne pouvais consentir qu'à » de rares missions passagères, quand j'étais quelque part, à moins de de- » venir une espèce d'homme de paille. En même temps je crains que dans » des questions aussi immenses et aussi locales je n'aie pas les talents et » les connaissances italiennes requises. Pour qui a vécu presque 20 ans hors » d'Italie et n'a jamais voyagé dans la péninsule on ne se sent pas *at home* » dans ces délibérations. De même qu'il m'était ordonné de veiller à ma » dignité d'homme, il eût été injuste d'exclure de ce poste qui en aurait » su plus que moi. A peine de retour de Paris j'ai donc écrit très-franche- » ment à Camille en ce sens en lui expliquant ces différentes impressions » et en lui déclarant que pourvu que nous nous entendions de bon accord » j'étais disposé à tout. Sa lettre en réponse a été extrêmement obligeante » et la phrase essentielle est qu'il m'enverrait ici si je n'y étais pas. Cela » m'a consolé et soutenu car la veille même j'étais tombé dans un tel accès » de ce que je pourrais nommer défiance de moi-même, que je me serais » estimé heureux de pouvoir quitter tout engagement pour acquérir à ce » prix l'obscurité et l'indépendance ».

Voici au reste la lettre de Cavour:

« Je commence par où finit votre lettre particulière en vous assurant que » rien de pareil à ce que la confidence de N. a pu vous faire supposer, » n'est passé dans mon esprit. Ainsi soyez sans la moindre inquiétude à » cet égard. Il n'y a aucune analogie entre votre position et celle de N. » Si vous n'étiez pas à Londres je vous prierais de vous y rendre: car vous » êtes le seul qui puissiez, sinon faire beaucoup de bien, du moins empê- » cher beaucoup de mal. Ce qui est tout ce que nous pouvons espérer dans » le moment actuel.

» C. Cavour ».

quand on n'a pas l'air de savoir ce qui se passe chez soi et je voudrais autant que cela dépend de moi t'épargner cette mortification.

Au reste ne crois pas que nous soyons ici sur des roses. Nous avons nos moments de terreur, de dégoût, de découragement; la crise avance et nous ne pouvons trop dire ce qu'elle sera. Mais je crois surtout qu'il ne faut pas se laisser démoraliser. C'est pourquoi j'évite les pleurnicheurs et ceux qui ont toujours en poche quelque nouvelle horrifiante. Maintenant on ne peut plus reculer. Il y a le canon devant, il y a la mitraille derrière. Il n'y a donc qu'à aller de l'avant en mettant sa confiance en Dieu qui semble nous protéger.

Voici un'autre nouvelle qu'on m'apporte.

Toutes les villes d'Italie ont fait une association pour orner de monuments notre place St. Charles. C'est un témoignage de sympathie et de confiance qui nous honore beaucoup. Cependant il semblerait plus prudent de parler de monuments après la victoire. Ton père préférerait qu'on employât ces fonds à nous donner des carabines Minié que nous n'avons guère.

Ton père t'envoie la photographie du monument milanais de place Château. L'inscription est pour le moment couverte d'une plaque de bronze. Malgré cela je ne sais trop si les *plouffers* nous faisaient une visite, ce qui adviendrait de ce pauvre monument.

J'ai une bonne réputation à Milan où je passe pour aimer les Lombards. Le fait est que je suis souvent honteuse de la comparaison que je fais malgré moi. Il semble vraiment qu'ici on ait abdiqué la faculté de penser.

Camille est vraiment invulnérable de corps et d'esprit. Quelle responsabilité il assume et quelles injures on lui rend pour sa peine et ici, et à Vienne, et à Rome. Tout cela glisse sur lui et il n'en perd ni le sommeil, ni un coup de

dent, ni sa bonne humeur. C'est aussi un homme providentiel en ce moment.

Deux régiments sont encore partis aujourd'hui pour la frontière. On reçoit mieux les volontaires dans les corps. Les seigneurs toscans entrés soldats dans Novare cavalerie sont heureux et touchés de la manière dont ils ont été reçus et sont traités. Il y a pourtant encore une feuille d'hier qui se plaint des caporaux instructeurs qui bourrent leurs recrues et leur disent *bouric*. Les caporaux instructeurs feraient bien d'être plus courtois. Mais on n'a jamais pensé à les prendre pour maîtres de cérémonies.

Ouf je suis éreintée. Je t'embrasse.

N. 256.

Turin, dimanche de Pâques, 24 avril 1859.

Notre *alleluja* est fort agité cette année. Il paraît que nous sommes enfin entrés dans la crise prévue. Les Commissaires autrichiens sont arrivés hier avec leur *ultimatum* et les trois jours de répit pour répondre à une pancarte de trois pages. Les trois jours finissent mardi à 5 heures et 1[2 du soir. Après cela il n'est point dit qu'ils entreront immédiatement. Mais ils peuvent entrer quand ils le croiront opportun. Les nôtres disent qu'ils peuvent tenir quatre jours, ce qui serait suffisant pour donner aux Français le temps d'arriver. Dieu le veuille.

Le télégraphe de Paris a demandé hier plusieurs fois si les Commissaires étaient arrivés. Enfin on a pu leur dire que oui.

Il paraît que l'Empereur Napoléon ne voudrait entrer que lorsque l'ennemi aurait touché notre territoire. Nous n'aimons pas beaucoup cette délicatesse. Nous avons en ce moment une circonstance très favorable. C'est l'inondation de

tout le pays des rizières et plus près de nous le débordement de la Doire Baltée et du Naviglio qu'on a ménagé pour faire une seconde ligne de défense, derrière laquelle nos troupes pourront retarder la marche de l'ennemi.

On a évacué Novare, Vigevano, Mortara et tous ces pays là pour se concentrer du côté de nos places fortes. Mais la ligne d'attaque de l'ennemi est fort étendue. Il faudra voir où sera la véritable. On craint que ce ne soit Alexandrie.

Ici tout est calme. La population est animée du meilleur esprit, sans aucun de ces éclats bruyants de 1848. On reçoit tous les Italiens qui arrivent de tous côtés avec des démonstrations de sympathie cordiale, mais digne en même temps, et il en arrive tous les jours des quantités considérables. Nous devons maintenant dépasser les 20 mille. Ils se conduisent bien. Avant hier il nous est arrivé un *drappello* toscan en uniforme avec armes et bagages. Ils disent qu'ils ne sont que l'avant garde et que le reste de l'armée granducale suivra.

Les bataillons des Alpes se sont mis à l'œuvre avec tant de bonne volonté que Garibaldi les a jugés en état de faire bonne contenance devant l'ennemi. On dit qu'ils sont passés cette nuit allant du côté de Novi. Je ne garantis pas cette nouvelle ni celle qu'on vient de me donner: que les villes d'Italie s'étaient cotisées pour nous offrir un emprunt de 40 millions. C'est possible.

Enfin nous sommes arrivés, je crois, à la seule solution possible. Le nœud Gordien ne pouvait être tranché que par l'épée. La diplomatie ne nous aurait donné que des expédients qui auraient laissé entière la difficulté véritable et ce ne serait ni la paix, ni la guerre, mais un état ruineux pour tout le monde et un guignon toujours croissant qui pouvait produire toutes sortes d'excandescences regrettables et en pure perte. Maintenant notre position est critique. Mais il fallait y venir: que Dieu nous soit en aide.

Nous n'avons pas été fâchés du tout du camouflet que l'Autriche à donné à vos hommes d'état et encore plus contents du *strapasson* que vos hommes d'état ont donné à l'Autriche. Il est temps qu'ils commencent à connaître cette puissance et parcequ'elle fait avec l'Angleterre juger comme elle traite les états italiens. Les discours des dernières séances nous avaient fort aigris. Mais maintenant nous n'avons plus le courage de la rancune. Même l'Autriche qui me semble faire notre jeu, nous trouverait plus disposés à l'indulgence.

De la fenêtre de la bibliothèque je viens de voir défiler le régiment de la Reine. Il y avait foule en place Carlina. J'ai vu une quantité de belles madames qui couraient comme des folles et des cuisiniers qui auront laissé brûler le ròti. Pour moi j'avais les larmes aux yeux, car il y en aura de ceux qui ne reviendront pas.

Que Dieu les protége, pauvres gens.

N. 257. — *A Londres.*

Turin, 1r mai 1859.

Sois tranquille, mon cher fils, comme nous le sommes ici pleins d'espoir et de consolations au milieu de nos péripéties.

Les Français arrivent comme un fleuve à la fonte des neiges. 35 mille sont arrivés à Gênes qu'on a dirigés sur Novi et Alexandrie.

Il en est arrivé ici deux divisions et il en arrive continuellement. Les généraux y sont. On attend l'artillerie, ton père s'en va voir entrer la cavalerie. On les reçoit avec toute sorte de démonstrations les plus cordiales partout.

Il y a des coups d'œil superbes à ces entrées. Les Français eux-mêmes en sont ravis et émus. Hier au soir toute une école de petites filles est sortie sur leur passage pour les applaudir et leur jeter des fleurs. Les maîtresses n'ont

pu les retenir. Les soldats attrapaient les fleurs, les mettaient dans leurs képis et juraient de les conserver toute leur vie, leur envoyaient des saluts et des vivats émus de cet accueil qu'ils n'oublieront plus.

J'ai rencontré ces soldats dans la rue. Ce sont des *rescassot* (1), mais de bonnes figures *spericolate* (2). Le canon n'a pas encore tonné (que nous sachions), mais il y a eu des coups de fusil. C'est Casimir Balbo qui a étrenné. Raconte cela à Maxime. Il allait en reconnaissance avec Griffini et quelques hommes, ils se sont trouvés entourés par les Hulans. Ils se sont fait jour avec leur sabre et sont rentrés laissant deux hommes sur le carreau. L'un de ceux-ci est pourtant revenu déguisé en paysan. Maintenant on peut dire que les hostilités sont commencées. Je ne connais rien d'hostile, comme de tuer les gens. Ceci se passait près de Voghera. Les Autrichiens étaient à Arona, Cassolo, etc. On s'attend à une affaire demain, l'ennemi faisant mine de passer le Pô à Frassinetto, près de Casal. Le Roi est parti ce matin avec tout son entourage. On dit qu'il emmène avec lui le Prince de Piémont. Il a quinze ans et n'en paraît pas autant. Je crois que nous serons seuls à soutenir le premier choc, les Français n'ayant pas encore leur artillerie. Mais nous avons assez de monde là bas et tout le monde a bon espoir. Les fortifications qu'on a fait près de Chivasso sont très belles, disent les généraux, et l'inondation augmentée par de fréquentes pluies, nous seconde très-bien. Que Dieu nous soit en aide et tout ira bien. Les populations sont animées du meilleur esprit et n'ont qu'une pensée. Tout est calme à Turin, le monde est joyeux comme s'il s'agissait de la fête du Statuto.

(1) De petite taille.

(2) Intrépides.

Ton père va bien et il a été si heureux de la bonne tenue du Sénat le jour de la séance solennelle; les applaudissements du public ont été très-chaleureux. Après la séance Camille est venu à lui et lui a donné une poignée de main, qu'il a cordialement rendue, en lui disant qu'il le considérait non seulement comme le ministre du Roi, mais comme le ministre de Dieu. Voilà qui va bien. J'aime la concorde.

Je pense bien, mon pauvre garçon, que dans ce moment ton rôle doit te paraître un peu fade et je te voudrais bien ici pour partager nos anxiétés et nos espérances. Mais tout le monde ne peut pas faire la même chose et nous trouvons plus facilement des soldats que des diplomates. Ainsi prends patience.

Je tâcherai de te tenir au courant de ce qui se passera d'important. Mais pour l'amour de Dieu, que Lords Derby, Malmesbury, Cowley et tous les diplomates se croisent les bras et nous laissent faire, ou l'on ne fera rien qui vaille. Nous avons craint un instant qu'on ne réussisse à nous confectionner un emplâtre Cowley. Heureusement cela n'a pas abouti. Je te l'ai écrit au commencement de nos brouilles; il y a une fatalité qui nous pousse; elle est irrésistible. L'Autriche aussi y est poussée bon gré, mal gré. Il y a là quelque chose de plus fort que les grandes puissances et ce qu'on lui demandait et qui paraissait à nos hommes d'Etat la chose la plus facile et la plus naturelle, était tout-simplement impossible à réaliser, vu nos conditions réciproques.

L'Autriche voyait bien que c'était se suicider à petit feu et ses possessions en Italie se seraient trouvées dans un état de plus en plus violent. Le Pape ne peut pas faire ce qu'on lui demande, il ne saurait s'en tirer et aurait la révolution. Les autres princes ont leurs intérêts et leurs affections liées à l'Autriche et personne n'aurait confiance en eux.

Je suis bien charmée de ton approbation, mon cher fils. Je crains quelquefois d'être ridicule à mon âge d'avoir le cœur si jeune.

Heureusement c'est pour mon pays et pour ma famille. Le reste m'est indifférent.

N. 238. — *A Londres.*

Turin, 8 mai 1859.

Je crois, mon cher fils, que mes lettres te deviennent moins utiles, maintenant que nos gazettes sans être très explicites donnent pourtant les évènements qui se succèdent et nous n'en savons guère davantage; car les nouvelles qui se donnent d'ailleurs sont si contradictoires et si peu exactes qu'il faut sans cesse se démentir. Ce qui est ennuyeux. Et nous finissons par les mettre en quarantaine, jusqu'à ce que l'on ait eu le temps et l'occasion de les vérifier.

Ce qui est sûr c'est que nous avons un monde énorme dans le pays, qu'il en arrive continuellement, qu'on espère l'Empereur mardi, qu'on l'attend avec anxiété, et qu'alors on commencera tout de bon la guerre. Les Autrichiens ravagent tout le pays qu'on leur livre, et exercent toutes espèces de vexations. Il nous semble qu'on aurait pu faire quelque chose pour protéger ces pauvres provinces qui se plaignent fort d'être abandonnées aux sévices et brutalités de ces barbares.

On dit que le Roi a envoyé un parlementaire à Giulay avec une lettre pour lui demander s'il entendait faire la guerre comme les brigands, ou comme la font les peuples civilisés. Je tiens cette information de bonne source. Cependant je n'ose la garantir.

Jusqu'ici les Autrichiens n'ont enfoncé que les portes ouvertes, mais du moment où ils nous ont rencontrés, nous les avons tenus en respect.

Ces jours passés nous avons été souvent en émoi. Tous les jours nous avions l'alarme que l'ennemi se disposait à faire une pointe sur Turin. C'était vraiment fatigant et mal-

sain que toutes ces émotions. Canrobert disait qu'il était impossible de défendre la capitale, et qu'il était inutile de paralyser un corps d'armée qui aurait été utile ailleurs, qu'on ne devait défendre la ville que de flanc. Et sur ce, on ne la défendait d'aucun côté. On a fini par s'impatienter à Turin, et on organise une défense quelconque avec la Garde Nationale, les dépôts, un régiment de cavalerie, une ou deux batteries, les douaniers, quelques carabiniers et tous les citoyens de bonne volonté. Tu comprends que, si la chose avait lieu, ton père aurait voulu être au premier rang, et je n'aurais pour mon compte pu m'éloigner, et le laisser dans le danger. Heureusement toutes ces alarmes se sont évanouies.

On vient de me dire que Napoléon avait ordonné qu'à tout prix on sauvàt la capitale. D'ailleurs l'ennemi a plutôt rétrogradé qu'avancé. Ainsi Dieu nous a gardés.

Les Français continuent à être l'objet de toutes sortes d'ovations et de *servimenti.* On les grise énormément, et leurs officiers se passeraient de tout cet enthousiasme. Ces derniers sont très-polis, très-maniérés, et tout le monde enchanté de l'accueil.

Ce matin dans la rue de la Poste deux dames, dont l'une avait un chapeau jaune et noir, l'autre une ombrelle aux mêmes couleurs, ont été insultées. On leur a arraché et brisé ces objets aux couleurs autrichienes. Elles se sont réfugiées à la maison Sambuy. C'est mal. Mais les dames ont maintenant l'air de perroquets avec toutes les couleurs qu'elles mettent à leurs coiffures. J'espère qu'elles se dégoûteront de cette vilaine mode.

Nous avons organisé une société de dames pour visiter les hôpitaux militaires, et leur procurer les soulagements nécessaires, non aux blessés, il n'y en a pas encore, mais aux malades qui sont en grande quantité. Il y a beaucoup de Français harassés par de longues marches et le mauvais temps. Il y a déjà neuf ambulances dans notre ville, parce-

qu'on a évacué sur nous les hôpitaux des provinces occupées par les troupes. Parallèlement il s'est formé une société de messieurs qui payent mensuellement une petite somme ... fixée, pour fournir à cette dépense.

Je ne sais pas pourquoi on n'a pas parlé dans les journaux étrangers de l'intention du Grand Duc de Toscane de faire bombarder Florence. Du moins Boncompagni l'a écrit et c'est ce qui a fourni le récit venu dans notre gazette.

A Verceil on fait réquisition sur réquisition. Argent, bétail, chevaux, riz, pain fin, viande, on a tout pris, même le linge de l'hôpital, et on dit que le Syndic a été souffleté pour n'avoir pas fait cesser l'inondation des rizières.

Comment le Lord Maire trouverait-il le procédé?

On a aussi requis 900 personnes qu'on fait travailler jour et nuit sans distinction de classes à je ne sais quelles fortifications en terre. Dieu nous sauve de cette vilaine engeance.

Ton père a vu Maxime qui paraît se porter assez bien. Lisio a été au devant des premiers généraux à Oulx et à Suse. Il est assez animé et voudrait plus d'activité parmi les nôtres. Quelques fois il broie du noir à force de rester avec mon frère toujours *sfiduciato*. Ton père est toujours surexcité.

Les Romagnes sont en fermentation. Si les Autrichiens reculent comme nous l'espérons, ce sera la fin du monde.

N. 259.

Turin, 15 mai 1859.

J'étais presque tentée de laisser arriver une bataille pour t'écrire quelque chose de nouveau. Mais je pense que le télégraphe te l'apprendrait peut-être plus vite que moi ou aumoins les gazettes.

Nous sommes toujours ici dans l'attente d'événements qui n'arrivent pas. Nous ne comprenons pas grand chose à la paix que l'on voulait nous faire; nous comprenons encore moins la guerre que l'on nous fait. Je ne suis pas surprise de vos étonnements. Nous qui sommes les intéressés et sur les lieux, nous ne nous expliquons guère les intentions de ceux qui dirigent le plan de campagne. Quant à Giulay mon opinion, que je crois communément partagée, c'est qu'il est le plus grand *sciapin* (1) qui existe en Europe.

Il me semble que j'aurais mieux fait que lui et je n'ai pourtant aucune prétention à la stratégie. Il a laissé passer le temps et l'occasion de venir butiner ici, avant l'arrivée des Français, qui à la vérité ne se sont pas fait attendre. Maintenant il est trop tard et nous sommes tout-à-fait rassurés là dessus.

L'ennemi se contente de se promener dans les provinces qu'il a trouvées désarmées et y fait une guerre de dévastation digne des Huns leurs ancêtres. Du moment où il nous rencontre il recule et s'en va. Il a pourtant perdu du monde et bien des blessés ont repassé la frontière. Pour nous nos pertes sont insignifiantes. Il a voulu se porter sur Ivrée, mais toute la population s'est levée comme un seul homme,

(1) Maladroit.

les paysans sont arrivés armés de faux, de fourches, etc. et l'ennemi a jugé prudent de ne pas s'aventurer. Il y a des communes où les Syndics ont grande peine à empêcher leurs populations à ne pas sonner le tocsin pour organiser une défense désespérée. On craignait d'attirer l'ennemi et après le pillage. C'était des endroits où l'on avait déjà tâté de l'ordre et de la délivrance annoncés par Giulay. Hier le bruit s'est répandu qu'on avait mis Verceil au pillage. J'espère que ce n'est pas vrai, mais, pour les réquisitions excessives de toute sorte, on ne les lui épargne pas. Nous sommes tout-à-fait sans communications de ces côtés là. Je crains fort pour toutes les villes soit du Piémont, soit de la Lombardie où ils sont, quand les Autrichiens devront les quitter définitivement.

Nous ne comprenons pas bien pourquoi, ayant nous autres Piémontais 60 mille hommes sous les armes, on laisse opérer toutes ces déprédations sous leurs yeux sans tenter de chasser ces brigands hors du pays. Si les Français ne pouvaient pas se mouvoir, faute d'avoir tout le matériel, et pour attendre l'Empereur, qui veut, dit-on, frapper un grand coup, il nous semble que nos alliés pouvaient garder nos forteresses et nous laisser la liberté d'agir. Possible qu'ils n'ayent pas voulu nous laisser engager de crainte de se trouver engagés eux-mêmes pour nous soutenir.

Enfin l'Empereur est maintenant sur les lieux et il faut espérer qu'il ne sera pas au dessous de l'attente générale.

Les Autrichiens semblent vouloir se masser à Pavie et à Plaisance. C'est là qu'il faudra aller les relancer. Personne ne doute du succès final. Mais il y a quelques moments critiques à traverser.

A Turin on est parfaitement tranquille; point de cris, pas un hymne, pas une bannière dans les rues. Dieu merci la population est à ses affaires. Nous avons beaucoup d'étran-

gers de toutes les conditions. Les perturbateurs n'auraient pas de chance dans ce moment. Il vaut pourtant mieux les tenir au large, si l'on peut.

Maintenant tout est Cavour. Le Roi et Cavour, il n'y a que cela.

L. est d'avis que sauf les instructions que tu peux avoir à cet égard tu ne te mettes pas trop en peine de ceux qui veulent venir, parceque ils ne trouveraient pas ici de sympathies pour leurs idées ultra libérales.

Notre association pour la visite des malades et blessés avance tout doucement. Nous avons plus d'étrangères que de piémontaises. Je le regrette. Mais ces dames sont si molles, et si distraites, ou si contraires à ce qui est, que c'est décourageant. Il faut quelques fois entendre des propos qui vous révoltent. On laisse dire et on passe outre.

Nous avons eu pas mal de Français malades de fatigue. Ils se remettent et partent contents de nous.

Je suis charmée que tu aies ratrappé ton Persigny. Je t'en fais mon compliment et à lui aussi. Vous allez marcher comme de francs alliés, sans arrière pensée et sans défiance. Ne vous laissez pas embrouiller par la chicane autrichienne de la neutralité de la Suisse. Il ne peut être question que du versant Suisse et non du versant Savoisien. Et s'ils insistent sur la lettre des traités, demandez leur si les traités leur permettaient d'élever quatorze forts à Plaisance où ils n'avaient pas le droit de remuer une brique.

Tu vois, mon cher fils, que je ramasse tous les ingrédients que je pense pouvoir entrer dans cette correspondance pour ton utilité.

Je trouve très-bien que tu donnes les nouvelles a Panizzi qui est des nôtres et j'espère pouvoir lui en fournir de satisfaisantes à l'avenir. Quant au Duc de Cambridge je ne m'y

attendais pas (1) et la chose me paraît beaucoup plus grave. Enfin sers toi de mes notions comme tu le croiras utile, mais on comprend bien peu la question en Angleterre et ils regrettent toujours leur emplâtre Cowley. Ce sont des médecins ignorants qui croient guérir le malade en ne s'occupant qu'à guérir le symptôme.

Ton père s'occupe maintenant des soldats malades qu'il visite et secourt et qui lui témoignent une grande reconnaissance.

Le Comte Casati sénateur, a été s'enrôler dans les infirmiers de l'hôpital militaire d'Alexandrie.

Je n'ai plus appris de nouvelles depuis que ma lettre est commencée. L'ennemi a évacué Bobbio. Je ne sais pourquoi il avait été se fourrer dans ce misérable trou, où il n'y avait rien à prendre à moins que ce ne fût pour couvrir un mouvement de retraite, comme une carte p. p. c.

Le fait d'armes de Çasal a été plus brillant que les bulletins n'ont su nous le décrire. Je le sais par le sergent des *bersaglieri* qui a tué le Commandant autrichien et qui a été fait officier dans cette occasion. Nous leur avons tué beaucoup de monde. Les *bersaglieri* sont rentrés en ville affublés d'uniformes brodés, et même avec décorations. Mais ces bulletins ne disent rien du tout.

Je ne t'ai pas parlé de l'arrivée de l'Empereur. Les gazettes s'en sont chargées. On a remarqué qu'il était d'une gaieté extraordinaire et embrassait tout plein de monde.

(1) J'avais écrit à ma mère combien Panizzi, le directeur du Musée, appréciait ses lettres et que parfois il m'était arrivé d'en lire au Duc de Cambridge qui s'y intéressait fort. J'en ai également lu plusieurs à Lord Palmerston qui les appréciait beaucoup.

Voilà Buol enfoncé. On dit que c'est pour avoir trop compté sur l'alliance de la Prusse.

Ma mère dans cette lettre cite le retour du Duc de Persigny à Londres, où il venait pour la seconde fois ambassadeur de France.

C'était un homme d'un caractère original et fantasque. Il professait de grandes sympathies pour l'Italie et croyait que les Fialins en étaient originaires. Mais ses jugements étaient empreints d'idées purement françaises. Nous ne pouvions pas toujours nous entendre, ce qui ne l'empêchait pas de me vouloir toujours chez lui, soit qu'il crût que mon long séjour en Angleterre me rendait un utile conseiller, soit pour causer art et surtout tableaux. En même temps il aurait désiré mon rappel disant que j'étais souvent un obstacle auprès de Lord Palmerston au triomphe complet de ses idées quant au programme impérial pour l'Italie. Je le savais par le Comte Cavour lui-même et, ayant mon franc parler avec le Duc, je lui reprochais en riant sa duplicité et lui faisant observer que si j'avais eu sur Lord Palmerston l'ascendant qu'il m'attribuait, mon Gouvernement loin de me rappeler aurait dû m'élever un monument. Il paraît que la destinée nous ramenait ensemble, car je fus par hasard présent à sa mort à Nice en 1871.

P. S. Après avoir corrigé les premières épreuves de la note précédente, j'ai reçu de Londres les mémoires de Lord Malmesbury qu'il vient de publier et j'y trouve le curieux passage suivant:

1r *décembre 1860.*

« J'ai vu Persigny qui a parlé amèrement *(abused)* de Lord Palmerston, » disant que ce n'était plus le même homme, qu'il se laissait entièrement » conduire par d'Azeglio et avait une foi aveugle en tout ce qu'il lui di- » sait. Il ajouta que l'Empereur n'aurait jamais annexé la Savoie et Nice, » sans l'opposition du Gouvernement Anglais (1) au traité de Villafranca. Il » avait dit à l'Angleterre depuis le commencement que, si la Sardaigne » annexait la Toscane, il lui fallait la Savoie, ne pouvant pas sacrifier 50.000 » Français, purement pour agrandir la Sardaigne, sans une compensation » pour la France. Le différend entre les deux Gouvernements est à propos

(1) N'en avait-il pas été question déjà à Plombières?

» de Gaëte; les Français mettant leur *veto* contre le bombardement et Lord » Palmerston, poussé par d'Azeglio, étant favorable. Ils ont eu une discus- » sion orageuse et Lord Palmerston a demandé qu'on rappelle Persigny ».

Au reste si cela ne suffit pas, voici un brevet de grand diplomate et un compliment involontaire que Lord Malmesbury fait à mon influence, par la phrase suivante (même page 240, vol. II).

25 *novembre* 1860.

« Les rapports entre l'Angleterre et la France ne sont pas satisfaisants. » Lord Palmerston, qui ne voit que par les yeux de d'Azeglio, est irrité » contre l'Empereur dont la politique incertaine en Italie favorise les réac- » tionnaires. Et certes les affaires ne vont pas bien pour Victor Emanuel à » Naples. M. Elliot notre ministre ayant écrit à Lord John Russell que » quoique le Gouvernement Napolitain fût mauvais, celui-ci était pire ».

Le ministre de Sardaigne, boussole de Lord Palmerston, est certes chose digne de considération.

Je pense que l'un des résultats de mes ténébreuses machinations était le suivant (même page):

« Lady Tankerville (mère de Lady Malmesbury et grande amie de Lady » Palmerston) est venue nous voir et nous a dit avoir été chez Lady Pal- » merston. Pendant sa visite, Palmerston était entré au salon dans une » grande colère contre l'Empereur, pour son opposition au siège de Gaëte, » disant que les atrocités commises par François II étaient terribles; qu'il » avait fait aveugler des personnes, couper des nez, et qu'il fallait que » tout cela finisse. Lady Tankerville se permit d'exprimer des doutes, mais » Lord Palmerston, plus irrité que jamais, avait répondu que c'était officiel » et par conséquent que cela devait être vrai ! ! »

Au reste quelqu'un au fait de ce qui se passait m'a dit ces jours-ci, que l'Empereur lui-même insistait pour qu'on me rappelle de Londres et je crois me souvenir l'avoir entendu de Cavour lui-même, qui me le dit en riant. Ce qui est assez amusant, c'est que ce fut Persigny qui fut rappelé.

N. 260.

Turin, 22 mai 1859.

Voilà déjà une bataille de gagnée et presque deux, grâce à la belle conduite de Cialdini et de son corps. Tu auras vu que nous l'avons payé un peu cher. Mais il en a bien plus coûté à l'ennemi. Il nous paraît qu'on avait laissé notre cavalerie un peu trop exposée, mais elle s'en est vaillamment tirée et a soutenu les charges jusqu'à l'arrivée de Forey qui aurait dû amener plus de forces, et on aurait obtenu un succès plus considérable. Il me semble que les commandants français vont *piano* et nous laissent faire.

L'Empereur François, qu'on disait à Pavie ou à Plaisance n'a pas quitté Vienne, quoique nous désirions fort le savoir à l'armée, comptant sur quelque sottise bien pommée dont nous puissions tirer parti. On dit le général Benedek mort à la suite d'une blessure reçue sous Casal, mais on ne peut guère savoir ce qui se passe dans le camp ennemi.

Nous avons été fort soulagés par l'évacuation de Verceil dont nous étions fort inquiets. On a fait là des réquisitions et exactions énormes, comme dans tous les endroits que l'ennemi a occupé. Mais les sévices personnelles ont été, il paraît, fort exagérées. On s'est surtout acharné sur la Lumelline; on voudrait bien les en voir dehors.

Il y a un correspondant du *Times* à l'armée autrichienne qui écrit des rapports comms ceux des journaux autrichiens, remplis de menteries.

C'est bien la peine de venir pour cela. Au reste même M. Achard qui envoie ses rapports aux journaux français est très-inexact. Ce qu'il dit de la terreur qui a régné à Turin, est tout aussi vrai que les oliviers et les amandiers coupés à Alexandrie.

Une fois la guerre terminée, et nous n'avons qu'une prévision sur son issue, la besogne commencera pour toi. Ce

sera quand il faudra partager le gâteau que les difficultés commenceront. Je redoute fort ce moment; et même après quand nous devrons administrer de nouvelles provinces, je crains que nos moyens ne soient mis à de rudes épreuves.

Maintenant tout le monde veut être avec nous, même les Romagnes. Mais dans le danger on aime à se mettre à l'abri de celui, qui étant armé, peut vous défendre. Mais, le péril passé, on devient plus difficile à contenter et nous n'avons pas abondance de gens habiles puisque nous en manquons pour notre petit pays.

On destine Maxime pour aller organiser les pays qu'il connaît le mieux et où il est connu. Il s'occupe de mettre ensemble son personnel.

Grammont (1) a été ici pour causer avec Cavour. Il a dit à Joséphine qu'il ne sait plus comment les retenir là bas. Napoléon a pourtant fait les plus belles promesses au Pape. je ne sais comment il fera pour les tenir.

Notre œuvre des hôpitaux militaires a assez bien marché et nous donne assez d'occupation à ton père et à moi. Quoique nous protestions que nous ne voulons pas assumer la direction, comme nous avons plus de connaissance pratique, c'est à nous que tout le monde s'adresse et la besogne est assez considérable. D'autant plus que nous avons à lutter avec toutes les autorités. Dans tout autre pays nous rencontrerions des encouragements et des éloges. Ici c'est tout au plus si nous pouvons être tolérés. Et pourtant nous y mettons une discrétion, une docilité, une soumission, entières pour tous les règlements établis. Enfin si on ne voudra pas de nous nous nous abstiendrons. Seulement je ne veux pas qu'on nous accuse faussement de choses absurdes.

(1) Alors à Rome.

N. 261.

Turin, 30 mai 1859.

Nos bulletins continuent à être si mal rédigés que lorsqu'ils nous disent qu'il y a eu beaucoup de morts et de blessés nous ne savons si c'est des nôtres ou des ennemis qu'ils entendent parler.

Hier on nous a annoncé que nous n'aurions point de bulletins pendant deux jours. Il paraît qu'il y a un grand mouvement sur toute la ligne, et on ne veut pas naturellement nous dire ce qu'on compte faire. Nous attendons donc d'apprendre ensuite quelque grosse affaire.

Il en est temps puisqu'il faut en venir là nécessairement. Nous sommes bien peu contents de la lenteur avec laquelle on procède. On dirait qu'il y a un tâtonnement dans la direction française. On avance, on recule, on prend des positions que l'on abandonne. On serait tenté de croire qu'il n'y a pas de plan arrêté, ou qu'ils doivent continuellement le modifier. Cela cause de la méfiance, de l'inquiétude, tout le monde glose, critique. Enfin on n'est pas content.

On s'attendait à l'arrivée de l'Empereur à voir frapper un grand coup. Il n'y a rien eu. On disait que le matériel et la cavalerie manquaient encore; il en arrive continuellement, il faut espérer qu'on va être au complet. Nos provinces occupées par l'ennemi sont ravagées. Il y a une quantité énorme de malades dans l'armée, grâce au mauvais temps. Voilà un mois qu'il pleut, pas assez pour produire des inondations, mais bien assez pour compromettre nos récoltes et la santé des troupes. D'ailleurs ce temps gris et pluvieux donne le spleen à tout le monde, noie l'enthousiasme, et flétrit l'ardeur. Il n'y a que Garibaldi qui pousse sa pointe en avant, sans se soucier de ce qu'il peut avoir par devers lui, ni par derrière. Aussi est-ce le héros populaire du jour. C'est fort bien s'il réussit jusqu'au bout contre toute espèce de prévi-

sion; mais cela fait *saruss* (1) de penser à ce qui peut arriver à ce petit corps isolé et aux pauvres populations soulevées par sa présence.

Un journal dit ce matin que les Français ont évacué Tortona et Voghera et que bien des familles se sont sauvées de crainte du retour de l'ennemi. L. hier soir ne voulait pas le croire et se fâchait qu'on dise qu'on abandonnait ainsi la base des opérations, surtout qu'il paraît qu'on va laisser Alexandrie entre les mains des dépôts et de la Garde Nationale, dont on a appelé un bataillon d'ici. Garofolo revenu hier de Tortona disait qu'il n'y avait plus personne; à moins qu'il n'eût la berlue, il fallait bien le croire. Ce matin on dit que les Autrichiens étaient rentrés à Voghère. C'est probable, puisqu'ils étaient revenus à Bobbio.

Ce matin la Marquise Arconati est tout-à-coup partie pour Verceil. Elle avait entendu dire qu'il y avait là 90 mille hommes; elle a eu la curiosité de voir cela. Il paraît que c'est à Verceil et à Casal qu'on a réuni les troupes. Pourquoi faire? nous le saurons bientôt. Garibaldi pour les Autrichiens est quelque chose de terrible qu'ils envisagent avec une crainte superstitieuse. Ensuite ce qu'ils redoutent c'est le tocsin et le soulèvement des populations. Aussi pendant leur séjour à Verceil avaient-ils défendu qu'on sonnât les cloches; ce qui contrarie un peu leurs rapports, qui disent qu'ils sont reçus partout comme des libérateurs. Sont-ils menteurs ces gens là. Leur imprudence est vraiment révoltante. Mais comme l'*impugnare la verità conosciuta, è peccato contro lo Spirito Santo*, je pense qu'ils seront confondus. Ils disent qu'à Montebello les Français avaient 40 mille hommes et ils ne se sont battus que 25 mille contre 5 à 6 mille. Le général Baraguay d'Hillier était ce jour là en proie à une attaque de goutte qui l'empêchait non seulement d'agir,

(1) Frémir.

mais de penser. Pas moins il a été tancé par l'Empereur pour avoir exposé notre cavalerie trop loin des corps qui devaient la soutenir. Voilà comment la chose s'est passée. Les nôtres ont vu arriver un régiment de Hulans qui venaient sur eux, ils ont poussé à leur rencontre. Les Hulans les ont laissé venir, puis ils se sont divisés et ont démasqué une batterie qui a vomi la mitraille sur les nôtres. Ceux-ci ont dû naturellement reculer, mais ils sont revenus six fois à la charge et ont donné le temps au général Forey d'arriver. On s'est battu avec rage et on a perdu beaucoup de monde, mais la victoire nous est restée. Toutes les fois que les Autrichiens nous ont attaqués jusqu'ici nous les avons rossés, quoiqu'ils en disent.

Mardi 31.

Je reprends ma lettre que je n'ai pu finir hier et je signale un nouveau succès. Le Roi a battu l'ennemi à Palestro dont il s'est emparé et lui a fait beaucoup de prisonniers. Nous n'avons encore aucun détail.

Ce n'était pas vrai que l'ennemi fût rentré à Voghera et Tortone: et il a évacué Bobbio.

On s'attend à une grande bataille aujourd'hui et que les Français attaqueraient sur toute la ligne. Tu apprendras cela aussitôt que nous par le télégraphe. L'esprit de la troupe est excellent, bien mieux qu'en 1848. Les Français y vont de grand cœur et ce sont bien les officiers et les soldats les gens les plus courtois et les plus discrets qu'on puisse désirer. On dirait une armée de gentlemen. Il est vrai qu'on les accueille comme ils ne sont pas habitués à l'être, on les couvre de fleurs à leur arrivée comme à leur départ, et on leur procure tout le comfort possible. Ils se montrent très-reconnaissants. On prépare des hôpitaux dans tous les coins. On veut avoir 25 mille lits, je ne sais comment on y par-

viendra. Je vais tous les jours à mon hôpital central; nous allons, je pense, avoir beaucoup de blessés.

Aujourd'hui la journée a été assez belle. Si on a dû se battre du moins on aura eu cet avantage; mais maintenant le ciel est de nouveau menaçant. On vient de me dire que toutes nos troupes ont quitté Verceil. Nous ne savons pour où

N. 262.

Turin, 6 juin 1859.

J'ai reçu ta lettre de vendredi, jour où tu as dû recevoir ma dernière. Depuis lors nous avons fait du chemin puisque nous voilà bel et bien à Milan. Ce n'est pas sans de terribles frais, la tuerie a été grande. Nos deux combats de Palestro nous ont fait le plus grand honneur. Le Roi s'y est exposé un peu trop, les zouaves lui ont fait deux ou trois fois un rempart de leur corps. On prétend même qu'on a fini par le prendre par le cou pour le tirer de la mêlée. L'Empereur a dit que sans l'affaire de Palestro il n'aurait pas pu exécuter son plan, mais que maintenant il savait le parti qu'on pouvait tirer de l'armée piémontaise.

Magenta a été une grande bataille. On m'a dit que l'Empereur s'y trouvait dès le commencement aux premiers postes en uniforme de simple soldat. Il avait raison. L'affaire a été meurtrière, mais de grande conséquence. On dit qu'on s'est encore battu hier et que l'ennemi a eu 10 mille hommes hors de combat.

On ne nous donne plus de bulletins, nous ne savons les nouvelles qu'en gros. L'Empereur dit que les bavardages des journaux lui ont déjà fait manquer des opérations. Il ne veut pas non plus qu'on fasse des démonstrations pour les victoires, jusqu'à ce que nous recevions les communications de Paris. On croit qu'on les aura demain et alors on aura le

canon, l'illumination et le *Te Deum* avec *intervento* du Parlement. Nous étions vraiment honteux de notre mutisme; mais *Vuolsi così colà dove si puote ciò che si vuole* (1).

L'organisation des visites aux hôpitaux est tombée naturellement sur moi. Tout le monde s'adresse à moi quoique je n'aie assumé aucune direction, mais je vois que l'on ne peut pas faire autrement. Nous avons tant de blessés maintenant que c'est une grande pitié. Il y en a de tous les pays, hormis des Français qui ont maintenant leurs hôpitaux à eux. J'en ai visité deux des nôtres ce matin, je suis allée tant que j'avais des provisions à distribuer. Les Autrichiens qui ne peuvent comprendre ni se faire comprendre font grande compassion.

N. 263.

Turin, 15 juin 1859.

Heureusement que les événements sont plus forts que l'Angleterre et que nous espérons bien faire sans son concours. Elle serait disposée à nous faire une bien petite part dans le gateau, tenant peu de compte des sacrifices que depuis longtemps nous avons faits à la cause. Que les Anglais conviennent que ce sont eux qui nous ont planté là et pas nous qui les avons quittés, et quand ils auront fait pour nous le centième de ce que fait la France ils pourront commencer à nous trouver ingrats.

Comme tu verras par les papiers publiés, nous avançons rapidement. L'ennemi nous abrége la besogne en évacuant partout et rendant inutiles les énormes dépenses qu'il avait faites pour la défense, comme si l'Autriche avait de l'argent à jeter. C'est vraiment incroyable l'impéritie et l'*avventu-*

(1) C'est ainsi qu'il est ordonné là où on peut ce que l'on veut.

raggine (1) de ces gens là dont au reste nous ne devons pas nous plaindre. L'enthousiasme pour nous est au comble partout où l'on se trouve délivré du joug odieux. Mais nous savons que l'enthousiasme n'est pas l'état normal et j'ai toujours plus redouté la paix que la guerre. Nous sommes très capables de l'une, ce qui nous attire toutes les sympathies, et très-peu entendus pour l'autre. Nous avons à faire à des populations frondeuses qui ne nous feront pas bon marché d'aucune incapacité ou maladresse et je crains que nous ne nous en fassions pas faute.

Dans tous les pays où la délivrance a lieu, on est dans un état de délire véritable. Chez nous on croit les émotions nuisibles à la santé et on nous les épargne totalement.

Pendant que nous avons chez nous la guerre brutale, vous avez chez vous la guerre parlementaire, moins sanglante, mais aussi moins intéressante. Nous attendons ce que le nouveau Ministère Whig dira de nous. Nous ne lui demandons que de ne pas gâter nos affaires. Du reste j'en suis bien aise pour toi que ce changement soit survenu par le retour de Lord Palmerston. J'espère que les relations seront plus cordiales.

Il faut que j'avoue que ma besogne des hôpitaux militaires m'absorbe tellement que même l'indépendance italienne n'a que le second rang dans ma pensée: c'est que l'une se fera sans moi et qu'il faut que je fasse marcher l'autre; c'est une rude tâche. Nous avons six hôpitaux piémontais, ce qui comprend tous les blessés autrichiens et trois français qui ont aussi désiré notre intervention. Toute cette organisation roule sur ton père et sur moi (2) et nous donne fort à faire. J'entends l'organisation des dames, des fonds à se procurer

(1) Témérité.

(2) A la fin de la guerre mon père et ma mère reçurent des médailles d'or françaises, que je possède, pour secours aux blessés.

et des distributions à pourvoir. Je ne rêve plus autre chose et en deviens, je crois, ennuyeuse.

Les Français manquent de beaucoup de choses pour les pansements. Ton père leur en a apporté ce matin deux voitures pleines; mais leurs blessés sont bien nombreux.

On se plaignait que nous donnions tous nos soins aux Autrichiens et que nous ne faisions rien pour les Français qui venaient se faire tuer pour nous. Le reproche était plausible, mais non mérité. C'était la faute à l'Ambassadeur qui n'avait pas répondu positivement à nos offres. L'Intendant militaire nous a conviées très-cordialement à aller et nous avons fait ce matin une première visite. Maintenant nous avons besoin que tu nous viennes en aide pour de la charpie que nous craignons ne vienne à nous manquer.

On se sert en Angleterre d'une autre espèce d'ingrédient. C'est, dit-on, de la toile grattée qu'on applique, et il y en a des magasins à Londres. On dit que c'est du coton; mais Riberi dit que c'est un préjugé que de ne pas vouloir employer le coton. Ici nous n'avons pas encore osé nous en affranchir. Cependant si la toile nous fait défaut, il faudra bien y venir.

Je crois que Lady Palmerston étant si riche pourrait bien nous faire ce cadeau. Qu'en penses tu? Hudson nous a bien donné 100 francs.

Maxime organise son corps de Chenapans qu'il a peine à habiller et équiper. Je n'ai pas très-bonne opinion de son expédition et ne sais quel honneur il lui en reviendra.

Je pense que tu dois être abasourdi de tout ce qui se passe en Italie. Tu vois que je n'exagérais pas.

N. 264. — *Lettre de mon père.*

20 juin 1859.

Je suis ravi de la chûte de Lord Derby et consorts. Les notes postumes de ces messieurs que la presse nous fait connaître révèlent une étrange ignorance de nos affaires politiques et même de notre position géographique dans les personnages qui dirigeaient la politique anglaise. Quelqu'un digne de croyance, m'a assuré que Lord Malmesbury était persuadé que Mantoue était dans les Etats Vénitiens. Il devrait employer ses nouveaux loisirs à étudier un peu notre géographie.

L'attitude équivoque de la Prusse me gêne moins depuis le retour de Lord Palmerston aux affaires. Je te l'avais annoncé avec un esprit tout-à-fait prophétique. Il me paraissait difficile dans la condition actuelle des esprits en Europe que les Torys restassent longtemps au pouvoir. On ne doit pas s'étonner qu'ils eussent aussi peu connaissance de nos opinions, eux qui ont paru ignorer celle qui prévaut chez eux dans tous les rangs de la nation sur eux même.

Nous avançons triomphalement. Les faits sont si grands et si multipliés qu'on pourrait craindre que le cœur éclate à force d'émotion. C'est une époque solennelle de notre histoire et je crains seulement que nous n'y soyons parvenus un peu subitement et sans nous y être assez préparés. Il ne suffit pas d'avoir de braves, de très-braves soldats, s'il ne se forme pas des chefs capables de leur inspirer de la confiance et pour leur inspirer de la confiance il faut avoir l'expérience de la guerre qu'on n'acquiert qu'en la faisant, et en suivant les progrès que fait tous les jours la stratégie. Les livres ne suffisent pas.

Voilà pourquoi ce devrait être un axiome de notre gouvernement d'avoir toujours un certain nombre d'officiers, et si on pouvait quelques milliers d'hommes, sur le théâtre de

la guerre partout où on la ferait, ainsi que le pratiquaient les plus grands de nos Princes, Emmanuel Philibert et Charles Emmanuel Ier.

Ce que nous ferions pour la guerre, nous devrions le faire pour tout ce qui tient à la mécanique gouvernementale afin d'avoir des hommes capables dans les différentes administrations de l'Etat, soit pour l'intérieur, comme pour tout. Le Grand Napoléon avait eu bien raison d'instituer les auditeurs au Conseil d'Etat. C'était une pépinière d'administrateurs. Nous n'avons rien de pareil et ne savons où donner de la tête quand nous en avons besoin.

Je reviens à nos moutons. J'ai eu un long entretien avec Maxime. *Dai coup en giù* (1) je crains qu'on ne l'embarque, qu'on ne nous embarque dans une mer périlleuse.

Après les protestations répétées du grand chef, qu'on respecterait les propriétés de l'Eglise, je ne conçois pas comment nous irions occuper Bologne, déclarant ainsi la guerre à une puissance avec qui nous sommes en paix, qui ne nous invoque pas, qui a des soldats et des canons et qui pourrait repousser avec avantage la force par la force, car Maxime n'a que 1500 hommes et pas un canon. Si les populations avaient désarmé ces 4 ou 5 mille Suisses qui tiennent pour qui les paye, à la bonne heure; on y entrerait pour rétablir l'ordre. Mais rien de tout cela. Ce serait donc une faute dont l'Autriche pourrait tirer parti en montrant que c'était elle qui protégeait véritablement le chef de l'Eglise.

Je ne comprends pas comment on résoudra cette question difficile. La religion gagnerait beaucoup à une franche renonciation de la Cour de Rome à la puissance temporelle. L'Eglise n'a jamais été aussi florissante comme dans les siècles qui ont précédé la donation de l'exarcat de Ravenne au Pape Zacharie par Pepin le Bref. Ce sont ses beaux siècles

(1) D'après les bruits qui courent.

et je crois qu'on peut être bon catholique et ne pas croire à la nécessité de la domination temporelle. Mais il faudrait que cela se fît sans trop grande secousse, par l'action progressive du temps et de la civilisation, et je crois aussi qu'il ne faudrait pas pour le moment trop compliquer une question qui l'est déjà pas mal.

Nous sommes un peu en peine de cette irruption des Autrichiens dans la Valtelline par le Stelvio. Ils sont déjà près de Sondrio. Quand j'ai vu qu'un corps de 40 mille hommes traversaient la Bavière et que Garibaldi se dirigeait vers le Lac Majeur, j'avais cru qu'il allait occuper ces gorges de montagnes qui convenaient à ses guerillas et qui étaient faciles à défendre avec des soldats un peu déterminés; mais il s'est porté sur Brescia où il n'avait trop que faire.

Voilà les 40 mille hommes sur l'aile gauche des alliés.

N. 265.

Turin, 1r juillet 1859.

Nous ne savons vraiment pas nous faire valoir. Nous avons eu des moments magnifiques de bravoure et de succès qui passent ignorés par suite de la sottise et de l'incurie qui devrait les faire connaître et les Français ne sont occupés qu'à se louer eux-même. Ceux-là du moins n'y manquent pas.

Enfin nous voilà au quadrilatère. Nous entrons dans une troisième période de guerre. J'espère qu'elle nous sera aussi favorable que les deux autres. Il est vrai qu'en 1848, tous seuls, nous sommes arrivés jusqu'à Palmanuova; mais il vaut mieux ne pas aller si loin et y rester.

Des lettres venues avant-hier du camp disaient qu'on y entendait le canon de Peschiera. Les bulletins n'en parlent pas et l'artillerie de siège ne partait qu'aujourd'hui d'ici. On disait que les Piémontais seraient chargés de prendre cette

forteresse. Peut-être l'Empereur nous a-t-il prêté ses beaux canons, ce qui serait fort bien de sa part et très-heureux pour nous.

En attendant nous avons eu une rude besogne à Solferino. Notre armée y a perdu autant que les Français à Magenta. Il y a eu des positions prises et reprises cinq fois, ce qui ne se fait pas sans une énorme consommation de vies humaines. Mais St. Martin restera un beau fait d'armes à notre honneur. Ces malheureux soldats sont restés depuis 4 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir sans boire, ni manger, toujours se battant, courant et *rampiand* (1) ce qui est pis. Il y avait une butte où nous avions échoué deux fois. Les Français n'avaient pas mieux réussi. Enfin le Roi dit je ne sais quel juron et qu'il ne fallait pas laisser la journée incomplète et le voilà parti à la tête de son monde et un quart d'heure après la butte était à nous. Mais la journée finie le Roi descendit de cheval et se jeta sur le terrain de tout son long tant il était harassé ne pouvant pas se remuer. Avec l'exemple du Roi et l'émulation des Français nos soldats prendraient l'enfer.

Il me semble qu'en Angleterre on commence à comprendre la question italienne. Il en était temps. J'ai vu que tu avais eu tes batailles aussi et je t'ai bien plaint, mais le résultat nous dédommagera de tout, j'espère. Les notes du Ministère anglais ont soulevé une indignation générale. Je trouvais que l'ignorance de ces ministres qui voulaient disposer de notre pays sans savoir du tout de quoi il s'agissait faisait compassion. Qu'en disent-ils maintenant?

Lisio dit qu'il faut maintenant que Lord Palmerston travaille à reconquérir l'influence que les autres ont perdu en Italie par leur maladresse. Alors cette espèce de désaffection ne sera que personnelle.

(1) Grimpant.

Je ne te parlerai pas de l'enthousiasme lombard. Les journaux en parlent assez et de tout ce que l'on fait pour les soldats blessés ou malades. Brescia est toujours la Brescia de 1848. L'Empereur Napoléon a été si ému de sa conduite à cet égard qu'il a dit: que quand il n'y aurait que Brescia en Italie il vaudrait la peine de faire ce que l'on a fait pour elle.

Quant à nous, après l'article de l'héroïsme militaire, on pourrait parler de nos misères ce qui est beaucoup moins satisfaisant pour l'amour propre. Nous sommes froids, nous sommes lents, indifférents, vétilleux, mesquins, maladroits. Ton père se demène dans tous les sens pour que nous fassions bonne figure et n'y réussit guère. Il faut tout suggérer, insister, se fâcher pour obtenir quelque chose.

Les Français disent que: depuis que nous n'avons plus peur des Autrichiens, nous les négligeons beaucoup. Notre société fait tout ce qu'elle peut du moins pour montrer son bon vouloir.

Ce n'est pas si peu de chose ce que nous avons entrepris ton père et moi, quoique cela paraisse peu. Il faut trouver des souscripteurs pour faire les fonds, un fond pour nos hôpitaux, un fond pour les Français, les recueillir, les administrer, les enrôler, les donner, les distribuer par jour dans les différents hôpitaux, acheter les provisions, puis les distribuer et rester tous les jours des heures sur nos pauvres jambes. Après cela être critiqués par ceux qui ne se donnent pas la peine de connaître ce que nous faisons. Mais nous qui voyons le résultat de nos fatigues nous laissons dire et nous allons; tant pis pour les oisifs qui ne savent que censurer ceux qui agissent.

La question des Romagnes reste, il me semble, à résoudre et ce ne sera pas facile. Ces populations ne veulent plus de leur régime. Tant qu'elles ont espéré dans notre intervention elles ont patienté; si cet espoir leur manque il y aura révolte, massacres et toute sorte de désordres. Au dessous du

parti Cavour qui était chargé de prêcher la modération et la patience, il y en a un autre qui abuse du nom de Cavour et pousse à la violence. Celui là s'apprête à dire que nous les avons trahis comme en 1849, parceque nous ne pouvons pas faire ce qu'on leur a promis abusivement en notre nom.

Mes lettres sont terriblement politiques, mais il n'y a pas moyen de songer à autre chose pour le moment. Dieu veuille mettre un terme à cette terrible guerre et nous donner une paix solide et durable; enfin finir la lutte avec autant de faveur qu'il nous l'a fait commencer et continuer.

N. 266.

Turin, 10 juillet 1859.

Quelle différence entre nos hôpitaux, où tout est tenu avec ordre et économie par les sœurs, où tout va au profit des soldats, avec ces entreprises françaises où tout le monde pille et les malades malmenés par les infirmiers, manquent des choses les plus nécessaires. Pour t'en donner une idée figure-toi qu'ils en étaient réduits à manger dans leurs vases de nuit, servant à double usage, faute de plats et d'écuelles. Faut-il être saligots! Ce n'est pas une exagération. L'aumônier en est convenu en pleurant. D'autres fois les visitatrices ont vu la distribution; on leur jetait les morceaux de viande et les œufs frits sur les couvertures.

Enfin il paraît que les plats leur sont arrivés de France, mais la viande souvent sent mauvais, le pain est mauvais etc. Il n'y a personne pour laver leur linge ou le raccomoder. J'ai organisé un petit service de dames pour leur rendre ce service. Il est bien méritoire, car elles raccomodent leurs

(1) Dans la description des batailles ma mère répète évidemment les racontars qui circulaient à Turin à cette époque et que plus tard on modifia.

tuniques, leurs autres vêtements d'une propreté plus que douteuse et y attrapent très-mauvaise compagnie. Mais nos bourgeoises sont d'un zèle et d'une activité admirables. Elles se sont spontanément chargées de faire une quête par toute la ville avec 30 dégrés de chaleur et contre mon attente, malgré bien des dénigrants, nous avons déjà 6 mille francs, je crois, et elles n'ont pas encore fini.

Quant à nos belles dames, elles ne sont bonnes qu'a étaler leurs falbalas dans les salons et ne se donnent aucun mouvement. Que leur fait l'indépendance de l'Italie et ceux qui viennent se faire tuer ou estropier pour nous rendre service? C'est comme si cela se passait au Japon. Je suis honteux du rôle que nous jouons auprès des dames lombardes si dévouées à la cause italienne, qu'elles surpassent les hommes en énergie, activité et sacrifices de toute espèce.

Il faut avouer que, si l'Autriche a fourni toute sorte de griefs aux Lombards, elle leur a du moins fait une fameuse éducation à force de leur tordre toutes les fibres du cœur, de blesser tous les sentiments.

Les Milanais se sont régénérés et ils n'ont plus rien de commun avec les Milanais de Parini ne songeant qu'à manger, dormir, et aller au corso et au théâtre.

Mais laissons ce sujet et venons à un autre plus important encore. Nous voilà en plein armistice. Nous ne nous y attendions guère quand on nous l'a annoncé et généralement tout le monde en a été inquiet et attristé. On craint et on ne comprend pas pourquoi l'Empereur s'arrête en si beau chemin. Les journaux ne sont pas rassurants. Ils parlent de toutes sortes de paix hétéroclites qui remettraient l'Italie et par suite l'Europe dans l'état précaire dont on espérait enfin sortir. Il n'y a que le *Morning Post* qui soit dans la vérité et le bon sens. Dieu veuille qu'il les fasse prévaloir.

Un archiduc n'est plus nulle part possible en Italie. Il y aurait révolte ou assassinat.

Si on laissait les forteresses à l'Autriche on aurait rendus inutiles tous les sacrifices que la guerre a produits. Ni l'Autriche, ni l'Italie ne se sentiraient rassurées et il faudrait continuer le pied de guerre qui nous ruine tous. Vérone est la clef de l'Italie. Qui la tient, tient l'Italie en servage. Si on faisait la paix du Mincio, ceux qui s'en chargeraient souleveraient plus de rancunes qu'il n'y en a pour l'Autriche même. L'Autriche opprime et ne peut subsister que par là. Les autres nous auraient trahis, ce qui est encore plus difficile à pardonner. Je ne sais ce qui pourrait arriver.

Maxime est en Toscane. Voilà une affaire qui n'est pas claire du tout, je veux dire celle de la Romagne. Tu sais qu'il y a des points noirs à l'horizon. Bologne m'apparait comme un grain et personne ne se l'explique, ni même l'approuve.

Lundi 11 juillet.

Cavour est allé au camp. Il craint d'être *siré* (1), nous le craignons tous. Il y a beaucoup de malaise dans notre situation. Le Roi venait passer ce temps d'arrêt à Monza. Tout s'est fait sans lui, ce que nous trouvons peu courtois. Je vois dans la gazette que c'est aujourd'hui que les deux Empereurs doivent s'aboucher (2).

Quand saurons nous quelque chose?

(1) Contrecarré.

(2) Quand les toutes premières nouvelles des préliminaires de Villafranca arrivèrent à Londres, Lord Palmerston écrivit un billet particulier au Duc de Persigny, ambassadeur de l'Empereur, pour lui exprimer sa surprise et sa désapprobation.

Une main amie se chargea de copier sur la table même du premier ministre la partie essentielle de ce billet. La manière dont cela s'est fait est pour moi à l'heure qu'il est encore un mystère. Cette copie que j'ai sous les yeux en ce moment, est évidemment écrite avec une rapidité phénomé-

N. 267.

Turin, 14 juillet 1859.

C'était plus qu'un grain, mais bien le naufrage quand on croyait entrer dans le port. Je ne sais, mon cher fils, ce que tu auras dit et pensé. Mais je me persuade difficilement que tes prévisions aient été aussi loin que les événements qui sont venus nous atteindre. Ici on n'avait pu nous les faire supposer, pas même cet armistice, que nous trouvions déjà inopportun et inexplicable. Mais cette paix sabrée qui nous laisse dans une condition pire, que celle dont on se croyait sûr de sortir à force de sacrifices et d'héroïsme, au milieu

nale, les mots presque illisibles, remplis d'abbréviations, maculés de taches d'encre et la dernière phrase interrompue à moitié. Elle me fut remise immédiatement.

Il était pour nous de la dernière importance de connaître non seulement l'opinion de Lord Palmerston, mais en quels termes il l'avait signifiée à Paris.

Voici le billet:

« Si je comprends ce qui va être arrêté pour l'Italie, il est question d'une confédération italienne où l'Autriche prendrait place en vertu de la Vénétie. Un tel arrangement serait funeste et mettrait l'Italie au désespoir. La plus grande partie des maux de l'Italie est l'esprit révolutionnaire qui s'y est montré, prenant sa source dans l'ingérence de l'Autriche dans les affaires des états au delà du Pô. Jusqu'à présent cette ingérence n'était en aucune voie légitime et un des buts que l'Empereur se proposait d'atteindre était d'affranchir l'Italie de cette ingérence autrichienne en des pays ne faisant pas partie des possessions de l'Autriche; mais une fois que l'A. sera membre d'une conf. ital., toute l'Italie est livrée pieds et poings liés à la merci de l'A.

» Jamais l'Angleterre ne pourra s'associer à un si mauvais arrangement. Au contraire nous pourrions croire de notre devoir de protester hautement et en face de l'Europe contre un pareil asservissement des peuples de l'It. L'Autriche devrait au contraire être strictement exclue de toute ingérence politique ou militaire en dehors de ses frontières, et si cela n'est pas fait. rien n'est fait et tout sera à recommencer en fort peu de temps. Confédération potitique des Etats italiens oui ou non? C'est une question qui mérite examen. Il y a du pour ». *(La copie s'arrête là).*

d'une guerre glorieuse, après de si belles victoires, si chèrement achetées est un événement que personne ne peut expliquer. Tu ne peux te faire une idée de l'impression qui s'est produite ici sur toute la population. C'est une morne stupeur unie à une indignation profonde et la parole trahison se faisait jour au milieu de cette rage concentrée.

Je te le disais bien dans ma dernière et cela n'a pas manqué. On voyait dans les rues des gens de toutes les classes, lisant le bulletin, le froisser, le déchirer, le jeter par terre en maugréant des malédictions. J'ai trouvé hier matin une quantité de nos dames de l'hôpital, elles étaient dans un état violent; même celles qui ont des fils à l'armée ne pouvaient s'arranger de cette triste paix.

Je n'accuse pas l'Empereur. Il ne faut pas condamner les gens sans savoir ce qu'ils ont à dire pour leur défense et je répète à tous, il faut qu'il soit survenu quelque événement bien imprévu, bien malheureux, pour qu'un semblable résultat ait couronné une entreprise commencée sous de si glorieux auspices; et Napoléon lui-même doit bien sentir les terribles conséquences qui lui en reviennent. Les propos de ses officiers ici ne sont pas flatteurs et ont dit que au camp on est bien mécontent. Ici hier pas un portrait de S. M. I. ne se voyait plus dans les *vetrine* (1) de nos marchands et on y voyait celui d'Orsini, ce qui est bien mal, car je ne voudrais pas que nous renouvellions l'exemple de l'ingratitude autrichienne, quoiqu'on paraisse sur le point de l'oublier là où on était si soigneux de le rappeler continuellement. Mais il est sûr qu'on a pris le meilleur moyen de déchaîner les passions révolutionnaires qu'on avait réussi à mettre hors de cause.

(1) Devantures

Je reprends ma lettre, chers fils, avec un peu plus de calme dans les idées grâce à de meilleures nouvelles qu'on nous a données. Elles viennent d'assez bonne source, mais elles ne sont pas assez officielles pour que je puisse faire autre chose que désirer leur réalisation.

On nous donnerait la Lombardie avec Peschiera et Mantoue, Parme et Plaisance. La Vénétie serait indépendante avec un Archiduc. Vérone aurait une garnison mixte. Le Grand Duc retournerait en Toscane, où l'on ne s'en soucie pas du tout, et le Duc de Modène à Modène dans les mêmes conditions. Les légations sous le patronage du Souverain Pontife avec des institutions. Voilà tout, je crois.

Venise serait de la confédération italienne dont le Pape serait le chef honoraire. Ceci n'est pas facile à comprendre et le moment paraît mal choisi pour mettre le Pape à la tête de la Confédération italienne. Si nous n'avions à faire qu'à Pio IX il ne serait pas peut-être impossible de s'entendre, mais ce seraient Antonelli et les jésuites qui conduiraient la barque et qui la feraient chavirer. Dans cette confédération se trouveraient Naples, Rome, Venise, Toscane et Modène, tous Gibelins et rien que nous de Guelfes. Le bel équilibre!

Ensuite de quel œil les Toscans verront-ils revenir le Grand Duc qui les a tant de fois trahis et qui voulait encore dernièrement bombarder leur capitale plutôt que d'obtempérer a leurs justes demandes. Comment le Duc de Modène peut-il inspirer et prendre confiance dans ses sujets, après tout ce qu'ils ont fait de part et d'autre? Et tous ces princes étaient à Solferino au quartier général de l'Empereur d'Autriche qu'ils espéraient vainqueur.

Hier on disait qu'on nous donnerait la Lombardie pure et simple sans aucune forteresse. Tu sens, qu'à la première velléité de l'Autriche de ravoir ce qu'elle aurait cédé, nous n'aurions qu'à repasser le Tessin au plus vite avec danger

d'être coupés par la Valtelline, heureux si l'ennemi à Verceil ne passait pas la Sesia sur nos talons.

Pour moi je n'aurais pas voulu d'un pays que je n'aurais pas pu défendre. Quelle triste figure on nous ferait faire! Il faudrait obtenir que la Valtelline fût déclarée pays neutre, autrement ce sera l'épée de Damoclés pour nous. Maintenant nous attendons les éclaircissement avec une grande anxiété.

Tu sais que notre Ministère s'est retiré et ce qui est encore de l'imprévu c'est qu'Arese soit chargé d'en composer un meilleur. On parle de Bixio, Castelli, Sclopis, Ménabrea et Maxime.

Ton père s'est tellement tourmenté hier, que cette nuit il a eu un peu la fièvre. Les nouvelles de ce matin l'ont remonté, qu'elles soient vraies ou fausses. Pour moi j'avoue que j'étais en défaillance: il faut pourtant tâcher de se mettre à flot.

Dis-moi si ma lettre te parvient. J'ai parlé un peu clairement, mais je ne suis que l'écho de ce que dit tout le monde et cherche à te rendre compte des conditions du pays.

N. 268.

Turin, 22 juillet 1859.

Je ne demande pas mieux que de t'écrire, mon cher fils, mais je n'ai rien de bien intéressant, ni de bien consolant à te dire. Nous sommes toujours dans le même découragement: le temps ne nous apporte pas de consolations. Plus on refléchit, moins on comprend ce qui s'est passé et ce qui va se passer. La confusion est partout, personne ne veut du sort qu'on lui a fait. Il n'y a que le Piémont et la Lombardie qui se soumettent à se tenir tranquilles, malgré Lord Macmesbury qui ne sait pas si les Lombards veulent être avec nous. Il est donc sourd et aveugle le brave homme, et il n'a

rien appris, ou tout oublié de ce qui se passe depuis onze ans.

Ce qu'il nous faudrait maintenant c'est d'abolir toutes les interventions, plus de troupes ni autrichiennes, ni françaises, ni même piémontaises pour arranger les affaires des autres, que chacun apprenne à faire les siennes et à se tirer d'embarras; mais avec l'Autriche sur le Mincio, il n'y a pas moyen de se dormir tranquilles, et la fermentation de tous les Etats qui sont condamnés à rentrer sous d'odieuses dominations fournira toujours prétexte à ceux qui ont intérêt d'intervenir à venir apporter ce qu'ils appellent l'ordre et la tranquillité.

On est parvenu à mettre ensemble un honnête ministère. S'il sera capable de conduire le vaisseau au port, au milieu d'une mer aussi agitée, c'est ce que nous verrons, mais ce sont des expériences qu'on n'aime pas à faire durant la tempête.

Maxime est ici se disposant à aller à Cannero. On lui avait prescrit de rentrer avec toutes ses troupes, et il est revenu seul; car s'il avait obéi, Bologne à cette heure aurait vu un massacre.

Sans troupes étrangères tous ces Etats ne reprendront pas le joug et ils seront toujours prêts à le secouer. Voilà la paix qu'ils ont fait à l'Italie et la securité qu'on a donné à l'Europe, et en dehors de l'Italie toutes ces puissances se disputant, s'injuriant, se jalousant, voilà un bel exemple pour s'autoriser à nous prêcher la concorde et la modération.

Il ne faut point, mon cher fils, rougir de verser quelques larmes pour les malheurs de la patrie. Ce sont des larmes viriles qui ne causent pas de honte. Le jour que nous avons appris le triste sort que l'on nous faisait, ton père qui avait besoin de *sfogo* (1) est allé trouver le général Ferretti; il

(1) Epanchement.

l'a trouvé partant pour Milan. Ils causèrent tristement quelques moments et puis ils s'embrassèrent en pleurant comme des enfants.

Ces jours passés nous avons eu à St. François de Paule un service pour les vénitiens morts à la guerre. Nous y avons été ton père et moi; j'aime ces fonctions, parceque je trouve qu'on y prie de cœur. Je fus dans la tribune et ton père dans un coin de l'église ou Tecchio vint le chercher pour le prier de monter auprès de Paleocapa; ce qui le mit plus en vue, et le lendemain tous les *esuli* vénitiens vinrent lui mettre des cartes. Je crois aussi que l'article *Morale e politica* qu'il a mis dans l'*Opinione* y avait peut-être sa part. Cet article a fait sensation. Il en reçoit des adhésions très-flatteuses des provinces mal partagées. Je ne sais pas ce qu'on dira d'un autre article mis dans le *Diritto*. Il me semble un peut fort et je n'ose interpeller personne.

On fait partir beaucoup de ces malheureux éclopés français. Je crois que bientôt nous n'aurons plus que les nòtres et quelques autrichiens, parmi lesquels je compte quelques amis intimes, quoique nous ne nous comprenions pas. Je crois que les soldats sont partout ce qu'il y a de mieux dans les populations. Ils sont bons, ils sont simples, patients, soumis, avec de bons sentiments religieux.

Piémontais, autrichiens et français nous étonnent par leur bonne conduite.

N. 269.

Turin, le 7 août 1859.

Je te plains très-fort d'avoir à supporter en même temps la canicule solaire et la canicule politique. Je voyais bien venir le moment où il te faudrait prendre ta bonne part de cette malheureuse question italienne, que l'on a trouvé le

moyen de mettre en lambeaux, après nous l'avoir présentée sous un aspect si séduisant. Maintenant c'est à la diplomatie contre laquelle on crie tant, à reprendre en sous œuvre ce que les armes n'ont pu nous donner.

La tâche est ardue, car les puissances sont médiocrement d'accord et plus occupées à récriminer sur leurs propres griefs ou erreurs qu'à s'entendre pour faire chez nous quelque chose qui vaille.

Ce qui me console, c'est que je vois qu'à Londres on a au moins bien compris la question. On fera après ce qu'on voudra, on fera ce qu'on pourra. Mais la question est claire et bien posée. Je ne doute pas que tu n'y aies contribué.

Ce qui se passe dans l'Italie centrale actuellement peut édifier tous les Gouvernements impartiaux sur les conditions et les aspirations italiennes.

Tu as pu voir par la marche des événements dans ce pays que les premières notions que je t'ai données n'avaient rien d'exagéré, quoique Lord Malmesbury et toi en tombassent des nues. L'ancien régime n'était plus supportable et, si par malheur on voulait le remettre en vigueur, il n'y aurait plus de repos, ni pour l'Italie, ni pour l'Europe. La Vénétie sera déjà une assez grosse pierre d'achoppement. Qu'on n'y ajoute pas les haines, les indignations, les désespoirs des Duchés qui ne veulent plus de leurs odieux souverains tous vassaux de l'Autriche.

Nous désirons le congrès dans l'espoir qu'il pourra rectifier et régler bien des choses qui ont été bâclées à Villafranca et quant à nous, à nous donner de meilleures frontières. Maintenant la Vénétie touche à l'état de Modène.

Heureusement Lord Palmerston et Lord John Russell connaissent leur géographie; qu'ils jettent les yeux sur la carte et voient tout ce que l'Autriche nous a rogné sur le Pô. Après cela qu'ils fassent passer le système de non-interven-

tion et tout ira bien, moins cette malheureuse Vénétie qui devra encore être torturée quelque temps.

Turin est rempli de troupes françaises, on ne voit que pantalons garance et toute sorte d'uniformes. Il y a des campemens tout autour de la ville; il en part, il en arrive, c'est un mouvement perpétuel. On a pavoisé la rue de Pò pour leur faire honneur, car du reste pas un cri, pas une fleur. On dit que nous sommes ingrats. Ce n'est pas vrai; c'est qu'on a le cœur triste et que l'enthousiasme et la confiance que le programme de l'Empereur avait élevé à un diapason extraordinaire pour les piémontais, peuple froid et réservé, tout cela s'est aplati à Villafranca. L'Empereur trouve que c'est un royal cadeau que la Lombardie et c'est vrai. Mais ce n'est pas le programme qui avait fait surgir tous les bras et tous les cœurs de la péninsule.

Si on nous avait posé l'alternative de donner au Piémont la moitié des dépouilles de l'Autriche, mais que l'autre moitié resterait sous le joug, ou bien que toute l'Italie serait indépendante, mais que le Piémont n'y gagnerait rien, le choix n'aurait pas été douteux. Les Piémontais auraient tous en une seule voix crié *fuori il barbaro,* car les provinces ici étaient encore plus animées que la capitale (1).

(1) L'armistice et la paix de Villafranca ont été tellement discutés depuis 1859 qu'il est probable que chacun ait formé un jugement.

Plusieurs causes peuvent avoir amené ce résultat. L'Empereur paraît avoir été tristement impressionné à Solferino par ces hécatombes de blessés et ces scènes de carnage des grandes batailles. L'armée française, mal approvisionnée et abattue par des chaleurs intenses, désirait également voir cesser ses souffrances. D'ailleurs les deux armées alliées avaient bientôt vu un manque de cordialité entr'elles. Même les deux cours ne paraissaient pas très-intimes. Vraisemblablement le Roi trouvait-il peu agréable de paraître figurer au second rang, tandis que l'Empereur semblait trouver notre coopération moins active et moins soumise qu'il ne l'aurait espérée en sa

Il est possible que l'Empereur n'ait pas pu mieux faire et en ce cas il est fort à plaindre. Nous n'oublions pas qu'il est le seul qui ait agi pour l'Italie et il a fait quelque chose. Ses soldats se sont battus pour nous comme pour leurs propres foyers. Nous sentons pour eux une vive et profonde reconnaissance. Mais ce trop grandiose programme est là qui écrase tout. Ce n'est pas notre faute.

Il fait très-chaud. Ton père cependant peut travailler. Ses articles de journaux ont eu un retentissement énorme en Lombardie. A Bergame on les a imprimés par milliers d'exemplaires. On les a distribués gratis au peuple, on les lisait en public. Enfin grand enthousiasme. Par contre, des lettres anonymes pleines d'injures. Tant pis pour les auteurs.

Je te donne carte blanche pour dire ce qui sera convenable à la Reine Amélie. Tu peux lui dire que son petit fils est adoré dans son régiment. Il donnait tout ce qu'il avait. Officiers et soldats se ressentaient également de ses libéralités.

Je fais parfois lire de tes lettres à la Marquise Arconati qui dit: *pover om, el se ved ch'el vorrebbe uscir da la pell per poter far qualcosa.*

Je te conseille de tenir dans ta peau quoi que tu fasses.

qualité de libérateur. Peut-être commençait-on à craindre, au lieu d'un allié utile, de voir surgir un voisin dangereux.

Les deux victoires de Magenta et de Solferino, en menaçant au milieu de la journée de se changer en défaites avaient probablement suggéré de tristes éventualités.

Enfin, d'après ce que me dit plus tard le maréchal Malakoff en quittant Londres, on avait des données positives annonçant que le moment était venu où la Confédération Germanique allait intervenir par une attaque sur le Rhin contre la France.

Le maréchal qui commandait à Strasbourg me dit qu'il n'aurait jamais pu leur opposer qu'un corps de 30 mille hommes, toutes les troupes disponibles étant en Italie.

Tous ces motifs réunis, et surtout le dernier, peuvent avoir amené le résultat dont nous pensions avoir à nous plaindre et qui finit par tourner à notre avantage.

N. 270.

Turin, le 8 août 1859.

Mon cher fils, depuis longtemps je guettais une occasion de pouvoir t'écrire à cœur ouvert et voilà l'honnête Gianotti qui vient m'offrir de porter ma lettre.

J'aurais voulu avoir un peu plus de temps pour entrer dans les détails, mais je ferai ce que je pourrai, devant partir demain pour St. Martin Tanaro avec Lisio, le Marquis Gustave de Cavour, et la gouvernante.

Nous sommes bien mécontents de la situation, mon cher fils, et point du tout rassurés sur notre avenir. Napoléon a arrangé les choses de manière à nous tenir entièrement sous sa dépendance et nous ne pouvons éviter Scilla qu'en tombant en Charybde. L'Autriche a pour nous une haine, d'autant plus cordiale, qu'elle a dû nous céder une belle province qu'elle ne renoncera de longtemps à convoiter. Si nous voulons la garder il faudra nous soumettre à toutes les exigences françaises et on ne nous les épargnera pas. Nous avons déjà dû avaler de flères couleuvres de la part de nos alliés, et maintenant il paraît que l'Empereur compte nous laisser une bonne quantité de troupes dans le pays, soi-disant à la disposition du Roi. Si c'était en Lombardie, pour sauvegarder ce pays découvert de tous côtés, cela pourrait se comprendre. Mais si, comme on le dit, il s'agit d'occuper Turin, Gênes et Alexandrie, nous ne savons ce que cela veut dire, car le Piémont est le pays le plus tranquille de l'Europe. C'est que l'on se gêne fort peu pour faire acte de suzeraineté.

Depuis l'ouverture des hostilités où l'Empereur disait « les maréchaux et le Roi de Sardaigne se conformeront à mes instructions » jusqu'à l'époque du *Te Deum* chanté à Milan, à l'occasion duquel Napoléon fit sortir toutes nos troupes de la ville pour qu'il n'y reste que l'armée françaises et fit chanter à cette fonction *Domine salvum fac Imperatorem*

nostrum Napoléonem, il y a eu une série de procédés plutôt arrogants qu'amicaux.

Aussi notre reconnaissance est elle fort refroidie. Ce qui me fâche, car tout ce qui ressemble à de l'ingratitude me révolte; mais il faut avouer que, si on nous rend service, on le fait de bien mauvaise grâce, et je crois que maintenant on cherchera de paralyser tout le bon vouloir qu'il y aurait pour nous dans l'Italie centrale. On ne veut pas que nous devenions assez forts pour être indépendants. Je crains que la France ne veuille jouer avec nous le rôle que l'Autriche jouait dans les Duchés, mais auquel nous nous étions toujours soustraits.

Maintenant il faut aussi parler de nos misères à nous. Elles sont grandes, mon cher fils, elles sont nombreuses et les plus douloureuses, car d'avoir tort est bien plus humiliant que de subir les injustices d'autrui.

J'ai toujours dit que c'était la paix que je redoutais et non la guerre que nous pouvons faire avec honneur, même à côté des Français et sur cela on ne peut que nous rendre justice. Mais quand il s'agit d'organiser, d'administrer, de gouverner nous sommes bien médiocres. Dans notre pays tout en maugréant contre l'ineptie de màints employés, et même ministres, on va toujours parceque le pli est à l'obéissance et que nous sommes parfaitement débonnaires. Mais les nouveaux venus, quoiqu'ils témoignent d'une grande bonne volonté et que dans leur contentement ils ne demandent qu'à savoir ce qu'on exige d'eux, il ne faudrait pourtant pas se faire illusion, ils veulent bien être menés avec fermeté, mais non bêtement et je crains bien que nous ne soyons pas longtemps sans que la verve milanaise ne s'éveille à nos dépens.

Il y a un de nos meilleurs généraux qui devient tout-à-fait insupportable. Depuis longtemps il dégoûte l'armée, surtout les officiers de notre classe, qui pourtant ont toujours bien fait leur devoir et se faisaient aimer des soldats. Main-

tenant ce sont les étrangers qu'il maltraite, les volontaires qui se sont enrôlés dans nos rangs, les premiers noms et les plus grandes fortunes de la Lombardie, il les traite comme on ne traite pas le dernier paysan qui s'est battu pour son pays. Pense ce qu'ils s'en vont dire chez eux et s'ils veulent rester au service comme ils en avaient l'intention.

Le Ministère ne fait parler de lui ni en bien, ni en mal. On suppose qu'il ne fait rien.

Aussitôt la paix signée, on réunira les Chambres. On compte nommer Camille président de la Chambre comme pour le rapprocher du pouvoir.

Ici se présente une difficulté: c'est qu'au fond on croit que le Roi n'y serait guère disposé. Quelques scènes ont eu lieu avant la guerre à propos de certaine personne. On croit qu'il préférerait Rattazzi.

Comme dans la suite du Roi on n'était pas très-réservé dans ses observations sur l'Empereur, et que d'autre part celui-ci trouvait à redire à ce qui se passait chez nous, on en est arrivé à peu de cordialité dans les relations réciproques.

On ne fait aucune politesse aux sommités de l'armée française qui passent par ici et qui s'en plaignent beaucoup.

Enfin, c'est une Béotie des mieux conditionnées. Nous avons le cœur ulcéré et la rougeur nous monte au front bien souvent en voyant comment les choses se passent. Quand même les puissances seraient mieux disposées pour nous, nous sommes découragés par ce qui se passe à l'intérieur. Les autres savent se rendre populaires. Il n'est même pas venu en tête aux nôtres de visiter ici un seul hôpital de blessés.

Ton père se désole et puis il éprouve le besoin d'agir, de protester, ce qui m'agite moi-même. Je tâche de faire l'effet de l'aconit sans y réussir toujours.

Lisio n'est pas très-édifié de la conduite de l'Angleterre, je te previens. Il dit qu'on a beau lire la Bible et se scan-

daliser de la moindre recréation le dimanche; mais que tant qu'on proclame la neutralité entre l'iniquité et la justice on n'est pas chrétien. Que l'oppression de l'Italie par l'Autriche est réprouvée par la religion, comme par les principes politiques que professe l'Angleterre; que malgré cela on ne nous donne que de bonnes paroles, mais s'il s'agit du moindre sacrifice, on n'y est plus, et il n'y a que Napoléon qui ait tiré le sabre pour nous aider. Quant à lui, s'il a cru par le moyen de la gloire militaire acquérir de la popularité, et affermir sa dynastie, la manière dont il a couronné son expédition ne lui a valu aucun profit, même en France où l'on est très mécontent. Il paraît que ce que lui a coûté Solferino lui a mis devant les yeux la possibilité d'un échec et par suite d'une reculade jusqu'aux Alpes. Cette possibilité et bien d'autres motifs à l'appui ont déterminé tout ce qui s'en est suivi.

N. 271.

Turin, le 20 août 1859.

Il me semble qu'en Angleterre on apprécie beaucoup la conduite édifiante de l'Italie centrale. Effectivement on serait difficile si on exigeait plus de calme, d'ordre, de bonne tenue que ces pauvres gens en ont su improviser.

Espérons qu'ils sauront persévérer et obtiendront le but qu'ils poursuivent avec tant de bonne volonté. Je crois qu'ils auront de la peine à obtenir l'annexion au Piémont. Ils devraient alors prendre le Prince de Carignan qui ferait très bien leur affaire.

Il parait qu'une fois le Parlement rassemblé on s'arrangera pour ravoir Camille, malgré tout et même malgré Napoléon qui se soucie peu d'avoir à faire à lui, parceque Camille possède des autographes compromettants.

Tout cela est un *pastiss* (1) peu ragoûtant. Nous avons parlé de ton idée de monument avec ton père (2) et d'autres et certainement la chose serait juste et naturelle. Mais il faut penser qu'il y a une classe de personnes qui ont Camille en horreur, qu'ils ne comprennent pas du tout et que dans les petites gens les contributions toujours croissantes est le seul aspect sous lequel il l'envisagent.

Comme j'aime à rendre justice à tout le monde, je te dirai que le Rattazzi qu'on m'avait dit devoir être très *arrendevole* (3) pour de certains projets s'y oppose au contraire et a exigé un ajournement plus ou moins indéfini.

(1) Embrouillamini.

(2) J'avais oublié de quel monument il était question et ayant consulté mes lettres de cette époque. Voici ce que j'écrivais à mon père le 15 août 1859;

« Une chose me frappe en ce moment et je désirais appeler là dessus votre attention, car si vous pensiez de même, vous pourriez prendre une initiative que ma qualité officielle pourrait faire suspecter de flagornerie.

» Pendant l'hiver j'ai été témoin de l'activité prodigieuse déployée par Cavour pour préparer des résultats qui peuvent avoir laissé l'Italie mécontente, mais qui ont certainement procuré au Piémont un résultat positif et magnifique. En outre la solution a été si contraire aux vues de Cavour qu'il s'est retiré dans une obscurité momentanée, d'autant plus patriotique qu'il espère qu'elle fera obtenir de meilleures conditions au Gouvernement. En même temps j'ai vu l'immense admiration que lui ont mérité les documents diplomatiques et ses talents comme homme d'État qui l'ont mis au rang des hommes les plus illustres de ce siècle. Chaque ville d'Italie aurait dû lui élever une statue. Imaginez le chemin qu'il a fait faire à la question Italienne depuis le Congrès de Paris, à la cession de la Lombardie, avec ce qui suivra. Au lieu de cela personne ne parait plus songer à lui.

» Pourquoi ne pas *promuovere* une souscription, deux même, pour lui ériger un monument à Turin, berceau de ce mouvement régénérateur. Je dis deux souscriptions parcequ'on devrait avoir celle des riches et puis à l'instar de l'Amérique une souscription populaire à un sou. Ces penny-subscriptions produisent des resultats étonnants. Qu'en pensez vous?

Sa seule visite à Paris en Mars de cette année méritait un monument.

(3) Condescendant.

Il paraît qu'une vive et réciproque tendresse règne entre le Roi et les milanais. C'est une véritable lune de miel. Nous ne sommes point jaloux et désirons que l'on continue à faire bon ménage.

Nous ne comprenons pas grand chose au mouvement de troupes. Il paraît qu'il y a un temps d'arrêt dans la retraite. On dit, par contre, qu'il y a 200 mille autrichiens dans la Vénétie, le Tyrol etc. A Zurich on ne paraît pas près de s'entendre. On raconte même qu'il y aurait eu une menace de duel entre Desambrois et Colloredo, arrangé par Bourqueney. Vers le Mincio personne ne doute que les deux forteresses ne doivent être évacuées, d'après les préparatifs qu'ils voient faire. Je le desire plus que je ne l'espère.

N. 271.

Turin, 25 août 1859.

Eh bien, cher fils, que dis tu de ce qui se passe ici? Trouve-t-on en Angleterre que nous nous conduisons bien? Il me semble que nous faisons de notre mieux en Toscane et dans les Duchés pour convaincre tout le monde que nous savons ce que nous voulons et que nous le voulons fermement, quoique tranquillement.

Je ne comprends pas comment ces Princes depossédés peuvent conserver l'espoir et le courage de rentrer dans leurs anciens états après tous les compliments qu'on leur fait, et comment eux et leurs anciens sujets pourraient se retrouver les uns en face des autres excepté sur le terrain du combat. Mais je crois qu'ils ont toute honte bue et qu'ils sont prêts à rentrer quand même on leur cracherait au visage, ce qui figurativement est déjà fait.

Je ne comprends pas non plus quel avantage il peut revenir à l'Autriche en torturant, comme elle le fait, cette

malheureuse Vénétie qu'elle est parvenue à garder. Je sais bien qu'elle s'y sent détestée. Mais par respect humain elle devrait dissimuler un peu ses vengeances et ne pas se faire (1) *scorgere* vis-à-vis de l'Europe.

On ne se fait pas idée de toutes les vexations qu'on invente contre ces malheureux Vénitiens.

C'est quelque chose qui révolte et fait pitié. Il n'est pas étonnant d'après cela que ces populations réduites au désespoir tentent puis tous les moyens les plus désespérés de secouer le joug, même sans la chance de réussir. Vraiment il semble impossible qu'un état aussi violent puisse durer. Aussi on espère dans l'excès du mal. On dit que 40 mille âmes émigrent de la Vénétie, ne voulant plus de ce terrible régime. On ne peut guère y songer sans avoir le cœur serré.

Je t'ai envoyé ces jours-ci un *Diritto* qui contenait un article sur le Frioul. Nous n'avons pas les bras assez longs pour arriver jusque là. Mais c'est pour faire connaître ce que l'on pense dans ce pays là.

Lisio croit qu'après tout, cette paix que nous avons regardée comme désastreuse, pourrait bien nous donner plus que nous n'aurions gagné à la continuation de la guerre et encore la guerre n'assure pas toujours la victoire au même côté. Si nous pouvons obtenir le même résultat sans estropier tant de monde ce sera tout gain.

Nos hôpitaux vont s'amoindrissant. Il y a un peu de typhus parmi les fiévreux français. Les Piémontais, mieux traités, vont bien.

Les Français sont très-étonnés de trouver du raisin au mois d'août. Le médecin en chef m'a dit d'en donner aux blessés de préférence à autre chose. J'arrive avec un rub (2) de raisins que je leur distribue avec du pain, des cigares et de vieux journaux qu'ils apprécient beaucoup.

(1) Se mettre dans son tort.

(2) Mesure de poids piémontaise.

N. 272.

Turin, le 28 août 1859.

Je ne pensais pas que dans le moment il te fût loisible de quitter ton poste. Mais puisque tu crois pouvoir le faire sans inconvénient, tant mieux j'en ferai volontiers mon petit profit.

Il est sûr qu'il est curieux et satisfaisant de voir comment les choses se passent dans des pays qui avaient une assez triste réputation en fait de conduite politique et de les voir improviser leur régénération avec tant de bon sens, d'union et de persévérance. Grâces soient rendues à la maison Habsbourg Lorraine qui a si bien éduqué les populations italiennes à l'indépendance à force de les faire souffrir sous l'absolutisme injuste et cruel dont ils ne peuvent se départir.

Nous étions de mauvaise humeur ces jours ci voyant que Mazzini paraissait vouloir se mêler de nos affaires. C'est une insupportable créature destinée à tout gâter. Garibaldi n'en veut plus. Ce qu'il y a à dire c'est qu'à moins que l'Italie ne soit abandonnée par tout le monde à ses anciens maîtres, Mazzini n'a pas de chance de réussir. Mais il pourrait compromettre et servir de pretexte.

Un autre événement qui nous contrariait était que Brofferio eût jugé à propos d'aller prêcher dans les Duchés. Ce qui n'était nullement nécessaire. Le professeur Solmi, personne distinguée, qui arrive de Modène, et s'est trouvé au speech.

Dans son discours Brofferio dit au peuple qui l'écoutait: « Non vi fidate dei Principi » (1).

Une voix partie de la foule lui répond par un sonore *Viva Vittorio Emanuele* et tout le peuple de répéter l'acclamation. Depuis lors tout le monde a décidé qu'on surveillerait l'orateur, que tous se feraient espions pour l'empêcher d'intriguer.

(1) N'ayez pas confiance dans les princes.

Je voudrais que cela le fît rentrer dans son trou et décourageât Mazzini. Il est vrai que Brofferio, voyant le résultat de son conseil, l'empressa de joindre son acclamation à celle du public.

Maintenant il est question qu'une députation Toscane vienne offrir ce joli grand-duché. C'est un peu embarrassant. On ne voudrait ici ni se compromettre, ni compromettre la Toscane, ni avoir l'air de ne pas apprécier le cadeau, et la manière dont il est présenté. On se conseillera et puis nous verrons.

Le Municipio Milanais est venu rendre la visite que le nôtre lui avait faite. Tout c'est passé très-cordialement et convenablement.

Ce matin ton père a reçu une petite ovation à la sourdine. Un article de lui a paru sur le *Diritto*, ayant trait surtout à la Toscane. Comme il passait devant le Café National où plusieurs groupes stationnaient, on ôta les chapeaux et tous dirent *bravo* à demi voix.

Je suis de ton avis que la Providence trouve bien moyen de faire son œuvre en faisant abstraction des hommes et des choses.

Je crois qu'elle voudrait justement nous faire voir que tout lui est bon, la stupidité comme le génie, la mauvaise volonté comme la bonne, tout lui sert pour arriver à ses fins.

Pour moi, je regarde avec admiration ce qui se passe, qui est si souvent l'opposé de ce que l'on s'attendait et des conclusions si loin des premières. Je n'ose rien prévoir, je n'ose rien demander. Seulement que le bon Dieu fasse triompher la justice, sans regarder ce que nous méritons, car même à l'Autriche je ne voudrais rien prendre de ce qui lui appartient légitimement.

Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il se passait des choses là et ailleurs que le bon Dieu n'approuvait peut-être

pas et alors, quoique je n'aime pas le rôle d'Attila *flagellum Dei*, je laisse que Dieu fasse selon sa sagesse prenant les instruments qu'il trouve bons.

N. 273.

Turin, 2 septembre 1859.

Hier tandis que ton père était chez Fabbrizi, il arriva une dépêche de Florence qui lui disait que vendredi avait lieu dans cette ville l'inauguration de la bannière Sabauda à Pitti, Palazzo vecchio, et partout où flotte le drapeau officiel, au nom du Roi *eletto*, avec des applaudissements et un enthousiasme indicible de la population. Voilà qui est bien, ce me semble.

Cosa fatta capo ha (1), voilà ce qu'il faut répéter sans cesse.

J'apprendrai avec beaucoup d'intérêt tes impressions de voyage. Mes rapports de Lombardie ne sont pas tous pleinement satisfaisants.

Cette population a pris une telle habitude de fronder, que c'est devenu une seconde nature.

L'entente cordiale serait plus facile avec la Toscane qu'avec les Milanais. Mais il faut avoir patience et tâcher de leur persuader qu'il n'y a pas de Gouvernement parfait, tant que ce seront les hommes qui gouverneront, et si c'étaient des anges je crois que ce serait encore pis ayant à gouverner des hommes qui n'entendent aucune perfection.

Il nous arrive toutes sortes de commissaires des pays annexés pour mettre nos législations en harmonie avec les leurs.

(1) Chose faite est bien commencée.

En France l'opinion publique nous devient favorable. On est blessé de voir qu'on aie fait tant de bruit pour si peu de chose.

J'espère que Napoléon devra aussi compter avec elle.

Je demandai à cette époque un congé de quelques semaines que je vins passer en Piémont et Lombardie pour m'en faire une idée après la campagne.

N. 274.

Turin, 5 septembre 1859.

Je reprends la plume pour te rendre compte de la venue de la députation Toscane parmi nous. C'est samedi à midi qu'elle a eu lieu.

J'ai été la voir descendre de l'embarcadère et j'en étais tout près. L'accueil a été magnifique d'enthousiasme. Les rues étaient élégamment pavoisées et la foule énorme sur tout le parcours.

La magnifique fontaine vis-à-vis la station faisait un superbe effet. La journée était brillante et la garde nationale nombreuse figurait parfaitement.

La députation Toscane avait été reçue à Gênes avec de grandes démonstrations de joie, mais en même temps on avait prévenu les députés qu'ils ne devaient pas s'attendre à une reception si chaleureuse à Turin, les Piémontais étant un peuple froid et calme. Cela nous servit à merveille, car les arrivants furent d'autant plus frappés de se voir accueillis comme ils le furent. Il n'y avait pas moyen de témoigner davantage à moins de tomber en convulsions. Ces messieurs en étaient si émus qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes et même le Député Giorgini se trouva mal. Ce sont des na-

tures très-impressionables d'une fibre très-sensible, peut-être moins propres aux rudes labeurs de la guerre.

Arrivés chez Trombetta (1) où le Municipe avait fait préparer des appartements, place Château, qui était remplie de monde, devint si bruyante qu'ils dûrent paraître au balcon pour remercier. Il n'y en eut qu'un qui put prendre la parole. Les autres étaient étranglés par l'émotion.

A trois heures ils furent reçus par le Roi. La réponse du Roi ne contenta pas l'*aspettazione* du public: on l'aurait voulue plus explicite. Pendant quelques heures Turin fit la grimace et le bonnet de travers. Puis quand on a eu temps de la réflexion et de peser les phrases, on se dit qu'il y en avait d'assez satisfaisantes et qu'après tout on ne pouvait peut-être mieux dire. Les Toscans portèrent le même jugement, et après la réponse officielle le Roi put ajouter de bonnes paroles qui les consolèrent beaucoup. Le soir il y eut une assez belle illumination. Mais tout le monde est à la campagne et un grand nombre de maisons sont fermées.

Dimanche ils dinèrent au ministère et là encore la foule se porta pour les acclamer. Il fallut que le Syndic (2) répondit pour eux, l'émotion les prenant à la gorge. Ce soir c'est le Municipe qui leur offre un banquet et demain c'est le Parlement. Mercredi ils repartent, une députation milanaise étant venue les inviter à visiter leur ville.

Ton père est du dîner de ce soir et de demain. Il s'est donné bien du mouvement tous ces jours pour combiner toute cette réception, et afin qu'on fasse le moins de balourdises possible. Il est fort fêté par tous ces envoyés à cause de ses articles.

(1) Hôtel d'Europe.
(2) Le Comte Cossilla.

Nous vivons vraiment dans l'orgasme dans ces moments. La population a une de ses phases de surexcitation qui pour être peu fréquentes sont d'autant plus significatives.

Je regrette bien que tu n'aies jamais eu occasion de voir Turin dans ses moments d'expansion. Ce serait du nouveau pour toi.

Je suppose que nous allons avoir un de ces jours Parme, Modène, et les autres.

Ils feraient bien de se réunir et de se présenter ensemble, autrement je crains que ce ne soit un peu froid. D'abord la Toscane est le gros et le beau lot, et puis nous n'avions jamais songé à l'avoir, comme elle ne pensait pas à nous. Il a fallu tout ce qui est arrivé dernièrement pour amener cette combinaison. Au lieu que nous avions toujours espéré les petits duchés.

Et puis la Toscane est bien jolie et les Toscans parlent si bien!

Lisio s'est reveillé de sa somnolence. Il est aussi de deux dîners. Maxime n'a pas paru. On le dit un peu malade à Cannero. Camille est chez mon frère à St. Martin. Il a eu la visite des Toscans non officielle.

Tecchio se meurt d'un vomissennent de sang. C'est le malheur de Venise sa patrie qui l'a tué. On le regrette beaucoup.

Il y a une chose qui nous a fort blessé. Le maréchal Vaillant a écrit une lettre au Syndic d'Alexandrie pour qu'il eût à préparer dans cette place le logement pour un corps de 12 mille hommes sans en prévenir notre Gouvernement. Cela nous paraît un peu leste. Nos alliés sont fort utiles et très vaillants, nous leurs professons une bien juste reconnaissance, mais il nous semble que les procédés sont toujours de mise entre gens bien élevés. A Milan on a fort gâté l'armée, ce que ne vaut rien pour elle et maintenant elle pèse de tout son poids sur les habitants qui commencent à trouver les prétentions fort indiscrètes.

Il commence à nous arriver beaucoup de Lombards au service d'Autriche. Ce sont des hommes superbes. J'en faisais compliment ce matin à un Lodesan de l'hôpital qui me répondit: *Sì, sì, se vegnen tuti, la vedrà che Cristian* (1).

N. 275.

Turin, 25 octobre 185.

Je finirai ma besogne à l'hôpital le 6. Cela fera juste .. mois, mais nous avons le cœur triste de quitter ces pauvres gens qui sont si patients, si résignés, quoique privés de bras et de jambes, tandis que tant de gens à qui rien ne manque sont de mauvaise humeur.

Parlons un peu politique pour n'en pas perdre l'habitude. Nous voilà ce matin avec une conspiration à *Florence*. Poniatowsky ne se conduit pas bien. C'est entendu (2).

Nos adversaires vont se donner carrière sur la non-unanimité et sur la répression que l'affaire nécessite. Je vais me tenir *in disparte* pour n'avoir que la contrariété de l'événement, sans l'accompagnement de sottises obligées. Bettino malgré son nom caressant n'y ira pas de main morte. Il n'est pas tendre. Nous attendons avec curiosité à connaître les conspirateurs.

A Milan on se plaint, sourtout les journaux, et les nôtres particulièrement. Je le dis et je l'écris *nel mio piccolo*. comment voulez-vous que des personnes qui se respectent, et ont une réputation à garder, puissent briguer des emplois. A peine nommées que toute sorte de blâmes, de *soupçons*, d'invectives pleuvent sur elles de tous côtés. Ce n'est pas encourageant et tout le monde n'a pas une dose de stoïcisme qui le pousse au suicide.

(1) Si tous viennent vous verrez quels chrétiens.

(2) Je pense une conspiration napoléonienne.

Nous murmurons à voix basse contre l'Angleterre: nous la trouvons un peu précieuse ridicule, avec ce congrès qu'elle veut et ne veut pas. Elle dit: point de garanties, point de congrès; nous répondons point de congrès, point de garanties. L'Angleterre ne nous a pas aidé pendant la guerre; si elle ne nous aide pas pendant la paix, que nous importent ses sympathies.

Napoléon nous garantit de l'intervention armée; l'affaire se traitera donc diplomatiquement; que l'Angleterre nous donne du moins sa voix au congrès.

N. 276.

Turin, 14 novembre 1859.

Nous n'avons jamais été plus inquiets que depuis que la paix est signée. Il semble que les complications vont en augmentant et toutes ces incertitudes ne font qu'animer ceux qui cherchent à pêcher en eau trouble. Et il y en a de deux côtés qui pourraient bien se mettre ensemble pour démolir ce qui existe. L'Empereur s'arrange de manière que lorsqu'il dit une chose on croit que c'est le contraire de ce qu'il veut. Cela produit des tiraillements pour ces pauvres gens qui se trouvent faibles et novices.

Un jour on vous pousse, l'autre jour on vous retient, tantôt on vous trouve timide, et tantôt trop hardis. Comment faire ?

Il n'y a qu'une chose à dire, c'est que tant qu'il y aura un autrichien en Italie, l'Italie fermentera et l'Europe ne pourra être tranquille.

---

5 décembre.

Je ne doutais pas qu'il ne fût triste pour toi de voir mourir ce pauvre Marquis Lajatico, comme il devait l'être terriblement pour lui de finir en terre étrangère où se trouvait temporairement, loin de tous les siens et même separé de ses amis par le genre de sa maladie. Il sera regretté comme homme capable et devoué (1).

Il me semble que nous voulons que Camille aille au Congrès et que les difficultés qui s'y opposaient se trouvent aplanies. Nous serons en de très bonnes mains et nous aurons fait tout ce qu'il y avait à faire pour réussir.

La question la plus difficile est celle de la Romagne. On voudrait qu'elle se contentât d'institutions auxquelles on ne se fie pas. Les Romagnols sont les plus enragés contre leur ancien Gouvernement. D'ailleurs, gens hardis, déterminés, si on les livre à Antonelli il y aura toute sorte de massacres et une guerre d'extermination.

J'ai vu des Romagnols aux hôpitaux, ce sont de fiers soldats. Un entr'autres avait perdu un œil et un bras à la bataille et ne regrettait que de ne pouvoir recommencer. Je l'aimais beaucoup lui et ses compagnons de chambre tous romagnols et mutilés. Je sortais de là les larmes aux yeux de voir tant d'énergie et de dévouement. Qu'on y songe.

Tu sais que je n'ai jamais convoité les légations. Mais c'est dans leur intérêt que je plaide leur cause. Pour nous ce que nous voudrions c'est la Vénétie, avec Parme et Plaisance, et nous serions contents dans cette Vénétie si torturée, qui crie sans cesse après nous comme les mendiants des rues, qui émigre en masse. Elle trouve encore moyen au milieu de ses tortures d'inventer des niches contre ses persécuteurs, choses qui font rire et pleurer en même temps.

(1) Le Marquis Laiatico, frère du Prince Corsini, mourut à Londres de petite vérole noire pendant qu'il y était en mission envoyé par Ricasoli.

N. 277.

Turin, 5 décembre 1859.

On commence à craindre ce que je soupçonnais depuis quelque temps, qu'il pourrait bien y avoir un Royaume de l'Italie centrale et n'être pas pour nous.

Si on s'en rapportait réellement au vœu de ces pays là on nous le donnerait, car on sent le besoin d'être uni à un état organisé et militaire. Pour la Toscane, c'est plutôt un mariage de convenance que d'inclination. Mais elle comprend que c'est par nous qu'elle trouvera des garanties d'indépendance et de stabilité. Nous avons tous besoin d'être assez forts, non pour offenser, mais pour nous défendre et nous faire respecter. Mais je crains que ce soit précisément ce que nos amis ne veulent pas. Mais bien de nous avoir toujours à leur merci.

Nous voudrions bien que Lord Palmerston aille au congrès. Nous craignons que les autres ne soient trop bénins. Cavour plaidera bien la cause. Desambrois, moins impétueux, a une fermeté calme qui a son utilité.

Il y a eu ces jours ci sur le *Diritto* une histoire intéressante d'un drapeau italien, confectionné par un régiment italien au service autrichien, au fond de l'Allemagne et toujours préservé par ces braves gens, malgré les risques et les périls qu'ils couraient si le corps du délit avait été découvert. C'est vraiment héroïque. Enfin ce précieux drapeau est arrivé sain et sauf à Brescia où il est exposé à la vénération des fidèles. C'est incroyable ce qu'il a fallu d'adresse, d'astuce et de courage pour le préserver.

Le congrès n'eut pas lieu et le Comte de Cavour forma un Ministère.

N. 278.

Turin, 16 janvier 1860.

Voici une bonne occasion de t'écrire un peu à cœur ouvert et j'en profite volontiers quoique je n'aie pas des choses bien nouvelles à t'apprendre.

Nous sommes très-joyeux et très-glorieux qu'on ait demandé Papa Camille à Londres, d'abord parcequ'il peut être plus utile que qui que ce soit là bas. Ensuite parceque cela persuadera toujours mieux ici la nécessité de lui donner la direction des affaires. A la vérité le nombre de ses adversaires est sensiblement diminué depuis que l'on a fait l'essai de s'en passer, qui nous réussit si mal. Mais l'opposition est puissante. Avec la réunion du Parlement ces obstacles cesseront devant l'autorité des Chambres. Mais on les retarde le plus qu'on peut et tout le monde est effrayé de la quantité de sottises qui se peuvent consommer d'ici là, du train où l'on y va. Le ministère est d'une impopularité fabuleuse. Au total on ne les croit pas à la hauteur timides, et on ne voit que Camille capable de nous tirer du bourbier.

On intrigue énormément dans les Duchés. Le Duc de Modène y dépense beaucoup d'argent et Farini fait un peu trop le satrape; en Toscane. Bettino Bey fait de l'absolutisme. On dit qu'on ne veut là l'annexion qu'à condition d'avoir parlement et ministère à part. On se plaint fort de notre Gouvernement, et les Piémontais qui sont en Toscane sont ceux qui en disent plus de mal.

Il y a cependant là bien des gens qui sont encore pour nous. Ceux qui nous sont plus favorables sont ceux qui n'ont pas encore tâté de notre régime, et sont encore sous le joug. Dans quelques pays on dit: *Voia o no voia, semo de Casa Savoia* (1) et l'émigration continue toujours à leurs risques et périls.

(1) Qu'on le veuille ou non, nous sommes pour la maison de Savoie.

Aussi on n'a pas idée de toutes les spoliations et vexations qu'ils subissent. C'est une chose révoltante qui fait frémir. On se flatte toujours qu'ils seront cédés ou vendus. L'Autriche épuise ce pays comme si elle sentait qu'elle ne peut le garder.

On espérait la guerre par là comme la meilleure et plus sûre solution de la question.

On a été fort ému ces jours ci des articles *Moniteur et Morning Post* après la lettre de l'Empereur. Celui-ci parait maintenant démasquer ses batteries. Mais qui répond que dans 15 jours il ne dira pas le contraire,

Garibaldi est ici et ferait mieux de ne pas tant parler. Maxime est resté aussi. Il ne se porte pas très-bien. Sa brochure (1) a eu la mauvaise chance de paraître avec la fameuse de Mr de la Guerronière et on n'y a pas fait grande attention.

N. 279.

Turin 21 Janvier 1860.

Je viens de recevoir ta lettre et je suis charmée d'y voir l'effet produit par notre crise ministérielle.

Ici elle nous a valu de respirer plus librement car les ministres tombés pouvaient être de très-braves gens, mais ils étaient au dessous de leur tâche et n'inspiraient point confiance.

Possible qu'en de certains moments la prudence soit plus utile que l'énergie, possible aussi que nous ayons passé par ces moments. Mais à la longue cela devient énervant et, dans les circonstances actuelles, on vivait dans une sorte

(1) La politique et le droit chrétien au point de vue de la question italienne.

de frémissement convulsif qui épuisait les forces morales en pure perte.

Maintenant on est bien dans une attente fiévreuse, car on sent que les événements vont marcher vers une solution. Mais on sent aussi qu'une main vigoureuse est au timon et qu'un œil expérimenté étudie l'horizon qu'il a l'habitude d'explorer avec bonheur.

Nous n'avons point fait de démonstrations en cette occasion: on est blasé en ce genre; mais il y a une sincère et universelle satisfaction dans toutes les classes de la population.

Quant aux collègues, qui doivent coopérer à l'œuvre, on ne sait trop qu'en dire. On attend, pour les juger, à les voir agir.

Cassinis jouit d'une bonne réputation dans le barreau et passe pour un de nos plus habiles avocats et honnête homme, ayant des opinions très-convenables. On espère que Fanti se montrera bon organisateur, comme il paraît l'avoir été en Romagne.

Jacini n'a pas accepté les finances, et il est parti pour Milan chercher un ministre, comme on allait jadis chercher un ténor ou une ballerine. Le ministre des travaux publics est un négociant. Je ne sais pas pourquoi on n'a pas songé à Giorgini, puisqu'on veut en prendre un peu partout. Il me semble avoir toutes les qualités désirables et je crois qu'il aurait accepté. Il est ici, au reste, et on pouvait l'interpeller. Enfin on sent qu'on est en marche et chacun ne pense qu'à se donner force et courage.

Nous avons cru perdre le pauvre Poerio ces jours passés. Mais il va bien. Il a eu le tort de s'obstiner à passer ici l'hiver surtout se ménageant très peu à sortir à toute heure.

A entendre Giorgini et Fabrizi, on nous désire en Toscane comme la terre sèche attend l'eau et on est disposé à nous en donner des preuves gouvernants et gouvernés.

En attendant on s'amuse toujours aux balles incendiaires.

Dimanche 22.

Le parlement est dissous. Il faudra un peu de temps si on veut le réunir légalement.

J'ai dit trop tôt que nous ne faisions pas de démonstrations. On en a fait une hier au soir aux torches et torchons, que ton père a rencontré. Il paraît que ce n'était guère imposant.

Maxime est à Gênes avec un peu de goutte et beaucoup de mauvaise humeur.

On dit que Farini refuse un portefeuille. On ne peut pas prendre Giorgini n'étant pas encore naturalisé. Jacini a accepté les travaux publics. Camille sera porté dans quantité de colléges. Il a accepté Milan. Brofferio et Garibaldi sont à la baisse.

N. 280.

Turin, 28 janvier 1860.

Nos élections municipales sont tout-à-fait convenables, meilleures qu'en Lombardie, où l'on fait un apprentissage laborieux de la vie publique. Mon frère ici a eu la votation la plus brillante.

On prétend qu'il sera difficile de persuader aux Toscans d'accepter la députation. L'idée de passer six mois hors de chez eux leur semble pesante et ruineuse. Il faudrait qu'on trouvât le moyen d'abréger les sessions. On pourrait, je crois, retrancher bien des bavardages sans que le bien public en souffre.

Voilà Maxime qui s'en va gouverner Milan. On le reçoit avec satisfaction. Nous verrons comment il s'en tirera.

Maintenant, mon cher fils, je voudrais bien que tu eusses à Vienne quelqu'un qui pût te renseigner sur les signes du temps comme je le faisais dernièrement au sujet de l'Italie.

Il me semble qu'il faudrait avoir actuellement un œil sur l'Autriche et l'autre sur l'Italie. D'après mes données qui sont fondées sur l'opinion d'une personne tout à fait acceptable, ni Piémontais, ni Français, qui connait Vienne de longue main, il paraît qu'il s'y passe des choses dignes d'observation.

Le désarroi est complet. Tout le monde parle contre le Gouvernement (et le Gouvernement c'est l'Empereur) pire qu'on ne le fait ici. L'irritation est à son comble et une catastrophe paraît prochaine et peut-être terrible. Les personnes éclairées qui entourent l'Empereur, voient la marée qui monte et voudraient persuader le Sire à prendre une détermination pour conjurer la tempête, s'il en est encore temps. Mais pas moyen d'obtenir la moindre des choses. Cette personne est partie de Vienne sous l'impression la plus sinistre et disait que si François Joseph finissait comme Louis XVI, il ne serait nullement étonné. Je présume qu'il y aura là de l'exagération, mais cela peut donner une idée de la condition de ce pays, même en adoucissant les expressions d'une imagination frappée par la nouveauté d'une situation aussi critique et sans solution prévue.

Cette personne a traversé la Vénétie comme bien d'autres fois et il dit aussi que la condition de ces provinces est telle qu'on n'en peut supporter la vue. L'exaspération est telle qu'il n'est pas possible que cet état de choses puisse se prolonger. Je regrette que mes renseignements a cet égard ne puissent se continuer. Mais nous ne voyons qu'au moyen de quelques éclairs subits. Puis tout rentre dans les ténèbres, ne pouvant pas absolument compter sur les relations des journaux quoiqu'ils aient peine à dire plus que la vérité à l'égard de ce malheureux pays.

N. 281.

Turin 11 février 1853.

Je donne cette lettre à Corti qui est venu me demander mes commissions.

Nous sommes toujours assez agités sur ce qui se passe et ce qui surgira de toutes ces questions qui s'agitent en ce moment sur nos intérêts. Les questions italiennes sont multiples, enchevêtrée, et excitent l'opposition des uns, les soupçons des autres. L'annexion de la Savoie me semble une maladresse de l'Empereur. Il a mis en défiance la Prusse, et les autres puissances n'aiment pas non plus entendre parler de frontières naturelles.

La presse française avec son air rapace, qui lui fait déguiser des faits patents, fait une sotte figure. Nous voulons bien qu'on fasse appel aux populations, Nice ne veut pas passer le Var et la Savoie ne veut point se séparer, hormis une minorité travaillée et qui travaille. Le clergé qui montrait des tendances françaises est revenu de son engouement, depuis la brochure, lettre, etc. Au fait, on voit bien que Napoléon est prêt à traiter le Pape comme il a traité la République et sa conduite est loin d'être loyale avec le Saint Père.

Comment les Gouvernements pourraient-ils avoir confiance dans ses promesses qui le gênent si peu.

Au reste, si les Savoisiens voulaient nous quitter, nous les laisserions bien aller, mais il est juste qu'on leur demande leur avis, puisque le principe est adopté.

Ricasoli regimbe un peu contre la seconde votation qui paraîtrait infirmer la première. Mais on espère qu'il se résignera. On ne doute pas du résultat quoiqu'on intrigue fort pour l'entraver.

L'affaire la plus scabreuse est celle des états qui restent encore sous la domination papale. Les provinces, malgré les

adresses que l'on nous cite, pour nous prouver qu'elles continueraient leur régime actuel, ne s'en soucient pas le moins du monde. On ne les contiendra que par la force et on ne sait d'où elle leur viendra. D'un autre côté, je ne sais ce qu'on fera du Pape quand on lui aura tout pris.

Les théories sont faciles à formuler, mais si on entreprend de les réaliser on pourra rencontrer de grandes difficultés et inconvénients. Pourtant les choses ne peuvent continuer ainsi en dépit de la logique, sans s'exposer à des perturbations continuelles.

Les Jésuites qui règnent et gouvernent là bas attendent que le bon Dieu fasse un coup d'Etat. Ils sont incroyables d'audace et de brutalité.

Je veux bien m'en rapporter à la Providence. Mais jusqu'à présent il ne paraît guère qu'elle prenne en considération les arguments des révérends Pères.

J'ai vu avec plaisir que l'Angleterre ne veut point sanctionner ce qui se passe dans la Vénétie et que la question n'était que suspendue. Il faut que cela finisse, car c'est réellement trop fort,

Nous trouvons comme toi qu'on a été injuste pour Maxime. qui est de cent piques au dessus de la Guerronière. Mais il n'a pas de canons. Il a dû renvoyer son départ pour Milan pour cause de maladie. Il est debout, mais tousse horriblement. Je le trouve bien cassé.

Ces Milanais ont vraiment bien du guignon avec leurs gouverneurs (1). Le Roi va y aller et Cavour aussi...

Ces jours derniers on parlait d'un soulèvement dans les Marches. Ce ne serait pas étonnant, mais intempestif. Cela pourrait faire remuer le Roi de Naples et par suite tout le monde s'en mêlerait.

(1) Villamarina, par une raison que j'oublie, n'avait pas pu aller. Gallina avait également fini par refuser.

Aujourd'hui une grande démonstration devait avoir lien à Chambery contre les séparatistes. On dit qu'on ne transportera plus la Cassation à Milan.

N. 282. — *A Londres. — Lettre de mon père.*

20 février 1860.

La *Revue des deux mondes* a rendu à la brochure de mon frère (La politique et le droit chrétien) les hommages qui lui étaient dûs. Il paraît que les nombreux gémissemens de la presse libérale n'ont pas été vains et que le monde commence à écouter pour tout de bon. Il serait temps qu'on cessàt de rendre aux apôtres de Rome l'hommage qui est dû aux apôtres de Jésus-Christ.

La lettre de l'Empereur au Pape fait renaître toutes les espérances et ranime tous les courages. Si on recommence la grande partie de boules, comme on l'espère, pour le printemps prochain, tout le monde s'y mettra de bon cœur. En attendant les Autrichiens travaillent pour surexciter davantage, si faire se peut, la haine et le mépris qu'ils ont si bien mérité et que le peuple leur témoigne avec tous les raffinements propres de l'esprit italien. Tu liras dans nos journaux les différents tours qu'on joue au gouvernement Autrichien en Vénétie. On nous a raconté qu'à Padoue on s'est moqué de la police de la manière suivante:

La prima donna, Madame Bedini, avait beaucoup de succès et un soir le parterre lui a jeté de beaux bouquets aux trois couleurs nationales, qu'elle a pris, couvrit des baisers et serra sur son cœur, au grand dépit du commissaire de police et des autorités autrichiennes. Après le spectacle elle a été appelée à la police qui l'a sévèrement admonestée et menacée d'une punition très-rigoureuse si elle osait braver ainsi une

autre fois le Gouvernement en acceptant des démonstrations qui avaient un caractère séditieux.

Elle représenta au Commissaire qu'elle ne pouvait pas être déclarée coupable pour avoir reçu des bouquets de fleurs, qui lui marquaient la faveur du public. Mais le Commissaire lui déclara que si elle ne les rejetait pas, elle serait mise en prison et condamnée à une forte amende. « J'exige même que, si on vous jette de nouveau des fleurs, vous les fouliez aux pieds avec dédain pour châtier l'impertinence du public ».

La prima donna promit de se conformer à ces prescriptions, et le jour suivant le public accourut au théâtre plus nombreux que jamais et jeta des bouquets à la Diva qui, obéissant à la police, les foula aux pieds et y trépigna dessus avec rage. C'étaient des bouquets de fleurs jaunes avec des rubans noirs.

Je ne sais si tu as près de toi quelque Toscan. Ici Fabrizi nous a quittés; il représentait au moins officieusement le pays. César Alfieri nous a lu hier soir une lettre écrite par une personne digne de confiance, qui raconte comme quoi les Ministres toscans prennent de mauvaises allures et que, tout en proclamant l'annexion, ils entendraient rester à leur poste et avoir leur petite autonomie Toscane, leur petit Parlement, ne considérant l'annexion que sous le rapport qui leur est avantageux, comme assurant la défense de leur pays.

On accuse Boncompagni de se laisser mettre au second rang. Mais si la Toscane croit, tout en prônant son annexion, que l'autonomie que tout le monde est d'accord pour laisser autant que possible aux différents parties du royaume Sardo-Lombardo, sera telle qu'on y puisse admettre deux ministères, deux parlements, et cette division de gouvernements dans un même état, elle est dans une grande erreur et il serait bon qu'elle en fût prévenue.

Il est vrai que malheureusement la présente allure du Ministère ne doit pas lui paraître satisfaisante ainsi qu'elle

ne nous le paraît pas non plus. Mais il est à croire qu'à la prochaine réunion du Parlement, on en prendra une plus franche et plus résolue et ce serait une faute énorme, un délit de lèse nationalité si pour satisfaire les petites ambitions personnelles de deux ou trois messieurs, la forte organisation des peuples qui doit donner consistance et durée au nouveau royaume se trouvait empêchée.

N. 283.

Turin, 4 avril 1860.

L'ouverture de notre Parlement a été brillante. Le concours des étrangers à Turin énorme.

J'espère que vous aurez été contents du discours: Farini l'a rédigé, Camille y a mis du sien. Mais c'est le Roi qui a voulu dire qu'il ne relevait que de Dieu et de son peuple et il l'a dit avec énergie. Au passage sur Rome ton père s'est levé instinctivement pour applaudir, ce qui a fait lever tous les autres. Quand il prend une chose à cœur, il a toujours 25 ans.

Le soir l'illumination de place Château a été comme les mille et une nuits. Perles, rubis, et émeraudes. J'en suis aise à cause des étrangers.

Mon frère sera président du Sénat.

N. 284.

Turin, jour de Pâques 1860.

On me dit qu'un monsieur qui part pour Londres veut bien se charger de mes commissions. Je suppose que c'est Maffei et je profite pour te dire *Alleluja*. Que Dieu te préserve en bonne santé et te fasse croître en sagesse et bonne

volonté de le servir. Il faut dépouiller le vieil homme, ce qui ne se fait pas en un jour. Que le Ciel t'aide et m'y aide aussi, afin que nous nous trouvions tous un jour où il n'y aura plus ni diplomatie, ni séparation, mais où nous regarderons les autres s'agitant, sans savoir où ils arriveront.

Rien de nouveau.

Le sacrifice de la Savoie et de Nice s'accomplit à notre grande confusion avec toutes les *prepotenze* imaginables. Le maréchal Vaillant quitte aujourd'hui Milan, où restent encore deux divisions.

Ici les bêtises et les maladresses sont toujours à l'ordre du jour. On est souvent impatienté et découragé.

N. 285.

Turin, 26 avril 1860.

A l'intérieur rien de saillant. On s'occupe assez des embellissements que le Corps Municipal veut faire à notre ville, croyant ainsi lui faire conserver son rang de capitale. Ces embellissements sont nombreux et dispendieux et nous qui devons les payer ne sommes pas persuadés que le Municipe atteigne son but.

Pour place Carline il ne serait question que d'abattre les trois baraques qui la déforment et d'y placer un square. Je ne sais quand on y mettra la main à cause des écuries des Carabiniers qu'il faut placer ailleurs.

La grande affaire est celle du monument de Charles Albert et de ce qui doit l'encadrer. On a nommé une Commission où ton père a été appelé. Son projet est toujours celui qui paraît rallier le plus de votes, avec des modifications différentes, selon l'architecte qui devrait l'effectuer.

Mon frère y est assez contraire.

Melano, qu'il protège, voudrait conserver le Sénat où il est, en ampliant le Palais Madame, y faisant les façades et y mettant une quantité de choses. Ce projet coûterait énormément. C'est bien moins dispendieux de bâtir pour le Sénat où il y a les écuries du palais Carignan même et une place à arcades qui relie les deux Chambres. Nous verrons qui l'emportera.

Le Roi continue sa marche triomphale à travers ses nouvelles provinces. Il reviendra pour les fêtes du Statut.

Nos régiments qui sont en Toscane édifient par leur conduite sérieuse, calme et disciplinée. Il ne font pas de bruit, ne jurent point et se comportent d'une façon exemplaire. Toute notre infanterie va adopter l'uniforme de Savoie. C'est bien. Ce sera économique et caractéristique.

Il me semble que Nice et la Savoie ont très-bien pris la chose. Bon voyage.

D'autres nouvelles politiques il n'y en a guère. On est occupé de Rome et de Naples. La Sicile est en révolte, Naples en fermentation. Ce Roi ne se mêlera pas de ce qui se passe ailleurs.

Lamoricière nous met un peu martel en tête. S'il est seul, je ne pense pas qu'il puisse faire grand chose.

N. 286.

Turin, 7 mai 1860.

Je ne m'étonne pas si on se lasse de la question savoisienne et suisse, en Angleterre, car nous même ne pouvons plus les tolérer. Ce qui est fait, est fait, et le sujet pas assez agréable pour le remacher sans cesse. Cependant à la reprise de la Chambre on tâchera de faire du scandale rétrospectif pour ébranler le Ministère. Heureusement que les députés des provinces annexées ne se soucient que médiocrement de

la Savoie et se trouvent très-heureux d'y être substitués. L'enthousiasme à Bologne a été frénétique. La Toscane n'était que de l'eau fraîche comparée à l'Emilie. Mais il me semble que nous parlons modestement de Modène, où les affections semblent partagées.

Maintenant nous nous préparons aux fêtes du Statuto.

Il nous arrive des régiments de toutes les nouvelles provinces. On regrette les Savoyards, que nous verrons partir avec bien du regret.

Il n'y a plus de pantalons garance à Turin. Il sont partis sans tambour ni trompette. Ceux de la Lombardie rentrent chez eux.

Maintenant c'est la Sicile qui préoccupe tout le monde. Le parti avancé la voudrait. Les gens raisonnables se contenteraient que son sort fût amélioré.

Il s'est passé et il se passe de vilaines choses par là, auxquelles on devrait mettre bon ordre, avec des moyens plus efficaces que jusqu'ici.

N. 287. — *Lettre de mon père.*

Turin, 20 mai 1860.

Cela n'empêche pas les grands faits de s'accomplir: de si grands faits, véritable épopée, digne d'un grand poète, pour la célébrer, ou d'un grand écrivain pour l'inscrire dans le livre de l'histoire. La noble témérité de Garibaldi, qu'on ne saurait assez déplorer, ni assez admirer, nous a fait rester tous éblouis d'étonnement.

Je regrette de n'avoir plus ni bras, ni jambes pour donner encore ce scandale. Je me contente de l'accompagner de tous mes vœux. Je vois avec une véritable satisfaction combien cette généreuse entreprise a rallié de cœurs généreux et

Angleterre et comme jusqu'au bas peuple, au peuple des ouvriers, tout le monde aide et applaudit.

Nous avons là un parent par sa femme, laquelle vit dans des transes depuis qu'hier on a répandu la nouvelle qu'un des chefs avait été tué à Calatafimi par les royaux, et que ce pourrait être lui. Mais cette nouvelle vient de Canofari et du journal de Rome; on peut en rabattre quelque chose. La besogne ne manque pas pour le quart d'heure, soit qu'on ceigne une épée, soit qu'on trempe une plume.

Je voudrais que, sans nous révéler les grands mystères de l'Eleusis diplomatique, tu nous dise si notre thermomètre n'est pas trop à tempête et si ton cœur est à la tranquillité et à l'espérance, ainsi que le mien. Non que l'horizon ne soit fort nébuleux, mais parceque le courant des nations est lancé dans ce mouvement uniforme de l'indépendance, devenu désormais irrésistible par sa force, son ensemble, et son universalité. C'est tout le genre humain qui se lève, et qui fait un pas. Et malgré la haine et la force de nos ennemis, nous ferons aussi le nôtre, ou pour mieux dire nous achèverons la marche que nous avons si bien commencée.

N. 288.

Turin, 2 juin 1860.

Eh bien, mon fils, que dit-on chez vous de ce qui se passe en deça et au delà du Phare? Pour nous, nous admirons, mais en sommes bien embarrassés à moins qu'on ne vienne nous en ôter le souci.

Cette race des Bourbons est vraiment insupportable. C'est une race dégénérée, moins la branche d'Orléans qui a encore un peu de sève. Les autres semblent employer le peu de vitalité qui leur reste à faire pis qu'ils ne peuvent.

Ici tout ce qui est un peu sensé aurait désiré que les affaires pussent s'arranger sans avoir à nous en mêler; nous avons bien assez de besogne sur les bras, sans nous charger encore d'un pays en aussi mauvaises conditions que les deux Siciles. Mais pas moyen de le faire comprendre à cette pauvre tête du roi de Naples. Il est difficile de se conduire raisonnablement avec des gens qui perdent la tête dans tous les sens. Les Napolitains, qui ne veulent plus de ce qu'ils ont, et on leur en fournit bien des motifs, mais ne savent guère ce qu'ils veulent, et nos avancés qui ne rêvent qu'unité et ne cherchent que plaies et bosses pour y arriver, sans se soucier le moins du monde des embarras qui peuvent s'ensuivre.

Nous avions besoin de nous organiser, de nous consolider, sans entrer en d'autres complications. Mais il paraît qu'il y a une fatalité qui nous pousse. Où nous conduira-t-elle? Nous ne le savons. Il paraît qu'il y a des gouvernements qui ont comblé la mesure de leurs iniquités, et que la Providence à écrit leur *Mané Thécel Pharés*. Il n'y a qu'à courber la tête et se recommander au ciel.

Je vois quelque fois notre cousine B. dont le mari est avec Garibaldi. Elle me raconte les infamies du gouvernement Napolitain. Hier encore elle me disait qu'entre les *esuli* qui sont à Gênes il y a un Monsieur B. qui avait été accusé de je ne sais quoi, et mis en prison; mais comme toute sa famille est à la cour, on voulait le traiter avec ménagement. On lui avait donné une assez bonne chambre, des livres, on lui épargnait les tortures qu'on fait subir aux autres prisonniers. Mais qu'est-ce qu'on avait inventé pour le besoin qu'on éprouve là-bas de tourmenter? De temps en temps on le dépouillait de tout vêtement. Puis on le descendait dans un cachot souterrain où l'eau de la mer filtrait et qui était comme un bourbier. Puis on ouvrait un guichet d'où il sortait une quantité de rats, qui se jetaient sur lui, de

façon qu'il en a le bout de l'oreille emporté. Après plusieurs mois de cette triste condition on l'a remis en liberté comme innocent. A peine la porte de sa prison fût elle ouverte qu'il se mit à courir et ne s'arrêta plus que sur le pont d'un navire étranger. Pour peu qu'il eût tardé il aurait été repris et renfermé.

J'ai reçu une bonne lettre de mon petit fils Emanuel Villamarina (1) ces jours passés qui, lui aussi, fait un triste tableau de ce malheureux pays. On arrête les meilleures gens et des familles entières, y compris les femmes. On torture ces captifs comme au moyen âge. Je crois que si le roi veut changer son ministère il faudra qu'il aille chercher ses ministres en prison. Je pense, qu'à défaut de Victor Emanuel, ces gens là crieraient vive le Diable plutôt que de rester comme ils sont. Mais que faire d'une population démoralisée, corrompue, qui a perdu toute notion du juste et de l'injuste, qui ne sent plus que les maux physiques.

Ici nous allons cahin-caha. Nous avons des Chambres où les novices ne se font pas faute d'excentricités qui embarrassent les nôtres et les poussent à des réponses peu prudentes.

Nous avons des arrestations de prêtres dont on se préoccupe beaucoup. Bien des gens en sont mécontents et inquiets. Quand est-ce qu'on saura s'entendre pour rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Ce ne doit pas être impossible, puisque l'Evangile nous l'ordonne.

Ton père s'occupe beaucoup trop de tout ce qui est clérical. Je voudrais qu'il en prît son parti et laissât faire, n'étant pas obligé de se mêler de ces tristes affaires.

Il s'est aussi occupé de l'affaire de l'armement des volontaires en Angleterre, qui pourrait être utile ici, si les Piémontais entendaient aussi bien que les Anglais les vrais

(1) Mon beau frère le Marquis de Villamarina venait d'être nommé Ministre à Naples.

intérêts du pays. Mais ici on craindrait de mettre des armes entre les mains de gens qui pourraient en abuser. Et puis ce serait une dépense dont nos finances si obérées ne s'arrangeraient guère. Nous avons la garde nationale qui est nombreuse et bien disposée. Il faudra s'en contenter.

Je n'ai rien vu des fêtes du Statut. J'ai su que les troupes étaient magnifiques et l'illumination de la rue Grande-Doire un enchantement. C'était un tunnel de feu du plus bel effet.

N. 289.

Turin, 14 juin 1860.

Voilà d'Agliè qui demande mes commissions pour Londres. Je vais lui donner ce que je pourrais mettre ensemble d'idées et de nouvelles. Les unes et les autres assez embrouillées et confuses. Je m'étonne même toujours que tu puisses les tirer au net et en tirer parti.

Nous ne buvons pas à la santé de Garibaldi (1) comme vous autres en Angleterre. Nous prenons tout cela avec un calme stoïque. Quant à envoyer de l'argent, puisqu'il a trouvé tous ces milions, nous serions plutôt disposés à lui en demander, car nous en manquons pour tout ici.

Cette expédition n'en est pas moins une chose fort singulière et même plus singulière de la part des Napolitains que de celle des Garibaldiens. Comment des gens prévenus à temps, ayant des forces aussi considérables, maîtres des po-

(1) Ma mère dans cette lettre fait allusion à des Ladys Anglaises qui buvaient à la santé de Garibaldi. En consultant mes lettres je trouve que voici ce que je lui écrivais:

« De vieilles dames que j'aurais crues archicodines ne jurent que par Garibaldi; Madame de Flahaut, Lady Stratford de Radcliffe, la Duchesse de Sutherland. Chez cette dernière Madame Gladstone m'a dit avoir bu à la santé de Garibaldi. De même chez Sydney Herbert, Ministre de la guerre.

sitions, fournis de tout le matériel nécessaire, appuyés par une flotte qui peut leur procurer les renforts et les munitions dont ils pouvaient avoir besoin, se laissent chasser de l'île après des pertes si minimes que c'est ridicule d'en parler. Nous expliquons cela en disant que les Napolitains sont faibles comme soldats.

Il est vrai que Garibaldi n'en parle pas ainsi. Mais il a toute sorte d'intérêts à dire le contraire.

Mon petit journal milanais, qui n'est pas mauvais, dit que *i regii* ont massacré de pauvres femmes réfugiées dans un couvent. Ce n'est pas un gouvernement comme le nôtre qui viendrait à bout de régénérer une population aussi gangrenée que celle là. Il faudrait là une tête habile et ferme qui les fît marcher, bon gré malgré, dans la bonne voie. Le curé de St. Giles à Moncalier prêchant à ses ouailles disait *à je peui de certi Cristian ca bsogna mandè an paradis a pugn e a causs.* (Il est de certains Chrétiens qu'il faut envoyer en paradis à force de coups de poing et de coups de pied). Je crois que c'est par cette voie qu'il faudrait acheminer les Napolitains à la justice et à la liberté.

Hier ton père, qui est au Sénat d'une Commission de recrutement, causait avec le Ministre de la guerre et lui parlait de la mesure adoptée en Angleterre d'armer toute la population et le Ministre disait qu'une pareille mesure ne pouvait réussir en Italie qu'à amener des désordres et des bouleversements. Que surtout il ne fallait pas assimiler la basse Italie au Piémont. Que le Piémont était unique au monde pour le sens, l'ordre, la discipline, et Fanti n'est pas piémontais.

Mais comme on travaille à le gâter ce pauvre Piémont. Il est bien difficile qu'il résiste à tant de crises, à tant de mauvais vouloir, avec un Gouvernement qui veut trop ménager les mauvais instincts. Nous en avons souvent le cœur

navré et le découragement s'empare de nous en voyant comme le mal s'infiltre de tous côtés.

Que la providence nous vienne en aide.

Nos généraux sont d'accord pour dire que nous valions mieux quand nous n'avions que 80 mille hommes de bonnes troupes que maintenant avec tant de soldats sans discipline.

On commence à trouver que Lamarmora avait raison de ne pas se soucier des volontaires, gens ingouvernables, qui veulent bien faire le coup de feu le jour du combat, mais qui ensuite ne peuvent supporter la moindre gêne, le moindre ennui.

Nous avions ici un régiment à la caserne près de chez nous. C'étaient de drôles de militaires. L'officier de garde avait établi un bon fauteuil dans la rue à la porte de la caserne pour s'y étendre bien à son aise. Je te laisse à penser si Piémontais et Savoyards s'en moquaient. Au reste les Toscans de bonne foi demandent à corps et à cris qu'on donne des officiers piémontais à leurs compatriotes: ce qu'on est en train de faire.

Je crains que si Garibaldi poursuit le cours de ses succès, la cave de Panizzi n'y passe toute entière. Quant à vos ladies je ne trouve pas trop *decoroso* qu'elles se mettent à boire pour une raison quelconque. Nous prenons des *garibaldini;* ce sont des granites avec des fraises entières. C'est plus convenable et fort bon.

Une des choses qui me choquent c'est qu'on fasse de Turin le Botany Bay de toute l'Italie. On envoie ici tous les prêtres, chanoines, évêques ou cardinaux dont on est mécontent. Ce qui est d'un mauvais effet. On ferait mieux de ne pas vouloir faire chanter les gens qui ne s'en soucient pas, ce à quoi d'ailleurs on ne parviendrait pas, et ne pas faire tout ce scandale.

Tu sais que je n'ai pas de partialité pour les Jésuites. Malgré cela, j'ai été peinée hier lorsqu'on m'a dit qu'on

avait enfermé ces malheureux avec des malfaiteurs. Il y a un de ces pères qui a 80 ans et est malade. On y a joint un Don Cafasso, prêtre chétif, tout contrefait, qui passait sa vie à des œuvres de charité les plus rebutantes dont personne ne voulait. Il se chargeait de préparer les condamnés à mort, employait son temps dans les prisons. Comment ce pauvre être serait-il un homme dangereux? Ces rigueurs révoltent d'autant plus qu'on dit qu'on n'a rien trouvé de sérieux à leur charge. Mais que le Ministre ayant fait tout ce scandale ne veut pas maintenant en avoir le démenti et attend pour les élargir qu'on les ait oubliés. Et ce ne sont pas des cléricaux qui le disent, mais des personnes qui tiennent au Gouvernement. Quant au parti clérical tu sais s'il est nombreux ici; naturellement il profite de toutes ces bévues pour dégoûter du régime actuel et rendre odieux le Gouvernement.

Pàques serait une bonne occasion pour rémédier à de certaines consciences. Elle devient chez nous un problème peu facile à résoudre, même pour les personnes bien intentionnées à cet égard: mais que l'excommunication met en grand embarras.

Le clergé est partagé. Une bonne partie l'adopte et met à l'absolution des conditions bien onéreuses. D'autres, sans condamner positivement les opinions, ne se croient pas la faculté d'absoudre. D'autres enfin partagent ces opinions et n'y trouvent ni péché, ni par conséquent sujet à condamnation. Les premiers peuvent être des personnes très-estimables; mais leurs arguments ne persuadent plus guère. Les derniers s'appuient sur des autorités très-respectables et paraissent assez rationnels. Mais, après tout, on n'est pas tranquille. Cela contriste et inquiète les consciences. J'avais prévu tout cela. Mais je trouve cette condition déplorable pour la religion. Je ne sais comment ni quand nous en sortirons.

Le sacrifice de la Savoie et de Nice est consommé; je voudrais que l'on n'en parlât plus et que l'on se persuadât à l'étranger, comme nous le croyons, que la majorité dans ces deux pays voulait l'annexion à la France où ils ont leurs intérêts. Pourtant la plus grande partie des officiers nous restent et nous leur en savons grand gré. Tous les Sénateurs sont venus pour voter cette loi, même l'illustre Manzoni, que je n'ai pas pu voir à mon grand regret parceque j'étais souffrante le jour où il est venu chez moi. Mais ton père a été enchanté de le revoir.

Ton père est très-occupé de toutes ses commissions et préoccupé de Garibaldi, qui le surexcite fort. Pourtant il est bien peiné de plusieurs choses qui l'inquiètent pour le présent et l'avenir.

Je ne conçois pas bien la position de mon gendre Villamarina à Naples. Je crois qu'on en est revenu à le ménager. Au reste, une révolution si elle ne nous regarde pas est un sujet à étudier. On dit qu'on prépare à Rome un palais pour la Cour de Naples. Mais il me semble que, le cas echéant, elle devrait aller plus loin. Il est vrai que l'on compte peût-être sur le Général Goyon. Maxime est venu pour la loi et est retourné dans sa Capoue. Celui là sait vivre.

N. 290.

Turin, 28 juin 1860.

Nous avons ici Emanuel Montereno, ce qui m'a fait grand plaisir. C'est une bien agréable surprise que j'ai éprouvée samedi.

Il paraît qu'on se porte bien là bas, malgré le peu d'agrément que la position comporte.

On était toujours dans l'appréhension que le Gouvernement ne lâchât les Lazzaroni en leur permettant le pillage. Il y a même eu un grande panique le 13, anniversaire du sac ordonné par le Cardinal Ruffo. Naples était ce jour là aussi déserte que Pompei, mais tout le monde était sur ses gardes. On s'est abstenu. J'ai demandé à Manuel si les relations données par les journaux étaient exactes. Il prétend qu'il y aurait plutôt à ajouter qu'à diminuer.

Je me suis informée s'il y avait vraiment là un parti pour nous pour l'annexion, chose à laquelle je croyais peu. Lui pense qu'oui. Mais ce n'est pas tout de nous invoquer quand ils sentent le poids des vexations et des tortures. Une fois le mal passé, ils l'oublient et deviennent sensibles aux moindres contrariétés.

Maintenant le Roi paraît s'être résigné à donner nous ne savons pas encore quelle constitution: mais que ces mesures trop tardives ont été reçues avec une grande froideur. Tout cela est embarrassant pour nous et je voudrais que la chose fût décidée là bas sans que nous nous en mêlions.

S'il est vrai que la Russie proteste, que la Prusse s'alarme, que Napoléon refuse de reconnaître ce que nous faisons, notre position est peu commode. On nous dit d'aller en avant, que l'Italie maintenant doit agir et arranger ses propres affaires, et à peine fait-on un mouvement que tout le monde crie après nous.

Quant à l'Espagne qui s'en mêle aussi et met en avant ses droits sur les deux Siciles, je ne me gênerais pas à lui répondre: après nous, s'il en reste. Mais avec la Russie il faut être poli.

Entre les bruits qui couraient il y avait aussi que Lamoricière devait nous attaquer aujourd'hui même. Mais nous ne croyons pas qu'il s'aventure et on dit qu'il est très-embarrassé de se tirer avec honneur de sa besogne avec tous ces gens qui ne s'entendent et ne s'aiment guère.

De plus, on dit qu'il s'est rendu insupportable par sa morgue au point de rendre Antonelli populaire. Enfin nous ne voyons clair d'aucun côté et vivons dans une incertitude assommante.

Ici nous arrêtons toujours des prêtres, évêques, et cardinaux, et je ne crois pas que ce soit avec profit de la cause italienne. On ne fait qu'augmenter la désaffection d'une quantité de gens très-scandalisés.

Nous avons ici deux ministres qui ne battent plus que d'une aile. Mamiani et Fanti. Ce dernier un brave homme, mais qu'on ne trouve pas assez énergique. Tout le monde invoque La Marmora, chassé par un tollé général. Maintenant on pense qu'il avait quelque fois raison et on ne serait pas étonné de le voir reparaître sur l'horizon.

N. 291.

Turin, 9 juillet 1860.

Je n'ai naturellement demandé à Manuel que les nouvelles de la rue. On a eu de fortes alarmes. On a craint les émeutes organisées par la police et les lazzaroni en fait de politique n'entendent que le pillage. Le reste de la population sympathise fort pour nous, n'ayant aucune confiance dans ses Princes. Les Villamarina sont sujets à beaucoup d'ovations quand ils sortent dans les rues.

Ici on ne veut pas de l'alliance avec Naples. Elle me semble impossible et on a assez dit toutes les raisons. Du reste les Piémontais ont une philosophie stoïque qui doit bien étonner tout ce qui n'est pas Piémontais pur sang. On se préoccupe de Garibaldi et de ce qu'il fait ou fera. Mais avec une confiance et un calme inaltérable.

Nous sommes comme blasés sur nos richesses, sur nos conquêtes et je crois que nous craignons plus de perdre ce

que nous avons acquis que nous ne desirions avoir davantage. S'il s'agissait de la Vénétie et du Quadrilatère je crois que l'enthousiasme se réveillerait et la question serait tout à fait populaire. Mais il n'y a pas grand élan pour les Napolitains qui sont trop loin.

Surtout je ne me soucierais pas que les Napolitains vînssent tenir garnison chez nous si, comme le bruit en court, les soldats détroussent les passants dans les rues de Naples.

Pour moi je ne sais me rendre raison de ce que cela deviendra. Cela me semble le chaos, les ténèbres visibles de Milton. Je dirais volontiers *venga Mosè*, s'il y en avait un qui pùt nous faire voir clair.

N. 292. — *Lettre de mon père.*

Château du Roccolo, 20 juillet 1860.

C'est un triste quart d'heure que celui que nous passons en face de cette épouvantable fantasmagorie dont le commencement nous a éblouis et dont on ne saurait prévoir la fin sans inquiétude.

On craint que ce soit la pierre qui tombant de la montagne vient briser la superbe statue que ce songe avait élevé. Je crains que ce parti s'était mis en campagne avec la résolution arrêtée de nous républicaniser malgré nous et malgré l'Europe. C'est ce qui prouve sur quoi on peut compter pour la conduite de l'entreprise au point de vue gouvernemental.

La mission la Farina pour le rappeler à l'ordre a mal fini. Nous verrons maintenant comment finira la mission Dépretis.

Dès les premiers succès de Marsala, j'ai dit au garde des sceaux qu'il y avait là beaucoup à admirer et beaucoup à déplorer. A Marsala on criait: V. Emanuel et Garibaldi.

A Calatafimi, Garibaldi et V. Emanuel, et en dernier lieu l'équipage du Veloce n'a crié que vive Garibaldi.

Or la bravoure et la capacité militaire étant positives, il est démontré que, la gloire et la victoire aidant, le midi de la péninsule est envahi par la république communiste qui s'avance triomphante en opposition avec l'œuvre admirable élevée par la sagesse, le courage et la persévérance des hommes les mieux méritants de notre commune patrie. On ne sait vraiment prévoir comment se terminera ce terrible drame, à moins qu'une forte action irrésistible ne parvienne à ébranler une volonté et une résolution exaltées par un succès inouï. C'est ce que je crains de ne pas voir effectuer par Monsieur Déprétis, quoiqu'il ait de la capacité, quoiqu'il soit à la fois l'ami de Garibaldi et de Cavour et qu'il parte convaincu que l'Europe ne saurait jamais autoriser l'installation d'un gouvernement républicain aux portes de l'Italie, même ayant Garibaldi pour président à vie et que le principe de non-intervention pourrait bien en être fortement compromis. Si nous perdons cette garantie, je ne sais pas où nous pourrons en trouver une autre qui la vaille, et ce sera la seconde fois en un siècle que les folies et le fanatisme républicain auront compromis cette noble cause et rivé les fers de l'Italie.

N. 293.

Au Château du Roccolo, 2 août 1860.

Nous sommes toujours inquiets sur les résolutions garibaldiennes craignant qu'il ne finisse par nous attirer quelque bourrasque qui engloutisse le vaisseau qui porte nos fortunes. Il est dominée par une idée, comme Mazzini; celle de l'unification et il y tend comme une flèche que rien n'arrête que

le but, une fois décochée. Avec la différence que Mazzini se tient à couvert et Garibaldi ne ménage pas sa personne. Mais il n'est pas moins effrayant d'observer le *go a head (l' avventatezza)* où tout est en jeu. Si vraiment il a une mission comme toutes les apparences le feraient croire, je sens bien qu'on ne doit pas le juger d'après des idées communes. Mais nous ne savons où cette mission s'arrête et on a vu bien des fois les instruments de la providence brisés quand ils outrepassaient le but, ou abusaient de leur puissance. Napoléon Ier était plus fort que Garibaldi et, faute de modération, sa chute a été aussi colossale que son élévation.

Enfin à la garde de Dieu.

Je trouve la situation si effroyablement compliquée que j'ai pris le parti de ne plus rien comprendre. C'est plus aisé.

N. 294.

Château du Roccolo, 11 septembre 1860.

Dans quel tourbillon nous sommes entraînés! J'avoue que j'en suis comme essoufflée. On pense rêver à voir ce qui se passe. On est ébahi, les paroles vous manquent. Pour moi, je regarde en haut et je dis, laissez passer la justice de Dieu. Je ne suis pas sans crainte sur les suites. Il faudra coudre ce que nous avons coupé, ce n'est pas une petite besogne. Comme l'appétit vient en mangeant! Nous n'avons fait qu'une bouchée de ce beau et grand royaume de Naples, et ne sommes nullement assouvis. Nous voilà attaquant les Marches, l'Ombrie, et tant qu'il y en aura.

Ce que c'est que de porter des chemises rouges. Les Ladies osent-elles en parler?

On me dit qu'il y a une grande surexcitation dans notre population, une grande exaltation dans nos troupes qui partent. Cependant le mécontentement ne fera pas faute dans

une certaine catégorie de personnes et je suis charmée d'être ici, d'où je vois tranquillement passer les événements. Car dans ces cas là il y a des gens qui me regardent de travers comme si j'y pouvais quelque chose. Je suis pourtant bien innocente de tout ce qui se passe. Je ne l'ai ni fait, ni conseillé et en suis fort étonnée, même ahurie. Je pense qu'il y a le doigt de Dieu sans prévoir ce qu'il nous réserve à la fin. Je me confie et soumets à la Providence.

Il est difficile qu'il ne nous arrive pas quelque mauvais compliment de Rome et c'est toujours fâcheux pour tous, quels qu'en soient les effets. Je conçois que chacun se défende avec les armes que l'on trouve sous sa main quand on en est à sa dernière chance. Cela me rend tolérante pour les malheureux, quoiqu'ils se soient attiré leurs malheurs en s'opiniâtrant dans la mauvaise voie malgré tant de conseils donnés à temps. Mais si Dieu n'a pas jugé à propos de les éclairer, ce sera justice. Mais je les plains sans ressentir de rancune. J'ai assez l'habitude de regarder aussi les choses sous l'aspect d'où les voient les adversaires, afin de les juger moins sévèrement.

Maintenant en toute chose il faut considérer la fin. Et nous n'y sommes pas encore. Qui sait si nous n'avons pas besoin nous même de la compassion que nous sommes peu disposés à accorder à nos adversaires.

Il n'y a plus un soldat à Turin. Rien que la garde nationale qui nous suffit. On est fort content de Salvatore; il a escamoté la flotte, la Darse etc.

N. 295.

Château du Roccolo, 19 septembre 1860.

J'espère que nous t'avons offert d'assez jolis bouquets pour ta fête. Les Marches, le Général Schmidt avec un beau cortège de prisonniers de toutes les langues; si tu n'étais pas content tu serais bien exigeant. Pour moi, je ne décide point si nous faisons bien ou mal, en accaparant toutes ces richesses. On y pense là haut. Toujours je ne puis m'empêcher d'être contente que nous soyons plutôt battants que battus et qu'on voie que nous n'avons pas que Garibaldi pour aller vite et bien en besogne. Nous voyons avec plaisir qu'on comprend notre situation et qu'il était difficile de faire autrement que nous n'avons fait, vu les circonstances très-compliquées de la situation. Il n'y a que les Français qui s'obstinent toujours dans leurs idées de la confédération. Cela nous met hors des gonds. Comment ne peuvent-ils pas voir qu'elle est absurde et impraticable. Que la Sardaigne aurait été seule à lutter contre l'Autriche reconnue légitime puissance italienne. Plus forte donc que par le passé et appuyée par tous ses satellites qui ont toujours fait cause commune avec elle, n'ayant aucune sympathie pour les institutions que les populations réclament, preuve de quoi les Puissances n'ont jamais pu rien obtenir ni de Rome, ni de Naples, ni des Duchés: encore moins de l'Autriche qui périra plutôt que de faire des concessions sérieuses et sincères. On voudrait que nous nous fourrions dans ce guêpier quand on peut mieux faire et plus simplement et plus facilement. En vérité c'est une aberration à faire perdre le phlegme et à leur répondre par toutes sortes de gros mots.

Le fait est que les Français sont dépités, d'abord de ce que le monde ne s'occupe plus d'eux exclusivement et ensuite de ce que nous ne nous laissons plus diriger par leurs idées et nous émancipons de leur autorité. Tiens pour sûr qu'ils

sont furieux de nous voir réussir sans leur direction. Quant à l'Empereur il connaît trop bien notre position et celle de toute l'Italie pour s'émouvoir de ce qui arrive et nous n'en avons pas grande peur, malgré le airs qu'il se donne avec nous. Il nous a dit de faire. Nous faisons et il nous laissera faire.

Lisio, qui est ici, a la ferme conviction que si les Autrichiens faisaient tant que de sortir de leurs forteresses *i sounoma* (1). Aussi n'en sortiront ils pas et j'espère bien que nous n'irons pas les provoquer. Ceci serait autre chose.

Il est sûr que nos troupes se battent bien et sont remplies d'enthousiasme, les populations les soutenant bravement et les généraux se montrant à la hauteur de leur mission. On souhaiterait seulement moins de discours et de proclamations. les faits valant mieux que les paroles. Il n'y a que ce diable rouge de Garibaldi qui ne nous inspire pas toute confiance. Ses succès ne lui laissent plus voir de difficultés. Il peut nous compromettre et il serait bien fâcheux d'avoir à agir contre lui. Il me fait souvent penser à Vallenstein. *Dio disperda il fatale augurio.*

N. 296.

Château du Roccolo, 5 octobre 1860.

Tu vois par nos journaux que les choses prennent une meilleure tournure. Il faut espérer que Garibaldi comprendra à la fin qu'il faisait fausse route, que les volontaires ne sont utiles qu'à de certaines conditions données, et qu'il ne s'entend qu'à conduire des guérillas dans un bateau. Mais pour le vaisseau de l'état, que n'y touche pas par amour de l'Italie, car il ne saurait que détruire ce que les autres ont fait

(1) Nous les battrions.

avec tant de temps, de travail, et d'habileté. Dans les deux Siciles il a soufflé sur tout et n'a laissé que le chaos, l'anarchie et la peur. Quelle belle chose ce serait si les gens se connaissaient et se rendaient justice; combien on éviterait de sottises et de malheurs. Je pense que nous allons reprendre. cette œuvre, si avariée et que nous en viendrons à bout.

J'espère aussi que tu es content de nos faits et gestes. Notre armée, notre petite flotte ont montré habileté, bravoure, et une grande courtoisie envers les vaincus.

A Turin on est très-contents, très-sensibles à cette gloire. La population a pris toute la part qu'elle devait en maintenant toujours son calme et son sérieux. Le Roi, Cavour. Persano, ont été l'objet de démonstrations chaleureuses et spontanées. Point de *Te Deum*, point d'illuminations. Le peuple s'est chargé de marquer son approbation sans y être contraint. Camille a eu de la peine à prononcer son discours à la Chambre, interrompu qu'il était à tous moments par les applaudissements Je suis bien aise que la députation Sicilienne fût présente. Le Sénat aussi a été démonstratif, mais la grande séance était aux députés.

Une dépèche nous dit aujourd'hui que Garibaldi a vaincu sur toute la ligne, mais nous n'avons aucun détail, les nouvelles étant pour nous en retard de 24 heures. Je suppose que s'il parvenait à se rendre maître de Capoue, François II abandonnerait Gaëte et ne voudrait pas finir comme Lamoricière.

Montereno avec Evelyn Ashley, petit fils de Lady Palmerston, ont été voir la bataille en amateurs. Ils n'ont pas choisi le bon moment, car nous avons été battus.

Je pense que le Pape finira par rester à Rome. Il me semble qu'il sera encore mieux là que partout ailleurs. Après tout, je ne sais pas ce qu'en pensent les Romains. Ils feraient bien de s'en accomoder et nous aussi.

On se plaint à Turin de l'attidude des prisonniers papalins beaucoup trop arrogante. On ferait bien de les mettre sous les verroux. Je ne sais ce qui adviendra de Lamoricière, si ses papiers sont aussi compromettants qu'on le dit. La France pourrait bien le reclamer. Schmidt hausse le caquet depuis qu'il est à Altorf.

N. 297.

Turin, le 24 octobre 1860.

Je me décourage souvent d'écrire. les événements marchant si vite et se multipliant de façon qu'on ne sait plus par où les prendre, ni comment les suivre. Nous en savons tous à peu près autant, et les réflexions qu'on peut faire sur ce qui arrive ou arrivera, me semblent assez oiseuses. Et les journaux en font à perte de vue sans grande utilité.

Enfin les nouvelles de ce matin sont assez bonnes. Nous avons Capoue, nous ne savons encore comment. Je suppose que les autres s'en sont allés et que nous sommes entrés. Les Anglais (1) ont été parfaitement reçus, mais je crois qu'il ne leur restera guère plus à prendre que Gaête, et ce sera un os dur à ronger, d'autant plus qu'on ne veut pas reconnaître le blocus.

Les concessions que l'Autriche a faites ne tourneront pas à notre profit. Cela lui donne la disponibilité de toutes ces forces. Ici le public se préoccupe assez de la possibilité de la guerre. On est en ce moment dans une sorte de trépidation, qui est assez extraordinaire pour une population aussi calme que la nôtre. Tout le monde veut savoir les nouvelles, les journaux sont enlevés dès qu'ils paraissent, et chacun veut pouvoir dire son avis. Le commerce s'inquiète de crainte

(1) Une légion de garibaldins anglais.

que la capitale ne soit transportée ailleurs. Il en est de mauvaise humeur.

Quant aux militaires, ils ne semblent pas redouter une attaque, et croient pouvoir y suffire. Il faudrait pourtant en avoir fini avec Naples, pour pouvoir réunir toutes nos forces. Il faut espérer que l'Autriche y pensera à deux fois avant de recommencer l'expédition du 59. Quant à nous, nous n'attaquons pas, mais nous lui disons continuellement que nous n'attendons qu'un bon moment, et il ne serait pas étonnant qu'elle ne prenne le sien, si elle le trouve.

Notre parlement a fini son œuvre. Il enverra ses députations au Roi. Mon frère était bien contrarié de la perspective de ce voyage, lui qui souffre si horriblement la mer.

On va construire une salle provisoire en fer et en cristal, car le parlement ne tiendrait plus dans les salles actuelles après les annexions.

A St. Martin on va bien. Les petites filles sont allées dimanche en procession: Adeline chantant à gorge deployée pour l'édification des fidèles *Ave maris stella* et *Fratelli d'Italia* entremêlés.

J'ai vu Maxime qui n'est pas brillant de santé, et pense à un climat plus doux.

N. 298. — *Lettre de mon père.*

Turin, sans date. Entre le 10 et le 15 novembre 1860.

Voilà le troisième acte du grand drâme de la resurrection italienne, achevé par l'entrée du Roi à Naples. Pour le cinquième acte nous ne lèverons la toile qu'au printemps prochain. Le Roi a dit que nous aurions alors quatre-cent mille hommes sous les armes; les fusils et les canons nous pleuvent des cinq parties du monde; la bravoure ne manque jamais

dans nos armées. Pour lors nous prendrons Venise, et l'Italie sera une nation libre et indépendante.

Il est permis alors de mourir satisfait et d'entrer la tête levée dans l'autre monde, où déjà nous attend un si bon nombre de ces libérateurs. Réjouissons-nous donc et admirons cette prodigieuse combinaison de prudence et de témérité, de sagesse et de folie, de bonheur et de malheur qui a présidé à la plus magnifique et à la plus incroyable des métamorphoses politiques dont il ait été et dont peut-être il sera fait mention dans l'histoire des peuples. C'est un si éblouissant spectacle qu'on le croit un rêve et qu'on aurait de la peine à le croire s'il ne nous était pas présenté aux yeux par des faits merveilleux. Que de sujets pour l'histoire, pour la poësie, pour la peinture des siècles à venir. Que de figures héroïques, excentriques, méprisables et grotesques, dans cette cohue qui passe sur la scène faisant le bien ou le mal, l'ordre ou la confusion, les grands et nobles exploits de la liberté des peuples, où les viles et perfides manœuvres de l'hypocrisie et de la tyrannie des princes.

Je dois avouer que nous n'avions pas compris Garibaldi, caractère si excentrique et si fortement moulé sur l'antique Grec ou Romain, qu'on ne pouvait pas le juger d'après les données ordinaires du code social actuel.

C'est un amalgame de disparates, où la bravoure la plus éclatante, la plus franche loyauté de caractère et le plus ardent amour de la patrie, forment le plus saillant contraste avec une imbécillité politique la plus achevée et la plus parfaite idoneité à saisir avec enthousiasme les mesures plus immédiatement propres à renverser l'édifice qu'il veut construire, et à épouvanter l'Europe, après en avoir si justement excité l'admiration. Je l'admire en ce qu'il a de vraiment admirable. C'est un type à la Timoléon, ou à la Cincinnatus: je l'approuve de ne vouloir accepter ni le Grand Collier, ni le titre de Maréchal, ou de titre de noblesse. Il n'est pas de taille pour

ces niaiseries. On devrait lui donner en propriété l'île de Caprera, dont il aime la position et les beautés naturelles. Je crois qu'il accepterait. Surtout, on doit ne pas se séparer de lui que momentanément et l'appeler sitôt que la trompette guerrière résonnera de nouveau. Car son nom est une puissance qui vaut des régiments en bataille, et comme chef de guérillas et *Capitano di ventura* il est sans égal.

N. 299.

Turin, 14 novembre 1860.

Je me propose aujourd'hui de te parler de Naples, dont on m'a lu plusieurs lettres de personnes tout à fait *autorevoli.* D'abord la réddition de Capoue a été un fait déplorable pour l'armée napolitaine. En approchant de cette forteresse, La Rocca avait fait proposer au commandant de la ville assiegée de la rendre pour éviter l'effusion de sang et des dégâts inutiles. Mais le général, dont j'ai oublié le nom, répondit qu'il la défendrait à toute extrémité. Douze heures après, sans qu'il y eût encore rien de changé dans la situation, ce général offrit de capituler.

La Rocca envoya ses conditions et attendit: le général vint pour signer, mais il prétendait encore beaucoup de choses que La Rocca ne crut pas devoir accorder. Donc on signa ce qui avait été proposé. Une fois la capitulation signée, le général napolitain se trouvait si consolé qu'il voulait absolument embrasser La Rocca qu'il appelait *eccellentissimo Generale.*

Enfin, on entra dans la place où il avait une garnison de onze mille hommes et une grande quantité de matériel. La Rocca, fort surpris, demanda au Commandant comment avec tant de ressources il n'avait même pas tenté une sortie. Il

lui fut répondu qu'en effet une sortie aurait été possible, mais qu'on n'aurait pu aussi bien compter sur une rentrée.

Les journaux qui tiennent pour le Roi de Naples, répètent toujours que les soldats feraient leur devoir s'ils n'étaient trahis par leurs officiers. Je crois moi qu'officiers et soldats se valent, du moins en bon nombre, et ne se soucient point de se battre ni pour, ni contre. Qu'allons nous faire de ces gens là. Maintenant il y a un vilain fait de l'autre côté. La Rocca s'était empressé de mettre des sentinelles à l'arsénal pour empêcher les détournements. Il aurait dû mettre un bataillon, car une horde de gens affublés de chemises rouges arriva, chassa les sentinelles et se mit à piller. Pallavicini des bersaglieri voulut haranguer ces pillards, mais il fut sifflé et l'arsénal ravagé.

A Naples il y a des nuées de ces chemises qui ne quittent pas le pavé de la ville. Comme ils ont droit au logement et ne payent pas ce qu'ils consomment, c'est une cocagne qui séduit tous les oisifs et vagabonds si nombreux dans ce pays.

La Marquise Arconati est à Naples et a vu l'entrée du Roi. Là où elle se trouvait, une troupe de gamins précédait la calèche du Roi en criant. On lui a dit que à la rue Tolède cela se passa mieux. A la vérité il pleuvait à verse et je déteste les ovations trempées. Rien n'est fatal à l'enthousiasme comme de devoir tenir un parapluie.

Garibaldi s'est retiré de mauvaise humeur. Il avait des prétentions qu'on ne pouvait admettre. Arrivé à Caprera il a mis tous ses chevaux en liberté; or comme l'île ne produit pas du tout de fourrages, je crois qu'ils se trouveront mal de cette mesure et demanderaient l'annexion s'ils pouvaient dire leur opinion. Je voudrais qu'on donnât à Garibaldi la souveraineté de Caprera. Cela le contenterait peut-être. En attendant, il nous faudra suer pour défaire tout le mal que nos amis ont fait dans les deux Siciles, comme s'il n'avait

pas suffi de toute la corruption et l'immoralité que le gouvernement bourbonien avait amassé dans ce pays.

J'avoue que c'est avec terreur que je pense au labeur de nettoyer ces étables d'Augias. Enfin, un pays qui reconnaît, je dirais, légalement une corporation de faux témoins, me semble le dernier degré de la dépravation. Dans tous les pays annexés il n'y a qu'un cri: envoyez des piémontais.

Mais il est difficile que nous en ayons d'habiles pour fournir à toute la péninsule. D'ailleurs on dirait alors que le Piémont absorbe tout.

A Naples une personne parlait au Roi avec grand éloge de tout ce que les piémontais avaient fait, et de la manière dont ils s'acquittaient de tout ce qu'on leur donnait à faire. Le Roi se montra très-ému et répondit: il est vrai que mes braves piémontais m'ont bien aidé, mais je suis aussi très-content de mes nouveaux sujets.

Maintenant la réaction lève la tête dans plusieurs provinces et commet des horreurs dont on nous accuse. Une personne comme il faut raccontait à Massari que dans sa ville, je ne me souviens plus laquelle, son beau-père était à la tète de la réaction, on lui avait incendié sa maison et blessé son jeune fils qui s'y trouvait. Que ses gens avaient conduit ce jeune garçon vers son grand-père pour qu'il le sauve. Celui-ci de sa croisée avait crié *non ho più figli*, et l'enfant avait été massacré. Quelles abominables gens!

J'ai eu des nouvelles de Rome par le chanoine X qui en est revenu dernièrement. Là les choses ne vont pas mieux. Le Pape n'y peut rien. Et on lui persuade toute sorte de faussetés.

J'aurais bien voulu qu'il pût garder Rome et la banlieue. Mais il est plus menacé au dedans qu'au déhors, et à la première occasion, il est probable que tout s'écroulera.

Maxime a été malade. Il tousse beaucoup. Je lui trouve bien mauvaise mine. Il n'attend que d'être en état de partir pour Gênes d'abord, puis il verra.

Nous avons craint de perdre Hudson, mais il paraît qu'il ne veut point s'en aller et on lui donne raison.

La note de Lord John Russell a été miraculeuse. On lui en sait le plus grand gré. L'Empereur est moins explicite, mais il arme, et se place à nos côtés d'une façon extraordinairement remarquable. Nous autres nous faisons des efforts inouïs.

N. 300.

Turin, 30 novembre 1860.

J'ai toujours dit à Salvator que lui aussi était fils de la poule blanche. Le fait est qu'on lui a donné le collier de l'Annonciade comme couronnement de l'édifice et il a demandé la disponibilité.

Il vit, en attendant un *luminoso impiego* et part pour Paris et viendra te trouver à Londres. Il t'édifiera sur Naples tant que tu voudras.

Sa relation est si révoltante que j'ai fini par en avoir un véritable malaise qui, les circonstances aidant, m'a tracassée deux jours: maintenant je suis remise des spasmes napolitains.

Ici nous avons toujours le calme et l'anxiété en même temps. Tranquilles dans notre pays, nous sommes inquiets de Gaëte et de ce qui se passe par là. On nous écrit toujours que nous sommes au moment de la solution et la crise se prolonge, et fait durer bien des inconvénients. Je crains aussi que, préoccupés de cette affaire capitale, on néglige de donner toute l'attention nécessaire aux élections qui approchent. Il serait pourtant bien nécessaire d'avoir un bon parlement, car les difficultés pourraient surgir terribles si on n'avait pas une majorité de bon sens. Enfin nous aurons de quoi penser et parler cet hiver.

Je conçois que le départ de ce capricieux ménage Persigny, ne te laisse pas de grands regrets. Je désire que les surve-

nants soient bien disposés pour toi et pour nous. Ce qui est la même chose.

Nous avons bien besoin de sympathie et qu'on voulût prendre la peine de nous étudier, avant de nous juger. Nous sommes vraiment souvent maltraités par tout ce qui a le moindre intérêt à nous méconnaître. Et pourtant je crois que difficilement une autre nation aurait traversé de pareilles complications avec une persistance aussi ferme que nous l'avons fait. Les étrangers qui viennent en Piémont admirent l'ordre et la tranquillité qui y règnent.

C'est une bonne idée qu'a eu Cavour de faire croiser les bataillons de toute la garde nationale, des villes annexées. C'est un excellent moyen de faire fraterniser les différentes populations.

Je vois que partout il y a eu bonne entente. Nous avons eu les Toscans, nous avons les Modenais. Ils font parfaitement leur affaire et se conduisent à merveille. On fête ceux qui arrivent, on fête ceux qui partent, on vit bien avec ceux qui restent. Et ces gens là vantent notre pays et les habitants comme méritant d'être imités.

N. 301.

Turin, 16 décembre 1860.

Cher fils, nous faisons ici les mêmes raisonnements que toi sur le mauvais acheminement des affaires napolitaines. Il nous semble aussi qu'un peu plus de vigueur et prévoyance serait désirable. Il se pourrait que les personnes qui ont gouverné en Piémont, où la population est si bien disciplinée qu'elle se gouverne d'elle même, perdent leur énergie et ne soient plus si capables d'en régler de revêches et de démoralisées.

Le ministre Corsi, qui est Toscan, disait l'autre jour à ton père son admiration pour notre population qui ne causait jamais d'embarras à ceux qui devaient la diriger, à telles enseignes qu'il croit qu'on ne doit point chercher de capitale ailleurs, à moins qu'on ne pût mettre Turin sur des roulettes pour le transporter dans une situation plus centrale. Il faut dire que Naples est l'abomination de la désolation pour un gouvernement qui veuille en faire quelque chose de médiocrement décent. Tous ceux qui en viennent, tous ceux qui en écrivent, n'ont qu'une seule opinion à cet égard. C'est un scandale universel. La corruption y est arrivée à sa plus haute puissance. Il y a des détails qui font dresser le cheveux sur la tête. Aussi je ne m'étonne pas que la Providence ait décidé de changer un pareil état de choses. Mais aurons nous assez de moralité pour en fournir à ces gens-là, et ne risquons nous pas de nous pervertir au lieu de convertir les autres?

Une fois François II sorti de Gaëte, on espère gagner quelque chose. Tant qu'il est là, les uns le craignent, les autres l'espèrent. Les timides, qui sont nombreux, ne se rallient pas. Ceux qui aiment l'eau trouble s'évertuent pour que rien ne s'organise. Enfin, c'est pour le quart d'heure un détestable pays, qui nous donnera plus d'embarras que de satisfaction. Il me semble aussi que toute la lie des autres pays vient y aboutir avec l'espoir d'y organiser le désordre et l'anarchie.

On a bien tâché de se défaire des garibaldiens. Il faudrait maintenant prohiber les faux garibaldiens et puis dégoûter les mazziniens de ce séjour.

Les provinces romaines se conduisent parfaitement bien, la conscription n'éprouve aucune difficulté, les impôts se paient sans sourciller, et ces populations ne perdent pas une occasion de témoigner leur enthousiasme. La Toscane est un peu plus froide. On n'aime pas infiniment *i reggitori*, on regrette la Cour, les riches ne font pas travailler, les artistes se plai-

gnent, les paysans écoutent et suivent tantôt les uns, tantôt les autres. Il y a un peu de malaise. La Lombardie bavarde, se moque, mais marche en fin de compte. Il faut les laisser dire, c'est une habitude et un besoin. Enfin, il y a de la besogne, il faut se laisser aider par le temps.

Mais pendant que l'Italie se fait, l'Allemagne se défait. Nous avons un œil tourné vers la Hongrie, et suivons avec assez d'anxiété ce qui s'y passe, nous y avons intérêt, pourtant sans nous en mêler et sans nous montrer révolutionnaires de profession.

Je veux encore te dire un mot du budget pour la Toscane que Ricasoli a envoyé dernièrement à Cavour pour le lui soumettre. Il dépassait de 12 millions l'actif, et pas un sou pour l'armée, ni la marine. Toujours le Piémont qui devrait payer pour tous.

Je connais ton peu d'empressement à monter en grade avec tant d'inconvénients en regard. Ma foi je ne trouve pas en moi beaucoup d'ambition. Les honneurs s'achètent trop chers.

N. 302.

Turin, le 30 décembre 1860.

Je voudrais bien avoir quelque chose d'intéressant à te mander. Mais nous nous agitons dans un épais brouillard qui ne nous permet pas de reconnaître ce qui se passe. On est dans un état d'anxiété avec la crainte que le lever du rideau nous montre quelque chose de déplaisant. Pourtant je viens de voir dans la *Gazette Officielle* que la flotte française devait avoir quitté Gaëte. Espérons que cette nouvelle se confirmera. On croit que François II ne tiendra plus guère, une fois réduit à ses propres forces qu'on dit peu sûres. Il est pourtant possible qu'il charge Bosco de continuer la défense de cette place à toute extrémité et c'est un os dur à ronger.

Nous aurions besoin de pouvoir disposer de nos troupes pour en imposer aux réactionnaires, triple canaille, qui ne sont redoutables que parcequ'ils tiennent la province en suspens.

Tous ceux qui reviennent de Naples disent que c'est un scandale général. On ne montre aucune sympathie pour les autres italiens et on les regarde à peu-près comme aussi étrangers que des français ou des anglais. Les premières classes ne rêvent que des emplois pour malverser, les autres du peuple ont rêvé un gouvernement sans impôts et sans conscription qui probablement leur avait été promis par les émissaires chargés de les soulever. Comme nous ne pourrons pas satisfaire à ces prétentions, nous aurons assez à faire pour leur persuader de nous seconder dans nos bonnes intentions pour eux.

Le Roi est revenu à Turin hier au soir, et a été très-bien reçu par la population. Je crois qu'il est enchanté de se trouver ici. On dit Farini bien dégoûté de sa position. On parle de remplaçants: Rattazzi, S. Martin, Nigra, sont *in predicato.* Mais tout cela est encore à l'état de bavardage.

La question de Gaëte une fois résolue, on se rejetera avec plus d'acharnement sur celle de la Vénétie: pourtant tout ce qui est de sang froid et de bon sens ne désire point qu'on complique nos difficultés. Maintenant ce sont les élections qui sont l'affaire capitale. Je ne sais ce que nous enverra Naples. La Lombardie n'avait pas eu la main heureuse l'année dernière. Les provinces centrales sont celles qui montrent le plus de bonne volonté.

N. 303.

Turin, le 1r 1861.

J'espère que tu n'as pas à te plaindre de la nouvelle année. Ici il fait très-froid.

Je n'ai pas encore pu voir la marquise Arconati qui revient de Naples. Son mari dit que les Poerio, les Massari, présumaient qu'on enverrait des gens riches. Effectivement ce déplacement est toujours coûteux et ne rendant rien, il faut que ce soient des personnes aisées qui l'entreprennent. En attendant personne ne veut aller gouverner ces ingouvernables. Entr'autres agréments il règne là bas des dérangements d'intestins en permanence. Nous allons avoir des troupes napolitaines. Elles géleront. Nous en avons du centre qui se conduisent très-bien. Les gardes nationaux de toutes les provinces font parfaitement leur affaire. Les mobilisés qui viennent ici fraternisent très-cordialement. Nous avons des Pérousins. Ils vivent en très-bonne intelligence avec les nôtres. C'est une idée qui a parfaitement réussi que celle de la mobilisation.

La nouvelle du départ de la flotte Française était prématurée. Il serait temps pourtant que nous pussions sortir de cette impasse. Je crois que nous perdons plus de monde qu'on ne l'avoue.

N. 304.

Turin, 3 janvier 1861.

J'ai vu le marquis Arconati, et me suis fait raconter Naples dont il est fort scandalisé. On dit pourtant que les provinces sont beaucoup moins gâtées que la Capitale où tout ce qui est habillé décemment laisse fort à désirer.

La réaction est, comme l'on sait, partie d'en haut et on a jeté sur ces misérables populations, les bandits, brigands, galériens de toute espèce, leur donnant carte blanche pour commettre tous les crimes qu'ils voudraient. Il y a des détails qui font horreur.

Dans un village ils ont pris un jeune homme de 17 ans; parcequ'il était fils d'un libéral, lui ont arraché les yeux et l'ont fait périr à petit feu. Le syndic, quoique bourbonien, a trouvé la chose trop forte, et fît arrêter ces brigands.

Mais une lettre de Gaëte ordonna qu'ils fussent remis en liberté et point molestés pour ce qu'ils pouvaient faire. Lorsque les nôtres sont arrivés, ils ont pris ces gens et les ont fait fusiller. Ils avaient confessé le délit. Mais quant à se repentir, point. Ils croyaient avoir fait une action sainte.

Et de ces exemples on pourrait en citer bien d'autres. Voilà le souverain sur lequel on voudrait nous attendrir.

Ce qui est plus consolant c'est la conduite de nos troupes sous Gaëte. On dit ces braves gens admirables d'énergie et de bon vouloir. On avait besoin de placer une batterie de gros canons sur un mamelon inaccessible. Ils n'avaient pas de machines pour les hisser si haut et les soldats demandèrent à les transporter eux-même. On ne voulait pas, la chose paraissant impossible. Ils insistèrent, promettant le succès, et ils l'obtinrent. Mais on dit que c'était pitié de les voir à l'œuvre.

Du reste, Piémontais, Lombards, Romagnols, tous sont unis, et ne rivalisent que de zèle. Tout ce monde là finit par parler piémontais. Ils ont surtout adopté le juron technique. On dit les soldats napolitains pas si mauvais; mais des officiers, mieux vaut ne pas en parler; les chefs, faisaient espionner par les soldats, ce qui est également favorable à la morale et à la discipline.

Le Prince de Carignan part la semaine prochaine pour aller gouverner ces gaillards. Il emmène Nigra comme sécrétaire. *Dio gliela mandi buona.*

Le Roi a été fort bien accueilli au théâtre le jour de l'an, point de Garibaldi, point de Roi d'Italie. On a été très-convenable. Nous faisons l'admiration de tous les étrangers. Nous avons des familles Russes qui viennent passer l'hiver ici. Ce n'est pas le beau climat qui les attire. Nous avons encore eu de la neige hier.

N. 305. — *Lettre de mon père.*

Turin, 20 janvier 1861.

Depuis que Emanuel nous est revenu, il nous a raconté quelques anecdotes de ce singulier pays.

Je me persuade de plus en plus des dangers de notre nouvelle acquisition. Il est difficile et le sera longtemps de tirer quelque parti d'une population dont le ressort moral a été brisé par une corruption attentivement cultivée par le gouvernement ombrageux et tyrannique des Bourbons, pendant tant de siècles et où le sens de l'honneur, du devoir, du sacrifice sont table rase et choses inconnues. Dieu veuille, que cette corruption d'une partie si importante de la péninsule ne soit pas contagieuse comme le choléra et la petite vérole, maintenant que l'abolition des frontières laisse pénétrer en masse nos soldats dans ces régions si malsaines et si difficiles à assainir.

Nous avons eu bien des détails sur les scandales excités par ces enfants terribles, les républicains, qui n'oublient rien pour replonger l'Italie dans l'abîme d'où elle n'est pas encore tout-à-fait sortie et pour renouveler les folies qui ont retardé de dix ans sa régénération. Je partage ton étonnement et l'ai plusieurs fois exprimé de la longanimité au grand et habile ministre qui mène la barque et qui n'est pourtant ni patient, ni longanime. Et je ne trouve qu'un moyen de résoudre ce théorème difficile en attribuant sa conduite à l'in-

tention de laisser tout exprès produire ces scandaleux désordres afin de mettre d'une manière palpable sous les yeux de l'Europe les résultats du parti d'action républicain appliqué à l'état pour tout bouleverser et compromettre la tranquillité de l'Italie et par le désordre de l'Italie menacer la tranquillité de toute l'Europe.

Les populations des états du milieu se sont cordialement ralliées et même dans la partie des Romagnes, qui est encore sous le joug du Gouvernement pontifical, on exprime par toutes les démonstrations possibles la sympathie qu'on a pour nous. On nous a raconté que le jour de Noël on en a inventé une qui prouve comme on est ingénieux pour trouver des moyens de *pronunciamento*. Je l'ai trouvé si drôle que je veux t'en regaler en deux mots.

Tu sais, ou ne sais pas, que parmi les versets que chantent les prêtres dans l'office de ce jour, on dit: *O Emanuel Rex et legifer noster, expectatio gentium et salvator earum veni ad salvandum nos, Dominus Deus noster*. L'Eglise du Gesù était plus pleine qu'à l'ordinaire. C'étaient des dévots auxquels on ne devait guère être habitués. On a peut-être attribué cette affluence à quelque opération du St. Esprit sur ce peuple. Qui au moment où le susdit verset était solennellement entonné par le clergé au maître hôtel, était entonné d'un ton encore plus haut et avec plus de ferveur par les nombreux fidèles, à l'excessive édification et terreur des révérends pères jésuites, qui ne s'attendaient pas à de si nombreuses conversions. Dis cela à Panizzi en l'embrassant tout entier.

Encore une. Tu sais que Monseigneur Matteucci avait défendu la représentation du *Trovatore* au théâtre Apollo à Rome. En tout lieu on a dû s'étonner comme chez nous que la police du St. Père eût été capable de discerner la moindre allusion politique dans un drame si innocent. Qu'était-ce? Tu sais que le *Trovatore* se trouve à la fin de la pièce

enfermé et prisonnier dans le donjon d'une forteresse et que des moines lui chantent le ***Miserere***, un des plus beaux morceaux de Verdi. Un soir, à ce point de la représentation, un plaisant s'est avisé de crier tout haut: *La scena è a Gaeta*, et tout le parterre d'applaudir et de répéter bruyamment ce refrain. C'est pourquoi Monseigneur a défendu la pièce et même, dit-on, fait fermer le théâtre.

N. 306.

Dimanche gras, Turin, 16 février 1861.

Ton père rentre très-satisfait de sa tournée en rue de Pô. Concours énorme, population gaie, on entendait tous les langages de la péninsule.

Il y a plusieurs chars de masques. Un char porte un énorme boisseau de fleurs animées, un autre un *pitou* (1) colossal qui tenait presque toute la rue avec sa couvée. Il avait de chauds admirateurs. Un char avec boutique de charlatans, un autre de pêcheurs, des calabrais. On vit aussi apparaître un magnifique diplomate en grand costume, chamarré de décorations, un costume vraiment très-riche, à cheval et conduit par deux pages; mais hélas monté sur un âne. Je t'en demande bien pardon, mais il semble qu'on n'a pas toute la vénération que méritent ces respectables personnages dont on voudrait pouvoir se passer.

Les députés commencent à arriver. Savoir où ils se fourreront est le grand problème. Ton père a offert ta chambre à Fabrizi, député de Livourne, que nous connaissons, qui est un homme fort tranquille. Les nominations sont bonnes en général.

(1) Dindon.

On dit que Garibaldi fait appel à ses chemises rouges à Gênes. Il paraît se disposer à nous donner de l'agrément.

Le Prince Humbert fait merveille en Toscane; bon maintien, bon ton, parlant à tous fort à propos de ce qui regarde un chacun. On en est charmé et nous aussi qu'il se fasse honneur.

On fête magnifiquement le Roi à Milan.

N. 307. — *Lettre de mon père.*

Turin, 20 février 1861.

Ta mère à cause de sa maladie a éprouvé un véritable regret de n'avoir pas pu assister à l'ouverture du premier Parlement italien pour lequel elle paraissait jusque là avoir ménagé tout exprès ses forces.

Je dois avouer la profonde émotion qu'elle a produit en moi, quoiqu'à mon âge on soit moins accessible aux impressions dérivant des spectacles solennels qui se sont souvent reproduits dans une carrière fertile en événements historiques.

La salle bâtie en vertu d'une baguette magique en deux mois était grandiose et belle. Peyron l'architecte et Moncalvo le décorateur se sont surpassés.

Je n'ai rien vu de si grand et de si majestueux, si ce n'est la salle des cinq-cent au palais de la Signoria à Florence. Le Roi a été vraiment applaudi avec enthousiasme et outre toute mesure, et ce qui m'a étonné, ce qui prouve le grand progrès fait par l'opinion modérée et pour le bon sens public, c'est que le passage où, indiquant indirectement la guerre pour la conquête de Venise, le Roi a dit que sa parole, autrefois hardie, conseillait maintenant la prudence, personne n'ayant le droit d'exposer aux chances du hasard la vie et la destinée d'une nation. Ce passage a été couvert de longs applaudissements.

Le discours a été avec raison approuvé par toutes les personnes raisonnables et éclairées qui ont applaudi au silence, où il s'est renfermé sur les affaires de Rome.

A son retour S. M. a passé au milieu de la Garde Nationale napolitaine qui était arrivée précisément au moment où le Roi prononçait son discours.

Le Roi l'a saluée gracieusement à plusieurs reprises en passant dans ses rangs. Elle avait reçu une ovation brillante par la population accourue au débarcadère et par la Garde Nationale piémontaise qui présentait les armes sur son passage.

Elle nous a pourtant donné un plat de son métier, car elle a fait protester à l'hôtel de ville par son commandant, que le quartier qu'on lui avait assigné ne lui convenait pas parcequ'il n'y avait pas de matelas dans les lits (n'y ayant que des lits de camp avec une paillasse), qu'eux étaient des *benestanti*, qu'ils étaient habitués à leurs aises et qu'ils prétendaient être traités avec tous les égards. Le syndic leur a répondu que le même local et les mêmes lits avaient déjà été offerts aux contingents de la Garde Nationale de la Toscane, de la Lombardie, aux Modénais, Bolognais, Parmesans etc., que personne ne s'en était plaint; qu'il savait que les Piémontais à Naples étaient beaucoup moins bien traités et pourtant ne se plaignaient pas. Que quand on servait son pays on ne devait pas être si douillet et que nos *benestanti* savaient porter le sac et le fusil, dormir par terre comme la ligne, rivalisant avec elle de dévouement et en esprit militaire. Comme tout le monde riait à ce dialogue, le commandant napolitain, qui au commencement avait l'air assez arrogant, a fini par faire des excuses et s'est retiré assez confus. Je ne sais réellement pas ce que nous ferons de pareilles gens. C'est un chœur général que celui qui célèbre la corruption de pareilles gens.

Mon père cite plusieurs faits qui venaient d'avoir lieu à Naples et qu'il est mieux de ne pas reproduire.

C'est une corruption opérée par des siècles et il faudra une génération au moins pour la guérir si cette génération est bien éduquée et éclairée, ce qui ne sera pas aisé. Quel cadavre on nous attache au corps.

N. 308. — *Lettre de mon père.*

Turin, 8 mars 1861.

Il faut avouer que ce qui contribue aussi à ralentir les progrès de la convalescence de ta mère c'est l'inquiétude que donne à tout homme capable de refléxions sérieuses l'état actuel de nos affaires politiques, en voyant s'écrouler les principes sur lesquels était jusqu'ici fondé tout l'édifice social, non seulement en politique, mais en religion; car il est évident que la guerre est ouverte, non seulement pour combattre les abus de forme dans le Pape-roi, mais le fond même des principes dont il est le saint représentant. Voilà ce qui rattriste profondément l'âme pieuse de ta mère et cette continuité dans une impression profonde et pénible n'est pas avantageuse au rétablissement de sa santé, quoique j'emploie tous mes arguments pour calmer ses appréhensions en excitant sa confiance en Dieu qui sait tirer le bien du mal et qui permet sans doute ce scandaleux déchaînement contre la religion pour y opérer une grande métamorphose et en renouveler la vitalité par une effusion toute puissante de la grâce du St. Esprit. C'est mon avis personnel.

J'ai la conviction que le catholicisme se dépouillera du manteau profane dont on l'a revêtu dans des siècles d'ignorance et qu'il se retrempera peu à peu dans les principes du Christ avec lesquels il faut avouer qu'il n'est pas toujours

en harmonie, sinon sur le fond des vérités évangéliques, au moins pour les formes et tout le replâtrage gothique sous lequel il se trouve encore suffoqué. Dieu fera triompher la vérité de sa parole, je n'en doute pas, mais l'instant où cette élaboration s'opère dans le monde moral est pénible et plein d'alarmes; on doit pourtant mettre sa confiance dans la suprême sagesse qui régit les destinées de l'humanité et espérer que la vérité divine restera éternellement.

Tu as vu à quelle majorité, qu'on pourrait appeler unanimité, a eu lieu l'élection de Rattazzi à la présidence de la Chambre. Mes prévisions ont été justes, et j'avoue avoir fait dans ma petite sphère ce que j'ai pu pour y concourir, en le suggérant aux députés toscans et leur recommandant de l'appuyer auprès de leurs collègues. D'autres ont fait la recommandation contraire.

Je n'ai et suis payé pour ne pas avoir de la tendresse pour lui, mais il me semble que tout ce qui est personnel de part et d'autre doit disparaître devant le grand intérêt national. Rattazzi est à la tête d'une nombreuse clientèle, puissante par son activité et ses intrigues qu'il faut neutraliser et agréger aux forces vives du Gouvernement, oubliant le passé, et donnant l'exemple de l'union et de la concorde, supprimant surtout les foyers de haines et des divisions entre nous, et marchant fortement unis vers le grand et difficile but vers lequel doivent tendre sans exceptions toutes les forces nationales.

Je regrette les scandales que la nouvelle Chambre vient de donner à cet égard et les justes semonces qu'ils ont motivé de la part du président d'âge Zanolini, qui a pourtant un peu perdu son latin, ainsi que le prouve l'incident qui a eu lieu.

Mais je crois que tous ces mauvais éléments si peu assortis à la gravité et à la solennité de cette grande époque, se trouveront noyés dans ce vaste océan de bon sens qui do-

N. 310.

Pendant le mois d'avril 1861 ma mère tomba malade, ce qui m'amena à Turin où je passai le mois de mai et fus presque témoin de la mort du Comte de Cavour, que je vis pour la dernière fois quand il fut administré. Je repartis pour Londres la veille de sa mort et n'appris la terrible nouvelle qu'en arrivant à Paris.

Turin, 10 juin 1861.

Cher fils,

J'ai reçu hier ta lettre de Paris qui m'a fait plaisir, mais la partie la plus critique du voyage restait à faire. J'espère que tu es à cette heure bien confortablement établi et reposé dans ta maisonnette et en bonne santé.

La condition dans laquelle tu avais laissé ce pauvre Camille avait dû te préparer à la triste nouvelle qui t'attendait à Paris. Je ne suis pourtant pas étonnée qu'elle t'ait altéré. C'est ce qui nous est arrivé à tous.

Tu as vu cette année Turin dans ses jours de fête, je regrette que tu ne l'aies pas vu dans son jour de deuil. Il a été général dans toutes les classes, à tous les âges, même les enfants comprenaient qu'un malheur affreux était tombé sur nous. Les gens dans la rue étaient mornes, consternés. Les boutiques se sont fermées spontanément, les théâtres aussi. On pleurait partout. Ce n'est pas une façon de parler, on pleurait de vraies larmes, on pleurait au Sénat, à la Chambre, aux Ministères; Hudson pleurait comme un enfant. On n'avait qu'une pensée et on est encore sous le poids de cette terrible idée et de ses conséquences.

Notre population a été comme toujours admirable d'instinct. Les plus petites filles de l'école de ton père ont voulu avoir quelque marque de deuil sur leurs personnes, celles d'Andriette Verné ont spontanément bordé de noir leurs cahiers. Les adversaires même ont été convenables. L'*Armonia*

a eu un article très-bien, vu ses opinions. Tout le monde sentait qu'on perdait en Camille plus qu'on ne voulait dire.

Le pauvre Piémont a perdu en lui sa prépondérance, son initiative. Maintenant il nous faudra guêtter de tous côtés des ministres qui peuvent être des hommes spéciaux, mais ne seront que la petite monnaie de Cavour, et puis tout le monde redoute et le fardeau et la comparaison.

Ricasoli a accepté, après résistance, de former le Ministère. On parle de Ménabrea qui devait déjà prendre la marine sous Camille, de Vegezzi à la justice. On ne sait qui remplacera Fanti.

Le Roi avait proposé de placer ce pauvre cadavre à Superga. C'était bien. Personne n'a fait, ni fera autant que Camille pour la maison de Savoie; mais la famille y répugne et voudrait le conserver à Santena, dans le caveau et la niche qu'il s'était lui-même choisie. Beaucoup des nôtres trouvent que c'est une énormité que d'enterrer un particulier dans la sépulture de nos princes. Ce sont des gens qui n'étendent pas leurs idées avec le territoire. Il y en a pourtant qui combattent chaudement ces misérables pensées. Ton père s'y emploie fort et Lisio enrage.

Quant à lui, pauvre Camille, il a continué jusqu'à la fin à se parler à lui-même de tout ce qui l'avait occupé avec une suite et une lucidité incroyables, faisant parfois des calculs comme aurait pu faire un chef de division à son bureau. Il a parlé au Roi tout-à-fait dans son bon sens. Ses derniers moments ont été parfaitement calmes et sans souffrances apparentes.

Les médecins disent qu'il est mort d'une paralysie du cervelet causée par l'excès du travail. Il est mort dans les bras de Joséphine Alfieri sa nièce, qui lui a fermé les yeux. Elle a été après cela dans un état violent physique et moral dont elle commence à peine à se remettre. Aynard est dans la plus grande désolation.

Camille disait qu'il n'aurait jamais quitté le Piémont et que si le Gouvernement se transportait ailleurs, il se ferait nommer gouverneur de Turin. Qu'il voulait vivre et mourir ici.

Aynard est son légataire universel.

La fortune est évaluée à 75 ou 80 mille francs de rente.

N. 311. — *Lettre de mon père.*

Turin, 27 juin 1861.

Les regrets inspirés par la perte de notre grand citoyen vont en augmentant à mesure qu'on reconnaît le vide qu'il a laissé dans le monde. On a beau s'inspirer à la confiance et supputer soigneusement les qualités des hommes estimables qui le remplacent, il faut se bien tenir pour ne pas éprouver un découragement profond après avoir été habitués à ne douter de rien sous l'escorte de ce grand génie.

Je ne doute pourtant pas que sous l'impulsion puissante qu'il a donné à notre allure nationale nous ne nous portions résolument à atteindre le but glorieux que lui et tous nos grands hommes des siècles passés nous ont montré. Le manque de ce chef habile a même concouru à produire un effet salutaire en excitant dans tous les italiens une nouvelle recrudescence de ce sentiment d'union, fortement pénétré dans tous les cœurs qui sera l'égide de notre avenir.

L'exemple que notre Parlement donne à l'Europe est digne d'une nation sérieuse qui se montre à la hauteur de ses destinées. Le parti des rouges et des turbulents ne pouvait pas mieux servir la cause de l'ordre qu'en se suicidant par le ridicule, comme il l'a fait.

Il nous faudra malheureusement longtemps encore pour civiliser nos frères du midi. Montezemolo me faisait hier une description de l'état de la Sicile qui est loin d'être encou-

rageant, et ses paroles n'étaient que la confirmation de bien d'autres venant de personnes les plus respectables et même de siciliens de bonne foi.

La conduite du clergé envers le Gouvernement et la nation excite des troubles partout, même dans les pays les plus habitués à l'ordre et au respect aux lois, ce qui donne, quoiqu'à tort, au parti religieux politique, surtout au delà des Alpes, l'occasion d'une attaque dont on se sert avec avantage et avec des apparences qui lui donnent raison.

Il y a souvent des troubles à Florence depuis la sotte épreuve du parti Ducal à la procession de la Fête-Dieu. On insulte, et souvent d'une manière ou ignoble, ou dangereuse, les ecclésiastiques dans les rues et quelques fois même dans l'exercice de leurs fonctions.

On a poursuivi et lâchement frappé d'un coup de pierre l'abbé Lambruschini, homme très-distingué et très-bienfaisant, fondateur des salles d'asile pour l'enfance et sénateur du royaume. Les députés toscans se montrent peu satisfaits de ceux qui les gouvernent.

Je dois, pour *l'amore del vero,* te déclarer, que les justes regrets que t'inspirent tes sentiments pour ton illustre chef, te rendent un peu injuste contre nos médecins, qui ne sont pas coupables de ce grand malheur. Mais ayant très-peu de confiance en la faculté et beaucoup trop dans l'universalité de son génie, il n'employait le sien que pour lui faire écrire les ordonnances qu'il se faisait lui-même et ce médecin était (comme de raison, car aucun autre n'eût voulu l'être à cette condition) un des plus médiocres, que personne ne connaissait, et comme Cavour s'était bien trouvé des saignées, lors de sa dernière attaque de coliques qu'il avait eu il y a deux ans, il commença en cette occasion par envoyer chercher son *flebotomo* et n'appela le médecin qu'après lui avoir dicté sa résolution. Celui-ci lui ordonna une seconde saignée et beaucoup de repos. Le malade s'obstina à voir du monde, à faire

des affaires et peu de jours avant sa mort il descendit du lit et alla sur le balcon. Il passa ensuite deux heures entières avec Costantino Nigra, et ce fut Aynard qui craignant les effets de ce long entretien pénétra tout-à-coup dans la chambre et conjura son oncle de se reposer. Il en souffrit beaucoup. Le médecin demanda un consultant; alors seulement on fit venir Maffone, qui voyant qu'il y avait danger d'un transport à la tête, ordonna une autre saignée; pour comble de malheur elle ne fut pas bien bandée ou bien le malade s'agita extraordinairement dans la nuit. Le fait est que la saignée se réouvrit et le malade se trouva tout-à-fait épuisé le lendemain. Alors on appela Riberi qu'on aurait dû appeler dès le premier jour, et celui-ci déclara qu'il n'y avait plus rien à faire.

Voilà la véritable et malheureuse histoire.

Il a eu trop de confiance dans la force de son tempérament, qui, ménagé, aurait prolongé pour bien des années cette précieuse vie à la nation.

CONCLUSION

La lettre 311 termine la correspondance de mes parents.

Ce recueil (qui se compose au total de 813 lettres) s'arrête, pour ce qui se rapporte aux affaires publiques, à la mort du comte du Cavour, catastrophe qui termina également la première période, pendant laquelle se constitua l'indépendance de l'Italie.

La santé de mes parents empira pendant la seconde moitié de 1861. Les lettres écrites à cette époque se rapportent presqu'entièrement à ce triste sujet, où à des affaires de famille.

J'ai eu le malheur de perdre ma mère au mois d'avril, et mon père en décembre 1862.

On peut porter des jugemens divers sur le contenu de ces lettres. Mais il serait difficile de ne pas reconnaître la distinction et l'élévation des sentiments qui les ont dictées.

Je crois ne pouvoir mieux terminer cette publication qu'en citant le passage suivant des *Ricordi* de mon oncle Massimo.

« Je me souviens d'avoir été en hiver chez mon frère, » après dîner, au moment de l'avant-soirée où une personne » qui n'est plus très-jeune, ni agile, éprouve le besoin de » repos.

» L'heure de l'école sonnait, Robert disait à sa femme: par- » tons.

» Sa physionomie trahissait combien il lui en coûtait, » pauvre femme.

» Elle se levait, non sans un léger soupir, et par n'importe » quel temps de brouillard, de neige ou de pluie, elle sor-

» tait pour aller se renfermer pour toute la soirée dans
» l'atmosphère peu ventilée et peu parfumée de l'école (1).

» C'est en cela que consiste le vrai mérite. A leur mort,
» leur cercueil fut suivi par une foule d'enfants, accompa-
» gnés de leurs parents, tous pris dans les classes pauvres,
» à qui le cœur inspirait le dernier honneur qu'il leur fût
» permis de rendre à ceux qui avaient pensé à leur bien-être
» pendant leur vie.

» Mon frère et ma belle-sœur ont obtenu par là la récom-
» pense la plus rare ici bas, la reconnaissance, non de com-
» mande, mais spontanée et désintéressée.

» Et nous espérons qu'ils en aient maintenant obtenue une
» plus glorieuse au ciel ».

(1) Au de là du pont de Pô.

E. D'AZEGLIO.

FIN.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE. (1835-1847): — Invasion du choléra. — Mariage de Victor Emmanuel. — Premières manifestations politiques pour les réformes, pendant les dernières années du Roi Charles Albert . . . . *Pag.* 1

DEUXIÈME PARTIE. (1848-1849): — Mouvements populaires dans les différentes parties de l'Italie. — Le Statut est octroyé par Charles Albert. — Guerre contre l'Autriche à la suite des 5 journées de Milan. — Armistice Salasco. — Bataille de Novare. — Proclamation de Moncalieri . . . . » 171

TROISIÈME PARTIE. (1850-1857): — Loi Siccardi. — Mariage du Duc de Gênes. — Coup d'Etat à Paris. — Ministère Cavour. — Guerre de Crimée . . . . » 385

QUATRIÈME PARTIE. (1857-1861): — Elections de 1857. — Guerre de 1859. — Armistice et paix de Villafranca. — Annexions. — Retour de Cavour aux affaires. — Garibaldi en Sicile et à Naples. — Mort du Comte de Cavour . . . . » 511

Altre Pubblicazioni edite della medesima Libreria

RONCALLI NICOLA. — *Diario politico di Roma dal 1849 al 1870.* — 3 volumi L. 14.

RINAUDO C. e altri. — *Rivista Storica Italiana.* — Pubblicazione trimestrale. Prezzo d'abbonamento annuo lire 20.

BIANCHETTI E. — *L'Ossola inferiore.* — Notizie storiche e documenti. 2 volumi in 8° L. 16.

COLOMBO A. — *Vita ed opere di Gaudenzio Ferrari, pittore.* con documenti inediti, 1 vol. con ritratti L. 7.

FERRERO E. — *L'ordinamento delle armate romane.* — Ricerche. 1 vol. in 4° L. 20.

D'AYALA M. — *Vite degl'Italiani benemeriti della libertà e della patria.* — 1 vol. in 8° grande L. 8.

VAYRA P. — *Autografi dei Principi Sovrani di Casa Savoia.* — 1 vol. in foglio con facsimili. L. 25.

MISCELLANEA DI STORIA PATRIA

SERIE II — VOL. VII°

contiene:

VAYRA. — *Le Lettere e le Arti alla Corte di Savoia.*

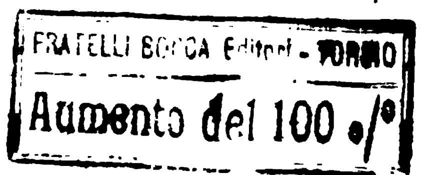
NANI. — *Nuova edizione degli Statuti del 1379 di Amedeo VI di Savoia.*

BOLLATI. — *Documenti inediti della Casa di Savoia.*

D. MONTEL. — *Extraits et documents relatifs à l'histoire de Vevey depuis son origine jusqu'à l'an 1565.*

1 vol. in 8° gr. L. 12

Il Catalogo generale dei Libri di edizione della Casa si spedisce gratis a richiesta.



21

